

L'ECHO  
DU  
TÉMOIGNAGE

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE  
D'APRÈS LA PAROLE DE DIEU

DES DIVERS SUJETS  
CONCERNANT L'ÉGLISE ET LA PROPHÉTIE

Celui qui rend témoignage de  
ces choses, dit : Oui, je viens  
bientôt. Amen ! Viens, Seigneur  
Jésus !

APOC. XXII, 20.

---

---

TOME III<sup>e</sup>

---

---

PARIS

LIBRAIRIE MEYRUEIS, RUE DE RIVOLI, 174

ANGOULÊME  
ADRIEN BOISSIER

VEVEY (SUISSE)  
C. FR. RECORDON

1863



# L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

---

## REMARQUES SUR L'APOCALYPSE

---

### CHAPITRE IV.

Nous sommes maintenant arrivés à la partie strictement prophétique du livre de l'Apocalypse. Les sept assemblées forment ensemble ce que le Saint-Esprit nomme « les choses qui sont. » Et le Fils de l'homme a été vu jugeant la maison de Dieu sur la terre, représentée par les églises d'Asie. Elles existaient au temps de Jean, et, d'une manière mystique au moins, elles ont une existence continue et, jusqu'à un certain point, successive, aussi longtemps qu'un témoignage est rendu par le corps professant sur la terre. Si l'application de ce qu'elles signifiaient littéralement appartient au passé, leur portée comme représentant l'Eglise dans son existence prolongée continue encore.

Au chap. i. 19, il nous est dit que, outre « les

choses que tu as vues, » et « les choses qui sont », il y a une troisième division : « les choses qui doivent arriver ci-après, » (*vers. angl.*) Le mot « ci-après » est vague, tandis que le sens indiqué paraît précis : il faut lire, « les choses qui doivent arriver *après celles-ci*, » comme signifiant ce qui doit suivre après que l'Eglise a pris fin sur la terre. Son histoire actuelle se clôt ici, bien qu'il lui soit réservé une meilleure existence dans le ciel, et qu'elle doive régner aussi sur la terre au jour de la gloire millénaire. Nous arrivons donc à cette partie toute prophétique. Les chapitres iv et v sont une espèce de préface aux « choses qui doivent arriver après celles-ci. » Leur grand objet est de nous montrer, non les événements qui surviendront sur la terre, mais l'attitude ou l'aspect sous lequel Dieu apparaît, et la position de ceux qui sont le plus près de lui pendant la durée des événements futurs, c'est-à-dire, la crise du présent siècle. Il me faut m'arrêter un peu sur le premier de ces chapitres.

« Après ces choses je vis, et voici une porte fut ouverte dans le ciel, et la première voix (que j'avais ouïe, comme d'une trompette, parlant avec moi), etc. (Vers. 1). Ici, « la première voix » ne veut pas dire la première des voix qui allaient maintenant parler, ainsi que plusieurs l'ont étrangement pensé, mais la voix que Jean avait déjà entendue au chap. 1 — la voix de Celui qui était au milieu des sept chandeliers d'or. Elle lui parle encore comme la voix d'une trompette, toutefois non plus de la terre, mais du Ciel. Il y avait là une porte, et c'est de cette porte que la voix

parlait — en sorte que c ette portion du livre fait supposer que pour le moment c'en est fait avec la terre, et que la scène a lieu en haut. Ce n'est pas simplement que les saints rendent témoignage sur la terre ; mais la voix parle du ciel, montrant les choses qui doivent faire suite à la condition de l'Eglise sur la terre, en ce moment-là arrivée à son terme. « Monte ici et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci. » Puis il est rapport e que Jean fut sur-le-champ en Esprit (vers. 2), c'est-à-dire qu'il se trouva dans un état caract eris e par la puissance du Saint-Esprit, de manière à entrer dans les scènes nouvelles qu'il avait désormais à contempler.

Et voici un trône était plac e dans le ciel, et sur le trône quelqu'un était assis. Et Celui qui était assis », etc. Dieu, comme tel, n'est pas nomm e dans cette description, excepté comme Celui qui est assis sur le trône. Il va nous montrer quel était l'aspect sous lequel apparaissait Celui qui était assis sur le trône, tandis qu'il y a en Dieu ce qu'aucun homme n'a vu, ni ne peut voir ; c'est la représentation, d'une façon symbolique, de la gloire de Dieu. Il peut rev eoir quelque forme qu'il Lui plaît ; mais pour autant qu'Il en permet ici le déploiement, c'est celle à laquelle répond la figure de ces pierres précieuses. Au chap. XXI, l'épouse, la nouvelle Jérusalem, descend « du ciel d'après de Dieu ; à ayant la gloire de Dieu, » et son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspé cristallin. », etc. Il est de toute évidence que

ceci ne saurait être la gloire essentielle de Dieu. Cela indique plutôt, je pense, qu'il ne s'agissait pas d'une gloire humaine, mais d'une gloire divine. Il y a en Dieu ce qu'Il peut conférer à la créature, et il y a ce qui est incommunicable. Ici la gloire divine est mise pour contraster avec la gloire de la créature, non pas celle qui dérogerait à la majesté de Dieu, mais celle qui en serait un reflet. Son luminaire était comme une pierre de jaspé ; la muraille aussi était de jaspé (vers. 18), ainsi que le premier fondement (vers. 19). (1). L'aspect général de la cité était comme de jaspé. Ceci répond un peu, je pense, à ce qui nous est présenté dans le chap. iv, de la vue dont il fut donné à Jean de jouir, de Celui qui était assis sur le trône. En Rom v. 2, il est dit que non-seulement nous avons accès à la grâce de Dieu dans laquelle nous nous tenons fermes, mais que nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. La gloire de Celui qui était assis sur le trône, en tant

---

(1) L'application du jaspé, dans la description de la cité céleste, semble décidément mettre de côté l'idée que la couleur de cette pierre devait représenter quelque chose d'un aspect fort terrible aussi bien que glorieux. Il serait tout-à-fait hors de question d'attribuer un trait semblable à la nouvelle Jérusalem, dont la figure est encore plus emphatiquement employée. Je ne puis donc que penser qu'il nous en faut chercher la signification en retenant l'un et l'autre de ces caractères, et que l'idée de gloire et de splendeur est la plus satisfaisante. Bien plus insoutenable encore est l'opinion que le jaspé désigne l'incarnation ; elle ne me paraît répondre à aucun des cas où se rencontre la figure ; elle mettrait d'une manière désespérante le chapitre iv en contradiction avec le chap. v, et, entraînerait, je crains, un abandon sérieux de la saine doctrine si on l'appliquait au chap. xxi.

qu'elle pouvait être contemplée par la créature, est présentée sous la figure du jaspé et du sardius (vers. 3). Et quand l'Eglise apparaîtra dans la gloire de Dieu, sa lumière sera comme de jaspé. C'est-à-dire, que c'est la pensée de la gloire de Dieu, et non de celle de l'homme, qui est présentée à l'esprit. Même au « jour éternel », on ne verra jamais que Dieu abandonne ou abaisse la dignité de sa propre Divinité ; car il y aura toujours une distance infinie entre Dieu et les créatures les plus élevées. Cependant il y a de la ressemblance entre la gloire de Dieu, telle que l'homme la voit, et la gloire que l'Eglise revêtira bientôt. Et ceci correspond exactement aux paroles de notre Seigneur dans l'évangile de Jean (xvii. 22, 23) : « Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. »

Mais outre la manifestation de la gloire divine, il y avait un arc-en-ciel autour du trône. Ceci ramène évidemment nos pensées vers l'alliance que Dieu a traitée, non avec son peuple d'Israël, mais avec la terre en général. L'alliance avec son peuple est mentionnée pour la première fois au chap. xi de ce livre, où l'on voit le ciel ouvert et dans son temple l'arche de son alliance. Ce n'est pas la nouvelle alliance elle-même ; car lorsqu'elle sera établie il n'y aura point de tremblements de terre, d'éclairs et de

tonnerres, etc. : ce sera le jour de paix et de bénédiction pour Israël. Mais au temps marqué par la vision, Dieu fera voir qu'il a égard à son alliance. Ici l'arc-en-ciel indique que Dieu se souvient de son alliance avec la terre. L'arche dont il est parlé au chap. xi indique que Dieu se souvient de son alliance avec son peuple. Dieu va exercer des jugements sur la terre et sur ceux qui avaient la responsabilité d'être son peuple. Mais il prend la peine de montrer, avant qu'un seul jugement tombe, qu'il y a de la miséricorde en réserve. Avant qu'il touche à la création, il y a le signe de son alliance avec la terre ; tout comme on voit l'arche de son alliance quand Il est forcé de frapper de plaies son peuple d'Israël. L'arc-en-ciel témoignait que Dieu n'avait pas oublié son ancienne parole — Il ne saurait oublier. L'arc-en-ciel est le signe de la miséricorde. Il mesure les cieux, et embrasse, sur la terre et dans la mer, tout ce que Dieu a placé sous cette miséricordieuse garantie, dont il a mis le signe dans cet arc merveilleux. Mais ici nous trouvons l'arc-en-ciel non-seulement sur le monde, mais encore autour du trône dans le ciel. Ce n'est pas là sa place habituelle ; mais il était doux pour Jean, au milieu de toute cette splendeur, de voir Dieu désireux de remplir son cœur de confiance. Il n'avait pas simplement la vision de ce qui allait arriver sur la terre ; mais il voit l'arc-en-ciel dans la sphère de la manifestation et de la puissance divines, en haut. Dieu nous montre sa propre gloire, et en même temps l'arc-en-ciel nous déclare que Dieu est véritable

— que c'est à dessein qu'il amène l'homme à penser au gage donné après le grand jugement d'autrefois ; et d'autant plus que, pour rassurer nos cœurs, il le met maintenant dans cette place particulière, où jamais auparavant on n'avait vu d'arc-en-ciel. Mais quoique particulière, que pourrait-il y avoir de plus significatif, car il s'agit du trône de Dieu, le Tout-Puissant, le Créateur, le Maître Souverain de toutes choses. Il est peut-être inutile de remarquer que, naturellement, aucune de ces choses n'arrivera d'une manière littérale ; mais la vision était comme un panorama, plaçant tout devant les yeux du prophète : — vivante et admirable façon de transmettre ce que Dieu voulait enseigner ! Quand on est entièrement établi dans la grâce de Dieu, rien n'est plus important que l'étude de ce livre ; mais ce peut être nuisible aux âmes qui ne sont pas ainsi fondées dans la grâce, de s'absorber dans l'Apocalypse.

Nous avons donc premièrement le trône de Celui qui est le centre et la source de toute l'action, la gloire et la majesté de Dieu étant représentées par le symbole du jasper et de la sardoine ; et ensuite il y a l'arc-en-ciel, emblème familier de la fidélité de Dieu envers la création. L'arc-en-ciel était d'un genre particulier, « semblable, à le voir, à une émeraude » (vers. 3). Il serait difficile d'avoir des couleurs plus opposées que celles qui représentent la majesté divine, et l'émeraude si agréable aux yeux. Le Saint-Esprit produit sur nous par ces simples symboles une vive impression ; car ce livre n'a pas

été écrit pour les savants, mais en vue des saints dans l'affliction. Il a été remarqué, même par des hommes du monde, que l'Apocalypse était spécialement le livre recherché par les chrétiens persécutés ; et il me semble que, tandis que ceux-là s'égarèrent, ici comme partout, qui en font un champ de recherche et de spéculation humaines, — il doit présenter une brillante idée générale à l'esprit d'un croyant illettré qui regarde à Dieu et désire la gloire de Son Fils.

La première pensée que m'a suggérée ce chapitre est que le véritable lieu d'où l'on puisse considérer toutes les choses qui devaient arriver après les Eglises, c'est *le ciel*. Ce n'est pas sur la terre, ou de la terre, que nous pouvons bien juger de ces événements. C'est d'en haut qu'il nous faut apprendre et regarder. Si nos pensées sont aux choses de la terre, nous n'aurons jamais l'intelligence de ces événements. Si je ne suis qu'au niveau de la scène sur laquelle les jugements se passent, je m'efforcerai de tirer le meilleur parti de toute chose et d'éviter les jugements ; je n'entrerai pas par la porte ouverte dans le ciel. Il faut prendre une position céleste comme le fondement, et l'unique fondement, sur lequel ces visions puissent être justement appréciées.

Nous voyons ensuite Dieu et son trône — son pouvoir s'exerçant par sa providence. Le trône n'est pas lui-même en rapport avec la sacrificature, mais avec la puissance d'où procède le gouvernement divin. Dieu veut affermir les âmes dans la pensée que c'est *Lui* qui gou-

verne, même au milieu de toute la malice qui devait se développer au temps des bêtes, ou de l'apostasie finale. Ce que contemple le voyant, c'est le trône de Celui qui n'avait pas besoin d'être nommé, mais qui laisse voir sa gloire, autant qu'elle peut être vue par la créature. De son trône dans les cieux, il s'occupe du monde. Puis, nous voyons son trône environné du signe de son alliance avec la création. Ensuite, au verset 4, le prophète voit qu'autour du trône de Dieu, se trouvent d'autres trônes. La raison pour laquelle il y a ici des trônes plutôt que des « sièges » est, que c'est une partie de l'essence de la vision de montrer que les personnes qui y sont assises étaient des personnes revêtues de la dignité royale. Le même mot signifie trône et siège ; le choix est déterminé seulement par ses rapports avec le contexte. Nous ne dirions pas d'une personne d'une humble condition qu'elle est assise sur un trône, ni du souverain dans une séance royale qu'il est assis sur un siège. Nous en jugeons par la nature du sujet.

Autour du trône de Dieu, sur la scène d'une gloire telle que l'homme n'en avait peut-être jamais vue, il y a donc d'autres trônes sur lesquels des anciens sont assis, personnes douées de la sagesse d'en haut et qui entrent dans les pensées et dans les conseils de Dieu. Ils sont vêtus de vêtements blancs qui répondent à leur dignité sacerdotale comme leurs couronnes à leur dignité royale. Ce sont évidemment des saints, et on les voit dans le ciel, autour du grand trône central, avant que

commence le jugement du monde. Leur nombre est de vingt-quatre, correspondant aux vingt-quatre classes de sacrificateurs en Israël. Lorsque le précurseur du Seigneur devait naître, son père Zacharie était sacrificateur de la classe ou du rang d'Abia. Si nous regardons en 1 Chron., xxiv pour voir ce que sont ces divisions, nous trouvons que la huitième était celle d'Abia. La sacrificature était ainsi divisée afin que chacun s'acquittât successivement de l'œuvre sacerdotale, chaque classe ayant son principal sacrificateur. Le souverain sacrificateur n'est pas nommé ici : nous savons tous qui Il est ; mais nous avons les vingt-quatre anciens correspondant à ces vingt-quatre classes de la sacrificature, ou plutôt aux chefs qui les représentaient. (Vers. 4.)

Mais il s'élève une question extrêmement intéressante. Si ces anciens avec des couronnes et des trônes représentent, comme peu le nieront, les saints célestes, à quel temps et à quelle condition cette vision s'applique-t-elle ? 1°, Parle-t-elle de ceux qui ont délogé pour être avec Christ ? Ou bien 2°, préfigure-t-elle la manifestation du royaume de Christ et de ses saints durant le millénium ? Or, je tiens pour certain que l'une et l'autre de ces questions doivent être résolues négativement, et que l'époque de ce chap. iv, et, partant, l'intervalle pendant lequel les anciens sont ainsi occupés en haut, sont postérieurs à l'état de séparation en tant qu'il s'agit d'eux, et précèdent le règne millénial. Car, en premier lieu, il est évident que le symbole des vingt-quatre anciens renferme tous les mem-

bres de la sacrificature céleste — non pas seulement une partie, si grande qu'elle soit, mais leur nombre total. Il y avait exactement ce nombre de classes et pas davantage. Dans la vision, elles sont au complet ; et dans la réalité, que la vision symbolise, il ne saurait en être ainsi tant que les saints sont absents du corps et présents avec le Seigneur. Durant cet état de choses, il y aura toujours des membres de l'Eglise sur la terre. Car « nous ne dormirons pas tous. » Et lorsqu'au retour du Seigneur les morts en Christ ressusciteront premièrement, nous les vivants, qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux, dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » C'est-à-dire que le symbole, bien compris et bien interprété, exige le rassemblement de tous les membres de Christ dans la même condition ; et comme ceci ne sera jamais vrai des esprits séparés du corps, il s'en suit nécessairement que la vision ne sera réalisée que lorsque « nous serons tous changés, » et avec le Seigneur. Mais secondement, il est clair que, quoi que puissent présenter par anticipation les cantiques des anciens ou de ceux qui se joignent à leurs accords, tant les actes des anciens que l'ensemble de la scène céleste, dans laquelle ils jouent un rôle si considérable depuis le chap. iv jusqu'au chap. xix, — supposent que le règne sur la terre ne s'établit pas de fait, jusqu'à ce que Christ ait quitté le ciel avec ses saints pour accomplir le jugement sur ses ennemis. Mais le nombre des anciens est complété beaucoup

plus tôt : personne ne peut nier qu'ils sont *dans le ciel* avant et pendant les jugements symbolisés par les sceaux, les trompettes, et les coupes. La conséquence est manifeste : il faut que les saints qu'ils représentent soient tous dans le ciel, avant que ces jugements commencent de s'accomplir. Le millénium ne vient pas avant Apoc. xx ; les anciens, figurant les saints glorifiés, sont longtemps auparavant avec le Seigneur dans leurs corps transmués. Quand Il vient du ciel, pour la destruction de la bête, ils Le suivent et règnent ensuite avec Lui mille ans. D'autres, je n'en doute pas, leur seront adjoints en ce règne-là : ceux-ci ne seront pas glorifiés dans leurs corps jusqu'à Apoc. xx, ayant souffert, après l'enlèvement de l'Eglise, sous la bête, etc. Mais Apoc. iv. indique que cet enlèvement aura eu lieu alors, et que les saints enlevés sont vus sous le caractère d'une sacrificature royale intéressée, comme ayant la pensée de Christ, aux épreuves, aux souffrances, aux témoignages, et aux espérances de ceux qui leur ont succédé comme témoins de Dieu, durant cette heure de tentation qui viendra sur tout le monde habitable pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Pour les saints eux-mêmes transportés en haut, ce n'est pas encore le temps des noces de l'Agneau ; et pour cette raison ainsi que pour d'autres, ils sont regardés ici non comme le corps ou l'épouse, mais comme rois et sacrificeurs rendant hommage, et encore dans l'attente de leur manifestation en gloire alors qu'ils jugeront le monde.

Il existe un rapport étroit et solennel entre ceci et la mention de *vingt-cinq* hommes faite en Ezéchiél, VIII, 16 ; et dans ma pensée, ils forment l'ensemble des chefs de la sacrificature — les vingt-quatre chefs avec le souverain sacrificateur. Mais où sont-ils maintenant ? Hélas ! à la tête même de l'idolâtrie et de tout le mal commis dans le temple de Jéhova. Ils sont là, non point comme ceux dont la robe parle du sang qui purifie, mais comme les corrupteurs du saint étendard de Dieu et du peuple d'Israël qu'ils conduisent à l'apostasie ; de sorte que s'il faut que le jugement soit infligé, il devra commencer par la maison de Dieu. Il y a une espèce de contraste entre la scène décrite ici et celle que nous trouvons en Ezéchiél. Nous avons là en premier lieu les quatre animaux — symbole des jugements exécutés de la part de Dieu, de son autorité judiciaire détruisant le mal. Le résultat terrestre de l'action de ces animaux, tel qu'il est présenté en Ezéchiél, pouvait être la destruction de Jérusalem ; mais ce fut là tout ce que l'homme vit.

Les chérubins et les animaux (*Zôa*) sont la même chose ; il faut les distinguer soigneusement des bêtes (*Thêria*) mentionnées plus loin. La première fois qu'il est parlé des chérubins, c'est dans la première partie du livre de la Genèse, chap. III. Nous les voyons paraître immédiatement après que le péché est entré dans le monde. C'étaient les êtres auxquels l'œuvre du jugement était confiée. « Il mit des chérubins vers l'orient du jardin d'Eden avec une épée flam-

boyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. L'emblème de leur puissance était cette épée flamboyante. Si nous jetons encore un coup-d'œil au second livre de Moïse, les Chérubins s'y trouvent de la façon la plus bénie. Où regardaient-ils? *Au-dedans*. S'ils eussent regardé dehors, ils auraient été pécheurs; s'ils eussent regardé dessous, dans l'arche, ils y auraient vu la loi; mais ils regardaient au-dedans, sur le propitiatoire, au sang dont il était arrosé. Là était le sang qui témoignait de la parfaite miséricorde de Dieu, qui avait rencontré le péché et en avait triomphé, et là était aussi la puissance de Dieu: l'un et l'autre s'unissant pour maintenir la gloire de Dieu et travailler *en faveur* de l'homme au lieu d'agir contre lui. Si nous considérons de nouveau les chérubins au temps de Salomon, on remarquera une différence sensible. Leur position change complètement, et au lieu de regarder en dedans, ils regardent *en dehors*, parce que les jours de Salomon typifient le temps de la gloire, lorsque gouvernera le véritable Homme et Prince de paix. Et pourquoi, alors, ne regarderaient-ils pas en dehors? Le péché aura été jugé, et au lieu que la bonté du Seigneur se répande, pour ainsi dire, goutte par goutte çà et là, le Seigneur lui-même descendra comme la rosée sur l'herbe fauchée, comme la pluie qui arrose la terre, et la terre entière sera remplie de sa gloire — réalisation fidèle de la gloire du fils de David. Quand la miséricorde aura son cours complet, que le jugement aura été exécuté, rien n'empêchera les chérubins de

proclamer la bonté du Seigneur. Mais en Ezéchiel une terrible crise survenait. Le propitiatoire avait été méprisé, et la gloire de Salomon était flétrie. Israël péchait à main levée, et le temple lui-même était le lieu où Dieu était surtout déshonoré, et là les chérubins se contentent encore de dire : « Dieu ne peut rien avoir à faire avec ce méchant peuple ; il faut que le jugement ait son cours. » En conséquence, ils abandonnent Israël, en laissant le jugement suspendu sur sa tête. Nous ne les revoyons que comme donnant le signal du jugement et le mettant en vigueur par la main de Nébucadnetsar.

Nous avons la même chose en Apocalypse, avec cette différence qu'en Ezéchiel les animaux se trouvent davantage en rapport avec la terre ; et c'est pour cela qu'ils sont décrits comme ayant des roues aussi bien que des ailes. En Apocalypse, le peuple terrestre étant délaissé pour un temps, et un peuple céleste étant appelé, nous les voyons seulement avec des ailes, figure appropriée au ciel, et non avec des roues, figure appropriée à la terre. Il est précieux de voir par cette omission que même lorsque Dieu va parler de jugement, la forme que revêt l'exécuteur du jugement de Dieu nous indique qu'une interruption céleste est survenue, avant que soit reprise l'histoire du monde. Il est d'une extrême importance, si nous voulons nous former une juste appréciation de ces choses, de se tenir d'un pied ferme sur le fondement, sur lequel reposait l'apôtre — d'entrer, pour ainsi dire, par la porte ouverte dans le ciel.

Mais il y a encore ceci : « Et du trône sortent des éclairs, et des voix, et des tonnerres, » etc. (Vers. 5.) Evidemment c'en n'est point là le trône dont nous avons à nous approcher; car le nôtre est un trône de grâce, et celui-ci un trône de jugement. Son aspect, tel qu'il est ici décrit, n'a absolument rien à faire avec la grâce. Ce qui en sort n'est pas un fleuve pur comme du cristal, ainsi que c'est le cas du trône mentionné au chap. XXII., mais « des éclairs, et des voix, et des tonnerres » etc., expression du courroux de Dieu. La forme symbolique de l'Esprit de Dieu elle-même, employée ici, répond au tableau : « Il y avait sept flambeaux de feu brûlant devant le trône, qui sont les sept Esprits de Dieu. » Le Saint-Esprit ne revêt pas la figure de flambeaux de feu quand il parle de la grâce de Dieu envers l'Eglise. Nous avons, sans doute, au jour de la Pentecôte, des langues de feu — magnifique emblème de ce que Dieu allait faire alors, car c'était un pouvoir divin qui donnait à ces hommes illettrés de parler dans toutes les langues. Il descendit sur le Seigneur Jésus sous la forme d'une colombe; mais cela est tout-à-fait différent de ce que nous avons en Apocalypse. Ici, c'est la puissance qu'a l'Esprit de Dieu de consumer. Le feu est l'emblème bien connu de la sainteté de Dieu, sainteté qui scrute et sonde tout. C'est comme Saint-Esprit dans sa pleine perfection comme lumière, et dans son caractère de feu consumant, que l'Esprit nous représente lui-même sa relation avec ce temps-là. Il est clair que cela n'a pas trait au royaume millénial,

car alors il sortira du trône de Dieu un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal ; et encore bien moins se rapporterait-il à l'action de l'Esprit dans le corps de Christ durant le temps actuel, tout comme le trône de Dieu n'est pas non plus un trône duquel sortent des éclairs et des tonnerres, etc. Quelle est donc la période avec laquelle ce symbole est en rapport ? C'est un court espace entre le temps où Dieu aura fini son œuvre dans l'Eglise et celui où commencera la gloire millénaire. Le temps actuel est celui où Dieu rassemble ses héritiers, co-héritiers de Christ, et qui forment l'épouse : et maintenant il y a un trône de grâce, et nous recevons miséricorde et secours pour le moment opportun, Ici, au contraire, les jugements de Dieu procèdent du trône. Ici le Saint-Esprit est l'esprit de jugement et de feu brûlant, tout comme le trône est un trône judiciaire et une source de terreurs pour la terre. Ainsi, ce n'est donc ni l'ère paisible de la gloire millénaire, ni le déploiement actuel d'une grâce illimitée, mais une époque intermédiaire. On ne concevrait pas que quelqu'un eût une intelligence claire de ce livre, et ne vît pas que l'Apocalypse remplit l'intervalle succédant à l'enlèvement de l'Eglise par le Seigneur et précédant sa venue accompagné de l'Eglise (Chap. xix). Je parle, bien entendu, des visions prophétiques qui remplissent le corps du livre, et non des trois chapitres d'introduction, ni de la fin lorsque le Seigneur est près de paraître. Là, toute la scène est changée ; les cieus sont ouverts pour que le Seigneur Jésus vienne

frapper le dernier coup du jugement sur l'iniquité de l'homme et la puissance de Satan ; puis nous avons l'immense courant de bénédictions s'étendant partout. Mais ici c'est l'intervalle qui le précède — un temps du caractère le plus solennel pour le monde, alors que les saints célestes auront été enlevés.

« Et devant le trône, comme une mer de verre etc. » (vers. 6). Non pas une mer d'eau, où l'on pût se baigner, mais une mer de verre. Or, le Saint-Esprit se sert du lavage d'eau par la Parole dans le but de nettoyer la souillure, et il n'en était plus besoin pour ceux qui se trouvent ici. Au chap. xv, il est fait mention d'une autre classe d'individus qui se tiennent *sur* une mer de verre, montrant qu'il n'est plus question alors de la puissance de l'Esprit agissant à l'égard de ce qui est contraire à Dieu, mais que la victoire est remportée. Il n'est plus question d'épreuve pour les saints célestes. Dans Apoc. iv, est désormais close dans une pleine paix la scène où se sont passées les épreuves de l'Eglise, et la voilà assise autour du trône même de Dieu.

Là aussi sont les quatre animaux, pleins d'yeux devant et derrière, qui sont le symbole du discernement ; car bien que ce soit le jugement qu'ils ont à exécuter, nous avons à peine besoin de dire que ce n'est pourtant pas un jugement *aveugle*. » Le premier animal était semblable à un lion ; le second animal, semblable à un veau ; le troisième animal avait la face comme d'un homme ; et le quatrième animal était semblable à un aigle volant, » (vers. 7).

Ces divers symboles sont empruntés aux chefs des principales classes de la création de Dieu, ici-bas, et représentent différentes qualités de ses jugemens : le lion est le chef des bêtes sauvages ; le bœuf ou veau, le chef du bétail ; l'homme, le chef des êtres intelligents ; et l'aigle suggère l'idée de la rapidité. Dieu nous fait voir la force, la patience, l'intelligence et la rapidité avec lesquelles ses jugemens doivent être exécutés. Les quatre animaux ayant chacun six ailes, dénotent une rapidité surnaturelle, et les yeux de dedans, le discernement intérieur, (vers 8). Il en est qui ont supposé principalement à cause de la proximité dans laquelle les animaux sont du trône suprême, qu'ils devaient, plutôt que les anciens, représenter l'Eglise (1).

(1) Tout le monde admet que les cherubins sont invariablement les ministres du trône de Dieu, et qu'ils occupaient par conséquent le lieu le plus saint, étant faits du même morceau d'or que l'arche elle-même sur laquelle Jehova était assis. Mais on met en avant que bien que dans tous les exemples fournis par l'Ancien Testament ils aient un caractère angelique, parce que le loi a été ordonnée par les anges (Gal. iii, 19), ils pourraient bien avoir un caractère humain dans l'Apocalypse, parce que le monde à venir est assujéti à l'homme (Hébr. ii, 5). Ainsi, les cherubins et les anciens représenteraient les saints sous un double aspect, en action et en contemplation. Et c'est bien certainement un fait remarquable, ainsi qu'on l'a observé, qu'avant que l'Agneau paraisse et prenne le livre, il n'est pas fait mention d'anges qui donnent gloire, et que les cherubins ou les animaux ne font qu'exprimer ou célébrer la sainteté de Dieu, sans être associés à un culte intelligent, au lieu que lorsque l'Agneau est en scène, les anciens et les cherubins s'unissent en un culte intelligent, et les anges sont expressément distingués d'eux. Mais nous pourrions nous étendre davantage sur ce point en traitant du chap. v.

Mais c'est là une opinion entièrement fausse. La raison pour laquelle, à mon avis, ces animaux sont ainsi rapprochés du trône, c'est qu'ils sont les agents de l'exécution des jugements, et que les jugements providentiels seront alors en train de s'accomplir. Ils caractérisent l'action du trône.

« Et ils ne cessent point ni jour ni nuit, disant : Saint, saint, saint, Seigneur Dieu tout-puissant, qui étais, qui es, et qui viens. » C'est là une parole remarquable. Ce n'est pas le mal qui les occupe ; mais lorsque Dieu nous montre les moyens ou les instruments par lesquels Il exécute le jugement, nous les entendons s'écrier sans cesse, comme ne pensant qu'à Lui : « Saint, saint, saint ! »

Pour nos âmes l'un des traits les plus importants de cette scène est celui-ci : les anciens symbolisent les saints célestes dans la gloire, les chefs de la sacrificature céleste vus dans leur précieux emploi en haut. Mais remarquez que quand nous les trouvons là en premier lieu, ils sont parfaitement familiarisés avec la scène ; il n'y a ni tumulte ni anxiété. Ils sont paisiblement assis sur leurs trônes. Ils ne tremblent pas, même en la présence de Dieu. Que des tonnerres, des éclairs, des jugements sortent de son trône, ils sont néanmoins paisiblement assis sur leurs trônes, — pas un seul mouvement ne se produit. Et qu'y-a-t-il de nature à les émouvoir ? Les terreurs mêmes ne les troublent pas, le jugement ne les ébranle pas de leurs trônes ; mais « lorsque les animaux rendront gloire et hon-

neur et actions de grâces à Celui qui est assis sur le trône, etc. les vingt-quatre anciens tomberont sur leurs faces, » etc. Aussitôt que l'honneur est rendu par les exécuteurs du jugement à Celui qui est assis sur le trône, les anciens adorent. Qu'elle satisfaction en Dieu cela nous montre — quelle certitude que c'en est fini désormais avec le péché! Dieu peut être sur le point de juger, mais il ne jugera pas ceux qui sont faits sa justice en Christ. Ils sont en harmonie avec Lui, et quand les animaux s'adressent à Dieu et lui attribuent la gloire et l'honneur et les actions de grâces, c'est alors que les anciens se lèvent de leurs trones et qu'on les voit se prosterner devant Lui; bien plus, ils rendent hommage et jettent leurs couronnés devant le trône, disant : « Seigneur, tu es digne de recevoir gloire, honneur et puissance; car tu as créé toutes choses : c'est à cause de ta volonté qu'elles existaient, et qu'elles furent créées. » Ils entrent, comme ne font pas les animaux, dans la pensée de son excellence personnelle, et aussi avec une beaucoup plus grande intelligence spirituelle. Ils sont anciens : il leur est donné de comprendre ici la gloire de Dieu dont la création et dans la providence, tout comme au chap. v, nous les voyons entrer dans la pensée de l'excellence et de l'œuvre de l'Agneau. « Car tu as créé toutes choses » etc. — non « elles sont et furent créés » ; mais c'est à cause de sa volonté ou de son plaisir qu'elles furent maintenues en existence, telles qu'elles avaient été produites au commencement. (Vers. 10, 11). Ainsi, leur langage embrasse

les deux grandes pensées du chapitre — la gloire de Dieu en création, et sa gloire en gouvernement. « Qu'elles existaient, c'est-à-dire, elles existaient maintenant par les soins et le gouvernement de Dieu ; « et elles furent créées » ; c'est-à-dire que c'est à Lui qu'elles devaient leur origine. Ce n'est pas seulement ce que nous éprouvâmes alors, que Dieu nous révèle ici ; mais il désire que nous eussions *maintenant* dans ce que nous aurons alors. Cette gloire nous est déjà donnée. Assurément nous n'aurons pas alors de position semblable, si nous n'y avons pas droit sur la terre. Elle est nôtre maintenant par la foi, bien qu'alors nous devions la posséder dans sa plénitude. Qu'est-ce qui rend capables les anciens d'être si calmes au milieu du jugement ? Ce que Dieu a fait pour eux par le moyen de la croix de Jésus. Mais Dieu l'a fait maintenant. En Christ fut opérée une œuvre parfaite sur la terre, telle qu'elle pouvait l'être dans le ciel. Une autre ou plus excellente œuvre n'y sera pas accomplie, bien que nous puissions en jouir davantage en haut. Dieu a révélé cette scène aux siens pour qu'ils y entrent maintenant avec intelligence, et soient adorateurs dans l'esprit de cette scène, même sur la terre, en voyant la gloire qui leur appartiendra dans le ciel. Le culte est une chose plus sérieuse que beaucoup ne le supposent. Tout ce qui ne sied pas à la présence de Dieu dans le ciel, ne sied pas à la présence de Dieu sur la terre. Même dans les choses extérieures, il veut que nos cœurs soient exercés. C'est un mauvais signe quand les en-

fants de Dieu se permettent quelque chose d'incompatible avec sa présence. Notre responsabilité est que le culte de Dieu s'accomplisse d'une manière digne de lui — solennellement, mais en liberté. Nous devrions prendre garde de nous laisser distraire, et plutôt nous exciter les uns les autres à jouir davantage du Seigneur.

Le Seigneur veuille que marchant dans une sainte liberté, et nous souvenant que ce n'est pas l'ordre selon la chair ou selon la forme qu'il nous faut garder, nous soyons préservés de penser que son ordre à lui est moins honorable que celui de l'homme ! Puisse-t-il nous accorder de rechercher ce qui convient à la présence de Celui que nous venons exalter ensemble ! Il nous a donné la position d'adorateurs : puissions-nous l'adorer en esprit et en vérité !

---

## CHAPITRE V

Le chapitre précédent nous a fourni un tableau de la plus haute signification et du plus grand intérêt : Dieu remplissant, pour ainsi dire l'intérieur du ciel la pensée et l'emploi du ciel avant que nous voyions tomber sur la terre un seul coup du jugement. Mais ce tableau aurait été incomplet, si le Saint-Esprit n'y eût ajouté la scène qui nous est révélée dans ce chapitre. Car s'il y avait une manifestation divine, et si les anciens entraient avec intelligence dans

le culte de Dieu, confessant sa gloire, dans la création et dans le gouvernement de sa providence, cependant, il n'y avait point là de chant, et moins encore le chant du « cantique nouveau ». Or, le grand but du chapitre qui est devant nous, c'est de montrer cette autre et plus parfaite manière dans laquelle nous voyons les anciens se prosterner devant l'Agneau et lui rendant hommage. Le Saint-Esprit prend un soin tout particulier de montrer que Dieu, à mesure qu'il se dévoile lui-même, doit être l'objet, la source, et la base de toute l'adoration qui va suivre de la part de la créature. Ce n'est point une conception de l'esprit de l'homme : ce serait de l'idolâtrie. Il nous faut une révélation divine pour avoir une vérité divine et un culte digne d'être agréé. Les figures que nous présente le chap. iv ont laissé Dieu dans une sorte de grandeur et de majesté mystérieuses. En conséquence, le culte des anciens n'allait pas au-delà de la pensée que Dieu avait créé et soutenu toutes choses. C'était sa gloire en création et en providence, et leur louange à eux y répondait d'une manière intelligente.

Dans ce chap v, nous avons une plus précieuse scène. Et pourquoi ? Parce que nous avons *l'Agneau*. Quel'e bénédiction n'apporte-t-il pas ! Il a effacé le péché — enlevé l'aiguillon de la mort — Il nous a rapprochés de Dieu, et a mis dans notre bouche un cantique approprié à la présence de Dieu. Dans cette portion bénie de la Parole nous avons, comme en étant le principal sujet, la portée de la rédemption

quant à ce qui constitue les occupations et le culte dans le ciel, et leur rapport avec les conseils et les voies de Dieu sur la terre. Tant qu'il s'agissait seulement de la gloire de Dieu dans la création, il n'y avait pas du tout de livre. Mais maintenant le prophète regarde, et il voit « dans la droite de Celui qui était assis sur le trône, un livre, écrit au-dedans et sur le revers, scellé de sept sceaux (vers. 1). Dans les temps anciens, un livre était un rouleau manuscrit, écrit seulement au-dedans pour les cas ordinaires. Mais ici il y a plénitude de révélation. Elle déborde, pour ainsi dire, et est inscrite sur le revers aussi bien qu'au dedans, et tout à la fois protégée de sept sceaux. Mais remarquez que si Dieu est vu ayant ce livre en sa main, il n'y a que *l'Agneau* qui l'ouvre, et que tout le contenu du livre apparaît en connexion avec lui. Combien il est évident qu'il ne peut jamais y avoir une manifestation de la pensée de Dieu concernant les choses à venir, sans la connaissance de Christ et de sa gloire en rapport avec elles ! Tout chrétien sait qu'on ne pourrait être sauvé sans Christ ; mais beaucoup ne s'aperçoivent pas que sans Christ il n'y a point d'intelligence de la prophétie, ni connaissance vraie de ce qu'est l'Église.

C'est ainsi que les hommes forment des associations religieuses et les appellent églises. Mais je n'hésite pas à dire qu'il est plus aisé de faire le ciel et la terre que de faire l'Église de Dieu. Mais la présomption de l'homme s'est élevée à un si haut point, que les choses les plus

grandes et les plus saintes de Dieu deviennent l'œuvre (pour ne pas dire le passe-temps) de chrétiens, parce qu'ils ont, de fait, séparé l'Eglise de la personne de Christ. Ils traitent l'Eglise eomme affaire de choix et de forme, au lieu de reconnaître qu'elle est le champ spécial des opérations les plus pures et les plus profondes de l'Esprit, et l'objet le plus cher des affections de Christ; ainsi que le témoin de ses principales gloires. L'ordre de l'Eglise et les voies de Dieu en elle, font ressortir toute la profondeur et toute la hauteur de la sagesse et de la grâce divines. La grande difficulté, aujourd'hui comme de tout temps, vient de ce que ceux que le Saint-Esprit rassemble autour du nom du Seigneur Jésus-Christ, traînent avec eux un tas d'opinions du quartier d'où ils viennent — des idées et des habitudes longtemps caressées qu'il leur faut désapprendre. Ils ont aussi la même chair que les autres — la même vanité, la même promptitude, la même imagination, etc. Nous devons nous souvenir que ce que les autres ont fait, nous ne sommes pas nous-mêmes moins en danger de le faire. Si l'Eglise a si tôt failli après que Dieu a eu déployé ici-bas ses nouveaux et précieux conseils de grâce céleste, il est beaucoup plus facile, maintenant que la chrétienté a abandonné et presque oublié ses meilleurs privilèges, de tomber encore dans la même erreur et la même infidélité. La grande racine du mal, c'est la tendance à regarder l'Eglise comme étant notre propriété et non celle de Christ. Vous n'arrivez jamais en dehors de

Christ à la pleine vérité à l'égard de quoi que ce soit qui concerne soit Dieu, soit nous-mêmes. Il demeure toujours vrai que « la grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ. »

Il en est de même de l'interprétation de la prophétie. Si je fais rapporter la prophétie à moi-même ou à mon pays, je puis trouver dans la septième coupe la dernière révolution Française, ou la maladie des pommes de terre, ou le choléra asiatique, ou bien quelque chose de ce genre. Je puis prendre le pays « qui fait ombre avec des ailes » pour la Grande-Bretagne et ses vaisseaux, et les « vaisseaux de jonc » pour les navires cuirassés. (Esaïe xviii). Trouvez-vous cela par trop absurde? Eh bien, des chrétiens l'ont fait, et cela, parce qu'ils rattachent les choses à eux-mêmes, au lieu de les rattacher à Christ. D'un autre côté, du moment que les choses sont considérées en relation avec Christ, Il est la lumière, et nous sommes délivrés de toutes ces pensées d'homme. Car qu'est-ce que notre pays ou notre temps? Ni l'un ni l'autre ne sont Christ. Si je recherche la communion avec Lui, je serai dès lors débarrassé du désir de choisir pour centre de mon système quelque chose qui se rapporte à moi. Si l'on regarde sous un point de vue historique aux siècles de ténèbres, ou aux précédentes invasions des barbares, on trouve tout cela très intéressant et l'on en conclut qu'il serait impossible que Dieu eût omis *cela* dans son livre, qu'il doit avoir dit quelque chose au sujet d'une transition aussi importante. C'est ainsi qu'on s'est imaginé que

l'invention même de la poudre était anticipée en Apoc. ix; la découverte de l'Amérique au chap. x; et l'importance politique du Protestantisme au chap. xi. En un mot, il n'est idée bizarre que l'on n'ait pas cru découvrir dans l'Apocalypse. Et de telles choses sont avancées même par des gens pieux ! N'y a-t-il pas pour nous un avertissement dans tout cela ? Pussions-nous être préservés du même piège qui a entraîné des personnes naturellement aussi sobres (ou aussi faibles) que nous ! Dieu nous fait voir qu'il n'est pas de mesure de connaissances de science, de sincérité, non pas même de piété, qui nous rende capables de comprendre Dieu, ou sa Parole. Qu'est-ce donc qui nous donnera cette capacité ? *Christ seul.*

○ C'est l'Agneau, et non point nos propres pensées, qui nous initie aux choses de Dieu. Il en est beaucoup qui pensent que l'Eglise étant l'objet particulier de l'amour de Dieu, toute la prophétie doit s'y rapporter. Idée des plus erronées ! Le contraire est la vérité. De fait, il serait plus vrai de dire que l'Eglise n'est jamais le sujet dont la prophétie s'occupe. L'affaire propre de cette dernière, c'est de traiter des événements *terrestres*, et l'Eglise a sa place dans la gloire *céleste*. Quand nous arrivons à la véritable intelligence de ce livre, nous voyons que le jugement en constitue le sujet ; et l'objet exprès de ces deux chapitres, est de nous montrer qu'avant qu'un seul jugement sorte du trône, l'Eglise est retirée de la scène, et, pouvons-nous dire, a reçu domicile dans la gloire céleste. Les

co-héritiers étant alors avec Christ, Dieu se prépare à introduire dans le monde son héritier Premier-né. Si on ne voit pas cela, l'Apocalypse ne saurait être comprise dans son ensemble. On peut bien tirer de l'encouragement d'une portion particulière, mais ce n'est pas là avoir l'intelligence du livre. Pour comprendre la portée de la prophétie, il faut que je fasse de Christ, et non de l'Eglise, son objet ; autrement je suis hors du point de vue auquel le Saint-Esprit l'a écrite. Ce n'est pas l'Eglise mais Christ qui est le centre du royaume de Dieu. Les astronomes pensaient que la terre était le centre autour duquel gravitaient les corps célestes, jugeant superficiellement des choses par ce qui s'en présentait à leurs sens. Christ est le vrai centre et le vrai soleil du système de Dieu. Dans notre chapitre, nous voyons Dieu sur le point de dévoiler ce qu'il était impossible à l'homme de découvrir. « Un ange, fort proclamant à haute voix », etc. (vers. 2). Les anges sont les êtres « qui excellent en force » — non en intelligence. Nous ne pouvons pas supposer qu'ils possèdent la même nature d'intelligence que ceux qui sont membres du corps de Christ. Il n'est et ne peut jamais être dit des anges qu'ils sont scellés du Saint-Esprit, tandis que c'est lui, le Saint-Esprit, qui en rendant témoignage à Christ, est la puissance d'intelligence dans le plus faible enfant de Dieu. Si je veux connaître la vraie position de l'Eglise, je dois regarder à la position de Christ comme Tête ; et si je désire apprendre ce que Dieu va faire à l'égard de la terre, il me faut examiner le

témoignage de Dieu touchant Christ comme Fils de David et comme Fils de l'homme. Si je mets involontairement, sans aucun doute, l'Eglise à la place de Christ, je me tromperai complètement. C'est bien vrai que Dieu aime ses saints, et qu'il est dans son intention qu'ils partagent avec Christ le gouvernement sur toute la terre. De ceci l'homme conclut que l'Eglise doit avancer et prospérer ici-bas ; mais quand les révélations divines touchant Christ sont plus sérieusement pesées, j'apprends une autre vérité — savoir, que Christ vient comme juge. Cela suppose naturellement que le corps professant n'a pas rempli sa mission, car s'il l'eût remplie, sur qui, dans la Chrétienté, Dieu devrait-il faire fondre son jugement ? « Cet esclave qui a connu la volonté de son maître, et qui ne s'est pas préparé, et qui n'a point fait sa volonté, sera battu de plusieurs coups. »

Voyez la vérité que Dieu met devant nous ici. En premier lieu, il y a le livre, c'est-à-dire, la révélation des conseils de Dieu relativement à la terre. Pas une seule créature ne fut trouvée digne d'ouvrir le livre, ni de le regarder. A cause de cela le prophète pleure (vers. 3, 4.). On ne doit point oublier que dans ce livre l'apôtre Jean n'est pas présenté dans sa complète position comme apôtre dans l'Eglise, mais plutôt comme prophète. Il était, c'est vrai, un membre des plus honorés du corps de Christ ; mais le but de ce livre n'est pas de montrer notre proximité avec Dieu dans cette relation-là : c'est comme prophète de jugement intermédiaire

ét de gloire finale, qu'il est vu. Il n'est pas considéré comme ayant une parfaite communion avec ce qui se passait autour de lui. Mais ceci est bien le trait caractéristique de la description des saints de l'Ancien Testament, ainsi qu'il est dit en 1 Pierre 1 ; « Duquel salut les prophètes se sont enquis », etc. Il se peut aussi que le prophète Jean se soit trouvé ici dans cette position, principalement parce que le livre de l'Apocalypse n'est pas destiné seulement à l'Eglise, qui allait être dans le ciel et qui même était vue au ciel ; mais qu'il est encore destiné à un corps de témoins trouvé sur la terre après le départ de l'Eglise, et qui passera par de terribles souffrances dans les derniers temps. Jean est un personnage qui représente plutôt, semble-t-il, ceux qui jouiront de l'Esprit de prophétie ici-bas en Israël. après l'enlèvement de l'Eglise au ciel, que ceux qui, comme fils, ont un titre, par grâce, à la communion avec le cœur de leur Père.

Les anciens, nous montrent la vraie position qui appartient aux saints célestes ; et en conséquence, lorsque Jean pleurait beaucoup, un des anciens qui comprenait parfaitement ce qui se passait, lui dit : « Ne pleure pas : voici, le Lion qui est de la tribu de Juda, la racine de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux » (Vers, 5) Voici tout d'un coup le Seigneur Jésus introduit. Sa Personne est manifestée, mais c'est en rapport avec les desseins terrestres de Dieu. Il est appelé « la racine de David ». David est celui que le Seigneur avait élu roi d'Israël (Ps.

LXXVIII). Emphatiquement, Il était David « le roi ». Ce titre est donc l'expression des conseils de Dieu à l'égard de Christ pour ce qui concerne la terre. Vous avez Juda choisi pour être la grande tribu en connexion avec le Christ ou Messie. Voici dans quel langage et sous quel caractère les anciens annonçaient le *Seul* qui pût ouvrir ce livre — le Lion qui est de la tribu de Juda. » Le lion implique l'idée de majesté et de puissance parmi les bêtes sauvages de la terre. Jacob avait comparé Juda à un lion. Tout s'enchaîne dans l'Écriture. Le Saint-Esprit qui parla par Jacob sur son lit de mort, parle maintenant au moyen de Jean, et révèle que, tout rejeté qu'il soit de la terre, le Lion de la tribu de Juda est reconnu en haut comme Celui en qui tous les desseins de Dieu ont leur centre. Il était « la racine de David », titre qui avait une plus grande portée que celui de fils de David. Il était le Seigneur de David. Il pouvait sortir de David, mais il était toutefois la racine de David, la source réelle, quoique secrète, de tous les titres et de toutes les promesses qui lui avaient été faites ; tout comme Jean-Baptiste disait : « Il vient après moi », — bien qu'en réalité il fût avant lui. Mais il y a une autre déclaration remarquable. Il n'est pas dit seulement qu'il était digne, mais qu'il « a vaincu ». Le petit mot « vaincu » (conquis, subjugué) est lié avec tout le sujet du chapitre ; c'est la victoire de Jésus dans la rédemption. Le Seigneur Jésus a été de tout temps digne de prendre le livre ; mais s'il l'eût reçu et ouvert sur le seul fonde-

ment de sa dignité personnelle, que nous eût valu, cela ? Il aurait dû rester encore scellé pour nous. C'est pourquoi le Seigneur n'a pas seulement prouvé qu'il était personnellement digne d'ouvrir le livre contenant les futurs conseils de Dieu, mais qu'il avait vaincu ; et c'est en vertu de cette victoire que nous sommes mis en droit d'écouter et de comprendre.

« Et je vis, au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des anciens, un agneau qui se tenait là, comme immolé » etc. (vers. 6.) Jean avait entendu parler d'un lion, mais maintenant qu'il vient à regarder, c'est un agneau. Là où il s'attendait à trouver le symbole de la puissance, se présentait à tous les regards le tableau de la souffrance et du rejet les plus saints. Et tel était l'emblème de Christ, en tant que vu même sur le trône dans toute la gloire du ciel : celui qui était frappé en qui il n'y avait point de fraude et qui ne résistait pas — « un Agneau comme immolé ». Il est revêtu de la puissance parfaite ; les sept cornes, sans nul doute, ne signifiaient pas moins que cela ; les sept yeux sont le symbole d'une parfaite intelligence — la plénitude de l'Esprit, en rapport ici avec la terre et son gouvernement. Mais Celui qui est vu possédant toute cette autorité et toute cette sagesse, c'est l'Agneau. Je crois que la base de toute notre bénédiction, repose sur cette précieuse vérité. Le Seigneur de gloire est devenu un Agneau, et doit être connu comme tel si nous voulons tirer profit des révélations qui suivent. L'Agneau est la figure qui répond à l'i-

dée de la rédemption. Même en ce qui regarde les Juifs, quand l'agneau était offert matin et soir, Dieu leur montrait que si un pauvre pécheur avait quelque chose à faire avec Lui, et que s'il pouvait continuer d'aller avec eux, c'était à cause de l'Agneau ; et ceux qui avaient de l'intelligence regardaient en avant, quelque obscurément que cela se fit, à un Agneau meilleur. Le Fils de Dieu devait devenir l'Agneau de Dieu. Et maintenant qu'il a été chassé du monde il est le rejeté, et bien que glorifié dans le ciel, il y porte encore les marques de ses souffrances. Il est vu au milieu du trône, pareil à un Agneau qui aurait été immolé. Le sacrifice de l'Agneau n'est pas le seul sujet que présente ici le Saint-Esprit ; il présente également Christ comme le saint homme de douleur, accepté en haut. Seul fondement pour le pécheur, il est aussi le modèle des siens, la source de leurs espérances — et pour cette raison que si nous souffrons nous régnerons aussi avec Lui. Ici donc, comme partout ailleurs, nous voyons que le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs est Celui qui a le plus souffert ; Dieu rapproche ces deux pensées au chap. xvii : l'Agneau souffrant et rejeté, et le Roi des rois. Pourquoi ? parce que Dieu veut nous montrer que toute gloire repose sur Christ, le Rejeté et le Méprisé de la terre. La chose même qui semblait être le coup de mort pour toutes les espérances d'Israël fraie la voie aux pensées les meilleures, aux conseils de gloire les plus élevés qui aient jamais existé. Si nous considérons la croix en elle-même, il pourrait nous

sembler que tout avait pris fin, et qu'il n'y a pas jusqu'à l'espérance qui ne soit couchée dans le tombeau, car là se trouvait rejeté et crucifié, Celui qui aurait pu bénir Israël, vaincre Satan, et mettre fin au péché et à la misère humaine ! Tout semblait détruit et terminé prématurément dans la mort de Christ ; et cependant tel fut le moyen même dont Dieu se servit, afin de pouvoir bénir tout de suite et éternellement selon les désirs de son propre cœur. Ce qui dans le moment, ressemblait à une victoire de Satan, était réellement le triomphe de Dieu sur lui et ses œuvres, à jamais.

Remarquez que c'est comme Agneau que le Seigneur Jésus prend sa place dans le ciel. Quel est l'effet pratique de ce fait sur nos âmes ? Plus on entre là-dedans, moins on recherche une place d'honneur et d'estime dans le monde. On sait bien alors que tandis que Satan est le dieu de ce monde, et que Christ est caché en Dieu, il faut que la vérité soit méprisée ici-bas ; et par suite on n'est pas surpris de voir l'iniquité prospérer. On sera préparé à tout cela, parce que c'est précisément l'histoire de Christ. L'Agneau immolé met devant nous toute l'histoire morale du monde. Mais permettez-moi de vous poser une autre question : est-ce que l'Agneau immolé place devant votre âme  *votre propre histoire* ? Savez-vous ce que c'est que d'être rejeté à cause de Christ ? Non pas parce que vous méritez de l'être, (quoique dans un sens cela soit vrai) mais parce que vous désirez tenir ferme à tout prix pour le Seigneur Jésus ?

Mais il y a un autre côté : Christ maintenant est glorifié — pas encore toutefois aux yeux du monde. Mais le ciel est ouvert à notre regard, et nous voyons que Celui qui était ici-bas le plus méprisé, est exalté, et nous apprenons que Dieu en a rassemblé d'autres autour de l'Agneau qui a été immolé, en association avec lui. Je demande : vous a-t-il rassemblé, vous ? vous a-t-il donné sur la terre la portion de l'Agneau immolé ? Si vous êtes chrétien, vous ne devez pas être heureux sans savoir quelque chose à ce sujet. Un chrétien doit être peiné s'il découvre que, au lieu de réaliser ces choses, il ne sait pas même ce que signifie un pareil langage. Dieu désire que nous en ayons connaissance, non-seulement en ce qui regarde Christ, mais encore comme étant ici notre portion sur la terre.

Dans son temps, David, quoique déjà oint comme roi selon Dieu, était cependant rejeté, et un autre roi était momentanément investi du pouvoir. De même à présent, bien que le pouvoir de la bête ne soit pas encore pleinement développé, le monde se tient prêt pour sa venue et son gouvernement. David était rejeté, méprisé, insulté, pris par Nabal, qui du moins feignait de le considérer comme tel, pour une espèce de vagabond fuyant de devant son maître ; et certainement les apparences promettaient bien peu, environné, comme il l'était dans la caverne d'Hadullam, d'une bande de malheureux, de débiteurs insolvables et de mécontents en Israël. Il y avait bon nombre de ces individus dont il était juste, à ne considérer que leur caractère,

de ne faire que peu de cas. Mais quel changement la grâce produit ! David était d'une manière spéciale l'homme sur lequel le cœur de Dieu se reposait : ils le savaient, et se groupaient autour de l'objet de l'amour de Dieu. Il résultait dès lors pour eux une certaine dignité de leur association avec David. Il serait difficile d'être misérables et faibles plus que nous ne sommes ; mais, de même que c'était cet homme selon le cœur de Dieu qui donnait toute leur valeur à ces hôtes de la caverne d'Hadullam, ainsi c'est de notre union avec Christ que découle toute notre bénédiction. La personne de David attirait là les sacrificateurs de Dieu eux-mêmes. Et maintenant il y en a un plus grand que David ; et Dieu a envoyé le Saint-Esprit afin que nous sachions que le Méprisé est actuellement dans la gloire. Le Seigneur veuille que nous ayons une connaissance plus pratique de sa position de rejeté ici-bas, sans éprouver le besoin de nous y soustraire ou de la renier ! Il n'est rien qui déplaît autant à la chair que d'être méprisé. Il est comparativement facile de rassembler ses forces pour soutenir la persécution ou l'opposition la plus prononcée ; mais c'est tout autre chose de se contenter de n'être absolument rien. En nous pauvres vers que nous sommes, c'est ce qui affecte le plus *la volonté* ; pourtant c'est justement à n'être rien que Jésus, le Seigneur de gloire, a daigné condescendre ; et la haine qui l'a méprisé, s'est élevé à son comble à la croix. Nonobstant toutes les prétendues lumières et le prétendu libéralisme du temps actuel, l'esprit du monde

au fond n'est pas changé. Je ne me confierais pas un seul moment, à un état de choses provenant de l'indifférence pour Dieu ou de la glorification des droits de l'homme. Les hommes mettent la vérité et l'erreur sur un même niveau, n'ont pas de conscience pour Dieu, et prêchent le respect les uns pour les autres. L'esprit du siècle, qui maintenant a si belle apparence et tient un si beau langage, peut d'un moment à l'autre s'élever fièrement contre Dieu, et alors il nous faudrait apprendre par expérience la vérité, que c'est un Agneau immolé que nous connaissons et adorons en haut. Nous en découvririons la réalité ainsi que la réalité de la communion avec Lui, et cela secouerait plus d'un enfant de Dieu de l'assoupissement dans lequel il est maintenant, car les vierges sages elles-mêmes peuvent dormir. L'exhortation : Réveille-toi, toi qui dors ! s'adresse aux chrétiens. Si vous avez dormi parmi les choses et les personnes mortes, le Seigneur veuille que vous ne restiez pas dans cette condition — que vous vous leviez du milieu d'elles, « et le Christ vous éclairera ! »

C'est l'Agneau immolé qui est évidemment le grand centre du culte céleste. Maintenant que le péché est entré dans le monde, la gloire de Dieu créateur ne suffit pas, non plus que le gouvernement de sa Providence. S'il doit être glorifié autrement qu'en pur jugement contre ses adversaires, s'il doit y avoir des déploiements de miséricordieuse bonté dans un monde tel que celui-ci, s'il doit y avoir un nouveau cantique dans le ciel, il faut qu'il y ait rédemption, et

cela, non par puissance seulement, mais par souffrance et par sang. De là vient que comme le trône central — au chapitre précédent — était occupé par le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, de même ici c'est l'Agneau qui est l'objet central duquel dépend toute la bénédiction de la créature, et auquel l'hommage est offert, de pair avec Celui qui était assis sur le trône. Le ciel entier l'honore comme le Père est honoré. Il est le Premier-né, l'Héritier; non-seulement par droit de création et par la gloire qu'il possède en Lui-même, mais par la rédemption, « l'Héritier de toutes choses » par décret de Dieu. Dieu destine le vaste univers à son sceptre. Mais comment et à quel titre Christ prendrait-il l'héritage? Par autorité? Assurément toute autorité Lui appartient; dans les jours de son humiliation, les démons étaient assujettis par son nom aux moindres de ses serviteurs, de sorte qu'il pouvait dire : « Je contempiais Satan, tombant du ciel comme un éclair » — (l'énergie par laquelle, alors, les soixante-dix chassaient les démons étant à ses yeux, je pense, le signe et le gage d'une complète victoire en temps convenable). « Voici, je vous donne l'autorité pour marcher sur les serpents et sur les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi. » Pourquoi ne pas prendre l'héritage en ce moment là et là même? Après l'évidence de pareils triomphes sur l'usurpateur, pourquoi s'abaisser jusqu'à la mort, à la mort même de la croix? Parce que la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes; »

parce qu'il fallait que *Dieu* fût glorifié dans sa majesté, sa puissance, son amour, sa sagesse et sa justice; parce que Christ ne pouvait pas accepter un héritage souillé; (comparez Col. 1. 20 et Hébr. ix, 24-25); parce qu'il ne voulait pas régner seul, et qu'en cela Lui et son Père étaient un. Dans sa grâce Il voulait des co-héritiers qui partageassent sa gloire. Une pareille réconciliation n'était possible qu'au moyen de la mort, lors même que l'offrande fût le corps de sa chair, tout exempte de tache qu'elle était. La paix ne pouvait être faite d'une manière stable et divine que par le sang de sa croix; c'est pourquoi Il est vu et célébré ici comme l'Agneau. Dieu entend assurément introduire son Premier-né dans le monde habitable, et le livre qui est dans sa droite décrit, je suppose, le moyen par lequel l'héritage doit être remis en ses mains; mais la rédemption est, son nom en soit béni, le fondement sur lequel on fait tout reposer. Lorsqu'il reçoit le livre tout est en mouvement. De même qu'au chap. iv, quand les animaux rendent honneur à Dieu, les vingt-quatre anciens tombent sur leurs faces et adorent; de même ici, quand l'Agneau prend le livre de la droite de Celui qui était assis sur le trône, les quatre animaux et les vingt-quatre anciens sont prosternés devant Lui. Quoiqu'il fût ouvert dans le but de frapper quelques coups, il n'y avait nul sujet d'appréhension, de trouble, ou d'inquiétude pour eux-mêmes en particulier: ils tombaient sur leurs faces devant l'Agneau. Ce n'était pas simplement recevoir quelque chose de

Dieu, c'était exalter Dieu. Loin que ce soit ôter quelque chose à Dieu, l'Agneau au contraire, en présence même du trône et de Celui qui y était assis, est l'objet du culte et la source de ses plus purs et de ses plus profonds accords. Dieu n'est que mieux glorifié quand l'Agneau a sa part de louange.

Ils avaient « chacun des harpes, et des coupes d'or pleines de parfum, qui sont les prières des *saints* ». Dans le service du tabernacle au désert, les sacrificateurs se servaient de trompettes d'argent pour les saintes convocations. David fut le premier à introduire la harpe, mettant à part les fils d'Asaph, Héman et Jéduthun pour psalmodier dans la maison de l'Éternel avec des cymbales, des psaltérions et des harpes. Ceux-ci, comme les sacrificateurs, étaient divisés en vingt-quatre classes, de sorte que l'allusion n'est pas douteuse, avec la différence qui est le trait caractéristique de l'Apocalypse. Le service des sacrificateurs et celui des chantres sont ici complètement confondus. Ceci ne sert-il pas également à montrer que les anciens seuls sont dits avoir des harpes et des coupes d'encens ? Au chap. xv les quatre animaux donnent aux anges les sept coupes d'or pleines de la colère divine. Ainsi tout est en harmonie : les anciens sont les chefs de la sacrificature royale, comme les chérubins servent à l'exécution des jugements de Dieu ; mais les uns et les autres s'unissent (chap. v) pour rendre le plus complet hommage à l'Agneau. Mais qui sont ces « saints » qui prient ? Les anciens, ou l'Église, étaient

dans le ciel, et formaient un chœur de louange complet. De qui sont donc ces prières ? Elles viennent des saints qui passeront par la souffrance quand l'Eglise sera en haut. Les anciens sont ces saints célestes qui ont été préalablement enlevés, y compris, peut-être, les saints de l'Ancien Testament. Ils sont dans le lieu de l'adoration et de la louange, tandis que la prière implique le besoin. S'ils est question pour eux de prières, ce sont les prières des autres, non les leurs propres. De plus, ils chantent un nouveau cantique, le cantique de rédemption de l'Agneau, disant : « Tu es digne, car tu as été immolé » etc. Il se rencontre, dans ce verset, un changement très important, bien connu des personnes un peu familiarisées avec les écrits originaux. Ceux qui ont étudié les plus anciens manuscrits et d'autres témoins de ce livre, sont tous d'accord qu'il faut lire : « et tu *les* as faits rois (ou un royaume) et sacrificateurs pour notre Dieu. » (vers. 10). Qui sont ceux qu'il faut entendre par « *les* », et qui sont faits rois et sacrificateurs « pour notre Dieu » ? Ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils parlent. Mais je suis disposé à aller plus loin et tenu de déclarer ma manière de voir que, dans le verset 9, le mot « nous » a été introduit par les copistes qui ont supposé que les anciens célébraient leur propre bénédiction. Mais les anciens sont dans un si parfait repos pour ce qui les concerne, que c'est d'autres qu'ils s'occupent. Je crois donc que c'est ici le véritable sens : « Tu es digne de prendre le livre etc., car tu as été im-

molé, et tu as racheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation ; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu ; et ils règneront sur la terre ». Ils parlent des saints dont ils offraient les prières. Comme ils étaient occupés de leurs prières, de même ici ils louent le Seigneur pour sa bonté envers les saints encore sur la terre. Ils donnent à entendre qu'en retirant les saints célestes en haut, le Seigneur n'en a pas fini avec sa miséricorde comme Rédempteur ; que même au milieu de ses jugements, il voulait avoir un peuple racheté qui partagerait, comme sacrifice royale, la gloire du royaume au lieu d'être entraîné par les séductions de l'Antichrist. Ces compagnons anticipés sont probablement les mêmes que l'on voit sous l'autel au chap. vi, et desquels il est dit : « Les âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu etc. » et au chap. xiv : « Les morts qui meurent au Seigneur sont dorénavant bien heureux, » etc. ; et au chapitre xv : « ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête. » Il y a aussi, dans le corps du livre, d'autres allusions aux justes. C'étaient bien clairement des saints de Dieu dans la tribulation, après que les anciens (qui, comme nous l'avons vu, représentaient l'Église ou les saints célestes) avaient été enlevés au ciel. Pour ce qui est des saints qui ont remporté la victoire sur la bête, « ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'Agneau. » Remarquez le caractère complexe de la scène. Il y avait, il est vrai, le

cantique de l'Agneau, mais il y avait aussi le cantique de Moïse ; elle était en partie terrestre et en partie céleste. En outre, au chapitre xx, 4, il est dit : « Et je vis des trônes, et ils étaient assis dessus. » Ceux-ci sont les anciens, déjà ressuscités ou changés, assis sur des trônes ; « Et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu, » c'est-à-dire ceux dont il avait vu les âmes au chap. vi ; et encore, « ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main. » Ces derniers sont ceux qui ont chanté le cantique de victoire au chap. xv. Ceux qui composent ces deux catégories ont souffert après l'enlèvement de l'Eglise, et sont à la fin unis au reste dans la gloire, et tous règnent ensemble avec Christ.

On remarquera combien le tout s'accorde pleinement avec le cantique du chap. v. Les anciens sont dans le ciel, jouissant de Dieu et de l'Agneau ; mais il y a sur la terre des saints qui prient, et les anciens en haut sont occupés de leurs prières, et célèbrent la dignité et l'œuvre de l'Agneau en faveur d'autres qui devaient, aussi bien qu'eux, régner sur la terre. Au lieu de nous faire éprouver la moindre perte, cela ajoute indirectement, sinon en soi, à la position de gloire dans laquelle l'Eglise est vue dans le ciel. Ils sont si pleinement bénis qu'ils peuvent se réjouir de tout cœur du bonheur des autres. Il y en a qui sont portés à s'inquiéter s'ils ne peuvent pas toujours s'appliquer à eux-mêmes ce qu'ils trouvent

dans l'Évangile — non pas qu'ils l'apprécient plus que les autres, mais parce qu'ils ne sont pas entièrement établis dans la grâce. Quand nos cœurs sont pleinement satisfaits, nous n'avons pas besoin d'éplucher et de faire un choix dans les Écritures, mais nous désirons que le Seigneur choisisse pour nous ; et nous sommes reconnaissans, parce que ce peut être quelque chose à sa louange que nous n'avons pas connu auparavant, ou bien une arme qui nous sera utile dans notre prochain combat avec l'ennemi. Tout ce qui exalte Christ et le glorifie, est ce en quoi nous devrions trouver notre joie. Tout ce qui décèle la tromperie de nos cœurs, nous est on ne peut plus salutaire. Lorsque les anciens sont vus rendant grâces à Dieu, ils prennent pour thème sa bonté envers ceux qui souffrent sur la terre, et ils bénissent l'Agneau parce qu'il a été immolé et qu'il a aussi racheté ceux-ci pour leur Dieu. C'était un plaisir pour eux de penser que même en ces jours de ténèbres, le Seigneur allait avoir des témoins qui partageraient le royaume avec eux.

Les anges prennent pour thème, non point des actions de grâces au sujet de la rédemption, mais le droit de l'Agneau à recevoir puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et louange. Ils proclament bien haut le titre à la domination, de Celui que l'homme avait méprisé et égorgé. « Digne est l'Agneau qui a été immolé (Vers. 11, 12). Ils ne chantent pas la rédemption, parce qu'ils n'étaient pas rachetés ; ils n'avaient rien à faire avec elle, bien

que ce soit la puissance de Dieu qui les maintienne; mais ceux qui ont connu leurs besoins comme pauvres pécheurs, peuvent vraiment bien chanter le nouveau cantique. Le cantique des anges a pour thème la personne et le pouvoir de Christ; mais ils n'entonnent pas la profonde et réjouissante mélodie de la rédemption. Si je regarde au don et à la Personne de Christ, je puis voir combien ressort le caractère de Dieu et combien son amour est manifesté. Si je regarde à la rédemption de Christ et à la position que j'ai en Lui et avec Lui en haut, je puis voir combien l'amour de Dieu envers nous est rendu parfait. Mais il n'y a rien dans la gloire du ciel qui brille d'un aussi vif éclat que la croix de Christ. Nous pouvons suivre Jésus-sur la terre et voir la sainteté de Dieu. Nous pouvons encore suivre Jésus dans le sentier qu'il a parcouru sur la terre cherchant les perdus, les misérables, étendant les mains sur les petits enfants, et même touchant les lépreux. Mais que nous pensions à la sainteté ou à l'amour de Dieu, à sa justice ou à sa grâce, c'est dans la croix, et nulle part ailleurs, que l'on trouve *tout*, que *tout* se déploie devant la foi.

« Et j'entendis toute créature qui est dans le ciel, et sur la terre, et sous la terre (1), et les

---

(1) Il faut soigneusement distinguer, quoiqu'en dise Bengel, l'expression toute créature « sous la terre » *hupokatô tês gês*, de Phil. II 10, *katachthoniôn*. La première signifie, je pense, les choses, animées ou inanimées, sous la surface de la terre, lesquelles anticipent, dans la vision, leur affranchissement de la corruption et leur introduction dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Elles ne peuvent pas, naturellement, partager la

choses qui sont sur la mer, et toutes les choses en eux, disant : A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, etc., aux siècles des siècles » (vers. 13). La corde a vibré, la note principale a retenti et a été entendue, au moins dans le ciel. Si l'Agneau prend le livre, il n'y a pas une créature qui ne réponde joyeusement à l'oreille du Voyant ; car maintenant toute la création inférieure gémit dans la souffrance à cause du péché d'Adam. Pourquoi ne se réjouiraient-elles pas, ces créatures, si Dieu et l'Agneau s'unissent pour délivrer ? Sans doute, ce n'est que la manifestation du droit de l'Agneau à agir ; il reste encore beaucoup à faire pour anéantir les œuvres du diable et les destructeurs de la terre. Cependant, c'est ici le signe assuré de cette destruction, et toutes les créatures en expriment leur joie en présence de Dieu.

Tous s'inclinent devant l'Agneau. Les myriades d'anges s'unissent pour confesser son excellence ; mais il appartient aux saints célestes d'entrer dans le secret de la rédemption ; oui, et dans la profonde joie — la joie de Dieu — que cause la bénédiction envers les autres et non envers eux seulement. Les quatre animaux y apposent leur sceau, et disent : « Amen ; » mais les anciens tombent sur leurs faces et rendent hommage. Ils ne donnent pas seulement leur

---

liberté de la grâce dont nous jouissons ; mais quand nous serons dans la gloire, ce sera le gage que leur changement glorieux suivra rapidement. La dernière, en Phil, signifie les êtres infernaux qui doivent se prosterner, comme tout genou doit fléchir en tout lieu, au nom de Jésus . . .

assentiment à tout ce qui se passe, mais encore les sympathies de leurs cœurs. Telle était leur position. Je sens qu'un pareil sujet nous laisse infiniment en arrière ; il nous faut le méditer sérieusement pour en sentir convenablement toutes les profondeurs, ou pour en donner une expression adéquate. Je m'estimerai heureux si je suis parvenu à diriger l'attention du côté de la bénédiction qu'il y a à connaître Christ comme l'Agneau immolé, et à démontrer que Dieu fait de *Lui* la clé qui sert à comprendre les desseins qui autrement demeurent cachés. Même pour comprendre les conseils de Dieu à l'égard de la terre, il faut que nous voyions l'Agneau. C'est seulement en communion avec Lui que nous pouvons y entrer. Pour apprécier ce qui suit, il faut que nous soyons assujettis aux pensées de Dieu envers Christ, — il faut que nous retournions à ce par quoi Dieu commence, — il faut que nous voyions et entendions l'Agneau. Le seigneur veuille que telle soit notre meilleure portion ! Nous serons près de l'objet béni dans la personne et l'œuvre duquel brille tout ce qu'il y a de grâce et de bénédiction en Dieu.

---

« Encore quelques soupirs dans cet épais et lourd élément, et tout sera énergie et santé, force et joie, pureté et paix. » — G. V. W.

---

« Nos désirs sont des pressentiments de facultés qui se trouvent au dedans de nous, et des indices de ce que nous serons en état d'accomplir. »

---

# LES CAPTIFS

DE RETOUR A JÉRUSALEM (1)



NÉHÉMIE. — I-IV.

C'est douze ans après l'action exercée par Esdras que Néhémie apparaît. Il était encore un pauvre captif à Babylone (ou en Perse, la même chose, en principe) pendant qu'Esdras remplissait à Jérusalem un bon et précieux service envers le Seigneur. Mais, peut-être qu'attaché, comme il l'était, au palais du roi des Perses, il n'avait pas été libre de prendre part au mouvement ou réveil qui avait eu lieu au temps d'Esdras — ou peut-être aussi n'avait-il pas été encore alors vivifié par l'Esprit pour s'y associer.

Il représente *un nouveau réveil*; et tout se trouve dans une extrême faiblesse. Néhémie n'est pas un prince de la maison de David, comme Zorobabel, ni un sacrificateur de la famille d'Aaron, comme Esdras. C'est un laïque comme on dit, un échanton du roi.

Au milieu de tout cela, néanmoins, la grâce qui était en lui ressort d'une manière bien belle. Les fardeaux sous lesquels gémissent ses frères sont efficaces pour le détacher du palais persan, comme autrefois ils avaient agi sur Moïse pour lui faire quitter le palais égyptien. Aucun miracle ne distingue ces temps des captifs de retour, mais nous

---

(1) Voyez Esdras, tome II<sup>e</sup>, page 334.

trouvons parmi eux bien des témoignages d'une belle énergie morale.

Esdras avait été scribe aussi bien que sacrificateur. Il étudiait la parole de Dieu dans l'esprit d'adoration et avec une profondeur de méditation remarquable; car c'est dans cette parole qu'il trouva la source et le guide de son active énergie. Il n'en était point ainsi de Néhémie. Néhémie était un homme pratique, un homme au milieu des affaires de la vie de chaque jour, dans les circonstances et les relations dont se compose l'histoire des hommes. Mais, comme Esdras, il avait un cœur diligent et zélé, et il saisit ce qu'il avait *entendu*, comme Esdras avait saisi ce qu'il avait *lu*, et il en fit usage en la présence de Dieu.

Il avait entendu parler des *désolations* de Jérusalem, et il pleure sur elles devant Dieu; de même qu'Esdras avait vu les *péchés* de Jérusalem, et avait pleuré sur eux devant le Seigneur. Mais, pouvons-nous demander ici, *comment se fait-il que ces désolations n'aient pas ému Esdras*? Il se trouvait tout ce temps-là à Jérusalem, tandis que Néhémie se trouvait dans le palais du roi des Perses et ne pouvait en rien apprendre que par des rapports occasionnels. Serait-ce que l'énergie avait décliné en Esdras, et que maintenant il avait lui-même besoin d'être réveillé quoiqu'il eût été quelques années auparavant un instrument de réveil pour d'autres? De pareilles choses se voient, et se sont vues. Pierre dirigeait ses frères en Act. 1, 15, mais il eut besoin en Gal. II, d'être tiré, repris, et dirigé. Un frère plus jeune, Paul, ranime Pierre, son frère aîné, qui avait servi le Seigneur des années, pendant que lui le blasphémait. Et il semble-

rait qu'ici, un serviteur plus jeune, Néhémie, un laïque aussi, a à réveiller le vénérable Scribe qui l'avait précédé des années et des années, à Jérusalem pour y servir Dieu.

Mais si tel ne fut point le cas, nous pouvons apprendre de ce fait que le Seigneur a une affaire pour un serviteur, une autre pour un autre ; un certain but dans ce réveil-ci, et un autre dans celui-là. Zorobabel avait eu en vue le temple, Esdras la réforme de la religion ; et maintenant Néhémie est suscité pour s'occuper des murailles de la ville, et du réglément des choses, sous le rapport civil, dans Jérusalem. Il se peut qu'il en ait été ainsi, car, je le répète, de telles choses se voient et se sont vues. Il y a eu jadis le service des Guersçonites, celui des Mérarites, et celui de Kéthathites ; et certainement il en a été de même, dans une série de réveils, siècle après siècle, dans le cours de la chrétienté depuis la Réformation, qui a été une espèce de retour de Babylone.

Je n'ai garde de dire laquelle de ces explications convient à Esdras restant en apparence immobile, quoique les murailles ruinées de la ville fussent jour après jour devant ses yeux depuis des années. Il n'en occupe pas moins une place extrêmement honorable, ainsi que Néhémie, dans les annales du peuple de Dieu.

Néhémie était un homme fort simple, doué de très vives affections. Son livre nous fournit, je puis dire, le seul morceau d'autobiographie que nous trouvions dans l'Écriture. Il nous présente ce cher homme de Dieu écrivant sa propre histoire dans cette simplicité de manière qui convient à quelqu'un qui dit la vérité. Il nous apprend, comment à mesure qu'il poursuivait son œuvre, il se tournait souvent vers Dieu dans l'esprit d'une confiance

enfantine ; et toute sa manière d'agir me rappelle un mot que j'ai lu, je crois, dans un ancien auteur, « que Christ soit le second dans toutes vos pensées » : c'est-à-dire qu'au milieu de toutes vos occupations, votre âme se tourne vite vers le Seigneur, et soit *habituellement* devant lui, non pas cependant par un effort ou par l'effet de la vigilance, mais par un exercice de l'âme facile, heureux et naturel.

Mais en même temps que son esprit était ainsi en activité à l'égard de Dieu, le cœur de Néhémie était ardent pour ses frères. Dans l'affection profonde qui le remplissait, et avec cette éloquence qui sort du cœur, il appelle Jérusalem « la ville des sépulcres de ses pères. » Tout cela nous révèle une personne des plus aimables. Nous l'aimons, et nous ne sommes pas jaloux de ses vertus, ni ne lui portons envie pour sa supériorité ; nous le suivons avec une admiration affectueuse.

L'exercice d'esprit par lequel il passa avant qu'il eût obtenu de son royal Maître la permission de visiter Jérusalem, est d'une grande beauté. Depuis le mois de Kis-leu jusqu'au mois, de Nisan, c'est à-dire, depuis le troisième jusqu'au septième mois, il mena deuil devant Dieu au sujet de la ville. A la fin il vint devant le roi, et la permission lui est accordée, et un temps lui est fixé pour effectuer son voyage, et faire la visite tant désirée — des capitaines et des gens de cheval lui sont également donnés pour le conduire et le garder dans sa route. En tout cela il avait été bien seul : d'ordinaire les réveils commencent par quelque individu isolé. Et quand il atteint Jérusalem, il est encore seul, d'abord. Quand la nuit est venue, il fait l'inspection des murailles de la ville,

prenant connaissance lui-même de la nature de l'œuvre qu'il a désormais devant lui. Il éprouve ce qu'il va publier. Parfaitement — c'est ainsi qu'en agissent les serviteurs conduits par l'Esprit. « Nous parlons de ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu. » Il n'est pas non plus un patron, mais un *compagnon de service*, un compagnon d'œuvre, comme Paul, ou comme le divin Maître de Paul, qui, bien que le Maître de la moisson, servit aussi dans le champ de la moisson.

Et c'est toujours d'après ces modèles que l'Esprit prépare les serviteurs de Christ. Ils font l'expérience de ce qu'ils enseignent et ils travaillent sur le principe du service et non sur celui du patronage. Ils ne sont pas dominateurs sur l'héritage, mais ils sont les modèles du troupeau; ils ne prétendent pas dominer sur la foi, mais ils sont des aides pour la joie des brebis.

Ensuite, lorsque nous arrivons au chapitre III, et que nous considérons ceux qui travaillent avec Nehémie, nous trouvons bien des choses propres à nous instruire, bien des choses qui nous parlent de notre temps et de nos propres circonstances.

Il sont tous un peuple d'ouvriers qui travaillent de concert — les principaux et le commun peuple. Le service de la cité de Dieu avait nivelé tous les rangs. Les riches sont abaissés, les pauvres sont élevés, magnifique spectacle en son jour et en son lieu. Puis, il y en a qui sont distingués parmi les autres : Baruc, le fils de Zaccai travaille « avec courage, » (Vers. 20); les « filles » de Sallum travaillent avec leur père, (Vers. 12); quelques-uns des sacrificateurs « sanctifièrent » leur œuvre par

la part qu'ils prirent au travail des murailles de la ville, tandis que d'autres travaillèrent à la façon ordinaire (Vers. 22, 28.) ; et, chose pénible à ajouter, les principaux des Tékohites ne travaillèrent pas tous (Vers. 5).

Il y a eu toujours de ces différences-là parmi les saints, et il y en a abondamment aujourd'hui. Elles se montrent dans la construction du Tabernacle au désert, dans les batailles livrées en Canaan, parmi les compagnons de David aux jours de son exil, comme nous les apercevons ici dans la construction de la muraille de Jérusalem, et plus tard parmi les compagnons d'œuvre de St-Paul. Et certainement il se trouve aujourd'hui des femmes qui, à l'exemple des filles de Sallum, ou de la femme d'Aquila, font un bon travail dans l'Évangile, et dans le service de Jérusalem. Mais souvenons-nous, car il est profitable de le faire, que chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail (4 Cor. III), quoiqu'il ne faille pas non plus oublier, que le Seigneur pèse la *qualité* aussi bien que la *quantité* de ce qui est fait pour Lui (Mat. XX, 1-16).

Nous pouvons donc sûrement retirer de l'instruction des détails de cette intéressante histoire. Nous voyons au chap. IV, que ceux qui bâtissent sont devenus des *combattants* aussi bien que des constructeurs. Ils poursuivent leur œuvre à la face des ennemis, et en dépit de leurs « moqueries cruelles » ainsi que s'exprime le chap. XI, de l'Épître aux Hébreux. Dans cet usage combiné de l'épée et de la truelle, nous voyons les symboles de notre propre vocation. Il est des choses auxquelles nous devons *résister* ; il en est d'autres qu'il nous faut *cultiver*. Nous devons nourrir et faire avancer, comme des constructeurs, ce qui

est de l'Esprit en nous ; nous devons combattre et mortifier ce qui est de la chair. Nous sommes des constructeurs et des combattants.

Quant aux ennemis, ce sont les mêmes Samaritains que la première fois. Du temps de Zorobabel leur race était représentée par Réhum et Simsai, ou Tattenai et Sétharboznaï ; à l'époque de Néhémie, elle l'est par Samballat et Iobija. Ce n'étaient pas des païens, mais une semence de corruption qui, aux yeux de la chair et du sang, pouvait ressembler à la circoncision : et en même temps ils semblent être corrompus davantage, car les Edomites, les Arabes, les Philistins, et les Hammonites paraissent s'être joints à eux ou être devenus un avec eux.

Et, chose encore plus sérieuse et qui est pour nous un avertissement bien plus personnel, plus immédiat, une compagnie de Juifs demeurerait parmi ces Samaritains ; et ils étaient dans les secrets des Samaritains (Vers. 42) — triste symptôme ! C'étaient des *habitants de la frontière*. Ils peuvent nous rappeler Lot à Sodome, Abdias à la cour d'Achab. Sûrement ils n'étaient pas Samaritains ; — c'étaient des Juifs, et ils éprouvaient quelque amour et quelque sollicitude pour leurs frères qui servaient, travaillaient à Jérusalem. Mais ils habitaient près des Samaritains, et étaient dans leurs secrets. Je le répète, triste, mauvais symptôme moral ! C'étaient, je présume, quelques rameaux du vieux tronc, laissés en arrière dans le pays au jour où Juda avait été fait captif. Jamais ils n'avaient participé aux vertus vivifiantes des jours de Zorobabel, d'Esdras, et de Néhémie ; leur senteur était en eux — ils n'avaient pas été vidés de vaisseau en vaisseau, comme Jérémie dit de Moab (Jér. XLVIII).

Différent, bien différent d'hommes semblables, était le trompette que Néhémie avait établi tout près de sa personne, car si ces Juifs-là étaient dans le secret des Samaritains, ce trompette était dans le secret de Dieu.

C'est ce que représentent toujours ceux qui tiennent des trompettes et qui en sonnent, soit qu'ils nous apparaissent comme des sacrificateurs faisant leur service occasionnel et varié en Nomb. x, ou s'acquittant de leur service annuel le premier jour du septième mois, comme en Lévit. xxiii; soit que nous les voyions comme des serviteurs auxquels des dons ont été accordés dans l'Assemblée de Dieu, enseignant et exhortant selon 1 Cor. xii, 8, 9.

Quel sujet d'humiliation n'y a-t-il pas pour plusieurs d'entre nous à signaler ces beautés dans les serviteurs de Dieu, dans les Néhémie, et dans les trompettes sur les murailles de la ville !

#### V-VI.

Il se trouve en Néhémie un mélange, une combinaison de qualités qui ressortent d'une manière bien frappante. Le chap. vi nous le présente dans ses *vertus privées*, comme dans les chapitres qui précèdent nous l'avons vu dans *l'énergie de son service public*. Il fait l'abandon de ses droits personnels comme gouverneur, pour être simplement et pleinement serviteur de Dieu et de son peuple; et sa conduite en cela peut rappeler celle de Saint-Paul en 1. Cor. ix, car là l'apôtre ne veut pas agir d'après ses droits et ses privilèges comme apôtre, absolument de la même manière que Néhémie en agit ici comme Attirsātha, ou Gouverneur de Judée, sous le roi des Perses.

Tout ceci est fort beau ; et comme nous pouvons y voir les mêmes opérations de l'Esprit de Dieu dans les élus, jors même qu'il soient séparés par un laps de temps aussi long que l'est Néhémie de Paul !

Cependant ce chapitre nous fournit un *avertissement* aussi bien qu'un exemple.

Les Juifs, qui maintenant se trouvaient depuis longtemps à Jérusalem s'opprimaient les uns les autres. Néhémie leur dit, que ceux de leurs frères qui étaient encore loin parmi les Gentils, en agissaient beaucoup mieux. Ils se rachetaient les uns les autres, tandis qu'ici, au cœur même du pays, dans leur propre pays, ils se vendaient entre eux.

Quelle chose solennelle ! puissions-nous y être attentifs et en recueillir un avertissement. Elle nous révèle que ceux qui avaient pris une position vraie, se comportaient plus mal que ceux qui restaient encore dans une position fautive. Les Juifs de Jérusalem étaient dans une condition *ecclésiastique* meilleure, tandis que leurs frères, encore à Babylone, étaient dans une condition *morale* plus pure.

N'est-ce pas là un avertissement ? C'est une démonstration de plus de ce que nous voyons souvent nous-mêmes ; mais c'est pour nous un avertissement solennel et bien humiliant.

Non pas que, quittant Jérusalem, nous devions retourner à Babylone ; mais il nous faut bien savoir que le simple fait que nous occupons une position vraie, ne constitue point une sécurité. La satisfaction que nous fait éprouver la justesse de notre condition ecclésiastique, peut nous être un piège et nous faire tomber dans le relâchement moral. C'est là une séduction très naturelle.

« C'est ici le Temple de l'Éternel » peut être le langage d'un peuple; la veille même du jugement de Dieu. On peut payer les dîmes de la menthe, de l'aneth et du cumin, et néanmoins laisser de côté les choses plus importantes du jugement; de la miséricorde, et de la fidélité.

Mais ce chapitre nous présente une autre de ces combinaisons de vertus qui brillent dans le caractère de Néhémie, et nous autorisent à dire que, tout en étant un homme d'une *simplicité* extrêmement belle, il était aussi d'une *indépendance* décidée. Sa simplicité était telle, que, comme un enfant, il se tourne vers Dieu, tout en faisant son service auprès d'un autre; et avec cela, il y avait en lui cette indépendance, ce caractère absolu, qui le mena toujours à prendre l'initiative par lui-même, dans la crainte et en la présence de Dieu.

Il nous dit ici, par exemple, qu'ayant entendu parler de cette oppression des frères par les frères, il se consulta en lui-même avant d'agir (Vers. 7.) Et toute sa conduite antérieure nous révèle la même indépendance. Il était l'affranchi du Seigneur, et non l'esclave de l'homme; simple dans la présence de Dieu, indépendant en présence de ses semblables.

Tel est le précieux mélange de qualités qui font ressortir d'une manière si remarquable le caractère de cet honoré cher homme de Dieu.

Au chapitre vi, nous le voyons de nouveau dans le combat, mais c'est un combat personnel où il est seul engagé. Ce n'est point comme dans le chapitre iv, où il commandait les autres, réglait leur position, leur mettait l'épée dans une main et la truelle dans l'autre; ici il combat lui-même, et tout seul, face à face avec les ruses

de ses ennemis ! Il se trouve exposé à des tentations différentes dans le cours de ce chapitre ; et en général , nous le trouvons homme droit de cœur , dont le corps par conséquent est « tout éclairé. » Il découvre l'ennemi et reste sain et sauf ! Mais outre cela , il y a certaines garanties *spéciales* qu'il sera très profitable de considérer un moment.

1° Il met en avant l'importance de l'ouvrage dont il était occupé (Vers. 3) ;

2° Il allègue la dignité de sa propre personne (Vers. 14). Ce sont là de beaux et précieux arguments à employer par tout saint de Dieu vis-à-vis du tentateur. Je crois voir le Seigneur en faire usage lui même , et nous enseigner à nous en servir aussi

En Marc III, sa mère et ses frères viennent à lui , et semblent avoir le dessein de le retirer de son œuvre pour se l'attacher à eux-mêmes ; précisément de la même manière que , dans notre chapitre , les ennemis de Néhémie cherchent à en agir avec lui. Mais le Seigneur en face de cet assaut ou en réponse aux réclamations que la chair et le sang élevaient sur lui , met en avant l'importance de ce dont il était alors occupé. Il enseignait ses disciples et la multitude , versant en eux la lumière , la parole , et la vérité de Dieu ; et il nous montre par-là d'une manière bien solennelle combien le fruit d'une œuvre semblable dépassait de beaucoup la valeur de toutes les relations qu'on pouvait avoir avec lui selon la chair , et combien les droits de la parole de Dieu au ministère de laquelle il se livrait en ce moment , étaient de beaucoup plus importants que ceux de la nature.

C'est d'une manière analogue qu'il apprendra ses serviteurs à estimer la dignité de leur œuvre. Il leur prescrit

pendant qu'ils y sont occupés, de « ne saluer personne en chemin » et de ne pas s'arrêter pour prendre congé de ceux qui sont dans la maison (Luc. ix, x)

Autre cas. En Luc. XIII, les Pharisiens essaient de l'amener à avoir peur de l'homme, comme Sémahja cherche à faire avec Néhémie dans ce même chapitre (Vers. 10.) Mais le Seigneur se montre aussitôt dans le sentiment de sa dignité, de la dignité de sa personne, et apprend aux Pharisiens qu'il disposait de lui-même, qu'il marcherait aussi longtemps qu'il le trouvait bon, et finirait sa course quand il lui plairait; que les desseins d'Hérode étaient vains, sauf qu'il leur permit d'aboutir. Ainsi, en Jean xi, quand ses disciples voulaient le détourner d'aller en Judée où, si peu de temps auparavant, sa vie avait été en danger, il s'élève de nouveau de la même manière au sentiment de Celui qu'il était, à la conscience de la dignité de sa personne, et leur répond comme du haut de cette élévation (Voyez les versets 9-11).

Le Saint-Esprit aussi, par le moyen de l'Apôtre, cherche en 1 Cor vi, à inspirer aux saints du courage et de la force par un semblable sentiment de la position élevée et des honneurs qui leur appartenaient. « Ne savez-vous pas » dit Paul aux Corinthiens, « que nous jugerons les anges; » et encore, « vous n'êtes pas à vous-mêmes; vous avez été achetés à prix. » « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit. »

Tout cela est plein de beauté. Voilà certes des armes de guerre, des armes d'un métal divin, d'un céleste métal. Gagner des victoires avec de telles armes, c'est certes la bataille chrétienne — où l'âme peut faire face et résister aux tentations, en se prévalant du sentiment de l'impor-

tance de l'œuvre à laquelle Dieu nous a placés, et de la dignité de la personne que Dieu nous a faite. Oh ! si seulement nous savions manier ces armes et nous en servir, aussi bien que nous les admirons suspendues devant nous dans l'armure de Dieu ! Rien de plus facile cependant que de reconnaître et de prouver la parfaite appropriation d'un instrument à l'œuvre à laquelle il est destiné, et de se montrer, en même temps faible et maladroit à s'en servir et à faire l'œuvre à laquelle il s'applique (1).

## VII.

Nous lisons ici, « Or la ville était spacieuse et grande, mais il y avait peu de peuple, et ses maisons n'étaient point bâties. » Aussi, après avoir construit la muraille, Néhémie entreprend-il de peupler la ville : car que serait une muraille, si elle ne servait pas de défense à une population fixée dans son enceinte ?

Dès l'ouverture du chapitre VII, nous le trouvons donc occupé de ce dessein dans son cœur, et en conséquence il s'informe au sujet des captifs revenus de Babylone, et en lit les listes et les dénombremens selon qu'ils avaient été dressés du temps de Zorobabel, pour qu'ils lui servent de guide dans le but qu'il poursuit maintenant.

---

(1) Qu'on me permette d'ajouter, comme une éloge de ce serviteur de Dieu, une remarque qui m'est suggérée par un autre ; que quoique le livre qui porte son nom, ait été écrit par lui-même, et soit une excellente autobiographie, cependant il ne nous apprend rien à son sujet au-delà de ce qui ressort nécessairement de ses rapports avec le peuple de Dieu et le service dont il s'acquittait envers ce peuple. Nous n'apprenons rien de lui quant à sa vie de famille, ou à ses circonstances domestiques, non plus son âge, ni le lieu de sa naissance ; nous pouvons bien dire qu'il ne se connaissait point lui-même selon la chair. C'est, en vérité, un exemple vivant de cet état béni dans toute sa sincérité et sa simplicité.

## VIII-3.

Cependant, avant de se mettre à l'œuvre, et d'entreprendre de peupler la ville, il se détourne un peu afin de considérer le peuple lui-même; ce qui donne lieu à l'action exercée par lui, et décrite dans les chapitres VIII-x, et qu'on peut appeler une action incidente, comme en parenthèse — car il reprend au chapitre XI le dessein qu'il avait conçu au chapitre VII, celui de peupler sa ville.

C'est ce qui donne un caractère et un intérêt tout particuliers à ces trois chapitres où nous voyons le peuple comme passé à une revue morale d'un genre très remarquable. Néhémie envisage sous le rapport personnel les captifs revenus au pays, il regarde à leurs âmes, à leur état moral, et voudrait de tout son cœur les ranimer et les sanctifier, avant de les établir en leur lieu.

Il commence cette œuvre le premier jour du septième mois, jour distingué dans le calendrier israélite, la fête des trompettes, jour de Réveil après une longue interruption où tout était stérile ou mort dans le pays. Cette action commencée ainsi, se continue en phases successives jusqu'à la fin du chapitre x, et donne, comme je l'ai déjà fait remarquer, aux chapitres VIII-x une place distincte dans le livre de Néhémie, et le caractère d'une parenthèse. Nous devons donc en faire le sujet d'une étude un peu particulière.

Ce jour distingué entre les autres, le premier jour du septième mois, demandait conformément à l'ordonnance qui l'avait institué, qu'il y eût une sainte convocation et qu'on sonnât des trompettes — car, comme je l'ai déjà dit, il était le symbole d'un Réveil après une longue

saison de mort et de stérilité (voir Lévi xxiii, 22-25). Cette ordonnance fut observée ici en Néb. viii. Il y eut une convocation du peuple. Mais il y eut quelque chose d'ajouté. Le livre de la loi fut lu et expliqué au peuple. Et, en l'entendant, le peuple pleura — chose tout à fait convenable, car c'est l'effet de l'application de la loi à un pécheur, de le convaincre de péché, et de le faire s'écrier « Misérable homme, que je suis ! » Mais en cette occasion, ceux qui enseignaient le peuple arrêtent aussitôt ses larmes, parce que ce jour était « saint à l'Eternel. » C'était un temps de joie, comme le son des trompettes et la nouvelle lune qui recommençait alors de marcher à la lumière du soleil, étaient destinés à le signifier. En conséquence, ils furent exhortés à faire de la joie de l'Eternel leur force, à se réjouir, et à envoyer des présents aux autres.

Tout cela était en parfaite harmonie avec ce jour-là, selon les ordonnances qui s'y rapportaient. La chose qu'on y ajouta, ou qui n'était pas prescrite par Lévi xxiii, c'est-à-dire, la lecture de la loi, servit au moyen de tout cela, à donner un ton plus riche, plus complet, au jour lui-même dans son caractère propre, son caractère prescrit. La chose ajoutée ne se trouvait nullement en opposition avec la chose ordonnée — ce qui se faisait volontairement n'était point une violation de ce qui était prescrit.

Et ici je voudrais dire que c'est là précisément ce que nous pouvions attendre à une époque de Réveil. En un temps semblable la parole de Dieu doit être entièrement honorée : elle doit être le drapeau. Mais il y aura aussi, j'oserais presque dire nécessairement, telles choses nouvelles ou ajoutées, selon que le caractère du temps sous l'action de l'Esprit de Dieu, pourra les suggérer : mais quelles qu'elles soient,

ces choses nouvelles ne contrediront en rien la parole de Dieu. Or, telle est la scène que nous avons ici :

Mais la parole de Dieu ayant été ouverte, est gardée ouverte. C'était un jour comme nous pouvons nous exprimer de « Bible ouverte. » Précieuse grâce ! Et après les avoir instruits à l'égard des droits du premier jour du septième mois, ce Livre ouvert leur donne maintenant une instruction de plus en leur parlant de huit jours de ce même mois, ou de la « Fête des Tabernacles. » Et le peuple qui se trouvait déjà dans l'esprit d'auditeurs obéissants de la parole de Dieu, y est maintenu encore : il reçoit l'instruction touchant cette fête de huit jours, et il l'observe, et cela d'une manière qu'on n'avait pas vue depuis des siècles.

Que tout cela aussi est beau. Mais nous avons à signaler une nouvelle addition.

Au chapitre ix, nous voyons l'assemblée des enfants d'Israel dans l'humiliation, vaquant à un service solennel de jeûne et de confession de leurs péchés, et, ensuite au chapitre x, contractant une alliance avec Dieu, avec serment de lui obéir et de garder ses ordonnances. Or, rien de tout cela n'avait été prescrit, et nous n'en trouvons aucune mention dans la loi de Moïse ; le chapitre xxiii du Lévitique n'exigeait pas que rien de semblable accompagnât ou suivît la Fête des Tabernacles.

Ici, cependant, nous avons de nouveau quelque chose à remarquer. Cette solennité n'eut pas lieu avant le *vingt-quatrième* jour de ce mois ; et alors le temps de la Fête des tabernacles était fini — car il finissait le *vingt-troisième*. Cela aussi, je le répète, était fort beau : L'assemblée ne voulait point, par son acte d'humiliation et de confession ; gâter la fête ou la détourner de son but. Cette fête était

l'époque la plus joyeuse de l'année juive; c'était la fête de la récolte, « le festin de la moisson » comme on dit parmi nous. Elle préfigurait les jours de gloire, le temps du royaume. Bientôt tout ce qu'elle signifiait, tout ce qu'elle renfermait de promesse sera pleinement et richement accompli et réalisé; et le vingt-troisième jour, le dernier jour, le grand jour de la Fête, passera avant que le langage de l'humiliation et la voix de la repentance et de la douleur se fassent entendre. Mais à l'époque de Néhémie, ordonnance de Dieu admettant cela, le peuple pouvait tenir, comme nous disons encore « une réunion de prières ».

C'était pareillement un service volontaire ou additionnel, comme j'ai dit plus haut, que l'Écriture n'avait pas établi, mais qui était suggéré, sous la direction du Saint-Esprit par le temps et les circonstances qui signalaient le présent réveil. Certes, la confession était bien le langage convenable d'un peuple qui représentait, à ce moment-là, une nation depuis longtemps en révolte, désobéissante, et criminelle.

« Cesser de mal faire » doit cependant être suivi « d'apprendre à bien faire ». C'est fort bien, quand nous avons fait le mal, de commencer par la confession de nos fautes avant de nous mettre à faire le bien. Mais la pratique de ce qui est juste est la suite convenable que doit avoir la confession du mal. Et c'est toute cette exquisite harmonie morale que nous apercevons ici, en passant du neuvième chapitre au dixième.

Les principaux, et tout le peuple ensemble, se réunissent comme des frères, séparés des peuples du pays (Voy. x, 28) et contractent une alliance pour observer les lois

de Dieu. On aime à voir ici, comme aussi lors qu'ils bâtissaient la muraille au chap. III, comme le rang et la position se perdaient dans la fraternité commune. « Que le riche se réjouisse dans sa bassesse, et le pauvre dans son élévation, car la figure de ce monde passe. » Dans l'alliance qu'ils font et dans ce qu'ils cherchent à accomplir, se trouve encore quelque chose de nouveau et qui n'était point prescrit. Ils s'engagent à observer tous les commandemens de l'Eternel, ses statuts, et ses ordonnances; à ne pas profaner le sabbat; à racheter leurs premiers-nés; à apporter les prémices de leurs fruits et de leurs bêtes, ainsi que les dîmes de leurs récoltes; et tout cela est conforme à la parole de Dieu. Mais ils font aussi des ordonnances à l'égard d'eux mêmes, et s'obligent à payer chaque année la troisième partie d'un siecle pour le service de la maison de Dieu; et ils jetent le sort pour apporter le bois pour l'autel de Dieu d'année en année dans les temps déterminés.

Tout cela est encore en une délicieuse et admirable harmonie avec tout l'ensemble de leurs actions, en ce temps d'heureux réveil. La parole de Dieu est constamment et partout honorée dans tout ce qu'elle requiert; mais ils ajoutent à leurs services et à leurs actes diverses choses selon que l'énergie pleine de fraîcheur et la grace d'un temps de réveil le leur suggéraient, et que l'Esprit le sanctionnait.

Ici se termine cette action comme en parenthèse, ainsi que je l'ai appelé du pieux Néhémie. Elle est pleine de beauté du commencement à la fin. Les Israélites sont conduits par des voies de bonté et de grâce. Ils sont exercés par l'Esprit selon la vérité. Ils sont convaincus de péché et ensuite

rélevés. Puis ils reçoivent un enseignement à l'égard des jours de joie et de gloire qui viennent : et instruits de la sorte et relativement à leur riche portion dans la grâce de Dieu, ils peuvent tourner leur regards sur eux-même, non comme dans la crainte et un esprit de servitude, mais avec les sentiments qui conviennent à un cœur brisé, et avec le dessein de servir Dieu dans l'avenir. Tout cela est bien propre à rappeler à l'esprit cette parole ou cette expérience fournie par le Saint-Esprit à Israël repentant dans les derniers jours : « Certes, après que j'aurai été converti je me repentirai ; et après que je me serai reconnu, je frapperai sur ma cuisse. J'ai été confus et honteux, parce que j'ai porté l'opprobre de ma jeunesse, » (Jérém. xxxi.

#### XI — XIII.

Ces chapitres nous montrent le peuple encore zélé et obéissant, Le jour du réveil continue. La fraîcheur de son matin ne s'est point flétrie, quoique nous atteignons ici une heure plus avancée du jour.

Le xi<sup>e</sup> chapitre s'ouvre par une marque bien affligeante de la dégradation de Jérusalem. Elle est témoin contre elle-même qu'elle n'est point comme le Seigneur veut l'avoir dans les jours glorieux qui approchent. Elle n'est point « désirée » ; elle est bien plutôt « délaissée ». Les peuples n'accourent pas par troupe vers elle ; elle ne peut point regarder autour d'elle, comme elle fera au temps du Royaume et s'étonner de la multitude de ses enfants. Ce n'est point encore un sujet de gloire pour les autres, d'être nés en elle ; et ils ne reconnaissent pas non plus que c'est en elle que sont toutes leurs sources. Elle ne peut pas dire encore que le lieu est trop étroit pour elle, pour la

multitude de ceux qui la remplissent. Certainement ce n'est point là sa condition dans ce chapitre-ci. Elle est redevable à quiconque voudra condescendre à habiter dans ses murs.

Quel témoignage de dégradation ! quelle preuve certes que la *restauration* n'était point la *gloire* ! Jérusalem est encore foulée ; les temps des Gentils ne sont point accomplis encore, sûrement la fille de Sion ne s'est pas levée, n'est pas sortie de la poussière, et ne s'est pas revêtue de sa force et de ses vêtements magnifiques. (1)

Il faut cependant qu'elle soit habitée ; il faut qu'elle ait au dedans d'elle ses citoyens. Le pays doit avoir des habitants, car le Messie doit marcher bientôt parmi eux ; la ville doit être peuplée, car bientôt son roi va lui être présenté. C'est pour cela qu'a lieu le retour de Babylone, et c'est pour cela que se peuple Jérusalem.

Et de plus, comme nous le voyons au chap. XII, elle a sa muraille : et il est juste qu'on en fasse la dédicace. Souvent en des occasions semblables on a célébré des fêtes publiques : on l'a fait lorsqu'on ramena l'arche aux jours de David ; à la dédicace du temple sous Salomon ; lorsqu'on posa les fondements de la seconde maison au temps de Zorobabel ; et aussi lorsque cette seconde maison fut terminée. Et maintenant à cette époque-ci, aux jours de Néhémie, le peuple se réjouit encore à la dédicace de la muraille, qui désormais était terminée et renfermait la ville dans son enceinte.

Mais pendant que ces choses se passent ainsi, et qu'el-

---

(1) Et quel témoignage rend la chrétienté que la *Réformation* n'est pas la gloire ?

les conviennent parfaitement, je n'en demande pas moins : qu'est-ce que cette muraille ? » Qu'est-elle sinon un témoignage de plus de la dégradation de Jérusalem ? Dans ses jours à venir de force et de beauté, où elle sera la ville du Royaume, la métropole du monde, le sanctuaire et le palais du divin grand Roi d'Israel et de la terre, le « salut » sera sa muraille. Dieu établira alors le soleil pour ses murs et pour ses remparts. Le Seigneur lui-même se tiendra tout autour d'elle comme des montagnes : ses murailles seront appelées « Salut », et ses portes « Louange ». La voix de l'Esprit avait prononcé par la bouche de Zacharie cette belle et précieuse prophétie dont l'écho avait à peine expiré en ce moment là : « Jérusalem sera habitée sans murailles à cause de la multitude d'hommes et de bêtes qui seront au milieu d'elle. Mais je lui serai, dit l'Éternel, une muraille de feu tout autour, et je serai pour gloire au milieu d'elle. » (Zach. II 4, 5 )

Quelle différence infinie ! Jérusalem sous les yeux de Néhémie portant les marques de sa honte ; Jérusalem telle que les prophètes en parlent, monument de la destinée la plus glorieuse et la plus excellente en la terre ! Quels sentiments tout cela n'a-t-il pas dû faire éprouver à un pareil homme ! Et cependant il continue son service avec zèle, d'un cœur intrépide, et avec patience : expression d'une grande dignité morale, précieux esprit de dévouement ! Il travaille, et travaille noblement quoique entouré d'inimitiés au dehors, et de la dégradation domestique au dedans ! C'est un serviteur de Christ animé d'un tel esprit que nous apparaît saint-Paul en 2 Timothée ; et tel Néhémie nous apparaît dans son livre.

C'est là ce que nous devons être nous-mêmes. La

chrétienté que nous voyons autour de nous est aussi éloignée de l'Eglise dont les épîtres nous parlent, que la Jérusalem que contemplait Néhémie était différente de la Jérusalem décrite dans les Prophètes. Mais il servait au milieu d'elle — et ainsi devrions-nous faire à la face et dans le cœur de la chrétienté; car l'esprit de service se préoccupe non pas de la scène, du service, mais de la volonté du maître.

Tout cela, cependant, fait ressortir le caractère du moment. Israël est restauré, son pays peuplé, sa ville de nouveau habitée, mais ce n'est point là le Royaume. Les enfants d'Israël doivent être encore éprouvés et purifiés; le jour de grâce, de salut, et de gloire, le jour promis du Royaume, est encore éloigné. Mais il faut que la foi soit exercée, et que l'obéissance apprenne et mette en pratique ses leçons.

En conséquence, dès l'entrée du chap. XIII, nous trouvons le livre de Dieu encore ouvert parmi le peuple. Car certainement un temps de réveil est un temps de « Bible ouverte, » comme nous disons. Mais c'est une leçon *nouvelle* qu'ils ont maintenant à apprendre. Ils croissent dans la connaissance, dans l'intelligence des principes divins. C'est à une tout autre page du Livre qu'ils sont arrivés maintenant. Jusqu'ici l'Ecriture avait pour eux sa « consolation — maintenant elle doit avoir sa « patience ». Jusqu'ici elle leur avait « joué de la flûte », maintenant elle doit leur « chanter des airs lugubres. » La joie de la Fête des Trompettes, et la joie plus riche encore de la Fête des Tabernacles leur avaient été révélées et ils avaient répondu avec obéissance. Ils avaient « dansé » à ce son de la flûte. Mais maintenant ils avaient à être

exercés par le Livre d'une manière pénible. On dut, & que les Hammonites et les Moabites ne devaient point entrer à jamais dans l'assemblée de Dieu.

Cela était terrible. Jusqu'ici, tout s'était fait éminemment dans un esprit de communion. Ils s'étaient réunis ensemble non seulement dans leur joie comme en leurs jours de fête, mais dans leur acte de confession. « Les étrangers » avaient été éloignés, mais il ne semble pas que « le peuple ramassé » eût été recherché et découvert. Mais maintenant, à l'ordre de la parole trouvée en Deut. xxiii, il faut que ce sévère retranchement soit accompli ; comme à l'ordre de Lévit. xxiii, on avait déjà célébré les jours de joie de la Fête des Tabernacles.

Mais c'était ce qu'il y avait de plus propre pour mettre à l'épreuve l'esprit d'obéissance dans ce bon jour de réveil. Et l'assemblée soutient cette épreuve et répond de la manière la plus heureuse à la demande de la parole de Dieu. Voici en effet ce que nous lisons : « C'est pourquoi il arriva que dès qu'on eût entendu la loi, on sépara d'Israël tout mélange. » Voilà l'obéissance : faire ce que prescrit l'Écriture, mettre en pratique les leçons de la Parole quels que soient le service ou le devoir qu'elles enseignent, à quelque sacrifice qu'elles puissent appeler. L'iniquité cependant se trouve maintenant exister dans les positions élevées plus haut, semblerait-il, que le peuple ne pouvait arriver ; mais il faut qu'elle soit atteinte même là, car un temps de réveil et d'énergie nouvelle de la part de Dieu doit être un temps d'obéissance. Tout ce temps-là un Hammonite avait été dans la maison de l'Éternel. C'était trop fort. Il n'était pas simplement, comme le mélange, dans la *congrégation*, mais dans la *maison* ;

et cela, encore, par les menées du grand sacrificateur lui-même.

Néhémie était absent précisément alors de Jérusalem. Mais dès son retour, il agit à l'égard de cette abomination trouvée ainsi en haut, comme le peuple avait déjà agi lui-même, selon sa mesure à l'égard du mélange. Car Deutéronome xxiii sera écouté, quoiqu'il faille reprendre le fonctionnaire le plus élevé de l'Eglise. Eliásib n'est personne pour Néhémie lorsque Moïse parle — car l'un a l'autorité de Dieu *avec* lui, l'autre doit l'avoir *sur* lui. Avertissement solennel pour la chrétienté, si la chrétienté avait des oreilles pour entendre, cette chrétienté qui a établi son propre Eliásib au-dessus de Moïse, ses propres officiers au-dessus de l'Écriture. Mais tel n'était pas cet homme fidèle. Pour lui, « le siège de Moïse » était souverain. L'Écriture juge tout homme pendant qu'elle ne doit elle-même être jugée de personne. Il n'y a pas grand sacrificateur en Israël, ni prétention d'antiquité et de succession ou de quelque autre espèce que ce soit dans la chrétienté, quelque plausibles et séduisantes qu'elles soient, qui puissent en mettre de côté un iota ou un trait de lettre. Le Livre parlant de la part de Dieu, comme il le fait dans tous les temps, et s'adressant lui-même à toutes les conditions, doit être d'une autorité souveraine. « L'Écriture ne peut point être anéantie. » — elle ne doit donc pas être *contredite*. Dieu l'accomplira, et nous devons l'observer.

Les pensées des saints de notre époque peuvent bien s'arrêter sur tout ce que nous trouvons dans Néhémie, et sur la Congrégation à ce dernier jour de l'Ancien Testament.

Nous avons vu des marques de l'état de dégradation de

Jérusalem dans les chapitres XI et XII ; nous en trouvons encore dans le chapitre XIII. Le sabbat y était profané, et on y contractait encore des alliances avec les filles des incirconcis. C'est là quelque chose de plus qu'un état de dégradation dans les circonstances : c'est de là dégradation morale ; c'est de l'abomination. La restauration effectuée par le retour de la captivité et le repeuplement de la ville ne lui ont pas donné le droit d'être saluée, comme elle le doit être dans les jours prochains du royaume ; de ces paroles que l'Esprit a préparées pour les lèvres d'un monde rempli d'étonnement et d'admiration, « l'Éternel te bénisse, ô agréable demeure de la justice, montagne de sainteté, » (Jérém. xxxi, 23.)

Mais malgré tout cela, je le dis encore, nous voyons Néhémie occupé à servir. Spectacle plein de beauté ! Je n'ai pas besoin de dire dans quelle perfection le divin Maître de tous les serviteurs fut au jour de son service un modèle de cette manière d'agir. Mais il y a en cela une grande dignité morale, en qui que ce soit que nous en trouvions des exemples.

C'est aussi un spectacle bien édifiant, et qu'il nous importe tout particulièrement de considérer, que la congrégation gardant le Livre encore ouvert. Ils n'avaient pas de points préférés dans la loi. Ils font l'effet de gens qui ne voudraient pas qu'il y eût dans le Livre de Dieu « des textes négligés » ni « des pages non tournées » Il ne s'en perdit pas un seul son pour l'oreille, quoique ce fût à distance qu'on l'ouït. Mais qui de nous, je le demande, est à leur niveau à cet égard ? Combien nous sommes enclins à *choisir* notre leçon, plutôt que « de vivre de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » N'en est-il pas ainsi ? Je puis aimer

la page qui me parle de la Fête des Tabernacles dans sa joie, et me réjouir du son des trompettes au jour de la nouvelle lune du septième mois. Mais la page qui me dit que je dois me purifier et me séparer des alliances non autorisées, a d'autres rapports avec moi, et s'adresse à moi en d'autres accents! Je ne choisis pas cette leçon. C'est une page du Livre que je ne suis pas disposé à ouvrir. Je suis tenté de dire avec le gouverneur romain, « Pour le présent va-t-en ; quand je trouverai un moment convenable, je te ferai appeler. » Il se peut que la maison soit trop sociable, que le cœur soit trop à l'aise, pour suivre une discipline telle que des ordonnances semblables à Deut. xxiii, 3.

Certes, certes, nous pouvons bien le dire, toute cette partie de l'Écriture, ces livres des captifs de retour, cet Esdras et ce Néhémie sont dignes de l'attention profonde et de l'admiration de toutes nos âmes. Comme l'Esprit de Dieu travaillait dans les élus de ces jours-là, comme Il nous instruit dans les nôtres par ce qu'Il nous a fait savoir d'eux!

Et d'ailleurs, comme nous l'avons vu aussi, ces temps de Zorobabel, d'Esdras, et de Néhémie, furent des temps de réveil. Des temps semblables avaient été connus auparavant en Israël, avec Samuel, par exemple, David, Josaphat, Ezéchias et Esaïe. Et on en a vu maintes fois de pareils dans le cours de la chrétienté. Il est possible aussi qu'un réveil prenne une forme à laquelle nous nous attendions peu, et peut-être sans aucun précédent parfait. C'est le propre de la vie, de revêtir parfois des traits exubérants pour opérer en dehors et, au delà de ses règles et de sa mesure ordinaires. Elle est plus semblable à elle-même

lorsqu'elle agit ainsi, car la vie est essentiellement libre, et possède en elle même une force naturelle. Mais en même temps, nous devons juger par la Parole de Dieu toute expression de la vie. « A la loi et au témoignage ». Si une chose ne supporte pas cette épreuve, ce n'est point la surabondance de la vie, quelque extatique ou exubérante qu'elle puisse être ; et il faut la rejeter avec toutes ses fascinations.

« A celui qui a, il sera donné encore davantage. » L'obéissance à une leçon, est la voie certaine et sûre à la découverte d'une autre. « Si quelqu'un veut faire Sa volonté il connaîtra de la doctrine. » On peut être tenté de rester en arrière, de peur que les leçons qu'on a encore à apprendre soient désagréables « Celui qui s'accroît science, s'accroît tourment ». De là vient qu'il y a en quelques uns de nous une grande disposition ou tentation à s'arrêter court. Mais c'est là de la désobéissance, aussi bien que l'infraction d'une parole lue et comprise. Fermer le Livre pour la crainte de ce qu'il pourrait nous enseigner, c'est évidemment et certainement de la désobéissance.



— L'histoire de Rahab m'a encouragé parfois au sujet des parents inconvertis . elle abrita toute sa famille sous le cordon d'écarlate.

— Bientôt notre voyage de pèlerins sera terminé et alors nous raconterons comme Moïse à son beau père ce qui nous est arrivé dans le chemin, et comment le Seigneur nous a délivrés.

# CANTIQUE DE SALOMON.

## CHAPITRE II.

VERS. 4. « *Je suis la rose de Saron et le muguet des vallées.* » Quelle merveilleuse chose que la grâce, la grâce de Dieu pour les pécheurs ! Quels changements extraordinaires elle opère dans les pensées, les intentions, les désirs, les affections ! Elle nous communique l'intelligence de ce que nous sommes aux yeux du Seigneur et à son cœur. N'oublie point ceci, ô mon âme, et réfléchis-y profondément. La source est abondante, désaltères-y ta soif.

Connaître la grâce, c'est connaître Dieu et son parfait salut en Jésus-Christ, par l'enseignement et la puissance du Saint-Esprit. Peu de temps avant, l'Épouse avouait qu'elle était « brune .. brune comme les tentes de Kédar, » et maintenant, par la grâce, elle peut dire sans la moindre hésitation : « Je suis la rose de Saron et le muguet des vallées, » la couronne et l'ornement de Saron, la beauté et le charme des vallées. Et remarquez ces expressions qu'elle emploie : « *La rose... le muguet!* » Elle ne parle pas d'une manière générale de ses attraits qui lui ont gagné le cœur de l'Époux, mais dans le sens le plus absolu. Elle ne tire pas vanité devant le public de ce qu'elle est, mais elle s'adresse directement à Lui, avec le sentiment béni de la place qu'elle occupe dans son cœur. La communion est complète, car, Il ajoute aussitôt : « *Tel qu'est le muguet entre les épines, telle est ma grande amie entre les filles,* » et plus tard, Il dit ouvertement :

« Ma colombe, ma parfaite est *unique* ; elle est *unique* à sa mère, à celle qui l'a enfantée. » Tel est le caractère *distinctif* de l'amour et de la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, et tel est la place spéciale qu'occupe l'Épouse à ses yeux. Il va toujours plus loin qu'elle dans l'expression de sa tendresse. Cela est très bien pour le cœur : Quelle différence entre le muguet si beau, si parfumé, et l'épine qui déchire !

Il est bien des personnes qui, à l'ouïe d'une pareille vérité, s'écrient : « Oh ! je ne suis pas digne d'une telle place. » C'est vrai, si vous parlez de votre propre mérite. Mais de quelle place vous jugez-vous digne ? Si ce n'est pas celle-là, c'est d'une inférieure, je suppose. Est-ce là de l'humilité ? Non, mon ami, c'est de l'orgueil. Nous ne méritons aucune place en sa présence.

En conséquence, s'il nous en est assigné une, c'est une grâce, une pure, une souveraine grâce. Être sur le seuil, en serait une aussi bien que d'être sur le trône.

Le fils prodigue pensait, sans doute, que ce serait témoigner beaucoup d'humilité que de dire à son père : « Traite moi comme l'un de tes mercenaires. » Ce n'était pas de l'humilité, mais un reste d'orgueil et de légalisme. De telles pensées prennent leur origine dans le cœur naturel qui est essentiellement orgueilleux et porté à se placer sous la loi, et qui n'a aucune idée de sa propre condition, non plus que de la grâce de Dieu. Quelqu'un qui nous donne un véritable exemple d'humilité, c'est ce péager qui se tenait à l'écart et n'osait pas même lever les yeux vers le ciel (Luc XVIII. 13.) Le fils prodigue n'avait pas plus de titres d'être reçu comme serviteur que comme fils. Il avait perdu tous ses droits sur le fondement de la justice.

Tout ce qu'il avait à alléguer, c'était son *pressant besoin*. Il ne pouvait être reçu qu'en grâce; s'il avait été rencontré en justice, il eût été condamné à jamais. Mais la grâce règne; pas un mot n'est dit de ses péchés. Sur mille articles, il n'aurait pu répondre à un seul. La question du péché a été réglée entre Dieu et Christ sur la croix. Maintenant la grâce brille; elle brille dans tout son céleste éclat. Le cœur du Père est le foyer d'où s'échappent ces rayons, et Il a dans tout cela sa joie propre. Il agit de Lui-même, et comme Lui-même. Le fils prodigue n'a pas le temps d'achever le discours qu'il avait préparé; il n'en vient pas au passage: «*Traite-moi comme l'un de tes mercenaires.*» Comment l'aurait-il pu? La grâce le prévient; son père court à sa rencontre, se jette à son cou et l'embrasse. La réconciliation s'effectue dès l'instant où ils se rencontrent. Le fils reçoit immédiatement le baiser de paix; la grâce est gratuite. Dieu ayant accepté l'expiation de la croix, nous sommes réconciliés avec lui au moment où nous le rencontrons en Christ.

Une fois réconcilié par le sang de la croix, celui qui était auparavant perdu, ruiné, dégradé, redevient fils et héritier, — héritier de Dieu, et cohéritier de Christ. Voilà la grâce, la grâce de Dieu en Jésus-Christ, mais il y a plus encore; le même pécheur sauvé par grâce, brille dans la grâce et sera le vase dans lequel elle se manifestera dans tout le cours de l'éternité pour tous ceux qui croient en son nom. De même que des siècles innombrables succéderont aux siècles, de même tous ceux qui ont été les objets de cette grâce, pendant le temps, brilleront d'une splendeur toujours croissante dans l'éternité. Oh! quelle place pour le pauvre exilé qui n'avait ici-bas ni amis,

ni famille, et cela pour toujours ! Mais Dieu veut établir son caractère en grâce, et tels sont les vaisseaux appropriés à sa glorieuse et éternelle manifestation, dans la maison à plusieurs demeures : « Afin qu'il montrât, dans les siècles à venir, les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous, en Jésus-Christ. » (Eph. II. 7.)

VERS 3. « *Tel qu'est le pommier entre les arbres d'une forêt, tel est mon Bien-aimé entre les jeunes hommes; j'ai désiré son ombre, je m'y suis assise, et son fruit a été doux à mon palais* » De savantes recherches ont été faites, et de nombreux écrits publiés, pour essayer de démontrer à quelle espèce particulière appartenaient la rose et le muguet dont il est question dans le premier verset, et de quel arbre proprement il s'agit dans le troisième. Quelques auteurs soutiennent que la fleur désignée ici sous le nom de « rose de Saron, » appartient à la famille des lilacées, et devrait être traduite par « le narcississe de Saron » Nombre d'opinions diverses ont été également émises au sujet de ce que nous avons appelé le « muguet. » Des hommes pieux, éclairés, ont encore pensé que, dans le premier verset, nous avons la voix de l'Époux et non celle de l'Épouse. Et beaucoup d'écrivains, hélas ! se sont plus préoccupés des fleurs que des personnes. Mais sûrement, au second verset, l'Époux reconnaît la personne qui a parlé au premier, pour sa *Bien-Aimée* : « *Tel qu'est le muguet entre les épines, telle est ma grande amie entre les filles.* » On est unanime à placer ces paroles dans la bouche du Bien-Aimé. Au premier verset, sans nul doute, c'est l'Épouse qui parle. Dans le bonheur que lui procure la communion avec Lui, elle déclare ce qu'Il a fait d'elle dans sa grâce; elle confesse

qu'elle Lui doit tout, et sa beauté, et l'affection dont elle se sent animée à son égard ; et, en se comparant à ces belles fleurs, elle se borne à répéter ce que Lui-même lui a enseigné.

Mais remarque bien , ô mon âme, qu'elle dit : « Je suis le muguet des *vallées*, » non pas des *villes*. C'est au fond de la vallée paisible qu'elle trouve son sol natal, et respire l'air qui lui est propre. Là elle fleurit pour charmer les regards de son Bien-Aimé, et répand son parfum pour Lui plaire. « Il pâit son troupeau parmi les muguets. » C'est dans la *ville* qu'elle perdit la joie de sa présence, que les gardes la battirent et lui ôtèrent son voile ; c'étaient hélas ! ses heures d'égarement.

Oh ! combien il eût mieux valu pour elle n avoir jamais quitté la vallée qui l'avait vue naître ! Réfléchis sérieusement à toutes ces choses , ô mon âme. Place-toi loin du courant du monde, et insensible à son esprit comme à ses attraits, applique-toi à aimer Jésus , et à le satisfaire. Quelle merveille que Celui qui est assis sur le trône de Dieu dans les cieux et environné de sa gloire, daigne s'occuper de misérables tels que nous , qui ne sommes bons à rien , et surtout que, suivant notre manière d'agir, il éprouve de la joie et du contentement, ou de la peine et de la douleur ! Combien il est triste, hélas ! qu'il soit si fréquemment blessé dans la maison de ses amis ! Qu'y a-t-il sous le soleil qui puisse procurer un bonheur si réel , que de Lui être agréable ? Rien n'est plus indigne d'un chrétien que de rechercher sa propre satisfaction , et de se plaire avec les vanités du monde, sachant surtout qu'il afflige le cœur de Celui qui l'a tant aimé, de Celui qui est mort pour lui sur le Calvaire.

Après avoir jugé ton cœur et tes voies à cet égard, donne aux autres tes soins, ton amour, ta sympathie, et en particulier aux agneaux du troupeau pour la gloire du Seigneur. Combien Jésus est heureux, ravi, de voir ceux pour lesquels il s'est sacrifié, marcher d'un pas ferme et joyeux sur ses traces, et paître à côté de la tente du berger. Là croît une herbe tendre, là coulent des eaux paisibles. Mais combien souffrent et le Berger, et ceux qui paissent le troupeau sous Lui, à la vue d'un jeune disciple qui, pendant un certain temps, semblait avoir donné tout son cœur au Seigneur, cédant aux séductions d'amis inconvertis et aux attraits du monde, et peu à peu s'efforçant d'excuser une marche conforme en bien des points aux usages du monde. et se demandant parfois : dois-je rejeter ceci ? dois-je abandonner cela ? Songez plutôt, cher frère, chère sœur, à ce que vous avez rejeté d'abord, afin de jouir de ces choses. Pensée solennelle ! *Pour ces folies et ces vanités, vous avez abandonné Christ* : j'entends votre jouissance personnelle et pratique de Lui. Vous savez que vous ne pouvez jouir du Seigneur et de ces choses à la fois. Il vous les faut adandonner ; auriez-vous une minute d'hésitation ? Regardez à-la croix ! Oh ! quel amour ! Quelle mort ! Et c'est pour toi qu'Il meurt, et précisément pour ces péchés mêmes ! Oh ! jette-toi à ses pieds bénis, avec une tristesse selon Dieu. Tu as blessé ses yeux, tu as contristé son cœur, tu as déshonoré son nom ; confesse lui tout ; et ton relèvement sera complet, et tous tes péchés passés seront oubliés et pardonnés à jamais.

Mais jusqu'à ce que cela soit fait, la spiritualité d'esprit, le zèle du cœur, la communion avec le Seigneur sont interrompus. C'est un cassérieur d'apostasie. Et si le Sei-

gneur ne retient les roues du chariot, qui peut dire jusqu'ou il ira, une fois lancé sur cette pente. Un accident peut survenir et l'arrêter tout d'un coup, mais ce ne sera pas sans des avaries, dont les marques resteront ineffaçables. O Seigneur, fais luire les rayons de ta grâce ! Attires-en dans le désert beaucoup qui côtoient de trop près les rives du monde et jettent trop souvent un regard d'envie sur la ligne de démarcation. Sevre-les de ce présent siècle mauvais. Que pour Toi seul ils soient parés des douces et humbles beautés du muguet ; ne permets pas qu'ils en soient revêtus pour charmer les regards du monde. T'entendre dire, ô Seigneur : « Tel qu'est le muguet entre les épines, telle est ma grande Amie entre les filles, » ferait infiniment plus que récompenser tout notre renoncement à nous-mêmes.

Les personnes qui ont voyagé en Orient disent que l'arbre dont il est question, n'est pas le pommier, mais selon toute probabilité, le magnifique citronnier de Palestine. L'épais feuillage vert foncé des branches du citronnier, offre un excellent abri contre les rayons du soleil, et ses fruits délicieux sont très parfumés et rafraîchissants. Le voyageur fatigué, qui le compare aux arbres ordinaires de la forêt, ne peut que l'admirer et le préférer aux autres. Aussi l'Épouse établit-elle une comparaison analogue : « Tel qu'est le pommier parmi les arbres de la forêt, tel est mon Bieu-Aimé entre les jeunes hommes. » Nul n'est semblable à Christ. Il est « le premier entre dix mille. » Elle jouit pleinement de Lui, — non pas seulement de ses dons, quelque bénis qu'ils soient, mais de Lui-même.

La communion personnelle est maintenant parfaite,

L'Épouse est dans la pure lumière de la faveur de l'Époux. La réponse ne laisse rien à désirer : « Tel qu'est le muguet entre les épines, telle est ma grande Amie entre les filles. » — « Tel qu'est le pommier entre les arbres d'une forêt ; tel est mon Bien-Aimé entre les jeunes hommes. » Admirable effet de la grâce ! Voyez où elle conduit. Le Juif aurait-il pu jamais parvenir jusqu'au sein de Dieu, en escaladant les flancs escarpés du Sinaï ? Non ; tout doit être grâce du commencement à la fin. Il y a ici réconciliation complète et communion. Le Seigneur se repose dans son amour, ainsi qu'il est écrit : « Il se réjouira en son amour, et s'égaiera à cause de toi avec chant de triomphe. » (Soph. III. 17.) L'Épouse, elle aussi, jouit d'un parfait repos en cet amour immuable : « J'ai désiré son ombre et je m'y suis assise, et son fruit a été doux à mon palais. » Son âme y trouve repos, joie et abondance. Son cœur se nourrit de Christ qui satisfait tous ses besoins. Elle occupe maintenant la place bénie qui lui conviendrait ; elle avait auparavant une autre place, celle hélas ! du péché et de la mort ; mais le Seigneur l'en a délivrée pour l'introduire avec Lui dans la nouvelle place du Messie ressuscité. Cette dernière est maintenant la sienne ; elle ne peut être dans deux à la fois. « Je t'ai réveillée sous un pommier. » Le pommier c'est Christ.

Israël, nous le savons, sera bientôt réveillé de sa mort dans laquelle il est plongé actuellement comme nation, pour jouir des bénédictions de la nouvelle alliance sous Christ. Mais il ne pourra être réveillé que par Christ, et venir en bénédiction que sous Christ. Ils ne pourront s'appuyer que sur la miséricorde, alléguer qu'une nécessité sans remède, et suivre d'autre voie que Christ. Quand

on en arrive à ce point, tout est bien, éternellement bien, tant pour le Juif que pour le Gentil. C'est sur ce même terrain, sous ce même Chef béni, qu'Israël sera de nouveau rassemblé. Alors il s'assiéra littéralement sous son ombre, et trouvera son fruit doux à son palais — le fruit glorieux de l'amour merveilleux qu'il a témoigné en mourant pour la nation rebelle. « Ainsi tout Israël sera sauvé, comme il est écrit : Le Libérateur viendra de Sion, et il éloignera de Jacob toute impiété. » (Rom. xi. 26.) — « En ce jour-là, dit l'Éternel des armées, chacun de nous appellera son prochain sous sa vigne et sous son figuier. » (Zach. iii. 10.)

Séjour béni de gloire et de bonheur  
 Où pour jamais régnera le Sauveur,  
 Où, loin des maux dont la terre est la proie,  
 Nous goûterons une ineffable joie ;  
 Oh ! quand pourrai-je, à ce monde arraché,  
 Dans tes splendeurs, à l'abri du péché,  
 Près de Jésus oublier mes alarmes,  
 Et par sa main voir essuyer mes larmes !

VERS. 4. « Il m'a menée dans la salle du festin, et sa livrée, laquelle je porte, c'est amour. » En méditant sur les différentes scènes de délices, dans lesquelles l'heureuse Epouse est introduite par le Roi, arrête un instant tes pensées, ô mon âme, sur la source d'où découle ce fleuve de bonheur. C'est le privilège du Chrétien de s'abreuver à la source aussi bien qu'au fleuve. Dieu lui-même est la source de toutes nos bénédictions. Les plaisirs qui sont à sa droite ne sauraient être comptés. Mais la source profonde de la parfaite bénédiction de l'âme, est la glorieuse assurance, qu'il n'était besoin de rien pour tourner le cœur de Dieu vers nous. Précieuse vérité !

Son amour est comme l'anneau qui fut passé au doigt du fils prodigue : il n'a pas eu de commencement, il n'aura jamais de fin. « Dieu est amour. » Il ne change pas. Ce qu'*Il est* en Lui-même, non pas ce que nous sommes, nous assure à jamais des riches bénédictions de son amour. « C'est en ceci que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils pour faire la propitiation de nos péchés. » (1 Jean iv. 10.) C'est là que la foi trouve son parfait repos, dans le cœur de Dieu, source de tout vrai bonheur. Comment douter d'un amour qui a donné un Fils unique ? Quelle réponse à toute espèce de questions : Il a donné son Fils pour moi, pécheur ! « Dieu fait éclater son amour envers nous, en ce que lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. » (Rom. v. 8.) En quoi consiste l'incrédulité ? A ne pas croire combien Dieu est bon en donnant son Fils pour mourir à notre place. En quoi consiste la foi ? A croire au parfait amour de Dieu et au don de son cher Fils. « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui écoute ma parole et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne viendra point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean v. 24.)

L'œuvre de Christ n'était pas nécessaire pour tourner le cœur de Dieu vers le pécheur, mais pour tourner le cœur du pécheur vers Dieu. Toute l'Écriture révèle cette vérité bénie. La première occasion qui prêtait à cette manifestation, se présenta dans le jardin d'Eden, quand l'homme tomba. Le couple criminel cherchait un lieu où se cacher loin de la présence du Seigneur, derrière les arbres du jardin ; mais la voix de Celui qui vient pour chercher et sauver ce qui était perdu, se fait entendre

pleine de grâce : « Adam, où es-tu ? » L'homme est maintenant un pécheur perdu, et Dieu le cherche ; les premières paroles de l'amour qui rachète, caractérisent l'œuvre entière de la rédemption. La révélation de l'amour de Dieu dans la promesse que la semence de la femme écraserait la tête du serpent, acheva de capter leur confiance, sans doute, et les engagea à sortir de l'endroit où ils se tenaient et à reparaitre en la présence de Dieu. Dès-lors, et maintenant, dans le temps actuel, quand le pécheur, par grâce, croit au parfait amour de Dieu dans le don et l'œuvre de son Fils, il est amené au Seigneur par sa foi en l'efficacité de la mort, de la résurrection et de la gloire de Jésus. De la sorte, il est pardonné, accepté dans le Bien-Aimé, et répond pleinement aux désirs du cœur de Dieu.

Mais, bien que l'amour de Dieu à notre égard ait toujours été le même, il a rencontré chez nous beaucoup d'obstacles à son complet et libre épanchement. Si Dieu aime, il est juste aussi ; s'il est miséricordieux, il est toujours conséquent avec Lui-même. Ce que son *amour* désirait, sa *sagesse* en traçait le plan, et son *pouvoir* l'accomplissait. L'éloignement des obstacles prouve la grandeur de l'amour. Jésus vint pour faire la volonté de Dieu. Il acheva l'œuvre. Il *abolit* le péché en se sacrifiant lui-même. L'amour, le divin, l'éternel amour, ne pouvait aller plus loin. À quelle fin, ô mon âme, tendait cet immense, ce mystérieux sacrifice ? L'apôtre répond : « Afin de nous amener à Dieu ; » pas seulement au ciel, mais à Dieu lui-même, à sa connaissance, et à notre parfaite réconciliation avec Lui. « Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour nous injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu. » (1 Pierre III. 18.) Et

encore : « Car il a fait Celui qui n'a point connu de péché être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu par lui. » (2 Cor. v. 21.) Nous avons maintenant, c'est important à remarquer, l'*amour* et la *justice* en Christ. Il est également notre *vie* en tant que ressuscité des morts, mais c'est une vie au-delà du tombeau, une vie qui a le sceau de la victoire sur la mort et sur le sépulchre. Nous possédons *maintenant* en Christ tout ce qui nous est nécessaire pour jouir de la présence de Dieu, dans laquelle il y a plénitude de joie et plaisirs éternels.

Dans la compagnie de Jésus, l'Épouse contemple les mêmes scènes que Lui. Ils vont goûter aux nombreuses sources des félicités divines. Il la conduit aux « fontaines d'eaux vivs. » Le Roi, dit-elle, le matin l'a introduite dans ses cabinets. Peu après, les choses prennent un autre aspect. Nous voyons l'Épouse avec son Bien-Aimé dans les champs, où il paît et fait reposer son troupeau à midi. Plus tard, dans la journée, elle s'écrie : « Notre couche est verdoyante. Les poutres de notre maison sont de cèdre et nos soliveaux de sapin. » Cette image semble représenter deux personnes étendues sur l'herbe verte, à l'ombre rafraîchissante des branches touffues du sapin et du cèdre. Elle s'assied ensuite sous le pommier et en trouve le fruit doux à son palais. A la fin du jour, son Bien-Aimé la conduit au festin, sous la bannière de son amour. L'amour qu'Il lui témoigne, est le secret de toute sa joie, la source de toutes ses délices.

Longtemps, bien longtemps, l'étendard de son amour a été laissé de côté sans être déployé. La foi savait toujours que dans les pensées de Dieu, ce n'était que pour un temps ; que, selon la parole de la promesse, un jour vien-

drait, où il serait de nouveau déployé. Cependant des hommes pieux ont dit et écrit que la bannière de la faveur de l'Éternel ne flotterait jamais plus sur les murs de son antique Sion. Les uns ont négligé complètement, d'autres ont spiritualisé la vérité de Dieu en ce qui a trait à la reconstruction de la ville et du temple, et au rétablissement d'Israël. Mais qu'enseigne l'Écriture à ce sujet ?

Depuis que l'homme de grande naissance, dont il est parlé dans la parabole, « est allé dans un pays éloigné pour recevoir un royaume et revenir ensuite, » nul étendard de l'amour divin n'a flotté sur Jérusalem. Depuis plus de dix-huit cents ans, la cité bien-aimée, le temple magnifique ont été réduits en poudre, et le peuple dispersé aux quatre vents des cieux. Le Seigneur l'avait prédit lui-même à diverses reprises : « Jérusalem, Jérusalem, qui tués les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! Voici, votre demeure va devenir déserte ; car je vous dis, que désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* » (Matth. xxiii. 37-39.)

S'il a tardé à venir, c'est, nous le savons, par pure grâce pour nous. Son amour n'est pas demeuré inactif, bien qu'il ne se soit pas exercé à l'égard d'Israël. Sa longanimité, c'est le salut. Par la puissance du St-Esprit et la prédication de l'Évangile, il s'est choisi parmi les Juifs et les Gentils, un peuple consacré à son nom. (Actes xv. 14-18).

Depuis le jour de la Pentecôte, Il a fait « *des deux un nouvel homme* ». C'est là ce dont Dieu s'occupe main-

enant et ce dont nous devrions être occupés ; à savoir *du nouvel homme*, non pas *du vieil homme*. C'est pour cela que nous sommes exhortés à « nous dépouiller *du vieil homme* », « et à revêtir l'homme nouveau » (Eph. iv.) Mais bientôt l'Eglise qui est son Corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous, sera complète et enlevée à la rencontre du Seigneur en l'air, — « et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » (Eph. I. 22, 23 ; Thess. iv.) Cela aura lieu avant qu'Israël soit reconnu de nouveau pour le peuple de Jéhovah. Mais bien que les Juifs aient été longtemps laissés de côté et châtiés à cause de leurs péchés, l'Apôtre nous assure qu'ils ne sont pas rejetés pour toujours, et que « les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance ». (Rom. xi).

Le temps où Dieu aura compassion de Sion, le temps assigné, viendra. On le verra dans sa gloire, quand il édifiera Sion. On annoncera le nom de l'Eternel dans Sion et sa louange dans Jérusalem. (Ps. cii.) La parole du Seigneur demeurera ferme à jamais ; toutes les spéculations de l'esprit humain seront réduites à néant. « Car voici, les jours viennent, dit l'Eternel, que je ramènerai les captifs de mon peuple d'Israël et de Juda, et je les ferai retourner au pays que j'ai donné à leurs pères et ils le posséderont ». (Jér. xxx. 3). Et encore : « Je prendrai plaisir à leur faire du bien, et je les planterai dans ce pays-ci solidement, de tout mon cœur et de toute mon âme ». (Jér. xxxii. 41). Alors sûrement la bannière de l'amour immuable de Dieu flottera au-dessus de leurs têtes. Oh ! qu'elle sera grande la bénédiction de ce peuple que le Seigneur bénira *de tout son cœur et de toute son âme* ! Quelle grâce et quelle condescendance

de la part de Dieu, de parler ainsi ! Quelles nombreuses bénédictions réservées au Juif maintenant rejeté et foulé aux pieds. Peu de personnes y ajouteront foi, néanmoins il vient, il est près, le jour où le Messie, leur Roi, s'élèvera en leur faveur contre tous leurs ennemis, et sera comme un mur de feu autour de sa Jérusalem bien-aimée qu'il remplira de sa gloire. Alors l'étendard de son amour, caché depuis si longtemps, sera déployé pour ne plus être renfermé; alors toutes les familles de la terre verront le fidèle amour du Seigneur; quand elles monteront à Jérusalem, pour se prosterner devant le Roi, l'Eternel des armées, et pour célébrer la fête des Tabernacles. (Zach. xiv.) Et alors, oh oui, alors s'accomplira cette parole si précieuse : *« Il m'a menée dans la salle du festin, et sa livrée, laquelle je porte, c'est amour. Faites-moi revenir les forces avec des liqueurs ; faites-moi un lit de pommes ; car je me pâme d'amour. »*

Eh bien ! ô mon âme, que te disent toutes ces bénédictions, toutes ces sources de pures délices ? Quelle signification revêtent-elles pour toi *maintenant* ? Bien que ce ne soient que des images et des allégories, elles ont été écrites pour ton enseignement. De fait, elles représentent les réalités de la communion avec Christ, l'Epoux, et les affections conjugales, les sympathies de cœurs qui n'en forment qu'un. N'as-tu pas remarqué parfois qu'après une séparation momentanée d'avec le monde, et la jouissance d'une communion étroite avec le Seigneur, le ton et le caractère de notre esprit deviennent plus spirituels ? La présence du Seigneur est plus complètement réalisée; le corps devient plus léger, l'esprit plus libre. Nous nous sentons alors éloignés de la terre et rapprochés des cieux ;

nous jouissons davantage des choses célestes, assurés que nous sommes de l'amour du Seigneur et du bon plaisir qu'il prend en nous.

Mais cet état de vives jouissances spirituelles n'est qu'accidentel : on n'y parvient pas non plus, généralement parlant, en un instant. Nous ne pouvons tout d'un coup, passer de la jouissance des choses de la terre, à *cette mesure* de jouissance du ciel. Il est vrai que nous avons Christ, le Saint-Esprit, la Parole, l'Amour du Père, qui ne changent point; mais notre communion avec eux varie, elle est plus ou moins intime. Même la nécessité dans laquelle se trouvent l'esprit et le corps, de s'occuper des choses temporelles, émousse notre sensibilité spirituelle. La prière en secret, la méditation de la Parole, le jugement de soi-même, la mortification du corps, le plaisir que prend le cœur aux choses de Dieu, la révélation faite par l'Esprit à nos âmes de l'amour de Jésus, se trouveront, la plupart du temps, unis à cet état de jouissance spirituelle. Tous ces exercices doivent être *habituels* au croyant, s'il désire être animé de sentiments célestes. Nous avons à marcher par la *foi*, comme appartenant à la nouvelle création, et non par la *vue*, comme étant encore de l'ancienne. (2 Cor. v. 16, 17, 48.) Il est bon en même temps de se souvenir que le Seigneur n'est restreint à aucun genre de moyens. en amenant ses bien-aimés dans la salle de noces, le lieu de sa présence où il y aura joie parfaite. Nous avons vu une âme ravie de bonheur par le sentiment subit de ses péchés et de l'amour assuré du Seigneur. Dans le cas de l'Épouse que nous avons sous les yeux, il n'y a pas eu chute apparente, mais simplement progrès notable dans son expérience. Il

en est comme d'une âme qui de son cabinet passe au culte de famille, et de là au banquet public de l'amour du Sauveur, amour qui va jusqu'à la mort. Sa communion devient de plus en plus intime à chaque transition nouvelle. Sa joie augmente jusqu'à ce que la révélation de l'amour et de la bonté de l'Époux agisse si puissamment sur son âme, que le corps défaille de langueur. Et encore cherche-t-elle à se soutenir par ce qui l'a épuisée. « Faites-moi revenir les forces avec des liqueurs ; faites-moi un lit de pommes, car je me pâme d'amour. »

« L'amour, l'amour que je célèbre, opère des prodiges dans l'âme ; car, lorsque je suis fort il me rend faible, et si je suis faible, il me fortifie.

« Je me sens abattu, sans vigueur, languissant, tant que l'amour ne relève pas l'amour ; l'amour divin p seul fermer la blessure que l'amour divin a faite, »

Jamais l'âme qui se nourrit de Christ n'en est rassasiée. Quoique pleinement satisfait, son appétit est aiguisé. Et le Seigneur prend plaisir à donner en abondance. « Ouvre ta bouche toute grande, et je la remplirai. » Lui seul est capable de satisfaire les désirs du cœur et de l'esprit. Mais remarquez-le, Il attire sa Bien-Aimée encore plus près de lui. » *Sa main gauche est sous ma tête, et sa main droite m'embrasse.* » Oh ! Seigneur Jésus, Dieu sauveur, céleste Époux, Tête de l'Église qui est ton corps ! Comment sonder la hauteur et la profondeur de ton amour ? Comment en mesurer la longueur et la largeur ? Où trouver une communion plus intime, plus réelle, plus bénie ? L'Épouse penche la tête sur le sein de son Bien-Aimé, lieu du parfait et de l'éternel repos. Il ne peut y avoir rien de plus haut, il ne doit y avoir rien de plus bas que cela. Oh ! que ne donnerais-je pas pour éprouver da-

vantage cette puissance, qui *épuit* et qui *fortifie* à la fois, de la gracieuse présence du Seigneur? Que ne donnerais-je pas pour avoir un cœur plus grand, une âme plus vaste?

VERS. 7. « *Filles de Jérusalem, je vous adjure par les chevreuils et par les biches des champs, que vous ne réveilliez point Celle que j'aime, que vous ne la réveilliez point jusqu'à ce qu'elle le veuille.* » A la fin de ce jour heureux et sans nuages, nous laissons l'Épouse du Roi dans le repos que son immuable amour peut seul procurer. A l'ombre de la bannière de son amour, entouré de ses bras, elle se repose dans son éternelle étreinte. Elle prend plaisir en ce qu'Il est. Aussi parle-t-elle de son ombre, de son fruit, de son festin, de sa livrée, de sa main gauche, de sa main droite. Pour elle il n'y a que Christ; Christ est tout. Quand l'âme est ainsi occupée de Lui, Il veille à ce qu'elle ne soit point troublée. Les biches et les chevreuils sont les bêtes des champs les plus timides; le sens de l'ouïe est chez eux tellement exercé, que la perception du danger qui les menace de loin, les épouvante. Ainsi devrions-nous prévoir à une grande distance l'approche de ce qui vient interrompre notre marche et notre communion avec le Seigneur, ou tout au moins faire tourner cela à la pratique de la sainteté, et à un dévouement plus complet à Christ.

« Voyez le craintif chevreuil, voyez la biche timide et tremblante, comme ils sont constamment sur leurs gardes, comme ils observent le changement de la brise, comme ils prêtent l'oreille afin de savoir si elle leur apporte sur ses ailes le bruit de quelque péril! Je vous adjure, filles de Jérusalem, par les chevreuils et par les biches des champs, je vous adjure, fils et filles du Dieu tout puissant, je vous adjure de veiller, de prier

d'observer avec crainte et d'éviter tout ce qui pourrait troubler ou essayer de troubler votre communion avec Dieu, les pensées de nature à distraire, l'exaltation de l'imagination, et le doute qui pousse à la défiance, à l'injustice; qu'ils ne viennent pas essayer d'éteindre la flamme du saint amour allumé dans vos âmes, ni intercepter à vos yeux l'éblouissante clarté de la gloire. »

VERS. 8. — « *C'est ici la voix de mon Bien-aimé; le voici qui vient, sautclant sur les montagnes, et bondissant sur les coteaux.* » — Quand l'âme est demeurée longtemps, sans interruption, en communion avec le Seigneur, elle s'attache à Lui d'une manière plus vivante et désire plus ardemment son retour. Es-tu saisie, ô mon âme, du même empressement que l'aimante et aimée Sulamite quand elle prononçait ces paroles bénies : « *C'est ici la voix de mon Bien-aimé; le voici qui vient?* » Est-il réellement ton meilleur ami? Nulle autre voix n'a-t-elle pour toi le charme de sa voix? L'attends-tu et soupirez-tu journellement après lui?

Il existe une grande différence entre une personne qui croit en ce qu'on appelle « la doctrine du second avènement, » et une âme aimante qui jouit de la communion du Seigneur et vit dans l'attente constante de sa venue. Qu'elle est petite l'influence que la simple croyance exerce sur le cœur et la vie, comparée à celle qui se produit lorsque Christ lui-même est le grand objet dont le cœur subit l'action, et que, à l'exemple des Thessaloniens, « on attend des cieus le Fils », ou que, comme l'Épouse, on attend l'Époux. « L'Esprit et l'Épouse disent : Viens ! » C'est le cœur de l'Épouse qui dit : Viens ! bien qu'il soit poussé et aiguillonné par l'Esprit

qui y habite. Il nous donne le sentiment si doux de la relation et des affections qui en découlent.

Nous entendons promptement et distinguons sans peine le son d'une voix aimée. A l'ouïe de son nom prononcé par une bouche bien connue, l'âme entière de Marie tressaillait. Alors même que la personne qui parle est trop éloignée de nous pour nous permettre de saisir ses paroles, le son suffit à lui seul pour faire vibrer au dedans de nous les cordes les plus intimes, et pour mettre en activité nos forces assoupies. « C'est la voix de mon bien-aimé », s'écrie la Salamite, « le voici qui vient ! » Tout son être est dans l'attente. Il approche. « Le Seigneur est près. » Le voici, Il vient ! Il vient ! « sautelant sur les montagnes, bondissant sur les coteaux. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil ou au faon des biches. » Ses pieds sont aussi légers que ceux du cerf.

Loin de satisfaire pleinement le cœur, la communion en *esprit* avec le Seigneur, rend plus vif le désir de posséder ce bonheur plus parfait que procure sa propre présence. Qu'y avait-il de plus doux, de plus cher, de plus précieux, que cette communion dont, au commencement de nos méditations, nous avons vu l'Epouse jouir par la foi ? Sa joie n'a pas été interrompue, elle a pu apprécier l'attachement de son Bien-aimé et jouir de ses faveurs. Certains ont pensé que, dans ce passage, on voyait la communion de l'Epouse subir des alternatives de hausse et de baisse, que le grand nombre de ses privilèges finissait par la rendre indifférente, et qu'un déclin d'affection succédait à ses grandes jouissances spirituelles. Sans doute pareille chose est souvent arrivée, mais ici nous n'en voyons pas traces.

Est-ce lorsque nous sommes en communion avec le Seigneur que nous souhaitons sa venue,, ou bien lorsque nous n'y sommes pas ? Tu peux aisément répondre à cette question, ô mon âme. On ne peut réellement soupirer après la venue du Seigneur quand on n'est pas heureux avec Lui. Nous sommes toujours en sûreté *en* Lui, c'est vrai, mais hélas ! *avec* Lui nous ne nous sentons pas toujours heureux. Si nous avons fait un pas de trop avec le monde, ou que nous ayons négligé de nous juger nous-mêmes, nous perdons notre bonheur *avec* Lui, et alors nous préférerions qu'Il ne vînt pas. « Pierre Lui dit : Tu ne me laveras jamais les pieds. Jésus lui répondit : « Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. » (Jean xiii. 8). Il ne dit pas, remarquez-le bien : « Toi n'auras point de part en moi » ; jamais Il n'aurait pu le dire ; mais Il enseigne à Pierre aussi bien qu'à nous que, si nous oublions de nous juger nous-mêmes, si nos souillures de tous les jours ne sont pas nettoyées avec le lavage d'eau, par la Parole, notre communion *avec* Lui est interrompue. Il ne peut aller de pair avec des péchés qui ne sont pas jugés, qui ne sont pas confessés. « Tu n'auras point de part avec moi, » est une parole profondément solennelle. De quoi ne préférerais-tu pas, ô mon âme, te séparer, plutôt que de renoncer à l'intimité de ton Sauveur, même pour un jour, même pour une heure ? où serait ta force pour la marche, pour le culte et pour le service ? Qu'elle serait grande ta faiblesse ! Quelles épaisses ténèbres obscurciraient ton sentier ! La honte peut bien couvrir ton visage, la tristesse remplir ton cœur, quand tu mets tes pieds souillés entre ses saintes mains, car sûrement Il verra où tu as été :

mais souviens-toi de ceci, c'est qu'ils ne peuvent être lavés, si *Lui-même* ne le fait ; « Si *Je* ne te lave, tu n'auras point de part *avec moi*. » Si tu veux marcher avec Jésus, si tu veux être heureuse avec lui, tu dois marcher séparée, *réellement* séparée de tout mal, de tout ce qui est contraire à sa sainteté et incompatible avec sa nature. O Seigneur, dans ces jours mauvais, conduis-moi à travers *ton* sentier, afin que je puisse toujours plus ardemment prier pour ta venue et la désirer avec amour !

« Mon Seigneur tarde à venir, » est le langage d'un cœur qui cherche sa satisfaction dans ce monde. « Viens, Seigneur Jésus, viens, » est celui d'un cœur pénétré d'amour pour Jésus et qui désire avec ardeur d'être personnellement près de Lui. Plus nous jouissons *spirituellement* de Christ, plus il nous tarde de le voir face à face. Dans la nouvelle Jérusalem, nous verrons sa face. Comment quiconque a entrevu Christ, même confusément, comme à travers un miroir obscurci, ne soupirerait-il pas après ce moment béni ? C'est un moyen d'éprouver l'état de l'âme. Quand la maison est en désordre, la femme ne désire pas le retour de son mari. Elle commence par mettre tout en ordre, et une fois chaque chose à sa place et selon son goût, à *lui*, elle se met à songer au moment où il reviendra ; il lui tarde d'entendre sa voix, et de voir son visage.

Ne me suffit-il pas, dira quelque chrétien, de savoir que je Lui appartiens ? Pourquoi attendrais-je chaque jour sa venue des Cieux ? Je sais que mes péchés sont pardonnés et que je suis sauvé. Je puis en outre, me confier en Lui et L'aimer sans Le voir. Très bien, mon frère, mais est-ce là le langage d'un cœur aimant, plein

d'ardeur, ou bien celui de quelqu'un qui demeure froid et indifférent en ce qui a rapport à la personne du Sauveur ? Pouvez-vous songer à son amour et à sa grâce, à ses souffrances et à sa mort pour vous, à son ascension et à sa gloire, et ne pas souhaiter du fond de votre cœur de Le voir Lui-même ? Ne vous tarde-t-il pas de voir briller un rayon de cette face qui ravira votre cœur à jamais, et mettra sur vos lèvres les plus sublimes louanges ? Que dirait le mari absent, que penserait-il, si sa femme parlait ainsi : « Je sais que je suis à lui ; cela me suffit ; je suis satisfaite. J'ai tous les jours de ses nouvelles, je suis assurée de sa tendresse, mais je ne me préoccupe pas de son retour. Je ne prépare rien pour le recevoir. Il ne me tarde pas de revoir son visage ? » Ah ! mon ami, mon ami, comment expliqueriez-vous un tel état de choses ? Appelleriez-vous cela de l'amour pour l'absent ? Votre cœur serait-il satisfait, surtout si vous aimiez votre femme d'un « immense amour ? » Non ! l'amour réclame l'amour. « Nous L'aimons, parce qu'Il nous a aimés le premier. » L'amour chrétien est le reflet de celui de Christ. Plus une femme aimante reçoit souvent des nouvelles de son mari absent, plus elle soupire après son prompt retour. L'assurance réitérée qu'il lui donne dans ses lettres de son amour, ne contribue qu'à rendre plus vif en elle le désir de le voir. Elle peut être entourée de tous les comforts du chez-soi ; pour qu'elle soit tout-à-fait heureuse, il lui faut la présence de quelqu'un. Tant que ce quelqu'un, son mari, n'est pas là, rien au monde n'est capable de remplir le vide que laisse son absence. Hélas ! combien peu nous sentons le vide que la personne de Christ seul peut remplir !

C'est le Seigneur *Lui-même*, comme le Messie, le Roi, que l'Épouse attend ici-bas avec tant d'impatience. « C'est la voix de mon Bien-aimé; le voici qui vient. » Il s'est révélé à son cœur. Elle entre maintenant par la foi dans l'amour et la joie de l'Époux, le Roi en Sion. Elle connaît et apprécie la valeur de son amour, et il lui tarde de Le posséder comme son propre Messie. Changement béni ! La place qu'Il occupait, méprisé et rejeté par la fille de Sion, et sur laquelle Il versait des larmes, va devenir la scène où s'exercera son affection d'Époux et où brillera dans tout son éclat sa gloire millénielle. Le désir du résidu craignant Dieu aux derniers jours, en ce qui concerne l'apparition du Messie comme Roi et Libérateur, est exprimé dans les Psaumes et les Prophètes : « Je voudrais que tu fendisses les cieux, que tu descendisses et que les montagnes s'écroulassent devant toi ! comme un feu de fonte est ardent, et comme le feu fait bouillir l'eau, afin que ton nom fut manifesté à tes ennemis et que les nations tremblassent en ta présence. » (Esaïe LXIV. 1, 2.)

Dans le Cantique, nous voyons, sous la figure d'une épouse, se manifester le même désir profond, quoique sous un caractère différent. Dans le passage que nous avons sous les yeux, il s'agit moins de la délivrance du résidu, et du renversement de ses ennemis, et même du royaume et de la gloire de Christ, que des soupirs du cœur pour la personne du Messie qui vient. C'est « mon Bien-aimé... Il vient ! Il vient vite, semblable au chevreuil ou au faon des biches ! » Il est déjà (c'est une réalité) derrière notre *muraille* ; Il regarde par les fenêtres ; Il se fait voir par les treillis. Les fidèles qui se trou-

vent à Jérusalem, ont ici des indices de l'approche du Roi, de leur propre délivrance et de la gloire millénaire. Il remplit leurs cœurs de joie en se révélant plus clairement encore, et en leur donnant une nouvelle assurance de son amour et du bonheur qu'Il éprouve en eux. On ne saurait trouver rien de plus beau ni de plus touchant que les paroles du Seigneur dans les versets suivants. Il a parlé à sa Bien-aimée ; elle se plaît à répéter ce qu'Il lui a dit : « *Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens. Car voici, l'hiver est passé ; la pluie est passée, elle s'en est allée. Les fleurs paraissent sur la terre, le temps des chansons est venu, et la voix de la tourterelle a déjà été ouïe dans notre contrée. Le figuier a poussé ses figons et les vignes leurs grappes et elles rendent de l'odeur. Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens.* » (vers. 40-43) Quelques instants auparavant, elle pouvait seulement distinguer le son de sa voix, et saisir à travers les treillis un de ses regards. Maintenant, ô l'heureuse épouse ! Il est assez près pour qu'il lui soit permis d'entendre les paroles de sa bouche. Pour la foi, son saint nom en soit béni, Il est toujours près, toujours présent. « Sa main gauche est sous ma tête, et sa main droite m'embrasse. » Telle est la foi ; elle peut s'appuyer sur son sein, reposer entre ses bras, et sortir avec lui le matin vers les vignes, pour voir comment poussent les grappes. Cela est très béni. Il n'est pas encore *personnellement* ici bas. Il est aux cieux, nous sommes sur la terre. Connais-tu ces distinctions, ô mon âme ? N'est-ce pas, dis-le moi, lorsque par la foi tu reposes sur Lui, que tu soupires le plus ardemment après sa venue afin qu'Il te prenne avec Lui dans la gloire ?

Oh ! soit toujours libre vis-à-vis du monde, toujours prête, comme l'oiseau sur la branche de l'arbre, à déployer ses ailes pour t'envoler. Ce qu'il y a de plus beau sur la terre ne vaut pas un simple coin du ciel ; le plus grand bonheur ici bas, n'est pas le paradis de Dieu.

Maintenant, le jour des réjouissances va luire pour Israël longtemps opprimé. L'aube commence à poindre ! « Le Seigneur lui-même apparaîtra bientôt ». « Le royaume des cieux est proche. » Le long, sombre, et lugubre hiver de l'absence du Seigneur a pris fin. Le printemps est venu, l'été approche. Le matin pur et sans nuages va briller. Depuis le péché et la chute de l'homme, ce monde de douleur n'a pas été témoin d'une scène aussi splendide. Pourtant ces versets décrivent fort bien la gloire et les bénédictions futures du pays d'Israël et de toute la terre.

« Voyez, comme s'il était déjà présent, le jour où le calme aura succédé à la tempête des tribulations de ce rude hiver, où les nuées ne déverseront plus leurs torrents, où les flots retiendront leur menaçante rage. Voyez la terre rendue à sa beauté première. . . . Le rameau desséché de Juda est enté sur celui d'Ephraïm — merveilleux signes précurseurs de l'été qui approche ! »

Plusieurs ont cru et soutenu qu'Israël était condamné à un hiver perpétuel, que ce peuple rejeté n'aurait plus d'été ni de printemps. De semblables pensées ne sont pas tirées du Livre de Dieu. Là nous lisons, dans les termes les plus explicites, qu'au temps marqué, « Il fera prendre racine aux descendants de Jacob ; Israël fleurira et poussera des bourgeons, et couvrira de ses fruits la surface de la terre. » Les rayons bienfaisants du « Soleil de justice, » feront oublier la tristesse et la stérilité de ce long hiver.

Les fleurs qui renaissent, les figes qui mûrissent, les vignes qui poussent des grappes, le chant des oiseaux, la voix de la tourterelle, sont de sûrs emblèmes, non-seulement que l'hiver a pris fin, mais que le printemps est venu. Et quoique rien dans la vigne de l'Épouse n'ait encore atteint son degré de maturité, il y a dans le jet qui se développe le gage assuré d'un excellent été, et d'un automne abondant.

VERS, 14. « *Ma colombe, qui te tiens dans les fentes de la roche, dans les enfoncements des lieux escarpés, fais-moi voir ton regard, fais-moi ouïr ta voix, car douce est ta voix, et ton regard est gracieux.* » Dans tes méditations sur les signes de la gloire à venir, sache discerner, ô mon âme, conformément à l'Écriture, ce qui est terrestre de ce qui est céleste, la vocation *terrestre* d'Israël de la vocation *céleste* de l'Église. Le Seigneur, sous son titre de Jéhovah, épousera au dernier jour la cause de son peuple terrestre, et Jérusalem deviendra le centre de la gloire et de la bénédiction terrestres, dans son caractère d'Épouse du Roi. L'Église est l'Épouse de l'Agneau, del'Agneau jadis humble, victime expiatoire, mais maintenant Christ exalté, céleste. L'une et l'autre sont des figures, mais des figures de quoi? Le terme d'Épouse est le symbole de l'affection, de la tendresse, et de l'*unité* quant à la position. L'Épouse a le même rang que l'Époux. l'Épouse juive jouira de la même gloire terrestre que Lui; l'Église, l'Épouse céleste, partagera sa gloire céleste. L'ayant confessé et s'étant confiée en Lui dans le temps de son humiliation et de sa rejection, elle sera plus près de Lui et Lui sera plus chère dans son exaltation et sa gloire. — Ce terme représente encore des myriades

d'âmes sauvées. Un croyant ne pourrait pas parler *maintenant* de Christ comme de son Epoux, mais comme de son Sauveur. Je puis dire : Il est *mon* Sauveur, « Il m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi » Il est le Sauveur du pécheur, l'Epoux de l'Eglise.

La gloire du royaume à venir sera céleste et terrestre à la fois. « Afin que, dans l'administration de la plénitude des temps, il réunît tout en Christ, tant ce qui est aux cieux, que ce qui est sur la terre, en lui-même. » (Eph. 1. 10.) Christ sera à la tête de la puissance, de la bénédiction. et de la gloire des deux sphères.

Remarquez ici la différence qui existe entre la position et la bénédiction d'Israël, en rapport avec le royaume à venir, et celles de l'Eglise comme en parle l'Ecriture. Le Seigneur descend au lieu où se trouve Israël, et le bénit là. « Le Rédempteur viendra en Sion. » (Luc 1. 68-80.) L'Eglise, elle, est enlevée dans les nues, au-devant du Seigneur, en l'air. (1 Thess. iv.) Les Juifs recevront toute espèce de bénédictions temporelles dans un pays agréable. (Amos ix. 14-15) Nos bénédictions, à nous, seront toutes spirituelles et dans les lieux célestes. (Eph 1.) La Jérusalem terrestre sera le centre de la gloire et de la bénédiction terrestres, — la ville royale, — la capitale du monde entier, et, par elle, toutes les nations de la terre seront bénies, car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Eternel de Jérusalem. (Esaïe 11.) La Jérusalem d'en-haut sera le centre de la gloire céleste. La splendeur de Dieu l'éclairera et l'Agneau sera son flambeau. (Apoc. xxi.) Les saints célestes seront, dans leurs corps glorieux, rendus conformes au corps glorieux de Christ. (Phil. 111. 21.) Toute la maison d'Israël aura en partage la bénédiction

dès longtemps promise, d'un nouveau cœur et d'un esprit nouveau. (Ezéch. xxxvi. 24-28.) Et ils ne s'égareront jamais plus.

Il est anciennement parlé d'Israël comme ayant Jéhovah pour mari. «Car ton mari est Celui qui t'a faite; l'Éternel des armées est son nom.» (Esaïe liv. 5.) Mais à cause de son infidélité, et surtout parce qu'il rejeta Christ, il fut mis de côté pour un temps. Depuis lors, il est resté sur la même ligne que tous les autres pécheurs. La prédication de l'Évangile s'adresse aux Juifs aussi bien qu'aux Gentils, comme à des pécheurs perdus, et tous ceux d'entre eux que la grâce de Dieu rassemble, forment «un seul corps.» Les uns et les autres jouissent des mêmes privilèges en Christ, et «le corps» participe aux mêmes privilèges que Christ dans les lieux célestes. Les Gentils que les dispensations divines tenaient jadis éloignés, tandis que les Juifs étaient rapprochés, ont maintenant, sur le principe de la foi, des bénédictions égales en Christ. Des *deux* Il en a fait un; il a rompu la clôture de la paroi mitoyenne, afin que des *deux*, Il formât en Lui-même *un homme nouveau*, faisant ainsi la paix. «Car c'est par Lui que nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père, dans un même esprit. (Eph. ii. 13-22.)

La véritable espérance de l'Église, laquelle est un seul corps qu'habite le «seul Esprit» — est *la venue du Seigneur Jésus-Christ des cieux*, pour nous prendre à Lui. «Je m'en vais vous préparer le lieu. Et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, *je reviendrai et vous prendrai avec moi, afin que là où je serai, vous y soyez aussi.*» Quand cette promesse aura reçu son accomplissement, Israël paraîtra de nouveau sur la

scène. Alors l'Esprit de Dieu commencera son œuvre parmi le résidu de Juda. Après que l'Eglise aura été retirée, et pendant le règne de l'Antichrist, avant l'apparition du Seigneur en gloire, dans l'espace qui séparera l'enlèvement des saints de cette apparition, ce résidu sera l'objet de la sollicitude toute spéciale et de l'amour du Seigneur. Parlant de lui sous l'image d'une épouse, Il

il : « Je l'attirerai, et je l'emmènerai dans un lieu solitaire, et je lui parlerai selon son cœur. Je lui donnerai ses vignes, depuis ce lieu-là et la vallée d'Hacor, pour l'entrée de son attente, et elle y chantera comme au temps de sa jeunesse et comme lorsqu'elle remonta du pays d'Egypte. Et il arrivera en ce jour-là, dit l'Eternel, que tu m'appelleras : *ishi*, c'est-à-dire *mon mari*, et que tu ne m'appelleras plus ; *Baali*, c'est-à-dire *mon Seigneur*. *Et je t'épouserai pour moi à toujours.* » L'union sera désormais éternelle, et le Seigneur prendra son plaisir en son Epouse fidèle Lui rendant amour, admiration, adoration et culte. (Osée I., II., III)

Comment donc expliquer le passage sur lequel nous sommes arrêtés : « *Ma Colombe, qui te tiens dans les fentes de la roche, dans les enfoncements des lieux escarpés, fais-moi voir ton regard, fais-moi ouïr ta voix, car douce est ta voix et ton regard est gracieux.* » Du verset 10 à la fin du quinzième, c'est une suite de paroles exprimant l'amour le plus tendre, les encouragements les plus doux, la plus radieuse espérance. Rien de plus béni pouvait-il sortir de la bouche même du divin Ami ? Il a en vue de capter la tendresse et la confiance de son Epouse. Il est évident que la splendeur de la gloire millénaire ne brillera pas tout d'un coup sur le pays d'Israël

et sur les nations, mais seulement par degré, semblable au passage de l'hiver et à l'approche graduelle du printemps et de l'été. C'est là ce qui exige la foi de la part de l'Épouse. Mais Il la fortifie en l'assurant que le jour de la délivrance est près. Il lui donne à connaître qu'il la suit toujours de son œil, et l'encourage à prendre patience. D'un autre côté, diverses parties de l'Écriture nous apprennent qu'elle sera pendant ce temps, l'objet spécial de la malice de l'Antichrist. Il essaiera de dévorer le résidu fidèle. (Apoc. xii. 6-17.) Mais guidée par l'Esprit de Dieu, elle trouve un refuge dans le désert. « Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient aux montagnes. » Le Bien-Aimé connaît son asile. Pour ses yeux et pour son cœur, elle est semblable à la *Colombe dans les fentes de la roche*, dans les enfoncements des lieux escarpés, sur les bords du précipice.

Sa voix est douce à l'oreille de son Bien-Aimé; Il se plaît à l'entendre, bien qu'elle ressemble encore au plaintif roucoulement de la colombe, qui sied solitaire, s'attristant sur l'absence de son compagnon. Son air est plein de grâce : elle lui paraît belle, quoique défaite par la persécution, les souffrances et l'épreuve. Et il cherche à la voir, à l'entendre ! Quel tendre, quel profond, quel immense Amour ! Qui a jamais aimé d'une manière semblable ? « Fais-moi voir ton regard, fais moi ouïr ta voix, car douce est ta voix, et ton regard est gracieux. » Oh ! amour miséricordieux, désintéressé ! Quelle révélation, quel déploiement de son cœur ! Oui, on peut dire de son cœur, mais de son cœur seul : « *L'amour* est fort comme la mort, la jalousie cruelle comme le sépulcré. » Avec la même force que la mort se saisit de sa proie, avec la

même force le Seigneur aime. Ne te lasse pas , ô mon âme , de méditer sur l'amour de Christ , — l'amour de Christ pour son épouse, — l'amour de Christ pour toi. Songe à la rude , à l'énergique étreinte de la mort. Songe à la puissante , à l'éternelle étreinte de l'amour du Sauveur. Mais tandis que l'une épouvante et accable, l'autre console , soulage , rafraîchit et fortifie au-delà de toute mesure. Oh ! qu'il est grand, qu'il est profond, immense, incommensurable, ineffable, l'amour de Jésus !

Plus encore : rassemble toutes tes facultés, et concentre tes pensées sur cet autre aspect de l'amour du Sauveur . « La jalousie est cruelle comme le sépulcre. » Quelle est la signification de ces paroles ? Elles paraissent difficiles à se concilier avec la tendresse infinie de Jésus. Mais de fortes comparaisons sont seules capables de donner une idée de la *puissance* de son amour. Celle-ci en fait ressortir le double aspect. Si la mort s'empare d'une personne , le sépulcre la *garde*. Il est inflexible , il est cruel le sépulcre. Il n'entend point les cris des malheureux qu'il a dépouillés. Il ne s'inquiète ni des gémissements , ni des soupirs, ni des larmes de la veuve ; il ne se laisse point émouvoir par les lamentations ou les sanglots de l'orphelin. Il ne lâche jamais sa proie. Il ne cède point aux supplications des esprits froissés, des cœurs brisés, des âmes meurtries. En vain vous jetteriez vous à deux genoux, et adresseriez-vous au sépulcre les plus ardentes, les plus instantes prières ; jamais il ne vous rendrait le Bien-Aimé qu'il vous a violemment arraché du cœur, et englouti dans ses noirs abîmes. Que de fois ! a été inutilement assiégé de pleurs amers , de cris déchirants ! Il reste sourd à tout, il ne fait cas de rien , il ne cède jamais.

Qu'est-ce qui *prend* comme la mort? Qu'est-ce qui *garde* comme le sépulcre?

Comprends donc, ô mon âme, d'après ces sombres, mais saisissantes images, le caractère de l'amour du Sauveur. A l'abri dans les fentes de la roche — dans son côté percé, — nichée dans ce cœur mystérieux qui est tout amour, sa timide et tremblante colombe repose en parfaite sécurité. Nul oiseau de proie ne viendra l'y attaquer; aucun vautour de l'enfer ne peut toucher à une plume de son aile; aucun ne peut pénétrer dans la fente du rocher qui lui sert d'asile. Elle est bien haut, bien loin de leur plus puissant essor. Mais ne peut-elle pas un jour, par mégarde, perdre son lieu de refuge, être prise et périr sous les coups des ennemis qui cherchent à la dévorer? Si sa sécurité dépendait de la manière dont *elle* conserve sa position, c'en serait vite fait d'elle. Mais, Dieu soit béni, c'est de Jésus que tout dépend. C'est le rocher qui l'abrite, et non pas elle qui abrite le rocher. Qu'est-ce qui *prend* comme la mort? Qu'est-ce qui *garde* comme le sépulcre? L'amour divin s'empare de son objet avec une puissance que n'égale point celle de la mort, et, quoique ineffablement doux, il est plus inflexible encore que le sépulcre. Le Seigneur abandonnera-t-il jamais sa colombe entre les mains des méchants? Non, jamais, jamais! « Je donne à mes brebis la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père qui me les a donnés, est plus grand que tous; et personne ne peut les ravir des mains de mon Père. » (Jean x. 28-29.) « Voici, un roi régnera en justice, et des princes gouverneront avec équité. Et ce personnage sera comme un lieu où l'on se retire à couvert du vent,

et comme un asile contre la tempête; comme sont les ruisseaux d'eau dans un pays sec, et l'ombre d'un gros rocher en une terre altérée. » (Esaïe xxxii. 1-2.)

Mais tous les types, toutes les figures, toutes les allégories, toutes les images, sont impuissantes à exprimer complètement l'amour du Sauveur. Sa *gloire* sera manifestée et toute chair la verra; mais son *amour* ne peut pas être manifesté. Oui, nous Le verrons tel qu'il est, dans toutes les réalités de son amour, et nous connaissons comme nous avons été connus; en son amour nous trouverons nos éternelles délices; mais il y a dans cet amour des hauteurs et des profondeurs, des largeurs et des longueurs que nous devons ignorer et ne saisir jamais.

VERS. 15. *Prenez-nous les renards et les petits renards qui gâtent les vignes, car nos vignes ont poussé des grappes.* » — Le Bien-Aimé se joint très gracieusement à son Epouse, dans les soins à donner à la vigne. « Prenez-nous les renards... Car nos vignes ont poussé des grappes. » Elles sont encore vertes et délicates; elles commencent à pousser. Il faut y veiller attentivement. Les petits renards ont des dents pointues; quoique jeunes, ils sont rusés et font beaucoup de dégâts. Pendant le froid et stérile hiver, il n'y a rien à craindre d'eux; les sarments dépouillés de leurs feuilles ne les attirent pas. Mais quand renaît le printemps, le feuillage les met à couvert et ils trouvent de nombreuses occasions pour excroer impunément leurs ravages. Veille, ô mon âme, sur l'état de ton propre cœur! Mets-toi surtout en garde contre les soucis journaliers de la vie présente, et contre les mille choses qui tendent à porter atteinte à ta fertilité. Demeure attachée au véritable cep et nourris-toi de sa sève. Alors

tu porteras beaucoup de fruits à la gloire du Père. « Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses présentez vos demandes à Dieu, par des prières et des supplications, avec des actions de grâces. Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos sentiments en Jésus-Christ. » (Philip. iv. 6-7.)

Dans les temps où la présence du Seigneur apporte du rafraîchissement, aux époques de grand réveil, il n'est pas nécessaire de redoubler de soins. L'œil suit avec bonheur les bourgeons et le développement des fleurs; l'oreille écoute avec plaisir le chant des oiseaux, les notes douces et expressives de la tourterelle; mais le gardien de la vigne a autre chose à faire qu'à en admirer les beautés, ou à écouter les chants mélodieux. Il doit prendre garde à ce que le subtil maraudeur ne vienne point se tapir sous le pampre luxuriant pour piller et détruire. Regardez autour de vous; remontez le cours de vos expériences passées; abandonnez-vous à vos réflexions; vous verrez quelle grande partie de votre vigne a été endommagée pour un temps par la malice de l'ennemi qui se tient aux aguets pour commettre ses rapines! Oh! comme ils brisent le cœur, de pareils désappointements!

« Saints, redoublez de prudence! Méfiez-vous du destructeur! Bouchez les trous par lesquels il peut s'introduire en silence pour ravager les vignes! Soyez constamment sûr vos gardes; car il est fort, votre ennemi; à une méchanceté qui ne se donne aucun repos, il unit une finesse consommée, et l'amère certitude qu'il ne lui reste que peu de temps. Vous savez que si vous êtes de Christ, vous finirez, à force de luttés, par confondre l'adversaire et le mettre en déroute. Emparez-vous des méchants qui

s'efforcent d'attirer la calamité sur la Jérusalem de Dieu, Dévoilez leurs artifices. Saisissez vos glaives acérés, serviteurs du Seigneur, et, l'épée à la main, le corps recouvert de vos armures, rebâissez ses murs et ses forteresses renversés *Le plus faible est rendu fort s'il s'attache à Christ!* »

Le vigneron après avoir soigneusement veillé à ce que ses plants fussent bien cultivés et émondés, se retire le soir avec l'espérance de les retrouver le lendemain plus beaux encore. Mais, hélas ! à son amer désespoir, le destructeur est venu pendant la nuit, en a ravagé une partie et détruit, semble-t-il, le reste. Pendant que le gardien de la vigne dormait, le renard accomplissait son œuvre de dévastation ; il enfonçait ses dents aiguës jusques au cœur de la tige ; il la dépouillait de son écorce, en brisait les sarments, en répandait les feuilles sur le sol et dévorait les grappes encore vertes. Hélas ! c'étaient les plants les plus florissants, de superbes rejetons qui puisaient leur vigueur dans un terrain fort riche et se développaient sous les rayons bienfaisants du soleil du midi. Ils promettaient une abondante vendange. Et en une nuit, en une heure de ténèbres, tout cela est devenu la proie de l'ennemi ! Mais tandis que le vigneron regardait tristement ses souches détruites, une lueur d'espérance a jailli dans son esprit. Dieu soit béni ! les racines sont intactes, car les renards de l'enfer même ne peuvent pas abimer les racines d'un seul des plants que le Père a plantés. Mais le dégât était tel que de longtemps il n'y avait pas à s'attendre à recueillir beaucoup de fruits.

L'application est simple et facile. Médite ces enseignements, ô mon âme, dans le secret de la présence divine.

Dieu t'a-t-il donné de l'amour pour les âmes ? Un cœur de berger ? Efforce-toi de gagner des pécheurs à Christ ; veille sur les brebis et les agneaux de son troupeau, guide-les et les conduis aux gras pâturages. « Paissez le troupeau de Christ qui vous est commis, en prenant garde à lui... et quand le souverain Pasteur apparaîtra, vous recevrez la couronne incorruptible de gloire. » (Pierre v. 2. 4.)

VERS. 16. « *Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui, il pâit son troupeau parmi les muguets.* » — L'heureuse épouse parle maintenant avec une pleine assurance de la *possession* de son objet. Il lui *appartient* en propre, elle le sent, elle le sait : « Mon Bien-Aimé est à moi. » Elle ne dit pas : « *j'espère* qu'il est, » mais, « *il est à moi* », sans y apporter l'ombre d'un doute. Quand l'affection est sincère, profonde, le cœur ne se donne point de relâche, il ne peut être satisfait qu'il n'ait obtenu ce qu'il désire

Nous avons vu précédemment l'Épouse dans la parfaite jouissance des *bénédictions* de son Bien-Aimé ; nous l'avons entendue parler avec bonheur et admiration de ses nombreuses et excellentes qualités, mais elle ne le *possédait* pas encore. Quand on possède la *personne* même, on possède toutes les qualités et les vertus de cette personne. « Il est à moi », lui-même. Ainsi en sera-t-il au dernier jour ; Christ sera pour le résidu, et le résidu pour Christ. » Tu demeureras avec moi, tu n'iras à aucun mari, et aussi je te serai fidèle. » (Osée III. 3.) Nous sommes tardifs de cœur à croire. A diverses reprises l'Époux réitère à sa Bien-Aimée l'assurance de son profond amour et du plaisir qu'il prend en

elle ; l'expression de sa tendresse est admirable ; même quand elle dit qu'elle est brune, il lui répond aussitôt : « O la plus belle d'entre les femmes. » Comment pouvait-elle douter un seul instant de son affection ? Aussi dès qu'elle la reconnaît, s'écrie-t-elle dans le transport de sa foi : « *Il est à moi !* » Triomphe béni ! Heureuse victoire ! Jésus est à moi ! Jésus est à moi ! Ah ! maintenant il ne s'agit plus seulement des *fruits* de son amour ou de ses *qualités*, mais de lui-même ; tout est compris dans sa personne.

Pourrais-tu parler avec une telle assurance, ô mon âme, de la possession de quelque objet terrestre qu'ee soit ? Non, certainement. On peut jusqu'à un certain point dire : « Cet argent est à moi ; — cette demeure est à moi, ces honneurs, ce bonheur, sont à moi ; » mais combien tout cela est passager ! Au lieu que lorsqu'on est attaché à Christ, qu'il est le centre de vos affections, on peut s'écrier avec vérité : « Mon Bien-Aimé est à moi ! » Que de fois un objet auquel notre cœur prenait plaisir, ne nous a-t-il pas échappé alors que nous croyions le tenir sûrement, ou ne s'est-il pas flétri dans nos mains comme une fleur détachée de sa tige. Hélas ! que de lamentations les enfants des hommes feront entendre à la fin ! que de bouches d'où s'échapperont ces cris : « Tous les objets de mes désirs, de ma sollicitude, de mes efforts, voilà, ils ne sont plus à moi maintenant ; jamais ils ne seront à moi, jamais ils ne pourront être à moi ; pour un morceau de viande, j'ai vendu mon droit d'aînesse, et maintenant tout est fini, plus d'espoir, je m'en vais sans argent et sans portion à toujours ! »

Quelle vanité, de la part de l'homme, que de dire :

« C'est à moi ! », en parlant des choses de la terre. En supposant qu'on pût dire, à propos de ce que le monde considère comme précieux : mes richesses, mon influence, mon pouvoir, ma science, ma réputation, » — de quelle utilité cela est-il et peut-il être pour l'âme, la partie la plus noble de l'homme ? Ah ! quelle différence lorsque Christ, le Bien-Aimé, est l'objet des désirs, des affections ! quelle différence, lorsque la foi peut s'écrier sans la plus légère appréhension : « Christ est à moi ; Il est mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est à moi, » à moi maintenant, à moi pour laver mes souillures, à moi pour me revêtir de la justice de Dieu, à moi pour habiter dans mon cœur par son Esprit, à moi pendant la vie, à moi au milieu des flots du Jourdain, à moi dans la gloire du ciel ! Oui, ô mon âme, et plus, beaucoup plus encore. A moi pour le contempler, à moi pour le célébrer, à moi pour prendre soin de moi, à moi pour sympathiser avec moi, à moi pour me secourir, à moi pour m'aider à arriver jusqu'au bout de la course, à supporter la longueur et la fatigue du voyage, à moi pour m'enlever sur son char de nuées et me prendre avec lui à jamais ! Eh bien, ô mon âme, dis, cette part te convient-elle ? Est-ce assez pour un pauvre et vil pécheur ?

Ah ! qui pourrait calculer quels inépuisables trésors sont cachés dans ces mots : Je suis à mon Sauveur et le Sauveur est à moi ? quelle éclatante perspective ils nous laissent entrevoir pour l'avenir ! L'Épouse de Christ ne craint pas d'en faire usage, elle y met sa gloire au contraire, et répète sans cesse : Mon Seigneur, mon Dieu, mon Sauveur, mon Bien-Aimé ! N'y est-elle pas autorisée par Christ lui-même ? N'a-t-il pas dit : Comme

le Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés ? N'a-t-il pas aimé les siens *jusqu'à la fin* ? Et ne réclame-t-il pas d'eux un seul don, le don de leurs cœurs ? »

Mais avant d'abandonner ce sujet béni, précieux, glorieux, rappelle-toi ta surprise, ton étonnement, en apprenant qu'il y avait des gens capables de laisser de côté, de négliger, de mépriser même cette part, ce Christ, ce Bien-Aimé : « car toute la plénitude de la divinité habite corporellement en Lui. » Tout le reste n'est que vanité et néant. Et maintenant en tant qu'homme ressuscité en gloire, et héritier de toutes choses, il invite les pauvres et les nécessiteux, les riches et les nobles, les vieux et les jeunes à venir à lui, afin de participer à sa position, à ses richesses et à sa gloire. « Parce qu'il n'y a point de différence du Juif et du Grec ; car il y a un même Seigneur de tous, qui est riche envers tous ceux qui l'invoquent. *Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* » (Rom. X. 12. 13).

On rencontre cependant de bien chères âmes, qui aiment réellement le Seigneur et se confient en Lui, qui n'osent pas dire : « Mon Bien-Aimé est à moi. » Elles pensent qu'un tel langage serait de la présomption. Elles oublient sûrement que c'est Lui qui le tient le premier. Et peut-il y avoir de la présomption à affirmer que sa parole est véritable ? Il y a toujours plus d'humilité à se laisser guider par sa parole, que par nos propres pensées ou nos propres sentiments. D'ailleurs comment en est-on venu à l'aimer ainsi ? Parce que Lui a aimé le premier. « Nous l'aimons, dit Jean, parce qu'il nous a aimés le premier. » Nous ne prévenons jamais Christ. L'âme qui

désire réellement Christ et son salut, obtient les deux à la fois. Elle peut ne pas le croire, mais ce n'en est pas moins vrai. Il a déjà visité cette âme, dans les richesses de sa grâce. Il crée en elle le *désir* qu'il veut satisfaire, l'*amour* qu'il veut rencontrer, la *foi* à laquelle il veut répondre. Tout ce qui est bon vient d'en haut ; rien de bon ne prend naturellement son origine dans nos cœurs. Rien de bon ne peut y être implanté par le monde ou par Satan. Tout ce qui est bon doit nécessairement descendre d'en haut, et c'est le Saint-Esprit qui introduit cela au-dedans de l'âme, par l'Évangile. Toute bonne pensée ou tout bon désir procède du Seigneur, de sorte que nous pouvons dire avec vérité : *désirer* Christ, c'est l'avoir ; *désirer* son salut, c'est l'avoir. Toute âme qui souhaite vraiment connaître Christ, se confier en lui, l'aimer, le servir, le glorifier, le connaîtra certainement, jouira de lui, l'aimera, le servira et le glorifiera à jamais. L'homme peut éveiller des espérances qu'il est incapable de satisfaire, il peut faire naître l'amour et le tuer par d'amers désappointements. Il n'en est pas ainsi du Sauveur ; il est le vrai Dieu, son amour est parfait et a été pleinement manifesté.

Chers frères qui partagez ma foi, soyez donc assurés que Christ est à nous, oui à nous, par le don gratuit de Dieu, à nous par le don qu'il a fait de lui-même, de manière qu'il nous est permis de dire en toute humilité : « Jésus est à moi ! mon Bien-Aimé est à moi. » Puissent nos âmes être rendues capables d'avoir une intelligence toujours plus saine et plus vive de tout ce qu'Il est et de tout ce qu'Il a pour nous !

« *Et je suis à lui.* » L'Épouse sait très bien qu'elle

appartient à son Bien-Aimé. Il l'a souvent assurée de cette précieuse vérité. Elle a l'habitude de dire aux autres ce qu'elle pense de lui ; Lui, s'adresse directement à elle-même : « Ma grande amie, ma colombe, ma parfaite. » On trouve en lui la dignité et la gloire du Chef. N'est-ce pas une pensée vraiment bénie, que le chrétien ne relève de personne autre que de Christ, et est assujéti à Lui seul ? « Que personne donc ne se glorifie dans les hommes, dit l'Apôtre, car toutes choses sont à vous : soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir, toutes choses sont à vous, vous êtes à Christ et Christ est à Dieu. » (4 Cor. III. 21, 22). Précieuse vérité ! Elle est nettement formulée. Cette parole est immuable « Vous êtes à *Christ*. » Chacun peut dire individuellement : « Je suis à Lui. » Ainsi nous honorons la parole de Dieu. Nous Lui appartenons exclusivement, et ne dépendons que de Lui seul.

Il est dit en outre : « Toutes choses sont à vous. » Tant que nous n'appartenons à personne autre qu'à Christ, toutes choses nous appartiennent. « Soit Paul, ou Apollos, ou Céphas, » etc. Toutes choses sont à notre service et ne nous *maîtrisent* plus. La mort elle-même a perdu sa domination, elle n'est plus pour le croyant un maître, mais un messager de paix ; elle est sa servante. Elle ne peut plus me considérer comme sa proie ; le monde ne peut plus se vanter que je lui appartiens, l'ennemi ne peut plus dire que je suis à lui. Cette précieuse parole « vous êtes à Christ, » et à nul autre, met tout en règle. Oh ! croyez-y afin de ne suivre que Christ. Il nous a rachetés à grand prix ; nous lui

## CANTIQUE DE SALOMON.

appartenons par droit d'acquisition ; le prix qu'il a payé, c'est son sang précieux. Mais ne te suffit-il pas, ô mon âme, de savoir que tu es à Lui, à Lui dès maintenant et à jamais, à Lui pour le temps, à Lui pour l'éternité ? Oui, Seigneur, c'est assez ; c'est une source de consolation et de repos pour mon cœur, d'énergie et de force pour ma vie, que de savoir que tu es à moi, que je suis à toi, et que jamais je n'appartiendrai à un autre. O mon âme, fais de ces réalités l'objet de tes méditations, examine-les soigneusement de près. Bien que tu ne doives pas t'en occuper constamment, reviens-y de nouveau. Tu y trouveras de vifs rafraîchissements.

« *Il pâit son troupeau parmi les muguet.* » Elle se souvient du nom qu'Il lui a donné, « le muguet. » Elle le répète avec bonheur, mais sans présomption. Oh ! puissions-nous songer davantage aux expressions dont Il se sert, aux titres qu'Il donne ! En la désignant sous le nom « du muguet, » il embrassait tous les siens ; aussi les appelle-t-elle tous « des muguet. » Elle sait de plus qu'il pâit son troupeau parmi les muguet. C'est là qu'on le trouve, c'est au milieu d'eux qu'il prend son plaisir, sa satisfaction, ses délices. Puisse-t-Il continuer à mettre sa joie à ramasser des muguet dans son jardin, tout le temps qu'Il diffère sa venue ?

VERS. 17. « *Avant que l'aurore paraisse et que les ombres s'enfuient, retourne, mon Bien-Aimé, et sois comme le chevreuil ou le faon des biches sur les montagnes entrecoupées.* ». La parfaite assurance de l'amour de son Bien-Aimé, et la jouissance bénie de Lui-même par la foi, accroît le désir qu'elle éprouve de voir luire le jour de Sa gloire. Alors toutes les ombres

seront dissipées. Comme il sera la réalisation de tous les types et de toutes les ombres, ils n'existeront plus dès qu'Il apparaîtra. Maintenant nous voyons obscurément, à travers un miroir, alors nous verrons face à face. Nous verrons ce même Jésus *alors* comme nous voyons *maintenant*, mais le miroir qui ne produit qu'une ressemblance imparfaite sera écarté ; « nous Le verrons tel qu'il est. » Pour Israël, les rayons levants du Soleil de Justice chasseront à jamais les ténèbres de la nuit, et l'obscurité de leur long et stérile hiver. Les fleurs paraissent, on commence à entendre le chant des oiseaux, la création tressaille de joie.

L'exercice de la *foi* et de l'*espérance* dans ces deux versets est admirable et instructif. En réponse à la description que l'Époux a faite du glorieux jour millénial et de la placée que sa Bien-Aimée occupe dans son cœur, (vers. 10-15), elle exprime ainsi sa foi : « Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à Lui » ; et son espérance : « *Avant que l'aurore paraisse et que les ombres s'enfuient.* » Il n'est pas question dans sa pensée du jour de gloire qui est proche ; elle en attend seulement l'aurore, et elle sait qu'avant l'éclat du matin, toute ombre sera dissipée. « Il est comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, du matin qui est *sans nuages* ; il est comme l'herbe qui sort de la terre après la lumière du soleil, quand il paraît après la pluie. » (2 Sam. xxiii. 4).

Mais *en attendant* l'aurore de ce jour béni, elle prie son Bien-Aimé de *demeurer avec elle*. Elle désire ardemment jouir de sa gracieuse présence, des consolations et du soutien que procure son amour, jusqu'à ce qu'il apparaisse lui-même en gloire. Elle s'attache à la per-

sonne de son Bien-Aimé. Heureux fruit d'une foi ferme et d'une espérance bénie !

« *Retourne, mon Bien-Aimé, et sois comme le chevreuil ou le faon des biches sur les montagnes entrecoupées.* » Elle est encore dans le désert, en proie à mille épreuves. Semblable à un pays entrecoupé de montagnes et de vallées, son sentier est difficile. Il lui tarde que son Bien-Aimé vienne en puissance et en gloire, avec la célérité du chevreuil ou du cerf sur les montagnes. Que sont les montagnes et les vallées pour la gazelle légère ? Rien. Que sont toutes les difficultés du complet rétablissement d'Israël pour le Seigneur ? Rien. Un rayon de sa gloire à venir frappera de terreur les cœurs des ennemis de son peuple et préparera la voie à ses rachetés pour retourner et venir en Sion avec chant de triomphe ; une joie éternelle sera sur leurs têtes, ils obtiendront la joie et l'allégresse ; la douleur et le gémissement s'enfuiront. » (Esaïe xxxv. 40.) Alors, « toute vallée sera comblée, et toute montagne et tout coteau seront abaissés, et les lieux tortus seront redressés, et les lieux raboteux seront aplanis ; la gloire de l'Éternel se manifestera, et toute chair ensemble la verra ; car la bouche de l'Éternel a parlé. » (Esaïe xl. 4. 5.). Mais jusqu'à ce qu'arrive ce moment si impatiemment attendu, l'Épouse prie l'Époux de la maintenir dans la jouissance de son amour et de l'environner de sa faveur comme d'un bouclier. Divine harmonie ! Heureux fruits de la grâce ! la foi qui s'attache à la parole ; l'espérance qui épie la première lueur du matin, la prière pour jouir actuellement de Sa bienfaisante présence ! Elle insiste, et elle

insisterait avec plus de force encore si c'était nécessaire, pour être immédiatement avec Lui.

Songez sérieusement à toutes ces choses, ô mon âme ! Est-ce là ta condition ? Ajoutant foi à la parole du Seigneur, attends-tu, soupîres-tu après son retour ? Demandes-tu constamment d'être maintenue en sa présence, « jusqu'à ce qu'Il vienne ? » On dit que l'heure qui précède l'aurore, est la plus froide et la plus sombre de la nuit. Ainsi en sera-t-il pour le résidu Juif au dernier jour. « Hélas ! que cette journée-là est grande ? Il n'y en a point eu de semblable, *et elle sera un temps de détresse à Jacob ; mais il en sera pourtant délivré !* » ( Jér. xxx. 7.) Mais la première lueur du matin sera pour le résidu qui attend et qui prie, le signal de la délivrance, celui de la destruction pour ses orgueilleux oppresseurs. « Sachez également ceci, » dit l'Apôtre, écrivant pour l'Eglise. « C'est qu'aux derniers jours, il y aura des temps fâcheux. » Heureux ceux qui se tiennent fermes à la Parole, suivant le Seigneur et attendant sa venue ! La dernière heure de la nuit peut être froide et ténébreuse, mais ne t'en inquiète pas, ô mon âme, supporte la veille, prie, le matin va briller, sentinelle vigilante, demeure sur ta tour élevée. Bienheureux ceux dont l'œil vigilant saisira le premier rayon de l'Etoile du matin.

« Mais vous, mes Bien-Aimés, vous appuyant vous-mêmes sur votre sainte foi et priant par le Saint-Esprit, conservez-vous les uns les autres dans l'amour de Dieu, en attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, pour obtenir la vie éternelle. » (Jude. 20-21.)



## MICHÉE.

---

Ce prophète est mentionné et même cité dans Jérémie xxvi. 18. Il fut appelé à être une des sentinelles du Seigneur environ au temps d'Ésaïe, époque, en vérité, toute spéciale. En Juda les choses prenaient un caractère particulier, et en Israël tout se préparait ou mûrissait pour la faux de l'Assyrien. Le jour du Chaldéen seul se place avant celui-ci en importance. Celui-là est le premier, j'en conviens, car la captivité d'Israël ou l'enlèvement du royaume aux dix tribus n'affecta pas la maison de Dieu comme le fit la captivité de Juda. La gloire demeurait dans le pays quoiqu'Israël s'en fût allé sur le fleuve de Gozan. Mais le Chaldéen saccagea la ville royale et abîma le sanctuaire de Dieu ; la gloire dut être retirée lorsque Juda fut emmené captif et que Jérusalem fut changée en désolation. Et de même que l'Esprit de prophétie fut abondamment répandu en ce jour du Chaldéen, comme nous le voyons en Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Habacuc, Sophonie, etc., il le fut aussi au temps dont nous nous occupons en Ésaïe, Michée, Osée, et autres.

Le xvii chapitre du 2<sup>e</sup> livre des Rois est d'une grande importance, surtout envisagé en rapport avec Michée. Il parle en détail des péchés d'Israël qui avaient amené la captivité des dix tribus. Dans ce chapitre nous trouvons aussi un récit des premiers temps de ce peuple qui dans le Nouveau-Testament est appelé « Samaritain. » Son origine, comme secte religieuse, nous y est présentée ; secte qui retenait la vérité que le peuple juif possédait, déna-

turée toutefois pas le mélange d'une foule de faussetés que les vainqueurs païens d'Israël avaient introduites dans le pays.

Quant au petit livre de Michée nous pouvons l'envisager, il me semble, comme divisé en trois parties :

Chap : I. — III. Ces chapitres nous présentent un sombre tableau *des péchés d'Israël et de Juda et des misères qui en résultèrent pour eux.*

Chap : IV. V. Ces chapitres anticipent la *restauration politique ou nationale* du peuple.

Chap : VI. VII. Ceux-ci présentent *l'expérience ou la restauration morale* du peuple :

Chap : I. — III. La prophétie commence par l'anticipation des jugements réservés spécialement pour la Samarie, mais auxquels Jérusalem ne doit pas pourtant demeurer entièrement étrangère ; ensuite nous avons le détail des péchés qui ont amené ces jugements ; c'est ainsi que le langage prophétique nous parle de ce qui nous a déjà été dit en style historique dans le chapitre XVII du 2<sup>e</sup> Livre des Rois auquel nous avons déjà fait allusion.

Juda s'était rendu coupable de transgression aussi bien qu'Israël, et la verge de l'Assyrien, maintenant préparée par le Seigneur dans sa juste indignation, est levée sur Jérusalem de même que sur Samarie. Le jour d'Achaz avait été pour celle-là ce que fut pour celle-ci le jour d'Hosée. Mais Ezéchias qui succéda à Achaz « fit ce qui est droit devant l'Éternel, » c'est pourquoi l'Éternel suspendit le châtiment de telle sorte que l'Assyrien ne prévalut pas sur Juda comme il l'avait fait sur Israël.

C'est dans cet état que se trouvaient les choses en ces

jours, et Michée parle comme la sentinelle du Seigneur.

Les princes, les sacrificateurs, les prophètes, et le peuple, sont tous sommés séparément par lui, trouvés coupables et condamnés. Cette terre, qui avait été rachetée de l'Amorrhéen et choisie d'entre les nations pour être un vaisseau à honneur et l'habitation de l'Éternel, a désormais revêtu un tout autre caractère; et maintenant, si quelqu'un a des oreilles pour entendre; si, parmi le peuple il se trouve un cœur circoncis, c'est à lui que sont adressées ces paroles concernant le pays : « Levez-vous et marchez car ce pays n'est plus un lieu de repos pour vous, parce qu'il est souillé. » Chose étrange et humiliante ! Comment l'or fin est-il devenu obscur ?

Le dégat et la désolation vont suivre la souillure. Mais au milieu de tout cela le prophète dans la puissance de l'Esprit du Seigneur parle de jugement aux oreilles des nations : « C'est pourquoi à cause de vous Sion sera labourée comme un champ; Jérusalem sera réduite en monceaux et la montagne du temple en une haute forêt. »

Chap : iv, v. La première expression que Michée fait entendre dans ces chapitres, et qui est aussi prononcée dans le second chapitre d'Ésaïe sur l'état florissant de Sion aux jours du royaume, ici appelé les « derniers jours, » est celle-ci qui est si magnifique, savoir, que tous les peuples de la terre viendront à la montagne de Sion pour apprendre les voies et les statuts du roi de gloire qui alors y habitera.

Cela est un trait extrêmement caractéristique. Maintenant, dans le temps du ministère de la grâce, les messagers du Sauveur vont eux-mêmes porter la bonne nouvelle suppliant les pécheurs d'être réconciliés, car l'amour

est actif en bonté ; il s'occupe, à ses propres dépens, de la bénédiction d'autrui. Mais la royauté et le jugement exigent une attitude différente. Le jugement s'assied sur un trône, et veut et doit être écouté. Si un roi règne en justice, il faut que le peuple prête attention. Sa cour doit être remplie ; sa volonté doit être apprise et observée ; et c'est ce qui a lieu ici.

Mais si c'est un sceptre de justice, ce sera aussi un sceptre de paix ; un monde heureux et de franche volonté témoignera qu'un matin sans nuage s'est levé et qu'un autre Salomon, un plus grand que Salomon, est revêtu de la domination de la terre entière (2 Sam : xxiii. 3, 4). Le résidu aujourd'hui dispersé se trouvera alors ramené chez lui, car c'est à Jérusalem que le Seigneur — le Messie — régnera sur les Juifs ses sujets naturels.

Le prophète nous parle de tout cela ; puis, se tournant vers Juda il laisse l'Assyrien de son époque pour s'occuper du Chaldéen d'un jour à venir ; et la fille de Sion apprend qu'elle doit aller à Babylone avant de paraître dans la grandeur et la majesté qui doivent lui appartenir aux jours du royaume. C'est à Babylone que son labeur et ses angoisses doivent prendre fin, mais la marche de la délivrance nous est donnée à connaître. « Tu sortiras bientôt de la ville, et tu demeureras aux champs, et tu viendras jusqu'à Babylone, mais tu y seras délivrée ; c'est là que l'Éternel te rachètera des mains de tes ennemis. » Sion atteindra sa joie à travers la captivité, et parviendra à l'honneur en passant par d'amères angoisses. Comme il avait été dit autrefois à Abraham que sa semence devait séjourner pendant plusieurs siècles dans une terre étrangère avant d'entrer en possession de son héritage ; et

il en fut ainsi, car les fourneaux d'Égypte durent précéder les victoires de Josué. De nouveau, maintenant, Babylone est une seconde Égypte pour les enfants de Sion, avant que la domination leur soit donnée, et que les jours glorieux de David et de Salomon soient rétablis.

Le jour du Chaldéen amène le prophète au jour où les ennemis d'Israël seront confédérés à la fin. (Jér. iv. 40 (4) 41.) Cette dernière visitation sera sévère, et le rejet de Christ est mis en avant comme l'occasion et le motif de la chose. Juda insulta le Messie lorsqu'Il lui fut présenté. Le Juge d'Israël fut frappé au visage. (Matth. xxvii 30.) Mais Celui qu'ils ont rejeté et insulté deviendra leur unique espérance. Cela nous rappelle et l'histoire de Joseph et celle de Moïse. Ceux que la nation rejeta *une fois* et *injuria*, deviennent son unique force et son attente au jour de la calamité. C'est ainsi qu'à cause du Messie, que le peuple outragea une fois, l'Assyrien des derniers jours cherchera *en vain* à troubler Israël.

La condition du peuple sous un tel Messie, est alors décrite en détail. Il sera purifié, tandis que ses ennemis seront détruits. Le résidu *demeurera* maintenant, parce que son Messie est grand en force et en majesté, et « qu'Il sera glorifié jusqu'aux bouts de la terre. » Ceux de la maison de Jacob seront comme « une rosée qui vient de l'Éternel », et aussi comme « un lionceau parmi des troupeaux de brebis », le canal de la bénédiction ou du jugement pour tous ceux qui les entourent.

---

(1) Entre l'accomplissement de l'un de ces versets et celui de l'autre il y a un long intervalle dont Michée ne parle pas, il est vrai.

Au milieu de tout cela le Messie — le Dominateur — est présenté dans ses diverses gloires, soit dans la gloire de sa personne soit dans ses gloires officielles. La pauvre Béthléem, petite entre les villes de Juda est honorée à cause de Lui. Sa mère, la pauvre femme du charpentier de Nazareth, de même que la pauvre ville de Béthléem, lieu de sa naissance, reçoivent honneur et bénédiction à cause de Lui.

Mais nous nous trouvons à la fin du chapitre v.

Chap. VI VII. Les premiers chapitres de ce prophète nous ont montré les actes de *la main* du Seigneur avec Israël, mais ici nous trouvons la manière d'agir de son *Esprit* à son égard. Ces deux sujets occupent beaucoup tous les prophètes et forment l'histoire politique et l'histoire morale du peuple de Dieu, ou le rétablissement et la conversion d'Israël.

Dans ces chapitres-ci de Michée, le travail de l'Esprit nous est présenté sous la forme d'un dialogue. Les exercices de l'âme sont exposés comme sortant de la bouche de quelqu'un, et, en réponse, la conduite de Dieu envers son peuple nous est donnée à connaître par le Seigneur Lui-même; en cela, ces chapitres nous rappellent les Psaumes où les pulsations du cœur sont si constamment senties, et où le sentier d'un homme conduit par Dieu est retracé dans tous ses contours. Ici comme là, nous retrouvons les exercices d'âme personnels.

C'est le Seigneur qui commence l'entretien. Il fait le procès des voies de son peuple, et cela en prenant, pour ainsi dire, à témoin les montagnes, les collines et les fondements de la terre. Il veut que la création entière soit présente lorsqu'Il juge. Le Juge de la terre agit avec jus-

tice. C'est pourquoi les cieux et la terre se tiennent dans la cour de sa justice et devant le trône de ses jugements. (Voyez Deut. xxxii. 4)

Ce procès a été entendu par un résidu dont la réponse est donnée aux versets 6 et 7. Ceux qui le composent sont réveillés maintenant et reconnaissent que c'est l'épée de l'Eternel qui est levée sur eux. Ils sont alarmés et désirent ardemment un refuge. L'ignorance des voies et des pensées de Dieu se lit dans leurs paroles. Mais qu'importe, leurs âmes ne sommeillent plus; elles ont été vivifiées.

Le Seigneur répond promptement. Il enseigne à ceux qui viennent d'être réveillés et qui sont dans l'anxiété, ce qui est « bon » et ce qui est requis d'eux. Il leur est déclaré ce qui est bon. Dieu le leur montre comme provenant de Lui-même. « Il n'y a qu'un seul bon, qui est Dieu. » L'Evangile nous révèle cela pleinement. Ce qui est requis ou demandé, ce n'est pas des sacrifices de moutons, ou des torrents d'huile, ou les premiers nés des familles, mais ce sont les qualités morales que Dieu demande savoir de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde et de marcher dans l'humilité. (Vers. 8.)

Ces choses sont parfaites à leur place. Ayant ainsi répondu brièvement au résidu (à l'« homme, » comme il est ici appelé, qui a des oreilles pour entendre au milieu de cette nation perverse). Dieu continue ses sommations contre le peuple, détaillant toujours plus les iniquités d'Israël. Car sa voix s'adresse à la ville, quoiqu'assurément Il veuille entendre le cri du résidu et y répondre, car le résidu a écouté la verge et Celui qui l'a ordonnée. (Vers. 9-16).

Aussitôt après, ceux qui ont été réveillés, prennent la

parole et mettent leur sceau au jugement qui vient d'être prononcé, reconnaissant qu'en vérité le mal est aussi développé que possible, que *l'homme de bien est péri* et que les relations les plus intimes et les plus étroites sont violées. Mais ils déclarent aussi où ils ont trouvé le refuge et la délivrance, savoir, en Dieu Lui-même, de sorte qu'ils peuvent défier tous ceux qui voudraient s'élever contre eux. Et cependant, malgré leur sainte et heureuse hardiesse vis-à-vis de leurs ennemis, ils s'humilient sous la main du Seigneur, sachant et reconnaissant que comme pécheurs-souillés ils n'ont rien à Lui répliquer. (Chap. VII. 1-40.)

Le Seigneur répond à cela et d'une manière magnifique. Si ceux qui craignent Dieu ont apposé leur cachet à la justice de ses jugements, Il veut aussi mettre son sceau à leurs espérances en leur parlant du jour où leur captivité aura pris fin, où ils auront de nouveau été établis dans leur pays et dans leur ville, et où les desseins de leurs adversaires auront été déjoués, lorsqu'ils seront recherchés des nations voisines après avoir traversé les désolations auxquelles ils sont justement condamnés à cause de leurs péchés. (Vers. 11-14.)

De nouveau le résidu prend la parole. Etant encouragé, il demande la restauration de ces jours où toutes les tribus étaient rassemblées chez elles dans leur héritage, en Basan et en Galaad. (Vers. 14.)

En répondant, le Seigneur surpasse les désirs des siens, car, assurément, la grâce abonde par-dessus la foi aussi bien que par dessus le péché. Le péché ne l'épuise pas — la foi n'en détermine pas la mesure. Le Seigneur promet ici que le jour de la sortie d'Egypte sera renou-

velé, et que les Israélites selon son cœur goûteront de nouveau les merveilleux et magnifiques effets de sa puissance en leur faveur, comme au jour où ils furent tirés du pays de l'esclavage. (Vers. 15-17).

Ces paroles de grâce sont interrompues par le résidu (après qu'il a entendu, pour ainsi dire, toute la miséricorde dont il est l'objet), pour donner toute gloire à Dieu, et proclamer que le secret de la délivrance est dans la crainte de Celui que les ennemis du peuple allaient maintenant apprendre à connaître. C'est à la fin du verset 17 que nous nous apercevons de cette interruption.

Mais ceux qui viennent ainsi de prendre la parole pour attribuer au Seigneur seul l'honneur de leur délivrance finale, continuent sur le même ton, et, dans leur ferveur d'esprit, laissent échapper les louanges de sa grâce et de sa fidélité. (Vers. 18-20 )



## LUC IV, V.



MON CHER FRÈRE,

Je ne sais si les pensées que je vous envoie conviennent pour votre journal ; mais j'ai confiance que tout ce qui développe la manière dont notre précieux Sauveur s'est présenté lui-même sur la terre, les rapports de l'Ancien Testament avec le Nouveau, et la révélation de Dieu dans l'homme sur la terre, profitera au moins à quelques-uns de vos lecteurs.

Je vous adresse, en conséquence, sur l'Évangile de Luc, quelques remarques, provenant de pensées qui se sont élevées dans mon esprit pendant une lecture que j'en ai faite dernièrement. Il y a deux grands sujets que Luc fait ressortir dans la vie du Seigneur : l'accomplissement de la promesse, et la révélation de Dieu en grâce dans le « Fils de l'Homme ». Ces deux points nous sont présentés dans l'histoire d'une manière très intéressante. Suivons-les dans les chapitres iv et v.

Au chapitre iv, l'Esprit de Dieu nous a montré le Bien-Aimé, conduit par l'Esprit au désert pour être tenté du diable, victorieux dans l'épreuve, comme le premier homme avait succombé. Il retourne dans la puissance de l'Esprit en Galilée, après avoir premièrement lié l'homme fort. Permettez-moi de faire remarquer ici, en passant, comment la fidélité dans l'épreuve et la tentation montre la puissance de l'Esprit autant que l'énergie de l'action. Jésus fut conduit par l'Esprit pour être tenté, vainquit Satan par la Parole, par l'Esprit, et revint dans la puissance de l'Esprit, opérant des miracles et chassant les démons. Mais la puissance avait été exercée dans tout le cours de la tentation, seulement en tenant ferme. (Voyez Eph. vi.) Par là, Il avait vaincu Satan, déjoué son pouvoir, lié réellement l'homme fort, et n'avait eu alors qu'à piller ses biens. Il employa aussi l'arme dont nous avons à faire usage, la Parole de Dieu; seulement il nous faut remarquer que, d'après Ephés. vi, pour nous servir de la Parole nous devons d'abord avoir toute l'armure défensive, c'est-à-dire, que l'âme doit-être dans un bon état. Christ naturellement était parfait et s'en servit d'une manière parfaite. Nous serons capables de manier cette arme bénie

selon la mesure de notre spiritualité et de notre droiture. Mais ici même l'épée était une arme défensive. C'est par elle que Jésus déjoua toutes les ruses de Satan. Quels que soient les raisonnements ou les passages de l'Écriture dont Satan peut se servir, si nous sommes assez spirituels pour l'employer la parole de Dieu suffit pour le confondre.

Mais je reviens à ce qui est plus directement mon sujet.

Le Seigneur se présentait maintenant comme un homme oint du Saint-Esprit, qui avait vaincu Satan, pour manifester la grâce, la bonté de Dieu parmi les hommes et particulièrement d'abord parmi les Juifs; mais cependant la gloire de sa Personne divine ne devait pas être cachée. Mais il se présente d'abord comme l'homme oint, accomplissant tout ce qui avait été promis en grâce. Je dois signaler un autre point. Le Seigneur, s'attend à être rejeté : et on verra que tel est le cas, en effet, dans les deux caractères dans lesquels il se présente. Premièrement donc, comme l'homme oint. « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur froissé; pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue; pour mettre en liberté ceux qui sont foulés, et pour publier l'an agréable du Seigneur. » Ainsi, Il se présente comme Celui qui accomplit la promesse, annonçant le temps favorable, le temps de grâce de la miséricorde de Dieu dans sa propre personne : « Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant. » Mais, dans le même moment, il leur déclare qu'il sera rejeté. Un prophète n'est pas honoré dans son pays. Mais

il ajoute que la grâce, en tant que grâce, passait au-delà des frontières des Juifs ; que Dieu était souverain dans sa bonté, et qu'il avait envoyé jadis secours à deux Gentils, pendant que plusieurs restaient dans la souffrance au milieu d'Israël rebelle. Pour ceci, les Juifs dans leur orgueil, ne voulaient pas le souffrir, et, quelque pleines de grâce que ses paroles eussent été, ils sont prêts maintenant à le détruire, pour avoir prêché une grâce dans laquelle Israël pouvait perdre toute part attendu qu'il le rejetait, et par laquelle le Gentil, au contraire, obtenait la bénédiction. Ils sont tout prêts à le détruire, mais ce n'était pas encore le temps, et il passa au milieu d'eux.

Maintenant voyez dans quel caractère les démons le reconnaissent, et comment il correspond à celui dans lequel il était réellement venu. Quel triste tableau ! Les démons le reconnaissent par force ; les hommes le rejettent par haine. C'est remarquable comment ces mauvais esprits le reconnaissent selon la vérité, (c'est ainsi, nous pouvons nous en souvenir, que l'esprit de divination reconnaît Paul,) mais seulement, c'est bien sûr, en tremblant de terreur, et avec le désir, s'ils le pouvaient, d'éviter son pouvoir. « Ha ! qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus Nazaréen ? Es-tu venu pour nous détruire ? Je te connais, et je sais qui tu es : Le Saint de Dieu. » C'était la reconnaissance à contre-cœur d'un pouvoir qu'ils ne pouvaient éviter. Le temps n'était pas venu de les jeter dans l'abîme : c'était celui de la délivrance de l'homme ; et le mauvais esprit sort de l'homme à la parole de Jésus. Mais ce titre était un titre prophétique de Jésus. Il est développé dans le Psaume LXXXIX. Le mot « bontés » du premier verset de ce psaume est le même que « le

Saint » du verset 19. (*vers. angl. La version française a : ton Bien-Aimé*). « Le Saint » du verset 18 est un terme tout différent. La bonté devait continuer à toujours, le psaume l'annonce. De quelle manière ? « Tu as autrefois parlé en vision touchant (comme le Ps. LXXII. « Psaume concernant Salomon »), « ton Bien-Aimé » (*vers. angl. ton Saint*), l'être plein de grâce en qui le secours et la bonté se résument. « J'ai établi mon secours sur 'un' homme vaillant (*vers. angl.*), j'ai élevé l'élu d'entre le peuple. J'ai trouvé David mon serviteur » etc. Ici, sans aucun doute, c'est de David qu'il est directement question, dans la pensée de Dieu il s'y trouve un plus grand que David, c'est-à-dire Christ. Le mauvais esprit reconnaît que ce Saint (ce Bien-Aimé), est là dans la personne de Jésus de Nazareth. Le secours était véritablement établi sur l'Homme Vaillant, qui, après avoir complètement vaincu Satan, aurait pu délivrer l'homme de tous les misérables effets de son pouvoir, de la mort elle-même ; mais l'homme ne voulait pas de lui : il faut qu'il soit racheté, ou perdu.

Puis, dans ce même chapitre quatre, lorsque Jésus a opéré beaucoup de guérisons, les démons chassés le reconnaissent comme le Christ, le Fils de Dieu. C'était là la reconnaissance de son titre, en tant que promis à Israël dans le psaume II qui rendait aussi témoignage de sa rejection. Ainsi, il y avait là, dans le Bien-Aimé promis, la puissance de la bonté qui agissait actuellement en délivrance. Il est reconnu comme le Saint de Dieu, dans la personne duquel les bontés sont venues à Israël ; et comme le Christ et le Fils de Dieu dont il est parlé dans le psaume II. Mais il n'est point reçu dans son propre

pays. Les préjugés et les passions de l'homme s'élèvent contre la grâce et contre ce miséricordieux Sauveur, tandis que les démons le reconnaissent, mais par l'effet de la terreur ; étrange et solennel tableau ! Ils ne pouvaient pas ne pas le connaître. Mais qu'est-ce que la connaissance, lorsqu'elle n'est que cela ? Ceux auxquels il venait réellement ne voulaient pas le recevoir.

Dans le chapitre v, Il se présente sous un autre caractère. Il révèle et Il est, Jéhovah. Dans la pêche miraculeuse de poissons, il se fait connaître à la conscience de Pierre qui y voit le Seigneur, et qui se reconnaît lui-même un homme pécheur qui n'est pas fait pour sa présence. Tel est toujours l'effet que produit la révélation qui nous est faite de Dieu ; et certainement ce ne peut être autrement. Jésus lui adresse des paroles de grâce, « Ne crains pas. » Désormais Pierre prendrait des hommes. Dans ce qui suit, Jésus guérit un lépreux, œuvre qui n'appartenait qu'à Jéhovah. Mais il se rattache à ceci une circonstance particulière, pleine d'une signification bénie. Le lépreux reconnaissait la puissance de Christ, mais il n'était pas sûr de sa bonté ou de sa bonne volonté pour le secourir. « (Seigneur, (dit-il), si tu veux, tu peux me rendre net. » Le Seigneur ne lui dit pas simplement qu'il veut, mais il étend la main et le touche. Or, si un homme touchait un lépreux, il était aussi souillé, et devait être mis hors du camp. Mais il se trouvait ici une personne divine descendue du ciel, Jéhovah, qui pouvait rendre net : Quelqu'un qui pouvait dire « Je veux, » « sois ; » Quelqu'un qui ne pouvait être souillé, mais était descendu du ciel pour cette même raison afin de toucher le souillé, et d'oter la souillure. C'était Jéhovah

venu comme homme, afin de toucher, pour ainsi dire, le pécheur en grâce. La sainteté de Jésus, comme Dieu fait homme, était tellement parfaite qu'il pouvait apporter l'amour divin aux plus vils, l'apporter partout où il y avait un besoin, une souffrance, et comme amour toucher le souillé, non pas pour lui devenir semblable, mais pour le guérir. Nous avons là un admirable tableau de ce que Christ, Jéhovah, présent pour guérir, était dans ce monde. Cette révélation qu'il faisait de lui-même à la conscience, et cette œuvre divine qu'il accomplissait en amour, dans ce qui était une figure de la purification du péché, le signalaient comme Jéhovah dans le monde en grâce.

Il se retire dans les déserts et prie ; toujours l'homme dépendant, comme l'homme obéissant et victorieux. Mais nous avons encore à observer ici d'autres éléments de la grâce divine. Jésus était assis avec des docteurs de la loi prompts à objecter à la grâce, et qui ignoraient comment le Fils de Dieu avait visité dans la nature humaine ce monde pécheur dans la puissance et le droit de la grâce divine. Un paralytique lui est apporté par la foi ; Il va à la racine de toute souffrance et dit : « Tes péchés te sont pardonnés. » Il ne s'agit pas ici de la manière dont la précieuse mort de Christ était en harmonie avec la justice divine et la glorifiait. Ce qui nous est révélé, c'est Jéhovah présent dans une parfaite grâce sans mélange ; et en témoignage et preuve de cela, le Seigneur fait ce qui est attribué à Jéhovah dans le Psaume ciii, en même temps que le pardon des péchés : « Qui te pardonne toutes les iniquités, qui guérit toutes les infirmités. »

Enfin, le Seigneur montre, comme l'ami des publicains et des pécheurs, qu'il était venu dans la souveraineté de la

grâce pour recueillir dans la puissance du bien, et non le chercher dans l'homme. Mais à ce point de vue aussi il faut qu'il soit rejeté. Ce vin nouveau, car il en était ainsi, ne pouvait être mis dans de vieilles outres : le Judaïsme ne pouvait pas recevoir la grâce souveraine et en être le vaisseau : et ceux qui étaient accoutumés au Judaïsme ne pouvaient pas non plus recevoir aisément le vin nouveau de l'Évangile et de l'Esprit de Dieu. Et il en est toujours ainsi dans tous les siècles.

Toujours votre bien affectionné,

J. N. D.

---

### UNE PENSÉE SUR JÉSUS.

---

Une remarque que nous pouvons faire continuellement m'a frappé. Je veux dire l'absence complète chez le Seigneur de la pensée d'être simplement agréable à ses disciples. Il n'a jamais recherché cela ; bien plus, je suis assuré qu'il a négligé nombre de petites occasions de leur faire plaisir, comme nous disons, ou de gagner leur faveur. Je suis convaincu qu'il n'a jamais cherché à leur plaire : et cependant il se les attachait profondément et étroitement. Cela était très béni : et une pareille manière d'agir chez qui que ce soit, est toujours un symptôme de puissance morale.

Si nous cherchons à plaire, nous manquerons rarement de réussir. Cela est vrai, je n'en doute pas ; mais il ne saurait y avoir rien de plus bas moralement. Par là, nous plaçons notre semblable au rang suprême, et nous agissons avec lui comme si « sa faveur était la vie » pour nous — chose que la faveur de Dieu est, mais *la faveur de Dieu seulement*. Mais posséder la pleine confiance de quelqu'un, attirer le cœur, nous voir dans l'estime et les affections d'autrui sans avoir jamais, dans un seul cas,

poursuivi ce résultat comme notre but ; voilà qui est moralement grand : car cela ne peut s'expliquer que par cette constante activité de l'amour qui , nécessairement , par l'effet de sa propre nature, dit aux autres que leurs intérêts réels et leur prospérité (leur bénédiction) sont, de fait et en vérité, le dessein et le désir de nos cœurs.

Et il en était ainsi du Seigneur. Rien de ce qu'il faisait ne disait aux disciples qu'il cherchait à leur plaire, mais tous ses actes leur disaient qu'il cherchait à les bénir. Et je le dis encore, je crois qu'il laissa passer une foule de petites occasions de leur être agréable ou de s'insinuer dans leur faveur. Et, néanmoins, il les traita de la manière la plus miséricordieuse et la plus tendre en bien des occasions qui auraient pu exciter sa susceptibilité. Sa conduite dans les unes, aussi bien que dans les autres, provenait de ces sources de perfection morale, qui prenaient leur origine en lui. Car, si la vanité n'avait pas pris sur lui pour l'engager à plaire; la *malice* n'avait pas pris sur lui pour le rendre sensible à de fâcheux procédés. Il n'avait pas besoin d'être engagé à être bon, et il ne pouvait pas non plus être provoqué à rien qui révélât un manque de bonté.



## FRAGMENTS ET PENSÉES.

HÉB. XIII, 5, 6.

Dans le verset 4, notre auteur parle du mariage, de son caractère honorable, de ses devoirs et de son usage, mettant ainsi le chrétien sur ses gardes quant à cette importante relation et lui enseignant comment il doit se garder par rapport à elle. Au verset 5, il commence à nous prémunir à l'égard des soucis de cette vie. Nous devons marcher comme des gens qui ne se confient pas dans les richesses et qui sont contents de ce qu'ils ont. Le *comment* et le *pourquoi* d'une telle marche se trouvent dans ce que Dieu a dit Lui-même : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point. » La présence du Seigneur avec nous ici-bas peut bien suffire pour

nous rendre « contents » et « sans confiance dans les richesses. » Le verset 6 semble faire allusion à quelque état de choses pareil à celui que décrit Jacques v, 4-5, temps de grandes difficultés, où la main de l'homme est contre son compagnon. Que faire alors ? Sûrement, en de tels jours, il y a plus de puissance dans la présence du Seigneur avec nous pour nous délivrer d'inquiétude et nous rendre contents, qu'il n'y en a dans les épreuves de ces jours pour causer de l'angoisse et de l'anxiété.

Il se peut que pour bien des pauvres ce soit « difficile de trouver du travail ; plus difficile encore d'en obtenir un bon prix, et le plus difficile de tout d'être payé pour le travail accompli. » Mais la présence du Seigneur vaut mieux que la vie, et le cœur peut s'en contenter.

Il y a une grande force aussi dans la manière dont la déclaration est faite.

• Lui-même a dit : Non, jamais je ne te laisserai ; jamais, non, jamais je ne t'abandonnerai. » Remarquez la force de ce langage. *Lui-même* a dit, *toi* individuellement, non pas vous, simplement, considérés en masse ; et ensuite la répétition de la négation : « Non, jamais, — jamais ; non, jamais. Evidemment, l'apôtre veut que nous sachions qu'il est une pensée qui n'a ni ne peut avoir place dans le cœur de Dieu : celle d'oublier son peuple ici-bas. Non seulement Dieu nous a donné toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ Jésus, et nous a assuré aussi la gloire et la bénédiction célestes quand le désert sera passé, mais, de plus, il est avec nous pour nous conduire Lui-même tout droit dans la traversée du désert. Les circonstances difficiles par lesquelles il avait eu à passer dans le désert, ne furent pour Dieu que l'occasion de faire voir qu'Il était lui-même avec le peuple avec toute sa grâce et toute sa puissance. Ici il y a deux choses à signaler : la présence de Dieu et notre foi en elle. (Voir Ex. xvii, 7 ; Agg. ii, 5.) Il est avec nous, toujours et jusqu'à la fin. Mais si nous ne savons pas comment mettre notre « Amen » à cela, certainement nous ne serons point affermis (Es. vii, 9).

Considérez les épreuves dans les ombres de votre nuit et elles vous sembleront ténébreuses. Voyez-les à la lumière de la présence du Seigneur avec vous, et alors

elles brilleront. En vérité, à mesure que nous avançons, nous trouvons que les choses nous affectent selon que nous les contemplons dans la foi ou avec les yeux, dans la grâce ou dans la nature. C'est Dieu ou mon pauvre moi déchu, qui caractérise pour moi mon sentier à mesure que je marche.

« **NON, JAMAIS JE NE TE LAISSERAI; JAMAIS, NON, JAMAIS JE NE T'ABANDONNERAI** » est la bannière du Seigneur pour son saint, bannière qui flotte au-dessus de toute circonstance possible.

C'est un mauvais signe pour l'Évangéliste, lorsqu'il fait peu de cas de la conviction de péché, car cela montre qu'il ne comprend ni le message dont il se dit chargé, ni les voies de Celui dont c'est le message. Quand Dieu révèle sa miséricorde et sa compassion à une âme par la révélation de Christ en elle, il y a certainement deux choses devant cette âme : d'abord l'objet des délices de Dieu (c'est-à-dire son Christ), et en second lieu, le *Moi* auquel Christ est révélé — l'âme elle-même, parfait contraste de Christ. Son état, quand elle est ainsi trouvée, est un état que Dieu qui prend ses délices en Christ, doit avoir et a effectivement en dégoût, quoique, plein de compassion pour l'âme elle-même et lui montrant de la miséricorde, il lui garantisse alors sa délivrance par la révélation de Christ.

Je n'admets pas qu'une âme doive passer par le désespoir, avant de pouvoir connaître la paix, ou jouir d'une paix parfaite, chose que quelques uns enseignent ; mais je tiens pour certain qu'une âme connaît la miséricorde et la compassion qui sont en Dieu, ou la signification de l'œuvre de Christ qui n'a jamais su ce que c'était que le dégoût du moi ou l'horreur du moi. Sa miséricorde doit certainement être mesurée, comprise, non-seulement comme ayant ses hauteurs en Dieu, mais aussi comme ayant ses profondeurs en nous qui sommes sauvés. Et il est bien sûr que le contraste entre ce que Christ est moralement, et ce que je suis moi-même doit produire le dégoût et l'horreur du moi.

Quand j'étais dans la chair ma conscience était endurcie, et je n'avais pas le sentiment de la présence du péché en

moi ; j'étais sous la coulpe. Mais lorsque la grâce m'a révélé Christ, ma conscience a pu aussitôt, par le moyen du sang, devenir parfaitement convenable pour la présence de Dieu dans le sanctuaire ; mais alors, délivré de la coulpe du péché, je suis devenu conscient du péché en toute manière.

Les *voies* du Seigneur en grâce ne sont point connues de celui qui fait peu de cas de la conviction de péché. Car si toute l'œuvre du salut, du commencement à la fin, est l'œuvre du Seigneur, néanmoins sa manière de l'appliquer est telle qu'il laisse pleinement sa place à celui qui est sauvé ; celui-ci doit travailler à son propre salut avec crainte et tremblement, précisément parce que c'est Dieu qui opère en lui le vouloir et la faire selon son bon plaisir. En nous montrant ce que nous sommes et nous le faisant prendre en dégoût, Il nous permet, dans ses voies de grâce, de nous identifier avec Lui contre nous-mêmes, comme aussi contre le monde et Satan.

Le soi disant évangéliste qui fait peu de cas de la conviction de péché peut se croire un bon faiseur d'auditoires des endroits pierreux, mais il découvrira que celui qui porte du fruit est l'homme qui a eu de nombreuses et profondes convictions de péché, en a, et en aura encore jusqu'à la fin.

---

## POÉSIE.

---

« MES TEMPS SONT EN TA MAIN. »

Tendre Père, je sais que tout dans cette vie  
 M'est toujours dispensé par toi ;  
 Aussi, quoi qu'il en arrive (et tout change, varie),  
 Je ne connaîtrai pas d'effroi.  
 O mon Dieu, remplis-moi de la constante envie  
 De te plaire en vivant de foi.  
 Accorde-moi, Seigneur, d'aimer avec sagesse,  
 A veiller d'être diligent ;  
 D'être joyeux pour qui goûte de l'allégresse,  
 Et pour qui pleure, encourageant ;  
 Daigne vider mon cœur d'égoïste faiblesse,

Qu'il soit trouvé sympathisant !  
 D'un vouloir turbulent que ton œil me préserve ,  
 Et de fébrile activité ;  
 Par le haut , par le grand , apprends-moi la réserve ,  
 Par le petit , l'humilité ;  
 Et comme un jeune enfant que Ta main me conserve  
 Sous Ta parfaite volonté.

Quelque lieu que j'occupe en cette vaste terre ,  
 Ou bien quelque position ,  
 Je pourrai rencontrer plus d'une âme qu'altère  
 Le besoin de communion ,  
 Et remplir , dans l'amour , une œuvre salutaire.  
 Pour le Seigneur, ma Portion.

Donne-moi chaque jour ton secours efficace  
 Pour que je sois fortifié ;  
 Détourne mon désir de tout ce qui s'efface ,  
 A ton côté tiens-moi lié ,  
 Heureux de n'occuper qu'un tout petit espace  
 Pour que Tu sois glorifié.

Si Tu mets dans ma coupe une faveur nouvelle  
 Que je n'ai pas su demander ,  
 Fais que mon cœur réponde à ton amour fidèle  
 Comme il t'aura plu d'accorder ,  
 Et que pour te servir j'en tire un nouveau zèle ,  
 Qu'en moi Tu voudras bien garder.

Il n'est pas un sentier que les ronces ne couvrent ,  
 Ou nous passerions sans secours ;  
 Une croix à chacun toutes les parts découvrent ;  
 La prière est de tous les jours ,  
 Mais le plus humble cœur que tes ailes recouvrent  
 Est heureux partout et toujours.

Qu'en l'œuvre que pour moi ton amour a choisie  
 Par rien je ne sois arrêté ;  
 Car je connais , Seigneur , la vérité bénie  
 Qui me fait libre et racheté.  
 Lorsqu'en renoncement consiste notre vie ,  
 Cette vie est la liberté !

*Trad. lib. de l'Anglais. P. C.*

# REMARQUES SUR L'APOCALYPSE

## CHAPITRE VI.

Des deux chapitres précédents ressortent avec clarté des enseignements que notre devoir, je n'en doute pas, est de retenir : 1° Dieu est assis sur le trône d'où sortent des éclairs, des voix et des tonnerres ; 2° toutes choses sont mises entre les mains de l'Agneau qui les déroule successivement ; 3° nous y voyons la parfaite sécurité et les occupations bénies des saints célestes, alors retirés de la scène d'épreuve, et cela longtemps avant le jour du Seigneur, dans lequel leur bénédiction sera pleinement manifestée au monde. Du moment que l'âme et le corps, ou tous les deux, (l'âme à présent, l'âme et le corps, réunis, à la venue de Christ) quittent ce monde, il y a je crois, pour les saints, jouissance immédiate du Seigneur. Est-elle scripturaire la pensée que nous trouvons exprimée dans une hymne que nous chantons quelques fois et qui parle « de prendre l'essor vers des mondes inconnus » ? L'Écriture insinue-t-elle jamais l'idée d'une âme partant pour un voyage de découvertes ? La vérité n'est-elle pas, au contraire, qu'elle entre paisiblement et immédiatement en la présence du Seigneur ? Quand Dieu permet que le ciel s'ouvre un instant aux regards d'hommes qui sont sur la terre (comme, par exemple,

à la naissance et à la transfiguration du Seigneur, et dans les cas d'Etienne, de Paul, etc.) il semble qu'il n'y a pas une si grande distance entre eux. Ce n'est pas, bien entendu, une question, simplement d'espace physique ; mais c'est l'action de la puissance divine qui tout d'un coup transporte une personne de son état actuel d'existence, dans la présence ravissante du Seigneur. Ainsi, quand Il parlait lui-même au pauvre larron mourant, Il disait : « *Aujourd'hui* tu seras avec moi en paradis » — ce jour-là même. A mon avis, il n'existe rien qui réponde à ce voyage poétique à travers des mondes inconnus

Mais tandis qu'il est parfaitement vrai que, en cas de mort, l'âme est admise incontinent en la présence du Seigneur, tandis qu'il est également vrai que « en un instant, en un clin-d'œil », les saints seront enlevés à la venue de Christ, cependant nous ne devons pas perdre de vue que leur manifestation sera une chose différente ; il n'y a pas de passages qui marquent, plus clairement que celui-ci, l'intervalle considérable qui s'écoulera entre leur rassemblement auprès du Seigneur et leur manifestation au monde. Ces chapitres de l'Apocalypse mettent ce point hors de contestation. Dieu a un dessein très important à accomplir durant l'intervalle. Il faut qu'il mette la terre en état de recevoir le Seigneur Jésus, et va l'investir, Lui, le grand Héritier, de l'héritage qui lui appartient.

Mais de plus, Il veut amener avec Lui, les co-héritiers. En conséquence, cet intervalle est

rempli par les préparatifs que nécessitent ces divers desseins. Pour les accomplir, des jugements doivent tomber sur la malice du monde ; mais parallèlement à ces jugements, nous avons des actes signalés de la miséricorde de Dieu. Quand viendra la grande et terrible journée du Seigneur, il n'y aura plus lieu à l'exercice de la miséricorde : « la porte est fermée ». Mais pendant tout ce temps intermédiaire, la miséricorde aura son cours, excepté pour ceux qui auront rejeté l'évangile après l'avoir entendu. Je ne vois pas qu'il y ait le moindre lieu de penser qu'il y ait espoir de miséricorde pour les moqueurs. Il y aura un intervalle de quelques années pendant lequel Dieu agira en jugement et en grâce — les jugements augmentant de sévérité sur ces pays privilégiés où l'évangile aura été prêché ; mais je doute qu'il y ait rien de pareil à la grâce qui a cours aujourd'hui. C'est l'inverse hélas ! qui aura lieu. Dieu livrera à un aveugle endurcissement ceux qui maintenant refusent sa miséricorde ; Il se retirera, pour ainsi dire, de ces pays là pour accomplir ailleurs son œuvre de salut ; et, de ceux qui auront parlé si complaisamment des lumières qu'ils ont en partage, Dieu se tournera alors, si je comprends bien la prophétie, vers ceux qui maintenant sont si éloignés de l'évangile. Mais c'est une chose bien solennelle de penser que là où se trouve le plus, à présent, la lumière du christianisme, régneront les plus épaisses ténèbres de l'apostasie. L'enseignement de l'Écriture c'est, que ce qui est actuellement la scène sur laquelle s'exerce

la miséricorde de Dieu, où Il est maintenant à l'œuvre, et où sa parole a le plus libre cours, est destiné à retomber dans la plus effroyable et la plus funeste idolâtrie — dans l'union de l'incrédulité avec cette idolâtrie, — enfin dans l'antichristianisme. On peut penser qu'une pareille idée n'est que le sombre rêve d'un cerveau malade : mais cela vient de ce que les hommes préfèrent croire leurs propres pensées et leurs propres fantaisies, et ne prennent pas la peine de sonder la parole de Dieu pour voir ce qu'elle renferme, si même ils n'en font pas le sujet de leurs railleries. Croira-t-on que les hommes s'enorgueillissent de leur ignorance touchant une grande partie de l'Écriture ? Concevra-t-on que l'on tiende pour axiome que la prophétie ne fut pas donnée afin de nous montrer les choses qui vont arriver, mais seulement pour prouver, quand les événements sont passés, que Dieu les avait préconnus ? Mais le chrétien n'a pas besoin de cela. La prophétie est donnée afin que le croyant sache comment Dieu nous dévoile ses secrets à l'égard de ce qu'Il est sur le point d'accomplir ici-bas. Nous avons la Parole et l'Esprit pour donner l'intelligence. Mais si les chrétiens n'ont pas foi en la parole prophétique, elle ne saurait leur profiter ; car, de même que toutes les autres parties de l'Écriture, celle-ci doit être mêlée avec la foi dans ceux qui l'entendent.

Une chose importante, que tout implique dans ce chapitre, c'est donc l'enlèvement des saints célestes de dessus la terre. Dans les chap. iv, v,

et par tout le corps du livre, on ne les y trouve plus. Ils sont glorifiés dans le ciel, et pourtant ce n'est qu'au chap. xix qu'ils sont manifestés, lorsqu'ils sortent du ciel. De l'un à l'autre de ces points nous avons évidemment une longue série d'événements. Nous avons sept sceaux, sept trompettes, sept coupes, avec divers épisodes de haut intérêt et de grande importance. Les jugements de ces trois séries ne sont pas exécutés par le Seigneur en personne. Il est manifeste qu'ils doivent avoir lieu après que le Seigneur sera venu recevoir son Eglise, mais avant qu'Il exécute personnellement le grand jugement du chap. xix. Car, il va de soi que, avant que les saints soient pris auprès du Seigneur et qu'ils puissent ainsi venir *avec lui*, Il faut qu'Il soit venu *pour eux*. De quelle manière les vingt-quatre anciens étaient-ils parvenus au ciel ? On dira peut-être qu'ils avaient pu y être individuellement introduits par la mort, c'est-à-dire, que leurs âmes y pouvaient être. Mais l'Ecriture ne nous présente jamais les âmes des saints comme assises sur des trônes et ayant des couronnes sur la tête ; et les âmes des saints ne forment pas non plus l'ensemble des chefs de la sacrificature céleste, tel que nous le montrent les vingt-quatre anciens en allusion aux vingt-quatre ordres de la sacrificature établis par le roi David. Christ est alors sur le point de prendre sa position de roi ; et de même qu'avant l'établissement du royaume de Salomon, David avait divisé la sacrificature en vingt-quatre classes, de même avant que le vrai Salomon, le Seigneur Jésus, paraisse dans toute

sa gloire, nous avons de nouveau l'ensemble antitypique de ces classes. La céleste sacrificature se montre au complet. On pourrait demander pourquoi l'on voit seulement les chefs, et non le corps de la sacrificature? Il semble probable, mais c'est une pensée que je me borne à indiquer, que ceux qui seront enlevés quand le Seigneur viendra, constitueront *les chefs* de la sacrificature, et que ceux qui souffrent ensuite et les rejoignent pourront bien en être le corps subordonné. Vingt-quatre est nécessairement le nombre complet des classes, c'est-à-dire, des chefs. Or, les *âmes* dans le ciel ne sauraient jamais présenter cela d'une façon complète; car jusqu'à ce que Christ vienne, il restera toujours sur la terre une partie de l'Eglise (1 Thess. iv). Je conçois donc que parle nombre complet de sacrificeurs, — vingt-quatre — environnant le trône — Dieu a pour but de montrer qu'il ne s'agit pas de cette portion qui se compose des âmes du paradis, car elle exige l'addition de nous qui sommes vivants et demeurons, afin de compléter l'Eglise des premiers-nés ou la somme entière des saints ressuscités et transmués. Les saints célestes, avant ce temps-là, sont nécessairement enlevés. Comment et quand ceci a-t-il eu lieu? Il n'y a pas de difficulté réelle à cela, parce qu'il est impossible qu'ils soient enlevés comme un corps complet et changé, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus vienne lui-même, ainsi qu'il a dit : « Si je m'en vais et que je vous prépare une place, je *reviendrai*, et je vous prendrai auprès de moi ». Et évidemment ce n'est pas là en-

voyer ses anges pour eux. Nous trouvons les anges envoyés pour assembler les Juifs élus, en Israël, des quatre bouts du ciel (Matt. xxiv); mais pour rassembler son Eglise Il vient Lui-même, et ceci s'accorde avec ce que nous avons dit ailleurs. Il est dit que les saints de Thessalonique attendaient des cieux le Fils de Dieu (1 Thess. i); et par rapport à ceux qui avaient délogé, ils ne devaient pas être attristés comme ceux qui n'ont point d'espérance. Car le Seigneur lui-même — non pas seulement par l'intervention des anges ou de la providence, mais le Seigneur Lui-même, — descendrait du ciel avec un cri de commandement, avec la voix de l'archange, et avec la trompette de Dieu. Il se pourrait qu'il y eût des anges, mais pas un mot n'est dit ici à leur sujet. Quand le Seigneur sera révélé exécutant la vengeance, il y aura des anges; mais ici, à la descente du Seigneur Lui-même, « les morts en Christ ressusciteront premièrement », formant une portion des saints célestes; puis, « nous les vivants qui demeurons » serons ravis ensemble avec eux. C'est là et en ce moment, ce me semble, que nous trouvons les vingt-quatre anciens formant évidemment l'ensemble des chefs de la sacrificature. Ces corps des saints, qui sont dans le tombeau, sont ressuscités premièrement, puis les saints survivants sont changés par la présence du Seigneur. Il n'y a pas le plus petit intervalle d'un moment entre ces deux importants effets de la voix du Fils de Dieu, et ainsi nous serons ravis ensemble pour être toujours avec le Seigneur.

Cet événement solennel et béni doit donc avoir lieu entre le chap. III. et le chap. IV. de ce livre. Il n'est pas décrit, bien que sans doute il y soit fait allusion, parce que le but de l'Apocalypse n'est pas de présenter la venue du Seigneur en grâce. Les visions prophétiques de l'Apocalypse passent entièrement sous silence la venue du Seigneur à la rencontre des saints célestes ; mais elles décrivent pleinement au chapitre XXI, sa venue *avec eux*.

Cette dernière est celle qui est appelée ailleurs l'apparition ou le jour du Seigneur, quand Il punira d'une perdition éternelle de devant sa présence et de devant la gloire de sa force. Pendant tout cet intervalle les saints célestes sont avec le Seigneur en haut ; tous les membres de l'Eglise sont là, et dans leurs corps de gloire. La première fois qu'il en est fait mention, c'est dans le quatrième chapitre, où nous trouvons, non des anges, mais des rachetés, des personnes dont les vêtements mêmes, les trônes, les couronnes d'or, sont en rapport avec la rédemption — des personnes qui exercent évidemment leur sacrifice devant Dieu au chap. V. Ce sont les anciens. Comment sont-ils arrivés là ? Il faut que le Seigneur soit venu et les ait réunis à Lui en l'air, et ait ainsi accompli sa promesse à leur égard : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père » etc ; « je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous y soyez aussi. » Ainsi maintenant, dans cette scène à venir, après avoir préparé le lieu, Il est venu

pour eux et les a emmenés dans la maison du Père. Mais c'est une chose remarquable comme montrant le caractère du livre, que, bien que nous les voyions dans la présence de Dieu, elle n'est pas appelée la maison du Père. Au contraire, c'est un trône que l'on voit; et c'est aussi pour cela que lorsque Celui qui est assis dessus est nommé, ce n'est point comme le Père, mais comme le Seigneur Tout-Puissant. Lorsque nous parlons de Dieu comme du « Père », c'est pour exprimer la relation d'affection la plus intime dans laquelle Dieu nous ait introduits; et quand il nous est parlé de Dieu comme du « Seigneur Dieu Tout-puissant », c'est en connexion avec le déploiement du pouvoir et du gouvernement divins. « Dieu », comme tel, est le nom le plus général et le plus abstrait, et n'implique aucune relation avec d'autres êtres. Mais être appelé « Père », implique nécessairement la plus étroite relation d'amour, qu'il s'agisse, dans le sens éternel « et le plus élevé du mot, de Jésus comme Fils du Père », ou qu'il soit question, dans un sens secondaire, de ceux qu'Il a adoptés pour fils et aimés du même amour. (Jean xvii et 1 Jean iii).

Gen. 1. a pour sujet *la création*, et il parlé de Dieu comme de Celui de qui tout procède. Dans le chapitre suivant, Il est appelé « l'Éternel (ou Jéhova) Dieu », parce que, là, Il entre en relation avec ses créatures, et Adam est placé dans une position de responsabilité vis-à-vis de Dieu comme Éternel Dieu, c'est-à-dire le Dieu de la création, avec lequel il sou-

tient à ce titre une relation morale. Combien est parfaite chaque parole de Dieu ! Les incrédules, au lieu de voir la perfection de la parole de Dieu, n'ont fait que raisonner d'après leur propre ignorance et leur propre incapacité, et se sont efforcés de prouver que ces chapitres devaient avoir été écrits par deux personnes différentes, à cause des titres divers donnés à Dieu. Mais bien loin que ces distinctions soient le fait des erreurs des hommes, c'est la sagesse de Dieu que nous découvrons en elle. Quand il s'agit de la relation d'autorité, et que l'homme est mis sous l'épreuve de l'obéissance, l'expression « Eternel Dieu » est employée ; mais quand, dans le Nouveau-Testament, Il entre en relation avec des fils, c'est celle de « Père ». Il n'a pas pleinement manifesté le nom de Père jusqu'à ce que vint le Fils, qui, pour ainsi dire, a ouvert le courant par lequel a pu s'épancher toute la grâce de Dieu. Mais dans l'intervalle qui a séparé l'épreuve de la créature en Eden de l'accomplissement de la rédemption, Dieu s'est fait connaître d'abord sous le nom de Tout-Puissant, puis sous celui de Jéhova. Abraham fut appelé à quitter son pays et sa parenté, à être pèlerin, n'ayant que Dieu sur qui il pût compter ; aussi en parfaite harmonie avec cette position qu'il lui faisait prendre, Dieu se révèle-t-il à lui comme le Tout-Puissant (Gen xvii. 1). Plus tard Il se manifeste à Israël sous son nom de Jéhova. Ce sont toujours ces noms là que le Seigneur prend ici et non celui de Père, ou du moins pas celui de « notre Père ». Tout comme la scène ne pré-

sente pas la maison du Père, mais le trône, le titre que Dieu revêt n'est pas celui de Père. Le centre de cette scène céleste est le trône de Dieu, et il n'est pas fait allusion aux saints comme jouissant de demeures avec le Fils dans la maison du Père, mais ils sont vus sur des trônes. Dieu ne rassemble plus l'Eglise sur la terre ; l'Eglise s'en est allée. Quand l'Eglise était l'objet des soins de Dieu sur la terre les saints l'appelaient, même ici-bas, leur Père ; mais quand il va exécuter le jugement sur la terre, elle, déjà enlevée et dans le ciel, comprend cela et s'adresse à lui en conséquence.

Il faut donc que la venue du Seigneur pour recevoir l'Eglise, ait eu lieu avant les faits qui répondent à la vision des vingt-quatre anciens sur des trônes. Il peut paraître difficile à quelques personnes de croire que la prophétie passerait sous silence un événement de cette importance. Mais on oublie que, en quelque lieu ou à quelque époque qu'on le place, l'Apocalypse garde toujours un silence absolu sur le fait de l'enlèvement des saints. La seule question est de savoir si, conformément à notre meilleure intelligence de l'Ecriture, il doit être sous-entendu ici. A mon avis, il faut le placer à un moment antérieur à celui où nous trouvons les saints célestes formant en haut un corps complet, ce qui arrive au chap iv. Le Seigneur sera venu alors, aura reçu les saints glorifiés, et leur aura donné leur place dans la présence de Dieu, avant qu'aucun des jugements ne tombe sur le monde. Sa justice est sur le point de frapper de

terribles coups, mais les saints demeurent à l'abri de toute atteinte. Les sceaux, les coupes, les trompettes, n'ont rien d'effrayant pour eux ; ils ne provoquent pas l'épouvante, mais seulement l'adoration. Bien plus, ces ressuscités seront même occupés de leurs frères qui se trouveront encore au milieu de l'épreuve ; car nous aurons des frères après que sera finie l'œuvre actuelle de Dieu pour la formation de l'Eglise, des frères qui souffriront sur la terre après que nous nous en serons allés. De plus, lorsque le Roi viendra s'asseoir sur le trône de sa gloire, et que toutes les nations de la terre seront rassemblées devant Lui, il y aura des hommes pieux qu'Il appellera « Mes frères » ; et les Gentils alors en vie, ou les nations, seront alors traités selon la manière dont ils en auront agi envers ces messagers du Roi. Les brebis auront montré qu'elles croyaient au Roi, en ce qu'elles auront reçu ses serviteurs. La conduite des boucs aura prouvé le contraire. Lorsque tous les avertissements préliminaires donnés à ceux qui sont sur la terre seront épuisés, lorsque tous les jugements qui procèdent du trône en se succédant avec rapidité, auront été démontrés inutiles, et que les cœurs rebelles des hommes n'auront fait que s'élever plus haut contre Dieu, le Seigneur dira en quelque sorte : « Je ne veux plus leur envoyer de châtimens, je ne veux pas attendre plus longtemps une repentance qui est refusée ; mais je viendrai moi-même et les balaiurai. En conséquence nous avons cela dans le chap. XIX ; et l'intervalle entre chap. IV et V et le chap. XIX est rempli par de nou-

manifestations de miséricorde envers les Juifs et envers les Gentils, et par de rapides coups-d'œil jetés sur les saints célestes qui sont en la présence de Dieu. Sans nul doute, les âmes des saints qui meurent dans l'intervalle vont à Dieu; mais quelle que soit la bénédiction qui leur est réservée (Apoc. xiv. 13), les saints qui sont déjà changés demeurent dans cette présence pendant toute la durée de la période.

Les saints célestes, comprenant ceux qui sont de vrais chrétiens aujourd'hui, ceux qui l'ont été auparavant, et les saints de l'Ancien Testament, peuvent être enlevés à tout moment pour être avec le Seigneur. Je ne connais pas d'autorité scripturaire qui donne droit à un croyant de dire : Il ne viendra pas demain. Personne ne peut dire en s'appuyant sur une parole de Dieu : « Il y a encore quelque chose à faire auparavant — un délai est encore nécessaire ». Sans doute, il est possible qu'un temps plus ou moins long s'écoule; mais l'Écriture ne place jamais le délai entre nous et la venue de Christ : elle le met seulement en avant de son jour. Tel qu'un serviteur ayant sa main sur la porte, et se tenant en quelque sorte sur le qui-vive dans l'attente de l'arrivée de son Maître, de façon à être prêt à Lui ouvrir immédiatement quand Il vient, tel doit être *dans sa véritable attitude, maintenant l'enfant de Dieu*. C'est ainsi que notre Seigneur s'exprime Lui-même. Il veut que tout soit en règle, que nous soyons réellement prêts à tout moment.

Non pas que nous soyons capables le moins du monde de nous préparer ; Béni soit Dieu, qui nous a rendus agréables par la grâce de Christ ; mais il peut y avoir, dans nos voies et dans notre marche, dans ce que nous faisons, des choses qui ne supporteront pas la lumière de sa présence. Quoi que nous fassions, nous devons chercher à ne rien entreprendre de nature à nous rendre pénible la pensée du retour du Seigneur. Nous devons nous garder de spéculations et de plans qui supposent que nous avons encore bien du temps devant nous. Le Seigneur désire que soyons comme des voyageurs qui traversent une terre étrangère et qui en même temps sortent à la rencontre de Celui qui vient promptement pour nous. Il se peut que le Seigneur tarde un peu plus que nous ne pensons ; mais toutefois il vient, et il vient à une heure à laquelle les hommes ne pensent pas. Sa venue agira d'une manière immédiate sur tous les saints célestes : résurrection des morts, changement des vivants, et enlèvement des uns et des autres auprès de Lui-même en haut. Puis, suivent les scènes de Apoc. iv et v. qui nous laissent voir l'intérêt que prennent les saints glorifiés aux justes qui souffrent sur la terre, après que les premiers s'en sont allés au ciel. Ces scènes ne sauraient recevoir de pleine application, ni pendant qu'une partie seulement de l'Eglise est en haut et dans l'état de séparation du corps, ni quand le règne millénial sera arrivé. Elles supposent un intervalle entre ces deux choses, après que le Seigneur sera venu et aura changé les saints en sa

ressemblance de ressuscité, et avant qu'ils l'accompagnent du ciel afin de juger et de régner (1).

Nous en venons au cours terrestre des « choses qui doivent arriver après celles-ci ». Les sceaux ne sont pas des jugements exécutés par le Seigneur, mais des jugements d'une nature providentielle. Quelques-uns ont pensé que le premier sceau s'appliquait à Christ, à cause du cheval blanc. On voit sur le champ combien serait étrange une telle représentation du Seigneur, surtout comme c'est Lui qui, en tant que l'Agneau, ouvre successivement les sceaux, et qui, lorsqu'il est clairement fait allusion à Sa personne dans le contenu du sixième sceau, conserve encore le nom d'Agneau ! Et combien plus

(1) On remarquera que cette assertion, si elle est bien fondée, tranche la question de l'application propre et vraie du reste du livre. Car quoi de plus important que de savoir s'il parle, dans toutes ces visions, du temps pendant lequel l'Eglise est encore sur la terre, ou des jours qui suivront — de la grande crise en laquelle l'Eglise ne sera plus ici-bas, mais sera ressuscitée, et où Dieu en agit avec la terre sur un autre principe ? Dire qu'il nous est donné de connaître ces visions ne prouve rien. Toute l'Ecriture nous est donnée et nous est bonne; mais certainement ne nous concerne pas toujours, et nous tirons grand profit, non pas de l'idée que Dieu ne pense jamais qu'à nous, mais de la véritable intelligence de sa portée et de son but. Si Abraham s'était imaginé qu'il devait être enveloppé dans la catastrophe qui menaçait Sodome, parce que le Seigneur dans sa grâce la lui avait révélée avant qu'elle arrivât, une telle illusion lui aurait fait du mal. Ce n'est pas à Lot, qui était là, mais à Abraham, qui n'y était pas, que fut faite la plus complète communication. Et tel sera encore le cas, je n'en doute pas. Un résidu est destiné à être sauvé — sauvé comme à travers le feu. Puisse notre place être au-dessus de tout cela, au dessus du monde, en esprit maintenant, et puissions-nous regarder en bas, à ses plans et à ses progrès, avec la conscience permanente que le jugement se hâte — destinés que nous sommes à être de fait en haut quand ce jugement viendra.

étrange encore l'idée qu'il entrerait actuellement dans une voie de conquête, au temps même où, si vous le prenez dans le sens historique, toute l'Asie se détournait de Paul, où Timothée avait devant lui la triste et sûre perspective des hommes méchants et des imposteurs al'ant en empirant, où Jean lui-même avait écrit ou était près d'écrire : « jeunes enfants, c'est la dernière heure ; et comme vous avez entendu que l'anti-christ vient, maintenant aussi il y a plusieurs anti-christs, par quoi nous connaissons que c'est la dernière heure. » Néanmoins, la plupart des écrivains anciens et beaucoup des modernes commencent leurs commentaires par ce faux point de départ, quelques-uns l'appliquant au second avènement ; mais cette interprétation renverse complètement l'ordre des sceaux fixé par le Saint-Esprit, et même l'ordre du livre tout entier.

Il est vrai qu'au chap. XIX, où le Seigneur vient en personne et comme juge, Il est représenté monté sur un cheval blanc. Mais il y a toute la différence possible entre cette vision du cheval blanc et celle que nous avons ici. Le cheval de ce chap. VI. ne sort pas du ciel, comme fait celui du chap. XIX ; en conséquence, il n'y a pas un mot au sujet de celui qui est monté dessus, indiquant qu'il s'agisse nécessairement de Christ : au lieu que, au chap. XIX, Il est appelé Fidèle et Véritable, et est dit juger et combattre en justice. De qui ceci pourrait-il être dit, sinon d'Un seul ? Ses yeux étaient comme une flamme de feu. Nul ne connaissait que Lui seul

le nom écrit qu'il portait. La Parole de Dieu, Roi des rois, Seigneur des seigneurs — ce sont des titres qui ne peuvent appartenir qu'à Jésus seul. Pour ne rien dire de la robe trempée de sang, l'épée tranchante qui sort de Sa bouche, la verge de fer avec laquelle Il gouverne, et l'acte par lequel il foule le vin de la colère divine, sont, au chap. xiv., des descriptions auxquelles rien ne correspond dans les cavaliers du chap. vi. Ici, point d'armées ne suivent, vêtues de fin lin, etc ; et bien qu'il soit dit qu'une *couronne* est donné à celui qui est monté sur le cheval, le mot est tout à fait différent de celui qui se trouve employé au chap. xix. et qui signifie des diadèmes royaux, la couronne de royauté. Les Romains étaient grands amateurs d'une espèce de guirlande, qui ne présentait pas à leur esprit, comme le diadème impérial, l'idée de l'autorité absolue : et c'est cette couronne qui est mentionnée au chap. vi.

De plus, il y a deux figures ou symboles fréquemment employées dans l'Écriture pour exprimer le pouvoir ; l'une est le trône, l'autre est le cheval. Ainsi nous avons déjà vu le trône suprême en haut, et maintenant nous voyons sur la terre le cheval avec celui qui est monté dessus. On voit la même chose aux chap. xix et xx. Là, vous avez des chevaux dans un chapitre et des trônes dans l'autre. La différence entre ces symboles est celle-ci : quand le pouvoir est pris pour le renversement d'un rival ou pour faire opposition à l'autorité existant sur la terre, « le cheval » est employé comme figure à cause

de l'usage qu'on en fait dans la guerre : il indique l'acte de subjuguier. Mais quand la victoire est remportée, et qu'il est question, non plus de subjuguier, mais de gouverner et de juger, « le trône » est employé, comme étant l'emblème propre du gouvernement sur ceux qui ont été ainsi subjugués. Lorsque Christ va renverser ses ennemis, Il est vu, dans la vision du chap. XIX, sur le cheval, employé pour représenter la réalité de sa puissance pour subjuguier ; lorsqu'il s'agit de l'acte de puissance subséquent, au chap. XX, les trônes paraissent. Ce serait tout-à-fait à tort, naturellement, que l'on confondrait cette forme symbolique avec un cheval ou un trône matériel. L'idée fournie par le premier, est celle d'un pouvoir qui subjugue, et par le dernier, de la domination après que la victoire a été gagnée. Le trône peut aussi être employé, comme ci-après, pour le solennel et éternel jugement des morts, trône d'une sainteté sans tache.

Nous ne pouvons naturellement pas appliquer les quatre chevaux et ceux qui les montent, aux grands empires desquels trois avaient depuis longtemps disparu. L'opinion qu'il s'agit là de quatre religions successives, est pour le moins aussi insoutenable, surtout quand on entend avancer sérieusement, que l'incrédulité clôt la liste ouverte par le christianisme, suivi du Mahométisme et du Papisme. Il est difficile de dire si de telles pensées sont plus opposées au temps ou au lieu, à l'analogie ou au contexte. De plus, on convient qu'il serait choquant

à l'extrême, et presque à tous les points de vue, d'appliquer le premier sceau à Christ ou à l'Eglise dans les premiers triomphes de l'évangile, et les trois suivants à l'empire où aux empereurs romains. Mais il est plus important de remarquer que l'Apocalypse elle-même nous fournit une preuve positive pour rejeter l'assertion que le cheval désigne l'empire romain. Je n'en réfère pas à des passages tels que chap. ix. vers 17 où il s'agit littéralement de cavaliers, mais le chap. xix nous fournit un exemple de l'emploi de ce symbole : Le fait que le Seigneur est sur le cheval blanc indique-t-il que c'est Lui qui dirige l'empire romain ? ou bien, les chevaux blancs des armées vêtues de lin impliquent-ils les pouvoirs impériaux ? Assurément nous devons chercher une interprétation plus en accord avec l'emploi qu'il est fait ailleurs de cette figure. Elle exprime, selon moi, une attaque contre la terre quoique ce puisse être de la part du ciel. De là, comme en Zach. i, elle peut s'appliquer au Seigneur, ou aux diverses puissances impériales qui ont succédé à Babylone ; et il en est de même des chariots et des chevaux de diverses couleurs, en Zach. vi. Mais, comme distingué des cornes (chap. i. 19), le précédent symbole se rapporte plutôt aux instruments providentiels cachés derrière la scène et en rapport spécial avec ces empires, qu'aux chefs eux-mêmes ou à leurs royaumes. Il n'y a donc pas évidemment de raison, tirée du livre lui-même ou de Zacharie auquel l'allusion est manifeste, d'appliquer le symbole du cheval à

l'empire romain seulement. Il n'y en a pas davantage dans l'histoire profane, pour soutenir que le cheval est le signe particulier de ce peuple et de cette puissance-là. Et ce n'est pas étonnant ; car l'infanterie romaine caractérisait mieux la puissance militaire de ce peuple, que la cavalerie. Sans doute la figure du cheval abonde sur ses médailles, mais pas plus, comparative-ment, que chez les autres nations guerrières — particulièrement dans l'Orient, où elles représentaient ainsi leurs victoires. Cette figure avait été auparavant portée sur l'un des étendards de guerre romains ; mais deux siècles avant Domitien, toutes les variétés avaient été remplacées par l'aigle. A un point de vue abstrait, le cheval ne peut donc pas être considéré comme l'insigne national de Rome, ou l'emblème de l'empire romain. La question de savoir s'il y est fait ici allusion dépend de l'examen du contexte. Et il me semble ici que le quatrième sceau s'oppose d'une manière concluante à un point de vue semblable, les quatre sceaux étant des jugements providentiels, homogènes de caractère, mais différents de forme. Il se peut que le territoire romain en soit la sphère, mais ceci n'a rien à faire avec la portée symbolique du cheval dans notre passage.

Sans prolonger la discussion, qu'on veuille bien me laisser établir ma manière de voir personnelle. Nous avons une série régulière de jugements providentiels. Le premier est le cheval blanc, symbole d'un pouvoir triomphant et prospère. « Celui qui était monté dessus avait un arc. »

(vers. 2). L'arc est le symbole d'une guerre lointaine. La carrière du cavalier est un cours non interrompu de victoires. Du moment qu'il paraît, il est vainqueur. La bataille est gagnée sans combat, et en apparence, sans le carnage du second jugement dans lequel est employée l'épée, symbole d'une lutte serrée corps à corps. Mais ce premier conquérant est quelque puissant personnage qui balaye la terre, et gagne victoire après victoire par le prestige de son nom et de sa réputation. Rien ne suggère ici la pensée d'un grand massacre ; mais le second jugement est d'un caractère bien plus effrayant. Il sortit un cheval qui était rouge, et celui qui est monté dessus n'est pas l'orgueilleux conquérant auquel les nations se soumettent sans résistance, mais quelqu'un qui, s'il remporte des victoires, fait flotter son étendard sur des monceaux de cadavres. En conséquence, il a un cheval rouge couleur de sang — le symbole de la puissance en rapport avec un affreux carnage. Le premier sceau, c'est-à-dire la carrière victorieuse de celui qui monte le cheval blanc, peut avoir eu pour résultat la paix et des changements relativement peu ensanglantés ; mais tout est sanginaire sous le second sceau (vers. 4). Le cheval rouge de feu, la paix ôtée de la terre, le massacre réciproque, la grande épée, sont des signes trop évidents pour qu'on puisse se méprendre à leur égard. Le troisième cheval est noir, couleur du deuil. C'est une nuance choisie pour montrer qu'il devait survenir des douleurs particulièrement grandes, non plus causées maintenant par

l'effusion du sang, mais par la disette, et peut-être pouvons-nous ajouter, à vue humaine, par une famine des plus extraordinaires. Ici nous avons la voix qui proclame : Un choenix de froment pour un denier » (1) etc. Le sou, dans notre pays, offre l'idée d'une valeur insignifiante; mais dans ces lieux et dans ces temps-là, un choenix de froment pour un denier était chose fort coûteuse, car peu auparavant on pouvait se procurer sept ou huit choenix pour le même argent : et par moment, paraîtrait-il, une fois plus encore. On donnait un denier pour le salaire d'une journée, et c'était grandement assez pour la nourriture quotidienne d'un homme; car le choenix semble être un minimum, puisque c'est ce que l'on accordait à un esclave. Mais pendant qu'il y aurait cette disette des choses même indispensables à la vie, il y avait ordre de ne pas toucher à ce qui tenait au luxe de la vie, l'huile et le vin. Ce n'était donc pas les riches qu'il importait plus particulièrement de frapper, mais les peuples dans ce qui forme les premières nécessités de la vie. Dieu étend sa main sur le monde

Cependant il est possible que de tels événements surviennent en temps ordinaires. Il se peut qu'un grand conquérant, tel que Jules César ou Napoléon à un moment quelconque, apparaisse sur la scène du monde, ou qu'il y ait famine, etc. Et dans le quatrième sceau,

---

(1) Un choenix ou environ une pinte et demi, pour un denier, ou environ seize sous de notre monnaie

nous avons les quatre plaies mortelles envoyées à la fois par Dieu, l'épée, la famine, la mortalité, et les bêtes sauvages de la terre, mais limitées ici à la quatrième partie. Ce ne sont encore que des châtimens préparatoires. « Et voici un cheval livide, et le nom de celui qui est monté dessus est la Mort, et le Hadès suivait avec lui » (vers. 8). En Ezéch. xiv, vous trouverez que ces quatre mêmes plaies sont mentionnées ensemble en rapport avec Israël. Dans ces premiers jugemens, Dieu n'a pas recours à des mesures bien extrêmes. Un conquérant n'est pas quelque chose de fort rare sur la terre : une guerre sanglante et peut-être civile est également assez commune. Ceux-ci pourraient être suivis d'une famine, et cette famine pourrait assez naturellement produire la peste, etc. L'homme voudrait expliquer ainsi ces choses, et les sages seraient pris dans leur propre ruse. Mais nous savons d'avance, par la parole de Dieu, qu'il vient un temps de conquête — puis de guerre sanglante — ensuite de disette — et enfin le temps de l'effusion des quatre plaies mortelles de Dieu. Les saints célestes sont destinés à être établis dans la paix et dans le repos — l'Eglise, à être abritée en sécurité avant que commencent ces jugemens.

La scène suivante, sous le cinquième sceau, est bien remarquable. Les animaux laissent échapper leur cri : « Viens », (1), qui était en

---

(1) Il peut être bon de mentionner dans cette note mon opinion, que voici : les mots « et vois », qui d'après le texte reçu

rapport seulement avec des jugements extérieurs providentiels. Mais nous avons à présent une série d'événements quelque peu différents. Le cinquième sceau fait voir que Dieu a encore un peuple sur la terre. Qui sont ceux qui souffrent maintenant ? Le prophète voit leurs âmes sous l'autel, où ils se trouvaient comme holocaustes. Quoique morts, ils parlent encore. Ils furent égorgés à cause de la parole de Dieu et à cause de leur témoignage. Après cela l'homme ne peut plus rien faire. Ils font appel à la vengeance ; car après que le Seigneur aura pris à Lui les saints célestes, Il commencera à appeler les saints terrestres. Ils ne seront pas, sans doute, régénérés par un autre esprit ; mais ils seront appelés à suivre un autre chemin, et ne connaîtront pas Dieu dans la plénitude et la proximité avec lesquelles Il se révèle à nous maintenant, et dans lesquelles nous devons le connaître. Ces saints auront « l'esprit de prophétie ». Tel était le mode par lequel le Saint-Esprit opérait dans les saints de l'Ancien-Testa-

et la version autorisée, suivent « Viens » dans le cri des quatre animaux vivants me paraît être une interpolation. Dans le cas du second cri (Vers 3), il n'y a pas de différence de jugement parmi les critiques de quelque notoriété, mais, chose étrange, Griesbach et Scholz retiennent le sens ordinaire dans les deux derniers cas et, dans le premier, Knapp avec eux. Buttmann, Hahn, Lachmann, Tischendorf et Tregelles sont unanimes à supprimer ces mots, et, je pense, avec raison. La différence quant à l'interprétation serait celle-ci. D'après la leçon du texte reçu, c'est un appel fait par chaque animal à Jean mais s'ils crient seulement, « Viens » l'appel semblerait s'adresser directement à ceux qui sont montés sur les divers chevaux, et qui, en conséquence, sortent à leur commandement. Le rapport des animaux avec l'action des cavaliers, est rendue plus claire et plus expressive par ce petit changement.

ment. L'effet de l'Esprit de prophétie, c'est qu'ils attendaient la venue de Christ pour l'accomplissement de la promesse et de la prophétie ; et pareillement ces saints attendront la venue de Christ en gloire. Toutes leurs espérances reposent sur Lui, qui doit les délivrer d'une aussi profonde détresse. Ce n'est pas de cette manière que nous devons attendre Christ. Nous avons le repos en Lui maintenant. Bien que nous soyons dans l'attente de la venue de Christ, nous avons actuellement communion avec Lui dans la paix, et le droit, mis à mort ou non, de toujours nous réjouir en Lui. Ce n'est pas l'affaire des chrétiens, maintenant, de dire dans un temps d'épreuve : Jusques à quand, ô Maître souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang ? » etc. Les saints dont il est parlé ici ne seront pas placés, avec Christ, dans la même relation que nous en tant qu'il s'agit de communion. Ils feront appel au Seigneur pour qu'Il juge et qu'Il venge. Nous devons prier le Seigneur qu'Il pardonne. Ainsi Etienne « cria à haute voix : Seigneur ne leur impute point ce péché » Telle est aussi la seule prière qui convienne aux saints participants de la vocation céleste. Mais ici, les saints dont il est question sont sur un terrain différent. Ils prennent la position et expriment les sentiments décrits dans les psaumes. Ceux qui pensent que les psaumes ont pour but de présenter notre position et les sentiments qui nous sont propres comme chrétiens, ne peuvent qu'éprouver une grande difficulté à comprendre le langage de

vengeance et d'imprécation qui y est employé. Mais lorsque l'Eglise sera enlevée, Dieu répandra, de la place qu'il occupe sur le trône, ces jugements apocalyptiques; et c'est à ce moment là que ces psaumes s'appliquent pleinement. Dieu montre maintenant de la miséricorde : alors, ce sera le jugement de la terre. Lorsque ces visions s'accompliront réellement, Dieu ne déploiera pas, comme à présent, les immenses richesses de sa grâce, mais les éclats terribles de sa juste colère ; et ainsi, quand ce jour-là viendra et que les hommes seront encore inattentifs, les saints vivants ou morts diront : « Jusques à quand, ô maître souverain », etc.

« Et il leur fut donné une robe blanche. » (vers. 11). C'est-à-dire que la vengeance leur a été accordée, bien qu'ils ne prennent place sur des trônes qu'au chap. xx. Il n'est jamais dit des esprits dépouillés du corps, qu'ils sont assis sur des trônes. Nous ne lisons pas que des esprits sont glorifiés, mais des corps, c'est alors qu'ils entrent dans la gloire qui leur est destinée. Ils règneront avec Christ. Ainsi, après que l'Eglise s'en sera allée, il y aura des personnes qui rendront témoignage pour Dieu ici-bas, mais qui tiendront un langage totalement différent : ce seront des appels à la vengeance et non des paroles de grâce et de longanimité. Ce fut jadis une chose sainte que d'exterminer les Cananéens ; ce ne serait pas là aujourd'hui une chose chrétienne. Combien cela nous sérait mal, alors que Dieu montre de la miséricorde ! Mais lorsqu'il jugera, cette conduite

qui ne serait pas maintenant de saison, sera convenable et juste.. Si Dieu voit que la terre est dans un état tel qu'il devient nécessaire de la châtier et de la juger, ce sera une sainte chose d'avoir part à cette œuvre. Mais si je jugeais maintenant les méchants qui sont sur la terre, je ferais ce que *ne fait pas* le Seigneur — bien plus, le contraire même de ce à quoi il prend plaisir. Le Seigneur est occupé maintenant à déployer les merveilles de sa grâce ; et tous ceux qui le comprennent, agiront dans le même esprit. Le terrible tremblement du sixième sceau (vers. 12) vient apparemment en réponse à la prière des saints qui sont impliqués dans ces scènes. et montre que les pouvoirs persécuteurs du monde recevaient un avant-goût de leur jugement aussi véritablement que les égorgés, au temps du sceau précédent, sont en principe reconnus dans leur droit avant qu'ils héritent le royaume. Leur sang criait, pouvons-nous dire, au Seigneur Sabaoth. Ils ont vécu pour Dieu et sûrement ils ressusciteront ; mais il leur faut attendre. Une autre classe de martyrs doit encore être complétée. « Et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps, jusqu'à ce que leurs compagnons de servitude, et leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux fussent accomplis. » Nous ne trouvons ici aucuns détails sur la mort de ces saints, il nous faut les chercher plus loin dans d'autres parties de ce livre. En attendant, ceux qui ont souffert les premiers jouissent des résultats de la justice et sont reconnus de Dieu ; mais ils doivent atten-

dre qu'une nouvelle classe différente de frères martyrisés qui doivent souffrir à la fin, soit complétée. C'est alors que viendra la vengeance. Il faut que l'iniquité parvienne à son comble avant l'heure du plein jugement de Dieu. Il doit y avoir auparavant un autre et dernier éclat de persécution. Mais remarquez-le aussi, il n'est laissé à personne la perspective d'être transmué sans passer par la mort.

Nous avons établi que les saints célestes (c'est-à-dire les morts en Christ et nous qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur), ont déjà été enlevés de la terre, comme l'avait fait voir le chap. iv. — le cinquième chapitre ajoutant ce trait de plus que, tandis qu'ils sont en haut, il y a sur la terre des justes aux prières desquels les saints ressuscités prennent intérêt. Ce qui veut dire que ceux qui sont en haut, nous apparaissent animés de l'esprit d'intercession ; et il n'est rien de plus doux que cette position — rien en quoi nous soyons plus réellement rapprochés de Christ, sauf notre relation immédiate avec Lui-même. L'Eglise est destinée à avoir ce privilège dans la gloire, comme nous l'avons maintenant dans la grâce à l'égard de tous les hommes (1 Tim. ii) — le privilège de l'intercession pour d'autres qui sont encore dans l'épreuve sur la terre. L'Eglise prendra le plus profond intérêt à leurs tribulations, à leurs bénédictions et à leurs espérances.

Mais qui sont ceux qui souffrent sur la terre? Au chap. vi. 9, comme nous l'avons vu, il y a un effroyable massacre des saints. Ils poussent

des cris qu'avec saint Jean et par son moyen il nous est permis d'entendre. Ils en appellent à Dieu comme au Maître souverain de toutes choses. « Jusques à quand, ô Maître souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? » Evidemment ceci n'est pas le cri d'un chrétien ; je ne dis pas que ce ne sera pas un cri de croyants, mais il sera approprié à leurs circonstances et aux voies de Dieu d'alors. On a des vues si bornées, qu'on s'imagine qu'il n'est pas possible d'être croyant sans être chrétien. Il est vrai que maintenant un croyant est naturellement un chrétien ; les jeunes enfants mêmes connaissent le Père. « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père » Mais nous devons toujours tirer nos pensées et notre langage de l'Écriture, et non de notre propre imagination. Or, bien qu'Abraham et tous les saints de l'Ancien-Testament fussent nés de l'Esprit, ils n'étaient cependant pas chrétiens dans le sens propre du Nouveau-Testament ; car un chrétien n'est pas seulement celui qui a la foi en Christ, mais celui à la foi duquel Christ mort et ressuscité a été présenté par Dieu, et qui a, par conséquent, le Saint-Esprit pour l'unir à Christ dans le ciel. Mais cela n'était pas et ne pouvait pas être jusqu'à ce que Christ fût venu et eût achevé l'œuvre de la rédemption. Ils étaient sans nul doute régénérés ; car le fait d'être né de nouveau n'implique pas nécessairement que l'œuvre de l'expiation a été préalablement accomplie ; mais cepen-

dant c'est dans une position différente que nous avons été introduits par l'œuvre accomplie et par le résultat qu'elle a eu, la présence de l'Esprit durant l'absence de Christ

Ce ne sont donc pas des accents chrétiens que font entendre les âmes qui sont sous l'autel ; elles nous rappellent plutôt la position et les sentiments révélés autrefois. Depuis que le Seigneur Jésus Christ est venu et est monté au ciel, comme le Rejeté maintenant glorifié, les souffrances de Christ comme le juste témoin pour Dieu et l'expression de la *parfaite grâce* envers l'homme, sont, pour ainsi dire, reproduites dans les siens. Le Saint-Esprit les met en communion de sentiment avec Christ. Ce qui était auparavant vrai dans une certaine mesure, devenait maintenant la portion des saints. Nul autre que Christ ne pouvait souffrir de la part de Dieu pour le péché. Mais une partie des souffrances, même des souffrances de la croix provenait du fait que Christ y était placé par la malice des hommes ; il y en avait une autre partie, beaucoup plus profonde et qui résultait de ce qu'il était placé là par la grâce de Dieu pour revendiquer les droits de la sainteté et délivrer le pécheur. Dans cette dernière, Il souffrit *pour nous* : dans la première nous pouvons et devons souffrir *avec Lui*. De là, l'apôtre Paul n'hésite pas à dire : « Pour le connaître, Lui... et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort ». Un chrétien peut partager les souffrances de Christ dans le sens d'être rejeté, même jusqu'à la mort. Maintes fois l'apôtre

lui-même eut à la lettre cette perspective devant lui. (Voyez 2 Cor. 1. iv). Il connaissait la communion des souffrances de Christ ; Etienne la connut de même. Tel n'est pas du tout l'esprit de ce cri. Ici, ceux qui souffrent sont sous le profond sentiment de l'injustice dont ils sont l'objet et ils n'invoquent que le jugement de Dieu. Quelle différence quand, au lieu de fuir la prison et le jugement, on se retire en rendant grâces à Dieu plein de joie pour avoir été estimé digne de souffrir la honte pour le nom de Jésus ! Est-ce là ce que nous trouvons ici ? Sans doute le monde agit avec injustice ; mais il y a quelque chose de plus précieux que d'en appeler à Dieu pour qu'il traite le monde comme le monde nous a traités. C'était là ce qui avait lieu lorsque les hommes étaient sous la loi ; et c'est ainsi que le principe de la juste rétribution paraîtra de nouveau au jour millénial, quand ils auront la loi écrite sur leurs cœurs. En tant qu'il s'agit de la justice que procure l'observation de la loi, Dieu l'accomplit maintenant dans les siens. Mais il y a un autre principe qui est développé sous toutes les formes ; car *la grâce de Dieu va chercher les perdus*. La mort de Christ est la plus grande manifestation de cette grâce, et le Saint-Esprit produit l'esprit de grâce dans le cœur de son peuple. Mais le cri du cinquième sceau est, que le péché soit mis à la charge des oppresseurs et qu'en conséquence la vengeance ait son cour ; c'est là la justice, mais non pas la grâce. N'oublions pas cependant, que Dieu ne nous permet pas de faire entendre à no-

tre gré un cri de justice ou un cri de grâce. Nous avons toujours tort si, toutes les fois que nous souffrons de la part du monde, chaque coup ne nous pousse pas à demander grâce pour nos persécuteurs. Dans nos rapports de chrétiens à chrétiens, nous sommes en droit, sans doute, de nous attendre les uns de la part des autres à une conduite honnête et juste : il entre dans le caractère d'un chrétien de sentir ce qui est mal et d'apprécier ce qui est bien (Rom. xii). Mais il devrait toujours y avoir puissance pour s'élever au-dessus du mal et lui opposer Christ, qu'il s'agisse soit de discipline à l'égard de ceux de dedans, soit d'intercession en faveur de ceux de dehors. Dieu agit en parfaite grâce, et nous devrions l'imiter dans nos rapports avec le monde. Ici, dans l'Apocalypse, c'est tout autre chose : Dieu exerce des jugemens préparatoires ; et il en résulte, pour les siens, un autre genre de relation, que celle dans laquelle il nous a placés jusqu'à ce qu'il nous prenne à Lui-même. En conséquence, ce que nous y trouvons c'est l'attente juive d'une délivrance, au moyen de la destruction des adversaires par la main de Dieu, et non l'espérance que nourrit le chrétien d'être retiré de la scène et transporté au ciel. Une juste vengeance est invoquée sur les habitants de la terre. Cela n'implique point chez les saints un caractère vindicatif, mais assurément ce n'est pas non plus la grâce pratique. Ils s'attendent donc à ce que Dieu juge, au lieu de soupire, comme nous serions, après la venue de Christ pour qu'il nous prenne à Lui. • L'Esprit et

l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens ! »

Remarquez que le mot employé ici pour « Seigneur » n'est pas le terme généralement usité mais le même qui se rencontre en Luc II. 29 ; Actes 17. 24 ; Jude 4. Il signifie Seigneur dans le sens de « Maître souverain ». Il est aussi employé en 2 Pierre II. 1 : « Reniant aussi le Maître qui les a achetés ». Nous n'avons pas ici l'intimité dans laquelle nous le connaissons comme « notre Seigneur » ; mais la relation générale d'autorité dans laquelle le Seigneur est le Maître du monde entier — de tous les hommes, soit bons soit mauvais. Il n'est jamais dit que ceux qui connaissent le Seigneur Jésus Christ, par le Saint-Esprit, puissent renier le Seigneur qui les a achetés.

Quoi qu'il en soit, à cet appel répondent les cris de douleurs de toute la nature, présentant, sous une forme symbolique, aux yeux du prophète ce qui allait arriver. « Et je vis, lorsqu'il ouvrit le sixième sceau, et il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac fait de poil, et la lune devint rouge comme du sang ; et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre comme un figuier, agité par un grand vent, jette loin ses figues tardives. Et le ciel se retira comme un livre roulé, et toute montagne et toute île furent remuées de leur place » (Vers. 12-14). Les cieux sont bouleversés depuis un bout jusqu'à l'autre ; les étoiles tombent, etc., évidemment, à ce qu'il me semble, dans la vision seulement. « Et les rois de la

terre, et les grands, et les chiliarques, et les riches, et les forts, et tout esclave et tout homme libre, se cachèrent dans les cavernes et entre les rochers des montagnes. Et ils disent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et nous cachiez de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau, car le grand jour de sa (1) colère est venue; et qui peut subsister? » (Vers. 15-17). Ces jugements imminents jettent dans l'agitation les hommes de toutes les classes. Ce n'est pas réellement le grand jour de la colère de l'Agneau; cependant les hommes le pensent; ils craignent que le dernier jour ne soit déjà venu. Plusieurs ont cru que ce sceau représente l'épiphanie du Seigneur en jugement à la fin du siècle. C'est ce qui les a amenés à voir dans cette description un récit littéral des changements dans le ciel et sur la terre qui accompagnent ce grand événement. Mais de semblables pensées ne reposent sur aucun fondement solide. En premier lieu, le septième sceau n'est pas encore ouvert, de sorte que ce ne peut être la fin, lors même qu'on adopterait le système d'après lequel les trompettes ne seraient que la répétition des sceaux, sous un autre point de vue. De plus, il n'y a pas un mot faisant allusion à la présence du Seigneur. Il y a un grand tremblement de terre; mais l'apparition de Jésus est incomparablement plus sérieuse que toute commotion possible dans

---

(1) La Vulgate, avec une forte autorité des MSS, lit leur colère (*ipsorum*, non pas *ipsius*)

le monde. La différence est manifeste. si nous comparons ces versets avec le chap. xix. 11-21 de ce livre, et avec 1 Thess. v ; 2 Thess. i ; Luc xvii. 24-37, etc. Pour ne rien dire de la sixième trompette, sous la septième coupe (que l'on doit sûrement reconnaître comme ne passant pas ayant le sixième sceau), il est un tremblement de terre dont le Saint-Esprit parle en termes encore plus expressifs. Cependant nous savons que celui-ci a lieu *avant* le jour du Seigneur ; car tous admettent que les coupes sont versées avant qu'il vienne comme un larron. Et *a fortiori* pourquoi pas le sixième sceau ? Si ces commotions eussent été envoyées sous le septième sceau, la raison aurait pu paraître plus valable : dans l'état des choses, elle n'existe réellement pas.

Il y a aussi cette différence notable entre le sceau qui nous occupe et les passages de Matthieu xxiv ; Marc xiii, et Luc xxi. auxquels quelques-uns voudraient le rattacher, que dans ces derniers il est expressément dit du Fils de l'homme qu'il est vu venant dans les nuées du ciel avec puissance et grande gloire, et que dans le premier, comme nous l'avons observé, on ne trouve pas trace de ce fait. Nous trouvons dans la description du sceau, que tous les hommes dans leur terreur disent aux montagnes et aux rochers (*ceci serait-il littéral, après qu'ils avaient été remués de leur place ?*) : « Tombez sur nous et nous cachez de devant Celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau ; car le grand jour de sa colère est venu, et qui pourra

subsister ! » C'est là une révélation, non pas de ce que Dieu déclare au sujet des temps et des circonstances, mais de l'effroi des hommes et de son effet sur leurs consciences. Prendre ce que Jean dit dans la vision pour autant de réalités physiques qui devaient alors se produire littéralement dans le soleil, la lune, les étoiles et le ciel, serait, je pense, adopter une opinion sans y avoir mûrement réfléchi. Aurait-on besoin et serait-il possible d'invoquer la chute des montagnes et des rochers, si les étoiles tombaient réellement sur la terre ? Les hommes ou le globe lui-même pourraient-ils survivre à un tel choc ? En outre, il est clair que la description fait allusion à des passages de l'Ancien Testament, tels que Es. XIII ; XXXIV ; Ezéch. XXXII, 7, 8 ; et Joël II. Or, ce dernier affirme nettement que les signes qui y sont prédits ont lieu *avant* que vienne la grande et terrible journée du Seigneur, et le premier reçut son accomplissement dans le passé, lors de la chute de Babylone, quoiqu'on puisse aussi voir en eux des types d'une catastrophe plus solennelle et plus universelle qui doit avoir lieu à la fin. Tout ceci, à mon avis, prouve d'une manière décisive que le sixième sceau, d'après la place naturelle qu'il occupe dans la prophétie, ne désigne en aucune façon la grande journée du Seigneur, mais fait ressortir, d'abord en figures et puis en langage ordinaire, une terrible révolution qui renverse les institutions existantes et tout l'ordre gouvernemental. Toutes les autorités, souveraine, dépendantes, et subordonnées cessent leurs

fonctions. Le choc est universel. Les hommes pensent que la dernière heure est venue ; — ce n'est pas le Seigneur, c'est leur conscience effrayée qui appelle ce moment, le jour de sa colère. Mais quand ce jour-là vient (comme au chap. XIX), ils sont hardis comme des lions. La fréquence même des jugements divins agit sur les cœurs endurcis des hommes, et ainsi, bien que les trompettes n'aient pas encore sonné, et que les jugements doivent devenir de plus en plus intenses, pourtant lorsque le Seigneur vient en personne, au lieu de crier que les montagnes les couvrent, ils sont trouvés combattant contre Lui. Quand leurs consciences étaient moins endurcies, ils s'alarmaient, mais lorsque le grand jour arrive ils sont en rébellion ouverte contre Christ. Ce que c'est que le cœur de l'homme ! et quelle grâce infinie que le Seigneur nous ait amenés, non pas à la pensée de sa colère — bien que je puisse désirer que le Seigneur veuille se servir de ce moyen pour réveiller les âmes — mais quelle grâce de penser qu'Il nous a amenés dans la paix, et qu'Il veut nous avoir dans la pleine jouissance de nos bénédictions célestes, même lorsque tous ces jugements passent au-dessous de nous ! Être dans la céleste présence de Celui qui exécutera alors ces jugements — telle est notre portion. Le Seigneur nous accorde de marcher en sa grâce maintenant, de ne pas nous laisser entraîner dans l'esprit du monde et de ne pas nous prévaloir de nos droits ! Du moment que les hommes pécheurs commencent à parler de leurs droits,

la seule chose à laquelle ils ont droit en la présence de Dieu, c'est d'être jugés et perdus. S'il agissait envers nous sur ce pied-là, quand et comment pourrions-nous être sauvés? Mais Il nous a pardonné toutes nos fautes, et nous a donné la joie de tenir ferme pour ses droits. Le Seigneur nous accorde d'être vrais à l'égard de Lui-même et de sa croix!

---

#### CHAPITE VII,

Le lecteur attentif de l'Apocalypse aura remarqué que ce chapitre ne fait point partie à proprement parler du cours des événements; c'est-à-dire qu'il ne nous présente ni l'un des sceaux, ni l'une des trompettes, ni l'une des coupes. Les sceaux ne sont pas encore épuisés. Nous en avons eu six au sixième chapitre, et nous en trouvons un septième au chapitre huit. Quel est donc le sens du chap. vii? Il constitue un intervalle — une espèce de parenthèse dans la suite de ces événements — qui se rencontre entre le sixième et le septième sceau, sous le sixième il survient une effroyable catastrophe parmi les rois et leurs sujets, les grands et les petits, qui appellent les montagnes et les rochers à tomber sur eux et à les cacher de de-

vant la colère de l'Agneau. Dans leur pensée son jour était arrivé.

D'un autre côté, lorsqu'il ouvre le septième sceau (ch. VIII.), il se fait dans le ciel un silence d'environ une demi-heure : de sorte que l'ensemble du chap. VII ne constitue pas un chaînon dans la succession des événements qui se déroulent par anticipation sous les regards de saint Jean. Mais il n'y a pas moins d'ordre et de régularité dans cette interruption apparente du fil de l'histoire que dans la série formellement comptée des jugements, parce que tout ce que Dieu fait est parfait : tous les détails sont établis avec le plus grand soin et la plus grande précision. Une considération qui confirme cela c'est que, lorsque nous arrivons aux sept trompettes, nous trouvons la sixième au chapitre IX, tandis que la septième n'apparaît qu'au chap. XI, vers. 15 ; de sorte que tout le chap. X, et la plus grande partie du chap. XI forment une grande parenthèse où des événements sont révélés, d'une manière tout à fait semblable à ce que nous avons ici. Pour moi, c'est même plus remarquable encore dans les trompettes. Il est dit en effet au chap. IX, 12 : « Le premier malheur est passé ; voici, il arrive encore deux malheurs, » etc., et nous avons alors le sixième ange sonnant de la trompette et la description des cavaliers de l'Euphrate. Mais ce n'est qu'au chap. XI, 14, que nous lisons « le second malheur est passé, » paroles qui se rapportent évidemment aux cavaliers de l'Euphrate mentionnés auparavant dans le chap. IX. De sorte

que tout ce qui est relatif à l'ange puissant, qui descend du ciel, au petit livre que le voyant devait prendre et dévorer, au temple et aux adorateurs qu'il devait mesurer, ainsi qu'à la cour et à la cité abandonnées pendant quarante-deux mois, et aux deux témoins, à leur témoignage, à leur mort, à leur résurrection et à leur ascension, etc. ; — tout cela fait partie de ce remarquable épisode. Par conséquent, de même qu'il existe une parenthèse entre le sixième et le septième sceaux, il en existe une parfaitement correspondante entre la sixième et la septième trompettes ; et de plus, les coupes nous présentent quelque chose de tout à fait analogue. Si vous regardez à la sixième coupe (ch. xvi, 12.), vous verrez qu'il y a une interruption entre elle et la septième. Premièrement, l'eau du grand fleuve Euphrate tarit afin que la voie des rois qui viennent du soleil levant fût préparée. Et ensuite nous trouvons un sujet tout différent. « Je vis sortir de la bouche du dragon trois esprits immondes », etc. — « ce sont des esprits de démons ; » et puis, quelque chose encore de différent de cela, « voici, je viens comme un larron. Bienheureux est celui qui veille, » etc. C'est là une courte mais remarquable parenthèse qui à la fois rend compte du mal et annonce la venue du Seigneur pour le juger. Je n'y fais allusion ici que pour faire voir qu'il n'y a rien dans la parole de Dieu, et particulièrement dans ce livre-ci, qui ne s'y trouve à dessein et avec une portée bien précise.

Si vous prenez l'Apocalypse, il se peut qu'à

première vue elle ne vous semble qu'un labyrinthe embrouillé ; mais elle n'est nullement cela, et une pareille impression ne provient que d'une précipitation ignorante, ou d'une incapacité de discernement. Le fait est qu'on apporte à l'étude du livre certains sentiments ou certaines vues, au lieu d'attendre dans le désir de savoir quelles sont les pensées de Dieu et ce qu'il dit dans ses pages. Mais nous prenons pour la parole de Dieu le terrain le plus élevé, et nous maintenons que ce n'est que par l'efficacité du Saint-Esprit que l'on peut comprendre quelque partie que ce soit de cette parole. Or, qu'il s'agisse de l'âme d'un homme, de son salut et de ses espérances, de sa marche pratique soit comme individu, soit comme faisant partie d'un corps, de ses voies dans l'Eglise ou dans le monde, de son besoin d'instruction touchant le culte et le service de Dieu, ou même touchant ses devoirs dans les diverses relations qu'il soutient sur la terre quelles qu'elles soient, il existe une lumière divine pour tous les pas du chemin, et la seule raison par laquelle nous ne la voyons pas tous, c'est parce que nous n'avons pas l'œil simple que donne la foi. C'est la foi qui obtient la bénédiction, et je crois que de même que cette parole est toujours vraie : « Qu'il te soit fait selon que tu as cru », il y a aussi aveuglement selon la mesure d'incrédulité. Le Seigneur accorde toujours la bénédiction sur laquelle la foi compte de sa part ; l'incrédulité trouve inévitablement la stérilité qu'elle mérite.

Mais revenons à notre sujet. Longtemps j'avais été arrêté par la difficulté que présentaient le scellement d'un corps de juifs élus et la vision d'une innombrable foule de Gentils sauvés, lorsque leur bénédiction arrive seulement dans une portion plus avancée du livre. Mais du moment que j'ai appris que tout cela était une parenthèse et que l'époque où le résidu scellé d'Israël et les Gentils sauvés entrent réellement dans l'action et prennent leur place sur la scène, était une tout autre chose, cette difficulté a disparu. Pendant que les jugements continuent, Dieu permet pour notre consolation que le rideau soit ôté, s'écarte un petit moment, et nous voyons qu'ils sont tous en sûreté sous ses yeux et prêts à être manifestés au temps convenable. Mais pour ce qui est de savoir *quand* ils viennent publiquement en vue, c'est une autre question. Le chap. xiv fait mention d'un corps de 144,000 dont l'Agneau est le centre, et qui se tiennent avec Lui sur la montagne de Sion, ayant son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts. Ce corps est évidemment analogue à celui que nous avons ici, quoiqu'il ne soit pas le même; et peut-être pouvons-nous aussi comparer, mais non pas identifier, les « nations » dont il est parlé en Apoc. xxi, 24-26, avec la foule innombrable de Gentils que nous présente notre chapitre. Leur ressemblance avec les brebis de Math. xxv est plus frappante encore, parce que celles-ci ne sont pas simplement les Gentils bénis du jour millénial, mais ils avaient soutenu l'épreuve durant le douloureux

intervalle qui l'avait précédé. Et remarquez que dans ce passage les brebis sont distinguées des frères du Roi dont la position est encore plus rapprochée de Lui-même — les saints Juifs auxquels, après l'enlèvement de l'Eglise au ciel, sera confié l'Evangile du royaume qui doit être prêché dans tout le monde comme un témoignage à toutes les nations avant que la fin arrive. Ainsi, en Math xxv, 31-46, les frères Israélites du Roi, immédiatement avant la fin, servent à éprouver les Gentils qui à son apparition sont mandés devant son trône et distingués les uns des autres comme bénis ou maudits, selon que la conduite qu'ils ont tenue envers les messagers qui annonçaient l'approche du royaume, au temps de leur douloureux témoignage, a prouvé leur foi ou leur incrédulité. Dans les jours de paix du Millénium il sera né des millions de Gentils pour lesquels sera fatale la mise en liberté de Satan hors de sa prison à son terme.

Nous avons donc simplement dans ce chapitre deux scènes remarquables, rattachées l'une à l'autre par le sens qu'elles ont sinon quand à l'époque où elles ont lieu, en dehors de la marche régulière des choses. L'Esprit de Dieu interrompt pour le moment la description qu'il faisait des jugements divins dans leur ordre historique, et nous montre que Dieu a en réserve de la miséricorde même dans le jour de détresse qui vient. Israël se trouvera dans des circonstances terribles : « Jérusalem recevra de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés » Comme elle a été ardente dans sa haine contre

le Seigneur, ainsi entend-il que sa colère soit doublement répandue sur la ville coupable. Nous avons vu passer sous nos yeux les jugements qui commencent d'abord par des événements comparativement ordinaires, tels que l'apparition d'un grand conquérant, des meurtres sur une grande échelle, la famine, les plaies, mortelles de Dieu (la mort ayant trait au corps et le hadès à l'âme); puis un éclat impitoyable de persécution contre le peuple de Dieu; ensuite une effroyable convulsion universelle embrassant le ciel, la terre et la mer, sujet de la plus vive alarme et de la plus grande épouvante parmi les hommes qui pensent que le jour de la colère de l'Agneau est venu. Mais ce jour n'était pas encore venu en ce moment. Lorsqu'il sera arrivé, le Seigneur exécutera en personne le jugement sur les morts et sur les vivants. Mais ici c'est une terreur panique qui s'empare des hommes et leur fait redouter le jour du jugement. Et les rois de la terre et les grands, et les chiliarques, et les riches, et les forts, et tout esclave et tout homme libre, furent dans la dernière consternation.

Mais ici le Seigneur s'arrête, et nous prend à part pour un temps, afin de nous montrer ce que sa miséricorde va faire. « Et après ces choses je vis quatre anges... retenant les quatre vents de la terre. » Pour le moment un frein est mis à leur impétuosité. « Et je vis un autre ange montant du soleil levant, ayant le sceau du Dieu vivant; et il cria à haute voix aux quatre anges, auxquels il avait été donné

de nuire à la terre et à la mer, disant: Ne nuisez pas à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons scellé les esclaves de notre Dieu sur leurs fronts » (Vers. 2, 3.) Quelques-uns se sont imaginé que l'ange qui a le sceau est Christ, en partie parce qu'on prétend que l'œuvre dont il s'agit consiste dans la communication du Saint-Esprit, sceau de la rédemption. Pour moi tout cela est plus que douteux. Le Seigneur ne prend jamais la forme et le titre d'un ange, que lorsque nous arrivons à la série des trompettes. Que nous regardions aux sceaux, ou à la parenthèse qui se trouve entre les deux derniers, Il est invariablement comme *l'Agneau*, partout où il est question certainement de Lui. Ensuite, cet ange *monte* du soleil levant. Je puis sans difficulté appliquer un tel mouvement aux anges assujettis au Fils de l'homme, qui montent et qui descendent pour faire son bon plaisir : mais lorsque le Seigneur apparaît sous la forme angélique, ou bien c'est dans son service de Souverain-sacrificateur avec l'encensoir d'or, ou Il *descend* en proclamant son empire et avec des signes de sa puissance qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Dans la scène décrite ici, il n'est rien dit qui révèle sans équivoque sa gloire propre. On a beaucoup insisté sur la phrase « jusqu'à ce que nous ayons scellé, » comme si elle renfermait une allusion à la pluralité des personnes dans la Divinité, ainsi qu'en Gen. 1, 26. Je suis surpris qu'on n'ait pas observé que le reste de la phrase était incompatible avec un sens pareil. Le Père,

le Fils et le Saint-Esprit (car tel dans ce cas serait le sens), diraient-ils, « jusqu'à ce que nous ayons scellé les esclaves de *notre Dieu*. » Cette idée est absolument sans fondement aucun. Un pareil langage, lors même qu'on le mettrait dans la bouche du Seigneur exclusivement, ne semblerait pas en harmonie avec sa dignité. Il enseigne ses disciples à dire « notre Père, » mais il ne le dit pas avec eux ; et quand il les associe avec Lui-même comme ressuscité des morts, l'expression dont il se sert même alors, c'est : « *Mon Père est votre Père ; mon Dieu est votre Dieu ;* » — ce n'est jamais *notre Dieu*.

Le sens est donc que, avant que les jugements divers frappent la créature, Dieu se sera préparé un certain peuple par Lui-même. Ce sont des personnes scellées du sceau du Dieu vivant, c'est-à-dire qu'elles sont revêtues d'un caractère en tant que mises à part pour Dieu. Caïn fut revêtu par Jéhovah d'une marque bien différente : elle avait pour but de le mettre à l'abri du jugement de l'homme. Ici aussi le sceau peut impliquer l'idée de protection. Dans tous les cas, ces hommes sont scellés sur leurs fronts, ce qui, naturellement, ne signifie pas une marque physique, mais le fait que Dieu les met à part pour lui-même, et je suppose d'une manière publique. Qui sont les scellés ? Un résidu déterminé de son ancien peuple.

Ainsi, nous voyons les anges retenir les jugements qui vont tomber sur la création, et le sceau de Dieu est mis sur un certain nombre de personnes choisies du milieu d'Israël. Dieu aura

des élus d'entre ce peuple, mais ce sera une élection personnelle et individuelle, et non pas simplement une élection nationale, comme jadis. Lorsque David entreprit de faire le dénombrement du peuple, ce fut un péché présomptueux ; mais ici c'est Dieu qui, dans sa grâce, prend pour lui-même un ensemble complet des tribus d'Israël. Le nombre 144,000 est un nombre régulier et complet, quoiqu'il soit un nombre mystique ayant trait, je suppose, à l'usage que Dieu veut faire ici-bas de la nation privilégiée. Le nombre douze implique toujours l'idée de quelque chose de parfait en vue de l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, en tant que confiée à l'administration de l'homme. on peut voir cela dans les douze tribus d'Israël, les douze patriarches, les douze apôtres, et même dans les douze parties et les douze fondements de la nouvelle Jérusalem. C'est un nombre parfait dans les choses du ressort de l'administration de l'homme. De là vient que, lorsque la nation d'Israël doit être introduite de nouveau, nous trouvons employé par le Saint-Esprit le multiple de douze et exprimé par des mille : le plein résultat pour ce qui concerne Israël, de l'administration que Dieu confiera à l'homme.

Une question importante a été soulevée ici : on a demandé si les tribus d'Israël devaient être prises dans le sens littéral ou dans un sens mystique. On fait valoir en faveur du dernier que la toute première vision, celle des chandeliers, image empruntée au sanctuaire juif, ainsi que les allusions renfermées dans les sept épîtres

qui suivent, mais plus particulièrement dans le chap. III, 12, comparé avec le chap. XXI, 12, conservent le sens chrétien tout le long du livre. Mais raisonner ainsi, n'est-ce pas méconnaître le fait que l'application de symboles juifs aux Eglises, pendant qu'elles sont expressément mentionnées comme se trouvant ici-bas, et d'autres encore à l'Eglise, soit glorifiée en haut, ou suivant Christ, lorsqu'il vient du ciel au jour du Seigneur, est entièrement distincte de la question, si certains symboles, pris d'Israël, ne peuvent pas s'appliquer aussi à une classe différente de témoins sur la terre entre ces deux termes? La véritable question consiste dans l'intervalle entre le moment où il n'est plus fait mention des églises et celui où l'Epouse apparaît en gloire, avec l'Epoux. Il suffit de bien poser la question pour montrer le manque complet de force de l'argument dans son application, non pas à Apoc. II, III, ni à Apoc. XXI, 12, où en général nous sommes tous d'accord, mais aux visions prophétiques à partir du chapitre VI.

En outre, il est accordé par le plus intelligent de l'école historique que, vers la fin du siècle, les Juifs seront convertis et se mettront à la tête dans le chant de louange que les saints terrestres feront retentir en ce temps. Il se peut que cela soit placé trop tard dans le livre et appuyé sur la faible preuve de la rencontre du mot *Hébreu* « Alleluia » en Apoc. XIX, 3 : le fait n'en est pas moins admis — celui d'une prophétie apocalyptique de ce qui doit arriver avant l'apparition du Seigneur. Et qui plus est, une portion

considérable de la même école, représentée par un de ses ouvrages les plus populaires (dissertations sur les prophéties de l'Evêque Newton, tom. I, pages 578, 579), prend les tribus d'Israël dans leur portée naturelle, historique, et applique la prophétie qui nous occupe à la vaste influence que les Juifs convertis exercèrent sous le règne de Constantin. De fait, le premier écrivain chrétien qui fasse allusion à ce chapitre, Irénée; le pieux Evêque de Lyon, explique sans hésitation l'omission de Dan de manière à prouver qu'il pensait que c'étaient bien les tribus d'Israël qu'il désignait réellement. C'est le même langage que tient aussi Victorien dans un passage au moins du commentaire le plus ancien qui existe sur l'Apocalypse. D'autres commencèrent bientôt de tourner vers la méthode allégorique, jusqu'à ce qu'à la fin la théorie anti-judaïque devînt de beaucoup la plus générale.

Mais il peut être bon de signaler rapidement les raisons alléguées par l'un des plus habiles défenseurs de l'école mystique, Vitranga. D'abord, il prétend que s'il faut prendre les noms dans le sens littéral, il doit en être de même pour le nombre. Mais cela s'en suit-il? Et s'il le fallait, où serait l'obstacle? Celui qui au jour d'Elie s'était réservé 7 000 *peut* bien sceller 144,000 d'Israël à une époque future. Mais je ne vois pas la nécessité de cela. Il n'y a pas de difficulté, sauf pour un esprit fasciné par l'amour d'une simplification excessive, à prendre les personnes dans le sens littéral et leur nombre dans le sens symbolique. On ne nie point que

les symboles existent, ni qu'ils aient un sens déterminé, mais c'est contraire à tous les faits d'attendre une harmonie de couleurs dans toutes les parties. De plus, que faudrait-il entendre par un Ruben, un Gad, un Aser mystiques? Personne, que je sache, ne prétend attribuer à ces noms une signification distincte, à moins que ce ne soit quelque esprit entièrement livré aux caprices de son imagination. Ensuite, si c'est dans ce sens qu'il faille les prendre, on peut s'attendre à ce que chacun d'eux ait sa signification, et on la cherche en vain chez ceux qui plaident avec le plus d'ardeur en faveur de l'idée générale. On met encore en avant que par les scellés il faut entendre les élus de Dieu, qui doivent être garantis d'une calamité d'ailleurs universelle; et qui peut assurer que ce ne sont que des Juifs? Mais qui affirme qu'il n'y a pas d'autres élus que ceux-là? Nous allons voir que la portée de la prophétie et le contexte font entendre le contraire. Ce qu'il y a de faux, c'est donc, non pas de prétendre que les milliers scellés sont pris des tribus d'Israël seulement, mais de prétendre qu'il n'y aura pas d'autres saints que ceux-là. En troisième lieu, l'omission de Dan semble présenter une difficulté pour le moins aussi grande dans l'hypothèse mystique que dans l'interprétation littérale. Dans la bénédiction de Moïse (Deut. xxxiii), Siméon est laissé de côté. Faut-il donc prendre cette liste des tribus d'une manière allégorique? En quatrième lieu, le passage parallèle allégué (Apoc. xiv, 1) ne prouve en aucune manière qu'il ne s'agit pas des tribus

d'Israel prises à la lettre. Les 144,000 du chap. XI/ sont des saints existant sur la terre peu avant la catastrophe finale, et en contraste avec ceux qui sont souillés par Babylone et tenus asservis par la Bête. Mais qu'ils soient l'Eglise plutôt qu'un résidu de Juifs pieux associés dans la pensée de l'Esprit avec Christ qui a souffert, mais qui est maintenant exalté, c'est ce que les écrivains de cette trempe n'ont même jamais bien considéré, et beaucoup moins encore l'ont-ils établi d'une façon ou de l'autre.

D'un autre côté, je comprends que la distinction des tribus est incompatible avec tout autre sens que le sens littéral. Puis encore la distinction entre les scellés d'Israel et la multitude innombrable de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, est aussi évidente, aussi positive qu'il est possible de l'exprimer par des mots. De sorte que si on l'examine de près, la théorie mystique ne peut échapper au reproche d'absurdité ; car elle identifie les Israélites scellés avec les Gentils qui ont des palmes en leurs mains, nonobstant le contraste manifeste et formel dans lesquels le chapitre les place. Cela vient de ce qu'on ne veut voir dans la multitude Gentille que la réunion de toutes les générations successives des élus d'entre les tribus d'Israel. Pour ce qui concerne les scellés, on ne trouve rien qui suggère l'idée qu'il y a succession parmi eux : l'ordre de suspendre l'action des quatre vents, jusqu'à ce que les élus fussent scellés, implique même le contraire. C'était une heure précise limitée, comme si il s'a-

gissait d'une classe spéciale de personnes. Mais ce qui tranche la question, c'est que les Gentils, porteurs de palmes (c'est-à-dire, selon quelques-uns, *l'Église chrétienne dans sa plénitude céleste*), sont tous décrits comme venant de la *grande tribulation* — tribulation que même ils considèrent comme ayant suivi les jours de Constantin. Ainsi, à mon avis, tout concourt à prouver avec force que les scellés de notre chapitre sont à la lettre Israélites ; — ils ne sont pas seulement d'Israël, mais ils sont Israël, l'Israël de Dieu, de même que l'interprétation mystique de la première partie du chapitre, avec l'interprétation littérale du reste, conduit ses défenseurs aux conséquences les plus grossières ; là on la suit systématiquement.

Quant aux tribus dont il est fait mention, il y a un point particulier sur lequel je ne puis dire que peu de chose. On y trouve les fils des diverses femmes de Jacob : d'abord les deux fils de Léa, Juda et Ruben ; puis ceux de Zilpa, servante de Léa, Gad et Aser ; ensuite Nephthali, le fils de la servante de Bilha, et à la place de Dan, son autre fils, est substitué Manassé, premier-né de Joseph. Viennent ensuite les quatre fils de Léa, Siméon, Lévi, Issachar et Zabulon, et enfin les fils de Rachel, Joseph et Benjamin. Evidemment les fils sont placés d'après leurs différentes mères, les enfants des servantes étant entremêlés avec ceux des femmes libres. Dan, qui avait été le plus en évidence pour l'idolâtrie, est omis, et à la place d'Éphraïm, le plus jeune fils de Joseph, nous

trouvons Joseph lui-même. Ce sont les appelés d'Israël que nous avons ici ; mais les tribus sont comptées et disposées dans un ordre particulier. Ce n'est plus l'ordre selon la nature, celui de la naissance, qui est suivi, mais il semble que Dieu fait entendre qu'il voulait en faire aussi un peuple spirituel, marqué de son sceau. Ce seront de vrais Israélites en qui véritablement il n'est point de fraude. Dan n'est pas non plus déshérité à la fin. (Ezéch. XLVIII, 1, 32.)

Mais il y a autre chose. Dieu va aussi sauver une multitude de Gentils, et ici il n'est point indiqué de nombre : pensée bien délicieuse par son ampleur ; car quoique Dieu en tire maintenant un peuple pour son nom, néanmoins quand nous pensons aux multitudes qui sont plongées dans les ténèbres, aux myriades de myriades qui vivent dans les contrées païennes, et que nous nous disons que dans leur sein il se trouve tout au plus çà et là une poignée d'hommes ayant la connaissance de Dieu, quel sujet de réflexions pénibles et humiliantes n'est-ce pas pour nos cœurs ? Mais n'est-ce pas remarquable que lorsque Dieu va nous montrer l'accroissement de la méchanceté, tant du Juif que du Gentil, et que ses jugements sont sur le point d'éclater, nous trouvons que cette multitude est comptée avec le plus grand soin en Israël et que Dieu n'oublie pas les pauvres Gentils ? Il se peut qu'ils ne soient pas placés dans la même position élevée que les Israélites, mais néanmoins Dieu les bénira d'une manière merveilleuse. Mais le prophète qui venait de reconnaître les élus scellés d'Israël et en avait

entendu la nombre doit recourir à un des anciens pour apprendre quels sont ceux dont se compose cette multitude innombrable. Ils étaient pour Jean une foule nouvelle, inconnue parmi les bienheureux. S'ils eussent été scellés sur leurs fronts, peut-on croire que leur vue eût semblé après cela aussi étrange?

La multitude dont il s'agit ici est distincte de l'Eglise, si même elle ne fait pas contraste avec elle, et voici comment nous savons cela clairement. Les anciens représentent les saints célestes comme chefs de la sacrificature. Or, Dieu pourrait bien employer deux symboles différents pour représenter le même corps, comme par exemple les vierges sages et les bons et fidèles serviteurs en Math. xxv sont successivement des figures des saints célestes; mais notre passage donne la multitude Gentille et les anciens comme des *sociétés distinctes comprises dans la même scène*. En outre, les anciens font une chose et la multitude en fait une autre. Et par-dessus tout, remarquez que la manière dont Dieu parle de cette multitude la distingue totalement, soit de l'Eglise de Dieu, soit des saints de l'Ancien Testament. Voici, en effet, ce que nous lisons au verset 14 : « Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation. » Je comprendrais naturellement que l'ensemble de cette dispensation fut appelé, d'une manière figurée, un temps de tribulation et même de grande tribulation; mais ici il n'est pas dit simplement : « Ce sont ceux qui sont venus d'une grande tribulation, » mais « de la grande tribulation. » Il n'est pas possible d'é-

tendre « *la grande tribulation* » à tout le temps qui s'est écoulé entre la première et la seconde venue du Seigneur. Même les interprètes protestants, qui se tiennent à un sens vague, en font eux-mêmes une tribulation spéciale, mais ils l'appliquent, comme c'est tout naturel chez eux, aux terribles persécutions de la papauté. Le texte signale un temps particulier de détresse, et nous apprenons d'ailleurs qu'il est encore à venir; et c'est précisément ce temps-là que comprend la partie centrale de l'Apocalypse, ce temps dont surtout elle traite. Il était dit dans l'épître à Thyatire : « Voici, je la jette sur un lit, et ceux qui commettent adultère avec elle dans une *grande affliction*, s'ils ne se repentent de ses œuvres. » Je soupçonne fort que cette grande tribulation doit s'accomplir maintenant. La scène de l'Eglise est close, la grande tribulation vient avec rapidité, et ceux qui avaient fait profession de christianisme, mais qui étaient retournés à l'idolâtrie, y seraient jetés avec d'autres. Ce que Dieu nous fait voir ici, c'est donc une multitude de *Gentils sauvés*; il ne s'agit point des Juifs, car nous les avons eus juste avant, et ce n'est pas non plus les chrétiens, car ils seront alors dans le Ciel. C'est un corps de Gentils, appelés après l'enlèvement de l'Eglise; ils doivent se trouver dans la grande tribulation, mais ils y seront préservés.

Il est parlé de la grande tribulation dans plusieurs parties de la parole de Dieu. Jérémie la nomme en rapport avec les Juifs. (Jérém. xxx, 6.) « Hélas! que cette journée-là est grande.

Il n'y en a point eu de semblable, et elle sera un temps de détresse à Jacob, mais il en sera pourtant délivré. » Il doit y avoir un temps d'angoisse excessive, qui se termine par le jour du Seigneur, et Jacob doit en être délivré, de sorte que vous avez là la détresse du Juif ainsi que sa délivrance. Mais c'est encore plus explicite en Daniel. (Dan. xii.) L'ange parle du propre peuple de Daniel, des Juifs. « En ce temps-là . . . , et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là, et en ce temps-là, ton peuple, c'est à savoir quiconque sera trouvé dans le livre, échappera. » C'est là « le temps de la détresse de Jacob, mais il en s-ra délivré. » C'est évidemment une contre-partie manifeste des paroles de Jérémie. J'en conclus qu'il doit y avoir une période future de « détresse, » telle qu'il n'y en a jamais eu, » et qui précédera immédiatement la délivrance du peuple de Jacob, comme il en est parlé dans ces prophéties.

En Mathieu xxiv, le Seigneur lui-même y fait allusion. « Car alors il y aura une grande affliction, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. » Evidemment c'est la même période que nous avons là, le Seigneur citant le passage même de Daniel. Il est de toute clarté qu'il ne parle que des Juifs, parce qu'ils sont supposés être en rapport avec le Temple, et qu'ils sont exhortés à prier pour que leur fuite n'arrive pas en un jour de Sabbat, cas où ils ne pourraient aller plus loin que le che-

min d'un Sabbat, non plus qu'en hiver. Dans l'un et l'autre cas, leur fuite rencontrerait un obstacle, soit du côté de Dieu, soit dans les circonstances de la saison. La même allusion se trouve en Marc, mais Luc semble parler d'une manière plus générale. Quelles sont donc les personnes qui doivent se trouver sur la scène de la tribulation ? D'abord il y aura des Juifs dont il est parlé dans les prophètes et les évangiles, objet des soins de Dieu qui agira avec amour à l'égard d'un résidu d'Israël et le délivrera de sa détresse. Puis Apoc. vii, 9, nous apprend qu'il doit aussi y avoir une multitude de Gentils. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux catégories ne sont l'Eglise.

Nous ne voyons jamais Dieu s'occuper ainsi dans ses voies du Juif et du Gentil comme tels et en même temps former l'Eglise, car alors il y aurait dans le même temps, sur la terre, au moins deux, sinon trois objets — non-seulement différents, mais opposés — de l'affection particulière de Dieu, et avec lesquels il agirait sur des principes et dans des buts différents. Supposcz qu'il y eût deux personnes que le Seigneur s'occupât de rapprocher de lui : s'il s'agissait du Juif, Dieu reconnaîtrait un temple, une sacrificature et un culte terrestres. Quand il était sur la terre, le Seigneur reconnaissait les Juifs comme tels, et il fera de même, d'une manière plus bénie encore, dans le jour qui approche. Mais aussi longtemps qu'il s'occupe de la formation de l'Eglise, l'ordre juif cesse d'avoir des droits. A supposer donc que Dieu

bénit les Juifs comme Juifs, et qu'en même temps il fût occupé à former l'Eglise sur la terre, si deux personnes se convertissaient, l'une dirait : je dois encore avoir mon sacrificeur et aller au temple, tandis que l'autre s'écrierait : il n'y a pas d'autre sacrificeur que Christ, et c'est dans le ciel qu'est le temple. Voyez la confusion, qui résulterait du fait que Dieu reconnaîtrait dans le même temps ici-bas un peuple terrestre et un peuple céleste. En ce temps de tribulation, où le Seigneur reconnaîtra en un certain sens le Juif, c'est-à-dire le résidu fidèle, l'Eglise ne sera plus sur la scène. Les objets de la délivrance seront des Juifs élus et des Gentils élus, parfaitement distincts les uns des autres, et non l'Eglise de Dieu dans laquelle ils sont unis, et où toutes les distinctions disparaissent. Nous avons vu dans les chap. iv, v, la preuve directe que l'enlèvement de l'Eglise a eu lieu alors. Ici nous en trouvons une démonstration indirecte dans le fait de Juifs scellés et de Gentils sauvés, et dans l'expresse distinction de ces derniers, des anciens ou des saints célestes. Les Juifs scellés comprenaient les élus d'entre toutes les tribus d'Israël, excepté là où il se trouvait une flétrissure particulière comme dans le cas de Dan. Mais du moment que les Juifs reparaissent, Dieu regarde aussi vers les nations, quoique séparément d'Israël, parce qu'ayant déjà visité le Gentil dans sa miséricorde, Il ne la lui retirera jamais. C'est pourquoi, comme Il parle ici de miséricorde à une plénitude d'Israël, il y a aussi le salut pour une multitude de toute nation, de

toute tribu, de toute langue et de tout peuple.

Nous avons vu en Thyatire que si les coupables chrétiens de profession continuaient dans leur péché avec Jézabel, ils seraient abandonnés et auraient à passer par la grande tribulation. Ici nous trouvons la grande tribulation arrivée, et non-seulement les Israélites sont scellés, mais une multitude de Gentils en sont délivrés. L'Ancien Testament ne parle pas de délivrance de Gentils, il ne parle sous ce rapport que des Juifs. Cependant Dieu a envoyé le salut aux Gentils, et de là vient que la délivrance Gentile est aussi prééminente dans la prophétie du Nouveau Testament que l'est dans l'Ancien la délivrance juive. Dieu fait voir qu'il y a à sauver dans les derniers jours une immense multitude de Gentils. Mais en sera-t-il ainsi dans ces contrées où la lumière de l'Evangile a brillé et a été méprisée ? « Ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Et à cause de cela Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice. » (2 Thess. II, 10-12.) Dieu visitera ceux qui n'ont pas joui de ce témoignage, les peuples en dehors de la chrétienté auxquels Christ n'a pas été présenté comme il faut. L'Eglise a entièrement manqué à ce que Dieu attend de nous. Il appelait l'Eglise à prendre la croix et suivre Christ ; mais dans la pratique, l'Eglise a laissé la croix et suivi le monde. Tout cela a endurci les païens, qui trouvent que l'Eglise ne porte pas les fruits qui conviennent

à la grâce et à la vérité que nous professons avoir trouvées en Christ. Mais Dieu, dans la plénitude de sa miséricorde, ira vers ces peuples de dehors. Ma pensée est donc que ces mêmes pays, qui se seront donnés comme le centre d'où jaillit la lumière, seront plongés alors dans l'idolâtrie de l'Anti-Christ, tandis que ceux qui auront été dans les ténèbres se montreront dans la lumière. Ce sera seulement une seconde fois l'histoire de la Galilée des nations, lorsque Jérusalem méprisa et perdit le Fils de Dieu, — hélas ! jusques à quand ?

Le résultat béni de cela nous apparaît ici dans cette multitude innombrable de toutes nations, de toutes tribus, de tous peuples et de toutes langues, qui se tiennent devant le trône (1) et devant l'Agneau. Leurs robes sont les robes de justice (1) et leurs palmes sont les palmes de la victoire ; mais ils ne chantent pas le can-

(1) La vision n'implique pas que ces personnes doivent se trouver dans le ciel plutôt que sur la terre quand le royaume s'établit. L'expression « devant le trône et devant l'Agneau » a une portée plutôt morale que locale. (Comp. Apoc. xi, 4 ; xiv, 3.) Elle exprime simplement la place ou le prophète les voit dans la pensée de Dieu. La description par laquelle le chapitre se termine donne l'idée de personnes délivrées d'amères souffrances, et désormais à l'abri pour toujours. Sans aucun doute ce sera pour elles une inexprimable bénédiction ; mais rien de ce qu'elles disent ne s'élève à la hauteur de la joie et de l'intelligence qui se montrent dans les anciens, et il n'est dit non plus absolument rien à leur sujet qui les mette sur un même niveau avec eux. On ne les voit jamais avec des couronnes ni assises sur des trônes comme les vingt-quatre. Elles sont en relation avec Dieu quand il n'est plus envisagé comme assis sur un trône de grâce, aspect sous lequel nous le connaissons maintenant, mais comme sur un trône d'où procèdent des jugements. Tout cela est en harmonie avec l'intervalle d'une action de Dieu en gouvernement qui précède le millénium auquel elle sert comme d'introduction.

tique nouveau. Rien dans cette scène ne rappelle le ton élevé et triomphant du chap. v ; pas d'intercession pour d'autres, pas un mot du privilège d'être faits rois et sacrificateurs pour Dieu. Ils *crient* à haute voix : « Le salut est de notre Dieu qui est assis sur le trône et de l'Agneau. » Ce sont des personnes sauvées ; mais dans ce qu'elles célèbrent, elles s'arrêtent au titre que Dieu prend sur le trône, et à l'Agneau ; elles ne vont point au-delà. Or, Dieu n'est pas assis maintenant sur le trône décrit dans ce passage : du moins ce n'est pas ainsi qu'il se révèle pendant que l'Eglise est sur la terre. Il y prendra bientôt sa place, comme quelqu'un qui va procéder à des jugements ; et la grande idée qui me paraît présentée ici, c'est que quoique ce soit un temps de colère et d'action judiciaire préparatoires, Dieu montre une miséricorde signalée, même envers les Gentils. Le verset 13 nous présente les anciens considérant cette scène. Comment pourraient-ils se contempler eux-mêmes ? Tel cependant doit être le cas, si on

(1) On a cherché à établir un contraste entre ces Gentils d'Apoc. vii et notre position propre en Apoc. i, 5, 6, en insistant sur la différence des déclarations, qu'*ils* ont lavé leurs robes, et qu'*il* nous a lavés. Mais des rapprochements semblables mènent souvent à de graves erreurs, comme c'est le cas certainement de celui-ci. Je désire en conséquence déclarer d'une manière explicite mes convictions personnelles (auxquelles sans doute l'auteur à qui je fais allusion se joindrait cordialement), que le salut de tous les sauvés de tous les temps dépend de l'œuvre de Christ, et que l'Esprit l'applique seul efficacement à toute âme. La question réelle, c'est celle de la diversité des voies de Dieu et de ses dispositions souveraines parmi les sauvés. A mon avis, l'Écriture est parfaitement claire sur tout cela, si on voulait abandonner toute idée préconçue et s'attendre à Dieu pour la réponse à cette question.

suppose que les anciens et l'innombrable multitude figurent également l'Eglise. Ce sont des catégories distinctes. Si les anciens sont l'Eglise, la multitude ne l'est point ; et si la multitude l'est, alors les anciens ne sauraient l'être. Je puis bien comprendre qu'un homme se soit fait peindre avec un costume à une époque, et dans un costume différent à une autre. Mais il n'est pas possible que le portrait d'un homme le représente revêtu, dans le même moment, de deux costumes différents destinés à le montrer dans des caractères distincts et remplissant en même temps des fonctions opposées.

Dans l'Eglise de Dieu dont l'appel a cours actuellement, il n'y a ni Juif ni Gentil. Du moment que vous trouvez la distinction entre eux gardée, il ne saurait y avoir l'Eglise. Partout où vous séparez le Juif du Gentil vous êtes hors du principe de l'Eglise. Avant la mort et la résurrection de Christ, Dieu n'était pas occupé à former du Juif et du Gentil un seul corps. Aussi, quand le Seigneur Jésus était sur la terre, allait-il jusqu'à défendre à ses disciples d'aller vers les Gentils, ou même d'entrer dans les villes samaritaines. Mais quand le moment fut venu où il allait former l'Eglise, Lui, le commencement, le premier-né d'entre les morts, il leur commanda d'aller partout et de prêcher l'Evangile à toute créature, au lieu de rechercher seulement ceux qui le méritaient en Israël. Par là, Dieu manifestait un changement total dans ses voies ; non

pas qu'il n'eût pas connu la fin depuis le commencement, mais dans le dessein de déploiements nouveaux de sa gloire en son Fils. C'est ainsi, pareillement, que lorsque la vocation présente prendra sa fin, sa miséricorde s'ouvrira des voies nouvelles comme nous l'avons vu.

J'ai donc confiance qu'il a été montré clairement, que ce n'est pas l'Eglise qui fait le sujet de ce chapitre, mais bien Israël et les Gentils bénis comme tels. Et certes, je n'hésite pas à dire que si quelqu'un supposait que Apoc. VII traite de l'Eglise, cela prouverait qu'il n'a pas une idée juste de la nature et de la vocation de l'Eglise, — qu'il n'a pas l'idée de ce que le Saint-Esprit rattache avec le corps de Christ ici-bas (1). L'Eglise de Dieu est essentiellement un

(1) L'extrait suivant de la dissert. prélim. du docteur John Owen à son commentaire sur l'épître aux Hébreux est fortement recommandé à l'attention par un professeur de théologie vivant, et peut servir à prouver les ténèbres qui règnent sur le sujet en question. « A la venue du Messie, il n'y eut pas d'église ôtée et remplacée par une autre ; mais la même Eglise continua d'exister en ceux qui étaient les enfants d'Abraham selon la foi. L'église chrétienne n'est pas une église différente ; elle est exactement l'église même qui existait avant la venue de Christ, partageant la même foi qu'elle, et étant intéressée dans la même alliance. L'olivier est le même, seulement quelques branches ont été coupées et d'autres y ont été entées ; les Juifs sont tombés et les Gentils sont venus à leur place. C'est là ce qui fait et doit faire la différence entre les Juifs et les chrétiens relativement aux promesses de l'Ancien Testament. Elles sont toutes faites à l'Eglise. Personne n'y a part, si ce n'est en qualité de membre de l'Eglise. Cette église est, et à toujours été, la même. Quels que soient ceux dans lesquels elle se poursuit, les promesses leur appartiennent, non pas par application ou analogie, mais directement et proprement. Elles appartiennent aussi immédiatement aujourd'hui, soit aux Juifs (?), soit aux chrétiens, qu'elles appartenaient jadis à qui que ce soit. Il s'agit de savoir quels sont ceux qui composent cette église qui est fondée sur la semence promise dans l'alliance ; car là où elle est, là se trouvent Sion, Jérusalem,

corps céleste qui exclut complètement toute distinction de Juif et de Gentil. Il résulte de ce chapitre, si même il n'a pas pour but de l'établir, qu'au temps auquel il se rapporte ces distinctions reparaissent. Il nous présente d'abord un ensemble déterminé d'Israélites, ensuite une foule innombrable provenant des Gentils; outre ces deux catégories, la classe des rachetés composée de Juifs et de Gentils, et qui nous est familière depuis longtemps dans ce livre, savoir, les anciens couronnés, y est aussi présentée comme un corps entièrement distinct.

Nous avons donc dans ce chapitre, « le Juif,

Israël, le Temple de Dieu. » Pas une phrase en tout cela, qui ne renferme une erreur, car là même où il y a un certain fond de vérité, il en est fait un usage trompeur. Sur ce pied, la transmutation de l'église en quelque chose de tout juif est complète. Le fait est que le Dr Owen confond la vocation de l'Eglise selon le mystère caché dès les siècles et les générations, avec l'ordre terrestre auquel appartient l'administration des promesses. Ainsi, la doctrine des épîtres aux Ephésiens, aux Colossiens, et d'autres portions semblables de l'Écriture, est laissée de côté et inconnue : c'est-à-dire, la doctrine d'un corps uni à Christ, sa tête glorifiée, et manifesté sur la terre par le Saint-Esprit envoyé du ciel. Un état de choses pareil n'existait pas avant la première venue de Christ, ni ne saurait exister après sa seconde venue. Quant à l'héritage des promesses, nous y avons part avec les saints des anciens temps, mais cela ne constitue pas notre lot particulier de bénédiction. L'Eglise, *comme telle*, est une chose toute différente, quoique ses membres soient, avec d'autres, héritiers par Christ. De même pour l'olivier. Sans doute, les Gentils y sont entés maintenant, mais est-ce possible qu'un homme spirituel confonde cela avec le corps de Christ. Ces Juifs étaient des branches naturelles, l'olivier était leur *propre* olivier; les branches incrédules elles-mêmes en faisaient partie, quoiqu'elles aient été coupées à la fin pour que les Gentils entrassent. Mais y a-t-il en tout cela un mot qui manifeste l'Eglise telle qu'elle nous apparaît en Eph. 1, 11? Ici tout n'est-il pas au-dessus de la nature? Dans ce corps qui est un, nous n'avons pas des Juifs faisant place aux Gentils, mais les croyant Juifs ou Gentils, retirés de leur ancienne condition précédente, réconciliés en un par la croix, et édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit-

le Gentil et l'Eglise de Dieu, » — des Juifs scellés et des Gentils sauvés pour la terre, comme je le suppose, et l'Eglise avec les saints de l'Ancien Testament conservés pour la gloire céleste. Quoique une grande miséricorde soit aussi manifestée aux élus des douze tribus, et aux Gentils aussi qu'on aurait pu croire oubliés alors (vers. 14-17), ce n'est pas cependant le même haut privilège dont nous jouissons. « Ils », c'est-à-dire, les Gentils épargnés, « le servent jour et nuit dans son temple. » Mais quand le Saint-Esprit nous montre notre place particulière de bénédiction, le prophète dit : « je ne vis point de

Tout cela est annulé par la théorie du Dr Owen. M. Elliot l'abandonne au moins pour ce qui regarde l'avenir. « L'Eglise des premiers-nés, l'épouse peut être complète, dit-il, mais il ne s'en suit pas que personne ne peut être sauvé après. La déclaration que les rois de la terre marcheront à la lumière de la Jérusalem céleste, me semble impliquer une jouissance de la bénédiction par d'autres que ceux qui composent l'épouse de Christ, la nouvelle Jérusalem. Le fait lui-même que Christ est un sacrificateur sur son trône, (s'il s'applique, comme je le pense, à l'époque millénaire) implique que Christ agit comme intercesseur et qu'il remplit d'autres fonctions sacerdotales. Et si la manière dont je comprends Jean xvii, 21, 23, est juste, c'était un point important de sa toute première prière d'intercession, qu'il résulterait de la manifestation distinctive en gloire de l'église de ses disciples de la dispensation actuelle que le monde généralement croirait en lui; — manifestation qui, comme tous en conviennent, n'aura lieu qu'à sa seconde venue. » (Horæ Apoc. pag. 187). Chacun doit reconnaître que dans le millénium l'olivier sera florissant plus que jamais, et que les promesses à Abraham seront accomplies à la lettre. Si donc l'Eglise, l'épouse de Christ, est distincte des saints de l'époque millénaire quoique ces derniers héritent des promesses et soient des branches de l'olivier, le principe est évidemment abandonné. La même chose *peut être* vraie des saints de l'Ancien Testament. C'est une question de témoignage de l'écriture. Or, celle-ci nous l'avons vu, déclare que l'Eglise de Dieu, le corps de Christ, dépend du don et de la présence du Saint-Esprit à la suite de la mort, de la résurrection et de la glorification du Sauveur. (Math. xvi, 18; Jean vii, 39; xiv-xvi; Act I, II; 1 Cor. xii, etc.)

temple en elle. » Au chap. XXI où il décrit l'épouse ou la Jérusalem céleste, c'est un état de choses entièrement différent de ce que nous avons ici. Quoique ce fût la cité où vous vous seriez attendu avant tout à trouver un sanctuaire, il dit : « Je ne vis point de temple en elle. » Pourquoi cela ? parce que cette cité est le symbole de l'Épouse, et que lorsque Dieu révèle la bénédiction et la gloire de l'Église, Il en parle comme l'attirant tout près de lui-même de telle sorte qu'il n'y ait que Christ entre Lui et Elle ; si nous pouvons appeler cela *entre*, quand Christ lui-même est l'image du Dieu invisible, celui qui nous révèle Dieu et qui est Dieu. Elle exclut l'idée du Temple. Ici au contraire nous avons le Temple. Un des plus grands privilèges mentionnés comme appartenant à ceux dont il s'agit, c'est qu'ils servent Dieu dans son temple, et que Celui qui est assis sur le trône *dressera sa tente sur eux*. » Tel est le véritable sens de l'original, qui ne signifie point, habitera avec eux, comme disent les versions ordinaires. Au chap. XXI, nous trouvons Dieu habitant avec les hommes ; mais c'est une expression complètement différente de celle de notre chapitre. Ici l'idée est que la présence de Dieu couvre les Gentils de son ombre, les protège, les met à l'abri ; mais rien ne tend à faire penser que Dieu prenne sa place *avec eux*. Ils sont bénis de Dieu, couverts de son ombre, et protégés

comme autrefois Israël, sous la nuée de sa présence. Comme eux aussi, dans l'avenir, (Es. XLIX) ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus ni aucune chaleur : expressions bénies mais qui rappellent plutôt une position terrestre qu'une position céleste. Pour nous, nous avons l'Agneau lui-même pour nous paître *maintenant*. Même ici, il nous donne d'avoir en nous des fontaines d'eau jaillissante jusques dans la vie éternelle, et de voir couler de nous des fleuves d'eau vive.

J'ai donc tâché d'établir que les desseins de Dieu ne se bornent pas à ce qu'il fait maintenant. Tout en formant le corps céleste de l'Eglise, et lui conférant les plus hauts privilèges qu'il puisse accorder, Dieu va bientôt visiter les Gentils. Il se souviendra d'eux, et cela sera fait au milieu des jugements les plus terribles qui précèdent le grand jour. Dieu fait voir clairement notre position propre au milieu de tout cela, car nous voyons les anciens distingués de tous les autres, et ils ont la pensée de Christ. Ceci est la position de l'Eglise même sur la terre, absolument comme Joseph fut, en son temps, le dépositaire de la sagesse de Dieu. En prison, ou hors de prison, il entra dans les pensées de Dieu, et était capable de les exprimer à d'autres. Telle est la position dans laquelle nous place la bonté de Dieu. Hélas ! Combien peu elle est ap-

précieée, et comme nous agissons peu en conséquence. Avoir la pensée de Christ est l'un des plus précieux privilèges qui appartiennent à l'Eglise de Dieu, après la position que Dieu nous donne en tant que, amenés tout près de lui en Christ. Il devrait y avoir la puissance d'annoncer les pensées de Dieu révélées par le Saint-Esprit.



#### CHAPITRE VIII.

Il est évident pour moi que l'ouverture du septième sceau est suivie d'une pause courte mais solennelle qui introduit encore une nouvelle *série de jugements divins*. « Et lorsqu'il eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence au ciel, d'environ une demi-heure. Et je vis les sept anges qui se tenaient devant Dieu, et il leur fut donné sept trompettes. » Les jugements qui nous sont présentés ici ont un caractère un peu différent de celui des sceaux. En premier lieu, les sceaux semblent en général avoir une étendue plus grande, mais les coups n'étaient pas aussi rudes. Il est vrai qu'en Apoc. VI, 8, le coup frappé alors était limité, quant à son étendue, à la

quatrième partie, mais il n'y avait pas de restriction pareille dans les autres cas, tandis que dans la plupart des trompettes, ce n'est, sauf quelques petites exceptions, que la troisième partie qui est frappée. Il est donc possible que le champ qu'embrassent les trompettes ait moins d'étendue que celui des sceaux, mais on verra tout à l'heure que les jugements qu'elles annoncent ont bien plus d'intensité. En outre, le nom lui-même indique une différence. La trompette est l'expression d'un appel de Dieu éclatant et solennel. C'est Dieu sommant les hommes, à comparaître, car s'ils ont rejeté sa grâce il faut qu'ils entendent, lors même qu'ils l'oublient, les rudes avertissements de l'approche de son jugement. Les sceaux n'auraient pas pu être aussi facilement considérés par leur nature et leur ordre comme des interventions divines, directes, si Dieu ne nous eût déclaré d'avance qu'ils étaient bien cela. En eux-mêmes, ils étaient les avant-coureurs, et spécialement les quatre premiers, d'événements désastreux, mais non sans précédents. Mais lorsque nous arrivons aux trompettes, il n'est pas aussi nécessaire d'annoncer que ce sont des jugements dispensés d'en haut. Leur retentissement, ou la sommation qu'elles adressent, est de toute clarté et du caractère le plus pressant : impossible aux hommes de s'y méprendre.

Mais nous devons signaler une autre différence remarquable et d'une nature plus spirituelle. Dans ces scènes nouvelles nous n'apercevons plus l'Agneau. Il n'est point parlé du Seigneur Jésus dans ce caractère-là, pendant que ces jugements de destruction ont leur cours. Cette circonstance suppose et annonce un changement considérable, et nous avons à rechercher ce que Dieu veut que nous apprenions par là. Si parfois le Seigneur Jésus intervient, c'est sous un autre aspect, et non pas comme l'Agneau. Ce n'est pas l'Agneau, mais un ange qui prend l'encensoir d'or. Je ne nie point que cela est relatif à Christ, mais c'est à Christ envisagé dans ses rapports avec les anges, ou au moins sous une forme angélique. Il est présenté ici dans une position plus éloignée que celle dans laquelle l'ait jamais connu et le connaisse l'Église, ou le Chrétien comme tel. En Héb. II, le Saint-Esprit argumente du fait que Christ a pris la place de l'homme. « Car certes il ne prend pas les anges » etc., c'est-à-dire qu'il ne se charge pas des anges ; ils n'étaient point l'objet de l'appel de Dieu, ni de sa rédemption. Jésus s'est chargé de la semence d'Abraham, il a pris son affaire en mains, et à cause de cela, « puisque les enfants ont part à la chair et au sang, lui aussi semblablement y a participé. » Il ne s'est point chargé de la cause des anges. Il ne soutient pas de relation avec eux sur ce pied-

là. Cependant il n'y a rien, à ce qu'il me semble, de contradictoire dans l'idée que c'est le Seigneur Jésus qui est présenté dans notre chap. VIII, comme l'ange officiant à l'autel, car Il est véritablement le Chef de toute chose, le Chef de *toute* principauté et de *toute* puissance. Pourquoi donc ne serait-il pas envisagé ici dans une gloire élevée, dans la gloire angélique? Le personnage dont il est question agit comme l'Ange-Sacrificateur. Ce n'est point incontestablement de cette manière que Christ s'occupe des saints célestes, et qu'Il sert pour nous devant Dieu. Mais alors, au moment où nous sommes arrivés dans la prophétie, le Seigneur en a complètement fini avec ses divers ministères en faveur de ceux qui sont participants de l'appel céleste, au moins autant qu'il s'agit de pourvoir à ce qu'exigent leurs manquements; mais nous apprenons qu'il s'intéresse à une autre classe de saints, — à « tous les saints » naturellement — qui se trouveront sur la terre après que l'Eglise aura été enlevée au ciel.

Les saints de Dieu nous apparaissent ici dans la souffrance moins que partout ailleurs. Les jugements tombent presque exclusivement sur le monde, sur les hommes dans leurs circonstances et leurs personnes, et finalement, sur les hommes dans leur responsabilité quant à leur relation avec Dieu. Il semblerait qu'extérieurement, les saints sont

mêlés avec eux , et cela explique l'absence de l'Agneau ; car, toutes les fois qu'il apparaît comme tel dans le livre de l'Apocalypse, c'est dans son saint caractère de souffrance et de rejection. En conséquence, l'Agneau est particulièrement présenté là où il est fait mention de saints dans la souffrance. Car cette parole-ci demeure toujours vraie : « Quand il a mis ses propres brebis dehors, il va devant elles. » Jamais il ne les place sur un sentier dont il n'ait pas goûté avant elles la souffrance la plus amère. Ici, il se retire en quelque sorte , et on ne le voit que dans une gloire comparativement éloignée, dans la gloire angélique.

Remarquez aussi comme le chapitre est rempli de symboles, et comme, dès la première trompette, ils sont d'une espèce extérieure. Partout domine le caractère mystérieux. Ce n'est point l'expression du bon plaisir du cœur de Dieu en ceux qu'il aime que nous trouvons là. Lorsque ceci fait le sujet de ses communications, Dieu parle face à face pour ainsi dire. Il est simple et explicite dans son langage. Sans sortir de ce livre, prenez, par exemple, le chap. xiv. Là, il va parler de personnes qui étaient ou devaient être exposées à toutes sortes d'épreuves, à cause de leur association avec Jésus, et la première chose que nous voyons sur la montagne de Sion, c'est l'Agneau. Vient ensuite la portion

des méchants de la manière la plus distincte. De même encore au chap. XII, « ils l'ont vaincu (le dragon-accusateur) à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont point aimé leur vie, même jusqu'à la mort. » Mais ici il s'agit des voies de Dieu avec le monde, et il n'y est presque pas question des siens comme vus à part ; et comme le monde n'a pas de titre à faire valoir auprès de Dieu, quelle que soit sa bonté pour lui, comme le monde n'a pas de lien avec Lui et n'a que mépris pour son amour, Dieu ne parle que des jugements dont il va frapper la terre sous des formes de plus en plus terribles. Il ne met pas en avant les *personnes* d'une manière aussi distincte que dans d'autres scènes ; et c'est pour cela, je suppose, que même la personne de Jésus ne ressort pas avec évidence. Car ici, comme partout ailleurs, on voit régner dans l'Écriture la plus étonnante harmonie, quand une fois on en possède la clef.

Ce qui nous est présenté d'abord, ce sont les anges se tenant devant Dieu et qui prennent leurs trompettes, le septième sceau étant une sorte de préparation, ou un signal, pour une nouvelle série et une autre espèce de jugements. Mais avant qu'elle commence de se dérouler, nous avons un ange-sacrificateur. Il se trouve sur la terre des personnes pour lesquelles Dieu est fidèle, car ses yeux

sont sur les justes et ses oreilles sont attentives à leurs prières ; mais la face de l'Eternel est contre ceux qui font le mal. Et quoiqu'il n'y ait là qu'un rapide coup-d'œil sur les saints, Dieu ne veut pas cependant que nous oublions que, même en ce moment, ils sont l'objet de ses soins miséricordieux. « Et un autre ange vint et se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or ; et beaucoup de parfums lui furent donnés. » Toutes les fois que l'autel est mentionné sans autre qualification, il signifie l'autel d'airain, — le premier moyen de rapprochement, ou premier point de contact entre Dieu et les hommes sur la terre. C'est sur lui qu'étaient brûlés l'holocauste et les autres sacrifices de bonne odeur ; on y prenait aussi le feu avec lequel on faisait fumer l'encens sur l'autel du parfum dans le lieu saint. Et de même que cela résulte des autres parties de l'Écriture, ou s'accorde avec elles, c'est aussi en parfait accord avec son emploi dans l'Apocalypse (ch. VI, 9 ; VI, 1 ; XIV, 18 ; XVI, 7). Quand il s'agit de l'autel du parfum, il est désigné comme « l'autel d'or » devant le trône, ou devant Dieu (ch. VIII, 3 ; IX, 13). S'il était question au commencement du verset 3 du même autel qu'à la fin, sûrement la description complète en eût été donnée à sa première mention plutôt qu'à la seconde : et il n'y a pas plus de difficulté à voir le grand autel dans la vision céleste que nous avons

ici, que n'en présente la mer ou bassin d'airain dans le chap. iv, car, selon le type juif, ils se trouvaient également dans le parvis. C'est donc à cet autel qui rattachait le feu au sacrifice et à l'acceptation de Christ, que l'ange se tenait avec l'encensoir appartenant au saint des saints. Les termes eux-mêmes donnent clairement à entendre que ce n'était point sa place ordinaire : il *vint* et se tint là. Dans les versions usuelles, il est dit des parfums qu'ils « lui furent donnés pour offrir avec les prières » etc. Mais si nous prenons la phrase comme elle se présente dans le chap. xi, le sens devient plus clair et plus juste. Là, nous lisons (vers. 3) : « Je *donnerai* (*puissance*) à mes deux témoins. » Or, c'est absolument la même forme d'expression que nous avons ici, et le sens est qu'Il *donnerait puissance* aux prières ou les rendrait efficaces. « Et la fumée des parfums avec les prières des saints, monta devant Dieu » etc., (vers. 4). Quel est l'effet des prières et du parfum ? Tout le monde sent que le Saint-Esprit ne porte pas à prier pour des choses contraires à la pensée de Dieu, quoique, lorsqu'une prière inintelligente est offerte, Dieu l'écoute dans sa miséricordieuse patience, sachant bien comment démontrer à ses enfants la folie de semblables requêtes. Mais personne ne saurait dire que le Saint-Esprit ait jamais suggéré ou appuyé une prière qui n'était pas en harmonie avec le dessein de

Dieu. Remarquez aussi que le parfum qui s'élève de la main de l'ange, accompagne les prières des saints, et que ces prières sont offertes à Dieu.

Mais le cinquième verset signale une action nouvelle. « Et l'ange prit l'encensoir et le remplit du feu de l'autel. » Certainement il s'agit ici de l'autel d'airain, où le feu était toujours allumé et où on ne brûlait pas d'encens. Le résultat est, non pas que l'efficace de l'œuvre de Christ monte devant Dieu en bonne odeur de plus en plus grande, (comme nous voyons que c'est le cas des sacrifices offerts sur l'autel d'airain dans le Lévitique), mais qu'ici le feu fut jeté sur la terre et qu'immédiatement suivirent « des tonnerres, et des éclairs, et des voix, et un tremblement de terre. » De sorte que c'est évidemment une prière d'un caractère particulier et dont l'effet est différent de celui de nos prières. De plus, le Sacrificateur lui-même est envisagé sous un aspect tout autre, eu égard à ce qui a lieu maintenant. Pour nous, Jésus le Fils de Dieu a traversé les cieux comme un Souverain-Sacrificateur qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. Il mourut pour nos péchés, Il peut sympathiser avec nos infirmités, ayant souffert au plus haut point, soit par les tentations, soit dans l'œuvre de l'expiation. Notre Dieu aussi est sur un trône de *grâce* d'où procèdent la

miséricorde et la grâce pour secourir au moment opportun, (Héb. iv.) D'un autre côté, notre attitude envers ceux de dehors est du même caractère, et en conséquence, des supplications, des prières, des intercessions et des actions de grâces sont et doivent être faites pour tous les hommes. Mais ici ce n'est point miséricorde, mais jugement ; car, quoiqu'il y ait le parfum et les prières des saints, l'effet immédiat est qu'on voit les symboles des jugements de Dieu traverser la terre. Toutes les scènes décrites ici sont dans une harmonie parfaite. Quoiqu'il y ait un Sacrificateur, un autel, (les deux autels, à ce qu'il me semble), les saints, le parfum et l'encensoir, et que tout se trouve dans l'ordre convenable, c'est néanmoins en communion avec Dieu châtiant la terre. De là, aussi, la position relativement éloignée que nous avons fait déjà remarquer. Si le Seigneur apparaît en quelque mesure, c'est comme un ange, et non dans sa dignité souveraine, comme Fils de Dieu consacré pour toujours. Naturellement il est toujours le Fils de Dieu, mais il possède en outre d'autres dignités, et la vision prophétique le présente ici dans une gloire et sous un caractère entièrement différents.

De plus, c'est une induction inintelligente, qu'elle soit mise en avant par les champions de l'interprétation historique ou par les Futuristes, que l'expression « tous les saints » im-

plique nécessairement la conclusion que c'est l'Eglise de Dieu qui est désignée là. Cette question doit être décidée par nos convictions relativement à la portée de toute cette partie du livre, et j'ai abondamment fait voir que, depuis le commencement du chap. iv, l'Eglise est toujours considérée comme déjà et entièrement glorifiée dans le ciel. En conséquence, l'Eglise est ici réellement hors de question, et les saints dont il s'agit sont tous ceux qui se trouvent sur la terre postérieurement à elle, et pour lesquels la délivrance est préparée. L'ange offre leurs prières et la réponse est l'effusion du jugement sur la terre en vue de leur délivrance. L'explication ordinaire est donc à côté de la vérité. Les mots « tous les saints » désignent naturellement des personnes qui sont au Seigneur, une catégorie de convertis, Juifs ou Gentils. Qu'ils désignent ceux que l'Ecriture appelle *Chrétiens* ou *l'Eglise*, c'est une tout autre question que nos contradicteurs feraient bien d'étudier.

« Et les sept anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent pour sonner des trompettes. Et le premier sonna de la trompette, et il y eut de la grêle et du feu, mêlés de sang » etc. La portée générale de tout ceci est manifeste, et il ne faut pas s'arrêter à la signification apparente ou physique des termes. Supposé qu'une montagne tombât à la

letre dans la mer (vers. 8), changerait-elle jamais l'eau en sang? Rien de semblable. Le fait est que c'étaient là des tableaux qui passaient devant les yeux du prophète. Quant à leur signification, nous avons à la recueillir de la teneur générale de la Parole, sous l'enseignement de l'Esprit, et je présume que le prophète lui-même avait à l'apprendre d'autres paroles de l'Écriture. St-Jean en effet nous est présenté ici, non pas comme quelqu'un devant lequel tout était nu et découvert, et immédiatement compris, mais plutôt simplement comme un Voyant. Il n'est pas nécessairement capable, comme chose toute naturelle, d'entrer pleinement dans ce qui passe devant lui, mais il a besoin de faire attention, d'apprendre, et de digérer intérieurement. L'Apocalypse nous place sur le terrain de la prophétie, et c'est un champ différent de celui dans lequel le Saint-Esprit nous révèle les choses de Christ, comme Esprit de communion. Et ce qui nous est dit dans tout le livre du prophète Jean lui-même, prouve qu'il ne se rendait pas compte toujours ni nécessairement de ce qu'il contemplait dans l'Esprit. En d'autres termes, il vit une espèce de panorama et il enregistra les visions exactement comme elles lui apparaissaient ; et il nous faut faire usage de la Parole de Dieu par l'Esprit pour savoir ce que les symboles impliquent. Nous ne devons pas

supposer que l'évènement lui-même sera simplement la répétition en forme de ce qui l'avait préfiguré, mais une réalité répondant à l'ombre qu'on en a vue d'avance (1).

(1) Tout ce qu'il y a de fantastique et d'incertain dans le système d'interprétation des trompettes, particulièrement de ceux qui nient qu'elles sont postérieures aux sceaux et qui tâchent d'en déduire un cours d'évènements *parallèle* à celui des sceaux, peut se voir par l'esquisse ci-dessous tracée par l'un des plus habiles d'entre eux. « Il suffira de choisir neuf ou dix commentateurs des plus éminents et des plus renommés, pour voir combien leurs vues diffèrent dans les détails; tandis qu'il y a accord unanime quant à l'idée générale que ces trompettes indiquent les jugements politiques qui tombèrent dans les premiers siècles sur l'empire romain. Comparons Méde, Cressener, sir Isaac Newton, Whiston et Lowman; et parmi les auteurs vivants M. Faber, M. Cuninghame, M. Frère et le Dr Keith avec le dernier desquels M. Elliot est à peu près d'accord dans l'arrangement de cette partie de la prophétie. La première trompette *commence*, selon Lowman, au temps de *Constantin*; selon M. Cuninghame et M. Frère, à la *mort de Valentinien*, l'an 376, et finit à la *mort de Théodose*, l'an 395. Mais Méde, Newton, Keith, et M. Elliot la font commencer à la *mort de Théodose* et durer jusqu'à la *mort d'Alaric*, l'an 410. Cressener et Whiston y comprennent les deux périodes. M. Faber s'accorde avec Méde et Newton quant à son commencement, mais la continue *quarante ans après la mort d'Alaric*, A. D. 395-450. La seconde, d'après Lowman, M. Cuninghame et M. Frère, s'étend depuis Théodose jusqu'à Alaric, précisément l'intervalle que Méde, Newton, Keith et M. Elliot assignent à la première. Méde la rapporte à la *chute de la souveraineté romaine*, A. D. 410-455; Cressener, aux invasions au-delà des Alpes, A. D. 410-448; sir Isaac Newton, *aux Visigoths et aux Vandales*, 407-427; Whiston, Faber et Keith *aux Vandales*, seulement mais dans des limites différentes, A. D. 406-450, 439-477, et 429-477 respectivement. La troisième trompette est appliquée par sir Isaac Newton *aux Vandales*, A. D. 427-430; par Whiston, M. Cuninghame et Dr Keith, à *Attila et ses Huns*, A. D. 444-452; par Méde, Cressener et Lowman, *aux troubles d'Italie ou à l'établissement du César occidental*, A. D. 450-476; par M. Faber, aux mêmes évènements dans de plus étroites limites, A. D. 462-476; et par M. Frère, à *l'hérésie Nestorienne*. Enfin, la quatrième est rapportée par M. Cuninghame à la *chute de l'empire*, A. D. 455-476; par Whiston, à son extinction elle-même, A. D. 476; par Méde, Cressener, Lowman et Keith, à *l'éclipse subséquente de Rome*, A. D. 476-540; par Newton, *aux guerres de Bélisaire*, A. D. 535-552; par M. Faber et M. Frère, au règne de Phocas et à *l'invasion des Perses en Orient*, A. D. 602-610. La remarque de M. Faber sur ces différences entre les

Ainsi, quand le premier son a retenti, il éclate une violente tempête de grêle et de feu mêlés de sang — le sang la distinguant de tous les précédents orages, comme n'étant pas une tempête naturelle. Celle-ci annonçait ou introduisait une explosion furieuse, sanglante et entassant ruines sur ruines, qui bouleverserait et ravagerait tout dans sa sphère. « Et la troisième partie (1) de la terre fut brûlée,

auteurs qui l'avaient précédé, est très naturelle et très juste : « Tandis qu'ils conviennent que la chute de la puissance romaine en Occident est au moins le trait le plus saillant de la prophétie, c'est à peine si deux s'accordent sur la division de ce sujet entre les diverses trompettes que l'on suppose s'y rapporter. Le résultat en général qu'ils font ressortir, c'est le renversement de l'empire d'Occident, mais on ne saurait imaginer plus de variété et de désaccord dans les degrés *particuliers* par lesquels ils y conduisent. Une aussi curieuse circonstance peut être considérée avec juste raison comme la honte de l'interprétation de l'Apocalypse, et peut naturellement nous amener à soupçonner que la véritable clef pour l'application distincte des quatre premières trompettes n'a jamais été trouvée encore ou, que, si elle l'a été, on ne s'en est jamais encore servi d'une manière satisfaisante. La conséquence naturelle qui découle de cette étrange variété d'opinions parmi les meilleurs commentateurs, c'est que les divisions historiques qu'ils ont adoptées sont obscures et vagues, comparées à la netteté avec laquelle les quatre premières trompettes sont distinguées les unes des autres. » *Birks' Mystery of Providence*, pp. 103, 104. Je dois ajouter cependant que peu de commentateurs ont dépassé M. B. dans la liberté qu'il s'est donnée dans la manière dont il applique ce chapitre. Il appelle les versets 2-4 la saison de l'intercession, et les applique au temps qui va depuis Nerva jusqu'après Aurélien (A. D. 83-180); — pourquoi à cette époque plutôt qu'une autre quelconque, c'est ce qu'on ne voit pas clairement. Puis les vers. 5-6 sont l'avertissement et la préparation (A. D. 181-248); ensuite, vers. 7, la première trompette (A. D. 250-268) avec une pause imaginaire dans le jugement (270-365); vers. 8, 9, la seconde (365-476); vers. 10, 11, la troisième (431-565); vers. 12, la quatrième (540-622).

(1) L'expression « la troisième partie » se rencontre souvent dans les quatre premières trompettes. Elle est relative, je pense, à la partie *occidentale* de l'empire romain. Nous la retrouvons au chap. IX dans une connotation différente où sa signification doit être modifiée; car, à mon avis, il ne saurait y avoir de doute que les deux

et la troisième partie des arbres fut brûlée, et toute l'herbe verte fut brûlée » (vers. 7). Evidemment ceci ne se rapporte pas à la terre, aux arbres ou à l'herbage pris dans le sens littéral. Dans l'Écriture, l'herbe est le symbole employé pour désigner l'homme dans sa faiblesse, sa gloire même étant comme la fleur de l'herbe. La prospérité humaine serait alors représentée par l'herbe verte. C'est un jugement de Dieu sur cette prospérité que nous avons ici : elle est détruite tout entière, et non pas seulement en partie, dans quelque proportion que ce pût être. Les arbres représentent les hommes d'une position élevée. C'est un symbole très commun dans la parole de Dieu pour désigner ceux qui ont ici-bas de profondes racines avec un port altier, et exercent une influence qui s'étend au loin. (Voyez par exemple, Ezéch. xxxi, 3 ; Dan. iv., etc.). Ainsi donc, un coup est frappé sur une partie déterminée de la scène des voies morales de Dieu, et tant les hommes d'humble condition universellement, que ceux des

premières trompettes de malheur, (quoi qu'on puisse penser de la dernière,) trouvent leur application locale en *Orient*. De fait, cela est si clair qu'un écrivain de nos jours voudrait décider du sens de l'expression dans le chap. viii, par son rapport incontestable avec l'Orient, (ou comme peut-être il voudrait dire la Grèce), dans le chapitre suivant. Mais évidemment ce mode d'interprétation n'est pas légitime, et c'est une erreur de voir là une allusion au troisième emblème de Daniel. En elle-même l'expression « troisième partie » ne détermine rien, sinon qu'il y a une division en trois parties. Elle peut s'appliquer également à l'une ou à l'autre des trois : pour déterminer celle qui est particulièrement désignée, il nous faut tenir compte du contexte.

classes élevées, dans une large proportion, en éprouvent les effets ruineux.

Le second coup suppose un grand changement. Il tombe sur la mer, et ainsi a trait, non pas à cette portion du monde qui est sous le régime d'un gouvernement spécial et fixe, mais à celle qui se trouve, ou se trouvera alors, dans un état de confusion et d'anarchie. Les nations qui sont dans cette condition-là sont aussi frappées par le jugement. « Et le second ange sonna de la trompette : et comme une grande montagne toute en feu fut jetée dans la mer, et la troisième partie de la mer devint du sang. Et la troisième partie des créatures qui étaient dans la mer et qui avaient vie mourut, et la troisième partie des navires périt. » Si on consulte Jérémie, on verra que l'explication que je donne de ces choses n'est point arbitraire, ni le fruit de mon imagination. Comme il ne s'agit point ici d'un jugement si ordinaire, Dieu prend soin, je pense, de nous en donner un autre exemple, et intervient ainsi avec abondance de lumière et d'instruction précisément là où vraisemblablement nous commettrions des erreurs. La « montagne toute en feu » représente un système d'autorité, lui-même sous le jugement de Dieu et qui est pour d'autres l'occasion du jugement. Nous lisons en Jérém. LI, 25 : « Voici, j'en veux à toi, montagne qui détruis, dit l'Eternel, qui

détruis toute la terre ; et j'étendrai ma main sur toi, et je te roulerai en bas du haut des rochers, et je te réduirai en montagne d'embrasement. (*vers. angl.* montagne brûlée). » Ce qui nous est présenté là répond en quelque mesure à ce que nous avons ici. En Jérémie, Babylone devait être « une montagne brûlée » précipitée de sa haute position. Ici la montagne est présentée comme toute en feu. Babylone devait être elle-même comme une montagne consumée ou détruite. Ici la montagne est un moyen de destruction pour d'autres, comme il est dit dans le prophète juif : « Montagne qui détruis, dit l'Éternel, qui détruis toute la terre. » Régulièrement la montagne est le symbole d'un pouvoir établi et exalté. Mais ici elle est jetée dans la mer, parce que, tout en étant l'objet du jugement elle-même, elle est comme un instrument de jugement pour d'autres. Le Seigneur Jésus se sert lui-même d'une partie du symbole à l'égard d'Israël. Ayant vu un figuier qui n'avait rien que des feuilles, il déclara là-dessus que désormais aucun fruit ne naîtrait plus de lui à jamais. Il était venu, et n'y avait pas trouvé de fruit, mais seulement des feuilles en abondance, et incontinent le figuier sécha. Or, presque tous ceux qui ont lu avec soin la parole de Dieu, ont vu dans ce figuier le symbole d'Israël, placé sous la responsabilité de porter du fruit pour Dieu, mais qui a

complètement failli à cela. Le figuier était la figure de « cette génération », et c'est en rapport avec cette pensée que le Seigneur dit à ses disciples : « Non seulement vous ferez ce qui..... mais même si vous dites à cette montagne : Ote-toi de là et te jette dans la mer, cela se fera. » Et cela fut fait ainsi : car le témoignage des apôtres ne fut pas plutôt parvenu à la connaissance d'Israël, et Israël n'eut pas plutôt entièrement rejeté ce que le Saint-Esprit lui faisait annoncer par eux, que le jugement vint sur lui. Ce n'est pas seulement que le peuple ne porta pas de fruit, mais il fut l'objet d'un jugement positif, et déraciné de la position qu'il occupait. La montagne fut jetée dans la mer ; la place et la nation d'Israël disparurent complètement dans la masse des Gentils. C'était beaucoup plus que le fait de cesser simplement de produire du fruit. L'état politique des Juifs fut brisé et s'évanouit complètement, absolument comme il en arriverait d'une montagne qui serait arrachée de sa base et jetée dans la mer. Ici de même une grande puissance qui paraissait être bien établie, est ôtée de sa place, et cette puissance n'est pas tant mise en pièce elle-même, comme elle devient un moyen de souffrance pour d'autres. Elle est toute en feu, et il en résulte la destruction de la troisième partie des créatures qui avaient vie dans la mer et des navires aussi,

toute la scène étant une figure empruntée à l'effet que produirait un volcan jeté dans la mer. C'est ainsi que le Seigneur complète le tableau de destruction, par une grande puissance en feu elle-même qui tombe sur la masse confuse des peuples, avec un grand carnage d'hommes et l'anarchie politique pour résultat. Il se peut que tout cela ait une signification plus précise, mais je ne fais que présenter le peu que je vois dans les symboles, indépendamment de leur application à un temps, à un lieu ou à un peuple particuliers.

Le troisième jugement dans la série des trompettes est d'une espèce différente. « Le troisième ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile, brûlant comme un flambeau ; et elle tomba sur la troisième partie des fleuves, et sur les fontaines des eaux. Et le nom de l'étoile est Absinthe : et la troisième partie des eaux devint absinthe, et beaucoup d'hommes moururent par les eaux, parce qu'elles avaient été rendues amères. » Or, une étoile ainsi que nous l'avons vu dans un chapitre précédent, quoique dans une connexion différente (chap. I, 20) est le symbole de quelqu'un qui occupe une position d'autorité subordonnée — quelqu'un qui peut administrer la lumière à d'autres — assujetti lui-même à un autre, mais cependant étant en autorité. Ici c'est un chef dégradé, un di-

gnitaire déchu de sa place d'autorité. Les eaux sont le symbole des peuples dans un état informe, les fontaines sont les sources de leur prospérité, et un fleuve est ce qui caractérise leur carrière. Tout cela est gâté dans une certaine proportion par la chute de cette étoile ou de ce chef qui rend amer tout ce qu'il touche, et beaucoup meurent parce que les eaux ont été rendues amères. Ce jugement-ci ne semble pas tant d'un caractère politique comme le précédent; c'est plutôt le changement en poisons, en instruments de mort, de tout ce qui devrait être pour l'homme un moyen de bénédiction et qui concerne sa vie ordinaire.

Sous la quatrième trompette nous avons quelque chose de plus élevé. Auparavant les eaux étaient devenues des poisons; mais maintenant les autorités les plus élevées sont atteintes. Ce n'est pas une étoile qui tombe du ciel, mais la troisième partie du soleil, et la troisième partie de la lune, et la troisième partie des étoiles sont frappées, « de sorte que la troisième partie en fut obscurcie et que le jour ne parut pas pour la troisième partie de sa durée, et de même pour la nuit. » J'entends cela d'un jugement de Dieu sur les autorités de ce monde dans la sphère dont il s'agit, sur l'autorité suprême aussi bien que sur les autorités inférieures, qui sont toutes, dans une certaine étendue, éteintes, ou au moins éclipsées.

Maintenant surgit une importante question. — Quel est le véritable accomplissement des jugements désignés par ces trompettes ? Il est évident, toutefois, que la réponse doit dépendre de la question encore plus large du temps et de l'état de choses auxquels s'appliquent en général les visions prophétiques. Car il ne s'agit pas ici de détails, mais d'un principe important, et ce n'est pas moi qui nierai les conséquences pratiques immenses qui découlent, d'un côté, d'une application juste, ou de vues erronées, de l'autre. Convaincu que les sept épîtres avaient une application littérale directe aux assemblées d'Asie du temps de St-Jean, je ne puis douter, quant à moi, que les sceaux préfiguraient le cours de l'empire romain à partir de cette époque; et qu'ainsi ils ont eu, selon que les systèmes historiques ordinaires insistent sur ce point, une application réelle, qui n'est en aucune manière sans importance, jusqu'au renversement du paganisme et à la suprématie nominale du Christianisme, avec la conversion d'une multitude d'âmes d'entre les Juifs, mais bien plus encore d'entre les Gentils, dans cette sphère et à cette époque, comme résultat naturel. Conformément à cette idée, les premières trompettes me semblent se rapporter presque nécessairement : d'abord, aux invasions des Goths sous Alaric, Radagaise, etc.; secondement, aux ravages de Genséric et de ses Vandales; troisième-

ment, au « fléau de Dieu » comme le Hun Attila aimait à s'appeler lui-même ; et en quatrième lieu, à l'ère mémorable signalée par l'extinction de l'empire romain en Occident.

Mais tout en reconnaissant pleinement que dans ces limites le champ des visions embrasse ces évènements, il est manifeste pour moi que les sept épîtres portent l'empreinte de la portée la plus étendue, et comprennent, comme cela résulte des preuves internes les plus fortes, les phases diverses par lesquelles la maison de Dieu passerait dans toute la durée de son existence ici-bas, jusqu'au moment où le Seigneur prend à lui dans le ciel les fidèles, les gardant de l'heure de la tentation qui attend ceux dont le cœur est aux choses de la terre, et vomissant de sa bouche la masse de la chrétienté satisfaite d'elle-même. En harmonie avec cette manière de considérer les églises dans leur existence continue et successive qui, sous une forme ou sous une autre, s'est recommandée d'elle-même dans les âges divers à de pieux et intelligents investigateurs des Ecritures, l'interprétation la plus simple des chap. iv et v est celle qui les considère comme supposant que l'église des premiers-nés a été enlevée et glorifiée, et qui fait commencer postérieurement à cet évènement le grand accomplissement des chap. vi et suivants. Il est facile à un esprit ingénieux de soulever des difficultés et d'opposer une ligne formidable d'objections : il

n'est aucune partie de l'Écriture, aucune des vérités qu'elle révèle, qui ne soit exposée à des attaques parfaitement semblables. Mais personne ne saurait nier que si on s'en tient seulement au texte sacré lui-même, c'est la manière la plus naturelle de prendre les chap. IV, V; ni que, dans la théorie ordinaire, ces passages ne s'adaptent pas exactement aux circonstances d'alors, soit que nous considérions comme un tout la scène qui y est décrite, soit que nous nous arrêtions aux personnages particuliers qui y figurent. Leur rencontre ici, dans l'interprétation ordinaire, constitue une difficulté énorme, inexplicquée, et peut-être, pouvons-nous ajouter, inexplicable; tandis qu'avec l'enlèvement des saints, alors fait accompli, comme clef, ils sont une magnifique et indispensable préface à tout ce qui suit.

Il y a plus. Le chap. VI et ceux qui suivent donnent lieu à la question fondamentale, s'il se trouve encore des églises ou des chrétiens, dans le sens propre des mots, impliqués dans les scènes terrestres qu'ils décrivent, lorsqu'elles sont en voie de recevoir leur plein accomplissement et non pas simplement un commencement de réalisation. Pourquoi ceux qui écrivent sur la prophétie se prévaudraient-ils de l'affirmative sans rien alléguer qui ressemble raisonnablement à une preuve en sa faveur? Pourquoi ne pas la prouver s'ils le peuvent? Plus ce point-là peut être indispensable à la dé-

fense du système en vogue, et moins les personnes sans préventions peuvent trouver satisfaisant que ses avocats gardent un silence si absolu, non certes s'il s'agit de réitérer leur allégation ou de raisonner d'après elle, mais s'il s'agit de la démontrer. Qui pourrait prétendre que c'est une proposition évidente par elle-même ? Qui ignore qu'il y a bon nombre de chrétiens occupés de l'étude intelligente de la parole prophétique, qui croient que ce n'est pas l'Eglise, mais un résidu Juif pieux avec des Gentils convertis mais distincts, que les luttes du dernier jour concernent directement ? N'est-ce pas un sujet digne d'être discuté ? La prophétie renferme-t-elle une question plus vitale, plus vaste ? Ce ne serait pas charitable d'attribuer ce singulier silence à un sentiment de mépris pour leurs frères, et ce ne serait pas bien non plus de l'interpréter comme un aveu tacite de l'impossibilité où se trouvent ceux qui le tiennent de donner un semblant de preuves tirées de l'Écriture à l'appui de leur sentiment. Nous nions que ces prophéties, quelque profitables qu'elles soient pour nous, concernent pleinement, bien moins encore exclusivement, l'Eglise. Si quelqu'un prétend que c'est à l'Eglise qu'elles se rapportent, c'est à lui qu'il incombe de prouver. Mais on ne prouve pas ; on prend simplement la chose pour convenue. Ne vaudrait-il pas mieux que les défenseurs de ce système réunissent et présentassent

avec autant de force que possible toutes les preuves qui frappent leur propre esprit? Nous en appelons aux portions mêmes de l'Écriture qui fournissent le sujet du débat, comme démontrant avec clarté : quelques-unes, que le corps chrétien se trouve dans le ciel dans un état glorifié avant qu'aient lieu les évènements judiciaires terrestres ; les autres, que les Juifs et les Gentils, distincts les uns des autres, et non pas réunis en un seul corps, comme l'Église, se voient à partir de là sur la terre, et sont réellement ceux que la prophétie a en vue dans la crise de la fin. Si nous avons raison, une grande partie des différences entre ceux qui étudient le sujet seraient décidées sans plus de contestation. Pourquoi donc perdre son temps dans les champs arides des champions aux tendances allemandes de l'école historique, ou des fauteurs romanistes de l'école futuriste? Pourquoi ne pas se saisir de la démonstration faite par des chrétiens qui, par la bonté de Dieu, sont pour le moins aussi éloignés de Babylone que peuvent prétendre l'être les plus zélés protestants? Si c'est là, comme j'en suis certain, la vraie et satisfaisante interprétation, rien ne nous oblige à faire entrer le passé, bon gré malgré, dans le cadre d'un accomplissement forcé, et nous n'avons pas non plus à donner une explication arbitraire des fréquents et manifestes indices de l'avenir. Toutes les exigences légitimes sont satisfaites par l'admission d'une

ressemblance générale n'ayant rien de forcé entre les visions et l'histoire du passé, ressemblance qui suffit pour montrer positivement le doigt de Dieu, mais qui, loin d'épuiser la portée de la prédiction, laisse place plutôt à ce qu'elle reçoive une application finale et plus directe, lorsque les saints, corps et âme, seront dans le ciel.

« Et je vis et j'entendis un aigle qui volait par le milieu du ciel et qui disait à haute voix : malheur ! malheur ! malheur ! à ceux qui habitent sur la terre, à cause des autres voix de la trompette des trois anges qui vont sonner de la trompette (vers. 13). » C'est un *aigle*, je crois, que Jean vit ici, un *ange* en Apoc. xiv, 6, auquel notre verset peut avoir été assimilé, si les deux termes n'ont pas été confondus simplement par négligence. La fuite de l'aigle par le milieu du ciel était le sombre et très convenable avant-coureur des malheurs qui approchaient. Le fait qu'il prononce des paroles à haute voix ne renferme pas non plus de difficulté réelle, car l'autel lui-même est, dans le vrai texte, présenté comme parlant au chap. xvi, vers. 7.

Les quatre premières trompettes ont introduit les jugements préliminaires. Ils sont tombés, dans une certaine étendue, sur la prospérité de l'homme dans les hautes et dans les humbles conditions — d'abord dans la sphère

d'un système de gouvernement régulièrement établi, et ensuite dans celle que caractérise un état de confusion ; puis le coup a frappé sur les sources des jouissances humaines qui ont été changées en amertume et en moyens de destruction ; et enfin tout le système gouvernemental, l'autorité souveraine comme l'autorité subordonnée, subit une éclipse considérable. En tout cela les hommes étaient donc jugés dans leurs circonstances, plutôt que visités dans leurs personnes mêmes. Mais il nous est aussi annoncé une dernière série de châtimens d'une nature plus profonde encore, et distinguée de la manière la plus nette de celle qui précède : « Malheur, malheur, malheur à ceux qui habitent sur la terre, » etc. Ceux qui n'étaient pas scellés du sceau de Dieu n'échappent pas à la première, la troisième partie des hommes est tuée sous la seconde, et avec la dernière nous arrivons d'une manière générale, à la fin de tout.

Il est possible qu'une idée de lieu se rattache au sens de l'expression « Ceux qui habitent sur la terre, » particulièrement durant la grande crise finale. Mais il me semble résulter de l'examen des divers cas où elle se rencontre que, dans la pensée du Saint-Esprit, elle a principalement une portée éminemment morale. Deux fois déjà avant celle-ci nous l'avons vue dans l'Apocalypse ; et à mesure que nous approchons de la fin sa signification acquiert

une gravité nouvelle. D'abord, elle se trouve dans l'épître à l'ange de l'église de Philadelphie, où le Seigneur promet à ceux qui gardent la parole de sa patience de les garder de l'heure de la tentation qui va arriver sur tout le monde habitable pour éprouver ceux qui habitent sur la terre, (Apoc. III, 10). La raison pour laquelle, à mon avis, les hommes qui ont leurs pensées aux choses de la terre sont présentés là d'une manière si distincte, c'est que l'état de l'église en question suppose qu'on a saisi le Christ dans une mesure extraordinaire et d'une manière céleste, tant pour ce qui est de jouir présentement de Lui, que pour l'attente de son retour. De là, le contraste que faisaient ceux dont le cœur était aux choses d'ici-bas. Ils mangeront le fruit amer de leur choix quand sera venue la grande tribulation; comme ceux dont les affections sont fixées sur les choses célestes seront alors, de fait, là où ils habitent maintenant en esprit. Puis, sous le cinquième sceau (Apoc. VI, 10), les âmes des premiers martyrs de la période apocalyptique sont représentées comme appelant le Maître Souverain à juger et à venger leur sang « de ceux qui habitent sur la terre. » Ces personnes-là auront éclaté alors en persécutions impitoyables, meurtrières, contre les témoins que Dieu aura sur la terre après l'accomplissement des sceaux; et maintenant, sous les trompettes de malheur, elles sont l'objet

spécial de ces jugements terribles. Nous ajoutons d'autres détails jusqu'à ce que nous venions aux chapitres qui en traitent plus particulièrement.

---

FRAGMENT.

---

« Je suis celui qui suis » : tel est le nom glorieux sous lequel Dieu se présenta à Israël. Dieu au-dessus de tout — personne ne pouvait le découvrir par ses recherches : Il voulait être Dieu, et avoir ses voies propres : il aurait compassion de qui il aurait compassion. Dieu est Dieu.

« Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis » : telle était la joie de Paul ; c'est la mienne : puisse-t-elle être la tienne aussi. Mais, alors, quelle différence dans la force de l'expression (dans la version anglaise, l'expression est la même dans les deux cas) selon qu'elle s'applique à Dieu, ou qu'elle s'applique à moi ! Comparez mot avec mot, et vous en serez frappés d'autant plus fortement encore. Et néanmoins dans les deux applications, le doigt signale la *réalité*, et, ce qui est — est reconnu, comme étant TEL QU'IL EST.

« Dieu est Dieu. »

« Et moi je suis un pauvre pécheur et rien du tout : mais Jésus-Christ est mon tout en tout. »

Jamais, jusqu'à ce que nous soyons dans la réalité — jamais, jusqu'à ce que nous laissons les choses être telles qu'elles sont, il ne saurait nous être possible de jouir du repos.

Et la beauté de l'évangile consiste en ce qu'il met ensemble d'une manière bénie, Dieu comme Dieu, et moi-même précisément comme je suis, et m'approprie tout ce que Dieu est, et identifie avec Dieu tout ce que je suis, selon la valeur de la personne et de l'œuvre de Jésus-Christ, et par l'Esprit de Dieu et de Christ.

# LES DISPERSÉS PARMI LES GENTILS.

---

## ESTHER.

Dans les livres d'Esdras et de Néhémie que nous avons médités, nous avons vu les Captifs ramenés à Jérusalem pour y attendre la venue du Messie, afin qu'il fût manifesté si Israel accepterait le Messager et Sauveur que Dieu voulait leur envoyer. Avec ce livre d'Esther, nous sommes dans une scène toute différente. Les Juifs sont encore au milieu des Gentils.

Nous l'examinerons dans la suite de ses dix chapitres; et dans l'action dont ils font le récit, nous trouverons :

L'Eternel Dieu opérant d'une manière merveilleuse, mais en secret.

Les Juifs eux-mêmes.

Le Gentil, ou le Pouvoir.

Le grand Adversaire.

### I, II.

Le livre s'ouvre en nous présentant un tableau du Gentil maintenant en autorité. C'est, cependant, le Perse, et non le Chaldéen : « la poitrine d'argent » non pas « la tête d'or » de la grande statue que vit Nébucadnetsar. C'est plutôt le chapitre second de l'histoire de la suprématie des Gentils sur la terre que le

chapitre premier, que nous lisons ici. Nous le voyons plutôt dans les progrès qu'au commencement de sa carrière ; mais sous le rapport moral il est le même. Pareil à Moab, sa saveur lui demeure toujours, et son odeur ne s'est point changée. Toute la hauteur qui s'était manifestée en Nébucadnetsar, apparaît de nouveau chez Assuérus. On n'aperçoit dans cet homme de la terre, nul esprit, nul fruit de repentance, nulle connaissance de lui-même, ou de ce qui lui convient en tant que créature. Le mensonge du serpent, qui façonna l'homme au commencement, est à l'œuvre avec autant d'ardeur que jamais. Le vieux désir d'être comme Dieu se révèle aujourd'hui chez le Perse, comme il s'était révélé auparavant chez le Chaldéen. L'un avait bâti sa ville royale, et la considérait avec orgueil et disait : « N'est-ce pas ici Babylone la grande que j'ai bâtie pour être la demeure royale par le pouvoir de ma force, et pour la gloire de ma magnificence. » L'autre fait maintenant un festin, et pendant cent quatre-vingts jours montre aux principaux seigneurs toute la puissance de son royaume, « les richesses de la gloire de son royaume, et la splendeur de l'excellence de sa grandeur. » Bien plus, car le Perse l'emporte : nous trouvons dans la Perse une audacieuse affectation d'être comme Dieu que nous n'avons pas vue à Babylone. Elle nous frappe dans trois ordonnances persanes célèbres :

1<sup>o</sup> Personne ne devait paraître en la présence du roi sans y avoir été appelé. Dans le cas de la violation de cette loi du royaume, la vie et la mort de l'infacteur dépendaient du bon plaisir du roi.

2<sup>o</sup> Personne ne devait être triste devant le roi ; tout son peuple devait considérer son visage ou sa présen-

ce comme la source efficace de la joie et de l'allégresse.

3° Aucun décret de son royaume ne pouvait être révoqué : il tenait ferme à toujours.

Voilà certes des prétentions ! C'est le comble dans la carrière de l'homme visant à se présenter comme Dieu ; et ne savons-nous pas que cet esprit travaillera jusqu'à ce que le Gentil ait rempli la mesure de son iniquité ? Mais la main de Dieu commence maintenant à opérer ses merveilles, au milieu même de la scène de fête et d'orgueil par laquelle le livre s'ouvre. La joie du banquet royal fut interrompue ; une tache dépare l'éclat de toute cette magnificence : la Reine Gentile refuse de servir d'occasion ou d'être tributaire de ce jour de réjouissance publique ; et cela conduit à la manifestation du Juif, et, en définitive, à l'élévation de ce peuple à la principale part dans l'action et à la position la plus éminente sur la terre, au delà de tout ce qu'on avait pu penser ou prévoir.

C'était un bien petit commencement d'un pauvre caractère et d'une importance insignifiante. L'humeur de Vasti, qui la poussa à une ligne de conduite qui mettait sa vie en péril, fut le premier petit feu « qui alluma quelle grande quantité de bois » : c'est une misérable, une méprisable circonstance. Que peut-il y avoir de plus bas que l'humeur, pouvons-nous dire, d'une femme altière ? Et pourtant, Dieu effectue par elle des résultats connus dès lors de lui-même dans son conseil, mais dont l'accomplissement sera vu au jour prochain de la gloire des Juifs.

« Avec une sagesse qui n'est jamais en défaut, il conserve soigneusement dans des mines dont on ne saurait sonder la profondeur, ses brillants desseins, et accomplit sa volonté souveraine »

Vasti est *déposée*. Elle est rejetée comme femme du Perse ; et il faut qu'on en cherche de plus dignes pour prendre sa place.

Ici peut s'élever la question : jusqu'à quel point un membre du peuple juif pouvait-il profiter d'une occasion pareille ? La sainteté profite-t-elle de la corruption ? Le peuple de Dieu peut-il oublier son Nazaréat, sa mise à part pour Lui ? Et néanmoins, Esther consent à se présenter devant le roi en ce moment là, comme de pair avec toutes les filles de ses sujets incirconcis !

Cela est de nature à nous étonner, si nous jugeons des choses par une lumière moins pure et moins vive que celle dans laquelle Dieu lui-même habite. Le simple sentiment moral de l'homme — l'injonction des ordonnances légales — la voix du Sinaï lui-même, souvent ne suffirait pas. Il nous faut marcher dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière. Il faut que nous connaissions « les temps » comme jadis Issachar, avant que nous soyons capables de déclarer comme il faut « ce qu'Israël devait faire. »

Des hommes de Bethléem de Juda n'ont-ils pas pris des femmes d'entre les filles de Moab, sans en être repris ? Joseph ne s'est-il pas écarté, dans son mariage, de la sainteté d'Abraham, et Moïse des ordonnances de la loi, dans le sien ? Rahab, toute fille qu'elle était des incirconcis, n'a-t-elle pas été adoptée par Juda, et n'a-t-elle pas eu une place éminente dans la suite des ancêtres selon le chair du Seigneur de David ? Et Samson ne prit-il pas pour femme, une femme de Timna qui appartenait aux Philistins ?

*Le peuple de Dieu n'était pas dans l'état normal, lors de ces évènements étranges ; et c'est là leur justifica-*

tion *morale*. La lumière de la sagesse divine divinement dispensée devient le juge, plutôt que les ordonnances. Les Juifs étaient maintenant dans la dispersion. Joseph, si nous voulons nous exprimer ainsi, est de nouveau en Egypte; Moïse en Madian; et les fils de Bethléem de Juda au pays de Moab; et Esther est aussi peu reprise pour être allée vers le roi de Perse, que furent censurés, Joseph pour avoir épousé Asenath, Moïse pour avoir épousé Séphora, ou Mahlon pour avoir épousé Ruth; et ils ne sont ni les uns, ni les autres, l'objet d'un reproche ou d'un jugement devant Dieu pour ces choses: absolument de la même manière que David, lorsqu'il mangea des pains de proposition. Bien plus, ces choses procédaient de Dieu, comme le mariage de Samson, avec une femme d'entre les Philistins, semble nettement reconnu comme ayant ce caractère (Juges xiv, 4.)

Les conseils de Dieu recevront leur accomplissement; les fruits de sa grâce seront recueillis; et les ordonnances de justice, non plus que les arrangements qui nous conviennent, si nous étions dans l'intégrité de notre position et dans une condition bien réglée. n'interviendront pas.

### III.

Le Juif, chose étrange, devient, ainsi que nous l'avons vu, important pour le pouvoir — c'est-à-dire, pour le Perse; mais plus important que je ne l'ai encore fait observer: il devient important pour sa *sûreté* aussi bien que pour ses *jouissances*. Car Mardochée devient son protecteur, comme Esther était devenue sa femme. Nous voyons cela à la fin du

chapitre II. Le roi est redevable à l'une et à l'autre. En dépit de toute sa grandeur et de toutes les ressources, pour le bonheur et la force, qui s'attachaient à toute sa grandeur, il est le débiteur des dispersés de Juda. Ils ont de l'importance pour lui. Son cœur et sa tête, comme je puis bien m'exprimer, doivent tous deux reconnaître cela.

Mais si le Juif est ainsi personnellement amené d'une manière étrange à une position de faveur, l'ennemi du Juif s'est élevé d'une façon non moins étrange à une haute et honorable position, et s'est placé dans la position même qui lui donnera les moyens de satisfaire toute son inimitié. Un Amalécite est le premier après le roi, en dignité et dans le gouvernement : Aman l'Agagien est élevé au-dessus de tous les seigneurs de la nation. Pour quelle raison ? c'est ce qui ne nous est point dit. Il n'est question ni de grandes qualités qu'il aurait possédées, ni de grands services publics qu'il aurait rendus ; et c'est, apparemment, le bon plaisir du roi qui l'avait ainsi voulu. Il était étranger à la nation, d'un pays éloigné, et d'une race presque entièrement oubliée, pourrions-nous dire, distinguée jadis au temps de l'enfance des nations, mais, à cette époque, à peu près effacée des pages de l'histoire, remplacée par d'autres d'une importance bien autrement grande que celle qu'elle eût jamais possédée : les Assyriens d'abord, puis les Chaldéens, et maintenant les Perses. Et néanmoins, c'est un Amalécite que nous voyons placé immédiatement après le roi, n'ayant que lui pour supérieur quant à la dignité, aux honneurs, et à la puissance.

Cela est étrange, certes. Le grand ennemi d'Israël aux jours où Israël était dans le désert, apparaît

encore ici dans le même caractère et au temps de la dispersion d'Israël (voyez Ex. xvii). Chose étrange, un Amalécite est le plus rapproché du trône de Perse ! Le cœur du grand monarque de cette époque est entièrement tourné en sa faveur pour le mettre en position de jouer le vieux rôle amalécite de défiance envers Dieu, et d'inimitié contre son peuple. Nous ne nous serions pas attendus à une telle chose. Ce nom, le nom d'Amalek devait être effacé de dessous les cieux, et depuis les jours de David jusques à maintenant, puis-je dire, on n'a point aperçu ce peuple. Mais aujourd'hui, voilà qu'il apparaît de nouveau, nous saurions à peine dire comment; et il apparaît, environné d'éclat et de puissance comme dans un jour de triomphe.

En vérité, je le répète, cela est étrange, C'est quelqu'un de ressuscité; quelqu'un dont la blessure mortelle a été guérie; « qui était, et qui n'est pas, et qui sera présent. »

L'Agagien est ici comme le représentant du grand ennemi, de l'orgueilleux apostat qui résiste à Dieu et à son peuple, et à ses desseins. Tous les âges ont vu de pareils représentants, qui ont préfiguré ce puissant apostat qui doit tomber au jour du Seigneur. Nemrod l'a représenté dans les jours de la Genèse; Pharaon, en Egypte; Amaleck, dans le désert; Abimélec au temps des juges, et Absalom en celui des Rois; Aman le représente ici, au jour de la dispersion; et Hérode, dans le Nouveau-Testament. L'exaltation du moi, une orgueilleuse incrédulité, et la défiance que produit la peur de Dieu, avec une profonde inimitié pour son peuple, tels sont les traits que nous remarquons, en totalité ou en partie, chez eux tous; comme on les verra

déployés sous une forme parfaite d'audace, d'apostasie terrible, dans la personne de la bête qui, avec ses confédérés, tombe en présence du Cavalier monté sur le Cheval Blanc, au jour du Seigneur, ou du jugement des vivants. Les prophètes ont parlé d'elle, comme du « roi qui fera sa volonté » ; comme de « l'étoile du matin, fille de l'aube du jour ; comme « du prince de Tyr » pouvons-nous ajouter ; comme « de l'insensé qui dit en son cœur qu'il n'y a point de Dieu, » et sous d'autres titres encore. Et l'Apocalypse de l'Apôtre nous la présente sous la figure d'une bête qui a dressé son image pour le culte et l'étonnement de tout le monde, qui a imprimé sa marque comme une flétrissure sur le front de tous les hommes, dont la blessure mortelle était guérie, qui était, n'est plus, et néanmoins doit être.

Nous pouvons remarquer en outre que le *dessein* du grand adversaire est, aussi bien que sa *personne*, présenté dans ce grand Aman. Il lui faut le sang de tous les Juifs : son cœur ne saurait se contenter de la vie de celui qui avait refusé de s'incliner devant lui ; il lui faut la vie de tous les membres de la nation. Il respire l'esprit de l'ennemi d'Israël qui dira bientôt : « Venez, et détruisons-les en sorte qu'ils ne soient plus une nation, et qu'on ne fasse plus mention du nom d'Israël » (Ps. LXXXIII). L'Amalécite et sa société jettent le sort, *pur*, uniquement pour fixer le jour où on accomplirait cette œuvre d'extermination. Mais, comme nous le savons, on peut « jeter le sort au giron, mais tout ce qui en doit arriver est de par l'Éternel » (Prov. XVI, 33.) Et tel fut le cas ici. Il est accordé onze longs mois, depuis le treizième jour du premier mois jusqu'au treizième jour du douzième mois, c'est-

à-dire, depuis le jour où le sort fut jeté jusqu'au jour désigné par le sort pour être celui du massacre de la nation, de manière à ce que Dieu fit mûrir ses desseins envers son peuple et à l'égard de ses adversaires.

Quelle voix claire et forte cela fait retentir à nos oreilles ! Il n'y a ni discours, ni paroles, mais la voix est entendue ; Dieu n'est pas même nommé, mais c'est l'œuvre de sa main et le conseil de son cœur.

Aman ne trouve pas d'obstacle de la part du roi son maître. Il dit au roi qu'il y a un peuple dispersé dans toutes les provinces de son royaume, qu'il ne lui est pas avantageux de laisser vivre, parce que ses coutumes et ses lois sont différentes de celles de tous les autres peuples — secret de l'inimitié du monde alors et encore aujourd'hui (voyez Act. xvi, 20, 21). Le décret, conformément au désir d'Aman, sort du palais de Susan, et il poursuit en toute hâte sa marche vers toutes les parties du monde, dans tout l'empire du grand monarque persan, « la poitrine d'argent. » Comme conséquence de ce décret, tous les membres de la nation reçoivent en eux-mêmes la sentence de mort. Il aurait atteint effectivement les captifs retournés à Jérusalem aussi bien que ceux de la dispersion, la Judée n'étant à cette époque qu'une province de l'empire Perse. Mais les Juifs ont à apprendre à se confier en Celui qui ressuscite les morts, qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient, et qui agit en ce monde en puissance de résurrection. Il faut que le résidu d'Israël apprenne à marcher sur les traces de son père Abraham. C'est la *foi* qui doit être exercée — car « le Seigneur ne veut pas se révé-

ler encore de quelque temps, quoiqu'il pense à eux, et qu'il les abrite sans se manifester à eux.»

Mardochée apparaît ici comme le représentant de ce résidu, le possesseur, à cette heure solennelle, de la foi semblable à la foi d'Abraham.

La piété de cet homme cher et honoré commence à se montrer dans son refus de se prosterner devant l'Amalécite. Le devoir ordinaire de n'adorer que le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, lui aurait interdit cela : et un Juif pouvait-il s'incliner devant un membre de cette race avec laquelle le Dieu des Juifs avait déjà déclaré qu'il aurait toujours la guerre ? devant un homme qui, au lieu de se prosterner devant le Seigneur des cieux et de la terre, s'était même mis en avant pour insulter à sa présence et à sa majesté, et pour exterminer son peuple même devant sa face ? Mardochée risquera sa vie par ce refus ; eh bien, soit. Il est dans le même sentiment que ses frères Sadrac, Mésac, et Habed-Négo, qui peuvent dire à un Aman antérieur, « Il n'est pas besoin que nous te répondions sur ce sujet. Voici, notre Dieu que nous servons, nous peut délivrer de la fournaise du feu ardent, et il nous délivrera de ta main, ô roi. Sinon sache, ô roi, que nous ne servirons point tes dieux, et que nous ne nous prosternerons point devant la statue d'or que tu as dressée. »

Cette conduite est véritablement belle dans ce qui la produit, mais plus belle encore dans les traits qui l'accompagnent : car l'excellence du caractère résulte de l'heureuse combinaison des qualités. Nous devons « renoncer à nous-mêmes comme hommes », et néanmoins « que tout parmi vous, se fasse dans l'amour », est-il écrit. En Celui en qui se trouvait toute gloire

morale, comme d'autres l'ont dit, il n'y a eu « rien de saillant » toutes les qualités se combinant chez Lui d'une manière parfaite. Nous apercevons en Mardo-chée cela. Il a « la bonté », et avec elle « la justice. » Il était rempli de bienveillance et de tendresse, et élevait sa cousine orpheline comme si elle eût été sa propre fille. Mais à présent il est fidèle et inflexible, et il s'abandonnera lui-même comme *homme*, si alors il a tout fait *dans l'amour*. Il ne s'inclinera pas et ne rendra pas hommage, au commandement du roi, quoique sa vie puisse en dépendre.

## IV, V.

Les divers exercices d'âme, par lesquels nous voyons dans ces chapitres passer Esther et Mardo-chée, sont d'un grand intérêt. La main et l'Esprit de Dieu travaillent ainsi ensemble d'une manière merveilleuse dans l'histoire d'Israël, comme nous le remarquons dans les Psaumes et dans les Prophètes — la main formant les circonstances dans lesquelles ce peuple se trouve, et l'Esprit formant ses pensées : deux choses qui occupent une très grande portion de la parole prophétique. Et nous trouvons ici de vivantes illustrations personnelles de ce double fait, dans les exercices du cœur par lesquels passent ces deux saints de Dieu distingués, et dans les circonstances merveilleuses à travers lesquelles ils sont conduits.

A la publication du décret fatal, Mardo-chée jeûne et se lamente à grands cris, revêtu d'un sac : mais en même temps il compte sur la délivrance. Une telle harmonie, une telle combinaison de sentiments est pleine de gloire morale. Elie en fournit un exemple en

son jour — car il savait que la pluie était proche, et il ne s'en penche pas moins contre terre, et n'en met pas moins son visage entre ses genoux, comme quelqu'un en « fervente supplication » (1 Rois xviii. Jacq v. 16-18). Nous en trouvons un autre exemple dans le Seigneur lui-même. Il sait et déclare qu'il va réveiller Lazare de son sommeil, du sommeil de la mort; et néanmoins il pleure comme il approche du tombeau. Il en est de même ici de Mardochée. Il ne veut pas quitter ses vêtements de deuil; il refuse de se consoler pendant qu'il existe un décret contre son peuple, quoiqu'il compte, et compte sûrement, qu'il sera délivré d'une manière ou de l'autre. C'est là une de ces combinaisons qui sont nécessaires au caractère ou à la force morale, et dont j'ai déjà signalé un exemple dans ce « vrai Israélite. »

Esther n'est pas moins belle dans sa génération, comme un vaisseau plus faible. Il se peut qu'elle ait été *fortifiée* par Mardochée, mais elle sympathise *profondément*, avec *tendresse*, avec les angoisses de sa nation. Elle voit la difficulté et sent le danger; et elle parle un moment de ses circonstances. Rien de mal en cela. Elle dit à Mardochée le risque qu'elle courrait si elle entrait dans la présence du roi sans y avoir été appelée. Rien de mal, je le répète, à parler ainsi du point de vue de ses circonstances, quoique ce pût être de la faiblesse. Mais Mardochée la conseille, comme un vaisseau plus fort; et il apparaît comme quelqu'un au-dessus des circonstances et des affections, dans la cause de Dieu et de son peuple. Il envoie à Esther un message péremptoire quoiqu'il eût tant d'affection pour elle; et il demeure calme et d'un cœur ferme au milieu de ces dangers. Il est assis dans cette voie au-

dessus des déluges d'eau, dans la précieuse force de Celui qui en a foulé pour nous toutes les vagues. Il ne se trouve ni levain ni miel, comme je puis m'exprimer, dans l'offrande qu'il fait — il ne prend pas conseil de la chair et du sang, et ne regarde pas non plus aux eaux grossissantes. Sa foi est en victoire — et le vaisseau le plus faible est fortifié par son moyen. Esther se décide à entrer vers le roi. Si elle doit périr, qu'elle périsse — mais elle est édifiée de manière à tout hasarder pour son peuple. Cependant, tout en ne se « décourageant » pas sous l'épreuve, elle ne la « méprisera » pas non plus, — car elle veut que Mardochée et ses frères attendent dans un esprit d'humiliation et de dépendance, de sorte qu'elle puisse recevoir miséricorde, et que sa résolution de se présenter devant le roi ait un résultat heureux.

En conséquence, à l'expiration des trois jours de jeûne dont ils étaient convenus, elle prend sa vie en sa main, et se tient dans le parvis de dedans du palais du roi pendant que le roi était assis sur son trône royal. Mais les cœurs des rois sont dans la main du Seigneur; et c'est ainsi que la chose se trouve être dans ce cas, et Esther trouve grâce aux yeux d'Assuérus qui lui tend le sceptre d'or.

C'était tout. Cet acte disait le résultat de toute l'affaire. Tout dépendait du mouvement du sceptre d'or. C'était l'Esprit de Dieu, le conseil et le bon plaisir, la souveraineté et la grâce de Dieu, qui avaient arrangé tout cela. La nation était déjà sauvée. Le sceptre avait tout décidé en faveur des Juifs et à la confusion de leurs adversaires, fussent-ils aussi élevés et puissants, aussi nombreux, et aussi subtils que possible. Dieu avait pris la chose en sa propre main

— et s'il est pour nous, qui sera contre nous? « Tu seras loin de l'oppression, » disait maintenant l'Eternel à son Israël, « et tu ne craindras rien ; tu seras, dis-je, loin de la frayeur ; car elle n'approchera point de toi. Voici, on ne manquera pas de comploter contre toi, mais ce ne sera pas de moi ; quiconque complotera contre toi, tombera pour l'amour de toi. Voici, c'est moi qui ai créé le forgeron soufflant le charbon au feu, et formant l'instrument pour son usage ; et c'est moi qui ai créé le destructeur pour dissiper — nullés armes forgées contre toi ne prospéreront, et tu convaincras de malice toute langue qui se sera élevée contre toi en jugement, (Esaie LIV).

Esther s'approcha et toucha le sceptre. Elle usa de la grâce qui l'avait visitée ; mais elle en usa avec révérence ; et le sceptre fut fidèle à lui-même. Il n'éveilla pas une espérance qu'il ne fût pas prêt à réaliser. Il lui avait déjà parlé de paix ; et la paix, et bien plus que la paix, lui sera ratifiée. « Qu'as-tu reine Esther », lui dit Assuérus, « et quelle est ta demande? Quand ce serait jusqu'à la moitié de mon royaume, il te sera donné. »

Cela est bien précieux. Le sceptre, disons-le encore, fut fidèle à lui-même. Quelle vérité nous est là présentée ! La promesse de Dieu, l'œuvre du Seigneur Jésus, sont comme ce sceptre. Elles ont précédé — gages signés pour ainsi dire de la main et émanés de la bouche de notre Dieu, et l'éternité leur sera fidèle ; et des âges innombrables de gloire, témoignant du salut, les ratifieront. Rien n'est trop précieux pour racheter de tels gages : — ici de même, la moitié de l'empire du roi est mise aux pieds et à la disposition d'Esther.

Mais la ligne de conduite qu'elle suivit à l'égard

de l'occasion favorable qui lui était ainsi offerte, est l'un des fruits les plus excellents et les plus merveilleux de la lumière et de l'énergie de l'Esprit, que nous contemplons au milieu des nombreuses merveilles de ce livre, dans toute cette œuvre de la grande main de Dieu.

Au lieu de demander la moitié du royaume — au lieu de désirer sur le champ la tête du grand Amalécite, elle prie le roi de venir avec Aman au festin qu'elle leur a préparé. Voilà, certes, une chose étrange ! Qui se serait attendu à une telle manière d'accepter une pareille promesse et un gage pareil, en quelque sorte sans limites. Elle rappelle à mon esprit la réponse du divin Maître, de Celui qui est « la sagesse de Dieu » à la femme samaritaine. Elle demandait de l'eau vive, et Il lui dit d'aller appeler son mari ! Réponse étrange et inexplicable, semblerait-il. Mais, ainsi que nous le savons, c'était un rayon de la plus pure lumière jaillissant de la source même de la lumière. Il en est de même ici. Cette réponse d'Esther était certainement étrange ; mais on verra qu'elle n'était rien moins que la preuve de la parfaite sagesse de l'Esprit qui maintenant l'illuminait et la dirigeait. Elle fut le moyen de conduire le grand Adversaire en avant à la pleine maturité de son apostasie, à cette immense élévation en orgueil, en contentement de soi, d'où la main de Dieu s'était préparée dès le commencement à le précipiter. Sous la direction de l'Esprit, Esther en agit avec Aman, comme la main de Dieu en avait jadis agi avec Pharaon en Egypte. Le vaisseau de colère s'était de nouveau préparé pour le jugement, et Dieu allait de nouveau démontrer en lui sa puissance. Aman était le Pharaon du jour, « l'hom-

me de la terre » de maintenant, « le roi de tous les enfants d'orgueil, » et il devait tomber du faite auquel ses propres convoitises et le dieu de ce siècle pressent ses pas. Esther est, entre les mains de Dieu, l'instrument qui lui fournit l'occasion de remplir ainsi la pleine mesure de son apostasie. Elle montre merveilleusement qu'elle est dans le secret de tout cela. Elle invite Aman et le roi le second jour aussi bien que le premier — eux deux seulement; et cela fait, l'apostat avait atteint la hauteur vertigineuse d'où il était destiné à tomber.

Il ne peut supporter tout cela. C'est trop pour lui. Son cœur est surchargé; l'orgueil satisfait l'a rassasié. Aman ne peut se contenir, — mais la *corruption* le pousse dans la voie de la *nature*; triste sentence contre la nature. Mais il en est ainsi. C'était naturel qu'il exposât toutes ses gloires à sa femme et à ses amis. La chair et le sang sont capables d'apprécier l'orgueil, et l'orgueil doit avoir autant de courtisans et d'admirateurs qu'il se peut. Il faut aussi qu'il ait ses victimes. Mardochée refuse encore de s'incliner, et un gibet haut de cinquante coudées est dressé pour qu'il puisse y être pendu.

#### VI, VII.

Il n'y a rien de secret qui ne doive avoir son jour de mise en évidence. Ce que Mardochée avait appris au roi touchant les eunuques Térès et Bigthona, quoique jusqu'ici resté dans l'oubli ou négligé, doit être rappelé maintenant. Les larmes, les baisers, et le nard de la pécheresse pleine d'amour de Luc VII, ainsi que les manques d'égard correspondants du Pharisien

sont passés sous silence *pour un moment* ; mais ils sont tous mis en lumière avant que la scène finisse : car il n'est rien de secret qui ne doive venir en évidence. Dieu ne laisse rien passer. L'acte de Mardochée ne restera pas toujours dans l'oubli. Il sera reconnu, et il le sera à la face même de son grand adversaire — comme les actes de la pécheresse si pleine d'amour pour Jésus, furent tous récités à l'ouïe de son accusateur. (Luc VII, 36-50).

La nuit qui suivit le premier festin de la reine Esther fut pour le roi Assuérus une nuit d'insomnie. Car, de même que Dieu envoie le soleil à ses bien-aimés, de même il leur tient parfois les yeux éveillés par les pensées de leur tête sur leur lit. Il agit sur le cœur des enfants des hommes, en les instruisant par des méditations durant les heures de la nuit. Il en est ainsi pour le Perse dans le chapitre qui nous occupe. Ne pouvant dormir, le roi se fait apporter le livre des chroniques du royaume où se trouvait consigné l'acte de Mardochée, et y lit le récit de cet acte qui avait eu lieu quelques années auparavant. Et comme il est vrai de l'homme qu'il donnera tout ce qu'il a pour sa vie, le roi, à la soudaine découverte, à laquelle il ne s'attendait pas, de l'acte de Mardochée par lequel sa vie avait été préservée, estime maintenant qu'on ne saurait rien faire de trop élevé, ou de trop honorable en sa faveur.

Arrêtons-nous ici un moment, et considérons le merveilleux entrelacement de circonstances que nous trouvons dans cette histoire. Il y a mine et contre-mine, une roue au-dedans d'une autre roue, comme il est dit, circonstances dépendant d'autres circonstances ; et chacune en particulier et toutes ensemble

arrangées pour coopérer à l'accomplissement des œuvres de Dieu.

Cette histoire nous présente la merveilleuse réapparition du *Juif* et de l'*Amalécite*. Etrange phénomène en vérité ! Comme je l'ai dit plus haut, qui aurait jamais pensé à une telle chose ? Le Juif et l'Amalécite reproduits dans les lointains royaumes de Perse, et placés là dans des positions diverses de faveur et d'autorité autour du trône ! Puis l'humeur de Vasti et la beauté d'Esther qui se rencontrent au même moment ; le fait que c'est Mardochée qui surprend le secret du complot contre la vie du roi ; le sort désignant à onze mois de distance le jour du massacre d'Israël, pour que les conseils de Dieu aient le temps de mûrir, et que des changements puissent s'effectuer ; ensuite le cœur du roi mù à tendre le sceptre d'or à Esther ; et ici, maintenant, l'insomnie du roi, et ses pensées qui se portent vers le livre des mémoires du royaume ; et comme couronnement de ce concours merveilleux de circonstances, Aman qui entre à ce moment même dans le parvis du palais. Quel tissu à la fois de la chaîne et de la trame en tout cela ! quel entrecroisement de circonstances ! quel curieux ouvrage de couleurs diverses ! Et comme nous l'avons déjà vu et fait remarquer, Dieu qui ne se montre point, et n'est pas même nommé !

Pensée précieuse ! Satisfait de l'œuvre de ses mains, et dans les conseils de son esprit, le Seigneur peut être caché pour un temps, et rester sans être célébré. Dans notre mesure, nous sommes appelés à quelque chose de semblable. Nous devons éprouver notre propre œuvre, nous réjouir en nous-mêmes seulement et non dans un autre, sans faire connaître nos secrets,

sans chercher à attirer les regards de nos compagnons. Et quelle grande chose véritablement de travailler sans être vu, de servir sans être remarqué ! Conseils profonds de cette sagesse qui connaît la fin depuis le commencement, et merveilleuse opération de cette main qui peut changer comme il lui plaît même les cœurs des rois !

Aman tombe. Qui dirait ce qu'un jour peut amener, comme on dit communément ? L'histoire de cet homme nous montre qu'il en est ainsi en effet. Zérès et ses amis ont à recevoir, avant que commence le festin du second jour, un Aman bien différent de celui qu'ils avaient félicité après la fin du premier. Aman tombe, et tombe réellement. Mais nous devons nous arrêter un peu sur ce fait considérable, afin d'en bien connaître le caractère, car il est d'une grande importance pour faire ressortir le jugement de Dieu.

4. Il fut permis à Aman de prospérer ainsi et d'atteindre une telle maturité de grandeur, pour qu'il pût tomber à l'heure du comble de l'orgueil et de l'audace.

Cela est fort instructif, car telles ont été et sont encore les voies de Dieu. Les constructeurs de la tour de Babel purent continuer leur œuvre, jusqu'à ce qu'ils en eurent fait une merveille. Nébucadnetsar eut le temps de finir sa grande cité. La Bête de l'Apocalypse prospérera jusqu'à ce que tout le monde soit dans l'admiration après elle. Ici de même Aman est supporté jusqu'à ce qu'il soit parvenu au faite. C'est alors, au moment de leur élévation la plus orgueilleuse, que le jugement de Dieu les visite tous. Hérode, autre personnage pareil, fut frappé de Dieu et mourut, comme le peuple, en l'écoutant, s'é-

criait : « voix d'un Dieu, et non point d'un homme » (Voyez Ps. xxxvii, 35, 36.)

2. Il est pris dans son propre piège. L'honneur qu'il avait préparé pour lui-même est accordé à Mardochée; et le gibet qu'il avait préparé pour Mardochée, il s'y voit lui-même suspendu.

Ceci encore est propre à nous instruire; car telles ont été et sont encore les voies de Dieu. Les accusateurs de Daniel sont jetés dans la fosse qu'ils avaient préparée pour lui, et les flammes dévorèrent les hommes qui avaient saisi les enfants de la captivité pour les jeter dans la fournaise. C'est de la même manière qu'il est prédit des adversaires et des apostats des derniers jours de l'histoire de ce monde : « leur propre iniquité viendra sur eux » (Ps. vii, ix, x, xxxv, lvii, cxli, etc.) Satan lui-même, qui possède l'empire de la mort, est détruit par le moyen de la mort.

3. Il tombe soudainement. Ainsi en sera-t-il du dernier grand ennemi. Le jugement de Dieu doit être semblable à un voleur dans la nuit; semblable à l'éclair qui sort de l'Orient et brille jusqu'à l'Occident. « En une seule heure », est-il dit de la Babylone apocalyptique, « elle a été désolée. » Tels furent aussi les jugements qui éclatèrent sur le monde anté-diluvien, et sur les villes de la plaine, « figures aussi », avec cette chute de l'Agagien, d'un jugement à venir.

4. Il tombe complètement, entièrement détruit.

Telle est aussi la destinée du grand ennemi, et, avec lui, du cours de ce monde actuel.

Les enfants de Judas retranchés (Ps. cix), les petits enfants d'Edom froissés contre les pierres (Ps. cxxxvii), les fils d'Aman, tous pendus après lui — sont autant

de traits qui illustrent, d'une manière instructive pour nous, la totale destruction et l'ancantissement de tout ce qui maintenant est sujet de scandale, la purification de tout par le balai du jugement divin. La « meule » d'Apoc XVIII, nous le déclare, et prophéties sur prophéties l'ont depuis longtemps annoncé.

Cette chute du grand Amalécite est pleine de signification typique dans tous les traits qui la signalent. Le moment actuel de l'histoire du monde la rend particulièrement significative et instructive pour nous. Jour après jour, nous voyons le Seigneur permettre aux desseins du monde de mûrir, de développer graduellement leurs merveilleux traits divers, et à l'ensemble de son système d'accomplir tous les genres de progrès, jusqu'à ce qu'il attire de nouveau sur lui, comme jadis la tour de Babel, la visitation du ciel en jugement. Et celle-ci accomplit aussi en un moment, d'une manière soudaine, toute son œuvre qui (chose précieuse à dire!) ne laissera pas subsister une trace du monde de l'homme, dont l'orgueil et la folie avec tout leur fruit seront consumés et auront disparu, et à la suite de laquelle brillera un monde tel qu'il le faut pour la présence du Seigneur de gloire.

## VIII — X.

Ce livre se clôt par la délivrance des Juifs au moment même fixé pour leur destruction, et par leur exaltation dans le royaume, et la célébration de leur joie.

Mystérieuse opération de la main de Dieu ! L'Amalécite, le grand adversaire, abattu au moment de sa plus orgueilleuse élévation, et entièrement détruit;

le Juif, sa victime, qu'il avait désignée et qu'il attendait, délivré quand il n'y avait plus qu'un pas entre lui et la mort, puis comblé de faveurs et d'honneurs, et élevé au premier rang et à la plus haute autorité après le roi.

Quelle histoire ! vraie dans toutes ses circonstances et typique aussi dans toutes ; tableau anticipé de ces derniers jours de l'histoire du Juif et de la terre dont les prophètes ont parlé maintes fois, de la ruine de l'homme de la terre, et de l'exaltation du peuple de Dieu en son propre royaume !

Au lieu de se tenir encore à la porte du roi, Mardochée vient maintenant devant le roi et reçoit l'anneau de son doigt, sceau de la charge et de l'autorité dans lesquelles il est établi. C'est ainsi que le Juif est transporté à la fin. Toute l'Écriture nous y prépare, et nous l'avons ici en figure. La partie historique de l'Ancien testament finit ici, et ici finit comme dans un type l'histoire de la terre.

Voici, d'après la prophétie, les grands traits, les traits principaux de l'histoire d'Israël : —

1. Le rejet de cette nation ; la face de Dieu lui est cachée, et néanmoins sa providence veille à sa conservation au milieu des Gentils.

2. L'élection d'un *résidu* parmi les Juifs, et cette repentance à la fin, qui les mène, *nationalement*, au royaume.

3. Le jugement de leurs adversaires et de leurs oppresseurs, avec la ruine spéciale de leur grand ennemi infidèle.

4. Leur délivrance, leur exaltation, et leur béné-

diction dans les jours du royaume, et leur suprématie sur les nations.

Ce sont là quelques-unes des grandes choses dont traitent les prophètes, et nous les trouvons dans ce petit livre d'Esther. De sorte que, puis-je dire encore, ce dernier document de l'histoire du peuple d'Israël sous les temps de l'Ancien testament, garantit et typifie sa conservation à travers tout le cours de la suprématie des Gentils, et sa gloire dans les derniers jours, lorsque le jugement de leurs ennemis sera accompli.

Certains traits détachés du royaume millénial sont également représentés ici. La frayeur des Juifs tombe sur leurs ennemis, sur ceux qui étaient autour d'eux, et ils ne tentent pas de leur faire du mal. Telle avait été leur portion dans les jours glorieux de leur histoire, et telle elle sera encore selon les promesses de la prophétie. Susan, la capitale du monde Gentil d'alors, se réjouit de l'exaltation du Juif; et, comme toute l'Écriture nous le déclare, le monde entier se réjouira à l'ombre du trône d'Israël dans les jours prochains du royaume. Un grand nombre des gens du pays se firent Juifs; et nous lisons fréquemment pareille chose dans les prophètes comme devant se réaliser à la fin; dans ce passage, par exemple: « Et plusieurs peuples iront, et diront: Venez, et montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies et nous marcherons dans ses sentiers; car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel sortira de Jérusalem. » Le trône qui avait exalté le Juif et renversé son oppresseur, exerce la domination universelle, imposant un tribut sur le pays et sur les îles de la mer; selon ce que nous savons, que, bientôt, le roi en

Sion « dominera depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'au bout de la terre. »

Et ici, qu'il me soit permis d'ajouter qu'Assuérus représente l'*autorité*, l'autorité royale sur la terre. Il occupait alors le trône qui avait l'autorité suprême parmi les nations. Il était « l'autorité », et il représente d'une manière mystique, ou en figure, l'autorité qui se trouvera dans un chef divin au jour du royaume. C'est ainsi, je l'accorde, que l'autorité remise aux mains de ce Perse est d'abord exercée en mal, servant, comme il le fit, les méchants desseins d'Aman, quoique maintenant il exalte le juste. Néanmoins, c'est l'*autorité*, l'autorité royale en la terre, qu'il représente. Précisément comme Salomon à Jérusalem. Personnellement, il fit le mal : il se peut qu'il se soit repenti ; mais ses voies personnelles n'en furent pas moins mauvaises aussi bien que bonnes. Cependant, en général et dans un sens typique, il représentait l'autorité, et était la figure de Christ sur le trône de sa gloire, ce trône qui doit gouverner le monde en justice.

Tout cela est d'une beauté mystérieuse et plein de signification. Les jours d'Assuérus et de Mardochée étaient les jours de Salomon et de la prophétie, les jours du millénium qui approche, les jours du royaume de Dieu sur la terre et parmi les nations. C'étaient les jours de Joseph en Egypte. Mardochée en Perse était comme Joseph en Egypte — le premier livre historique de l'Ancien Testament et le dernier nous donnant ces aperçus divers, mais de même nature, du royaume qui s'établira au terme et après le jugement des royaumes des Gentils.

Les jours de Purim célèbrent tout cela. Ils consti-

tuent le triomphe après la victoire, la joie du royaume à la suite de l'établissement du royaume. Les Juifs prirent sur eux, conformément à la parole de Mardochee et d'Esther, de faire du 14<sup>me</sup> et du 15<sup>me</sup> jours du 12<sup>me</sup> mois, le mois d'Adar, des jours de festin et de joie, parce que ces jours-là ils avaient eu du repos du côté de leurs ennemis, et que leur deuil s'était changé en allégresse, en lumière, et en gloire. C'était une espèce de Pâque, célébrant la délivrance du pays de Perse, comme cette fête célébrait celle du pays d'Egypte. Ou, si vous l'aimez mieux ainsi, Purim était un autre cantique sur le rivage de la Mer Rouge, ou un autre cantique de Débora et de Barac sur la chute du Cananéen. Il redit encore le cantique qui doit être chanté sur la mer de verre en Apoc. xv, ou, dirai-je, si vous le préférez, la joie d'Israël dans les jours prochains du royaume, quand il puisera des eaux des fontaines de cette délivrance, (Es. xii.) Les Psaumes cxxiv, et cxxvi, composés qu'ils sont pour les jours futurs de la gloire et de l'allégresse d'Israël, respirent véritablement l'esprit qui a dû animer Israël en ce jour de Mardochee et d'Esther. Il est beau de suivre toutes ces traces, de voir toutes ces répétitions, dirai-je, à mesure que nous poursuivons notre route, en attendant le chœur parfait des harmonies éternelles, jour, qui ne tardera pas à se lever, de la présence de la gloire. C'est dans cet esprit-là qu'en Act. iv, l'église aux jours de son enfance murmure le Psaume ii<sup>e</sup>, quoiqu'il ait été composé pour le jour où le roi selon Dieu s'assied sur la montagne de Sion, après que l'ennemi a péri et que les rois de la terre ont appris à se prosterner devant lui. Le Dieu bien-heureux se réjouit dans ses œuvres : « c'est pour ton plaisir qu'elles

existent et qu'elles furent créées » (*vers. angl.*). C'est pourquoi, il conserve les œuvres de ses mains comme leur Créateur. Il prend plaisir dans les conseils de sa grâce et de sa sagesse : c'est pourquoi il a conservé jusqu'à présent la nation Juive, et il la conservera jusqu'à ce que le fruit de ses conseils se manifeste dans son royaume. Et ainsi son royaume s'élèvera sur les ruines et le jugement des nations; et le monde de Christ, « le monde à venir », resplendira de lumière, de pureté, et de bénédiction, après la disparition de « ce présent monde mauvais. »

Ce royaume qui vient, ce monde millénial, est le sujet dont les prophètes parlent sous toutes les formes du langage; mais il nous a été aussi présenté depuis le commencement sous toutes les formes dans ses détails, ses fragments, ses spécimens, dirai-je, dans des morceaux historiques détachés, comme nous l'avons vu se montrer à la fin du livre d'Esther. Les ordonnances, les prophéties, et les livres historiques ont, d'une manière différente, accompli ce service.

Avant que les saints antédiluviens aient disparu de la scène, l'esprit de prophétie parle par Lémec et fait entendre quant à eux, une parole de promesse relativement à la terre : qu'au temps convenable, il y aurait en elle *soulagement* au lieu de *malediction*. (Gen. v.)

En Noé, comme dans le monde nouveau, nous voyons une *illustration* de cette prophétie de Lémec; car après le jugement du Déluge, la terre s'élève de nouveau comme dans une forme nouvelle, ou un état de résurrection; et nous avons devant nous un gage ou une préfiguration de l'époque millénaire.

Le pays d'Égypte, sous le gouvernement de Joseph,

est une « figure pareille. » Sous la loi nous trouvons des figures du même repos millénial dans le sabbat hebdomadaire, dans la Fête annuelle des Tabernacles, dans le Jubilé de chaque cinquantième année.

Un moment dans les jours de Josué, quand les tribus d'Israël furent entrées dans le pays, célébrèrent la Pâque comme un peuple circoncis, et ensuite mangèrent des pains sans levain faits du blé du pays, nous avons, sous une autre forme, un témoignage rendu au même heureux mystère. (Jos. v.)

Plus tard, le règne glorieux de Salomon nous dit le même secret sous une forme plus étendue, et d'une manière plus complète et plus riche.

J'aurais pu faire remarquer encore que la rencontre de Jéthro avec Israël racheté, à la montagne de Dieu, durant les jours du désert, était (quoique sous une forme différente) la préfiguration des mêmes jours glorieux qui approchent (Ex. xviii).

Et ainsi maintenant, dans les jours de la dispersion, comme je puis les appeler, se trouve la même préfiguration, dans les événements racontés à la fin de ce livre d'Esther.

Prophéties sur prophéties accompagnent ces ordonnances et ces histoires; de sorte que c'est par la bouche non seulement de beaucoup de témoins, mais de témoins variés, que le royaume qui a encore à être établi, et la gloire qui a encore à être révélée, nous sont attestés. Ce sont là des répétitions du grand, du magnifique résultat des conseils de Dieu, de ce dessein qui sera manifesté dans « l'administration de la plénitude des temps. »

Le Nouveau Testament nous fournit des figures et des promesses semblables. La transfiguration nous

parle de ce résultat. Le Rétablissement ou la Palin-génésie nous en parle. L'action dans l'Apocalypse a pour premier but de l'amener : et ensuite, à la fin, il brille à notre vue, lorsque la sainte cité descend du ciel ayant la gloire de Dieu, et que les nations marchent à sa lumière.

Ainsi la fin d'Esther se trouve en harmonie avec les choses du commencement à la fin, avec tout ce que contient le volume, avec tous les actes et toutes les paroles de Dieu dans le cours de l'histoire de ce monde. C'est vraiment admirable ! Quel témoignage touchant les écrits qui se trouvent dans la Bible ! Quelle preuve que c'est le même Esprit qui respire dans toutes ses parties ! Avec quelle force cela nous crie : que « de tout temps Dieu connaît toutes ses œuvres ! » Dans ce plan merveilleux, nous avons notre place propre et notre propre moment.

#### CONCLUSION.

Après avoir lu séparément les Livres d'Esdras et de Néhémie (1) comme l'histoire des captifs retournés à Jérusalem, et le Livre d'Esther comme l'histoire des captifs dispersés, nous voudrions maintenant les méditer ensemble quelques moments. Ainsi que nous le voyons, ils nous présentent deux catégories de captifs distinctes l'une de l'autre, deux portions du peuple Juif. Ils jettent du jour sur des parties différentes du conseil et de la sagesse de Dieu touchant ce peuple, et nous donnent des leçons qu'il importe extrêmement à nos âmes de bien apprendre.

(1) Voir pour Esdras, tom. II, page 334; et pour Néhémie, tom. III, page 51.

Dans chacune de ces scènes, au milieu de chacune de ces deux grandes sections du peuple de Dieu, nous avons, pour ainsi dire, une estrade distincte, dressée pour l'exposition de plusieurs portions ou de portions différentes des voies de Dieu avec lui.

Les captifs de retour de Babylone sont ramenés chez eux et laissés au pays afin qu'ils soient *mis* de nouveau à l'épreuve — car éprouver les siens, telle a été la voie de Dieu depuis le commencement, quoiqu'il l'ait fait de différentes manières. Israël avait déjà été mis à l'épreuve par le don de *l'autorité*. Il avait reçu un pays gras et bon, et avait été conduit de force en force jusqu'à ce qu'il eût formé un royaume florissant, un royaume qui avait attiré les regards des rois de la terre, et faisait l'admiration du monde.

Mais il avait été infidèle dans cette administration. Il avait abusé du pouvoir qui lui avait été confié, et s'était rebellé contre les droits souverains de Celui qui l'avait ainsi établi et ordonné comme le peuple chef, le peuple suzerain, sur la terre. Et en conséquence, le pouvoir, la suprématie sur la terre, ou la principale autorité parmi les nations, lui fut enlevée et donnée aux Gentils.

Cependant, voilà maintenant les Israélites de nouveau chez eux. La captivité dans laquelle leur infidélité les avait conduits a pris fin, et une partie du peuple se trouve de nouveau dans le pays de leurs pères. Car il entre dans le plan de Dieu de les soumettre à une autre épreuve. Dieu va leur envoyer le Messie dont la mission et le ministère auront pour but de leur offrir, dans une salutaire miséricorde, la grâce qui apporte le salut, afin qu'il soit manifesté s'ils répondront aux *appels de l'amour*. puisqu'ils ont déjà prouvé

qu'ils n'avaient pas de fidélité pour Celui qui *leur avait confié la puissance.*

C'est là ce que nous dit le fait du retour d'Israël (ou de Juda) de Babylone. Ce sont encore des Juifs dans leur propre pays. Aussi, dès qu'ils se voient de nouveau chez eux, se comportent-ils en Juifs. Ils observent les ordonnances — ils dressent l'autel national — ils reconstruisent le temple — ils se tiennent séparés des payens — ils lisent les Ecritures — ils gardent les voies du Dieu d'Israël, autant que le permet leur assujettissement à la puissance qui est en la main du Gentil. Et le Dieu d'Israël les avoue. Il les bénit. Il les garde. Il peut bien exercer leur foi et leur patience, mais il n'en est pas moins avec eux. Comme dans les temps anciens, il leur donne des chefs, des libérateurs et des docteurs ; il leur envoie ses prophètes ; et leur accorde des jours de réveil, des jours de la nouvelle lune au septième mois.

Nous connaissons tout cela, certes. Ce fut véritablement une espèce de Réformation dans leur histoire religieuse. Dans la suite ils ne se rendirent plus coupables d'idolâtrie ; mais d'autres corruptions pénétrèrent et travaillèrent rapidement — comme nous l'apprennent non seulement les livres d'Esdras et de Néhémie eux-mêmes, mais plus particulièrement la prophétie de Malachie. Et le premier des écrits du Nouveau Testament vient confirmer cela, car l'Evangile de Mathieu nous laisse voir pleinement et d'une façon bien claire que les Juifs revenus de la captivité étaient profondément incrédules, aussi infidèles aux doctrines et aux offres de la miséricorde, que leurs pères l'avaient été dans l'administration du pou-

voir. « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. » (1)

Il en est ainsi, en effet. Et de même qu'après qu'ils se furent montrés infidèles au sujet de la *puissance*, la puissance fut abandonnée aux Gentils, ainsi maintenant, depuis qu'ils sont infidèles à l'égard de la *grâce*, la grâce a visité le monde — car l'Évangile est prêché partout et le salut de Dieu est présenté aux yeux de tous jusqu'aux extrémités de la terre.

Cette marche dans les voies de la sagesse divine, ou dans les dispensations de Dieu, est remarquablement belle et conséquente. Toute mise à l'épreuve aboutit pour l'homme à la chute, et il faut que Dieu agisse *pour* nous, et non pas *avec* nous. Cette épreuve nouvelle par le ministère du Messie ne fait que constater, comme par la bouche d'un autre témoin, que l'homme est incorrigible et incurable. Toute tentative ayant pour but de faire quelque chose de lui, ou de faire quelque chose avec lui, ne sert qu'à manifester une fois de plus la misère de sa condition, jusqu'à ce qu'il soit laissé nu à sa honte. Ce n'est point à titre de créature mise à l'épreuve qu'il peut entrer dans le royaume, même si c'est par la grâce qu'il a été éprouvé. Cette voie a toujours pour résultat son jugement, comme n'étant qu'« argent réprouvé. » « Le soufflet est brûlé, le plomb est consumé par le feu, le fondeur a fondu en vain. »

Oui, certainement, il faut qu'il soit *sauvé* par la

(1) Qu'on me permette d'exprimer la pensée, que je crois vraie mais que je ne voudrais pas enseigner avec autorité, qu'entre les témoignages de sa bonté que Dieu laissa parmi les captifs revenus de Babylone, et qui étaient autant d'avant-coureurs ou autant de gages d'un Messie venant en grâce, il faut placer le Réservoir de Béthesda. C'était, en vérité, un témoignage extraordinaire de Dieu comme étant « celui qui guérit. »

grâce, et non pas simplement qu'il soit *mis à l'épreuve* par elle. Le premier avènement du Messie, ou l'offre du salut, n'introduisit pas Israël dans le royaume ; il le laissa peuple jugé, dispersé, pillé, non sauvé, et non béni, seulement condamné sur une démonstration de sa culpabilité plus complète que jamais.

Nous arrivons cependant à une scène différente. C'est une autre portion du peuple, les captifs dispersés, et non ceux qui étaient revenus, que nous allons considérer maintenant ; car en eux est dressée une autre estrade, comme je puis bien m'exprimer encore, pour l'exposition des voies de Dieu. Ils nous apparaîtront comme les gages et les témoins, non plus d'un peuple éprouvé, mais d'un peuple sauvé, sauvé par la grâce agissant dans sa souveraineté, et introduit dans le royaume.

Ceux-là n'avaient pas profité de l'occasion favorable qui leur avait été offerte de retourner chez eux. Leur position témoigne contre eux. Ils demeuraient parmi les incirconcis ; ils jouaient le rôle du Corbeau dans l'Arche de Noé : ils semblaient se contenter du monde souillé. Ils sont, pouvons-nous dire, comme des Gentils ; et nous n'apercevons pas chez eux ni les fêtes, ni les ordonnances, ni même la parole de Dieu. Mais j'accorde qu'ils sont encore Juifs. La grâce abonde à leur égard, et tels qu'un autre Buisson tout en feu qui ne se consume pas, ils sont conservés en vie au milieu des Gentils. On ne voit pas Jéhovah les reconnaître, comme il reconnaissait leurs frères retournés à Jérusalem : cependant ses yeux sont sur eux, et ils sont gardés en vie ; et il en est ainsi jusqu'à ce que vienne le moment convenable pour qu'il se lève pour

agir avec eux d'une manière dont tous ses prophètes ont parlé.

Tout cela se voit dans Esther, ce merveilleux petit livre qui clôt la partie historique de l'Ancien Testament. On y voit un Résidu. Dieu s'occupe merveilleusement de lui tant par les actes de sa main qu'au moyen de son Esprit ; mais il reste toujours caché. Nous avons remarqué ce fait, en méditant le livre d'Esther ; et nous citions en outre comme exemples des voies de Dieu avec Israël dans toutes les périodes de son histoire où il se trouvait dans un état irrégulier, anormal, le mariage de Joseph avec une Egyptienne, celui de Moïse avec une fille de Madian, d'autres cas analogues, et le mariage d'Esther avec Assuérus le Perse. Car ces faits étaient en harmonie avec les voies de Dieu lui-même à l'égard des Israélites : quand ils lui étaient infidèles, il allait en visiter d'autres. La puissance d'abord, ainsi que nous l'avons vu, et maintenant la grâce et le salut, ont passé à d'autres, puisque Israël a été désobéissant et rebelle. Quelle harmonie en tout cela ! Quelle constance, quelle perfection, quelle unité dans les voies de la sainte sagesse de Dieu ! Les frères de Joseph lui furent infidèles et le chassèrent : il se maria et devint en Egypte un important personnage. Les frères de Moïse lui furent infidèles et le forcèrent de s'éloigner : il se maria et fut heureux en Madian. Le peuple de Jéhovah lui fut infidèle, et il donna la puissance aux Gentils. Les siens furent infidèles au Messie, en ne le recevant pas et le rejetant : et c'est au monde entier que maintenant il dispense la grâce et le salut.

Sûrement le Seigneur connaît la fin depuis le commencement ; sûrement sa voie est devant lui.

« Sa sagesse veille toujours. Sa vue n'est jamais trouble. — Il connaît la voie qu'il prend — Et je veux marcher avec lui. »

Puisse-t-il nous être donné de dire cela et de le faire ! et de marcher aussi avec lui dans le sentier de la sagesse et dans les voies de ses dispensations, comme de gloire en gloire, de marcher dans la lumière comme lui-même « est dans la lumière. »

Mais d'autres merveilles se présentent encore à nous sur cette double scène, c'est-à-dire, dans l'histoire des *Captifs de retour* et dans l'histoire des *Captifs Dispersés*.

Ainsi que je l'ai déjà fait observer, Malachie commence à donner à entendre quelle sera la fin des captifs revenus à Jérusalem ou mis à l'épreuve. Tout faillira, comme tout a failli. Les Ecrits du Nouveau Testament affirment ce que Malachie a insinué; les Evangélistes justifient les pressentiments et les allusions des prophètes. Mais Esther nous fait connaître ce qu'il adviendra de la dispersion, ou de cette partie des Captifs qui restèrent parmi les Gentils. Finalement Dieu agira à leur égard dans sa grâce souveraine, ils seront menés à travers « la grande tribulation » et, par ce chemin conduits, au royaume. Dans cette histoire, ou sur cette scène, nous voyons le peuple Juif, conduit à la veille et au bord de son entière destruction, délivré par la main de Dieu opérant à cette fin des merveilles, et ensuite établi par le Pouvoir qui régit la terre, dans les postes élevés de la gloire, de l'influence, et de l'autorité, tous

ses ennemis étant jugés et détruits ou recherchant sa faveur et une part dans sa bénédiction (1).

Tels sont les secrets que nous enseignent ces livres ou ces deux scènes d'action différente. L'homme est mis à l'épreuve et faillit. Le pécheur est l'objet de l'activité de la grâce, et il est sauvé.

Et c'est depuis le commencement que Dieu s'occupe de nous apprendre ces secrets; et nous sommes destinés, destinée heureuse et bénie! à les célébrer éternellement. L'homme est dévoilé dans toute la misère de sa nature; Dieu est manifesté dans toutes les richesses et toute la gloire de la sienne. L'homme est entièrement mis à nu à sa honte; Dieu est souverainement exalté, et sa gloire brille de l'éclat le plus radieux.

Il en fut ainsi dans l'histoire d'Adam, dès les tout premiers jours. Il fut mis à l'épreuve, et y faillit, et se ruina lui-même. — Dieu alors s'occupa de lui en grâce, et il fut sauvé au moyen de la mort et de la résurrection de Christ, par la foi en la semence de la femme, semence qui tour à tour est brisée et brise.

Il en fut ainsi encore en Israël. Israël fut placé sous la loi. Mais les ombres des biens à venir accompagnaient la loi. Sous sa propre alliance, sous la loi, Israël fut ruiné comme Adam. Mais Dieu ne laisse pas d'agir au milieu du peuple qui s'est détruit lui-même, qui s'est volontairement ruiné, et, par des ordonnances, des prophéties, et des gages de différentes sortes, il lui a toujours parlé de grâce et de salut final.

(1) La grande tribulation, le temps de la détresse de Jacob, dont parlent les prophètes trouvera les Juifs chez eux dans leur propre pays, quoiqu'ils soient actuellement dispersés comme aux jours d'Esther, mais n'importe. En tant que nation, ils doivent entrer dans le royaume en passant par la tribulation.

Et aujourd'hui, pareillement, l'Évangile fait ressortir complètement ce que nous sommes, mais nous sauve pleinement, actuellement, parfaitement, et à jamais. Et dans tous les âges de la gloire il sera proclamé que nous sommes un peuple *lavé*, un peuple racheté, qui devons tout à la grâce et à la rédemption, tout en étant glorifiés pour toujours.

De sorte que ces deux scènes, la scène dressée au milieu des Captifs de retour et la scène dressée au milieu des Captifs dispersés, sont en parfaite harmonie avec toutes les voies divines depuis le commencement, et avec ce qui doit être célébré et dont le souvenir doit rester éternellement. Seulement, nous avons encore à nous émerveiller de ce nouveau témoignage de la voie de Dieu, sa voie nécessaire, parfaite, dans un monde tel que celui-ci.

Comme tout cela complète la partie historique divine de l'Ancien Testament ! Cette partie se termine ici, et nous sommes bien heureux de la posséder telle qu'elle est.

La voie du Seigneur lui-même dans ce livre-ci est particulièrement surprenante. En apparence, il néglige son peuple. Il garde le « silence » à son égard ; il ne se montre pas ; il n'y avait point de miracles. Son nom, comme nous l'avons tous remarqué, n'est pas mentionné une seule fois dans tout le livre. Son peuple, au milieu même de tous ses exercices de cœur, sous l'action des circonstances les plus accablantes, ne parle jamais de Dieu. A coup sûr cela est bien propre à étonner. Mais c'est aussi admirable qu'étonnant. C'est parfait à sa place et à son moment : car pendant ce présent siècle Gentil, Dieu se tient à l'écart d'Israël, comme Joseph en Egypte, ou Moïse

au pays de Madian, étaient loin de leurs frères — ainsi que je l'ai déjà remarqué, et que de nombreuses déclarations des prophètes l'ont annoncé à l'avance (voyez Ps. LXXIV ; Es. VIII, 47 ; XLV, 45 ; XVIII, 4 ; Os. V, 15 ; etc.) Et le Seigneur Jésus parlant comme le Dieu d'Israël, à la fin de son ministère, leur dit : « Voici, votre maison vous est laissée déserte ; car je vous dis que désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni-soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Math. XXIII, 39).

Mais il s'occupe d'eux. Leurs noms sont écrits sur la paume de ses mains. Il ne révoque pas le jugement ; mais au temps convenable, Il se réveillera pour leur délivrance. C'est Jésus endormi dans la barque, pendant qu'elle est ballotée par les vents et les flots : mais à l'heure du besoin des siens, Il se réveilla, et se leva pour apaiser toute cette fureur qui s'était soulevée contre eux.

---

— Le rationalisme consiste à douter et à chercher. On appelle cela, amour de la vérité ; mais ce n'est jamais la vérité aimée et connue. Que le Seigneur nous préserve d'un prétendu amour de la vérité qui détruit la vérité que nous aimons ; qui n'a rien à garder, et par conséquent n'a rien à perdre, et peut chercher toujours.

— Ne devrais-je pas avoir appris maintenant à ne pas attendre, à ne pas désirer ici le repos ? Et aussi à me confier simplement avec une confiance enfantine, aux tendres soins continuels du Seigneur ?

# LE CANTIQUE DE SALOMON.

## CHAPITRE III.

VERS. 1. « *J'ai cherché, durant les nuits, sur mon lit, Celui qu'aime mon âme; je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.* » — Le cœur de l'Épouse ressent la solitude de la nuit, en attendant l'aurore. Elle pense à Celui qui amène avec Lui la lumière du jour. Mais elle a perdu le sentiment de sa communion ; c'est là sa faute. Sa conscience n'est pas endormie, son affection est vivante : « *J'ai cherché Celui qu'aime mon âme.* » Et pourtant elle est malheureuse, affligée. Pourquoi cela, ô mon âme ? D'où peut provenir cette tristesse ? Dans le cours de tes méditations, aurais-tu découvert la cause secrète d'un semblable état ? Comment concilier ces sentiments contraires ? Il ne saurait y avoir d'autre raison que celle-ci : *le regard de l'Épouse ne repose pas sur le Bien-aimé Lui-même.* On peut trouver d'autres motifs apparents ; celui-là est le vrai. Son œil s'est porté sur d'autres objets, et la voilà plongée dans les ténèbres, dans une profonde solitude. Elle est en repos quant à son salut ; « *mon lit* », un lieu de repos ; et cependant, pour le moment, son âme se trouve dans la nuit.

Il importe peu à l'ennemi, pour l'exécution de ses projets, de quel côté se dirige le regard, pourvu seulement qu'il soit détourné de Christ. Il peut se porter sur ce qu'il y a de meilleur, par exemple sur l'œuvre du Seigneur, sur nos frères, sur l'amour fraternel, sur la communion des saints. Ces choses elles-mêmes, si bénies qu'elles soient, amèneront une chute, si l'une d'elles, usurpant la place qui appar-

tient à la personne de Christ, devient l'objet dominant du cœur. Et que dirons-nous quand, sous mille formes variées, c'est à soi-même ou au monde que l'on s'attache? Oh! alors, ce qui en résulte ce sont d'épaisses ténèbres, une grande faiblesse et une déplorable confusion.

Quelques-uns, je le sais, excusent un pareil état de l'âme en disant que c'est le Seigneur qui *cache* sa face, qu'il veut nous éprouver et ranimer notre affection pour Lui. Rien dans le Cantique des Cantiques ne nous prouve que le Bien-aimé ait recours à de tels moyens. Ici, comme dans son symbole de l'offrande du gâteau, Il demeure *parfaitement le même*, malgré ses variations, à elle. Et sûrement une telle idée serait en contradiction avec l'enseignement renfermé dans les épîtres. Le jugement qui a frappé l'Agneau, a déchiré aussi le voile, de sorte que Christ et ses rachetés ont pu entrer dans le saint des saints, et sont dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Assurément Christ demeure dans la lumière; Il n'est jamais dans les ténèbres; et nous, nous sommes *là où Il est et tels qu'Il est*. « Les ténèbres sont passées, » ainsi que s'exprime Jean, « et la vraie lumière brille maintenant; » et il ajoute : « Tel qu'Il est, tels nous sommes dans ce monde. » Une fois en Christ, il n'y a plus de voile.

Quand elle est entourée de ténèbres, je l'admets, il semble à l'âme que Christ s'est retiré Lui-même d'elle, et l'a délaissée. Mais en pareil cas, c'est l'âme qui s'est éloignée de Lui. Il est évident qu'elle ne jouira pas de la *manifestation* de l'amour divin, lorsqu'elle perd Christ de vue, comme lorsqu'elle Le suit de près. Ainsi que le dit le Seigneur : « Si quelqu'un

m'aime, il gardera ma parole et mon père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. » (Jean XIV, 23). Ceci me paraît suffisamment clair. Le Seigneur est toujours le même ; Il ne change pas. Quand il s'opère un changement dans notre communion, dans notre jouissance de Christ, il provient uniquement de nous-mêmes. Nous pouvons être persuadés qu'Il nous donnera le plus de témoignages possibles de son amour, aussi longtemps que nos yeux demeureront fixés sur la *Personne* du Seigneur ; et aussi longtemps qu'il sera l'objet, le centre de nos affections, la lumière, l'amour, la paix et la joie rempliront notre âme.

Mais dès l'instant où l'œil s'égaré, dès l'instant où tous ses rayons ne convergent pas sur Christ, les ténèbres s'épaississent autour de l'âme ; et bientôt, grâce à la ruse de l'ennemi, arrive le train des perplexités, des agitations, du trouble des pensées et des sentiments. « La lumière du corps, c'est l'œil : si donc ton œil est net, tout ton corps sera éclairé. » (Math. VI, 22).

Retire donc, ô mon âme, des expériences de l'Épouse, cette leçon dont tu as tant besoin, à savoir, que « rien de moins que la personne du Seigneur Jésus-Christ, ne peut jamais satisfaire les affections de la nouvelle nature. » « N'avez-vous point vu Celui qu'aime mon âme, » est le premier cri, le cri spontané de cette nature quand elle ne voit pas Christ *Lui-même*. La forme du cri peut différer selon les individus, mais la cause de leur inquiétude est la même chez tous. Un œil simple n'a pas en vue deux objets. L'Épouse est demeurée occupée pendant la nuit, d'autre chose que de son Bien-aimé. Peut-être songeait-elle à la

solitude, aux fatigues de la route : peut-être entrevoyait-elle par anticipation les splendeurs de l'aurore prête à paraître ; mais à coup sûr, ce n'était pas sur Christ *Lui-même* que se portait directement sa pensée, comme lorsqu'elle s'écriait : « Mon Bien-aimé est avec moi, comme un sachet de myrrhe ; il passera la nuit entre mes mamelles. » Alors la paix et la joie inondaient son âme, et elle répandait autour d'elle le doux parfum de son nom. *Maintenant* elle est en proie à l'agitation et au trouble, et sa chute est manifeste.

VERS. 2, 3. « *Je me lèverai maintenant et je ferai le tour de la ville, des carrefours et des places, et je chercherai celui qu'aime mon âme. Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé. Le guet qui faisait la ronde par la ville, m'a trouvée. N'avez-vous point vu, leur ai-je dit, celui qu'aime mon âme ?* »

La position de l'Épouse a changé, mais elle n'a pas encore trouvé le repos. Elle a secoué sa nonchalance ; son langage est celui de la passion. Mais ce n'est pas dans les rues et les places de la ville, où le guet est chargé de maintenir l'ordre, que se trouve son Bien-aimé. « Il pâit son troupeau parmi les mugets. » Elle le savait très bien, seulement elle était honteuse et troublée, comme beaucoup le sont en de semblables circonstances. Les traces du troupeau, les cabanes des bergers, l'herbe qui croît, la montagne de myrrhe, le coteau d'encens, la campagne, le jardin, les drogues aromatiques, les scènes champêtres, étaient les lieux de prédilection de l'Époux, et c'est là qu'il se tenait. C'est pourquoi, si l'inaction de l'Épouse était une chute, l'activité qu'elle déployait après était une faute, faute qui aurait pu être évitée si elle s'était humiliée et avait confessé son péché. Cependant, oh ! qui

pourrait ne pas admirer la ferveur de son amour, l'abondance de son cœur, la sincérité de sa confession? Quatre fois dans ces quatre versets, elle parle de « Celui qu'aime son âme. » Elle ne prétend jamais l'avoir trouvé jusqu'à ce qu'elle l'ait, ou être heureuse tant qu'elle ne l'est pas réellement. Plaise à Dieu que dans nos chutes nous déployions autant d'affection, autant d'ardeur, autant de loyauté. C'était la vivacité même de sa tendresse qui révélait sa chute. Oh! puissions-nous toutes les fois que nous nous éloignons de Dieu, être découverts par le moyen de notre affection profonde pour la personne adorable et bénie de Christ!

Mais telle est l'intensité de la tendresse de l'Épouse pour son Bien-Aimé que, rien de ce qui n'était pas *Lui-même* n'aurait pu répondre aux besoins de son cœur. Eût-elle été dans le ciel, au lieu d'aller dans la ville, si elle ne l'y avait pas trouvé, il en eût été absolument de même : elle aurait passé successivement de scène en scène et de gloire en gloire, en adressant à tous ceux qu'elle aurait rencontrés sur son chemin la même question : « N'avez-vous point vu Celui qu'aime mon âme? » Les cieux avec toutes leurs splendeurs, Lui absent, auraient été impuissants à satisfaire les affections de son âme renouvelée. C'était Lui-même qu'elle cherchait : c'était la Personne de son Seigneur adoré, et rien autre, non, rien au monde n'aurait pu prendre sa place. Seul l'amour du Rédempteur peut satisfaire l'amour de l'Épouse. Tel est l'ordre céleste, l'ordre voulu par la sagesse et la bonté de Dieu. Ainsi le Seigneur devient l'objet et le centre de tous les cœurs renouvelés, comme il l'est de Dieu, et aussi l'objet et le centre de toutes

leurs voies, comme il a été et sera toujours l'unique objet, le centre de toutes les voies de Dieu.

Nous pouvons retirer une leçon profondément précieuse et très pratique de cette vérité capitale. « L'amour est de Dieu ; et quiconque aime, est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour.... Par ceci nous savons que nous demeurons en lui, et lui en nous, (c'est) qu'il nous a donné de son Esprit. » (I Jean iv, 7-19.) Au jour de notre régénération, quand nous sommes « nés de l'Esprit, » l'âme reçoit une nouvelle vie qui ne trouve son repos qu'en Jésus. « Venez à moi, je vous donnerai le repos. » C'est là le repos de Dieu et de notre nouvelle vie. C'est au dessus du monde, au dessus des nuages, au dessus des tempêtes, au dessus des cieux, sur le sein du Bien-aimé qu'elle a son repos. Comment donc se fait-il que tant de chrétiens sincères sont étrangers à une paix solide et au repos, pour ne pas parler de la joie et de l'amour ? Tout simplement parce que Christ n'est pas *Lui-même* l'objet de leur esprit et de leur cœur, dans toutes leurs voies, qu'il s'agisse de Dieu ou des hommes. C'est cette raison seule qui explique l'état d'inquiétude, d'agitation de véritables chrétiens. Du moment que Christ obtient dans le cœur la place qui lui appartient, toutes les autres choses descendent aussitôt à la leur conformément à l'ordre divin. Mais si on laisse s'interposer quelque chose entre le cœur et Christ, le Saint-Esprit est attristé, les ténèbres envahissent l'âme, suivent la faiblesse et la confusion, et l'être moral tout entier est dans un état de désordre.

VERS. 4. « *A peine les avais-je passés, que je trouvais celui que mon âme aime ; je le pris, et je ne le lâcherai*

point que je ne l'aie amené à la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a conçue. Grande fut la joie de l'heureuse Sulamithe, lorsqu'elle trouva son Bien-Aimé. « Je l'ai trouvé », précieuse parole ! moi, la pauvre, la faible, l'errante, l'indigne créature. « Je l'ai trouvé », je « L'ai trouvé » — Celui qui est la source de toute joie, la fontaine de toute bénédiction. La voilà récompensée de sa recherche ardente, pleine de tendresse. Il en est toujours ainsi. « Qui cherche, trouve. » Un cœur réellement tourné vers le Seigneur, le trouve bientôt. Il prend son plaisir à se révéler à des cœurs pareils, comme il fit à Marie. Il rencontre son Epouse sur le chemin. Elle le voit — elle L'embrasse — elle Le prend, elle ne le lâchera point qu'elle ne l'ait amené à la maison de sa mère.

Mais quelque grande que fût sa joie, elle n'était rien en comparaison de celle du Bien-aimé. A première vue, il peut sembler que la joie est toute d'un côté, mais il n'en était pas ainsi. Notre douleur de la perte de Celui que nous aimons, et notre joie de le retrouver, seront proportionnées à l'amour que nous avons pour lui. Vérité précieuse, quand on la voit en Christ ! Quel champ elle offre à notre méditation. Quels trésors à y découvrir ! Nous pouvons y apprendre bien des choses sur les affections du Seigneur et ses profondes sympathies pour son peuple. Prenez un exemple.

Supposé que l'amour de l'Epoux soit cent fois plus grand que celui de l'Epouse, la douleur qu'il éprouverait en la voyant ainsi errer serait-elle cent fois plus profonde que la douleur de celle qui s'est égarée ? Très certainement. Le degré de l'affection fait le degré

de la peine ou de la joie. Quelle proportion y avait-il entre la joie du Père et celle du Fils prodigue, quand ils se rencontrèrent ? ou plutôt quelle différence ? Infinie ! Et il en doit être toujours ainsi, entre le cœur du Seigneur et le cœur des siens. Oh ! combien nous devrions être attentifs et vigilants de peur d'errer, et d'attrister par là et froisser le cœur si tendre, si aimant de Jésus. Et quel motif aussi pour nous repentir et revenir à Lui, quand nous avons erré loin de Lui, l'affligeant et déshonorant son saint nom !

Mais qui est la *mère*, demandera-t-on peut-être, et que faut-il entendre par *la maison de la mère* ? Les prophéties d'Osée nous fournissent pleinement la réponse. « Appelez vos frères, Hammi ; et vos sœurs, Ruhama. Plaidez, plaidez avec votre *mère*. Israël, en tant que nation, est la *mère*. Et quand les relations longtemps interrompues de l'Éternel avec son ancien peuple seront rétablies, l'Éternel sera entré dans la maison de la mère. Mais, nous nous sommes arrêtés déjà à diverses reprises sur ces points dans nos méditations, et il n'est pas nécessaire de nous y arrêter davantage ici.

L'épouse, ou le résidu fidèle de la nation, connaissant l'amour de son époux, se jette dans ses bras. Il ne pouvait y avoir pour elle de lieu de repos jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé. Et maintenant, épuisée et lasse de ses égarements, semblable au fils prodigue dans le pays éloigné, elle trouve son parfait repos dans son immuable amour. Le cœur du Bien-aimé est le seul lieu de repos de son cœur. « Filles de Jérusalem, je vous adjure par les chevreuils et par les biches des champs que vous ne réveilliez point celle que j'aime, que vous ne la réveilliez point jusqu'à ce qu'elle le

veille. » Nous avons considéré cette adjuration en méditant le chap. II, vers. 7. Elle se retrouve encore chap. VIII, 4, et chaque fois qu'elle est reproduite, la venue du Seigneur suit immédiatement. Dans le chap. II, 7, c'est la révélation de sa personne elle-même : « C'est ici la voix de mon Bien-aimé; le voici qui vient. » C'est de Lui-même personnellement qu'il est question là. Au chap. III, 5, c'est le Messie venant en cortège royal, comme le vrai Salomon, couronné Roi d'Israël par le cœur de la nation : « Regardez le Roi Salomon, avec la couronne dont sa mère l'a couronné au jour de ses épousailles, et au jour de la joie de son cœur. » Le chap. VIII, 4, nous montre l'Épouse quittant le désert comme *unie* à l'Époux. Le progrès est manifeste. « Qui est celle-ci qui monte du désert mollement appuyée sur son Bien-aimé. » C'est là tout ce que le cœur désire; c'est le comble de la félicité. Être avec Christ — un avec Lui — et semblable à Lui, constitue la pleine, parfaite, et éternelle bénédiction de tous les siens.

La fin du chapitre, à partir du sixième verset, nous présente le tableau prophétique de la venue de l'Époux montant du désert avec son Épouse « Qui est celle-ci (*vers. angl.* dans tous les cas analogues : Qui est celui-ci) qui monte du désert comme des colonnes de fumée en forme de palmiers, parfumée de myrrhe et d'encens, et de toute sorte de poudre de parfumeur ? » Les Juifs ne s'élèvent pas, comme l'Église, à la rencontre du Seigneur, en l'air. Le Seigneur vient là où ils sont eux-mêmes. L'Esprit de prophétie nous apprend qu'ils étaient ensemble dans le désert. C'est là qu'il s'est révélé à elle comme le vrai Messie, dans son immuable amour « Voici, je l'attirerai après que

je l'aurai promenée par le désert, et je lui parlerai selon son cœur. » « Et deux ailes d'un grand aigle furent données à la femme (au résidu juif), afin qu'elle s'envolât dans le désert, en son lieu, où elle est nourrie un temps, des temps et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent. » Osée II, Apoc. XII.

Et maintenant, à l'heure où s'accomplit la prophétie que nous méditons, ces « temps » sont écoulés. Les solennels évènements accumulés dans ces années tant remplies se sont rapidement succédé. Le serpent ancien a été enfermé dans l'abîme, la bête et le faux prophète ont été jetés dans le lac de feu, et les nations rebelles ont été jugées, « Le balai de destruction » a balayé l'empire de l'antichrist. Ce que l'homme est, a été pleinement démontré. Désormais il est mis de côté pour toujours comme vaisseau de témoignage, et Christ vient pour prendre la place de fidèle et véritable témoin pour Dieu sur la terre. La scène étant ainsi purifiée le trône du Fils de David, du Prince de Paix, est établi; et l'Épouse du Roi est amenée avec les honneurs royaux du lieu où elle était cachée dans le désert. Glorieux spectacle! Le jour paraît! Le soleil levant inonde de ses rayons le pays. Jérusalem est pleine de joie. Et d'un commun accord tous s'écrieront désormais, sans que le cri ravissant expire comme jadis sur leurs lèvres: « Hosannah! Béni-soit le Roi qui vient au nom du Seigneur. »

Le cortège royal s'avance. C'en est fait pour toujours du désert. Nous pouvons voir dans le verset sixième la description des grâces qui brillent dans l'épouse, la fumée d'encens et les drogues aromatiques symbolisant la louange, l'action de grâces, et les autres fruits de l'Esprit. Les versets 7, 8, 9, 10 disent plus par-

ticulièrement les dignités, les grandeurs, et les gloires du Roi. « Le lit » ou « chariot » est le char royal. Mais remarquez surtout qu'il est l'ouvrage du Roi lui-même. « Le Roi Salomon s'est fait un lit du bois du Liban. » Christ pourvoit à tout et prépare tout pour les siens. Il ne nous laisse rien à faire, qu'à jouir de ce qu'il a fait. Le bois de cèdre est le symbole de ce qui est incorruptible et de bonne odeur ; les colonnes, celui de la force ; l'« argent, » celui de la pureté ; « l'or, » celui de la justice divine ; la « pourpre, » celui de la royauté « L'amour » est la source de tout — Dieu est amour. « Les filles de Jérusalem » et « les filles de Sion » renferment une allusion aux *villes* et aux *tribus* d'Israel, en faveur de chacune desquelles l'amour divin a frayé la voie à la dignité nationale, et à la gloire du millénium.

---

## OSÉE.

---

Osée prophétisa en vue de la dissolution du royaume des dix tribus, et au temps où la maison de Jéhu allait prendre fin. Le prophète est tout occupé de la ruine prochaine, mais il anticipe aussi, au-delà de ces temps, des scènes de restauration et de gloire. Et l'on peut dire que la mort et la résurrection d'Israel sont envisagées et présentées par lui sous différentes figures qui placent d'une manière vivante ces choses devant nous.

A l'ouverture du livre nous voyons qu'au commandement de l'Eternel le prophète se choisit une femme,

et a des enfants. Il aurait pu dire d'eux ce qu'Esaié prononça de ses deux fils : « Me voici avec les enfants que l'Éternel m'a donnés pour être un signe et un miracle. »

Le premier né, « Jizréhel », signale la désolation de la maison de Jéhu et celle de la maison d'Israël. Le second enfant, « Lo-Ruhama », est pour signe que Dieu retirerait sa miséricorde de la maison d'Israël. Le troisième reçoit le nom de « Lo-Hammi », en témoignage que Dieu désavouerait Israël pour son peuple. Mais tout cela se termine par la promesse d'un rassemblement final appelé « la journée de Jizréhel », en laquelle la même nation qui est aujourd'hui rejetée serait rétablie. Le vent bruyant, le tremblement de terre, et le feu, passent accomplissant l'œuvre qui leur est assignée, mais le son doux et subtil est réservé pour la fin.

Le second chapitre nous fournit un exposé plus complet du péché et de l'état misérable d'Israël, en même temps que de la bénédiction finale qui attend ce peuple. La description magnifique de l'alliance établie par l'Éternel entre Israël et les bêtes des champs, après que Lui-même a traité alliance avec lui, est quelque chose de vraiment exquis, car l'on a devant soi la sphère de bénédiction dans laquelle Israël se trouve avec le Seigneur, après les jours de captivité et la traversée du désert. « La vallée de Hacor » est rappelée comme « sa porte d'espérance », c'est-à-dire comme changeant le jugement en victoire ou en gloire, et la tribulation en joie. (Josué VII.) Toutes ces choses disent assez la mort et la résurrection de la nation.

Puis, au chapitre, III le prophète est engagé à pren-

dre une seconde femme. Ces mariages sont allégoriques et nous rappellent plusieurs choses en Ezéchiel ; en Jérémie, la manière dont il cacha sa ceinture vers l'Euphrate ; et dans les actes, Agabus se liant les mains et les pieds avec la ceinture de Paul. Toutes ces choses typifient ou présentent d'une manière figurée des événements encore futurs.

Le premier mariage du prophète nous instruit au sujet du rejet d'Israël comme nation, et de son retour à la bénédiction dans les derniers jours. Le second mariage nous fournit des enseignements sur l'histoire politique et sur l'histoire religieuse du peuple ; et sûrement ces choses sont propres à nous émerveiller, car nous voyons nous-mêmes comme vérifié ce qu'anticipe le prophète. De nos jours encore ce peuple est sans roi, sans sacrifice, sans théraphim. Il est sans existence dans le monde politique, et ne peut être considéré ni comme peuple sanctifié ni comme peuple idolâtre. Les Israélites sont privés pour ainsi dire de la connaissance et de l'adoration de Dieu, et n'ont pas, comme leurs pères, de part dans le culte des idoles. C'est réellement de nos propres yeux que nous contemplons ces choses. Mais cette nation doit revivre politiquement et religieusement. Et comme nous en parle plus loin le prophète : « Ils se retourneront et rechercheront l'Eternel leur Dieu et David leur roi ; ils révéleront l'Eternel et sa bonté aux derniers jours. » Sûrement cela nous dit encore leur mort présente et leur résurrection prochaine.

Après ces trois premiers chapitres, nous pénétrons, si je puis parler ainsi, dans le corps de la prophétie, et des détails nous sont donnés sur les péchés qui ont provoqué les jugements. « Il y a un péché à la mort, »

comme nous le dit Jean, et je crois qu'Israël comme nation s'en est rendu coupable. Tous les prophètes en parlent. « Si jamais cette iniquité vous est pardonnée que vous n'en mouriez », a dit Esaïe. Mais la vision des ossements desséchés d'Ezéchiël est peut-être la portion des Ecritures la plus frappante, à ce sujet, et la mieux connue. Le Divin Prophète Lui-même entretient les Juifs de son temps, du jour de l'Eternel Dieu qui les détruira misérablement comme les méchants vigneron. « Voici votre maison vous est laissée déserte, » leur dit-il aussi. Sûrement ils sont bien frappés de mort aujourd'hui, comme pays et comme nation. Tout cela nous crie avec force : « Il y a un péché à la mort. »

Mais cette mort sera vaincue, et la nation Juive aura part à la résurrection de même que les corps des saints. Et, de même que les saints revêtus de leurs différentes gloires rempliront et orneront les cieux, Israël aussi fleurira et fructifiera et remplira le monde entier de l'abondance de ses fruits. « Quelle sera leur réception sinon la vie d'entre les morts ? » Il y aura réveil sous le rapport spirituel aussi bien que quant aux circonstances, rétablissement moral aussi bien que national, conversion aussi bien que restauration. Le dernier chapitre d'Osée nous révèle cela comme du reste tous les prophètes. Michée que nous avons étudié tout dernièrement, nous peint ce sujet sous des couleurs bien vives et retrace les exercices d'âme d'une manière frappante dans ses deux derniers chapitres.

Les aperçus que nous donne notre prophète sur les iniquités qui conduisent le peuple au tombeau, ou au jugement de mort, sont variés, et sans enchaînement.

Le pays devait mener deuil et les habitants être en langueur. Le Seigneur serait comme la teigne à Ephraïm et comme la vermoulure à la maison de Juda ; Il les abattrait comme les oiseaux des cieux ; ils seraient engloutis ; Memphis les ensevelirait ; leurs enfants seraient conduits au meurtrier, et ils se serviraient des paroles réservées pour le jour terrible de la destruction : « Montagnes , couvrez-nous, co-teaux, tombez sur nous ! »

Ce sont là les paroles et la description qui nous sont données d'eux. Mais ils devaient revivre et le Saint-Esprit nous fait aussi jeter sur cette scène un rapide coup-d'œil. L'Eternel est le Dieu Fort et non pas un homme ; ses compassions se réchaufferont ; Il n'exécutera point l'ardeur de sa colère et ne détruira pas entièrement son peuple. Il est parlé de la résurrection comme devant avoir lieu au troisième jour : allusion manifeste à la résurrection du Seigneur d'Israël Lui-même. La sortie d'Egypte est rappelée comme pour indiquer le renouvellement de l'histoire d'Israël, ou pour le présenter comme s'il commençait de nouveau à marcher sous la conduite et la grâce de Dieu ; c'est dans le même but que l'histoire de Jacob est mentionnée. Le moment de la naissance et celui de la sortie du tombeau auxquels il est fait allusion, sont aussi destinés à reproduire en figures la même histoire de ce peuple. La violence dévastatrice du vent d'Orient, puis l'épanouissement et les richesses du printemps, nous parlent encore de la ruine et du relèvement de la nation.

De tels passages impriment à ce livre son caractère ; et en le lisant, je suis frappé de voir comment l'Esprit de Dieu dirige constamment la pensée sur le juge-

ment et la rédemption, la mort et la résurrection d'Israël comme nation. Dans le XIII<sup>e</sup> chapitre, le langage de la résurrection même est tellement employé que l'apôtre Paul en fait usage lorsque c'est littéralement de la résurrection qu'il s'occupe (1 Cor. xv). Ici pourtant c'est le rétablissement de la nation qui est envisagé; et comme Osée se trouve en face de la captivité Assyrienne et de la ruine prochaine de la maison de Jéhu, c'était tout naturel et même facile à l'Esprit, si j'ose employer une telle expression, de l'amener à voir et à décrire l'état de mort dans lequel Israël allait se trouver (1).

Ce qui nous est surtout présenté, je le répète, c'est le détail de ces iniquités dont le développement rendait nécessaire le jugement à mort. Mais, j'admets volontiers et pleinement ce qu'un autre a dit, qu'Osée tout en poursuivant son sujet embrasse toute la série des voies de Dieu et ouvre devant nous le vaste champ de la vérité.

A côté du rejet actuel des Juifs et de leur restauration future qui, nous l'avons vu, sont les principaux sujets du livre, il est fait allusion à la greffe des Gentils sur la racine Juive. Voyez à ce sujet le 40<sup>me</sup> verset du chap. I, relevé pour la même conclusion en Rom : ix, 26. L'idée bien scripturaire d'un résidu en Israël se trouve implicitement contenue dans les mots « Hammi » et « Ruhama » du chap. II verset 1<sup>er</sup>, et ainsi nous avons quelques traits concernant d'autres vérités que celles qui occupent principalement le

(1) Le 14<sup>me</sup> verset du chapitre XIII nous présente la pensée exprimée par l'apôtre en Rom. XI 29, savoir, que la miséricorde divine rassemblerait Israël à la fin, parceque *les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance.*

prophète. En outre, « rien ne peut être plus beau que ce mélange de nécessité morale de jugement, de juste indignation de Dieu contre un tel péché, d'argument pour engager Israël à abandonner ses mauvaises voies et chercher l'Éternel qui se laisserait sûrement fléchir; de recours de Dieu aux conseils éternels de sa propre grâce, et, en même temps, de son souvenir de ses anciennes relations avec son peuple bien aimé; rien de plus touchant dans la bouche de Dieu que ce mélange de reproches, de tendresse, d'appel, de retour à des moments plus heureux, que ce mélange d'affection et de jugement que nous retrouvons maintes fois dans ce prophète » (1).

Nous avons ainsi en Osée des matières diverses quoique son grand sujet, je le répète, soit la mort et la résurrection d'Israël.

C'est du dernier verset que nous pouvons déduire la morale de son livre : il nous dit où peut être trouvée la sagesse, cette sagesse véritable et divine à laquelle se rapporte le bonheur éternel de l'âme. Et sûrement c'est dans le mystère de la mort et de la résurrection, du jugement et de la rédemption, du péché et du salut, dans le mystère d'Adam et de Christ, si je puis m'exprimer ainsi, que se trouve la grande morale de l'histoire de ce monde ruiné.

Tout ce qui doit être ramené à Dieu, tout ce qui doit subsister en Christ ou sous Son gouvernement, doit être revêtu d'un caractère de résurrection, de

(1) Etudes sur la Parole, t. III, p. 275, etc.

Il paraît que le verset 7 du VI<sup>e</sup> chap. doit être ainsi traduit : « Mais de même qu'Adam ils ont transgressé l'alliance. » Cela rappelle ainsi, qu'Adam et le Juif furent tous deux placés sous la loi et partant devinrent transgresseurs. C'est du reste l'enseignement du VII<sup>e</sup> aux Romains.

rédemption du jugement de mort, et le Juif aussi bien que tout le reste, la nation d'Israël du dernier jour, comme nous l'apprennent Osée, les prophètes, et l'Apôtre des Gentils lui-même.

Cette réflexion sur le dernier verset de notre prophète pourrait, semble-t-il, clore aussi notre méditation; mais je dois encore ajouter quelques mots.

*La rédemption conduit à la relation.* C'est là la manière dont Dieu agit. Les besoins de sa nature ne sont satisfaits qu'à cette condition. « Dieu est amour. » Quiconque a part à son rachat, a aussi part à son adoption. Il place tous ses rachetés en relation avec Lui-même. Il en fut ainsi avec les patriarches. Isaac suivit Abraham. Il en fut ainsi en Israël. Dieu parle à Israël et d'Israël comme étant fiancé et adopté. Je pourrais recourir pour le prouver à Esaïe LIV, à Jér : III, à Ezéch : XVI, à Soph : III, et à une foule d'autres passages. Il en est de même pour nous, et nous voyons cette vérité richement enseignée dans le Nouveau-Testament. Rachetés de *la malédiction* de la loi, nous l'avons été aussi de *l'esclavage* dans lequel elle nous tenait. En d'autres termes, le privilège infini de la justification est suivi par celui de l'Esprit d'adoption (Gal. III, IV).

Parmi les portions de l'Écriture qui nous montrent la nation d'Israël comme devant jouir de la relation aussi bien que de la rédemption, Osée peut tout spécialement être cité, car au second chapitre le Seigneur anticipant les jours du royaume pour son peuple, lui tient ce langage par la bouche de son prophète : « Et il arrivera en ce jour là, dit l'Éternel, que tu n'appelleras Ischi : (mon mari); et que tu ne

m'appelleras plus : Baali » (mon bahal, mon maître). Chose admirable et précieuse ! Israël restauré et vivifié aura communion avec son Seigneur, dans la joie et la liberté d'une relation du caractère le plus précieux et le plus intime ! Car voici ce que dit encore l'Eternel par son prophète Jérémie : « Ephraïm ne m'a-t-il pas été un cher enfant ? ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé ? Car toutes les fois que j'ai parlé de lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir avec tendresse ; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui et j'aurai certainement pitié de lui (XXXI, 20).

C'en est assez. La rédemption conduit à la relation, et de là à la gloire. La terre et les cieux en rendront témoignage bientôt d'une manière aussi variée qu'excellente et merveilleuse.

---

### « CINQ PAROLES »

(I COR : XIV. 19).

---

On est souvent émerveillé de la manière dont les paroles de l'Écriture agissent sur le cœur ; elles sont vraiment « comme des aiguillons. » Parfois une courte phrase ou peut-être quelques mots seulement s'emparent du cœur, pénètrent la conscience et occupent l'esprit de manière à rendre incontestable la divinité du livre qui les contient. Quelle convaincante puissance, quelle plénitude d'intelligence, quelle force d'application, quelle révélation de ce que sont nos cœurs et notre nature, se retracent dans tout le cours

des pages sacrées. S'arrêter pour étudier cela est quelque chose de toujours précieux, mais particulièrement dans un temps comme celui-ci, où l'ennemi de Dieu et de l'homme cherche par divers moyens à mettre en doute l'inspiration du divin volume.

Les quelques pensées qui viennent d'être émises ont été, et cela fréquemment, suggérées à l'esprit par les mots qui forment le titre de cet article. « J'aime mieux », nous dit l'apôtre plein d'abnégation et de dévouement, « prononcer cinq paroles avec mon intelligence afin que j'instruise aussi les autres, que dix mille paroles en langues. » Qu'il est important pour tous ceux qui parlent de se souvenir de cela ! les langues, nous le savons, avaient leur importance ; elles devaient servir de signe aux incrédules : mais dans l'assemblée elles étaient inutiles, à moins qu'il n'y eût un interprète.

Le but de la parole dans l'assemblée est l'édification, et nous savons que ce but ne peut être atteint qu'autant que les personnes présentes comprennent ce qui est dit. Il est complètement impossible qu'un homme m'édifie si je ne comprends pas ce qu'il dit. Il doit parler dans un langage intelligible et de manière à être entendu, autrement je n'en puis recevoir d'édification. Cela est bien simple assurément et mérite la sérieuse attention de tous ceux qui parlent en public.

Mais de plus il serait bon de nous rappeler que cela seul qui peut nous autoriser à nous lever pour parler dans l'assemblée, c'est la certitude d'avoir reçu du Seigneur Lui-même quelque chose à dire. Si ce n'est que « cinq paroles », prononçons-les et gardons-nous d'en ajouter une. Rien ne prouve plus d'inin-

telligence que lorsqu'un homme veut prononcer « dix milles paroles », quand Dieu ne lui en a donné que « cinq. » Et pourtant, hélas ! que la chose est fréquente ! Oh ! quelle grâce ce serait si nous savions seulement nous en tenir à la mesure qui nous a été donnée ! Cette mesure peut être petite, mais qu'importe ; soyons simples, fervents, et vrais. Un cœur humble et pieux est préférable à un bel esprit, et Dieu estime la ferveur d'esprit plus qu'un langage recherché. Là où il existe un simple et ardent désir de produire vraiment le bien des âmes, on rencontrera aussi l'approbation de Dieu et des fruits bénis en plus grande abondance que là où il n'y a que de brillants dons. Nous devrions sûrement désirer les meilleurs dons, mais cela, tout en nous souvenant *du chemin le plus excellent*, savoir de la charité qui toujours se met de côté pour ne rechercher que l'intérêt d'autrui. Ce n'est pas que nous attachions peu de prix aux dons, mais nous en attachons davantage à la charité.

Enfin, l'enseignement et la prédication gagneraient beaucoup par la seule observation de ce précepte bien simple : « Ne recherchez pas quelque chose à dire parce que vous voulez parler, mais parlez parce que vous avez quelque chose qui doit être dit. » Ce n'est que la preuve d'une grande pauvreté spirituelle, lorsque quelqu'un n'est occupé qu'à rassembler assez de matière pour pouvoir parler un certain espace de temps. De telles choses ne devraient jamais se produire. Que le docteur ou le prédicateur se consacre soigneusement à son service, qu'il cultive le don qu'il a reçu, qu'il s'attende à Dieu pour être dirigé, fortifié et béni, qu'il vive dans un esprit de prière et respire l'atmosphère des Ecritures, et il sera toujours

prêt, lorsque le Maître trouvera bon de l'employer, et les paroles qu'il prononcera, qu'elles soient au nombre de *cinq* ou de *dix mille*, glorifieront sûrement Christ et seront en bénédiction pour ceux qui les entendront. Mais ce qui est parfaitement clair, c'est qu'en aucun cas personne ne doit ouvrir la bouche dans l'assemblée, sans avoir la conscience que Dieu lui a donné quelque chose à dire et sans avoir le désir de le dire pour l'édification.

---

### FRAGMENTS.

— C'est ici le temps du travail, non celui du repos : nous n'avons pas à attendre de repos ici-bas et maintenant, mais nous avons à travailler pour entrer dans ce repos. Quel heureux jour que celui de son apparition après le travail ! C'est certes une patience *longue*, mais patience est l'ordre ; et pendant que nous sommes patients, le Seigneur l'abrège.

— Tous rendront compte pour eux-mêmes à Dieu — les saints quand ils seront enlevés pour être avec le Seigneur et les méchants à la fin du millénium. Les saints rendront compte pour eux-mêmes dans la gloire. « Nous sommes manifestes à Dieu » non pas, nous serons. Le chrétien se tient *maintenant* dans la présence de la gloire. Nous avons besoin que cette lumière agisse sur la conscience ; mais nous devons avoir une parfaite confiance en Dieu, car sans elle il ne saurait y avoir d'heureux exercice des affections.

— La patience chrétienne, il ne faut pas l'oublier, n'est jamais la patience à l'égard du mal, et il y a

toujours de la bénédiction dans un fidèle témoignage contre lui. Le discernement sacerdotal est nécessaire ; et bien loin que le rejet du mal soit incompatible avec l'amour, il en est plutôt la véritable expression.

— Lorsque c'est par la puissance du Saint-Esprit qu'il est rendu témoignage de Jésus aux saints de Dieu, celui qui parle perd de vue et lui-même et son auditoire ; et son auditoire se perd aussi de vue et ne pense pas non plus à l'orateur : ils ne sont tous occupés que de la gloire de Christ.

« Si nous cherchons et recevons la gloire les uns des autres, et non celle qui vient de Dieu seulement, » ces bénédictions ne sauraient être réalisées. « Celui qui parle de par lui-même, cherche sa propre gloire, mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui. »

---

### ERRATA.

Page 133,	ligne 26,	lisez : <i>et il y est.</i>	
— 156	— 33	—	<i>nouvelles.</i>
— 158	— 13	—	<i>nous soyons.</i>
— 161	— 8	—	au chap. XIX.
— 189	— 23	—	puissance <i>tels.</i>
— 190	— 45	—	la <i>création.</i>
— id.	— 47	—	<i>pour lui-même.</i>
— 191	— 18	—	<i>douze portes.</i>
— 204	—	la seconde note indiquée ici se trouve au bas de la page suivante.	

# REMARQUES SUR L'APOCALYPSE.

## CHAPITRE IX.

Une remarque préliminaire que je désire présenter, c'est que ce chapitre nous fournit occasionnellement une preuve que les trompettes ne coïncident pas avec les sceaux. C'est dans une grande parenthèse (Apoc. vii) à la suite du sixième sceau, que nous avons vu sceller les serviteurs de Dieu, tandis qu'il est fait allusion à cet acte, non pas après mais avant la sixième trompette. Il ne pourrait en être ainsi s'il y avait parallélisme entre les deux séries de jugements. La conséquence naturelle, et, je crois, véritable, qui en découle, c'est que les sceaux avaient terminé leur cours avant que les trompettes eussent commencé le leur, de sorte que lorsque la cinquième trompette donne le signal du premier « malheur, » les hommes de la terre en ressentent le tourment prédit, ceux qui avaient été scellés étant simplement l'objet d'une allusion comme à des personnes qui se trouvent au milieu de la scène où sévit le fléau, mais qui en sont préservées. Comment pourrait-il y avoir ordre de ne nuire qu'aux hommes qui n'avaient pas le sceau de Dieu, si le sceau n'avait pas encore été em-

preint? Et s'il l'avait été déjà, il ne saurait exister de parallélisme respectivement entre les sceaux et les trompettes, et ces deux séries de faits ne sauraient pas non plus se rapporter à la même époque. Elles se suivent, et ne marchent pas de pair ; et comme nous l'avons vu le dernier sceau n'est que le prélude du silence qui se fait dans le ciel immédiatement avant que commence la nouvelle série des jugements divins. Comment cela pourrait-il se faire, si elles devaient s'accomplir simultanément, et côte à côte pour ainsi dire. Car si les premiers sceaux se suivent incontestablement dans un ordre régulier, le septième doit être le dernier dans l'accomplissement aussi bien que dans la vision; mais au lieu de figurer, comme les sceaux précédents, un pas nouveau dans l'action de Dieu en providence, le septième ne consiste qu'en une courte pause qui a lieu dans le ciel et qui introduit une autre classe, d'une nature plus sévère, des jugements décrétés. Nous en venons maintenant à la cinquième et à la sixième de ces trompettes, c'est-à-dire aux deux premières de malheur auxquelles le chap. IX est consacré.

« Et le cinquième ange sonna de la trompette ; et je vis une étoile tombée du ciel sur la terre, et la clef du puits de l'abyme lui fut donnée. Et il ouvrit le puits de l'abyme : et une fumée monta du puits, comme la fumée d'une grande fournaise ; et le soleil et l'air

furent obscurcis par la fumée du puits. Et de la fumée il sortit des sauterelles sur la terre, et il leur fut donné un pouvoir semblable au pouvoir qu'ont les scorpions de la terre. Et il leur fut dit qu'elles ne nuisissent ni à l'herbe de la terre, ni à aucune verdure, ni à aucun arbre, mais aux hommes qui n'ont pas le sceau de Dieu sur leurs fronts. (vers. 1-4).

L'étoile tombée du ciel sur la terre est un dignitaire en état d'apostasie ; car c'est bien un personnage réel que ce symbole désigne comme le font voir les paroles suivantes : « et la clef du puits de l'abyme *lui* fut donnée. » L'allusion à Esaïe xiv, 12, où le roi de Babylone se voit l'objet de cette mordante apostrophe « Comment es-tu tombée des cieux, étoile du matin, fille de l'aube du jour !... Et cependant on t'a fait descendre au sépulcre, au fond de la fosse », paraît évidente. Ici ce n'est pas sa sentence comme en Esaïe, mais l'autorité qu'il lui est permis d'exercer sur l'abyme, terme qui exprime la source du mal et de la misère d'un caractère satanique. « Il ouvrit le puits de l'abyme, et une fumée monta du puits comme la fumée d'une grande fournaise, » — symbole d'une énergie d'erreur qui obscurcit l'esprit de l'homme. « Le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. » L'autorité suprême et toutes les influences sociales saines se ressentent au plus

haut degré de sa ténébreuse efficace. Et ses effets ne se bornent pas là. « De la fumée il sortit des sauterelles » figure d'actifs instruments de rapine, et qui sont revêtus d'un singulier pouvoir de causer du tourment « semblable au pouvoir qu'ont les scorpions de la terre. » L'ordre qui leur est donné montre très clairement, à mon avis, l'erreur de ceux qui prennent ces sauterelles dans le sens littéral. Elles ne devaient pas nuire à l'herbe de la terre, etc., c'est-à-dire, à ce qui est leur nourriture naturelle, s'il s'agit de sauterelles véritables. Les *hommes* devaient être le point de mire de ces pillards symboliques — les hommes, à l'exception de ceux qui étaient marqués du sceau de Dieu. Et encore ces maraudeurs devaient-ils, non pas les tuer, mais les tourmenter durant cinq mois (vers. 5). « Et leur tourment est comme le tourment du scorpion quand il frappe l'homme. Et en ces jours-là les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront point, et ils désireront de mourir et la mort s'enfuira d'eux » (vers. 6). Rien sur la terre ne saurait dépasser l'angoisse de conscience qui déchirera leurs victimes : et la peinture qui nous est faite de leur misérable état est plus forte encore que celle que Jérémie trace (chap. VIII, 3) de l'état de desolation et de dispersion des Juifs, dans tous les lieux où le Seigneur les avait chassés dans son amer déplaisir.

Mais il est ajouté une autre description. « Et la ressemblance des sauterelles était semblable à des chevaux préparés pour le combat, et sur leurs têtes il y avait comme des couronnes semblables à de l'or, et leurs faces étaient comme des faces d'hommes. Et elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes, et leurs dents étaient comme des dents de lions; et elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme le bruit de chariots à plusieurs chevaux courant au combat; et elles ont des queues semblables à des scorpions et il y avait des aiguillons dans leurs queues; et leur pouvoir était de nuire aux hommes cinq mois. Elles ont sur elles un roi, l'ange de l'abyme, dont le nom est en Hébreu, Abaddon; et en Grec, Apollyon » (vers. 7-11). Ce n'étaient pas simplement des pillards, mais il y avait en elles une énergie belliqueuse et elles réclamaient pour leur carrière victorieuse la juste sanction de Dieu, dont elles portaient extérieurement la ressemblance et la gloire, tandis qu'en réalité elles étaient complètement assujetties à l'homme et aussi à Satan. La férocité leur est propre, et leurs cœurs sont endurcis contre tout sentiment de pitié dans leur rapide carrière. Mais leur pouvoir le plus funeste se trouvait dans le venin de mensonge qui les suivait. C'était l'efficace d'une fausse doctrine, représentée par l'aiguillon de la

queue d'un scorpion. Et comme nous le savons par un autre passage « le prophète enseignant mensonge, c'est la queue. » Enfin, leur roi est l'ange de l'abîme, le même peut-être, que l'étoile tombée qui avait la clef du puits. Dans ce cas, c'est un destructeur au caractère satanique, quoique non pas Satan en personne. C'est dans ce monde actuel que le diable est ainsi exalté, il est son prince; mais il est aussi le prince de l'autorité de l'air et le dieu de ce siècle. Dans l'abîme il sera lié comme un prisonnier pour une longue durée; et dans l'enfer, il sera tourmenté à toujours, l'objet le plus misérable qui s'y trouvera, et nullement l'ange ou le roi de personne. Ce sont là des rêves de poètes; mais l'Écriture ne parle pas ainsi.

« Et le sixième ange sonna de la trompette et j'entendis une voix sortant des quatre cornes de l'autel d'or qui était devant Dieu, laquelle dit au sixième ange qui avait la trompette : Délie les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve Euphrate. Et les quatre anges qui étaient préparés pour l'heure, le jour, le mois et l'année, furent déliés afin de tuer la troisième partie des hommes. Et le nombre des armées à cheval était de deux myriades de myriades : j'en entendis le nombre. Et je vis aussi les chevaux dans la vision, et ceux qui étaient montés dessus, ayant des cuirasses de feu, et d'hyacinthe, et de soufre ;

et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et de leur bouche sortaient du feu, de la fumée et du soufre. Et la troisième partie des hommes fut tuée par ces trois fléaux, par le feu, la fumée et le soufre qui sortaient de leur bouche. Car le pouvoir des chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues; et leurs queues sont semblables à des serpents; et elles avaient des têtes, et par elles ils nuisent. Et le reste des hommes qui n'avaient point été tués par ces plaies, ne se repentit pas non plus des œuvres de leurs mains pour ne pas adorer les démons, et les idoles d'or, et d'argent, et d'airain, et de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher, et ils ne se repentirent pas de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnements, ni de leur fornication, ni de leurs larcins. » (vers. 13-21).

C'est la voix du Seigneur, sans aucun doute, qui se fait entendre d'entre les cornes de l'autel d'or. Mais quel son solennel, et par dessus tout, par le lieu d'où il retentit! car d'ordinaire cet autel est le témoin spécial de l'intercession toujours efficace de Christ. C'est de là que le parfum montait devant Dieu. Lorsqu'un individu avait péché, que ce fût un des principaux ou quelque personne du commun peuple, le sang de l'offrande pour le péché était mis simplement sur les cornes de l'autel d'airain. Mais lorsque la congrégation était

coupable, le sacrificateur avait ordre de mettre du sang de la victime sur les cornes de l'autel d'or ; car la communion du peuple, considéré comme un tout, était interrompue et avait besoin d'être rétablie. Combien est différent ce que nous trouvons ici ! Une voix sortant des quatre cornes de l'autel d'or, commande à l'ange de la sixième trompette de délier les quatre anges qui, jusqu'à ce moment, étaient liés près de l'Euphrate. Ils avaient été préparés là pour l'heure, le jour, le mois et l'année afin de tuer la troisième partie des hommes. Ils avaient été préparés, non pas durant ce temps, beaucoup moins après qu'il eût expiré, mais en vue de lui : lorsque cette heure, et ce jour, et ce mois, et cette année arrivèrent, ou plutôt, quand ils furent venus à leur terme, ces anges étaient prêts pour l'œuvre de carnage qui leur était assignée.

Et cependant si c'est une chose terrible d'entendre un tel signal sortir de l'autel d'or, qu'il est consolant de penser que, dans le jugement, tout est ainsi minutieusement arrangé et préordonné par le Seigneur ! C'est Lui qui le premier donne l'ordre, et qui le donne à l'ange saint ; ensuite l'ange délie les quatre qui sont liés sur l'Euphrate. Le mauvais ange ne peut agir qu'au moment et dans la mesure où le bon le lui permet, et les anges saints, quelque excellents en force qu'ils puissent être, ne

font qu'exécuter les commandements du Seigneur, obéissant à la voix de sa parole. C'est une étrange idée que celle qui voudrait identifier les quatre anges que nous avons ici avec ceux qui retenaient les vents au chap. VII, puisqu'il s'agit d'un contraste, non d'une ressemblance. Ici ils ne retiennent pas, mais sont retenus, ce qui n'est dit nulle part des saints anges. Là ils se tiennent aux quatre coins de la terre aussi séparés les uns des autres que possible ; ici ils sont tous liés dans le même lieu.

Quant à la nature même du second malheur, il n'est pas destiné comme le premier à tourmenter les hommes, mais à les tuer. Ce n'est pas que l'élément de la prophétie de mensonge ne se trouvât pas dans celui-ci aussi bien que dans celui-là, « car le pouvoir des chevaux, » est-il dit, « est dans leur bouche et dans leurs queues ; et leurs queues sont semblables à des serpents, et elles avaient des têtes et par elles ils nuisent : » C'est-à-dire, par l'erreur pleine de venin qu'elles propagent et laissent derrière elles, et cela d'après un plan plus méthodique que dans le malheur figuré par les sauterelles, celles-ci ayant des queues semblables à des scorpions et des aiguillons, tandis que les queues des chevaux sont semblables à des serpents et ont des têtes. Mais le pouvoir des chevaux était aussi dans leur bouche. « Et je vis aussi les che-

vaux dans la vision, et ceux qui étaient montés dessus ayant des cuirasses de feu, et d'hyacinthe et de soufre; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et de leur bouche sortaient du feu, et de la fumée et du soufre. C'est la puissance judiciaire de Satan, dans la mesure que Dieu la permet. En outre, il y a une énergie guerrière, et une activité de combats et de destruction qui dépassent de beaucoup ce que le malheur précédent renferme en ce genre. Celui-là était d'une nature spirituelle — dans le sens du mal, cela va sans dire; celui-ci est d'un caractère plus séculier, quoiqu'il traîne à sa suite les ravages provenant des mensonges de l'ennemi. Il semble aussi plus varié dans sa nature, surtout que nous pouvons en juger par ceux qui en sont les principaux agents; car il n'y en avait qu'un en tête de l'autre, et il y en a quatre dans celui-ci.

« Et le reste des hommes qui n'avaient point été tués par ces plaies ne se repentit pas » etc. Leçon humiliante et qu'il est bien de ne pas oublier! Dieu a envoyé jugement sur jugement, d'abord sur les circonstances des hommes, et ensuite sur les hommes eux-mêmes, et dans ce dernier cas, tourment, puis enfin la mort: mais c'est en vain. L'homme est tel qu'après tout cela il ne se repent point de ses iniquités, qu'elles soient commises dans le domaine religieux ou dans le domainemoral.

Le lecteur s'apercevra que je ne cherche simplement qu'à présenter le trait principal de chaque malheur, selon que j'en suis capable, de manière à aider, en quelque mesure, les âmes à comprendre la prophétie. Ceci, qu'il s'en souvienne, est une chose très différente de l'application d'une prophétie. La question des personnes, des lieux, ou des temps auxquels il est fait allusion, peut être profondément intéressante, mais elle est subordonnée à l'intelligence du livre.

Pour ma part, je ne doute pas que *l'application*, que l'on fait d'ordinaire des sauterelles aux Sarrasins, et des cavaliers de l'Euphrate aux Turcs, ne soit bien fondée. Mais nous avons vu maintes fois que *l'accomplissement* de l'Apocalypse ne saurait proprement avoir lieu avant que les saints célestes soient enlevés au ciel, et que le peuple terrestre soit une fois de plus l'objet des voies de Dieu sur la terre et dans son propre pays, quoique nullement à l'exclusion du témoignage divin et de son efficace bénie parmi les Gentils. Conformément à ce dernier accomplissement, l'accomplissement final, le second malheur serait accompli, je suppose, dans les premiers ravages des armées du Nord-Est (de l'Assyrien), comme le premier le serait par l'action séductrice de l'Antichrist dans la Palestine. Je pense que lorsque la prophétie sera réalisée

dans toute sa précision, la scène sur laquelle ces mystérieuses sauterelles doivent exercer leur amer mais passager tourment, sera le pays où les Juifs seront réunis en ce temps-là, mais, pour ce qui est de la masse, dans l'incrédulité. C'est naturellement à eux, et très probablement à leur pays, que se rapporte ce qui est dit de ceux qui ne sont pas scellés. Car on remarquera que sous cette trompette-ci il n'est pas fait mention de « troisième partie » pour donner à entendre quelle sera la direction du malheur, ni de quelque autre chose que je sache sauf que les scellés en sont garantis : le reste des Juifs était encore dans l'aveuglement judiciaire, et est l'objet implicite de ce jugement. Si ce sont les mouvements préliminaires de ces deux pouvoirs que ce chapitre nous présente, chacun d'eux est aussi décidément opposé à l'autre qu'ils le sont tous deux au Seigneur Jésus : ils doivent être successivement jugés et détruits quand Il arrive avec puissance et avec gloire. Il est intéressant d'observer que le même chap. XIV d'Ésaïe auquel je me suis référé dans l'explication de l'étoile tombée du ciel, (c'est-à-dire du principal personnage dans le premier malheur) traite aussi de l'ennemi Assyrien que je juge être le parfait accomplissement de ceux qui figurent sous le second malheur. « L'Éternel des armées a juré en disant : S'il n'est fait ainsi que je l'ai pensé, même comme je l'ai

arrêté dans mon conseil, il tiendra ; c'est que je froisserai le roi d'Assyrie dans ma terre, je le foulerai sur mes montagnes ; et son joug sera ôté de dessus eux, et son fardeau sera ôté de dessus leurs épaules. C'est là le conseil qui a été arrêté contre toute la terre, et c'est là la main étendue sur toutes les nations. Car l'Eternel des armées l'a arrêté dans son conseil ; et qui l'empêcherait ? et sa main est étendue et qui la détournerait ? » (Vers. 24-27). La différence est qu'Esaïe nous donne la fin de la carrière de cet ennemi pour la délivrance d'Israël, tandis que St-Jean nous en montre plutôt le commencement et le cours comme un fléau sur le Judaïsme et la chrétienté, l'un et l'autre en apostasie. Ce serait une erreur que de limiter Esaïe à l'histoire du passé, ou de voir dans le passé plus qu'un type de l'avenir, quelque important qu'il ait été en son jour. En effet, dans l'histoire, l'Assyrien tomba le premier et Babylone ne subit sa sentence que longtemps après. Dans la prophétie, au contraire, c'est le dernier représentant de Babylone (c'est-à-dire, la Bête de la crise) qui est détruit le premier, et puis celui qui répond à l'Assyrien, le grand chef des nations, viendra à sa fin et personne ne lui donnera du secours. C'est ainsi qu'il est écrit en Esaïe x, 12 : « Mais il arrivera que quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem, j'exa-

mineraï le fruit de la grandeur du cœur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux, » etc. Notre chapitre de l'Apocalypse nous donne un aperçu des commencements de la carrière politique de l'Assyrien, sinon de l'Antichrist, ou de leurs entreprises respectives.

Dans le système de l'application de ces visions à l'histoire d'une manière plus vague et dans une période prolongée, application que je conçois être entrée dans le plan divin les concernant, on peut demander comment ce chapitre doit être compris. J'ai déjà fait voir brièvement comment les premières trompettes nous amenaient jusqu'à l'extinction de l'empire romain en Occident. Poursuivant la même ligne de pensées, la cinquième trompette porte d'une manière distincte sur les malheurs dont les Sarrasins furent les instruments, comme la sixième est relative à la furieuse attaque des Turcs. Par suite, on admet volontiers que l'étoile tombée du ciel a trait d'une manière générale à Mahomet qui fut l'instrument de Satan pour ouvrir sur le monde la porte aux séductions de l'abyme avec tous leurs effets ténébreux. La description que fait St-Jean convient certainement dans plusieurs de ses principaux traits, non pas au développement graduel du mal au sein de la chrétienté sous le double rapport de la doctrine et des mœurs, mais à

cette armée de pillards qui, embrassant avec ardeur le symbole inspiré par l'enfer du faux prophète arabe, s'élança dans son ambitieuse et fanatique carrière. Je ne puis accepter toutefois sans en beau coup rabattre, la signification que l'on a donnée, en fait de lieux et de nations, aux sauterelles et aux scorpions, aux lions et aux chevaux, aux faces d'hommes, aux cheveux de femmes, et aux cuirasses de fer. Il est évident, par exemple, que la nation dont la rapide et dévastatrice incursion en Palestine est décrite en Joel II (prototype des sauterelles de l'Apocalypse) n'a rien à faire avec les Sarrasins ou l'Arabie, mais est plutôt l'armée du Nord, « l'Assyrien », dont les prophètes juifs parlent si souvent. Comparez aussi Nahum III, 17, qui confirme cette pensée. Un raisonnement parfaitement semblable s'applique à l'usage que font les Ecritures du terme « scorpions, » comme en Ezéch. II, 6, où il est employé dans le sens figuré de même qu'ici, mais sans avoir trait le moins du monde aux voleurs du désert. Pour ce qui est « des chevaux, » la vision des guerriers de l'Euphrate qui suit immédiatement, réfute l'idée qu'il faut y voir une allusion géographique ; car les Turcs appartiennent à une race tout à fait distincte et sont sortis d'une contrée différente ; et cependant les chevaux occupent ici une place aussi proéminente que dans la vision de leurs

devanciers (1). Puis, dans l'une nous trouvons les têtes, dans l'autre les dents de « lions. » Aussi, tout cela réfute-t-il l'idée que ces symboles soient d'un usage exclusivement distinct, pour ne pas parler des applications différentes qu'en font d'autres passages. La vérité est, que le Saint-Esprit trace un tableau symbolique juste et complet, et ne s'astreint en aucune manière aux animaux, etc., particuliers au pays.

Selon moi c'est une intention morale, et non pas géographique, qu'il faut voir dans ces visions, et la manière dont tant d'écrivains les expliquent fait perdre à l'Écriture de sa force réelle en occupant l'esprit de choses qui, dans l'ordre naturel, peuvent être vraies en partie, mais qui ne sont pas, je crois, ce que le Saint-Esprit a en vue. Aussi ne semble-t-il pas presque un jeu de voir dans les faces d'hommes, les cheveux de femme, et les couronnes semblables à de l'or, une allusion à la barbe ou à la moustache, en compagnie d'une chevelure littéralement flottante, surmontée d'un turban? Tandis que si l'on prend ces choses comme des emblèmes du caractère moral des personnes dont il s'agit, la dignité de la parole

(1) L'Égypte est la première puissance renommée dans l'histoire pour ses chevaux. Ex. vi). Ainsi, elle en était le grand marché du temps de Salomon, (1 Rois x, 28), comme Togarma le fut pour Tyr (ezé. xxvii, 14). Voyez. Es. xxxi, 1, 3. En Zacharie ils symbolisent les divers empires.

divine est maintenue et sentie. Les sauterelles désignent naturellement des multitudes innombrables, exerçant leurs ravages dans des limites déterminées, mais plus remarquables encore par les tourments que cause l'aiguillon d'une fausse doctrine. Ceux qui n'avaient pas le sceau de Dieu, les hommes de la terre, furent les victimes du fléau, mais il avait pour but la propagation d'une doctrine par des conquêtes : non pas l'extinction de la prospérité, mais plutôt son maintien aux dépens de la vérité, et cela pendant une période déterminée. La circonstance qu'elles ressemblaient à des chevaux préparés pour le combat, exprime leur attitude agressive, et leurs couronnes semblables à de l'or semblent donner à entendre la foi dont elles se vantaient en leur mission divine de justice et de victoire. Leurs faces d'hommes, mais avec des cheveux de femmes, peuvent signifier que, nonobstant toute leur prétention d'agir avec autorité au nom de Dieu, elles n'en étaient pas moins assujetties à une autorité purement humaine, et non pas à Dieu après tout. Dans leurs cuirasses de fer, leurs dents de lion, le bruit de leurs ailes, je vois des figures de l'inébranlable courage de leur fanatisme, de leur forte armure, et des féroces déprédations qui accompagnaient leur expédition d'une rapidité merveilleuse. Le nom hébreu de leur roi confirme, à mon

avis, la pensée qu'il s'agit là pleinement d'une dévastation spéciale des Juifs, comme aussi son nom grec peut impliquer un rapport avec l'empire d'Orient. J'ai fait ainsi ressortir la signification spirituelle des émissaires du premier malheur, en exposant surtout ce que l'on pouvait supposer préfigurer l'accomplissement qu'il a eu dans le passé, et selon lequel les cinq mois doivent naturellement être pris comme des mois d'années. Mais je proteste contre l'arbitraire qu'il y a à interpréter une partie du récit dans le sens littéral, et l'autre dans le sens figuré. Si nous l'examinons attentivement, je le répète, tout ce que l'on peut admettre, c'est qu'il y a eu un commencement d'accomplissement partiel. Il est manifeste, en effet, que le prophète de La Mecque ressemblait davantage à un astre qui se lève, qu'à un dignitaire tombé; Mède, avec les anciens auteurs en général, y voient Satan, comme d'autres le Pape, etc. De plus, l'ordre de ne pas tuer est très difficile à concilier avec la politique exterminatrice des expéditions des Sarrasins; et quelques auteurs fort estimés ont doublé le terme de 150 ans, à cause qu'il est mentionné deux fois (mais comp. Apoc. xi) en vue d'obtenir une solution plus plausible. Mais, ainsi que d'autres l'ont montré suffisamment, cette conséquence peu probable que l'on tire de la double mention des cinq mois a elle-même ses difficultés.

Pour ce qui concerne le second malheur, la première difficulté qui se présente dans le système de l'application de l'Apocalypse à une longue période, consiste dans le sens à donner aux quatre anges qui étaient liés sur l'Euphrate. La plupart des écrivains protestants l'appliquent à quatre puissances musulmanes successives ou contemporaines. Mais, dit M. Elliot (Horæ A. 1, pp 461, 462), « à l'examen, toutes ces interprétations sont trouvées inadmissibles. Comme c'est par *un seul et même acte* que dans la vision les quatre anges sont déliés et reçoivent leur commission, de même les agents dont ils sont les symboles doivent nécessairement avoir été déliés et chargés de leur mission *dans un seul et même temps* : considération qui à elle seule semble exclure toute *succession* dans les agents de destruction, telle que celle que Vitringa, et Woodhouse après lui, ont mise en avant dans leur explication. Et pour ce qui est des dynasties turques *contemporaines*, que nous nous reportions à la liste donnée par Mède et par Newton après lui, ou à celle de Faber et de Keith, d'après Mills et Gibbon, on ne saurait en montrer quatre qui aient agi de concert dans la destruction de l'empire grec, qui fussent toutes établies sur l'Euphrate, qui existassent au temps que l'on assigne à l'ordre donné aux quatre anges, — ou qui aient continué d'exister jusqu'au mo-

ment ou l'ordre donné fut accompli dans la destruction de l'empire grec. En un mot, l'incompatibilité avec les faits de l'histoire de toutes les tentatives de solution, a été jusqu'ici, dans la pensée des interprètes de la prophétie les plus attentifs et les plus savants, comme une meule de moulin, pour ainsi dire, au cou de toute la théorie qui applique cette vision aux Turcs. » Voilà, du moins, un aveu plein de candeur, surtout si nous considérons qu'il s'agit d'une prophétie à l'égard de laquelle on s'est généralement accordé plus que pour aucune peut-être de l'Apocalypse. Mais quelle est la vue que l'on suggère et qui doit laisser intacte l'application générale? La ressource d'*intelligences angéliques surhumaines* dirigeant l'action subordonnée des hommes, et cela sans rapport avec le nombre des instruments terrestres employés. De fait, M. Elliot, identifie ces anges de l'Euphrate avec les anges introduits en parenthèse dans le sixième sceau (chap. vii), et raisonne d'après la supposition que les jugements des précédentes trompettes étaient les résultats probables de leur action. Mais cela, évidemment, n'est pas en harmonie avec le système qui ne veut pas voir un ange, mais Mahomet, dans l'étoile qui tombe du ciel sous le premier malheur : l'harmonie exigerait, ce semble, que si l'ange de l'abîme dans la trompette précédente représente un homme, ces

quatre-ci doivent représenter des chefs semblables. Ces anges sont certainement en contraste avec les anges dont l'office était plutôt de retenir les vents que d'exciter leur souffle dévastateur. Toutes les circonstances secondaires confirment l'idée qu'ils sont distincts les uns des autres. Puis, l'usage que l'on fait du feu, de la fumée, et du soufre qui sortaient de la bouche des chevaux, comme s'ils préfiguraient l'artillerie turque; des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre, comme si c'était une allusion aux vêtements de guerre, de couleur écarlate, bleue et jaune, des Ottomans; et des queues de chevaux semblables à des serpents ayant des têtes, comme emblème des pachas turcs, me paraît aussi incompatible avec les autres parties de l'Apocalypse, que (le dirai-je) grotesque en lui-même. Je ne nie pas l'application des cavaliers et des chevaux aux anciennes invasions des Turcs, en tant que distincts de leurs prédécesseurs Sarrasins, se vouant à leur œuvre de destruction dans l'empire d'Orient, romain ou grec, d'une manière bien plus systématique, et avec des résultats bien plus durables. Dans leur terrible carrière, ils respiration dans une mesure qui n'était pas petite, conjointement avec la vieille séduction diabolique, un esprit infernal de jugement; et telles qu'étaient leurs armes, telle était leur armure. C'est sur cette puissance particulière-

ment satanique, non pas semblable au scorpion maintenant, mais semblable au serpent, que le Saint-Esprit attire l'attention comme sur la grande source du mal. L'action morale, l'action du faux prophète est là, et elle est aussi revêtue d'autorité, car les queues avaient des têtes, et par elles elles nuisent. Dans toute la sphère où il leur fut permis d'agir, le résultat fut l'entière abolition de la profession chrétienne, pendant que le reste, hélas ! ne prit pas garde à l'avertissement. Mais tous ces traits embrassent, d'après mon jugement, des éléments encore plus terribles que tout ce que l'on a vu encore sur la terre ; de sorte que tout me confirme dans la conviction que nous devons attendre un autre et dernier accomplissement de ces scènes symboliques, dans le dernier fléau qui doit tomber sur la corruption et l'idolâtrie de l'Orient.

---

— Vous me dites que je vais mourir, et me pressez de déclarer si je compte ou non aller au ciel. Qu'entendez-vous par le ciel ? — Être avec le Seigneur Jésus-Christ et être avec Lui pour toujours, voilà ce que j'appelle le ciel. —

## LA NOUVELLE NAISSANCE.

---

Je me propose de méditer un peu le chap. III de l'Évangile de Jean et ses rapports avec quelques autres portions de l'Écriture, plus particulièrement en vue de la nouvelle naissance, et dans l'espérance qu'il résultera de cette méditation une meilleure intelligence, une intelligence profitable de ce que le nouvel homme est, et de ce qu'est la position dans laquelle nous sommes établis par le fait que nous en sommes rendus participants en Christ, comme c'est maintenant notre privilège. En traitant un pareil sujet, je reviendrai nécessairement sur un terrain familier aux chrétiens, mais je ne puis faire autrement afin d'y rattacher les développements nouveaux et les considérations qui m'amènent à le traiter.

Plusieurs crurent en Christ lorsqu'ils virent les miracles qu'il faisait, mais Jésus ne se fiait pas à eux... Il connaissait ce qui était dans l'homme (chap. II, 23-25). Leur conclusion relativement à Jésus était juste, mais c'était une conclusion tirée par ce qui était dans l'homme. Elle était absolument sans valeur ; elle laissait l'homme dans sa propre nature et sous l'action des motifs, des influences, et des passions auxquels il était assujéti avant ; elle ne le faisait pas sortir non plus de l'empire de Satan qui avait puissance sur la chair et sur le monde. La conclusion était juste, mais ce n'était qu'une conclusion : l'homme restait ce qu'il était — non changé.

Jésus qui savait ce que la chair était, ne s'y fiait pas, ne pouvait pas s'y fier.

Mais Nicodème (chap. III) fait, sous la direction de Dieu, pour notre instruction, un pas de plus. Les autres croyaient au nom de Jésus et le laissaient là. Mais quand le Saint-Esprit est à l'œuvre, il produit toujours des besoins dans l'âme, des désirs ardents après ce qui est de Dieu; et par là le sentiment de ce qui nous manque. Il y a aussitôt, instinctivement aussi, la conscience que le monde sera contre nous, et que nous encourrons son mépris. Nicodème vient de nuit. Son âme soupirait après quelque chose de mieux; mais comme il était un des chefs et spécialement un chef ecclésiastique, il lui était plus difficile d'aller à Christ: la dignité de docteur n'est pas une facilité pour devenir disciple. Cependant la conscience le presse et il va: la crainte des hommes le rend timide, et il va de nuit. Quelle pauvre dignité que celle qui tend à empêcher un homme d'apprendre de Christ! Quoique de pressants besoins spirituels l'eussent conduit à Jésus, Nicodème se place dans sa recherche sur le même terrain que ceux qui n'en éprouvaient absolument aucun. « Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu; car personne ne peut faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. » (Vers. 2). C'était une conclusion déduite de preuves, et parfaitement juste; mais c'était tout. Il avait néanmoins besoin de quelque chose de la part de Celui en qui ces preuves se montraient, mais il partait du principe, qu'il était, en qualité de Juif, enfant du Royaume, et demandait d'être instruit. Le Seigneur répond sur-le-champ à sa pensée, (car Nicodème était sincère et connu de Lui,) en déclarant que son principe était

entièrement faux. Il n'enseignait point la chair, et ce n'était pas pour l'enseigner qu'il était venu. Dieu établissait un royaume à Lui. Pour être capable de voir ce royaume, il fallait être né une seconde fois, complètement de nouveau. Le royaume n'était pas encore venu visiblement, ni de manière à attirer l'attention ; il était là au milieu d'eux, mais pour le voir, il fallait qu'on eût une nature entièrement *nouvelle*. Nicodème, arrêté par le langage qu'il entend, ne comprend pas comment cela pouvait se faire, en reste, comme un raisonneur humain quoique sincère, à la difficulté présente, et véritablement, ne voit pas le royaume

Mais deux grandes vérités ressortaient déjà de cet entretien. D'abord Dieu n'enseigne pas et n'améliore pas non plus l'homme — tel qu'il est. Il établit un royaume, une sphère de puissance et de bénédiction à Lui : c'est là qu'il agit. Et secondement, il faut que l'homme possède une nature ou une vie nouvelle ; il faut qu'il soit né de nouveau, pour avoir affaire avec Dieu qui travaille de cette manière : la chair ne peut même pas avoir quelque idée du royaume. Il est établi un système divin nouveau où se trouve la bénédiction ; — une nouvelle nature est nécessaire pour y avoir part.

Mais le Seigneur ne borne pas là son enseignement à Nicodème. Il montre d'une manière précise le moyen d'entrer dans le royaume : « il faut qu'on soit né d'eau et de l'Esprit, » (vers. 5) — de la Parole et de l'Esprit de Dieu. La Parole de Dieu — la révélation des pensées de Dieu — doit opérer par la puissance de l'Esprit, jugeant tout ce qui est dans l'homme — remplaçant les pensées de l'homme par celles

de Dieu — et introduisant une vie absolument nouvelle qui procède de Dieu, et dans laquelle ces pensées ont leur siège et leur réalité vivante — une nature nouvelle et une nouvelle vie. Ce n'est pas que deux naissances nous soient signalées ici (1), mais il y a deux aspects importants, deux réalités dans la nouvelle naissance. « Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de vérité » (1 Jacq. I, 18) ; « afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole » (Eph. v, 26) ; « vous êtes déjà nets à cause de la parole que je vous ai dite » (Jean xv, 3). Elle consiste non dans l'enseignement de la chair qui a ses pensées propres, mais dans la substitution des pensées de Dieu à celles de la chair : nous sommes nés d'eau. Ensuite, c'est une nature qui vient de l'Esprit : « Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean III, 6). Tout ce qui naît participe de la nature de ce qui l'engendre. Il en est de même ici. L'eau agit sur l'homme en tant qu'homme et ne change pas sa nature ; mais l'Esprit communique une vie nouvelle qui procède de Lui-même — absolument comme la nature de la chair est chair dans ce qui est né d'elle. Ce que nous avons ici, c'est donc non pas la chair enseignée, mais les pensées de Dieu agissant d'une manière efficace, et la participation à la nature divine communiquée par l'Esprit. En d'autres termes, la pensée et la nature de Dieu nous sont communiquées d'une manière vitale. C'est là ma vie, comme avant c'était simplement la chair qui la constituait. Mais ceci ouvrira évidemment aux Gentils l'accès à la bénédiction. « Ne

(1) « Né d'eau et de l'Esprit » (vers. 5).

l'étonne pas », dit le Seigneur à Nicodème, « de ce que je t'ai dit, il vous faut (vous, Juifs) être nés de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son.... il en est ainsi de *quiconque* est né de l'Esprit, » (III, 7-8). La communication par Dieu, dans sa souveraineté, d'une nouvelle nature (nécessaire au Juif autant qu'au Gentil, quand nous en venons à ce qu'il est par nature) comme une chose entièrement nouvelle, comme une nouvelle nature donnée et dans laquelle l'homme vit désormais avec Dieu, est aussi applicable à un Gentil qu'à un Juif. Car par là un homme, pour ce qui concerne sa vie, n'est ni l'un ni l'autre (ni Juif, ni Gentil) : « il est né de Dieu. » Cette vérité n'est pas développée ici : seulement le fondement en est posé. Ce qui est nettement enseigné c'est la vérité bien autrement profonde du fait de la communication de la vie divine, et de sa communication par un acte souverain de Dieu ; seulement l'autre vérité est directement impliquée.

Cela encore arrête Nicodème. Il ne s'avance pas pourtant avec un : « Nous savons » : il doit se taire pour apprendre. Et maintenant nous sommes initiés à quelques autres vérités qui nous associent avec le ciel. Mais d'abord le Seigneur fait voir, ce que Nicodème aurait dû connaître, que, même pour les promesses terrestres, Dieu avait clairement révélé qu'Israël devait naître de nouveau, naître d'eau et de l'Esprit. Le chap. xxxvi d'Ezéchiel est fort clair sur ce point.

« Mais j'ai épargné le nom de ma sainteté, lequel la maison d'Israël avait profané parmi les nations au milieu desquelles ils étaient venus. C'est pourquoi dis à la maison d'Israël : Ainsi a dit le Seigneur l'Éter-

nel : Je ne le fais point à cause de vous, ô maison d'Israël ! mais à cause du nom de ma sainteté que vous avez profané parmi les nations au milieu desquelles vous êtes venus. Et je sanctifierai mon grand nom, qui a été profané parmi les nations et que vous avez profané parmi elles ; et les nations sauront que je suis l'Eternel, dit le Seigneur, l'Eternel. quand je serai sanctifié en vous, en leur présence. Je vous retirerai donc d'entre les nations, je vous rassemblerai de tout pays, et je vous ramènerai en votre terre. Et je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés ; je vous nettoierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau cœur, je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Et je mettrai mon Esprit au dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances, et les ferez. Et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères, et vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. Je vous délivrerai de toutes vos souillures, j'appellerai le froment, je le multiplierai, et je ne vous enverrai plus la famine. Mais je multiplierai le fruit des arbres, et le revenu des champs, afin que vous ne portiez plus l'opprobre de la famine parmi les nations. Et vous vous souviendrez de votre mauvaise voie et de vos actions qui n'étaient pas bonnes, et vous détesterez en vous-mêmes vos iniquités et vos abominations. Je ne le fais point pour l'amour de vous, dit le Seigneur l'Eternel, afin que vous le sachiez. Soyez honteux et confus de votre faute, à cause de votre voie, ô maison d'Israël. » C'est-à-dire que, pour jouir dans le pays

de la bénédiction des promesses de Dieu, il faut qu'Israël soit né d'eau et de l'Esprit, il faut qu'il soit purifié selon les pensées de Dieu, et renouvelé par l'Esprit de Dieu. La déclaration du Seigneur est plus simple, plus complète et plus absolue, parce qu'il pose la vérité en elle-même sur la question : Comment un homme peut entrer dans le Royaume? et en conséquence, il fait ressortir la nécessité de la communication d'une vie entièrement nouvelle dans ses conditions, avec l'assurance bénie que c'est là être né réellement de l'Esprit, de telle sorte que l'on est participant de la nature de Celui dont nous sommes nés. « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (vers. 5). Mais Nicodème, en sa qualité de docteur d'Israël, aurait dû savoir qu'un pareil changement était nécessaire à Israël pour jouir avec Dieu des bénédictions terrestres promises.

Mais cela fait ressortir la différence entre les instructions du Seigneur et le caractère qu'elles revêtent ici, et la manière dont le prophète avait parlé de ce point. Ezéchiel l'avait présenté d'une manière prophétique, comme l'opération effective de la grâce de Jéhovah; et cela était parfaitement juste et à sa place. Mais le Seigneur possédait une autre espèce de connaissance. L'autorité de la prophétie était parfaite, divine, parce que ce que le prophète disait, il était inspiré pour le dire. Mais le Seigneur connaissait les choses en elles-mêmes, dans leur vraie nature. Il pouvait dire, d'une manière absolue, ce qui était nécessaire pour Dieu, parcequ'il était Dieu et venait de Dieu. C'est là, certes, un enseignement divin, un enseignement d'un prix infini. Nous apprenons de Celui qui le savait essentiellement, ce qui est nécessaire pour Dieu.

Cela nous dit ce qu'est le chrétien. Il a la connaissance de Dieu, reçue de Dieu lui-même, selon la propre nature de Dieu, et est participant — afin de la connaître et d'être capable d'en jouir — de cette nature sans laquelle il ne la connaît point. Et tout cela apporté ici-bas, à nous, dans l'homme. Mais de même que le Seigneur disait ce qu'il connaissait, il rendait aussi témoignage de ce qu'il avait vu. Il pouvait parler de la gloire céleste et de ce qui lui convenait, de ce qui était nécessaire pour y avoir part. L'homme ne recevait point ce témoignage. L'esprit humain comprenait les choses humaines, il ne comprenait absolument pas les choses célestes et spirituelles. Pour lui ce qui était céleste et spirituel n'était que folie et ténèbres. Ceux qui recevaient ce témoignage étaient nés de nouveau (1, 12-13).

Que nos coeurs s'arrêtent un peu sur cette vérité béaie. Nous avons en Christ celui qui révèle pleinement Dieu lui-même. Ses paroles disaient sa nature, la nature de Dieu lui-même, — la disaient à l'homme — de manière à révéler ce qui devait se trouver en l'homme pour qu'il pût avoir à faire avec Dieu en bénédiction, mais la disaient directement et pleinement. Ses paroles étaient une révélation de la nature divine qu'il connaissait. Nous sommes dans la pleine lumière, avec Dieu lui-même. Nous n'avons pas simplement des messages, quelque vrais qu'ils soient et tout précieux qu'il est de les avoir de la part de Dieu, mais nous avons ce qui ne laisse rien derrière, la révélation de Dieu lui-même et dans sa nature ; de sorte que c'est ce qui est parfait en bénédiction qui est révélé. Ce que nous avons dans ce verset, ce sont avant tout les choses dans leur nature,

ensuite c'est le fait de ce que Jésus a vu, mais c'est la compétence du témoignage qui est spécialement exprimée : toutefois cela conduit nécessairement à la nature des choses. Nul prophète ne pouvait dire : « Nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, » (vers. 41). Dieu leur révélait les choses à venir, ou envoyait par eux des messages au peuple ; et ils annonçaient les unes et les autres. Mais si Christ annonçait ce qu'il savait et témoignait de ce qu'il avait vu, c'étaient nécessairement les choses célestes. Il va sans dire qu'il connaissait ce qui avait été prédit de Dieu ; mais en parlant de la nature indispensable pour avoir à faire avec Dieu et de ce qu'il savait et avait vu, il va au-delà de ces choses, à ce qui est *en haut*. C'est là, en conséquence, qu'il nous conduit. « Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel : le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (vers. 43). Nul n'était monté pour apporter en bas la nouvelle de ce qu'il y avait. Mais Lui en était venu, et il pouvait dire parfaitement ce qui y était et y était *toujours*, car Il était Dieu. Mais cette connaissance divine était une connaissance pour l'homme ; car c'était le Fils de l'homme qui l'avait. Le ciel et l'homme étaient réunis dans la personne de Christ. Si l'homme hors de Christ — comme tous l'étaient encore, — n'était, en aucun sens, entré dans le ciel, il y avait quelqu'un néanmoins qui était dans sa personne même le Révélateur des choses célestes. Mais comment l'homme — qui ne pouvait pas lors même que ce fût un docteur d'Israël, comprendre la réalité d'une nouvelle nature (même dans sa nécessité pour les choses terrestres connues), car il la cherchait dans

la vieille nature — *comment*, dis-je, l'homme pourrait-il comprendre les choses célestes ? Ceci donnait lieu à la manifestation d'une autre vérité, la porte indispensable de ce qui appartenait au ciel ; mais *s'il en est ainsi*, c'est une porte ouverte à *quiconque* croirait. Non seulement il fallait naître de nouveau, même en vue des bénédictions terrestres, mais il y avait en outre les conseils de Dieu.

Selon les conseils de Dieu et les besoins de l'homme, il faut que le Fils de l'homme — car Jésus était plus que le Messie — soit élevé, rejeté de cette terre. Mais cette élévation était sa réjection par le monde. Christ ne pouvait point, car l'homme était pécheur, prendre sa place comme Messie en bénédiction à Israël. Il devait souffrir dans le caractère dans lequel il avait à dire à tous les hommes : « Comme Moïse éleva le serpent au désert » (vers. 14) ; ainsi, au lieu d'un Messie vivant, ils devaient avoir un Fils de l'homme rejeté, mis à mort. La croix était la puissance de guérison, de salut, pour l'homme. Quiconque croyait en lui, ne périrait pas, mais aurait la vie éternelle — car Dieu a tellement aimé le monde — vérité immense alors, et qui ouvrait la voie à la plus complète manifestation de Dieu et de la grâce, si on ne doit pas dire plutôt qu'elle était elle-même cette manifestation. C'était une œuvre efficace de Dieu, non pas simplement pour accomplir les promesses prophétiques, mais pour amener à Dieu, « afin que quiconque croirait en Lui (en ce Fils de l'homme) eût la vie éternelle. » Cette œuvre était nécessaire. Il faut qu'il y ait Expiation — il faut qu'il y ait Rédemption — si l'homme pécheur doit avoir à faire avec un Dieu saint. S'il y avait une révéla-

tion de la nature divine et que, pour y participer, l'homme dût entrer en rapports avec Dieu, il fallait qu'il y eût expiation aussi bien que nouvelle naissance ; il fallait que le Fils de l'homme, Celui qui, comme homme, devait avoir, dans la nature de l'homme, l'héritage de toutes choses, et qui s'était chargé de la cause de l'homme, fût élevé comme le serpent au désert, fût fait péché pour nous, afin que les hommes pussent regarder à Lui et vivre. Cela répondait au besoin de l'homme, mais c'était seulement un côté de la vérité. Lorsqu'on s'arrête ici, on voit ce qui répond à la nature sainte et au jugement de Dieu, mais Dieu se présente comme un juge saint, et, par conséquent, cela ne place pas l'âme dans une pleine liberté ; c'est le côté propitiatoire, nécessaire de la mort de Christ. Mais de quelle manière cela arrive-t-il ? C'est que Dieu a tant aimé le monde, que le Fils de l'homme, qui devait être élevé, était le Fils de Dieu que Dieu avait donné par amour. Dieu a tant aimé qu'il a donné. Ainsi, quoique la propitiation fût nécessaire, l'amour était la source de tout : la sainteté de la nature de Dieu, son juste jugement, maintenus à l'égard du péché, — mais son amour manifesté. Le Fils de l'homme était le Fils de Dieu, et tous les deux en vue d'un but merveilleux, — afin que l'homme pécheur, lequel que ce fût qui croirait en Lui, eût la vie éternelle. En même temps, cela constituait aussi la dernière épreuve de l'homme. Ce que nous avons dans ce précieux entretien qui nous occupe, c'est donc la révélation de la nature de Dieu, et l'accomplissement d'une œuvre double, qui, tout en rendant l'homme capable de jouir de cette nature par le fait qu'il est né d'elle, la glorifie aussi

dans tout ce qui la caractérise ; de sorte que le don de la Vie Eternelle maintient et manifeste l'amour, la sainteté et la justice de Dieu. Et c'est là ce qui est essentiel et béni. Mais le plein caractère, le caractère spécial, celui qui lui appartient en propre comme accompli en grâce, n'est pas présenté ici, et c'est ce que je désirerais faire ressortir maintenant avec le miséricordieux secours du Seigneur.

Si le Fils de l'homme a été élevé et est mort pour nous amener à Dieu, où la vie se trouve-t-elle et comment l'avons-nous ? C'est une vie de résurrection. Et cela aussi, nous mène à une autre vérité importante. Si je suis ressuscité, je suis ressuscité des morts. Je suis mort en Christ : fait qui, nous le verrons, a un double caractère. Je puis m'envisager comme ne possédant pas la vie spirituelle, par conséquent comme mort dans mes fautes et mes péchés ; ou bien je puis m'envisager comme vivant dans le péché et dans la chair, et alors je dis que j'ai à y mourir. Christ pouvait parler de la nécessité d'une nouvelle nature pour entrer dans le royaume ; mais il ne pouvait pas inviter quelqu'un à se tenir lui-même pour mort. Il pouvait rattacher cette nature à Dieu directement, dans la déclaration de ce qu'elle était et de ce que Dieu était ; cela convenait particulièrement, c'est évident, à sa personne, puisqu'il était un révélateur divin de ce qu'il savait ainsi que de la participation de l'homme à la nature divine. C'était là, certes, la partie principale. Mais pour notre délivrance, une autre vérité devait y être rattachée : la mort et la résurrection du Seigneur Jésus-Christ. Nous recevons Christ comme notre vie après qu'il est mort et ressuscité. Il est un esprit

vivifiant. Parce qu'il vit, nous vivons. Il est notre vie, cette vie éternelle qui était avec le Père et qui nous a été manifestée. Mais pour que des pécheurs puissent y avoir part justement et selon Dieu, il faut que Christ fasse propitiation, il faut qu'il meure. Il est mort une fois pour toutes au péché; et maintenant, vivant en résurrection, il vit à Dieu. Nous le recevons par l'Esprit dans nos cœurs, et nous avons la vie. « C'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils, a la vie; celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie. » (1 Jean v, 44, 42). Mais celui que nous recevons, est celui qui est mort et ressuscité, notre vie, — le vrai « Moi » dans lequel je dis du péché : Ce n'est plus Moi. « Je suis crucifié avec Christ, mais je vis — non plus moi, mais Christ vit en moi. » C'est là en nous la vie de Christ en tant que ressuscité des morts : l'efficace de la vie en résurrection. Nous sommes vivants, pour la foi, seulement en lui et par lui, quoique de fait la chair soit là : mais je ne la reconnais pas comme vivante et faisant partie de moi; je ne la considère que comme un ennemi que j'ai à vaincre. C'est ainsi que nous lisons en Rom. vii : « Quand nous étions dans la chair » (vers. 5); en Rom. viii : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous » (vers. 9). En poursuivant notre sujet, nous verrons beaucoup d'autres passages qui mettent ce point en lumière.

J'ai dit plus haut que cette vue de la vie divine en résurrection nous est présentée dans l'Écriture de deux manières. L'homme peut être envisagé soit comme vivant dans le péché, soit comme mort dans

le péché Sa chair est vivante et active pour le mal ; elle est entièrement morte pour ce qui regarde Dieu ; dans l'homme tel qu'il est par nature, il n'y a pas un seul mouvement de l'âme vers lui. L'épître aux Romains présente le premier aspect ; celle aux Ephésiens le dernier. Elles s'unissent pour présenter l'homme comme ressuscité avec Christ, quoique l'épître aux Romains aborde à peine ce sujet. Elle enseigne pleinement que Christ a été ressuscité par Dieu le Père ; mais quant à ce point, que nous sommes vivants à Dieu, elle ne fait juste que le toucher. Quant aux Ephésiens, pour ce qui est de la doctrine de leur épître sur ce point, ils voyaient Christ comme mort, et le pécheur comme mort dans le péché (II, 4), et tous les deux comme ressuscités ensemble. Cela découle du fait que Christ est vu comme exalté en haut, et que l'Eglise lui est unie. Dans l'enseignement doctrinal, l'homme n'y est pas contemplé comme vivant méchamment dans le péché (quoique le fait soit reconnu), mais dans toute la réalité de son état par rapport à Dieu. — Il est mort dans le péché. Toute la condition de l'Eglise est le résultat de l'exercice de la même puissance qui a ressuscité Christ lui-même, et chaque croyant spirituellement. (Ch. I, II.)

Dans l'épître aux Romains, Christ est considéré comme ressuscité d'entre les morts, mais non comme monté au ciel (sauf une allusion dans un verset du ch. VIII) parce que le but de l'auteur est de montrer, non pas les résultats glorieux de l'œuvre de Christ, sauf en espérance, mais que c'en est fini de l'ancien état, et que nous sommes introduits dans le nouveau vivants et justifiés. Le péché de l'homme est large-

ment démontré. Christ est mort pour nous, mais Christ est aussi ressuscité pour notre justification ; nous sommes justifiés, — morts au péché et vivants à Dieu, — affranchis de la Loi.

L'épître aux Colossiens est pour la doctrine entre les deux précédentes. Elle envisage l'homme comme vivant dans le péché, mais le chrétien comme ayant subi la mort, et étant maintenant vivifié avec Christ. Notre nouvelle nature, comme née de Dieu, reçoit là son caractère, lorsque notre condition est pleinement décrite, du fait que nous sommes morts et ensuite ressuscités avec Christ, et même du fait que nous sommes assis dans les lieux célestes en Lui.

Mais mon sujet est maintenant notre condition dans la vie. Rappelons-nous que Christ, en tant qu'ainsi ressuscité, est notre vie. Il faut que l'œuvre de l'expiation ait été accomplie, ou bien aucun pécheur n'aurait pu être uni avec Christ ; Christ n'aurait pu donner la vie à qui que ce soit, selon Dieu : le grain de froment serait demeuré seul ; non que la vie et la puissance de vie ne fussent pas en Lui, mais parce que la justice de Dieu eût été laissée de côté.

Mais cette œuvre a été accomplie, et maintenant c'est Christ — non pas le premier Adam — qui est ma vie en qualité de croyant. Mais alors je dis : Lorsque j'étais dans la chair ; je ne suis pas dans la chair, mais dans l'Esprit. Ce qui donne à ma position devant Dieu son vrai caractère, ce n'est en aucune manière le premier Adam dans son péché et sa responsabilité, mais bien le second Adam qui est devenu ma vie. Je suis en Lui comme en Celui qui est ma justice : Il est en moi comme ma vie. *Maintenant*, voici de quelle manière je parle : Je suis mort au

péché, je suis crucifié avec Christ, je suis vivant à Dieu en Jésus-Christ. « En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu. Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes » (Rom. VI, 40, 44).

C'est sur cela que Paul insiste dans le sixième chapitre de l'épître aux Romains. « Nous avons été baptisés pour sa mort » (vers. 3); « identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort » (vers. 5). Nous sommes morts au péché. « Si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivons aussi avec lui » (vers 8). En conséquence (car, comme je l'ai dit, l'apôtre ne fait que toucher à peine ce point), nous devons nous tenir nous-mêmes pour vivants à Dieu en Christ (vers. 41). De même dans l'épître aux Galates, « Christ vit en moi » (ch. II, 20), « l'Esprit est vie à cause de la justice » (Rom. VIII, 10). Mais il n'y est point dit que nous sommes ressuscités avec Christ.

Et remarquez que même dans les passages où cette doctrine est présentée d'une manière élémentaire, nous ne sommes pas appelés, nécessairement en vertu même de sa nature, à mourir au péché. La pensée que nous avons à mourir au péché, est complètement étrangère à l'Écriture. Nous sommes exhortés, comme vivants en Christ, à mortifier tout mouvement du péché, mais non pas à y mourir. Nous sommes vivants en Christ qui est mort, et nous sommes considérés comme *morts*, et exhortés à nous considérer nous-mêmes comme morts, parce que Christ, qui est notre vie, est mort. « Je suis crucifié avec Christ » (Gal. II, 20). « Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair » (v, 24). « Tenez-vous vous-mêmes pour

morts » (Rom. vi, 44). « Identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort » (vers 5) ; ensevelis avec Lui pour la mort » (vers. 4). « Vous êtes morts » (Col. iii, 3). Tel est le langage uniforme de l'Écriture. Tout ce que l'on dit de la crucifixion comme signifiant une mort lente, ne fait que mettre de côté le sens manifeste et catégorique de ces passages. « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi, » (Gal. ii, 20). Nous sommes morts en Christ : telle est la doctrine de l'Écriture.

Les épîtres aux Galates, aux Romains et aux Colossiens, etc., l'enseignent toutes également, et insistent sur elle auprès des chrétiens. Je suis entièrement délivré de tout le système dans lequel je vivais comme vivant dans la chair. Aussi l'Apôtre s'adresse-t-il en ces termes aux Colossiens : « Si vous êtes morts avec Christ..... pourquoi établissez-vous des ordonnances comme si vous étiez encore en vie dans le monde » (Col. ii, 20, 21). Telle est donc la vie procédant de Dieu en tant que possédée par le chrétien, maintenant que Christ est mort et est devenu sa vie comme ressuscité.

L'épître aux Ephésiens fait un pas de plus. Comme je l'ai dit, elle n'envisage pas Christ comme vivant dans l'amour et la piété, et l'homme comme vivant dans le péché ; mais l'homme y est considéré comme mort dans le péché, et Christ y est vu d'abord comme mort, et cela pour le péché et au péché. En d'autres termes, l'apôtre voit l'homme ici-bas dans la fosse et le tombeau de la mort par le péché, et Christ est descendu en grâce là où l'homme se trouvait par le péché. Mais par là il a ôté le péché comme culpabilité, et est descendu pour sauver et racheter de cette con-

dition. Dieu les ressuscite tous les deux par la même puissance. « Quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons..... qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes » (Eph. 1, 19, 20). « A cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec Christ (ch. II, 4, 5). Nous sommes donc « l'ouvrage » de Dieu, étant créés dans le Christ Jésus » (vers. 10).

Ainsi, comme le troisième chapitre de Jean nous a appris la nature de la vie que nous recevons (c'est-à-dire que, comme provenant de l'Esprit, elle est esprit, — divine, moralement parlant, dans sa nature); de même, les épîtres nous ont montré la position dans laquelle nous place la possession de cette nouvelle vie, d'autant qu'elle est la vie de Christ ressuscité après qu'il a été livré pour nos offenses et est mort une fois pour toutes au péché. Et qu'en résulte-t-il pour notre relation avec le péché et avec Dieu? L'épître aux Romains, comme aussi celle aux Galates, nous enseignent que nous sommes morts avec Christ, et que nous devons nous tenir nous-mêmes pour morts au péché, que notre vieil homme a été crucifié avec Christ, mais que nous sommes vivants à Dieu; que ce n'est pas nous qui vivons, mais Christ qui vit en nous. L'épître aux Colossiens nous apprend que nous sommes morts avec Christ, et que nous sommes ressuscités avec lui, et de plus, que lorsque nous étions morts dans nos offenses et dans l'incirconcision de notre chair, Dieu nous a ressuscités ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes

nos offenses, — nous a relevés d'entre les morts avec Christ en nouveauté de vie quant à nous-mêmes; mais, conformément à l'efficace bénie de sa mort, nous a entièrement pardonné tous les péchés et l'état de péché dans lesquels nous étions jusqu'à ce que nous fussions ressuscités ainsi en conséquence de l'efficace de sa mort. Ce dernier point est pleinement et exclusivement traité par l'épître aux Ephésiens, qui nous montre comme vivifiés avec Christ et ressuscités de la mort de nos péchés par la même puissance qui a ressuscité Christ lui-même. Ce que renferme son enseignement, ce n'est pas simplement que la nature divine est devenue notre vie, mais que nous sommes morts au péché, que nous vivons à Dieu, que nous sommes ressuscités, pardonnés, et acceptés, dans l'état même dans lequel est Christ comme ressuscité, et même que nous sommes assis dans les lieux célestes en lui. La nature est divine, c'est-à-dire souverainement excellente; mais par le fait que la mort et la résurrection sont intervenues, et que nous sommes unis à Christ, tout l'ensemble de notre condition relative est changé: nous ne sommes point — pour Dieu et pour la foi — considérés comme étant en vie dans le vieil homme; nous ne sommes nullement en lui, nous l'avons dépouillé. Pour la foi, et en vertu de la possession d'une nouvelle vie, et du fait que nous sommes vivants en elle, c'est fini du vieil homme, il est mort. Nous sommes en Christ et Christ est notre vie; nous sommes vivants en Lui et vivants en Celui auquel il vit, — c'est-à-dire, à Dieu. Par conséquent, notre position devant Dieu n'est nullement une position dans le premier Adam. Pour ce qui est de la position dans

le premier Adam, nous sommes morts à tout ce qu'il est ; mais nous sommes vivants dans le dernier Adam, le Seigneur Jésus, selon toute l'acceptation dans laquelle il est maintenant devant Dieu.

Le troisième chapitre de l'Évangile de Jean, nous enseigne donc l'excellence intrinsèque de la vie que nous recevons de Dieu, et nous la montre en rapport direct avec ce qui est divin, Christ parlant de ce qu'il savait et faisant voir qu'il faut que nous ayons une nature qui procède de Dieu et qui soit convenable pour Dieu lui-même. Christ parlant ainsi, ce qu'il savait est du plus profond intérêt, — la communication directe de ce qui est divin. Cette vie est présentée là dans sa nature et dans son origine comme en contraste avec la chair. Son caractère propre et son excellence se voient davantage en Jean. Cependant, l'épître aux Ephésiens en signale le résultat : « Afin que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour » (Eph. 1, 4). Mais les épîtres traitent davantage de la condition et de l'état de cette vie. Dans leur enseignement, vivant de la vie de Christ nous sommes considérés — d'autant que Christ est mort — comme morts au péché, — la vie étant une chose nouvelle tout-à-fait distincte du vieil homme ; et nous sommes vivants en Christ. Nous ne sommes point dans la chair ; nous sommes morts et puis ressuscités. Être régénéré, c'est être mort et ressuscité, car nous recevons Christ comme vie. C'est avoir laissé derrière nous Adam, sa nature et ses fruits, la condamnation, la mort et le jugement, et jouir nécessairement et justement, comme délivrés de toutes ces choses, d'une pleine acceptation devant Dieu selon l'acceptation de Christ. Les natures sont distinctes. Je ne suis pas

dans la chair ; je suis mort ; je suis ressuscité. Je suis accepté en Christ ressuscité. Je suis participant de la nature divine et pour jouir de sa plénitude en Dieu.

J. N. D.

## QUELLE DIFFÉRENCE Y A-T-IL

ENTRE LA VENUE (*παρουσία*) DE CHRIST POUR RECEVOIR SES SAINTS, ET SON APPARITION (*ἐπιφάνεια*) EN GLOIRE AVEC EUX ?

On a supposé que la parole de Dieu ne fournit que fort peu de preuves, si même elle en présente de directes, à l'appui de l'idée qu'il y a réellement une différence, et que tout ce qu'on peut produire en sa faveur consiste en inductions d'un caractère plutôt vague et incertain.

Cet article a pour but de montrer que la différence en question repose sur des preuves aussi solides et aussi complètes, que celles par lesquelles on établit presque toutes les autres vérités scripturaires.

Ces preuves sont de trois espèces :

- 1<sup>o</sup> Celle qui provient de déclarations directes ;
- 2<sup>o</sup> Celle que fournit une induction manifeste et légitime ;

3<sup>o</sup> Celle qui ressort de l'accord général et de l'harmonie de l'Écriture avec elle ; tandis que les systèmes d'interprétation qui ne l'admettent pas, ne peuvent absolument pas se concilier avec plusieurs de ses

principes bien connus, et impliquent une violation de l'ordre divin qui y règne d'un bout à l'autre.

Lorsqu'on aura pesé ces preuves, on reconnaîtra que la supposition à laquelle il est fait allusion ci-dessus, provient soit de ce que cette démonstration n'a pas obtenu la place éminente qui lui appartient et n'a pas été faite avec assez de clarté; soit de ce qu'elle n'a pas été l'objet de la part des chrétiens en général, par inadvertance, ou peut-être, dans certains cas, par manque d'appréciation convenable de la vérité, de l'attention et de la considération qu'elle mérite.

Dans la présentation des preuves que nous allons produire, nous ne suivrons pas nécessairement l'ordre indiqué ci-dessus, mais nous les donnerons selon qu'elles s'offrent naturellement dans les passages de l'Écriture dont nous nous occuperons, et le lecteur verra lui-même sous quel chef il doit proprement les classer (1).

La question elle-même est de la plus haute importance pour l'Église de Dieu, puisque de la solution que lui donne la Parole de Dieu dépendent à la fois la position et les devoirs de l'Église pendant qu'elle est ici-bas sur la terre. Si son Seigneur peut revenir à toute heure, à tout moment, et que cela soit réellement senti par l'âme, le cœur lui sera fidèle; et si cela fait défaut, la crainte de ne pas être

(1) Peut-être que quelques assertions sembleront à première vue supposer ce qui est encore à établir. Cela vient de l'impossibilité qu'il y a en quelque sorte, quand on traite de sujets qui font partie d'un tout, d'en parler de manière à ne pas y impliquer d'autres parties qui n'ont pas été encore examinées. Dans ce cas, on trouvera à une page subséquente la preuve de ce qui, en apparence, a été pris pour accordé.

trouvé prêt disposera à la vigilance jusqu'à ce qu'il vienne. Tandis que s'il est révélé qu'il doit se passer préalablement une diversité d'événements dont l'accomplissement rende impossible que le Seigneur revienne de longtemps, il ne saurait être attendu de la même manière; sa venue sera considérée comme étant à une certaine distance, et l'effet pratique de cette incertitude sur l'esprit, effet sur lequel le Seigneur lui-même insiste si fréquemment, sera, sinon détruit, du moins extrêmement affaibli. Il n'est personne qui, si on lui disait qu'il doit s'écouler sept ans ou plus avant le retour du Seigneur, sentit que c'est la même chose, ou qu'il est aussi nécessaire de se tenir prêt que si on l'avertissait que Christ peut revenir avant l'aurore d'un autre jour. Par-là l'efficacité de cette attente pour séparer du monde, fixer le cœur aux choses célestes ou le consoler dans la souffrance, se trouve certainement fort affaibli.

Si cette considération est soigneusement posée, elle aura pour effet de porter ceux qui traitent avec révérence les directions et les commandements positifs du Seigneur, à se méfier de tout système d'interprétation qui place *nécessairement* sa venue à distance. Rien ne saurait être plus clair que les exhortations qu'il adresse à ses disciples de veiller et d'être toujours aux aguets pour son retour, à quelque moment de la nuit, c'est-à-dire, de la période actuelle, qu'il puisse avoir lieu. A diverses reprises, il insiste auprès d'eux pour qu'ils soient « semblables à des serviteurs qui attendent leur Seigneur, quand il s'en reviendra des noces, afin que quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt; » ces paroles-ci par exemple : « Bienheureux sont ces esclaves-là,

que le maître, quand il viendra, trouvera veillant... Et *s'il vient* à la *seconde* veille, et *s'il vient* à la troisième, et qu'il les trouve ainsi, bienheureux sont ces esclaves-là. » (Luc XII, 36-38 ; Math. xxv, 1-13, etc.) Du moment que le serviteur se mit à dire en son cœur : « Mon Maître tarde à venir, » il devint négligent et infidèle dans l'accomplissement de ses devoirs (Luc XII, Math. xxiv). Et toute l'Eglise dans la parabole des vierges sages et des vierges folles, est représentée comme recouvrant sa position, quoiqu'elle fût sortie dès l'origine avec la pensée d'aller à la rencontre de l'Epoux, seulement lorsqu'elle est de nouveau éveillée à cette attente bénie par le cri : « Voici, l'Epoux vient, sortez à sa rencontre ! » (Math. xxv.)

Conformément à ces directions, les saints sont invariablement présentés dans les Epîtres, comme attendant incessamment le retour de Jésus. « Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, dit l'apôtre Paul écrivant aux Thessaloniens « pour servir le Dieu vivant et vrai et pour attendre des cieux son Fils. » (1 Thess. I, 9, 10.) Il écrit aussi à ceux de Philippiques : « Notre conversation est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme sauveur. » (Phil. III, 20.) Telle était leur position, et telle leur attente, selon que l'apôtre lui-même les décrit dans ces passages et dans beaucoup d'autres. Est-ce compatible avec cela, de supposer qu'ils s'attendaient à voir s'accomplir préalablement toutes les scènes de jugement décrites dans l'Apocalypse, — le retour et le rétablissement des Juifs dans leur pays, — la manifestation et le gouvernement de l'Antichrist, et les sept années durant lesquelles la nation Juive doit être en rapport avec lui, — sans compter d'au-

tres événements, trop nombreux pour être mentionnés ici ? Serait-ce là attendre Christ des cieux ; et et pourrait-on dire qu'ils l'attendaient s'ils avaient à attendre le déroulement successif de tous ces événements avant qu'ils pussent le voir de nouveau ? Telles sont les questions que nous devrions faire dès le début de ces recherches, avant de songer à admettre des vues subversives des intentions et des directions les plus évidentes de notre Seigneur et de ses apôtres.

Nous en viendrons maintenant à l'examen de quelques passages propres à jeter plus de lumière sur ces points.

Lorsqu'il était près de laisser ses disciples pour retourner au Père, notre Bien-aimé Sauveur leur dit (Jean XIV) qu'il allait leur préparer une place dans la maison de son Père, et leur fit la réjouissante promesse que dès qu'il la leur aurait préparée, il reviendrait et les prendrait avec lui-même, afin que là où il était ils y fussent aussi. Cela devait fixer leurs espérances et remplir leurs cœurs de désir : ils devaient avoir une demeure, mais ce devait être la sienne propre, préparée aussi par lui-même, et ils devaient en jouir avec lui dont l'amour était occupé à leur procurer en elle cette place bénie. Ce n'était pas avec la manifestation et la gloire du royaume que Jésus cherchait à les consoler, mais avec quelque chose de beaucoup plus doux et plus attrayant pour le cœur renouvelé. C'était au Père et à la maison du Père que Jésus lui-même allait, selon qu'il dit, « vous savez où je vais et vous en savez le chemin ; » et « là où je vais tu ne peux me suivre maintenant ; mais tu me suivras ci-après. » Et c'est pour

les placer là qu'il s'engage à venir les prendre. Il n'y a rien dans ces paroles au sujet du règne des saints sur la terre, quoique nous sachions qu'il aura lieu ainsi en son temps; mais la venue du Seigneur pour les saints est rattachée d'une manière claire et précise à leur translation dans la maison du Père, et c'est l'accomplissement de ce dessein que sa venue a pour objet. De sorte qu'en considérant cet événement béni il nous faut laisser de la place pour cette translation, comme le premier acte que le Seigneur nous a signalé en connexion avec son retour.

Si la réalisation de leur attente n'a pas lieu en même temps, il faut demander « Quand et comment peut-elle être accomplie? Puisque ce n'est pas certainement une chose momentanée, faut-il l'ajourner indéfiniment, ou devons-nous régner sur la terre et être revêtus des dignités que nous possédons à titre de fils, avant d'être présentés au Père comme les enfants qu'il a aimés, — avant de jouir de la demeure qui doit nous être commune avec Jésus pour toujours? » Quel moment pourrait-on lui trouver aussi convenable que celui avec lequel elle est associée dans ce passage, si même il est possible d'en trouver absolument un autre avant la fin du Millénium? Certainement le langage dont le Seigneur se sert nous conduirait naturellement à attendre que nous serons pris immédiatement dans notre demeure lors de son retour, et qu'il vient pour nous y introduire, et non pas simplement pour nous élever dans l'air et nous ramener ensuite sur la terre sans que nous y ayons été du tout.

On verra par l'examen que nous allons faire de l'Écriture, que ce qui est seulement donné à enten-

dre ici est exprimé ailleurs d'une manière très nette et très claire. En 1 Thess. iv, 15-17, il est dit que le Seigneur descend du ciel dans l'air avec un cri de commandement (1), et de là appelle à se réunir à lui tous les saints, les morts et les vivants, qui étant respectivement ressuscités et changés sont enlevés ensemble dans les nuées, et, unis comme un seul corps, montent au-dessus d'elles pour aller à la rencontre de Celui qui les a appelés et qui les attend dans l'air. Les mots employés ici « à la rencontre du Seigneur en l'air » n'impliquent rien de plus sinon que le désir et l'action sont réciproques. Christ est descendu du ciel pour nous, et nous montons vers lui, attirés par sa présence bénie, et vivifiés par son pouvoir. Nous apprenons de ce passage que le Seigneur reste dans l'air pendant que ces choses ont lieu et jusqu'à ce que toute l'Eglise soit rassemblée près de lui.

Il n'y a donc rien ici qui se rapporte à d'autres que les saints; — rien qui indique l'apparition de Christ au monde ou ses actes à son égard; — rien de sa venue *avec les nuées* ou en flammes de feu, ou même d'anges qui l'accompagnent: pas de trace d'une descente quelconque sur la terre; — rien qui donne lieu de penser qu'en ce moment-là il ait autre chose en vue que ses saints et leur translation. Le

(1) Le mot traduit ici « cri de commandement » *keleusma* est un terme militaire et signifie la parole de commandement qu'un général adresse à ses troupes. Il est accompagné d'une voix d'archange et de la trompette de Dieu, qui ne sonne pas en vue des habitants vivants du monde, mais pour faire sortir de leurs tombeaux les saints qui dorment. « La trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. » (1 Cor. xv, 52.)

Saint-Esprit ajoute seulement : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » Notre avenir se perd dans celui du Sauveur Bien-aimé qui est venu du ciel pour nous appeler à Lui-même, de telle manière que nous soyons toujours *avec* Lui. D'autres passages nous apprennent où Il sera plus tard.

Cet événement céleste accompli, l'Apôtre continue sur un ton tout différent et comme s'il abordait un tout autre sujet (ch. v, 1, etc.) : « Mais pour ce qui est des temps et des saisons, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive. » Pourquoi pas s'ils sont relatifs à l'accomplissement de leurs espérances ? Lorsqu'il était sur la terre, le Seigneur n'avait-il pas enseigné à ses disciples à faire particulièrement attention à la marche des événements sur la terre ; événements, de plus, en rapport avec l'introduction du jour du Seigneur dont il s'agit ici, et pour la description de la soudaineté duquel ainsi que du jugement qui l'accompagnerait, il employait précisément le même langage ? Le Seigneur leur donna alors pleinement l'explication « des temps et des saisons, » et attira sur eux leur plus sérieuse attention pour qu'ils fussent en état de guetter les progrès successifs qui devaient leur indiquer l'approche du temps de leur délivrance. Les guerres et les bruits de guerre, — l'abomination de la désolation, — le temps de la détresse sans pareille, — les signes dans les cieux, — toutes ces choses (comme les bourgeons du figuier indiquent que l'été est proche,) doivent leur apprendre que le temps de la manifestation du Fils de l'homme s'approche. Mais ici l'Apôtre ne veut pas s'arrêter à de telles choses comme il l'aurait fait sûrement si elles les avaient concernés ; il ne les en-

gage point à être attentifs aux temps et aux saisons, car il doit leur suffire de connaître le fait général de la manière dont le jour apparaîtra — pour cette raison qu'ils sont enfants de la lumière *et du jour*, et qu'ils n'appartiennent point à la nuit ni aux ténèbres de ce monde que le jour vient juger et dissiper. Puisqu'ils font partie du jour qui vient du ciel sur la terre, ce jour ne saurait venir sans eux, et moins encore peut-il les surprendre. C'est ainsi qu'en Math. XIII, ils sont dits « briller comme le soleil, » qui amène le jour avec lui, réfléchissant la gloire de Christ dans le royaume de son Père (1). Qu'il y a loin de cette pensée à celle d'épier lentement et péniblement l'approche graduelle de ce jour, par l'accomplissement progressif des événements qui le précèdent ! Il ne peut éclater sur eux comme il fera sur ce monde, et il ne peut pas non plus apparaître sans eux, car ils en sont une partie intégrante ; et quand il déploie son éclat, ils sont vus comme une partie de cette lumière qu'il fait briller ; or, pour qu'il puisse en être ainsi, il faut qu'ils soient préalablement élevés, ou bien le jour apparaîtrait sans eux, et ils seraient surpris par lui.

Rien d'étonnant que l'Apôtre ait jugé suffisant de leur dire, au lieu de traiter des temps et des saisons : « Vous n'êtes point dans les ténèbres, de sorte que ce

(1) Cette différence reçoit un plus grand jour encore de la comparaison de ce passage avec ce qui est dit en Malachie : « Mais pour vous qui craignez mon nom, se lèvera le Soleil de justice, et la santé sera dans ses ailes. » Les saints glorifiés qui accompagnent le Seigneur quand il vient, font partie des rayons de sa gloire et brillent comme le soleil quand il apparaît, faisant partie de sa lumière, pendant qu'elle brille sur ceux qui sont nés sur la terre, et qui aussi se trouvant là, doivent attendre la venue progressive du jour.

jour vous surprenne comme un larron; vous êtes tous fils de la lumière et *fils du jour*. » Il n'aurait pu faire ressortir avec plus de force et d'une manière plus frappante le défaut de fondement de leurs craintes d'être surpris par ce jour quand il viendrait; car tout ce qui constitue le jour ne saurait être confondu avec la terre et ses habitants sur lesquels il se lève, pas plus que la lumière avec les ténèbres, le jour avec la nuit, le ciel avec la terre, ou le soleil avec ce qu'il inonde de ses rayons. Le langage qu'il emploie a beaucoup plus de force qu'il n'en aurait eu, s'il fût entré dans les détails des événements qui avaient eu lieu auparavant; ce qui n'était pas non plus nécessaire après l'explication contenue dans le chapitre qui précède relativement à leur translation.

Il se borne à donner la grande conclusion de toute la scène au jour du Seigneur, et à faire connaître quelle sera la place des saints en ce jour-là. C'est une chose remarquable de voir que le Seigneur lui-même, après sa résurrection, refuse pareillement d'entrer dans la question des temps et des saisons avec ses disciples (Act. 1, 6-11) quoiqu'il leur parle de la descente du Saint-Esprit, et du témoignage qu'ils devaient porter sur la terre en sa faveur. Les paroles auxquelles ce refus est la réponse sont aussi très importantes, en ce qu'elles nous montrent à quoi ces « temps et ces saisons » se rapportent. Les disciples demandent : « Est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël? » Il répond : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité » — rattachant ainsi nettement les temps et les saisons au rétablissement du royaume pour Israël; et en même

temps qu'il ne veut pas s'arrêter au cours des événements terrestres qui doivent amener le royaume, l'attention des disciples est dirigée en avant sur le moment où « Il viendra de la même manière qu'ils l'ont vu s'en allant au ciel. » Ils sont informés de ce qui les concerne eux-mêmes, et de son retour pour eux ; tandis que leur demande au sujet du rétablissement de son gouvernement terrestre, en rapport avec Israël, reste sans réponse. Circonstance qui distingue d'une manière assez claire ces deux événements l'un de l'autre.

Comment se fait-il, pouvons-nous demander, que les instructions données par le Seigneur après sa résurrection diffèrent si largement de celles qui l'avaient précédée, et qu'il dise maintenant à ses disciples, en termes sur lesquels on ne peut se méprendre : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les saisons ? » Comment se fait-il que l'Apôtre Paul suive le même mode d'enseignement, et que, tout en instruisant à fond les saints de Thessalonique sur l'enlèvement de l'Eglise et ses espérances célestes, il regarde comme inutile de leur écrire sur les temps et les saisons ? La raison est que, pour être pris au ciel et jouir de notre bénédiction céleste, il n'est nullement nécessaire que les temps auparavant fixés s'accomplissent, non plus que les conseils de Dieu concernant la terre ; tandis que ceux dont les espérances sont rattachées à l'établissement du royaume sur la terre et à la bénédiction qui lui écherra, doivent attendre et veiller jusqu'à ce qu'Israël et la terre aient traversé toutes les épreuves qui leur sont assignées. Ce royaume ne peut être établi jusqu'à ce que l'Antichrist soit détruit, et que toute la suite

d'événements que la prophétie annonce pour la terre se soit déroulée. En conséquence, comme résultat du fait que leurs espérances sont des espérances terrestres (lesquelles, dans le cas de ceux qui sont convertis après la translation de l'Eglise, sont tout-à-fait légitimes), il faut qu'ils traversent toute la période des dernières tribulations de la terre ; et il n'est pas possible que leur délivrance arrive avant. Aussi, tandis que tous ces signes sont destinés à leur servir de guides, et qu'il leur est donné pour direction de les rechercher les uns après les autres et de se consoler par leur accomplissement graduel, il n'y a pas, après la descente du Saint-Esprit pour la formation de l'Eglise, un seul passage, depuis les *Actes* jusqu'à l'Apocalypse inclusivement, qui engage ceux qui la composent à attendre ces signes ; mais, bien au contraire, les seules allusions qui y sont faites, comme nous l'avons vu, ou bien déclarent qu'ils ne se rapportent point à eux, ou en détournent leur attention comme ne concernant pas des saints dont les espérances sont célestes.

Aucun chrétien sincère ne considérerait comme une chose étrange que l'Eglise fût appelée en tout temps à souffrir pour le nom de Christ. Dans toutes ses pages la parole de Dieu présente de pareilles souffrances comme un privilège — une distinction honorable pour ceux qui y sont appelés. Mais avoir à passer par la détresse qui vient sur le monde en conséquence de son incrédulité et de la rejection du Fils de Dieu, c'est tout-à-fait autre chose. La grande tribulation que le prophète annonce est la visitation divine précisément pour ce péché-là. La parole de Dieu nous déclare que depuis le commencement de

la création il n'y a rien eu et qu'il n'y aura jamais rien de semblable. (Marc. xiii, 19, 20 ; Math. xxiv, 21, 22.) Les jours en sont abrégés pour l'amour des personnes élues qui doivent jouir de la bénédiction de la terre sous le paisible gouvernement de Christ, sans quoi *nulle chair* ne serait sauvée. En Apoc. xii, 10, 12, les saints d'en-haut se réjouissent de ce que l'accusateur de leurs frères est précipité, et ils ajoutent : « Malheur à la terre et à la mer ! car le diable est descendu vers vous, étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. »

Est-ce un privilège que de passer par ce « malheur » infligé à ceux qui, par amour des jouissances de ce monde, ont préféré son prince à Christ, et se sont volontairement exposés à être séduits par lui ? N'est-ce pas bien plus heureux de se trouver avec ceux qui se réjouissent dans le ciel, et anticipent dès ce moment-là la ruine définitive de Satan ? Sans doute l'Eglise a manqué en bien des choses, spécialement dans le maintien de la gloire du Fils de Dieu, et dans l'attente de son retour des cieux. Mais supposer qu'elle aura à traverser l'heure de la tribulation du monde, tribulation qui vient sur lui parce qu'il a rejeté et continue encore de rejeter le Sauveur, ce serait, nonobstant sa chute, une pensée indigne de Celui avec lequel elle a à faire, et à qui elle appartient : quelles que soient sa faiblesse et ses erreurs, elle a assurément cru en Lui, l'a aimé et l'a confessé comme son Seigneur, tandis que le monde a refusé soit de se confier en Lui, soit de se soumettre à Lui. En outre, le déplorable état auquel sont réduits les quelques saints qui survivent à la terrible persécution exercée par l'Antichrist, ren-

drait tout autre chose que désirable la présence de l'Eglise sur la terre durant cette période. Si les jours n'étaient pas abrégés, « nulle chair ne serait sauvée » ; parce que l'iniquité est multipliée, l'amour de plusieurs se refroidit ; et finalement, quoique les saints doivent être vengés promptement, le Seigneur dit néanmoins lui-même : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ? » Les quelques saints qui restent sont donc réduits à une condition telle que la foi est presque éteinte. Ce langage semble exclure complètement la pensée que l'Eglise est là, car il impliquerait que Christ trouve la vie spirituelle dans le plus grand état de faiblesse, et qu'il y a à peine une Eglise pour laquelle il viendrait ; idée tout-à-fait en désaccord avec l'enseignement d'autres portions de l'Ecriture, comme Math. xxv, 1-3 et ailleurs, et entièrement incompatible avec le fait de la présence du Saint-Esprit ici-bas dans l'Eglise, présence qui continue aussi longtemps que l'Eglise est sur la terre. Mais la promesse positive faite dans l'épître à l'Eglise de Philadelphie, établit absolument ce point là, sans laisser le moindre lieu au plus léger doute : « *Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation qui va arriver sur tout le monde habitable pour éprouver ceux qui habitent sur la terre.* » C'est là une déclaration spéciale que, en récompense de ce que l'Eglise avait attendu Christ, elle serait gardée de ce terrible malheur qui allait frapper le monde, et non-seulement gardée du malheur, mais de « l'heure » où il éclaterait. Ce qui ne saurait avoir lieu que par sa translation au ciel avant qu'il soit infligé. Si elle se trouvait alors sur

la terre, elle serait évidemment dans « l'heure », lors même qu'elle fût préservée de toute souffrance, — chose à peine possible par suite de la position de l'Eglise pendant qu'elle est sur la terre, et du caractère du jugement qui est déclaré être universel. Mais la promesse est nettement que l'Eglise sera gardée de « l'heure » où il s'exécutera, ce qui est beaucoup plus, et implique évidemment sa translation préalable.

C'est dans le livre de l'Apocalypse que nous devons naturellement chercher des preuves au sujet de la place et de la condition de l'Eglise durant la période dont il s'agit — si elle se trouve dans le ciel ou sur la terre — si elle est ressuscitée et glorifiée, ou si elle est encore dans l'attente; comme aussi à l'égard du caractère appartenant aux saints qui vivent sur la terre en ce temps-là.

Le chapitre I nous fournit une division bien connue du contenu du livre dans les paroles par lesquelles il est dit à l'Apôtre d'écrire : 1° « Les choses qu'il a vues; » 2° « les choses qui sont; » 3° « les choses qui doivent arriver après celles-ci » (*μετά ταῦτα*). « Les choses qu'il a vues, » sont évidemment relatives à la vision du ch. I; « les choses qui sont, » aux sept églises auxquelles le Seigneur s'adresse; et « les choses qui doivent arriver après celles-ci, » à la partie plus directement prophétique du livre, du chap. IV à la fin : la garantie pour l'application de ces deux dernières divisions se trouvant dans le premier verset du chap. IV : « Monte ici, et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci, » car il est de toute clarté que, puisque la dernière partie commence au chap. IV, « les choses

qui sont » ne peuvent s'appliquer qu'aux chapitres qui précèdent immédiatement, et à leur contenu. Si on considère attentivement ces expressions et l'usage que le Saint-Esprit en fait, il en jaillira quelque lumière sur les divisions du livre auquel elles sont appliquées, et qu'elles ont pour but de caractériser. « Les choses qui sont » exprimant la condition de l'Eglise pendant qu'elle est sur la terre, développent des phases successives de son histoire durant la période actuelle, et, quoique cela ne soit pas évident à première vue, néanmoins la nature de cette expression « les choses qui sont, » et de celle qui suit « les choses qui doivent arriver après celles-ci, » permet à peine de douter de son application à l'état de l'Eglise sur la terre. Une désignation telle que « les choses qui sont, » comprenant comme elle le fait dans le sens naturel des mots, tout ce qu'il y a d'important sur la terre aux yeux de Christ, serait difficilement employée pour représenter seulement ces quelques Eglises d'une petite province de l'Asie Mineure; de sorte qu'il semble nécessaire de lui donner une portée plus large. Ajoutez à cela que tous les futuristes (1), et ce n'est que pour eux que cette recherche peut être de quelque utilité, appliquent le ch. iv et ceux qui suivent à ce qui est encore à venir, et croient que l'accomplissement du reste du livre, c'est-à-dire « des choses qui doivent arriver après celles-ci, » n'a pas encore commencé. Cela exige la signification qui a été attribuée à l'expression de « les choses qui

(1) On désigne par-là ceux qui considèrent la prophétie comme étant tout entière dans l'avenir, contrairement à l'opinion de ceux qui l'expliquent pour la plus grande partie, par l'histoire du passé.

sont » comme décrivant la condition de l'Eglise, ou bien l'expression « les choses qui doivent arriver après celles-ci » n'aurait pas de sens ; car les mots ne seraient nullement appropriés, si le long intervalle de temps qui s'est écoulé entre la condition première des sept Eglises et l'accomplissement encore futur du reste du livre, devait se placer entre eux. Or, il est évident que, s'il y a entre ces deux parties du livre cette différence, telle qu'elle est exprimée dans « les choses qui sont et celles qui doivent arriver après celles-ci, » elles ne sauraient exister en même temps. Pendant que « les choses qui sont » se poursuivent, « les choses qui doivent arriver après celles-ci » ne peuvent avoir commencé. Ce n'est que lorsque le premier état de choses a cessé que l'autre peut s'accomplir. « Les choses qui sont » doivent avoir pris fin, et en conséquence l'Eglise ne peut plus se trouver sur la terre quand le chapitre iv commence. Nous verrons que cela est en harmonie avec le reste du livre.

Dans les chapitres iv et v, avant que les sceaux soient ouverts ou que quelqu'un des jugements subséquents soit infligé, les saints apparaissent sous la figure des vingt-quatre anciens dans la position à laquelle Dieu les a destinés dans les conseils de sa grâce.

Ils sont assis sur des trônes, autour du trône de Dieu, comme rois et sacrificateurs, en vêtements blancs, et portant sur leurs têtes des couronnes d'or. Au chap. v, ils ont de plus des harpes et des coupes d'or pleines de parfums ; ils chantent les louanges de Celui qui les a rachetés de toute tribu, et langue, et peuple, et nation ; et ils anticipent sur un

règne qui doit s'exercer sur la terre et qui est encore futur. Tout cela les signale comme étant l'Eglise. Ils ont été rachetés par le sang de Christ, et recueillis de différentes parties de cette terre. Ce ne sont pas évidemment des âmes, car des âmes ne sauraient être assises sur des trônes ou porter des couronnes; et lorsqu'il est question d'âmes dans ce livre, elles sont présentées nettement comme telles (ch. vi, vers. 9, etc.). Ce sont des saints ressuscités et glorifiés, dans la pleine possession de la gloire et des privilèges que Christ leur a acquis dans son amour.

Quelques-uns cependant supposent que cette magnifique scène anticipe sur l'avenir. Sur l'avenir de quoi? voudrions-nous demander. Est-ce de quelque chose qui aura lieu réellement ou non? On répondra sans doute que cette scène sera accomplie à la lettre, telle qu'elle est décrite ici. Dans ce cas, comment, où et quand, sinon à ce moment du temps, dans l'ordre des événements où elle est rapportée? Comment les saints peuvent-ils voir l'Agneau prendre le livre qu'il doit ouvrir, de la main de Celui qui était assis sur le trône — comment peuvent-ils le célébrer *quand* Il le prend, et comme étant digne *d'ouvrir* ces sceaux — s'ils ne sont point dans le ciel pour être témoins de cet acte, et s'ils ne s'y trouvent jamais jusqu'à ce que les sceaux aient été ouverts et que les jugements auxquels ils ouvrent la porte aient été exécutés? Comment, peut-on demander encore, prennent-ils leur place *dans le ciel*, sur ces trônes, et portent-ils leurs regards en avant sur le règne des saints sur la terre, s'ils doivent être enlevés après que Christ a quitté le ciel, ayant préalablement ouvert tous les sceaux, et si, au lieu de re-

venir avec Lui, ils le joignent seulement dans sa marche vers la terre quand il descend pour régner et juger, lorsque tout ce qui est représenté ici comme ayant lieu est passé depuis longtemps ? Où trouver la place, dans un tel point de vue, pour l'accomplissement de ce qui est préfiguré ici, de manière à réaliser les termes dans lesquels la description en est faite ?

Ces considérations suffiront pour montrer, comme c'est la supposition la plus simple et la plus naturelle à faire d'après le récit, et comme c'est l'unique manière dont le passage puisse être réellement accompli, que l'Eglise a été déjà transférée au ciel et y a pris sa place pour être de là témoin des jugements qui sont répandus sur la terre, avant qu'elle accompagne Christ venant pour entrer dans son règne. On pourrait tirer du corps du livre d'autres passages à l'appui de cette manière de voir, mais le plus frappant se lit dans le chap. xix. Là, après la destruction et le jugement de la femme, qui est la contrefaçon apostate de l'Eglise, les noces de l'Agneau sont décrites comme ayant lieu dans le ciel avec le banquet des noces, et la bénédiction de ceux qui y sont conviés : l'Epouse, la femme de l'Agneau, s'étant préparée, et étant vêtue d'une manière appropriée à la circonstance. Nous pouvons le demander encore, comment cela est-il possible si elle ne se trouve pas dans le ciel et n'y a pas encore été prise ? Elle ne peut prendre place tandis qu'elle est sur la terre, et absente de Christ ; il n'y a pas non plus d'occasion pour l'accomplissement de ce qui est représenté ici, si elle va à la rencontre de Christ seulement lorsqu'il a commencé de descendre vers la

terre en vue de son règne. En outre, nous aurions dans ce cas l'étrange anomalie d'une Epouse revêtue des dignités et des honneurs publics qui lui appartiennent à ce titre, et apparaissant dans leur exercice, avant d'être entrée dans la jouissance de la relation d'où ils découlent tous; d'une Epouse régnant avec Christ comme son Epouse avant de lui avoir été unie, et prenant sa place avec Lui en gloire publiquement, avant d'avoir goûté ces joies et ces droits personnels que le propre amour de Christ lui a donnés en lui-même.

Mais le verset qui suit nous fournit une preuve très concluante du contraire, et que l'Eglise est en ce temps-là *dans le ciel*. L'apôtre voit « le ciel ouvert » et Christ s'avancant en triomphe pour juger sous la figure du cavalier monté sur le cheval blanc, et il ajoute : « Et les armées *qui sont au ciel*, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur. » Nous savons que ce sont les saints qui participent ainsi au triomphe de Christ, par le fait qu'ils sont vêtus de fin lin blanc qui vient précisément d'être désigné dans les versets qui précèdent, comme figurant la justice des saints, dont il fut donné à l'Epouse d'être revêtue antérieurement aux noces. Il est certain que les saints ne pourraient pas suivre Christ *hors du ciel*, qui est ainsi ouvert en vue de leur descente, s'ils n'y étaient point, et s'ils n'y avaient pas été transportés avant. De sorte que lors même que nous n'aurions pas d'autres passages à produire, celui-ci est suffisant pour établir à lui seul qu'il doit y avoir un intervalle de temps entre l'enlèvement de l'Eglise et son retour avec Christ pour régner et juger, intervalle durant lequel elle

est dans le ciel. Ce doit être une chose évidente pour quiconque croit à un accomplissement futur des scènes décrites en Apoc. iv-xix, que l'activité actuelle de Christ n'a pas pour objet l'ouverture des sceaux qui font descendre les jugements de Dieu sur ceux qui habitent sur la terre, et que les scènes en question ne lui ressemblent pas non plus : l'ouverture des sceaux désigne une période où il se fait un changement total dans la manière d'agir de Dieu, où la grâce de Dieu dans l'Évangile n'a plus son cours comme c'est le cas maintenant, mais où tout procède du trône de Dieu en jugement ou proclamation de jugements. Dieu va prendre possession de la terre, et, avant de le faire, il inflige toutes ces visitations à ceux qui ont méprisé sa grâce accompagnée d'avertissements touchant l'Avènement personnel du Fils de l'Homme. En conséquence, ce n'est plus à la grâce absolue de Dieu envers les pécheurs qu'il est rendu témoignage, mais aux droits de Dieu sur la terre, droits auxquels il va donner force dans la personne de Christ, et en faveur desquels ces jugements témoignent. C'est là, en grande partie, ce qui donne lieu à la persécution que les serviteurs de Dieu ont à souffrir et que ce livre rapporte ; car tandis que l'Évangile, proclamé pendant que l'Église est sur la terre, rend témoignage à l'amour de Dieu pour le pécheur, et que Dieu recueille un peuple pour le ciel, laissant sans les faire valoir encore les droits de Christ sur cette terre, la déclaration que Dieu se dispose à en prendre possession, et les signes dont elle est accompagnée qui montrent qu'il le fait, excitent toute l'inimitié du cœur naturel de l'homme contre Dieu ; comme autrefois, quand Christ était présent, on dit :

« Celui-ci est l'héritier ; venez , tuons-le, afin que l'héritage soit à nous. » En d'autres termes, la manière d'agir de Dieu et de Christ subissant un changement quand il prend le livre et se met à en ouvrir les sceaux, un changement correspondant se fait dans le caractère du témoignage rendu et dans les effets sur le cœur des hommes qui l'entendent.

Cela est tellement vrai , que l'ouverture de l'un des sceaux a pour effet que les hommes conjurent les montagnes et les rochers de tomber sur eux, et de les cacher de devant la face de Celui qui est assis sur le trône et de devant la colère de l'Agneau. Aujourd'hui c'est dans le sens de sa grâce et de l'efficace de son sang, que Christ agit ; c'est là ce que ses serviteurs proclament, et nullement ce qui caractérise la colère de l'Agneau.

Pendant que nous faisons allusion à ce livre, il sera utile d'examiner plus particulièrement quels sont les saints qui se trouvent sur la terre durant le cours de ces jugements, et quels sont les traits qui les distinguent.

Une remarque à faire c'est que l'Eglise n'est jamais nommée dans toute la partie la plus prophétique du livre, depuis le chap. vi jusqu'au xviii inclusive-ment, et qu'il n'y est jamais non plus parlé ni fait allusion sous cette désignation là aux saints qui sont sur la terre. Au contraire, ces distinctions de Juif et de Gentil, qui sont effacées quand nous devenons membres de l'Eglise, apparaissent de nouveau.

Les scellés du chap. vii appartiennent aux tribus d'*Israël*. Au chap. xi nous trouvons des saints représentés comme adorant dans *le temple* et à l'Autel, qui sont mesurés dans le but de montrer qu'ils sont,

jusqu'à un certain point, mis à part pour Dieu ; et Dieu accepte le culte en rapport avec ces personnes qui certainement doivent être des Juifs. La cour, qui est en dehors du temple, est abandonnée aux mains des *Gentils*, qui foulent aux pieds Jérusalem, maintenant considérée de nouveau comme « la Sainte Cité, » tandis que la femme (1) (la nation juive) et sa semence sont les sujets spéciaux de l'intérêt et du témoignage prophétiques (ch. XII) ; tout cela confirmant l'idée que l'Eglise s'en est allée, et nous faisant comprendre que le courant de l'élection et des voies de Dieu est rétabli envers son ancien peuple, qui, depuis que Dieu a commencé de s'en occuper de nouveau, devient, en conséquence, l'objet de l'inimitié et de l'attaque de Satan. Mais le caractère moral des personnes détermine plus clairement encore qui elles sont. Dans le chap. VI, elles font appel à grands cris au jugement et demandent à Dieu de « venger leur sang » sur leurs persécuteurs ; et comme c'est le langage que le Saint-Esprit met sur leurs lèvres, il faut que ces sentiments et leur expression soient conformes à la pensée de Dieu, ou bien le Saint-Esprit ne les aurait jamais dictés et rappelés. Aujourd'hui c'est le jour de grâce, « le temps agréable, le jour du salut. » En conséquence, cette prière ne nous conviendrait pas, et serait aussi contraire à la volonté de Dieu maintenant, qu'elle sera conve-

(1) C'est évidemment une inconséquence de considérer la femme comme l'Eglise, car elle enfante l'enfant mâle (Christ) qui doit gouverner toutes les nations avec une verge de fer et est enlevé vers le trône de Dieu ; tandis qu'il est dit nettement d'Israel, « *desquels* selon la chair est descendu le Christ. » Ses symboles sont ceux de l'autorité et de la domination terrestres. (Gen. XXXVII, 9).

nable alors, quand « la porte sera fermée » et que le temps du long support, de la grâce et de la patience sera passé. Des traits semblables sont exprimés dans la parabole du juge injuste, où les saints de cette période sont présentés sous l'image d'une veuve qui crie : « Venge-moi de mon adversaire; » et là-dessus le Seigneur fait ce commentaire : « Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit quoiqu'il use de patience avant d'intervenir pour eux ? » Le langage employé ici ne saurait être chrétien, puisqu'il serait tout-à-fait inconvenant sur les lèvres de gens qui sont enseignés à aimer leurs ennemis, et à prier pour ceux qui les méprisent et qui les persécutent. L'Eglise n'a pas besoin de demander la destruction de ses ennemis pour jouir de ses bénédictions, car elle doit être enlevée au ciel, hors de leur atteinte à tous. Mais quant à ceux qui doivent avoir leur portion sur la terre, il faut qu'ils attendent la ruine de leurs adversaires, soit en vue de leur propre délivrance, soit aussi pour que le royaume qui est l'objet de leur attente puisse être établi.

De plus, chap. xi, le témoignage des deux témoins est accompagné de jugements pareils à ceux que Moïse et Elie exercèrent (1). Le feu sort de leur bouche et dévore leurs adversaires (2). Ils ferment le ciel et frappent la terre de plaies ; tandis que la seule

(1) Ceci n'a pas pour but d'appuyer l'idée fautive et non scripturaire que Moïse et Elie sont les personnes que ce passage a en vue : ils sont évidemment, comme le récit de la transfiguration nous l'apprend, dans un état glorifié, et incapables maintenant de rendre témoignage sur la terre, de souffrir et de mourir, comme c'est le cas ici.

(2) Comparez aussi les effets produits par les prières des saints au chap. viii, 4-7.

suggestion d'appeler le feu du ciel sur ceux qui refusaient de recevoir Jésus durant son séjour sur la terre, attirait aux disciples cette censure : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ; car le Fils de l'Homme *n'est pas* venu pour *détruire* les vies des hommes, mais pour les *sauver*. » (Luc ix).

Le changement remarquable que nous avons signalé dans l'esprit et les sentiments des saints dont il s'agit dans ce livre, et qui a évidemment la sanction et l'approbation divines, s'explique, comme nous l'avons vu, par celui qui s'est opéré dans les voies de Dieu. Ce changement semble être contemporain de l'enlèvement de l'Eglise, qui, en tant que témoin de la grâce et de la longue patience de Dieu, a été rassemblée pour le ciel, et prise là, comme les vingt-quatre anciens assis sur des trônes nous en rendent témoignage. C'est alors que Dieu se prépare à déposer ceux qui ont usurpé depuis si longtemps le gouvernement de la terre. L'Agneau prend le livre, après que son titre à l'héritage a été déclaré, et il ouvre les sceaux. Les saints de cette période affirment le droit de Dieu quant à la terre, droit méconnu par l'homme, le jugement qui vient (chap. xiv, 6, 7) et le jour de la vengeance divine sur les méchants, choses pour lesquelles ils font monter leurs prières, nous rappelant avec force des traits semblables dans les Psaumes où les mêmes droits et le même royaume sont constamment le sujet.

Qu'il y ait des saints enlevés dans un autre temps et d'une manière entièrement différente de celle dont a lieu l'enlèvement de l'Eglise, c'est ce qui ressort avec évidence de la description que nous trouvons au chap. xi de la translation au ciel des deux té-

moins, surtout si, comme cela semble très probable, nous voyons en eux le symbole d'un double témoignage rendu par deux compagnies de témoins. Il n'y a pas pour eux de descente du Seigneur du ciel dans l'air, non plus que de rencontre avec d'autres saints dans les nuées et ensuite réunion avec le Seigneur au-dessus d'elles, et tout cela accompli en un clin d'œil. Mais quand ils sont revenus à la vie, ils se tiennent sur la terre, et sont vus par leurs ennemis. Après cela une voix fait entendre ces paroles : « Montez ici ; » et ils montent directement au ciel dans une nuée. Ils ne sont point accompagnés dans cette ascension par les saints morts et les saints vivants, quoiqu'ils aillent *dans le ciel* comme eux y sont allés. Autre preuve que la pensée, qu'à la venue de Christ du ciel les saints vont à sa rencontre après qu'il est déjà arrivé dans l'air, et ne montent nullement au ciel mais viennent aussitôt avec Lui sur la terre, est tout-à-fait dénuée de fondement. Ces témoins ont été tués aussi bien que ceux qu'on vit comme des âmes sous l'autel pour leur actif témoignage à la vérité. Une autre compagnie de confesseurs mis à mort pour avoir refusé d'adorer la bête et son image quand tout le monde le faisait, est vue dans le ciel, au chap. xv, sur la mer de verre, qui n'était pas occupée avant, ayant été laissée libre pour eux. Ces diverses catégories ayant été mises à mort, ne peuvent avoir une place ou une portion terrestre, et nous les trouvons en conséquence en Apoc. xx participant aux bénédictions de la première résurrection en contraste avec la seconde, qui est une résurrection de jugement (Jean v, 29), tandis que la première comprend tous ceux qui sont ressuscités préalablement à la manifestation de Christ en gloire.

Il se peut qu'on trouve d'abord quelque difficulté à s'expliquer la position indéterminée en apparence de ceux qui rendent témoignage à la vérité après que l'Eglise a été prise dans le ciel, et comment il se fait que les disciples, pendant le séjour de notre Seigneur sur la terre, sont considérés comme leurs représentants. Mais précisément comme un grand nombre des déclarations de l'Ancien-Testament relatives à ce qui doit avoir lieu durant le Millénium, difficilement comprises d'abord, ont été trouvées dans la suite assez simples, il en sera de même dans ce cas-ci et pour la même raison : la solution réelle de la difficulté dans les deux cas étant dans le changement de la dispensation, et dans le fait qu'il ne nous est pas facile de nous placer dans des circonstances et sous la direction de principes qui diffèrent si complètement des nôtres.

La période actuelle est tout-à-fait particulière et exceptionnelle; et tout le temps qu'elle dure, l'action que Dieu exerce en laissant la terre et en appelant un peuple pour le ciel, diffère entièrement de tout ce qui la précède ou la suit. Après l'enlèvement de l'Eglise il y aura un temps de transition, comme il y en eut un précisément lorsque notre précieux Seigneur était sur la terre, et avec beaucoup de traits analogues. L'Evangile du royaume était prêché alors, et il le sera de nouveau (Math. xxiv, 14; Apoc. xiv, 6, 7); on verra paraître quelqu'un qui remplira une mission répondant à celle de Jean-Baptiste, comme précurseur de Christ, et annoncera sa venue (Math. xi, 14; xvii, 11; Malach. iv, 5, 6); les Juifs seront de nouveau dans leur pays, et pour un certain temps sous la domination Gentile, et persécuteront encore

les disciples de Christ ; tandis que Dieu s'occupera d'envoyer de nouveau son Fils dans le monde. Durant la première période , le Seigneur envoya ses disciples remplir une mission spéciale à l'égard de la nation juive avec ces directions (Math. x, 5) : « Ne vous en allez pas sur le chemin des nations, et n'entrez dans aucune ville des Samaritains ; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. Et quand vous irez, prêchez , disant : Le royaume des cieux est proche. » Après leur avoir signalé une partie de ce à quoi ils doivent s'attendre , il ajoute : « Quand on vous persécutera dans une ville , fuyez dans une autre ; car en vérité je vous dis que vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'Homme ne soit venu. » Ceux auxquels le témoignage était limité, le sujet de ce témoignage, aussi bien que ses circonstances et les directions qui le réglaient, tout diffère entièrement de ce que Dieu a dispensé à l'homme depuis la mort et la résurrection de Christ. L'Evangile est aujourd'hui prêché aux *Gentils* au loin et au large ; il est loin de consister en une simple proclamation de l'établissement prochain du Royaume sur la terre ; les Evangélistes n'ont point ordre aujourd'hui de partir sans se pourvoir absolument de rien (Luc xxii, 35-37), et certainement il n'est pas permis de dire que la vocation de l'Eglise passe en un temps quelconque aux villes d'Israël, ainsi que le feront les disciples, ou ceux qui représentent ce témoignage quand le Fils de l'Homme viendra. La continuation de ce témoignage à la fin est particulièrement remarquable ; ceux qui le reprennent « quand le Fils de l'Homme vient » sont exhortés à parcourir « les

villes d'Israël, » et il leur est dit : « Vous n'aurez pas achevé de parcourir, etc. ; » de sorte que nous avons pour nous l'autorité du Seigneur Lui-même, en identifiant le témoignage de ses disciples aux Juifs, pendant qu'il était sur la terre, avec celui que rendra le résidu Juif immédiatement avant son retour, et en identifiant les disciples eux-mêmes avec ce résidu.

Examinons d'autres passages relatifs à cette période, afin d'établir avec certitude quels sont ceux qu'ils concernent plus proprement.

Math. xxiv signale une destruction de Jérusalem qui est encore future. Cela ressort avec évidence des versets 29, 30, où la venue de Christ est présentée comme suivant de près la tribulation (comp. Dan. xii, 12), ce que nous apprend aussi Zach. xiv, 4-5 où l'apparition du Seigneur avec ses saints glorifiés, pour la délivrance de la ville, a lieu immédiatement après qu'elle a été prise. Il se trouve en ce temps-là une certaine catégorie de saints qui sont en relation spéciale avec Jérusalem et la Judée, qui ont des idées juives et dont les circonstances sont des circonstances juives. Ils sont informés dans ce discours prophétique que plusieurs viendront au nom de Christ, chacun d'eux prétendant être le Christ, ou le Messie des Juifs, et qu'ils doivent prendre garde de ne pas être séduits par eux ; que de faux *prophètes* s'élèveront et séduiront beaucoup de gens ; que, pour eux, ils doivent fuir quand ils verront l'abomination de la désolation établie dans le *lieu saint* ; il leur est dit de prier pour que leur fuite n'arrive point en hiver ni en un jour de sabbat ; que si ces jours de souffrance n'étaient pas abrégés, aucune chair ne serait sauvée, et qu'ils ne doivent pas écouter ceux qui viendraient

leur dire : Christ est ici, ou il est là — ; que si on leur disait qu'il était dans le désert, ils ne devaient point y aller, et que si on leur annonçait sa présence dans une chambre retirée, ils ne devaient pas le croire. Quelle inconséquence de supposer que des avis pareils pouvaient être donnés ou s'appliquer à d'autres qu'à des saints juifs ! Est-ce probable que l'Eglise se trouve en Judée de manière à devoir prendre la fuite ? Peut-elle s'être mise à regarder le temple de Jérusalem comme le *lieu saint* (Héb. ix, 24), et le sabbat juif, ou le samedi, comme un jour qui doit être sanctifié ? Est-ce probable qu'elle soit séduite par des imposteurs qui tenteront de se faire passer pour Christ, ou par d'autres qui diront qu'on le trouvera caché dans telle ou telle localité, et qu'il est nécessaire de se rendre là auprès de Lui ? Tout cela est assez naturel si nous voyons dans les personnes dont il s'agit ici des croyants juifs. Les dangers décrits, et les avertissements donnés leur conviennent parfaitement. Naturellement en tant que Juifs, ils attendraient le Messie de cette manière terrestre, et ils avaient, en conséquence, besoin de ces instructions pour empêcher qu'ils ne fussent séduits ; le temple sera pour eux le lieu saint, le sabbat juif celui qu'ils observeront, ayant des espérances terrestres, savoir, celle de participer aux bénédictions de la nouvelle terre lorsque Christ vient régner, il est nécessaire, pour cela même, que leur chair soit sauvée, ou, en d'autres mots, qu'ils demeurent vivants à travers toutes ces détresses. Mais est-ce là ce qu'attend l'Eglise, ou est-ce de quelque importance pour elle que sa chair soit préservée, puisqu'elle doit ressusciter et être changée, afin de participer à la gloire de

Christ ? L'attend-elle dans une chambre retirée , ou serait-elle en danger d'être séduite par une prétention semblable , lorsqu'elle s'attend , aussitôt qu'il sort du ciel , à être enlevée à sa rencontre dans l'air , et à être pour toujours avec Lui (1) ?

En Daniel XII où il est dit que *le peuple de Daniel* sera délivré, il est ajouté : « Quiconque sera trouvé écrit dans le livre , » ce qui répond exactement au terme « élus » employé ici. De plus, en Luc XVII, 31 où il s'agit de la même époque et des mêmes circonstances, et où sont données des directions semblables, il est ajouté : « En ce jour-là, que celui qui sera sur le toit, et qui aura ses effets dans la maison, ne descende pas pour les emporter ; et pareillement que celui qui sera aux champs, ne retourne pas en arrière. » Or, ne serait-ce pas parfaitement inconcevable qu'un tel langage fût adressé à un saint céleste qui voit le Fils de Dieu descendant pour lui, et se trouve au même instant changé à sa ressemblance et montant à sa rencontre dans les nuées ? Il ne doit pas retourner à la maison pour prendre son bâton ! De quel prix pourrait-il lui être, ou comment pourrait-on supposer qu'un saint changé et glorifié fit une telle chose ? Mais pour quelqu'un appelé à rester sur la terre et à y être béni sous le gouvernement de Christ, un pareil avertissement serait tout-à-fait convenable ; c'est bien qu'il sorte pour aller au-devant de Christ, et qu'il ne fasse pas cas de ses biens

(1) C'est aussi *après* qu'il est apparu, que les Juifs, qui sont dispersés parmi les nations éloignées, sont rassemblés par l'instrumentalité des anges, avec un grand son de trompette (v. 31), ce qui est évidemment leur rassemblement et non point leur enlèvement.

terrestres, de quelque utilité qu'ils puissent lui être dans la suite. Christ prendra soin de tout ce qui le concerne, et quoiqu'étant un saint destiné seulement à des bénédictions terrestres, il ne doit alors penser qu'à Christ seul.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit parlé aux apôtres comme aux représentants de ces personnes-là. Nous savons que, d'après le plan divin, ils devaient former le noyau de l'Eglise, et parfois notre Seigneur les considère par anticipation sous ce point de vue, et leur parle selon ce qu'ils devaient être quand le Consolateur serait venu. Mais ils se trouvaient certainement dans leur caractère propre — celui des croyants juifs, plutôt que celui de ce que nous appelons *chrétiens*, nom qui ne fut donné que beaucoup plus tard, et l'Eglise n'était pas non plus bâtie ou formée en ce temps-là (Math. xvii, 18; Act. ii, 47). Ils ne pouvaient pas comprendre qu'il fût nécessaire que Christ souffrit, ni après sa mort et sa sépulture qu'il ressuscitât des morts, quoiqu'il eût expressément prédit l'une et l'autre de ces choses. Ils espéraient que Jésus aurait délivré Israël (Luc xxiv, 21). Même après sa résurrection, ils lui demandent, ainsi que nous l'avons déjà vu (Act. i) : « Est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le *Royaume d'Israël* ? » Leurs pensées et leurs espérances, nous le voyons par-là, se rattachaient même alors à la condition et aux perspectives de leur nation, et n'allaient point au-delà. Ils n'entraient pas évidemment dans les conseils de Dieu au sujet de l'Eglise et de leur position dans l'Eglise, à laquelle leur esprit ne fut ouvert qu'après la descente du Saint-Esprit, qui vint pour la former, ou bien ils n'auraient pu faire une pareille

question. Ils étaient jusqu'alors des croyants juifs, qui reconnaissaient Jésus pour le vrai Messie et se confiaient en Lui comme tel, tout en retenant leurs pensées et leurs sentiments comme Juifs, et regardant à Jésus dans ses rapports avec la nation juive et avec eux-mêmes comme en faisant partie, et croyant les promesses que Dieu lui avait faites et qu'ils attendaient de le voir accomplir. Cela fait d'eux des représentants très convenables, de ceux qui, à une époque encore à venir, seront dans des circonstances tout-à-fait semblables, et qui auront les mêmes sentiments et les mêmes espérances, et aussi le même degré à peu près de lumière et de confiance en Christ comme l'*Espérance d'Israël*. C'est dans ce sens que le Seigneur s'adresse à eux, selon que nous avons vu dans des passages, tels que : Math. x et xxiv, Marc xiii, et Luc xvii et xxi.

Un grand nombre des passages qui ont trait au retour du Seigneur, venant pour juger cette terre, ont un caractère qui leur appartient si proprement, et diffèrent si largement de tous ceux qui se rapportent à sa venue pour l'Eglise, qu'il semble inexplicable *comment* ils ont pu lui être jamais appliqués. Par exemple, son avènement est annoncé de cette manière en Apoc. i, 7 : « Voici, Il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé, et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de Lui. » Ailleurs : « Et elles verront le Fils de l'Homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire. » (Math. xxiv, 30). Et encore : « Comme l'éclair sort de l'Orient et apparaît jusqu'à l'Occident, ainsi en sera-t-il aussi de la venue du Fils de l'Homme. » (Math. xxiv, 27.) Là sa venue est

avec les nuées ; il en est d'elle comme de l'éclair qui s'étend d'un bout des cieux jusqu'à l'autre ; tout œil le voit, et la terreur et la consternation en résultent. Mais lorsqu'Il vient pour ses saints, comme nous le voyons en 1 Thess. iv, Il ne vient point avec les nuées qui sont le symbole de la puissance en providence et de l'autorité en jugement. Il n'est pas vu alors par tout œil, et nous ne voyons pas que de pareils effets soient produits ; nul indice qu'il soit question de jugement : Il vient simplement dans une mission d'amour pour l'accomplissement de laquelle il descend du ciel, afin de prendre à Lui l'Épouse qu'il a acquise de son propre sang et qu'il a choisie pour être à jamais sa compagne céleste. Son affaire est avec l'Église — avec les saints, et avec eux seulement pour venir les chercher et les prendre à Lui pour toujours ; car tel est le désir de son cœur.

Il vient comme Rédempteur — comme Sauveur — comme Époux, et à l'exclusion de toute autre idée que l'accomplissement des desseins et des promesses d'amour, pour se présenter, enfin, l'Assemblée à Lui-même — « glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable. »

Combien cela est différent de la manière dont, ainsi que nous l'avons vu, est décrit son retour sur la terre. Il est encore comparé au déluge qui emporta les impies habitants du monde — « comme ont été les jours de Noé, ainsi sera aussi *la venue* du Fils de l'Homme. Car comme dans les jours avant le déluge, on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne connurent rien jusqu'à ce que le

déluge vint et les emporta tous ; il en sera de même aussi de la venue du Fils de l'Homme. » Math. xxiv, 37-39). Il est aussi comparé au feu que Dieu fit pleuvoir du ciel pour détruire Sodome et Gomorrhe. « Ainsi qu'il arriva aux jours de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait ; mais au jour où Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre du ciel, qui les fit tous périr ; il en sera de même au jour où le Fils de l'Homme sera manifesté. » (Luc xvii, 28-34). Le déluge et le feu que Dieu envoya du ciel sont-ils les symboles convenables de la venue de Christ, quand il rassemble l'Eglise ? Présentent-ils en rien ce caractère, ou trouve-t-on là des traits tels que ceux qui nous sont présentés en 1 Thess. iv et passages semblables ? Remarquez que c'est « la venue » de Christ qui est comparée à ces choses et qui est signalée ainsi : « Il vient » avec les nuées du ciel ; « sa venue » est semblable à l'éclair, au déluge, et au feu qu'il plut du ciel. Viendra-t-Il pour les saints comme un déluge, comme le feu ou comme l'éclair ? — comme un juge pour son Epouse, ou avec une épée aigüe à deux tranchants sortant de sa bouche, et une verge de fer en sa main, ou vêtu d'une robe teinte dans le sang comme il est représenté en Apoc. xix, et cela, de plus, au moment même où il sort du ciel, de sorte qu'on ne saurait prétendre qu'il change d'aspect après l'avoir quitté, en sortant dans un caractère, et en en revêtant un autre avant d'atteindre la terre !

Combien la confusion de ces deux événements doit faire obstacle à cette joyeuse et brillante attente produite par l'assurance que le Seigneur peut venir à

tout moment pour les saints, et que réveille un verset tel que celui-ci : « Il apparaîtra une seconde fois sans péché, à salut à ceux qui l'attendent ! car il est évident que l'effet sur le cœur variera selon l'aspect sous lequel le retour du Seigneur est envisagé par le croyant. Comme l'idée généralement reçue jadis d'un jugement général et d'une conflagration universelle rattachés à la seconde venue du Seigneur, avait pour effet d'empêcher qu'elle fût attendue comme un objet de désir, et en faisait presque un sujet d'effroi, même pour les siens ; de la même manière, confondre cette venue avec sa venue pour exécuter le jugement sur la terre, la revêt d'un caractère qui doit nécessairement affaiblir, si non détruire, la douceur et la puissance d'attraction de l'avant-goût et du désir avec lesquels l'Épouse de Christ devrait attendre son Époux venant pour la prendre à Lui.

L'exactitude de ce que nous avons avancé plus haut que, lorsque Christ vient enlever l'Église, il n'est point vu par tout œil, ressort avec évidence de Col. III, 4, où il nous est dit : « quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire. » De sorte que quand Il sera vu par le monde, l'Écriture déclare positivement que nous serons avec Lui, et qu'on nous verra avec Lui dans sa gloire. Il faut donc que nous ayons été préalablement enlevés pour être avec Lui ; de sorte que lorsqu'il vient avec les nuées, et que tout œil le voit, ce ne peut être sa venue pour nous, ou bien il apparaîtrait sans nous au lieu de nous avoir avec Lui en gloire quand il apparaît. Sa venue pour nous ne peut pas non plus s'appliquer à

sa venue comme l'éclair, figure employée expressément pour montrer ce qui sera public et visible pour tous, en contraste avec ce qui est caché ou secret. Cela est aussi confirmé par ces paroles de l'apôtre Jude : « Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous. » (Jude 14, 15; Zach. xiv, 5.) En 2 Thess. II l'apôtre Paul fait ressortir lui-même assez librement la distinction entre l'enlèvement de l'Eglise et le jour du Seigneur. — « Or, nous vous prions, frères, par (ὕπερ) la venue de notre Seigneur Jésus-Christ et par notre rassemblement auprès de Lui de ne pas vous laisser promptement ébranler de votre sentiment, ni troubler, ni par esprit, ni par parole, ni par lettre, comme si c'était par nous, comme si le jour du Seigneur était là, » c'est-à-dire « présent, » car tel est sans aucun doute le sens du mot ἐνέστηκεν. Les saints de Thessalonique prenaient, semble-t-il, les terribles détresses à travers lesquelles ils passaient pour les jugements qui accompagneront le jour du Seigneur, qu'en conséquence ils pensaient avoir commencé. Cette pensée troublait leur esprit et affaiblissait leur confiance, et l'Apôtre en prit occasion pour les exhorter par la venue, ou pour l'amour (1) de la venue du Seigneur et de leur rassemblement auprès de Lui, à ne pas supposer que le jour du Seigneur était arrivé : distinguant ainsi ces deux événements, et les invitant, en vertu de Celui qui les concernait eux-mêmes et qui impliquait leur en-

(1) C'est de cette manière que les traducteurs l'ont entendu, et telle est la force assignée à ὑπερ par Matthiæ et autres grammairiens, lorsqu'il est employé avec des paroles de supplication.

lèvement préalable, à ne pas être troublés au sujet de l'autre.

Un autre point d'un grand intérêt qui est touché dans cette épître, c'est le pouvoir qui fait obstacle aux progrès du mal et à la manifestation de l'Antichrist, « Et maintenant, dit l'Apôtre, vous savez ce qui retient, pour qu'il (l'Antichrist) soit révélé en son propre temps. Car le mystère d'iniquité se met déjà en train, seulement Celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. » 2 Thess. II, 6. 7. L'Apôtre ne nous dit pas ce qu'était ce pouvoir qui tenait le mal en échec; nous ne pouvons donc le recueillir que des termes dont il s'est servi, de l'analogie, ou d'autres passages de l'Écriture.

L'Église fut formée pour la première fois lorsque le Saint-Esprit descendit dans ce but, le jour de la Pentecôte. Avant la mort de Christ, le mur de séparation entre les Juifs et les Gentils subsistait; et par conséquent il ne pouvait y avoir rien de semblable à leur union en un seul corps; et ce corps ne pouvait pas non plus exister jusqu'à ce que sa tête fût dans le ciel et glorifiée, et que le Saint-Esprit fût descendu ici pour y habiter et lui donner son unité. Car pour qu'un corps naturel quelconque possède la vie, ces deux choses sont évidemment nécessaires: d'abord, il faut qu'il ait une tête; en second lieu, il faut qu'il y ait en lui un esprit qui l'anime et lui donne l'unité de vie. Or, pendant la vie de Christ, cette unité n'avait pas commencé, car c'était bien plus qu'une unité de foi en sa personne. Il dit de lui-même: « A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure *seul*; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits » (Jean XII, 24);

de sorte que c'est dans sa résurrection et par son efficace, que nous possédons cette vie en lui, et qu'elle ne pouvait pas exister avant sa résurrection. (Comp. aussi Eph. II, 5, 6). C'est pourquoi, il n'était pas seulement nécessaire que Jésus devint homme, mais il fallait qu'il mourût et qu'il ressuscitât, avant qu'un seul croyant pût lui être uni dans la même vie qu'il possède (Jean XIV, 19), l'expiation pour le péché étant la base de tout. Cependant, ce n'est pas la vie seule qui forme le corps, mais la présence du Saint-Esprit ici-bas, qui, maintenant qu'il y a un Homme glorifié et accepté comme la tête de ce corps dans le ciel, est venu pour nous unir à Lui dans ce caractère, et incorporer tous les saints vivants en un corps, par sa présence ici sur la terre; « car, » dit l'Apôtre, « nous avons tous été baptisés d'un seul esprit pour être un seul corps » (1 Cor. XII, 13).

Cette présence personnelle du Saint-Esprit sur la terre constitue le grand trait caractéristique de la période actuelle et de l'existence de l'Eglise, pendant qu'elle se trouve ici-bas. Au moment où il allait quitter ses disciples, Jésus leur promit un autre Consolateur qui « demeurerait avec eux éternellement, savoir : l'Esprit de Vérité. » Cette promesse s'accomplit le jour de la Pentecôte, et alors l'Eglise fut établie sur la terre, tellement qu'on pouvait dire : « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Assemblée ceux qui devaient être sauvés, » et que commença l'accomplissement de cette déclaration antérieure de Christ : « Sur ce rocher (sa propre personne), je bâtirai mon Assemblée. » Depuis cette époque le Saint-Esprit est toujours demeuré sur la terre dans l'Eglise. Tout ce qui s'opère en elle est effectué par son ac-

tion (1 Cor. XII, 14 ; Act. XIII, 2, etc., etc.). Il édifie l'Eglise ensemble pour être une habitation de Dieu (Eph. II, 22).

Cette présence de Dieu le Saint-Esprit dans le corps de Christ, et l'activité qu'il déploie en grâce, en puissance, et en bénédiction, sont tout-à-fait distinctes du gouvernement de Dieu en providence dans le monde, gouvernement qui a subsisté depuis le commencement et subsistera après que ceci aura cessé, aussi bien que les opérations de sa grâce sur le cœur des *individus*, qui ont continué sous toutes les dispensations. Certaines parties du livre de l'Apocalypse, celles qui précèdent et suivent les visions nous fournissent d'autres preuves de cette vérité. Dans les épîtres aux Eglises, il est souvent répété « que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux Assemblées ; » et au chap. XXII, l'Esprit ici-bas avec l'Eglise est représenté comme regardant à Christ et appelant son retour. « *L'Esprit et l'Epouse* disent : viens. » Dans ces passages qui s'appliquent au temps actuel, l'Eglise est encore sur la terre ; et c'est en cela que nous verrons la portée de la déclaration de l'Apôtre que « celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. »

Tout le temps que le Saint-Esprit est sur la terre dans l'Eglise, sa présence est un obstacle à la pleine manifestation du mal. Si la présence d'un homme de Dieu agit dans ce sens sur une société de personnes impies, comme nous l'avons vu fréquemment, nous ne saurions être surpris que la présence de l'Esprit de Dieu, ainsi que la lumière qu'il répand tandis qu'il est ici-bas, produise des effets semblables. Une fois que l'Eglise est enlevée, et que le

Saint-Esprit n'est plus sur la terre, l'influence qui fait obstacle cesse d'exister, le mal se déploie sans entrave, et l'Antichrist apparaît. De là la parfaite convenance de l'expression : « Celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'*Il soit loin*, » qui décrit d'une manière fort juste le départ soudain de l'Esprit avec l'Eglise. Cela est en parfait accord avec ce que nous avons déjà remarqué, qu'il y aurait inconséquence à supposer que le Saint-Esprit se trouvât ici quand le Fils de l'Homme vient pour faire vengeance, et qu'il trouve à peine de la foi sur la terre. L'ancienne idée que c'était l'empire romain qui empêchait la manifestation de l'Antichrist ne satisferait pas aujourd'hui à ce qu'exige le passage, attendu que cet empire a depuis longtemps cessé d'exister, et qu'un Antichrist personnel n'a pas encore paru. Ceux qui objectent à ce qui vient d'être présenté ci-dessus, ne sauraient, on le voit, donner quelque autre interprétation solide de ce passage.

Il y a, sans doute, bien des passages qui parlent du jour du Seigneur en rapport avec la conduite et le service des saints. Car tandis que l'enlèvement a trait à leurs privilèges seuls, le jour du Seigneur est le grand terme de leur responsabilité. La raison de cela est que les serviteurs sont appelés à rendre compte, et récompensés, après que leur Maître a premièrement reçu son propre royaume, et qu'il a, par conséquent, été revêtu de l'autorité par laquelle il punit ou distribue des récompenses selon qu'il trouve convenable. L'Évangéliste Luc nous dit (ch. xix, 45) que, « à son retour, après qu'il eut reçu le royaume, il commanda qu'on lui appelât ses esclaves, » et qu'il se fit rendre compte par eux. L'Apôtre Paul parle

d'une « couronne de justice » réservée pour lui, et « que le Seigneur, le juste juge, lui rendra dans ce jour-là, et non-seulement à lui, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition. » C'est comme le Seigneur, le juste juge, qu'il accordera cette couronne, parce que, c'est à ce titre, qu'il fera la différence entre ceux qui l'auront aimé et servi, et ceux qui ne l'auront pas fait. De là vient qu'elle n'est point accordée jusqu'au jour où il viendra et agira publiquement dans le monde, dans ce caractère-là. Il est recommandé à Timothée de garder le dépôt qui lui a été confié jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ. Timothée s'est endormi depuis des siècles avec les saints délogés; néanmoins il ne rendra pas son compte, et ne recevra pas sa récompense jusqu'à ce temps-là.

Il nous reste à considérer quelques passages qui ont présenté des difficultés à quelques esprits. En Math. XIII, après avoir signalé les progrès du Christianisme dans le monde, et sa corruption par l'ennemi, dans la parabole du blé et de l'ivraie, le Seigneur parle de la moisson qui doit faire séparation entre eux. C'est là, cependant, comme c'est le cas dans les choses de la nature, une période plus ou moins prolongée, ainsi que nous l'apprennent les mots : « Au temps de la moisson, » « la moisson, c'est la fin du siècle; » et il est fait mention de faits divers et successifs qui ont lieu dans le cours de sa durée, absolument comme c'est d'ordinaire le cas dans la scène d'où cette image est empruntée : le champ est moissonné, de sorte que la récolte est prête sur le champ avant d'être emportée. L'ivraie est d'abord cueillie et liée en faisceaux — le froment

est porté au grenier, ensuite l'ivraie est brûlée au feu, et plus tard encore, est-il dit, « les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur père. » Ces deux derniers traits nous sont donnés dans l'explication (vers. 40-43) de la parabole, qui s'agrandit et va au-delà de ses premiers enseignements, et qui établit clairement une distinction entre l'enlèvement de l'Eglise, et sa manifestation publique dans la gloire de Christ.

L'expression employée dans cette parabole pour désigner la fin, « le temps de la moisson, » peut aider à lever la difficulté sentie par quelques-uns à l'idée de l'enlèvement de divers corps de saints à des époques différentes, comme cette expression semble donner à entendre que toute la période a le caractère d'une récolte de saints. Mais ce qui a principalement donné lieu à cette difficulté, c'est une vue erronée d'Apoc. xx, passage où l'on a supposé à tort que la résurrection de l'Eglise était décrite, tandis qu'en réalité il suppose qu'elle a eu lieu, mais n'en donne pas le récit. Voici comment il est conçu : « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné ; et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu, et ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu sa marque sur leur front et sur leur main, et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans » (vers. 4). L'Apôtre avait vu précédemment l'Eglise dans la gloire, soit sous la figure des anciens couronnés au chap. iv, etc., soit comme l'Épouse au chap. xix ; et il venait précisément de la voir aussi sortir du ciel avec Christ, lorsqu'il descendait en

triomphe, sous la figure du cavalier sur le cheval blanc pour détruire les armées antichrétiennes. Maintenant il voit des trônes qui sont occupés par les saints (ils étaient assis dessus), et le jugement leur est donné; mais il ajoute que ceux qui avaient souffert le martyre et qu'il avait vus auparavant comme des *âmes*, *vécurent* et régnèrent aussi avec Christ. Il n'était pas nécessaire de parler de la résurrection de l'Eglise dont les membres étaient depuis longtemps ressuscités et montés au ciel, et avaient été décrits comme sur des trônes, et souvent mentionnés comme dans un état glorifié, et venaient précisément d'apparaître accompagnant Christ venant du ciel pour régner; aussi se borne-t-il à dire qu'il « vit des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné, » l'antécédant du pronom « ils » étant les saints qui descendaient avec Christ au chap. xix, 14. Les martyrs aussi, il nous le dit maintenant, furent ressuscités afin d'avoir part à la bénédiction du règne de Christ, à laquelle ils ne pouvaient participer en tant qu'âmes; c'est pourquoi il ajoute à leur sujet, et à leur sujet seulement, qu'« ils vécurent » pour régner « avec Christ. » « Mais, » continue-t-il, « le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis; c'est la première résurrection. » De sorte que le terme, la *première résurrection*, est appliqué à tous ceux qui furent ressuscités avant le commencement du Millénium, en contraste avec ceux qui ne furent pas ressuscités avant sa fin. L'Apôtre comprend ces différents corps en celui qu'il voit maintenant régner avec Christ, et l'appelle « la première résurrection. » Des esprits pointilleux peuvent appeler cela deux résurrections

ou plusieurs, et l'objection peut d'abord paraître quelque peu plausible; mais il n'en sera plus ainsi, quand on aura vu que le Saint-Esprit emploie le terme « première résurrection » en contraste avec celle qui a lieu après les mille ans, et dont le caractère moral est totalement différent. Il est évident que, Hénoc, Moïse et Elie, qui ont été enlevés depuis longtemps, seront tous compris dans ce qui est ici appelé la première résurrection, aussi bien que les saints qui, comme Mathieu le rapporte (chap. xxvii, 52, 53), ressuscitèrent lors de la résurrection de notre Seigneur; les deux témoins dont l'ascension a été décrite dans le chap. xi, doivent aussi y participer, en sorte que la tentative de la rattacher tout entière à un moment de temps manque complètement. Les diverses catégories désignées en Apoc. xx, 4, quoique ayant part à la première résurrection et à ses gloires ne font pas partie de l'Eglise, l'Epouse de Christ, sans quoi leur résurrection ne serait pas donnée ici *après* que les noces ont eu lieu. D'ailleurs, nous ne pouvons pas supposer que lorsque Christ revient pour se présenter l'Eglise à Lui-même, elle soit incomplète. L'Esprit et l'Epouse disent : « Viens » en réponse au Seigneur qui se présente comme « la racine et la postérité de David — l'étoile du matin » en Apoc. xxii, 16; et nous ne saurions penser que, comme elle est ici représentée comme une Epouse, invitant son Epoux à venir pour elle, Il ne trouve qu'une partie de cette Epouse lorsqu'il vient. Jamais non plus ces saints dont traite l'Apocalypse ne sont décrits comme participants à cette relation.

Une objection que l'on fait souvent et qui est d'une nature analogue à celle que nous avons examinée

ci-dessus, c'est que la manière de voir que nous défendons fait plus d'une « venue du Seigneur. » Qu'on examine ce raisonnement, et on le trouvera sans force réelle et très superficiel. Ce serait plus vrai de dire que la venue du Seigneur semble être divisée en deux parties, ce qui est tout autre chose et tout-à-fait selon l'analogie de l'Écriture. Il vient pour enlever ses saints, ainsi que nous l'avons vu, et dans ce but il descend, premièrement, aux confins de l'atmosphère de cette terre (4 Thess. iv), et pas plus loin; de cette manière les ténèbres et le sommeil du monde ne sont point troublés, pour autant qu'il est en question. Le Seigneur ne vient nullement alors, car la dernière période du voyage dans laquelle seule le monde est intéressé, reste inaccomplie jusqu'à plus tard, lorsque Christ revient accompagné de ses saints, sur cette terre. Le premier acte de sa *παρουσία* « venue » ou « présence, » consiste dans sa descente pour ses saints, et ainsi il vient à eux; le second, c'est quand il vient vers le monde, ce qu'il n'a pas fait avant. C'est le dernier qui est appelé son *ἐπιφάνεια* « Ephanie » ou « manifestation, » expression qui n'est jamais appliquée à l'enlèvement, mais toujours à l'apparition en gloire de Christ avec ses saints, tandis que le terme *παρουσία* est parfois employé en parlant de l'un, parfois à l'égard de l'autre, selon que le contexte ou les personnes auxquelles on s'adresse, ou la manière dont le mot est mis en avant, le déterminent, car le Seigneur peut venir, ou être présent de différentes manières pour des personnes différentes. On peut observer la même différence entre la naissance de Christ et ce que l'on nomme ordinairement son Epi-

phanie à sa première venue, quoique nous ne présentions cela que comme un exemple analogue, et rien de plus. Cependant, l'objection qui est simplement une objection dans les mots, ne se fonde point sur quelque déclaration particulière ou sur quelque application de l'expression, dans la parole de Dieu qui emploie le terme *second* en contraste avec la *première* venue du Seigneur; et nous savons tous que sa « première venue » embrasse un nombre considérable de circonstances et d'apparitions diverses que tant l'Écriture que le langage ordinaire sont dans l'usage de comprendre sous ce nom. Nous avons vu avec quelle clarté il est dit que les saints sortent du ciel avec Christ pour la destruction de l'Antichrist et de ses armées, Apoc. xix, passage contre lequel, non plus que contre d'autres faits positifs qui ont été cités, on ne saurait maintenir une opinion simplement humaine touchant l'emploi du terme « second avènement. »

Quelques-uns ont conclu, de ce qui est dit en Apoc. xi, 13-18, que la prise publique de possession par Christ de son Royaume a lieu réellement alors. Ce fait ne serait pas d'une grande importance pour le point qui nous occupe, lors même qu'il serait exact; mais un examen plus attentif montrera qu'il en est autrement, et que les saints qui sont dans le ciel anticipent sur le résultat glorieux, et le célèbrent d'avance, dès que le septième ange sonne de la trompette. On verra cela plus clairement, si on se reporte au chapitre suivant, où presque tous les mêmes mots sont employés, lorsque Satan est représenté comme précipité du ciel, vers. 10. « Et j'ouis une grande voix dans le ciel, disant : *Maintenant*

est venu le salut, la puissance, le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son Christ, car l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit, a été précipité, » quoique le verset 14 donne clairement à entendre qu'il doit s'écouler encore trois ans et demi, avant que Christ prenne de fait le royaume. La déclaration aussi, dans le passage en question, que le temps des morts pour être jugés était venu, rend cela plus manifeste, puisque nous savons par d'autres parties de l'Écriture qu'ils ne sont point jugés jusqu'à la fin des mille ans. Nous pouvons ajouter à cela, que le dernier malheur a encore à être subi, que le temple est ouvert dans le ciel, et que la troisième ou dernière série de jugements, les sept dernières coupes, doit encore être infligée; la dernière trompette introduisant à ces jugements-là, absolument comme le septième sceau avait introduit aux sept trompettes. Les chap. XII-XIV forment une parenthèse. Le fait est que les saints qui sont dans le ciel, et qui sont représentés comme ayant l'intelligence des voies de Dieu, et capables d'en expliquer le sens, anticipent, tant d'après le son de la dernière trompette que d'après la ruine de Satan, sur le plein résultat à l'égard de la terre, qui sera en définitive la conséquence de ce qui se passe alors dans le ciel.

Dans le cours des remarques qui précèdent, il a été touché plusieurs points qu'il n'est pas possible de traiter à fond, dans un aussi petit espace, ce qui nous aurait conduit d'ailleurs, si nous l'eussions fait, trop loin du sujet dont nous avons voulu nous occuper plus immédiatement. Notre but a été de

présenter une esquisse générale du témoignage de l'Écriture à son égard, et de faire ressortir les principes qui y sont impliqués plutôt que d'entrer dans tous les détails de l'accomplissement de la prophétie. De là vient que bien des faits prédits n'ont été l'objet que d'un simple coup d'œil dans leur portée sur la question principale, et que bien des passages qui jettent de la lumière sur elle plus ou moins directement, surtout dans l'Ancien Testament, ont été passés sous silence.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter pour personne, en examinant ces vues, à la considération qu'elles sont comparativement récentes, au moins de nos jours ; car on peut dire la même chose de tout ce qui a été écrit sur ces sujets-là. Il n'y a pas longtemps que toutes les prophéties de l'Ancien Testament relatives au peuple terrestre de Dieu, les Juifs, étaient universellement appliquées à l'Église, comme décrivant sa gloire future, ainsi qu'elles sont encore appliquées même aujourd'hui par une partie considérable des chrétiens. Nous savons en outre quelle grande variété d'opinions existe quant aux détails de la prophétie, de sorte qu'au milieu de telles prétentions incertaines et rivales nous pouvons nous sentir entièrement libres d'adopter tout système d'interprétation de la prophétie qui nous présente un avenir plus clair, plus net et plus en harmonie avec la parole de Dieu en général, que nous n'en avons connu auparavant, nous confiant, comme seule réellement importante, dans la sanction que cette parole nous donne sous l'enseignement de l'Esprit de Dieu.

On verra que si les chrétiens restent dans le doute sur ces points, cela ne tient pas au défaut de

preuves claires, irréfragables, dans les Ecritures de vérité, mais, hélas, à ce qu'il y a dans leur esprit tant de préjugés, tant de notions préconçues dont ils ont à se débarrasser; sans compter la lenteur du cœur, comme autrefois chez les disciples, à apprécier la hauteur de l'amour de Christ et tout ce qu'il veut faire en faveur de son Epouse, objet de l'affection de son cœur. Ajoutez à cela que Satan s'est efforcé de jeter de la poussière aux yeux de ceux qui cherchaient, en mettant en avant, par le moyen d'adversaires, des passages qui, faute d'être bien compris, ont créé des idées fausses et ont fait obstacle à un plein établissement dans la vérité.

Il sait parfaitement bien que rabaisser et détruire les espérances célestes que Dieu nous a données, obscurcira l'intelligence de l'amour de Christ, qui, lorsqu'il est bien compris, agit avec tant d'efficace sur le cœur pour séparer les affections de tout autre chose, et les fixer sur lui seul. Il nous faut donc avoir le cœur bien réglé, aussi bien que l'intelligence éclairée pour entrer dans ces choses, de telle manière que Christ soit seul l'objet de nos désirs. Car l'Apôtre dit : « Celui qui est spirituel, discerne toutes choses, » et il nous apprend quel grand obstacle l'état charnel des Corinthiens avait été pour eux, et aussi à ce qu'il les instruisit dans ces choses (1 Cor. II, 6 et III, 4). Que Dieu nous donne à tous, par l'efficace de son Esprit, de connaître la pleine bénédiction de ses conseils et de ses voies envers l'Eglise, et d'en jouir réellement ! A Lui soit gloire, dans l'assemblée, dans le Christ Jésus, pour tous les âges au siècle des siècles.

## DISCIPLINE ET UNITÉ DE L'ASSEMBLÉE.

---

Il me semble y avoir aujourd'hui à l'œuvre deux principes qu'il peut être bon de signaler en rapport avec le titre de ce recueil — le témoignage actuel. Nous vivons dans un temps où tout est mis en question et où se répandent des principes de toute espèce. S'il s'en présente qui soient de nature à ruiner la position même des saints comme témoignage au milieu de la chrétienté — témoignage conscient et intelligent — il n'est pas mauvais d'attirer sur eux l'attention. Les deux principes auxquels je fais allusion sont les suivants :

D'abord, on nie qu'une assemblée chrétienne soit obligée de maintenir la pureté pour être reconnue comme telle, ou plutôt, on nie qu'elle soit souillée si elle admet le mal dans son sein ;

Et secondement, on nie l'unité du corps pour ce qui concerne l'Eglise ici sur la terre.

J'ai entendu avancer de côtés si différents, tant au sujet des mœurs qu'à celui de la doctrine, qu'une assemblée de chrétiens ne peut point être souillée par quelque mal qu'il y ait en elle, et même qu'elle doit poursuivre sa marche et laisser le soin au Seigneur de mettre sa main sur le mal et de l'ôter, — que je dois supposer que c'est un principe généralement admis. Et voilà que ce qui a été souvent allégué sous forme d'argument individuel relativement au deuxième point ci-dessus, est maintenant défendu dans un traité qui m'a été spontanément

envoyé pour mon édification, je suppose, et qu'en conséquence je vais examiner. J'ignore qui en est l'auteur, et j'en discuterai rapidement les principes, comme un sujet auquel il est bon d'en rendre plusieurs attentifs.

Un traité m'a été aussi envoyé sur le premier point; j'ai entendu dire de qui il est, mais ici je discuterai simplement ses principes. Voici les deux questions : Un corps de chrétiens peut-il être souillé par la tolérance du mal en fait de mœurs ou en fait de doctrine? et y a-t-il une unité de l'Eglise de Dieu sur la terre?

On a soutenu publiquement que lors même que la fornication serait tolérée dans un corps de chrétiens, il n'y a pas de motif pour s'en séparer. D'autres ont répondu à cela; certainement la meilleure réponse était de le produire au grand jour. Dire que les chrétiens doivent se séparer du monde, se détacher du grand corps de l'Eglise professante à cause de la corruption ecclésiastique, et affirmer ensuite que la communauté à laquelle on appartient n'est point souillée par une immoralité positive, et que les saints sont tout de même obligés de reconnaître une pareille réunion, c'est une proposition si monstrueuse, une telle préférence accordée aux vues ecclésiastiques sur l'inaltérable moralité de Dieu dans l'Evangile, qu'on ne peut que s'étonner qu'il soit possible que des chrétiens tombent dans un pareil état de ténèbres morales. C'est un témoignage solennel de l'effet produit par de faux principes. Naturellement nous n'avons rien à faire avec ces personnes ou leur réunion, sauf ce que demande la charité de Christ. Nous nous occupons des principes :

voyons où ceux-ci conduiraient. Il n'est pas permis à ceux qui font partie d'une pareille réunion chrétienne de rompre avec elle. Ils sont tenus d'accepter la compagnie du péché, — tenus d'accepter la désobéissance à la règle de l'Apôtre, « ôtez d'entre vous-mêmes le méchant. » Il faut qu'ils demeurent en communion constante avec le mal, et qu'ils affirment constamment, dans l'acte le plus solennel du christianisme, la communion entre la lumière et les ténèbres. Mais ce n'est pas tout. Dans ces sortes de réunions, la réunion d'un endroit reçoit, ainsi que le faisaient les Eglises dont parle l'Écriture, ceux qui sont en communion dans une autre, et, quand on agit régulièrement, sur des lettres de recommandation. Supposez que le fornicateur, ou quelqu'un de ceux qui ont maintenu son droit de rester dans l'assemblée, autre manière de tolérer le mal, soit recommandé, ou vienne de l'assemblée en question, comme étant en communion. Si on le reçoit de propos délibéré, il faut naturellement qu'on lui donne, autant que cela dépend d'eux, le même droit au dehors; en sorte que cette personne est reçue ailleurs, et ainsi la méchanceté réfléchie de la majorité de la réunion dont il fait partie, ou de toute la réunion, si vous voulez, oblige toute assemblée chrétienne, — et quand l'Eglise de Dieu était en ordre, nous pourrions dire toute l'Eglise de Dieu dans le monde, à mettre son sceau à la communion avec le péché et le mal, et à déclarer que le péché peut être admis librement à la table du Seigneur, et que Christ et Bélial vont parfaitement bien ensemble : *ou bien*, rompre avec cette réunion ou église, c'est-à-dire lui nier absolument le caractère d'église. Mais s'ils doi-

vent agir de la sorte, les membres de la réunion elle-même, qui ont quelque conscience, le doivent aussi.

L'Établissement national vaut incomparablement mieux que cela. Il n'y a pas chez lui de prétention à la discipline, chacun est pieux pour son propre compte. Ici, on sanctionne en principe le péché et la communion avec le péché à la table du Seigneur : et si on admet qu'il ne doit pas être toléré, on déclare, d'un autre côté, que lors même qu'il soit toléré de propos délibéré, chacun doit s'y soumettre, que la réunion n'est point souillée et que les pécheurs désobéissants ont droit de forcer toute l'Église de Dieu à l'accepter, si non en principe, du moins dans la pratique, et de renier ainsi ses principes. C'est l'Église de Dieu assurant comme telle, et en vertu de son privilège et de son titre spéciaux les droits du péché contre Christ. Je ne saurais me figurer qu'il soit possible de concevoir quelque chose de pire. Et ce ne sont pas simplement les habitudes d'une classe particulière de chrétiens, qui mènent à cela. L'ordre scripturaire de l'Église de Dieu, telle qu'elle nous apparaît dans les Écritures, implique cette sanction du péché si cette théorie est vraie. Personne ne peut nier que les saints passaient d'une assemblée à l'autre, et que si on appartenait à une, on était reçu dans les autres. Ce n'était point une organisation d'Églises, telles que le Presbytérianisme, ou l'Épiscopalisme, que je ne nomme ici que pour me faire comprendre, mais c'était une pleine reconnaissance des Églises comme expressions de l'unité du corps de Christ. Nous voyons les saints partir d'une assemblée et être reçus comme

tels dans une autre, et cela en vertu de lettres de recommandation. C'était parce que chaque assemblée était reconnue comme représentant le corps de Christ dans sa localité, que les autres étaient tenues d'en recevoir les membres comme étant membres de ce corps. Chaque assemblée locale était sous la responsabilité de maintenir dans son sein l'ordre et la piété convenables à l'assemblée de Dieu, et on devait avoir confiance en elle pour cela; il ne s'agit pas de contester la compétence de l'assemblée locale, mais de la reconnaître en recevant une personne parce qu'elle en fait partie. Si je ne reçois pas quelqu'un qui lui appartient, je nie par là qu'elle soit un témoin convenable de l'unité du corps de Christ. Or, c'est précisément cette place là que l'Esprit de Dieu donne à l'assemblée locale de Corinthe; non pas en niant l'unité en un seul corps de tous les saints qui sont sur la terre, mais en reconnaissant l'assemblée locale comme le représentant jusque là.

« Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier. » Or si je reconnais que l'assemblée locale de Corinthe, ou de tout autre lieu, occupe cette position, je dois sûrement recevoir quiconque lui appartient comme membre du corps de Christ, — quant à d'autres communautés je n'en reconnais pas. J'accorde pleinement que l'Écriture n'en reconnaît pas d'autres; mais pour cette raison même, quand l'apôtre dit : « Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier, et nous sommes tous un seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain, » je suis obligé de reconnaître l'assemblée comme représentant le corps, et ceux qui participent à ce seul pain comme mem-

bres du corps. Si je ne le fais pas, je tombe dans le principe d'une association simplement volontaire, qui se donne elle-même ses règles et fait ce qu'elle veut. Dois-je donc tenir comme représentant l'unité du corps, et agissant par l'Esprit avec l'autorité du Seigneur, une assemblée qui sanctionne le péché et déclare qu'elle n'en est point souillée ? Ou, d'un autre côté, supposez qu'une assemblée, celle de Corinthe par exemple, ait retranché le méchant, et qu'une autre assemblée le reçoive, cette dernière nie par cela même, que la première ait agi dans le caractère d'une assemblée de Dieu représentant là le corps de Christ; elle nie l'action du Saint-Esprit dans l'assemblée, ou que ce qui a été lié sur la terre ait été lié dans le ciel. C'est un pur sophisme de supposer que parce qu'on ne reconnaît pas de système d'églises organisées en un corps, on ne reconnaît pas non plus la responsabilité de chaque assemblée à l'égard du Seigneur, ou sa capacité pour agir par le Saint-Esprit dans les affaires de l'Église de Dieu. Si une personne était retranchée à Corinthe, et reçue à Ephèse, c'était le reniement de l'action du Saint-Esprit à Corinthe, ou le rejet par Ephèse de l'action et le reniement de l'autorité du Saint-Esprit et de Christ; c'est-à-dire que les assemblées étaient reconnues parce que chacune d'elles, dans sa localité, agissait sous la dépendance du Seigneur et par le Saint-Esprit. Sans doute qu'elles pouvaient faillir; Corinthe l'eût fait sans l'intervention de l'Esprit par l'Apôtre; mais le principe scripturaire est tel, et c'est là ce que nous avons à attendre dans une assemblée; et l'assemblée est reconnue parce qu'elle agit par le Saint-Esprit sous l'autorité du Seigneur.

Ce point éclairci, et la première Epître aux Corinthiens me semble ne pas laisser l'ombre d'un doute à son sujet, j'arrive à un autre — la responsabilité qui en résulte pour les chrétiens qui composent l'assemblée. Ils doivent agir pour Christ par le Saint-Esprit. « Otez d'entre vous-mêmes le méchant. » C'est l'assemblée que Paul charge de cela ; pareillement dans les cas de tort fait à quelqu'un, c'est devant l'assemblée que l'affaire est finalement portée, et c'est relativement à elle qu'il est parlé de « dedans » et de « dehors ; » en d'autres termes je trouve le corps responsable aussi bien que compétent. Le Seigneur qui connaissait toute l'histoire future de son Eglise a étendu cela dans sa grâce à deux ou trois assemblés en son nom, et le rattache à l'exercice de la discipline et à l'obligation où est celui qui en est l'objet de les écouter. Lorsque deux ou trois sont assemblés en son nom, il est là au milieu d'eux. Ainsi, tout en admettant pleinement que ce sont tous les saints d'une localité qui constituent l'assemblée de cette localité, s'ils ne veulent pas s'unir, la responsabilité se trouve, de même que la présence du Seigneur, avec ceux qui le font ; et leurs actes ont son autorité, s'ils sont faits réellement en son nom : c'est-à-dire qu'une autre assemblée de même nature doit reconnaître cette assemblée et ses actes, ou nier sa connexion avec le Seigneur. Je ne veux pas dire que si l'assemblée s'est trompée en quelque cas particulier, on ne puisse pas lui faire des représentations, l'engager à revenir sur sa décision, et ainsi de suite ; mais régulièrement, une assemblée reconnaît l'action de l'autre, conformément à la promesse de la présence du Sei-

gneur, parce que si c'est une assemblée véritable, elle reconnaît la propre action du Seigneur en elle, l'action de son propre Seigneur à elle, et l'assemblée comme l'assemblée du Seigneur. Ce n'est point une Eglise volontaire, mais une assemblée divine scripturaire, si on n'est pas réuni sur ce pied-là, et qu'on ne reconnaisse pas l'unité du corps, le pouvoir et la présence du Saint-Esprit et la présence de Jésus, en tant que réunis ainsi en son nom seulement, je ne reconnais pas l'assemblée, quoique je puisse reconnaître les saints qui la composent. Dans l'autre cas, je suis tenu de la reconnaître.

Mais nous voyons, en outre, que l'assemblée de Corinthe n'était pas le méchant, et que l'Apôtre est bien décidé à mettre ordre à cela, et même qu'il n'y serait pas allé tant qu'elle demeurerait dans cet état, si ce n'est pour agir avec sévérité et rigueur. Ses paroles sur ce sujet dans la seconde épître font voir qu'il les considérait comme impliqués dans le mal par le fait qu'ils le toléraient. — « Vous avez montré que vous êtes purs dans cette affaire. » Il se plaignait qu'il y eût du péché, du levain, — non pas simplement un pécheur, mais du péché parmi eux, et que, ignorants qu'ils étaient jusqu'ici de la discipline, ils ne s'en fussent pas affligés de manière à ce que Dieu ôtât du milieu d'eux celui qui avait commis cette action ; et il leur commande d'ôter le vieux levain (non pas simplement de retrancher la personne, ce qui constituait bien la direction pratique qu'il leur donnait,) afin qu'ils fussent une nouvelle pâte, comme ils étaient sans levain. Par leur acquiescement au péché, ils étaient impliqués dans le péché. Ils étaient considérés comme étant en Christ, et

leur véritable position comme une position sans levain ; mais ils devaient ôter le vieux levain afin qu'ils fussent une nouvelle pâte, afin que leur condition réelle fût en harmonie avec leur position, sans quoi, ils n'étaient pas, l'assemblée n'était pas, une nouvelle pâte. De là vient que, dans la seconde Epître, après que la première eût produit son effet, l'Apôtre déclare « qu'ils avaient montré qu'ils étaient purs dans cette affaire; » mais s'ils y acquiesçaient, ils n'étaient pas purs. L'assemblée n'était point une nouvelle pâte, et ses membres n'étaient point purs, s'ils acceptaient le principe de la tolérance du mal au milieu d'eux. Faire servir le droit que nous donne notre position, à sanctionner l'acquiescement au péché, de fait, dans l'assemblée, en disant qu'elle ne saurait être souillée, est la plus funeste, la plus pernicieuse doctrine : prétendre que les membres de l'assemblée, non personnellement coupables du péché commis, sont purs quoiqu'ils y acquiescent par leur tolérance à son égard, est un principe radicalement mauvais et formellement contraire à l'Écriture.

Mais il y a plus encore. Une assemblée qui a admis un principe pareil est déchue de son droit d'être reconnue dans le caractère dont j'ai parlé plus haut. Un point sur lequel, nous l'avons vu, tout le monde est d'accord, c'est que toute assemblée particulière, réunie véritablement au nom du Seigneur, représente le corps de Christ, et qu'on doit s'attendre à la présence de Christ au milieu d'elle. Mais je ne saurais reconnaître comme représentant le corps de Christ, ou réunie au nom de Christ une assemblée qui *admet* le péché ou *y acquiesce*, qui a pour prin-

cipe que le péché ne la souille point. C'est faire acquiescer Christ au péché, — c'est le faire « ministre de péché »; Dieu nous en garde ! Le corps de Christ, et nous déclarons par notre participation à « un seul pain » que nous sommes un seul corps, est un corps saint : je ne puis dire que je suis un seul corps avec des pécheurs. Qu'un pécheur ou un hypocrite ait pu se glisser dans l'assemblée, c'est ce que tous nous admettons ; mais je ne le reconnais point. Mais si un corps admet des pécheurs, ou acquiesce à leur présence, il cesse complètement d'avoir le caractère de corps de Christ, ou bien le corps de Christ est compatible avec le péché connu ; c'est-à-dire que le Saint-Esprit et Christ présents admettent et tolèrent le péché. Cette doctrine, la doctrine que l'assemblée n'est point souillée par la présence dans son sein d'un péché connu, est une dénégation positive de la présence du Saint-Esprit qui fait un seul corps de ceux qui sont réunis, et de l'autorité d'un Seigneur présent. Le Seigneur accepte-t-il le péché dans les membres du corps ? S'il ne l'accepte pas, ceux qui le font agissent comme une réunion volontaire, d'après leurs propres règles, et n'admettent pas que ce soit la puissance du Saint-Esprit qui anime l'assemblée, car ce serait un blasphème de dire qu'Il admet le péché en ceux qui lui appartiennent : une assemblée qui tient cette doctrine, n'est absolument pas une assemblée de Dieu. Il peut y avoir de la négligence, — on doit s'en corriger ; mais quiconque, en principe, reconnaît l'existence du péché dans l'assemblée, et nie qu'elle soit souillée, nie son unité et la présence du Seigneur : en d'autres termes, ce n'est absolument pas une assemblée réunie au nom du Sei-

gneur. Ce que j'estime essentiel dans cette matière, c'est la présence du Seigneur selon sa promesse, et l'action de l'Esprit de Dieu. Si les choses sont ainsi, si je reconnais le Seigneur, je dois reconnaître l'assemblée et ses actes : si elle tient un principe contraire à la présence du Seigneur et à l'action du Saint-Esprit, je ne saurais la reconnaître comme sienne.

L'autre question que j'ai signalée en commençant, est celle de la reconnaissance du corps de Christ sur la terre. Ce qui est enseigné dans le traité que j'ai reçu, c'est simplement le Congrégationalisme ou le système des Eglises indépendantes. J'en donnerai un extrait ou deux.

« Si nous devons entendre l'unité pour laquelle Jésus priaît ainsi comme une unité qui devait se composer de tous ses disciples par tout le monde, unis d'une manière visible et formant une communauté sur la terre, ou d'un nombre considérable de disciples résidant dans quelque contrée particulière ou une très grande cité, unis de cette manière, nous serions assurément embarrassés pour voir comment cette prière a été jusqu'ici exaucée. Mais il n'entraît pas dans la mission dont, après sa résurrection, le Sauveur chargea les apôtres, qu'ils formassent une communauté religieuse unie d'une manière visible, de tous ceux qu'ils feraient disciples par la prédication de l'Évangile. Aussi est-ce là une chose à laquelle les apôtres n'ont jamais visé en fondant des églises et les mettant en ordre ; et aussitôt qu'il fut établi d'autres églises en addition à la première église formée à Jérusalem, les croyants cessèrent de

former une communauté sous tous les rapports. En conséquence, il est parlé ensuite non pas d'une église ou d'une communauté religieuse, mais de nombreuses communautés religieuses distinctes, indépendantes les unes des autres ; il est parlé des églises de Judée, d'Asie, de Macédoine, de Galatie, et « des églises des saints, » qui furent fondées dans les autres contrées et villes diverses où des personnes s'étaient converties à la foi chrétienne (p. 2).

Je n'ajouterai que ce qui s'ensuit. L'existence des sectes, résultat de la tentative d'organiser les croyants en un seul corps, selon l'allégation de l'auteur, « est probablement le principal obstacle à cette grande effusion de l'Esprit qui est indispensable pour la régénération du monde » (p. 9). Une autre citation : « Telle est, semblerait-il, l'unité que notre Seigneur demandait en faveur de ses disciples, — une unité invisible aux regards mortels, mais vue distinctement par Celui qui sait toutes choses » (p. 12). L'absurdité de cela est manifeste, si seulement nous lisons le passage de Jean auquel il est fait allusion : « Afin que le monde croie que tu m'as envoyé. » Ainsi le monde était conduit à croire par « une unité invisible aux regards mortels ? » Cette unité, cependant (pour donner complètement l'idée de l'auteur), « devait être le fondement d'une union de plus, d'une union d'une espèce visible » (p. 14) ;... la manifestation qui en est donnée par toute assemblée de disciples de Christ » (p. 15). C'est par-là qu'est rempli le « devoir sous la haute responsabilité duquel nous sommes, de représenter exactement l'unité du corps de Christ » (p. 15). « Il nous est ainsi enseigné d'une manière frappante, que comme le

corps humain est un, de même aussi le corps spirituel de Christ, l'Eglise, est un. Mais le corps mystique de Christ ne doit se voir nulle part dans ce monde; l'Eglise universelle ne doit pas non plus se voir quelque part sur la terre comme un seul corps, si ce n'est par représentation. Où donc cette représentation se trouve-t-elle? Elle se trouve, répond l'Écriture, dans toute église scripturairement constituée, qui s'applique à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. C'est dans un tel corps seul — corps qui est de l'institution de la sagesse infinie, que l'unité chrétienne est manifestée, et qu'on doit voir l'unité du corps de Christ » (p. 17). L'auteur expose, ensuite, qu'il y a l'unité invisible et « qu'il se trouve une représentation visible de cette unité spirituelle dans toute assemblée de disciples de Christ unis par leur profession de la foi qui est une, marchant ensemble en amour dans l'observation de toutes les choses que le Seigneur a commandées, tout en s'appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Envisagée sous le premier aspect, l'unité chrétienne est beaucoup plus parfaite que considérée sous le dernier. Quoique l'une soit une représentation divinement établie de l'autre, par suite de la chute de l'homme et de l'imperfection de cet état mortel, elle n'en est souvent, et même tout au plus, qu'une imparfaite représentation » (pp. 19, 20).

Mais l'auteur va plus loin : « L'Eglise universelle de Christ peut donc être envisagée à juste titre comme étant *une* par rapport à Lui, son Chef suprême dans le ciel; mais elle ne forme point une communauté sur la terre, et les divers plans qu'on a imaginés pour réunir les chrétiens de différents

districts de la même contrée sous le même gouvernement, que le gouvernement soit avoué ou simplement exercé de fait, ont tous été de vaines tentatives pour accomplir ce qui n'a jamais dû exister » (p. 22). Et encore (p. 3.) « Il n'entraît pas dans la mission dont après sa résurrection le sauveur chargea les apôtres, qu'ils formassent une communauté religieuse unie d'une manière visible de tous ceux qu'ils feraient disciples par la prédication de l'Évangile. Aussi est-ce là une chose à laquelle les apôtres n'ont jamais visé en fondant des églises, et les mettant en ordre; et aussitôt qu'il fut établi d'autres églises en addition à la première Eglise fondée à Jérusalem, les croyants cessèrent de former une communauté sous tous les rapports. En conséquence, il est parlé ensuite, non pas d'une église ou d'une communauté religieuse, mais de nombreuses communautés religieuses distinctes, indépendantes les unes des autres, » etc. (p. 3).

« Dans de telles circonstances, si les disciples jugeaient avantageux de former dans la même ville ou dans le même voisinage des assemblées séparées, ce ne serait pas en opposition avec l'unité chrétienne; car, comme dans le siècle apostolique on ne considérerait pas comme incompatible avec l'unité chrétienne qu'il y eût dans le même district d'un pays un nombre indéfini d'églises indépendantes les unes des autres, on ne devrait pas non plus le juger incompatible aujourd'hui, » (p. 24).

Ces extraits suffiront pour faire connaître la pensée de l'écrivain. J'affirme, que, à l'exception du fait qu'il fut formé des assemblées locales, tout ce qu'il avance est en opposition directe avec l'Écriture, et

que la vérité même que l'Esprit de Dieu a retirée de la corruption des âges, est laborieusement niée dans ce traité. La meilleure manière de prouver cela sera de citer l'Écriture comme j'ai cité l'auteur. Notre auteur cite Rom. XII, 4, 5; Col. II, 17, 19; Eph. IV, et I Cor. XII, et dit — « Pourquoi, il peut être utile de le demander, une assemblée de croyants tels que l'assemblée de Corinthe auxquels Paul écrivait, unis par la foi et l'amour au seigneur Jésus, et unis par les liens de l'amour et de la sympathie les uns aux autres, est-elle comparée au corps humain (p. 16)? A qui donc, cette comparaison s'appliquait-elle dans la pensée de Paul? S'appliquait-elle au corps mystique de Christ, ou à ce qui est quelquefois appelé, la Sainte Eglise.... catholique, ce qui, bien considéré, est la même chose; ou était-elle destinée à s'appliquer à une assemblée particulière de disciples? Elle avait pour but, pensons-nous, de s'appliquer à toutes deux » (p. 16, 17). C'est là que vient ce que j'ai déjà cité : — « Mais le corps mystique de Christ ne doit se voir nulle part dans ce monde; l'Eglise universelle ne doit pas non plus se voir quelque part sur la terre comme un seul corps, si ce n'est par représentation. Où donc, cette représentation se trouve-t-elle? Elle se trouve, répond l'Écriture, dans toute église scripturairement constituée » (p. 17). Or, j'ai déjà reconnu la responsabilité de chaque assemblée locale en discipline fidèle et dans l'unité, comme représentant d'une manière locale tout le corps parce que l'Esprit et le Seigneur sont là, de sorte qu'elle agit en vertu d'une autorité qui oblige toutes les autres assemblées, sauf la part à faire à l'infirmité humaine, si l'assemblée est une véritable assemblée.

La question est s'il y a un corps reconnu sur la terre. On nous dit qu' « il n'entraît pas dans la mission dont après sa résurrection le Sauveur chargea ses apôtres, qu'ils formassent une communauté religieuse unie d'une manière visible, de tous ceux qu'ils feraient disciples par la prédication de l'Évangile. » Il est facile de répondre à cette assertion. Elle est sous tous les rapports complètement à côté de la vérité. La mission des apôtres ne renferme pas un mot au sujet de l'église ou d'églises, d'une communauté ou de communautés. La mission ou les missions que leur confia le Sauveur ressuscité n'ont rien à faire avec elles, qu'il s'agisse de la prédication de l'Évangile à toute créature, à salut ou à condamnation, ou bien de la prédication de la repentance et de la rémission des péchés parmi toutes les nations, ou qu'il s'agisse enfin de faire disciples toutes les nations. Il est parlé d'une Église; mais c'est le Seigneur qui la bâtit, ou y ajoute : c'est ce qui n'est jamais dit des églises. Mais même quand il est parlé de l'œuvre des apôtres sous ce rapport, c'est d'une manière générale, ou quand il est question de toute l'assemblée de Dieu, et non au sujet d'assemblées particulières, quoique nous sachions qu'il en fût formé de telles, et que dans un sens pratique elles représentassent dans leurs sphères propres l'assemblée toute entière. Mais la négation d'une assemblée comme un tout sur la terre constitue une grande et pernicieuse erreur : nous consulterons les Écritures. L'auteur dit nettement : — « En conséquence, il est parlé ensuite non pas d'une église ou d'une communauté religieuse, mais de nombreuses communautés religieuses distinctes, indépendantes les unes des autres » (p. 3).

Cela est en pleine et manifeste contradiction avec l'Écriture. « L'Écriture enseigne que c'est le devoir sacré de quiconque devient disciple de Jésus, de professer publiquement sa foi et de s'unir à une société de ses frères dans la foi » (p. 33). Je nie entièrement cela. L'Écriture n'enseigne JAMAIS rien de semblable ; on était ajouté à l'assemblée, et il n'y a rien dans l'Écriture qui suggère le moins du monde l'idée qu'on s'unissait à *une* église. L'écrivain ne nous dit pas où l'Écriture enseigne pareille chose, pour la meilleure des raisons, parce qu'il ne le peut point. On ne saurait demander à qui que ce soit de prouver une négation, mais nous verrons que l'Écriture parle tout autrement là-dessus. Les disciples étaient ajoutés au Seigneur et devenaient ainsi membres de l'assemblée.

Prenons l'Écriture, et voyons comment *elle* s'exprime sur ce sujet. Le premier passage où il soit fait mention de l'assemblée se trouve en Matth. xvi. — « Sur ce rocher je bâtirai mon assemblée, et les portes du Hadès ne prévaudront pas contre elle. » Or, bâtir l'assemblée ce n'est point former même une union mystique d'individus avec la Tête dans le ciel. Cela suppose un système établi sur la terre, — un bâtiment, une assemblée. La fin de la déclaration du Seigneur en est la preuve la plus manifeste : l'entendre d'une promesse que les portes du Hadès ne prévaudraient pas contre l'union mystique avec Christ dans le ciel à l'exclusion des conditions d'une Eglise sur la terre, est une interprétation qui se réfute elle-même. Les portes du Hadès n'ont rien à faire avec l'union mystique individuelle avec Christ dans le ciel. En Matth. xviii, comme nous l'avons vu,

il suffit de deux ou trois réunis au nom de Christ pour l'administration de la discipline avec autorité.

J'arrive aux Actes. Nous y voyons comment l'assemblée fut formée; il n'y avait pas encore de différence entre l'assemblée et les assemblées. Le Seigneur avait déclaré qu'il bâtirait son assemblée, et il le faisait. Nulle trace de l'idée que ce fût un devoir pour un homme de s'unir à une communauté de disciples. Un Juif, ou un païen aussitôt que Corneille fut appelé, était converti pour avoir part aux promesses et à la vocation de Dieu. Il était introduit (je ne soulève point ici de questions particulières sur ce sujet) par le baptême très certainement, non point dans quelque assemblée particulière. Dans quoi donc l'était-il? Dans L'ASSEMBLÉE; il était publiquement admis par les chrétiens; et maintenant, remarquez comment il est parlé au sujet de l'œuvre elle-même: « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. » Le Seigneur ajoutait. C'était son œuvre, et il ajoutait à l'assemblée. C'est là ce qu'il faisait du résidu réservé selon l'élection de grâce. Il ne rétablissait pas Israël; il les ajoutait à l'assemblée, la nation étant sur le point d'être retranchée. Ils étaient placés sur la terre dans cette position; aussi était-il évident que l'assemblée était sur la terre. Cela se faisait conformément à la parole, « il est mort pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. » Or, s'il s'agissait seulement d'une unité mystique, s'ils étaient croyants ils n'avaient pas besoin d'être rassemblés en un. Ils ne pouvaient pas être dispersés; leur unité, comme le traité nous le dit, était permanente et invariable. Pourtant Jésus s'est donné lui-même pour

les rassembler en un. Le fait que le baptême est le moyen par lequel ils étaient admis publiquement, rend impossible l'idée qu'ils dussent s'unir à une Eglise. L'Eglise avait mis publiquement sa sanction sur eux; elle les avait reçus, et ils avaient une place et étaient tenus de la prendre, partout où ils allaient, dans l'assemblée de Dieu. Nous pouvons maintenant examiner de quelle manière l'Eglise en agissait avec eux quand ils étaient inscrits : la première Epître aux Corinthiens nous apportera sur ce point une lumière divine.

Dans cette Epître il est important de remarquer, parce que c'est celle dans laquelle il est parlé d'une assemblée locale représentant pratiquement, sous certains rapports, toute l'assemblée de Dieu, que l'Epître est adressée à tous les croyants en tout lieu — à tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ. L'Epître a un caractère ecclésiastique, mais dans l'adresse qu'il trace, l'Apôtre a soin d'associer tous les chrétiens avec ceux de Corinthe. De là vient que si quelqu'un était retranché comme un méchant par l'assemblée de *Corinthe*, il était « dehors », c'est-à-dire, en dehors de toute l'Eglise de Dieu; non pas du corps de Christ, pour ce qui est de la vie, mais de l'assemblée sur la terre. Impossible certes de lire toute l'Epître sans voir que ce qui fut dit par l'Apôtre, et, en conséquence, fait par l'assemblée de Corinthe, était un acte valide pour tout le corps des saints sur la terre, et qu'ils sont tous considérés comme impliqués en lui, ainsi que d'ailleurs ils sont expressément mentionnés. Prétendre que l'individu retranché était seulement en dehors de l'assemblée particulière quand il en eut

été retranché, est une fausse interprétation d'un caractère aussi monstrueux que pernicieux : il en est de même si l'on explique les expressions de l'Apôtre « ceux de dedans », « ceux qui sont dehors », comme s'il voulait dire seulement dedans ou dehors relativement à un corps particulier (ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans ; ceux de dehors Dieu les jugera). C'est évidemment « de dedans » ou « de dehors, » *sur la terre*, et évidemment pas eu égard à une assemblée particulière : la différence est entre chrétiens et hommes du monde. En d'autres termes, les expressions de dedans et de dehors, s'appliquent à *toute* l'assemblée de Christ sur la terre ; c'étaient les fornicateurs de ce monde, ou quelqu'un appelé frère. A Corinthe, pour être de l'assemblée, il fallait qu'on fut de l'assemblée locale, à moins d'être en état de schisme : mais si on était de ceux qu'on appelait « frères », on était de l'assemblée, non pas parce qu'on s'était uni à ce corps particulier, mais parce qu'on était un chrétien non exclu par une discipline juste.

J'en viens maintenant au chapitre douzième qui rendra le sujet aussi clair que possible, et qui, tout en montrant qu'une assemblée locale, envisagée dans son association avec tous les chrétiens en quelque lieu qu'ils se trouvent sur la terre, représente pratiquement tous les saints et agit pour eux avec l'autorité du Seigneur si elle est réunie en son nom, fait voir cependant que l'Apôtre a dans l'esprit L'ASSEMBLÉE, et non *une* assemblée. « Mais un seul et même Esprit opère toutes ces choses distribuant à chacun en particulier ses dons comme il lui plaît. Car de même que le corps est un, et a plusieurs membres, mais

que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit. » Le traité nous dit : « Tout membre du corps de Christ forme une partie intégrante d'une grande église ou assemblée, dont la Tête est dans le ciel » (p. 24)... « L'Église universelle de Christ peut donc être envisagée, à juste titre, comme étant *une*, par rapport à Lui son Chef suprême dans le ciel, mais elle ne forme point une communauté sur la terre » (p. 24). Et encore, « sa vraie unité spirituelle a trait à son existence future et à son apparition en gloire » (p. 24). Dans un autre endroit, il nous est dit qu'« elle s'applique au corps mystique de Christ — à l'Église universelle; mais qu'elle s'applique aussi à une assemblée particulière de croyants » (p. 17). Or, j'affirme que le passage en question ne peut s'appliquer ni à l'une ni à l'autre, (sauf en tant que l'Église universelle elle-même est vue sur la terre) et s'applique seulement à cette dernière avec cette restriction. Le chapitre traite des dons spirituels, et la figure du corps n'est pas employée simplement en vue de notre union personnelle avec Christ (toute importante qu'elle est, et bien plus importante assurément que cette doctrine), mais en vue du Saint-Esprit descendu du ciel. L'Église universelle n'est point envisagée comme dans le ciel, dans son Chef, mais comme sur la terre dans ses membres; ils ont tous été baptisés de ce seul Esprit, pour faire un seul corps — les membres sont les dons. Tous sont membres et le Saint-Esprit distribue

comme il lui plaît. Où ces dons sont-ils exercés, et à qui appartiennent-ils ? Ils sont exercés sur la terre, c'est bien évident ; il n'y a pas d'évangélisation dans le ciel, ni de guérison de malades. Mais ils n'appartiennent pas à une assemblée particulière, mais à l'Assemblée ; et Dieu en a placé quelques-uns dans l'assemblée, d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, puis des dons de guérisons, etc. Rien ne peut être plus clair ou plus positif que cela ; ces dons sont exercés sur la terre ; ils sont placés dans l'assemblée ; ils n'étaient pas même tous exercés dans une assemblée, comme les apôtres pouvaient prêcher au monde. Les miracles pouvaient être opérés dans le monde, ou les guérisons y avoir lieu, mais c'étaient des membres du corps qui agissaient ; ils étaient placés dans l'assemblée. Ce chapitre fait voir de la manière la plus nette possible que, tandis que l'Écriture reconnaît positivement les assemblées locales dont nous avons déjà considéré les responsabilités et les actes, l'action du Saint-Esprit est envisagée comme formant une Assemblée sur la terre, et y agissant, et est envisagée *uniquement* comme sur la terre, — à l'exclusion de ce qu'elle sera dans le ciel, comme cela résulte évidemment de l'exercice des dons et de leur nature. Le point de vue tout entier sous lequel l'opération du Saint-Esprit est présentée dans l'Écriture, est nié par la doctrine du traité, comme l'est aussi vraiment la véritable nature d'une assemblée locale. Si Apollos enseignait à Ephèse, il enseignait quand il allait à Corinthe. C'était un chrétien, et par cela même il appartenait nécessairement à l'assemblée des chrétiens de Corinthe, parce qu'elle

était l'assemblée des chrétiens qui se trouvaient là. Cela n'empêche pas la discipline, mais rend la discipline valide pour toute l'assemblée de Dieu.

Si j'ouvre l'épître aux Ephésiens plus spécialement consacrée à l'instruction des chrétiens sur les privilèges les plus élevés des saints individuellement, ou de l'Eglise, je trouve la même vérité. « Vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit »; c'est-à-dire, Juifs et Gentils étaient réconciliés en un corps à Dieu par la croix : il croissait jusqu'à son plein résultat, mais il y avait sur la terre une habitation de Dieu par le Saint-Esprit. Ici le grand point c'est l'unité — un seul corps, un seul Esprit, une seule espérance. Mais où se trouve cela ? sur la terre. Les dons sont donnés à chacun selon la mesure du don de Christ. Après être monté en haut, Christ a donné des dons aux hommes — des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs, et des docteurs, *jusqu'à ce que nous parvenions tous, etc.*

L'état céleste futur se trouve donc, encore, exclu. Néanmoins nous devons garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix, car il y a un seul Esprit et un seul corps, la Tête étant montée en haut. Il a donné des dons — non pas dans *une* église; les apôtres et les évangélistes exerçaient leur ministère, les premiers en partie, les derniers exclusivement, dans le monde, et les apôtres évidemment n'appartenaient pas comme tels à quelque assemblée particulière. La notion impliquée par cette locution les *membres* d'une assemblée, est *entièrement inconnue à l'Écriture*. Elle est employée comme une figure, et en allusion au corps humain. Nous sommes comparés à un corps,

mais ce corps est le corps de Christ ; une assemblée n'est pas son corps, quoiqu'elle puisse en être la représentation locale. Je lis — « L'assemblée, qui est son corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. » (1).

Maintenant, que la confusion annoncée d'avance soit arrivée, c'est ce que je suis certainement le dernier à nier : confusion qui fait que l'on sent doublement la consolation de la promesse, — « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Mais toutes les fois que l'unité du corps sur la terre n'est pas reconnue, cela devient une simple association volontaire, agissant de soi-même. Ils ne peuvent prendre les Ecritures pour leur guide ; ils ont commencé par les nier dans le point qui établissait leur propre position. Nous sommes le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu. Hélas ! du bois, du foin, et du chaume ont été bâtis sur le fondement ; il s'est glissé des hommes pervers, et des loups sont entrés ; les ordonnances et le légalisme ont corrompu la chrétienté, mais tout cela n'altère point la vérité de Dieu. Dieu a tout vu d'avance et a pourvu dans sa Parole à la marche de l'obéissance, et à de la grâce pour elle. Et lorsque nous nions une vérité scripturaire, il se peut que nous soyons des

(1) Comparez aussi, 1 Tim, III, 15. C'est une chose monstrueuse de dire qu'une assemblée volontaire particulière, que des disciples chrétiens ont jugé avantageux de former, est la colonne et le soutien de la vérité, quoique une assemblée locale de chrétiens doive en cela aussi représenter l'Eglise, vérité qui ressort d'une manière frappante de ce passage ; pendant que, comme 1 Cor, XII, il fait voir que l'Apôtre en parlant d'une assemblée particulière, ne perd jamais de vue l'assemblée, et la considère toujours comme représentant celle-ci. Voyez un autre exemple remarquable de cela en Act. XX, 28.

chrétiens sincères, et que nous le fassions par préjugé et par ignorance, mais nous nous privons nous-mêmes de la bénédiction et du caractère de sanctification rattachés à la vérité. De même, là où l'unité de l'assemblée sur la terre est niée, les bénédictions qui s'y rattachent sont perdues pour ce qui concerne notre profit personnel, et ces bienfaits ne sont rien moins que l'action du Saint-Esprit sur la terre nous unissant à Christ comme ses membres, et agissant comme il trouve bon dans les membres ici-bas. Nier que l'assemblée soit souillée par la tolérance du mal, nier l'unité du corps sur la terre par la présence du Saint-Esprit, c'est détruire toute la responsabilité de l'une, et toute la bénédiction de l'autre, et dans ces points-là annuler la Parole de Dieu.

---

## LA SECONDE VENUE DE CHRIST.

---

Le Sauveur, avant d'aller à la croix, laissa comme dernière promesse à ses disciples ces paroles d'amour : « Que votre cœur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en (était) autrement, je vous l'eusse dit; je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai.

auprès de moi ; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi » (Jean xiv. 1-3). Ainsi l'espérance chrétienne n'est pas la propagation de la connaissance du Seigneur dans le monde entier ; elle n'est pas non plus notre propre délogement par la mort pour être avec Christ, mais c'est son retour pour nous prendre auprès de lui-même, afin que nous soyons avec lui, le Fils, dans la maison du Père. Espérance céleste et bénie !

En conséquence, lorsque les apôtres sur la montagne des Oliviers suivaient des yeux leur Seigneur qui montait au ciel, « voici, deux hommes, en vêtements blancs, se tinrent là à côté d'eux ; qui aussi dirent : Hommes Galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel ? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel » (Act. ii. 10, 11). Ils savaient bien qu'il y avait eu un départ réel et personnel de leur Maître ; et il est tout aussi certain que son retour sera réel et personnel. *Jésus reviendra du ciel*. L'incrédulité peut le nier ; mais l'incrédulité elle-même ne soutiendra pas qu'il s'agit d'une affaire secondaire. Ce retour changera aussitôt la face de l'Eglise, du monde et de toutes choses. Est-ce là quelque chose de secondaire ?

D'après cela, dans Act. iii. 19-21, Pierre invite les Juifs à se repentir et à se convertir, pour que leurs péchés soient effacés en sorte que, « leur dit-il », viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur ; et qu'il envoie Jésus-Christ, qui vous a été préordonné, et lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes les choses dont Dieu a parlé de tout temps par

la bouche de ses saints prophètes. Quoique le jour de la Pentecôte eût eu son accomplissement et que le Saint-Esprit eût été donné avec une puissance jusqu'alors sans exemple, quoique le monde n'eût encore jamais été témoin d'un tel amour, exempt d'égoïsme, parmi des milliers de croyants, comme il le voyait alors, l'apôtre montre que la pleine bénédiction d'Israël et de la terre, dépendait de la venue future de Christ du ciel. C'est la mission de *de Christ*, et non celle du Saint-Esprit, de rétablir toutes choses selon la parole prophétique, quoique, sans aucun doute, l'Esprit doit être en ce même temps répandu sur toute chair. Il y a plus : Christ sera envoyé, selon ces témoignages, non pour la destruction de toutes choses, mais pour leur rétablissement. Et ceci s'accorde exactement avec la vision d'Apoc. xix. xx, où Christ est représenté comme venant du ciel, puis comme régnant avec ses saints ressuscités, enfin, lorsque ce règne glorieux est terminé et que la terre et le ciel se sont enfuis, et alors seulement — comme jugeant les morts qui sont devant le grand trône blanc.

Les Evangiles, les Actes, les Epîtres et l'Apocalypse convergent tous vers le même point. Ce n'est ni la mort, ni la destruction de Jérusalem, qui constituent l'espérance révélée, mais le retour de Jésus. Le chrétien individuellement, comme l'Eglise, a le Saint-Esprit, et ce qu'il a à attendre, c'est Christ lui-même.

Ceux qui reculent le moment de sa venue trouvent leur prototype dans le méchant esclave de Matth. xxiv, 48. Et ce que notre Seigneur disait à ses premiers disciples, il le dit à tous : Veillez ! Et

il dit cela, non en vue de la mort, mais en vue de sa propre venue — de la venue de Celui qui est le vainqueur de la mort (Marc. xiii, 33-37). Car la vérité est que le Seigneur seul est l'Époux ; et ce à quoi nous sommes appelés, comme le présente la parabole des vierges (Matth. xxv), c'est à sortir à la rencontre de l'Époux. Telle est l'attente uniforme formée par les enseignements de notre Seigneur lui-même. Quant à sa portée morale, nous la trouvons dans Luc xii, 35 et suivants ; et nous la trouvons présentée, sous ce rapport, comme l'espérance constante du cœur ; le cœur est assuré qu'il vient, bien qu'il ne le soit pas quant au moment, et il l'attend continuellement de jour en jour. « Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées ; et vous-mêmes, soyez semblables à des serviteurs qui attendent leur Seigneur, quand il s'en reviendra des noces, afin que quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. »

Ai-je besoin d'insister sur la sagesse et la justice de Dieu dans tout cela ? Ce fut la Parole qui fut faite chair, et non l'Esprit. Ce fut ici-bas que Jésus souffrit pour les péchés, et que, par la grâce de Dieu, il goûta la mort pour tout. Il est glorifié dans le ciel ; mais certainement Jehovah est vivant, et sa gloire remplira toute la terre ; — ce n'est pas seulement que le monde entendra le message de sa grâce. Ainsi donc le conseil de Dieu (Ephés. i, 10), c'est « de réunir en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre en lui. » En attendant, le Saint-Esprit en est le témoin seulement, et non celui qui l'accomplit ; il est le sceau de la rédemption que Christ a opérée par

son sang, et les arrhes de l'héritage auquel nous aurons part avec Christ à sa venue.

D'après cela, nous apprenons par Rom. VIII, que la création elle-même, ruinée par le péché du premier Adam, est destinée à être affranchie par la victoire du dernier Adam. En attendant, elle soupire, et nous aussi, nous soupirons ; toutefois, nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ ; et nous ne soupirons pas moins parce que nous avons les prémices de l'Esprit ; « nous aussi soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la rédemption de notre corps. » Nos âmes ont déjà la rédemption en Christ, la rémission des péchés ; nos corps attendent la rédemption quand il reviendra ; et quand nous serons manifestés avec lui (Col. III, 4), la création alentour, quoiqu'elle soit nécessairement incapable de jouir comme nous des fruits de la grâce, sera elle-même affranchie de la servitude de la corruption, pour (jouir de) la liberté de la gloire des enfants de Dieu. »

Mais quoique nous trouvions la venue de Christ étroitement liée avec la marche, les joies, les afflictions, le culte, le service et les espérances des saints dans toutes les Epîtres de Paul (comme dans Rom. XIII, 12 ; 1 Cor. I, 7, 8 ; III, 13 ; IV, 5 ; V, 5 ; VI, 2, 3 ; XI, 26 ; XV, 23-55 ; 2 Cor. V ; Phil. I, 10, 11, 16 ; III, 20, 21 ; IV, 5 ; 1 Tim. VI, 14, 15 ; 2 Tim. I, 18 ; IV, 8 ; Tite II, 13 ; Hébr. IX, 28 ; X, 25, 37) ; toutefois, c'est dans les deux Epîtres aux Thessaloniens que nous voyons ce sujet le plus pleinement développé. La venue de Christ est-elle un thème trop élevé, trop abstrus pour des chrétiens spirituellement jeunes et peu instruits ? 1 Thess. I, prouve, au contraire, que

l'attente de Christ devrait se mêler aux sentiments de nos cœurs dès notre conversion. « Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils. » Ensuite, s'il y a des afflictions en servant les saints et des obstacles aussi de la part de Satan, quelle est pour l'ouvrier du Seigneur sa couronne de joie ? Est-ce quelque récompense actuelle ou quelque marque de souvenir ? Non ; « n'est-ce pas vous (qui l'êtes) devant notre Seigneur Jésus-Christ, à sa venue » (1 Thess. II, 19) ? Et encore, si un apôtre priait pour les saints, il désirait qu'ils abondassent de plus en plus dans l'exercice de l'amour, afin qu'ils fussent affermis « sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père à la venue de notre Seigneur Jésus-Christ avec tous ses saints » (1 Thess. III, 12, 13) ; combien une telle prière rapproche ce jour-là du cœur, répandant sa lumière sur la marche présente et sur les responsabilités de cette marche ! Puis encore, étaient-ils attristés, comme si quelques frères d'entr'eux, qui étaient morts, pourraient se trouver privés de la participation à la venue de Christ et à l'enlèvement à sa rencontre en l'air ? 1 Thess. IV dissipe pleinement les ombres ténébreuses de l'incrédulité, et montre que la vraie espérance n'est pas l'état de bonheur de l'âme séparée du corps, dans le ciel, mais l'association avec Christ quand il reviendra ; car « les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble, avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air. » Quant au monde, qui rejette Celui qui seul délivre de la colère, sa portion ne peut être que le jour du Seigneur, qui « vient

comme un larron dans la nuit » (1 Thess. v, 2, 3). » « Le jour » est la manifestation de la venue de Christ en jugement ; et « il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la face de toute la terre » (Luc XXI, 35) ; mais les chrétiens sont « fils de la lumière et fils du jour, » et ce jour-là ne les surprendra pas comme un larron.

La deuxième Epître aux Thessaloniens redresse l'âme quant à des craintes pour les saints vivants, comme la première avait corrigé l'erreur à l'égard de ceux qui étaient morts. La révélation du Seigneur du ciel sera une démonstration du juste jugement de Dieu — donnant du repos à ses saints, et rendant l'affliction à ceux qui les affligent (2, Thess. I, 5, 6, 7). Pourquoi donc s'effrayer de la fausse rumeur que le jour du Seigneur était venu avec ses terreurs et ses filets, — quelle que fût l'autorité imaginaire qu'on revendiquait pour elle ? Il les prie donc par la venue du Seigneur, laquelle doit rassembler les saints auprès du Seigneur dans le ciel, de ne pas être alarmés par l'idée que ce jour était présent. Car la vérité était que ce jour ne pouvait venir avant le moment où le mal à l'égard duquel le jugement devait agir, serait mûr et manifeste (2 Thess. II). Enfin, dans le chap. III, l'Apôtre prie le Seigneur de diriger leurs cœurs « à l'amour de Dieu et à la patience de Christ. » Quelle pensée bénie que, si nous attendons le retour du Seigneur, nous avons communion avec sa propre patience, nous attendons avec Lui, si nous l'attendons Lui-même.

Il n'est guère besoin d'ajouter que les Epîtres de Jacques, de Pierre, de Jean et de Jude, ne font que confirmer et étendre la même doctrine, et insister

sur elle, l'entremêlant aussi à la vie pratique de chaque jour. Voyez Jacq. v, 7-9; 1 Pier. i, 7, 13; ii, 12; iv, 5, 7; v, 4, 4; 2 Pier. i, 19; iii; 4 Jean ii, 28; iii, 2, 3; Jude 14, 24.

L'Apocalypse imprime d'une manière emphatique son cachet sur le tout. Nous lisons dans l'introduction : « Voici, il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux aussi qui l'ont percé; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Oui, Amen » (Apoc. i, 7). Que cela s'adapte bien à des visions de jugement ! La conclusion du livre est également appropriée et à sa place : « Et l'Esprit et l'Epouse disent : Viens. Et que celui qui entend, dise : Viens » (Apoc. xxii, 17). Telle est l'expression du cœur, de la part des saints individuellement et de la part de l'Eglise. Et en vérité, quelles autres paroles l'Epouse pouvait-elle faire entendre en réponse à Celui qui s'annonce comme « la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin ? » Remarquez aussi que l'Esprit, le divin Consolateur qui habite en elle, sanctionne et conduit l'appel fait à l'Epoux. Cher lecteur, si vous avez entendu la voix vivifiante du Sauveur, joignez-vous à ce cri. Il se peut que vous n'avez suivi Jésus que d'hier ou d'aujourd'hui; toutefois, ne craignez point : « Que celui qui entend, dise : Viens. » Mais si vous n'avez jamais connu sa voix, prêtez maintenant l'oreille, avant qu'il soit trop tard, à ces paroles pleines de grâce : « Que celui qui a soif, vienne; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. » Avez-vous un profond sentiment de vos besoins, de votre misère, de vos péchés ? — Avez-vous « soif » ? S'il en est ainsi, vous ne pouvez lui dire : Viens; mais vous pou-

vez venir vous-même à lui, et vous serez le bienvenu. Et même, si ce que vous sentez par dessus tout, c'est votre manque de sentiment, si seulement vous désirez recevoir de lui ce dont vous avez besoin et que vous ne pouvez trouver nulle part ailleurs, eh bien! écoutez encore : « Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. »

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, je viens bientôt. Amen! Oui, viens, Seigneur Jésus » (Apoc. xxii, 20)!

---

## INTRODUCTION A ÉSAÏE.

---

En lisant Math. i, ii, nous apprenons entre autres choses comment il faut se servir de la prophétie; mais nous y voyons aussi comment la traite l'intelligence charnelle : de sorte que ces chapitres nous présentent à la fois un modèle précieux et un avertissement salutaire dans nos méditations sur la parole prophétique.

L'évangéliste lui-même, sous la direction du Saint-Esprit, nous montre l'un des vrais usages de la prophétie. Dans le cours de ces deux chapitres, il rappelle à l'esprit, à diverses reprises, les paroles des prophètes, à mesure que l'accomplissement de ces paroles passe successivement devant lui. Dans le

chap. I il rappelle Es. VII, lorsque l'ange annonça à Joseph de quelle manière s'opèrerait la naissance de l'enfant. Dans le chap. II il cite Osée XI, quand il nous dit que Joseph dut emmener l'enfant en Egypte. Il en use de même pour Jér. XXXI, à l'occasion du massacre des petits enfants de Bethléem par Hérode. Et puis, après que l'enfant eut été ramené d'Egypte et conduit à Nazareth pour y demeurer, il résume, pour ainsi dire, l'enseignement de tous les prophètes en un témoignage qu'ils auraient tous rendu en commun en touchant un pareil sujet, et, comme en leur nom à tous, l'exprime en ces termes : « Il sera appelé Nazaréen. »

Cela, je le répète, fait ressortir un des usages selon Dieu des portions prophétiques de l'Écriture. Naturellement, je sais que tout cela se faisait dans l'évangéliste et par lui, par le moyen de l'Esprit de Dieu ; mais nous y voyons comment la Parole devrait être soigneusement conservée dans le cœur des saints, de manière à en sortir aisément et à sceller, comme avec l'autorité divine, événement après événement, à mesure qu'ils se présentent. C'est là un précieux exercice d'un esprit renouvelé ; c'est là juger de nous-mêmes ce qui est juste, c'est discerner le temps comme nous discernerions les apparences du ciel. (Luc XII, 56, 57.) Ce soin d'identifier ainsi, avec une sainte intelligence les anciens *oracles* de l'Esprit de Dieu avec les actes actuels de la *main* de Dieu, constitue une des formes de l'obéissance et du service de la foi et du culte.

Mais autre chose. Dans ces mêmes chapitres nous apprenons des hommes de l'Orient un autre usage de la prophétie. Ils l'avaient gardée dans leur cœur,

pourrions-nous dire, quoique prononcée depuis des siècles. Ils avaient attendu son accomplissement quoiqu'il tardât, sachant qu'il aurait lieu tôt ou tard. Ils en avaient vécu, selon que je puis m'exprimer encore, depuis le jour de Balaam jusqu'au jour de Christ, et dans leur estime ils lui avaient tout subordonné : car aussitôt que le vieil oracle est accompli et que l'étoile promise est apparue, ils obéissent à la vision céleste, et, conformément au signal qu'elle donne, entreprennent dans la foi et dans l'espérance un voyage tout nouveau pour eux.

C'était là assurément un autre pieux usage de la prophétie, un usage fort noble et fort beau, le meilleur et le plus élevé. Il est beau, comme nous l'avons déjà remarqué, de voir l'évangéliste lui-même, le cœur tout plein, par le Saint-Esprit, de souvenirs scripturaires, capable d'en faire usage et de les appliquer avec une sainte intelligence ; mais c'est une chose plus belle encore d'agir ainsi en payant de sa personne, sur la foi de communications scripturaires ou prophétiques. Tel est l'usage que firent en leurs jours Abraham et Daniel de la Parole de Dieu. Lorsque le jugement tout prochain de Solome est annoncé à Abraham, il agit aussitôt d'après ce qu'il venait d'apprendre, et intercède pour cette méchante cité à cause des justes qui pouvaient se trouver dans ses murs. Lorsque Daniel apprend par les livres prophétiques que les soixante années que devait durer la captivité arrivaient précisément à leur terme, il s'applique par la prière et par le jeûne à implorer les miséricordes de Dieu pour son pays et pour son peuple. C'est de cette manière que les hommes de

l'Orient que nous trouvons ici, se servent de la Parole de Dieu que les prophètes avaient laissée parmi eux, et c'est ainsi, bien-aimés, que nous devrions nous en servir. La Parole ne doit pas être dans l'intelligence comme une lettre morte, et il ne faut pas que la tête en soit plus occupée que le cœur et la conscience, quoique cette parole soit certainement de nature à en reprendre plusieurs; mais nous devons savoir l'appliquer et lui laisser prouver sa valeur.

Tout cela renferme de l'instruction pour nous; mais ces chapitres nous donnent aussi de saints et sérieux avertissements.

Les scribes de la cour d'Hérode possèdent l'intelligence claire et parfaite de la parole prophétique; ils sont capables de l'enseigner aux autres; elle est dans leur mémoire avec netteté et précision. Mais quoiqu'il en soit ainsi, quoiqu'ils puissent l'enseigner aux autres, ils n'en font point usage eux-mêmes. Spectacle solennel en vérité! Ils mettent les hommes de l'Orient sur leur voie de Jérusalem à Bethléem à la brillante lumière du prophète Michée, mais ils ne font pas eux-mêmes un seul pas sur cette route. Ils sont plutôt moralement dans la compagnie de ce Balaam qui avait fait entreprendre à ces mêmes hommes de l'Orient leur long voyage, de leur pays lointain à Jérusalem. Balaam, de même que ces scribes, et ces scribes de même que Balaam, étaient instruits de la voie de Dieu, mais elle demeura absolument sans influence sur eux. Balaam aimait le monde tout en annonçant le jugement qui devait l'atteindre, et ces scribes restèrent à la cour des rois quoique l'étoile brillât à Bethléem, conformément à la parole de Dieu à laquelle ils faisaient profession de croire et qu'ils prêchaient.

J'ai donc bien raison de dire que ces chapitres renferment un sérieux avertissement pour nos âmes, aussi bien que des instructions et des exemples encourageants. Il nous faut prendre garde que les Ecritures ne soient pas simplement un objet d'activité pour notre esprit, et veiller plutôt à ce que notre cœur et notre conscience, chacun à sa place, soient sous les effets de la lumière des oracles de Dieu.

Mais je continue.

Les prophètes parurent en Israël à l'occasion de la corruption de la sacrificature. Ils furent un moyen extraordinaire de grâce que Dieu, dans sa souveraineté, employa pour maintenir ses relations avec le peuple, quand eurent manqué toutes les institutions du système établi.

Les prophètes étaient, soit qu'ils *parlassent*, soit qu'ils *écrivissent*, les ministres de l'Esprit. C'est Samuel qui commence leur série régulière comme nous l'apprenons par Act. III, 24, quoique leur ministère eût été employé par fois antérieurement. Esaïe occupe cependant la première place parmi les prophètes qui *ont écrit*.

Ils étaient pour le peuple d'Israël ce que les évangélistes sont maintenant pour le monde. Ils censuraient ou demandaient qu'on changeât, qu'on se convertît. Ils invitaient à la repentance. Mais, parmi les traits qui les distinguent, le plus éminent c'est que l'*Esprit parlait par eux*. Ils n'étaient rien d'autre, rien de moins, rien de plus, que ce que le Saint-Esprit les faisait.

C'était là une haute et honorable distinction. Il n'en était pas ainsi de la sacrificature. Aaron et ses fils, sacrificateurs selon la loi d'un commandement

charnel, servaient dans leur charge en vertu du titre qu'ils tenaient de la chair. Ils n'étaient rien de moins ni de plus que ce que la chair les faisait. Ils étaient la postérité d'Abraham, et de la famille d'Aaron. Ils servaient dans la chair, et non dans la présence et l'énergie de l'Esprit. Dans les prophètes, c'est l'Esprit qui parle à Israël, quoique ce ne fût pas l'Esprit qui servît en Israël par les sacrificateurs.

C'était là certainement une distinction. C'était aussi un pas en avant dans le déroulement des voies de Dieu. C'était un important jalon sur la route que s'était tracée la sagesse divine pour la manifestation de ses desseins et de ses trésors.

Il y a plus. Par la parole de prophétie le Seigneur traite ses élus comme des *amis*. C'est là une vérité très précieuse. Dans l'Évangile de la grâce de Dieu, je sens que Dieu s'adresse à moi en tant que pécheur. Le salut de Dieu est annoncé, et moi, pécheur que je suis, je suis appelé à en prendre connaissance et à le saisir. Quand je lis les portions de l'Écriture relatives à la pratique, qui contiennent des exhortations, qui me donnent des conseils quant à ma marche et à ma conversation, m'instruisent des devoirs et des services que j'ai à remplir, et ont pour but de régler mon cœur, je me crois l'objet des soins de Dieu en vue de mon éducation et de ma préservation comme saint. Mais dans les Écritures prophétiques, j'ai lieu de me considérer comme un ami : le Seigneur me révèle ses secrets, il me traite comme quelqu'un qui a droit aux privilèges de l'intimité personnelle. A ce point de vue, quel merveilleux et

excellent caractère les écrits des prophètes ne revêtent-ils pas pour nous !

Ne sommes-nous pas, puis-je demander, enfants et frères dans les divins conseils de la grâce ? Oui, certes, et aussi serviteurs, adorateurs et héritiers. Mais au milieu de toutes ces relations, nous nous trouvons aussi amis. Béthanie nous offre, dans une grande mesure, le tableau de ces côtés divers de notre bénédiction. Là Marthe servait, là Marie adorait, et là aussi Lazare occupait la place d'un ami, assis à table avec son Seigneur comme en intimité personnelle avec Lui.

Abraham était l'ami de Dieu ; il est appelé ainsi dans la Parole, et Dieu lui communiqua ce qu'il allait faire, quoique cela ne concernât pas personnellement Abraham lui-même. Moïse parlait à l'Éternel face à face, comme un homme parlerait avec son ami. Jérémie parlait à l'Éternel de ses jugements, en lui exprimant son étonnement et ses difficultés au sujet de quelques-uns d'entre eux. David était assis devant l'Éternel comme Lazare. Moïse et Elie, quoique dans la gloire, étaient dans une intimité semblable, s'entretenant avec Jésus sur la Sainte Montagne, montrant ainsi de la manière la plus éclatante et la plus sûre, que l'intimité et l'amitié commencées sur la terre se continuaient dans le ciel.

Car, nous pouvons bien véritablement nous dire, bien-aimés, qu'il n'y a pas moralement une grande distance entre la terre et le ciel, ou entre la condition présente et la condition future des saints de Dieu. Sans doute, c'est dans l'avenir céleste que se trouve la perfection de ce que nous possédons maintenant en esprit ou en principe ; mais nous n'en

sommes pas moins entrés dès à présent dans la vie de l'éternité. Si dans le voyage d'Elie en 2 Rois II, Béthel vint après Guilgal, Jéricho après Béthel, et le Jourdain après Jéricho, le ciel vient, de la même naturelle manière, après le Jourdain. Le voyage eut ses stations. Elie alla de Guilgal à Béthel, de Béthel à Jéricho, de Jéricho au Jourdain et sur sa rive orientale, et de là au ciel. Mystérieuses voies dans la grâce surabondante du Seigneur qui nous disent toujours cette même intimité personnelle ! Le chariot d'Israël et sa cavalerie se rendaient auprès du prophète : Elisée avait été son compagnon de voyage jusque-là, et maintenant c'est la cavalerie céleste d'Israël qui le sera. Dans les jours anciens, l'Éternel dirigeait sa marche vers Sodome ; mais il a besoin de se détourner dans la direction de la plaine de Mamré pour communiquer à Abraham ce qui l'amenait là. Il en est précisément de même dans la prophétie. Le Seigneur est en marche vers le jugement du monde et les gloires du royaume qui doivent suivre ; mais il s'arrête en route pour faire connaître à ses élus ce qu'il se propose de faire. Il est possible que cela ne les concerne en aucune manière, ainsi qu'Abraham, comme je l'ai fait observer, n'était personnellement concerné en rien dans ce que l'Éternel allait faire à Sodome ou de Sodome. Le Seigneur lui en parla cependant, et même se détourna de son chemin, et s'arrêta pour le faire. C'était le privilège de la relation dans laquelle Abraham était avec Lui ; c'était le secret de Celui qui l'avait pris pour ami. « Car le Seigneur, l'Éternel ne fera aucune chose, qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes ses serviteurs » (Amos. III, 7.)

Mais je voudrais ajouter encore une autre remar-

que. Parfois la *personnalité* du prophète se montre. Nous sommes initiés aux exercices de son propre cœur, à mesure qu'il poursuit son sujet sous la main de Dieu. C'est là quelque chose de très heureux pour nous. Nos cœurs prennent plaisir à être ainsi rendus capables de comprendre les expériences de ces hommes privilégiés. Dans le livre de Jérémie, cette personnalité dont je parle apparaît et prédomine partout.

Il est presque superflu d'ajouter qu'il est fort bon dans l'étude des prophètes, de prendre connaissance de l'histoire ou des circonstances des temps dans lesquels ils exerçaient leur ministère, et cette connaissance, il nous faut naturellement la chercher dans les livres historiques de l'Écriture pareillement inspirés.

Il nous faut aussi remarquer soigneusement les citations faites dans le Nouveau-Testament du livre prophétique qui peut nous occuper, et considérer l'intérêt avec lequel le même Esprit qui fit jadis ces communications, les emploie là, dans quelle connexion il les place, et quelle application il en fait.

Je voudrais montrer en peu de mots comme ces remarques conviennent à *tous* les écrits prophétiques du Nouveau-Testament aussi bien qu'à ceux de l'Ancien ; mais je désire à présent consacrer un petit moment de plus à parler plus particulièrement d'Ésaïe, le premier dans la série des prophètes qui ont écrit — le premier, non dans l'ordre des temps, nous le savons, mais dans l'ordre des livres.

Lorsque nous nous disposons, par la grâce de Dieu, à méditer le volume des communications di-

vines que nous avons reçues du Saint-Esprit par le prophète que je viens de nommer, la première chose que nous avons à faire est de reconnaître l'étendue de chaque charge, de chacun des chants, dirai-je, dont le livre se compose; de découvrir, j'entends, de nous rendre bien compte nous-mêmes, où chaque partie commence et où elle finit. Et comme direction générale dans cette recherche, je voudrais faire remarquer que la gloire ou le royaume, sous une forme ou sous une autre, se trouvera à *la fin*, et les reproches adressés au peuple sur la corruption, les menaces du jugement et choses pareilles, au *commencement*. Naturellement il y a des exceptions à cette règle, mais c'est une indication dont on se trouvera bien de tenir compte.

Quant aux matières générales, aux sujets que traite Esaïe, nous trouverons, je crois, les cinq suivants d'une manière bien distincte; ou du moins ces cinq époques successives dans l'histoire de la terre, sont envisagées par le prophète, généralement, dans toutes les parties de sa prophétie, mais sous une grande variété de formes et de connexions.

1° Les temps mauvais, les jours de la corruption en Israël, soit dans le temps même du prophète, soit en d'autres temps.

2° Le jugement de cette corruption par l'Assyrien ou par d'autres.

3° Le siècle présent « les temps des Gentils », l'intervalle durant lequel Israël n'est pas reconnu.

4° La crise, comme on l'appelle quelquefois, « les temps de la fin », la dernière des soixante-dix semaines de Daniel, où Dieu a affaire de nouveau avec

Israël, et prélude au jugement final de la terre et des nations.

5<sup>e</sup> La gloire, ou le royaume qui suit cette crise ou ce jugement, époque désignée communément par le millénium (1).

Tels me semblent être, d'une manière générale, les sujets traités par Esaïe, les périodes successives qu'il considère. En s'en occupant, il introduit très certainement et de toute nécessité, le Messie ainsi que le résidu ou les élus d'Israël préservés dans les jours de jugement; mais l'Eglise n'apparaît nullement : elle était un mystère caché en Dieu, et non le sujet de la prophétie. Les prophètes, comme je l'ai déjà fait observer, avaient été suscités par suite de la corruption et de l'infidélité de la sacrificature. (v. 1 Sam. I-VII; Act. III, 24;) et c'est à eux et par eux que sont révélés et communiqués les conseils divins concernant Israël, et la terre et ses nations. Mais le mystère caché en Dieu, et qui constitue un conseil divin qui ne concerne point Israël, ni la terre et ses nations, comme tels, ne leur fut pas révélé comme il est maintenant révélé par l'Esprit aux apôtres et aux prophètes du Nouveau Testament. (Eph. III, 4-9).

Mais que je fasse remarquer encore qu'en lisant Esaïe, nous devons nous attendre à le voir parfois passer complètement par-dessus le long intervalle actuel, ou, ainsi que le Seigneur s'exprime, « les temps des Gentils. » Car il rattache son propre jour

(1) Ces deux dernières époques sont appelées par tous les prophètes, puis-je dire, « le jour du Seigneur ». Car ce jour là agit d'abord par le jugement, ensuite par le *gouvernement*. Il embrasse la crise et le royaume. Précisément comme le jour naturel qui d'abord juge les ténèbres en les repoussant de la création, et ensuite la gouverne le temps qui lui est assigné.

ou le jour de la corruption en Israël sous l'Ancien Testament, à la crise, ou « jour du Seigneur » ; — c'est-à-dire, la première à la quatrième des cinq époques que j'ai comptées. On dirait que c'est une histoire non interrompue qu'il écrit ; et cependant les parties en peuvent être séparées l'une de l'autre par des siècles nombreux et d'étranges et étonnantes révolutions sur la terre. Mais, dans le sens *moral*, tout cela est dans une merveilleuse harmonie : car lorsque, au jour de la crise, le Seigneur reprend ses voies avec Israël, il le retrouve précisément dans le même état de corruption qu'il était au commencement : *chronologiquement*, Israël forme de nombreuses générations ; *moralement*, il n'en forme qu'une.

En outre, en Esaïe, comme dans les autres prophètes, il nous est donné de suivre l'œuvre de l'*Esprit* de Dieu à l'égard des âmes, aussi bien que celle de la *main* de Dieu à l'égard des circonstances où se trouve le peuple. Je puis dire même que ces deux côtés des choses pénètrent nécessairement tous ses écrits : mais on y trouvera une grande et belle variété dans la manière de les traiter et de les présenter, et sans que d'ailleurs il y ait la moindre confusion. D'ordinaire on lit Esaïe, il m'est permis de le supposer, comme si son volume n'était qu'une masse de matières difficiles à distinguer ou à ramener à quelque ordre, — quoique on y voie briller beaucoup de lumière, et qu'on y découvre révélées bien des anticipations merveilleuses de l'avenir. Tout cela a réjoui et guidé les élus de Dieu dans tous les âges, et les a fortifiés dans la foi et l'espérance : mais tout cela n'est point rendre justice à ce précieux ouvrage de l'*Esprit* de Dieu, ce n'est point l'apprécier d'une manière digne

de lui. Car la lumière de Dieu qui rayonne dans ses pages est une lumière sûre, et la voix de Dieu qui s'y fait entendre ne rend que des sons certains et d'un parfait accord. Il faut que le lecteur cesse de ne considérer ce livre que comme une masse confuse de matériaux, ou bien dans son travail de méditation sur lui, il ne lui rendra pas une pleine justice, non plus qu'il ne se la rendra à lui-même.

Je me propose tout simplement de diviser ce livre en ses différentes parties, telles que j'ai cru les voir et que j'ai déjà appelées chants ou charges : chacune d'elles est comme un souffle distinct de l'Esprit de sagesse et de révélation, de l'Esprit de vérité, du Saint-Esprit. Puis, après avoir ainsi séparé les sections l'une de l'autre, je donnerai un titre à chacune, selon que la section peut elle-même le suggérer naturellement.

Une réflexion que je désire ajouter encore, car j'en sens la vérité, c'est qu'il est tout particulièrement opportun et utile pour l'édification, de méditer la vérité prophétique au temps actuel, temps certainement d'une grande signification. Le monde marche rapidement à grands pas vers ce comble d'orgueil et d'iniquité qu'ont annoncé d'avance tous les prophètes et qui doit être jugé au jour du Seigneur, avant que la gloire puisse être révélée et le royaume établi (1). Mais la gloire n'en sera pas moins révélée et le royaume n'en sera pas moins établi ; car la terre

(1) La chrétienté, en ces temps des Gentils, s'étant corrompue précisément comme l'a fait Israël avant elle, sera amenée sous cette action judiciaire du jour du Seigneur. L'Apocalypse constitue expressément le grand témoignage de ce fait. De même que les anciens prophètes, elle traite de la corruption, du jugement, et de la gloire.

entière, toute corrompue qu'elle sera, passera à travers la crise dans la gloire. Dieu jugera ; mais son jugement sera à purification, et non à destruction : la terre lui survit. C'est ce dont l'arc-en-ciel est le gage, l'arc-en-ciel de Gen. ix, et de Apoc, iv et x — deux portions du divin volume bien éloignées l'une de l'autre, qui se réunissent pour tenir le même langage de miséricorde et de salut envers cette terre que Dieu donna au commencement aux enfants des hommes, et qu'il aime encore si bien lui-même. Voici en effet ce que nous lisons : « Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égaie, que les champs s'égaient, avec tout ce qui est en eux. Alors tous les arbres de la forêt chanteront de joie. Que la mer bruie avec tout ce qu'elle contient, et que la terre avec ceux qui y habitent fassent éclater leurs cris ; que les fleuves frappent des mains, et que les montagnes chantent de joie, au devant de l'Eternel. » (Ps. xcvi., xcviij.) Alors il sera dit à l'Eternel, au Créateur, et aussi de Lui, dans les paroles d'un autre psaume : « Envoies-tu ton Esprit, elles sont créées, et tu renouvelles la face de la terre. Que la gloire de l'Eternel soit à jamais ; que l'Eternel se réjouisse en ses œuvres ! » (Ps. civ).

J'ajoute maintenant ce dont j'ai déjà parlé, une espèce d'index ou « une table des matières », décrivant les parties diverses dans lesquelles, à ce qu'il m'a paru, on peut diviser ce grand et précieux écrit de l'Esprit de Dieu.

On y trouvera indiqués dix-huit sujets distincts ; et une remarque intéressante à faire, c'est que chacune de ces divisions est citée dans le Nouveau-Testa-

ment, (1) le Saint-Esprit apposant ainsi une seconde fois son sceau, si c'était nécessaire, à ses propres révélations faites des siècles auparavant.

## LES SUJETS.

	Chapitres.
1. La préface.....	I.
2. Le Jour du Seigneur.....	II — IV.
3. La Vigne.....	V.
4. Le Trône de la Gloire Judiciaire.....	VI.
5. La Confédération ; ou, Emmanuel et les enfants.....	VII — IX, 7.
6. L'Assyrien.....	IX, 8 — XII.
7. Le Foulage des Nations.....	XIII — XXVII.
8. Les Cinq Malheurs.....	XXVIII — XXXV.
9. L'Intermède Historique. . . .	XXXVI — XXXIX.
10. Israël à Babylone.....	XL — XLVIII.
11. Jésus et Jérusalem.....	XLIX.
12. Jésus ressuscité et le Résidu... .	L — LII, 12.
13. La Croix et ses Vertus.....	LII, 13 — LV.
14. Le Résidu manifesté.....	LVI, LVII.
15. L'éducation d'Israël pour le royaume... . . . . .	LVIII — LX.
16. Les deux Avènements.....	LXI — LXIII, 6.
17. Prière d'Israël et réponse du Messie.....	LXIII, 7 — LXV.
18. La Conclusion.....	LXVI.

J'ajouterai maintenant une note sur chacune de ces divisions ; mais simplement dans l'espérance d'aider le lecteur à découvrir, si c'est nécessaire, la pensée principale qu'elle renferme.

(1) L'intermède historique n° 9, peut faire exception — et encore c'est à peine une exception ; car c'est un morceau d'histoire, et non un chant prophétique proprement dit.

## NOTES.

Le chap. I contient tous les principaux sujets du livre — la corruption, le jugement et la gloire, ou le royaume; il signale aussi le résidu et le siècle présent ou la parenthèse des Gentils. C'est pour cela et parce qu'il est complet par lui-même, que je l'appelle « la préface. »

Chap. II-IV. — Ici le royaume, sous la figure d' « une montagne », est anticipé au commencement et présenté dans quelques-unes de ses gloires à la fin. Mais la corruption et le jugement n'en constituent pas moins la grande matière de cette charge. Toutefois le résidu y apparaît un moment. (Ch. III, 40). L'état de vertige, qui, d'ordinaire, dans les voies de Dieu, précède la destruction, est décrit chap. III, 4-9. Le jugement de Dieu est désigné par le nom qu'il a ordinairement dans l'Écriture « le jour du Seigneur », et en conséquence je le donne pour titre à cette section.

Chap. V. — Cette figure d'une vigne est employée dans le même sens par le Seigneur en Math. XXI. Nous trouvons ici la corruption et le jugement — le jugement comme à présent durant « les temps des Gentils »; mais il n'y a aucune allusion au royaume, ce qui est tout à fait extraordinaire : précisément comme c'était très extraordinaire que le Seigneur parlât de sa mort, sans parler aussi de sa résurrection. Le titre de « la vigne » se présente nécessairement de lui-même.

Chap. VI. — Ce trône-ci est un trône de jugement ou de gloire judiciaire. Cela ressort du chapitre lui-même comme aussi des allusions qu'il y est fait

dans le Nouveau Testament. (Voyez Math. XIII; Jean XII; Act. XXVII.) On peut dire que le prophète représente en un sens le résidu. Il fait la même expérience que Jean en Apoc. I. Ici, comme dans le chap. III, l'état de vertige précède aussi la destruction. Cette portion est naturellement appelée, « le trône de gloire. »

Chap. VII.—IX 7. Ici nous voyons l'incrédulité en Israël suivie aussitôt du jugement. Mais les confédérations de leurs ennemis doivent être finalement toutes dissipées, (ce dont il est donné un gage immédiat) un résidu doit être réservé et élevé, et la gloire dans le royaume réalisée. Emmanuel et ses enfants mystiques en sont le signe certain. Des signes ou des gages analogues sont donnés dans la Genèse. (Voyez aussi Osée I.) C'est est une chose toute naturelle d'appeler cette charge « la Confédération, ou Emmanuel et les enfants. »

Chap, IX, 8—XII. — Nous apprenons ici qu'après plusieurs châtiments plus légers, Israël (non pas Juda) est finalement châtié de Dieu par l'Assyrien. (2 Rois XVIII.) Mais l'Assyrien lui-même est jugé — son orgueil et sa folie sont décrits d'avance. La chute de l'Assyrien mène toutefois au royaume; et cela montre que l'Assyrien n'est pas seulement celui qui a fait Israël captif, comme dans les temps anciens, mais est l'ennemi d'Israël dans les derniers jours, comme on le voit en Michée V, 5. (Comp. ch. X, 22, et Rom IX, 27—XI, 40, et Rom. XV, 42.) En conséquence cette section est bien appelée « l'Assyrien. » Le royaume ou la gloire, est *célébré* dans le ch. XII, comme en Ex. XV — il avait été plutôt *décrit* dans le chap. IV.

Chap. XIII — XXVII. — Ceci nous présente le jugement ou le foulage (pour employer le langage prophétique) de toutes les nations qui s'étaient mêlées des affaires du peuple de Dieu; et cet acte de jugement ouvre la voie à la délivrance d'Israël et au royaume. Il faut considérer les conquêtes de Nébucadnetsar dans les jours anciens, comme des gagestypiques de de ces jugements nationaux des derniers jours qui introduisent ainsi dans le royaume. Les chap. XXV—XXVII montrent dans le résidu des exercices d'âme, et des principes de vérité qui conviennent à une époque et à une action telles que celles-là. La chrétienté ayant eu à faire avec le Seigneur d'Israël, comme ces nations avaient eu à faire jadis avec Israël lui-même, doit avoir sa place et sa part dans ces jugements. (Voyez l'Apocalypse). Le titre « le foulage des nations » s'indique de lui-même pour cette charge.

Chap. XXVIII—XXXV. — Différente des charges qui précèdent, celle-ci ne s'adresse pas aux nations, mais au peuple de Dieu. Les malheurs sont successivement prononcés sur Samarie, — sur Jérusalem — sur les enfants revêches qui prenaient *conseil* de l'Egypte — sur ceux qui descendaient en Egypte pour avoir du *secours* — et ensuite, mais non jusqu'à ce moment-là, en cinquième et dernier lieu, sur celui qui fourrage Israël, le grand ennemi des derniers jours. Mais graduellement, à mesure que nous avançons à travers ces malheurs, la délivrance promise et la joie se dessinent plus pleinement — jusqu'à ce qu'à la fin tout est gloire, fruit béni de la promesse. Nous l'appelons simplement « les cinq malheurs ».

Chap. XXXVI—XXXIX. — Voici « l'intermède historique. » Nous l'avons dans les livres historiques, —

non, cela va sans dire comme un épisode à cette place là, mais comme partie intégrante du sujet principal. (Voir 2 Rois et 2 Chroniques.) Nous savons que l'Écriture renferme des paraboles historiques, aussi bien que des paraboles fictives. Elles portent le nom d'« allégories » en Gal. iv : et jecrois que les fragments d'histoire de ces chapitres-ci sont des allégories. Mais je n'en dis pas davantage, sauf ceci que je désire ajouter. L'écrit d'Ezécbias est comme le cantique chanté à la Mer-Rouge, comme le cantique de Débora, le cantique d'Anne, les lamentations de Jérémie, et le cantique de Marie en Luc I : c'est à dire, qu'il a un deuxième sens. Sa maladie, a de même un deuxième sens, — comme le naufrage de Jonas, le joug de Jérémie, le mariage d'Osée, ou la ceinture de Paul.

Chap. XL-XLVIII. Dans cette section de la prophétie d'Ésaïe, Israël, le peuple de Dieu, est vu comme à Babylone; et la chose étant ainsi, Dieu, le Seigneur d'Israël, est présenté par le prophète comme faisant trois choses.

1° Il plaide sa propre cause avec Babylone et ses idoles, les convainquant de leurs crimes et les confondant.

2° Il plaide sa propre cause avec son peuple qui est là à Babylone, lui faisant des reproches et l'instruisant.

3° Il plaide la cause de son peuple avec Babylone, le délivrant de cette prison de fer.

C'est une action parfaite. Telle fut pareillement la marche que Dieu suivit jadis lorsque son peuple était en Égypte, comme nous le voyons en Ex. i-xv. Et ce sont là des images des voies de Dieu dans et avec ce

monde où se trouvent ses élus. Nous appelons simplement cette partie « Israëli à Babylone. »

Chap. XLIX. — Dans ce magnifique chant du prophète, on entend le Messie réciter sa propre histoire, depuis le sein de la Vierge jusqu'au trône du royaume. Mais Sion, comme si elle avait écouté ce récit, se plaint d'avoir été oubliée, ne se trouvant pas à sa place dans cette histoire. Le Messie répond à cette plainte par de bonnes paroles et des paroles consolantes. Je puis donc appeler ce chapitre « Jésus et Jérusalem. »

Chap. L-LII, 12. — Ici le Seigneur, comme ressuscité, récite sa propre histoire comme depuis le temps de la fin de Matth. XXIII, lorsqu'il met de côté Israël (en sortant de Jérusalem) jusqu'au jour de sa résurrection où Dieu le justifia. Puis, en conséquence de cette histoire, il conseille et instruit le résidu, son Israël, au milieu des nations : et sous l'effet de cet enseignement le résidu est conduit sur le terrain de la grâce et de la vérité. Une grande partie de la doctrine de l'Épître aux Romains se fait entrevoir ici. On y anticipe le jour de la délivrance ; le titre de « Jésus ressuscité et le résidu » semble bien approprié à cette section.

Chap. LII, 13-LV. — Dans celle-ci, c'est la croix, ou Jésus crucifié, que considèrent alternativement Jéhovah et le véritable Israël — Israël au jour de sa foi et de son réveil. Et sur l'autorité de la croix, l'Esprit s'adresse à Jérusalem pour lui faire entendre le langage des plus riches promesses, et aux pécheurs pour ouvrir devant eux les voies les plus larges de la grâce : tout cela nous disant, comme nous le savons, à quelles merveilles de grâce et de gloire la croix peut

servir de fondement. Cette charge n'a pas le caractère général des autres, et ne traite pas de la corruption, du jugement, et de la gloire. Elle a plutôt son objet propre et peut être justement appelée « la croix et ses vertus. »

Chap. LVI, LVII. — Celle-ci peut se diviser en trois parties.

1. La nation est sommée de produire du fruit pour Dieu d'une manière convenable à l'alliance sous laquelle elle est ; et des bénédictions sont promises aux étrangers et aux eunuques s'ils veulent se joindre au Dieu d'Israël. (LVI, 4-8.)

2. L'iniquité de la nation pleinement démontrée, les bêtes des champs (les empires Gentils) sont invitées à venger sur elle la querelle de Dieu. (LVI, 9-LVII, 13.)

3. Au milieu de la nation apostate, le résidu est manifesté sous des traits d'une très grande beauté morale. (LVII, 13-21.)

Nous apprenons, incidemment, que quelques membres du résidu seront martyrisés, comme il est dit dans le Psaume LXXIX, et dans l'Apocalypse.

C'est la matière générale dont traite Esaïe que nous avons ici, mais nous donnons à cette section le titre de : « Le résidu manifesté. »

Chap. LVIII-LX. — Nous pouvons diviser ces chapitres en cinq parties :

1. La nation, par le commandement de Dieu, est solennellement sommée de reconnaître ses péchés (LVIII) ;

2. Le résidu se rend à cette sommation. Il s'identifie avec le péché de la nation, comme Esdras, Néhémie, Daniel et d'autres, en leur jour (LIX, 4-15) ;

3. En réponse, le Seigneur se prépare à rétablir son Israël ainsi que toute l'Écriture, puis-je dire, nous l'enseigne (LIX, 15-20);

4. L'Éternel s'adresse alors au Messie comme dans les termes de la nouvelle alliance (LIX, 24);

5. Alors vient la description en détail de la dispensation glorieuse du royaume (LX).

Titre : « L'Éducation d'Israël pour le royaume. »

Chap. LXI-LXIII, 6. — Je crois qu'un jour de vengeance eût accompagné le premier avènement du Seigneur s'il eût été reçu; elle serait tombée alors sur les oppresseurs Gentils d'Israël. Mais le Messie ayant été rejeté, la vengeance n'a pas été exécutée, ni Israël délivré. Et maintenant, lorsque la vengeance viendra, comme ce sera le cas au second avènement, les Juifs devront y avoir leur part. Ainsi ils se sont attiré des maux à eux-mêmes, comme nous faisons tous parfois, et comme ils l'ont fait auparavant quand ils cheminaient par le désert. En conséquence, leur marche vers le royaume, dans les chapitres LXII, LXIII, est différente de ce qu'elle aurait été, comme dans le chap. LXI. Le Seigneur s'associe des sentinelles comme nous voyons dans les Psaumes et en Luc. Voyez d'autres sentinelles chap. LII, 8. Nous pouvons appeler cette charge « Les deux avènements. »

Chap. LXIII, 7-LXV. — Ces chapitres nous offrent un exemple des exercices de cœur du résidu, qui sont décrits avec tant d'étendue dans les Psaumes. Ils forment un appel et une réponse, comme entre le résidu et Jéhovah-Messie. L'Esprit a retracé ces expériences de saints de Dieu comme les livres chrétiens le font si habituellement de nos jours. Car le

résidu se compose des saints de cette époque-là ; seulement ils portent le nom de « résidu » parce qu'ils sont le reste préservé du jugement de la nation pour les bénédictions du royaume. Cette charge constitue un dialogue, et nous lui donnons pour titre : « Prière d'Israël et réponse du Messie. »

Chap. LXVI. — Ce dernier chapitre, de même que le premier, renferme toutes les matières qui font en général le sujet des charges d'Ésaïe : la corruption de la nation, le jugement, la préservation d'un résidu élu, la gloire ou le royaume, et « les temps des Gentils. » « La miséricorde » et « le jugement » composent ici alternativement le sujet. (Ps. CI, 4.) Mais, au verset 19, il présente l'évangile de *la gloire*, comme d'autres parties de l'Écriture nous donnent l'évangile de Canaan (Héb. IV), l'évangile de la *vocation céleste*, comme elle est maintenant pour nous (Héb. IV), l'évangile du royaume (Math. XXIV, et Apoc. XIV). On peut rapprocher Zach. XIV de ce chapitre-ci, et le discours de Paul à Athènes (Act. XVII), de son premier verset. Cette charge, étant complète en elle-même, comme le chapitre premier, nous l'appelons simplement « la conclusion, » comme nous avons appelé celui-là « la préface. »

Ces notes sont très courtes. J'ai désiré qu'elles le fussent autant que possible, mais qu'elles servissent pourtant à faire ressortir dans chacune de ces charges, au moins quelque-une de leurs pensées principales. Je ne me suis proposé rien de plus que de donner une table des matières du livre d'Ésaïe, et

ensuite un léger aperçu, d'après mon jugement, de leur portée et de leur signification générales.

#### CONCLUSION.

J'ai donc désiré et entrepris de faciliter un peu et de rendre plus profitable l'étude de ce premier des prophètes qui ont écrit, comme je puis appeler Esaïe.

Ce n'est qu'un petit service dans cette voie que cet article a rendu ; mais quelle délicieuse tâche que de faire ressortir les gloires et les perfections de l'Écriture précisément au temps où nous sommes ; car aujourd'hui l'insolence de quelques hommes dépasse toutes limites , et leur manque de cœur est égal à leur insolence. Comme il faut qu'ils prennent peu souci des pauvres gens sans instruction , qui marchent dans la crainte de Dieu à la lumière de la foi et dans les consolations de l'Esprit , pour attaquer tous les fondements de leur paix et envoyer leur âme flotter à l'aventure ! Et quelle insolence d'Amalécite n'est-ce pas que de s'avancer et de braver ainsi la gloire à sa propre face ! car le volume sacré est-il autre chose, je le demande, que, sous une forme différente, une colonne de nuées (la demeure de la gloire) qui accompagne le camp des élus en marche à travers le désert de ce monde ? La gloire n'y demeure-t-elle pas ? L'Écriture n'est-elle pas un dépôt, un tabernacle, de gloires morales innombrables ? Et n'est-ce pas son heureuse affaire d'illuminer le sentier de l'Israël de Dieu d'aujourd'hui ? N'est-elle pas tout cela ? Et s'il en est ainsi, n'est-ce pas une insolence d'Amalécite que de s'avancer, et de la braver à sa face, en résistant au camp de Dieu qui

met sa confiance en elle et qui marche à sa lumière.  
(Ex. xvii.)

Quel solennel procès doit avoir le Seigneur avec ces hommes, quand nous lisons à la fin de ce chapitre une déclaration comme celle-ci : « Parce que la main a été levée sur le trône de l'Éternel, l'Éternel aura la guerre contre Amalec d'âge en âge. »

Et tout cela c'est de fait l'iniquité qui doit signaler les derniers jours du monde de l'homme : c'est le cœur des enfants de l'homme s'exerçant à cet esprit qui doit mûrir l'audacieuse incrédulité de « la bête » et de ses confédérés ; car ils combattront contre le Cavalier et son armée quoique venant du ciel, comme jadis Amalec combattit contre Israël quoique la colonne de gloire brillât en ce moment sur lui. (Apoc. xix.) Mais nous chantons encore, et nous continuerons de chanter :

Comme le Livre saint respandit de clarté !  
Il ressemble au soleil qui, plein de majesté,  
Proj. tte autour de lui sa royale lumière,  
Eclaire l'univers, et n'a rien qui l'éclaire.

---

## FRAGMENTS ET PENSÉES.

---

### 2 CHRONIQUES, XX.

Ce sont des circonstances d'épreuves et de difficultés extérieures que nous trouvons dans ce chapitre. Il n'y est point question de combat intérieur, qui souvent est réellement de l'incrédulité et la puissance non jugée de la chair. Ce n'est point là la vraie guerre du chrétien. Dans l'Écriture le combat est la

puissance du mal contre nous, parce que nous sommes avec Dieu et que nous le savons. C'est, ou bien l'agression du chrétien poussant plus loin sa prise de possession de la bénédiction et faisant des conquêtes pour le Seigneur; ou bien, c'est la violence des assauts de l'ennemi contre nous, parce que nous sommes du côté de Dieu. Mais le véritable combat chrétien ne consiste jamais simplement dans l'expérience du péché en nous, quoique elle ait pu être aussi tristement réalisée. Nous avons tant été tous sous la loi que souvent c'est avec une extrême difficulté que nous nous remettons de ses effets : elle est toujours prête à rentrer.

Là où les voies de Dieu sont comprises plus simplement selon sa pensée et sa parole, nous trouvons un immense déploiement des forces de Satan qu'il fait avancer pour attaquer les saints de Dieu et les chasser de leur place de bénédiction. C'est ainsi qu'Israël nous apparaît ici environné d'ennemis; mais il rechercha l'Éternel, et la manière dont *l'Éternel* fit tourner à bénédiction ces circonstances mêmes est ce qui a principalement frappé mon esprit et m'amène à dire ces quelques mots. Nous avons droit en effet, à cause que nous savons ce que Dieu est, d'être parfaitement certains qu'il n'y a pas un assaut du diable contre nous, à la suite duquel nous ne devons être plus bénis que jamais, si notre œil est fixé sur le Seigneur. « Croyez-en l'Éternel notre Dieu, » dit Josaphat, « et vous serez en sûreté; croyez ses prophètes et vous prospérerez. » La bénédiction viendrait, par la bonté de Dieu, lors même qu'il n'y aurait pas la confiance paisible qui lui est due; mais il est clair que comme ses enfants ce n'est pas là ce que nous désirons.

Nous devons désirer de jouir de ce que Dieu nous donne dans ce dessein. Cette scène est destinée à nous enseigner une grande vérité. Quand l'adversaire a réuni contre nous des forces considérables, que nous ne voyons pas d'ouverture pour échapper, et que nous ne pouvons imaginer de quelle manière elles doivent être défaites, si notre œil seulement est simple dans la confiance de l'amour du Seigneur, nous avons le droit d'entrer dans ce qui paraît être la bataille avec des cantiques de joie. Et ce n'est pas simplement comme Israël après qu'il eut traversé la Mer-Rouge, lorsque c'en fut fait de tous ses ennemis, mais nous avons le privilège, même quand nous allons commencer la bataille, de pouvoir chanter comme si la victoire était gagnée. La bataille dont il s'agit ici est une des quelques batailles où ils ne frappèrent pas un coup. De quelle immense douceur n'est-ce pas, que Dieu se charge si manifestement de notre cause, qu'il n'y ait pas de notre part à frapper un seul coup ! C'est une chose pénible d'avoir personnellement à blesser quelqu'un, et c'est une grande miséricorde quand Dieu fait bien plus que répondre à la confiance qu'il inspire et que l'ennemi est défait sans que nous combattions. L'intention de Dieu est que notre premier sentiment soit celui de l'épreuve, mais que notre meilleure pensée soit celle de *ce que Dieu est pour nous*, et de ce qu'il éprouve à l'égard de ceux qui réunissent toute leur force pour écraser, si c'était possible, la gloire du Seigneur dans les pauvres pécheurs qui ont été l'objet de son choix. Puissent nos cœurs être tournés vers lui ! La vallée à travers laquelle nous avons chanté avant la bataille, est la vallée par laquelle nous retournerons en chantant

encore, et enrichis de plus de trésors que nous ne saurions en porter.

---

Une alliance est un principe de relation avec Dieu sur la terre ; des conditions établies par Dieu, sous lesquelles l'homme doit vivre avec lui. Il est possible peut-être que le mot soit employé d'une manière figurée ou par accommodation. Il est appliqué aux détails de la relation de Dieu avec Israël, mais strictement parlant, il n'y a que deux alliances, l'Ancienne et la Nouvelle. L'Ancienne fut établie à Sinaï. La Nouvelle est faite aussi avec les deux maisons d'Israël. L'Évangile n'est point une alliance, mais la révélation du salut de Dieu. Il proclame le grand salut. Nous jouissons à la vérité de tous les privilèges essentiels de la nouvelle alliance, son fondement étant en Dieu ; mais nous en jouissons dans son esprit et non quant à la lettre. La nouvelle alliance sera établie formellement avec Israël dans le millénium.

---

2 Cor. iv, 40, 41 ; v, 40. — « Le corps a une place importante dans les exhortations de la parole de Dieu. L'homme extérieur doit, aussi bien que l'homme intérieur, être témoin pour Christ. On a beau dire : quoique je suive les habitudes du monde, mon cœur n'y est pas ; la vérité est que, si on jouit de Christ, les choses qui ne portent pas son cachet, tombent comme des feuilles fanées. Il en est ainsi du genre de vie, de l'ameublement, des habitudes, etc., aussi bien que de notre extérieur. Seulement il nous faut être patients à l'égard des autres, et donner à la vérité le temps de se développer et d'agir.

## 4 COR. XI.

Il y a quelque chose de profondément touchant dans le motif que met en avant notre Maître, au sujet de la Cène, quand Il nous invite à la célébrer « en mémoire de Lui. » C'est un acte commémoratif, un acte qui montre qu'Il est *Lui-même* pour nous l'objet d'une affection personnelle : « Faites ceci en mémoire de moi. » Je suis convaincu que nos âmes sentent combien la doctrine est pauvre, eu égard à la vérité telle qu'elle nous est présentée en rapport avec la *personne* de Jésus. Ce qu'il y a de plus doux dans cet acte, c'est de le faire en mémoire de *Lui*. Puissions-nous tous nous souvenir de Jésus tout le long du désert, et sympathiser avec Lui dans sa mort et dans ses souffrances ! C'est là notre vraie place vis-à-vis de Lui. Et Lui, puisse-t-Il regarder à nous, ses pauvres rachetés — pécheurs que nous sommes, tout en étant sauvés — et dire à son Père : Il y en a quelques-uns, rassemblés en mon nom, qui se souviennent de moi ! C'est là pour Lui de la joie, un véritable rafraîchissement pour son cœur. Il peut ainsi s'associer à notre joie, au souvenir de ce qu'Il a fait pour nous. Il y a dans cette affection qu'on Lui porte, dans ce souvenir qu'on garde de Lui, une douceur et une assurance qui ne se trouvent pas dans la simple connaissance de la doctrine. Très souvent on rencontre beaucoup d'amour pour le Seigneur, là où il y a peu d'intelligence de la vérité. Nous ne pouvons pas célébrer la cène d'une manière intelligente, sans voir l'amour de Christ.

---

Ce ne sont pas les difficultés qui nous arrêtent dans notre course chrétienne, c'est notre manque de foi.

Si nous avons communion avec Celui qui ne bronche point, notre chemin sera toujours bien dressé.

Le plus sûr moyen d'honorer Jésus, c'est de suivre ses pas.

Quand la gloire de Christ remplit notre cœur, nous désirons marcher en Lui; quand sa Personne occupe nos affections, nous désirons être avec Lui, là où Il est.

Le vrai caractère de notre espérance, c'est d'être « toujours avec le Seigneur ». Ceux qui voient tout premièrement dans l'arrivée de Jésus la fin de leurs tribulations, ne peuvent dire : « Viens », que par un sentiment d'égoïsme.

Un pareil sentiment ne trouvera que confusion en la venue de Celui qui dit : « Je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi ».

Si donc nous avons bien saisi le caractère de notre espérance, nous désirerons Christ dans la proportion de notre attachement à Lui-même.

Il est naturel à ceux qui gémissent avec toute la création sous le péché et ses conséquences (la mort, la souffrance, l'épreuve, etc) de soupirer après la délivrance; mais il faut plus que la délivrance au cœur qui s'est attaché à Jésus : il lui faut la pleine et parfaite jouissance de son objet. C'est ce que nous aurons quand nous Le verrons tel qu'Il est

Il en est du service comme de l'espérance: tout

service qui n'est pas le fruit d'un amour dévoué pour Celui qu'on sert, n'est autre chose que du légalisme ou de la propre justice.

Mais un secret qui doit nous réjouir sans nous faire honneur, c'est que, en dépit de tous nos manquements et de tous nos mauvais motifs, Dieu prend toujours soin de sa propre gloire.



## CANTIQUE.

Seigneur, qu'au milieu de ce monde  
Où comme Toi je dois marcher,  
Je puise en Ta grâce profonde  
La grâce de ne point broncher.

Lorsque, fatigué de la vie  
Qui n'est que trouble et vanité,  
Je désirai Ta Bergerie  
Pour vivre de réalité,

O bon Berger! Ta voix si douce  
Ne tarda pas à m'appeler ;  
Ton cœur qui jamais ne repousse,  
Me dit : Viens! et je dus aller.

Je dus aller, car Ta voix tendre  
Sait si puissamment inviter,  
Qu'après tout il faut bien se rendre,  
Quand même on voudrait résister!

J'allai donc, et je t'en rends grâce,  
O mon Jésus, car où trouver  
Tant d'amour et tant d'efficace,  
Tant de pouvoir pour me sauver ?'

Mais maintenant que je possède  
 Un salut qui ne manque pas,  
 J'ai pourtant besoin de Ton aide  
 Et du sûr appui de Ton bras.

Oui, j'ai besoin que Tu m'apprennes  
 A vivre comme Tu vécus,  
 Et que toujours plus Tu m'amènes  
 A ne servir que Toi, Jésus !

J'ai besoin, pendant le voyage,  
 D'éviter tout chemin aisé,  
 De ne porter que Ton image,  
 A Toi, le divin Méprisé !

Seigneur, que ma règle constante  
 Soit de T'honorer tous les jours,  
 Et que durant ce temps d'attente.  
 Je sache aussi veiller toujours !

P. C.

---

« Je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. »

# REMARQUES SUR L'APOCALYPSE.

## CHAPITRE X.

Quelques-uns se rappelleront une ressemblance déjà remarquée entre l'ordre des sceaux et l'ordre des trompettes. Lorsque nous arrivons au sixième, dans l'une et l'autre série, il y a une interruption de l'espèce la plus intéressante. Nous avons vu qu'après le sixième sceau il y eut un épisode, non de jugement, mais de grâce — Dieu intervenant en faveur de l'homme, après la plus signalée des convulsions parmi les hommes et les choses sur la terre ; et non-seulement cela, mais les puissances mêmes des cieux furent aussi ébranlées. Puis nous avons vu Dieu nous montrant qu'au milieu du jugement, il n'oublie pas d'être miséricordieux ; car il y a le scellement d'un nombre complet choisi dans les douze tribus d'Israël, et de plus, il y a la preuve claire et touchante que les pauvres Gentils ne sont pas oubliés. Ainsi, quand le prophète regarde, il voit une grande foule que personne ne pouvait dénombrer, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient évidemment délivrés

par la grande bonté de Dieu et sortaient de cette terrible tribulation qui est encore à venir. Or, au chap. ix, nous avons eu la sixième trompette, et, comme correspondant à ce que nous avons vu pour les sceaux, il y a une interruption entre elle et la septième, qui est annoncée seulement chap. xi, 15. La vision décrite est d'un caractère bien marqué et, en considération des visions qui accompagnent les trompettes, bien extraordinaire. Un ange puissant qui paraît être le Seigneur lui-même descend du ciel. C'est ainsi que nous avons vu dans un précédent chapitre l'ange sacrificateur devant l'autel d'or, donnant efficace par des parfums aux prières des saints, lesquelles il offrait à Dieu. Et personne ne s'imaginera, je suppose, que Dieu confie ce service du sanctuaire céleste à une simple créature quelconque. Dans l'Ancien Testament, Jéhovah a occasionnellement revêtu une forme angélique : et comme ce livre nous ramène en grande partie aux sujets dont traitent les Ecritures juives, ce peut être là une des raisons pour lesquelles Christ prend ainsi la forme angélique. Comme avant que les trompettes sonnassent, l'ange qui donnait le signal général a été vu sous un caractère *sacerdotal*, c'est revêtu de puissance qu'il apparaît ici, préparant la voie du *royaume*. En conséquence, il est entouré de tout ce qui est de nature à faire ressortir sa majesté.

« Et je vis un autre ange puissant, qui descendait du ciel, revêtu d'une nuée. » La nuée, comme se le rappellera quiconque est familiarisé avec les idées et les termes scripturaires, était le signe bien connu de la présence de Jéhovah. Lorsque le sang de l'Agneau eut été répandu et qu'Israël fut conduit hors du pays de servitude, Dieu lui-même marchait devant eux comme l'ange de l'alliance, et la nuée en était la forme visible ou le témoignage (Exode XIII, 21 ; XXIII, 20, 23 ; XL, 36, 38 ; Nom. 1). L'ange que nous avons ici, présente bien des caractères qui semblent indiquer la présence même du Seigneur, revendiquant son droit à la possession du monde entier. Vous pouvez vous souvenir d'un exemple remarquable dans le Nouveau-Testament lui-même, au temps où fut donnée en petit la préfiguration du royaume qui vient. Qu'est-ce donc qui rendait témoignage de la présence immédiate de Dieu ? et qu'est-ce qui faisait trembler Pierre et Jean, tout habitués qu'ils étaient à la compagnie de Jésus et aux merveilleux effets de sa puissance ? « Ils eurent peur comme ils entraient dans la nuée, » parce que la nuée était le signe particulier et connu de la présence de Jéhovah. Ici donc, je crois que ce n'était pas une simple créature, mais le Créateur lui-même qui prenait la forme d'un ange. Cela pourrait bien aussi représenter le Seigneur se retirant, si l'on peut ainsi par-

ler, de tout ce qui eût été de nature à le lier manifestement et directement avec son peuple, et cela pour une raison fort solennelle. Son peuple, pendant la durée des trompettes, est supposé avoir perdu — mais pas entièrement toutefois — sa séparation distinctive, et s'être plongé dans le monde ; en sorte que Dieu, moralement, ne pouvait pas reconnaître d'une manière publique sa relation avec Israël. En Hébr. xi, il est dit de certains croyants que Dieu ne prit point à honte d'être appelé leur Dieu. Hélas ! il est des saints dont Dieu *aurait honte* d'être appelé leur Dieu. Il n'en était pas ainsi des premiers patriarches, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : Dieu était leur Dieu. Il ne se nomme jamais Lui-même le Dieu de Lot. Cela donne sérieusement matière à penser, et nos cœurs doivent veiller contre quoi que ce soit qui pourrait rendre Dieu honteux de s'appeler *notre* Dieu. Il a été déjà fait allusion à ceci, quand nous avons remarqué que dans cette série, il n'est jamais parlé du Seigneur comme de l'Agneau, parce que le peuple de Dieu se sera mélangé à un si haut point avec les incrédules. Lorsque ces jugements tomberont, les saints seront tristement plongés dans le monde, de telle façon qu'une grande partie des châtimens tombera à la fois sur eux et sur lui. Souvenez-vous aussi que le Seigneur nous fait connaître les chutes de son peuple afin que nous soyons avertis

par elles. Qu'il est triste de se servir de la prophétie relative à l'infidélité, dans le but de justifier celle-ci, et d'attribuer à la providence de Dieu les effets de notre incrédulité!

Au temps des trompettes il y a un sinistre silence relativement au peuple de Dieu. Il y a tout juste, chap. ix, 4, une allusion au fait qu'ils sont exemptés du tourment qui frappe les apostats; mais c'est là le seul trait distinctif qui se rapporte à eux jusqu'à la parenthèse des chap. x et xi. Si vous appliquez les sceaux et les trompettes à l'histoire passée du monde, la signification en est si claire que la plupart des chrétiens sérieux se sont accordés sur les points principaux. Constantin introduisit le christianisme par la force des armes. La conséquence de ce fait fut l'immense renversement du paganisme, avec des témoignages indirects de miséricorde; et le septième sceau fut suivi d'un silence d'environ une demi-heure dans le ciel. Il n'y eut pas là d'attente illusoire. Dieu savait que, loin que le monde devînt réellement meilleur par cet étonnant changement, tout se terminerait par les effroyables conséquences de l'abus, de la corruption et du mépris de la grâce. Le vaste corps qui avait échangé l'idolâtrie contre la profession du christianisme mûrirait pour le jugement. Ici, le résultat immédiat est l'apparition de ces trompettes. Et puis que voyons-nous? Dieu a honte de

la chrétienté ; le ciel est maintenant dans le silence et pourtant nous savons qu'il y a de la joie pour un pécheur qui vient à repentance. La chrétienté est devenue, extérieurement au moins, un borbier de formes. Et où est le rocher du salut ? Hélas ! une fois encore, il n'est rien estimé. C'est en connexion avec cela, me semble-t-il, qu'il n'est plus parlé du Seigneur Jésus dans son caractère de Fils de l'homme, et bien moins encore dans celui de l'Agneau. S'il apparaît ici, c'est sous une forme angélique. De même que précédemment, et afin qu'on le distinguât de tous les autres d'une façon particulière, il tenait l'encensoir devant l'autel d'or, ainsi que nous le voyons ici « revêtu d'une nuée » — le signe de la gloire de Jéhovah ; « et l'arc-en-ciel sur sa tête, » c'est-à-dire le gage de l'alliance invariable de Dieu avec la création. « Son visage était comme le soleil. » Le soleil est toujours le symbole de la gloire suprême en gouvernement, et le visage de cet ange est dit être semblable au soleil. Il en fut de même sur la sainte montagne (Math. xvii, 2), et lorsque Jean vit de nouveau son Seigneur à Patmos (Apoc. i, 16). « Ses pieds comme des colonnes de feu (vers. angl.) » sembleraient indiquer que la solidité représentée par « la colonne » s'unit au complet et final jugement, si constamment figuré par le « feu. » Il pose son pied gauche sur la mer, qui représente les

masses informes en dehors de cette partie du monde qui est favorisée d'un témoignage et d'un gouvernement divins, et sur laquelle il pose son pied droit. En d'autres termes, c'est le droit universel du Seigneur sur les hommes, sur le monde. C'est une déclaration publique de son droit, non par rapport à l'Eglise, mais par rapport à la terre : pas encore son investiture comme Fils de l'homme, mais une action d'un caractère providentiel, qui implique la reprise d'un témoignage préparatoire à l'acte par lequel il va bientôt se saisir de la domination universelle.

Maintenant, il y a un pas de plus à faire. Ce n'est plus comme au chapitre v, Dieu assis sur son trône et tenant dans sa droite le livre scellé, puis l'agneau ouvrant le livre, comme Celui qui a vaincu pour le faire. Et comment a-t-il vaincu ? Par la mort. Ce n'est pas par une force humaine que l'homme de Dieu est vainqueur. Les victoires qui brilleront avec le plus d'éclat, sont celles qui auront été jetées, pour ainsi dire, au moule de la mort du Seigneur Jésus. Dans le cas de l'homme si pauvre, si faible, il y a la vie d'abord, et la mort ensuite, parce que par nature nous sommes morts dans nos fautes et dans nos péchés ; mais dans le cas du Seigneur Jésus, il y a premièrement la mort, et ensuite la vie de résurrection, et tel est le modèle que doit réaliser la foi du chrétien.

Notre vie tout entière comme croyants, devrait s'exercer en conformité avec la croix même qui a opéré notre salut ; car la croix est pour nous la puissance de Dieu tout le long du chemin (Gal. vi). C'est Dieu qui nous a donné de souffrir, après quoi vient pratiquement la puissance ; mais celle-ci ne vient peut-être jamais qu'après que l'on a plus ou moins éprouvé la faiblesse et la souffrance (2 Cor. xii ; xiii, 4). Un homme ne saurait remporter de victoires chrétiennes, tant qu'il n'a pas pris place dans la nudité et l'abaissement devant Dieu. Il faut qu'il soit anéanti d'une manière ou d'une autre, et heureux sommes-nous, si nous sommes anéantis dans la présence de Christ ; car si ce n'est là, il nous faudra être anéantis par devant nous-mêmes, si l'on peut ainsi dire, et peut-être par devant les autres. Toutefois, au chap. v, Christ ouvre le livre qui était inintelligible à toute pensée d'homme, et il nous montre, par le moyen des sceaux, certains jugements de Dieu qui sont si peu en dehors des événements providentiels ordinaires, que nous les aurions à peine tenus pour des jugements, si Dieu ne nous eût ainsi dévoilé leur véritable caractère. Mais l'Agneau déploie tout, et nous voyons Dieu à l'œuvre pour introduire le royaume du premier-né et mettre l'Héritier en possession effective de l'héritage.

Dans le chapitre que nous étudions, il y a

une différence. Ce n'est pas un livre scellé que nous avons, mais un livre ouvert : et c'est aussi, d'une façon emphatique, un petit livre. Il n'y a rien de mystérieux dans l'affaire. Il se fait ici un grand changement dans l'Apocalypse. Au lieu de consister comme ci-devant, en événements qui étaient l'œuvre secrète de la main invisible de Dieu, c'est une manifestation de sa puissance et de son conseil à l'égard de son peuple. Tout devient parfaitement clair. Ce ne sont plus des sauterelles emblématiques ayant un roi (cf. Prov. xxx, 27), ni d'étranges chevaux et cavaliers extrêmement nombreux, etc. C'est maintenant l'action ouverte, rapide et décisive de Dieu. Voilà ce qui constitue, je crois, la différence entre les deux livres. Le premier était dans la main de Dieu, et scellé, de sorte que nul ne pouvait l'ouvrir, excepté l'Être béni qui a tout souffert pour la gloire de Dieu. Ici, il s'agit d'un livre ouvert, que le prophète prend de la main de l'ange, et immédiatement après nous n'avons plus les figures secrètes ou énigmatiques des premières visions, mais le temple, la sainte cité, les nations la foulant aux pieds — tout cela comme preuve évidente que Dieu agit sur les Juifs. Nous avons vu précédemment le sceau appliqué sur un certain nombre pris dans chaque tribu d'Israël, dispersé, je pense, dans le monde entier. Mais ici (ch. xi, nous arrivons à un cercle plus restreint, où les

dispensations de Dieu sont concentrées sur Jérusalem : le sanctuaire, l'autel, les adorateurs, les deux témoins, etc., et où aussi elles sont si clairement exposées, qu'il n'y a pas à se tromper sur ce que Dieu entend par elles. La Bête, comme telle, paraît également ici, en opposition terrible et sans déguisement contre Dieu et ses serviteurs. Et évidemment le Seigneur Jésus montre que le temps approche auquel Il doit prendre toutes choses en main. Ce livre-ci est donc un livre ouvert, parce que tout ce qu'il contient est parfaitement simple ; et c'est un très-petit livre, parce qu'il ne s'applique qu'à un temps fort court et à un cercle fort restreint.

« Et il cria à haute voix comme un lion qui rugit ; et quand il cria, les sept tonnerres firent entendre leurs propres voix. Et quand les sept tonnerres eurent parlé, j'allais écrire, et j'entendis une voix du ciel, disant : scelle les choses que les sept tonnerres ont prononcées et ne les écris point » (vers. 3-4). « Le lion rugira-t-il dans la forêt, s'il n'y a quelque proie ? Le lionceau jettera-t-il son cri de son gîte, s'il n'a pris quelque chose ?... Le cor sonnera-t-il par la ville, sans que le peuple en soit tout effrayé ? ou y aura-t-il dans la ville quelque mal que l'Éternel n'ait fait ? Car le Seigneur ne fera aucune chose qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes ses serviteurs. Le lion a rugi : qui ne craindra ? Le

Seigneur l'Éternel a parlé : qui ne prophétisera ? » (Amos III). Je ne puis considérer ce passage du prophète juif, que comme jetant du jour dans ses divers points, sur la vision que nous examinons. De plus, dans l'Ancien Testament, le tonnerre est toujours l'expression de l'autorité de Dieu en matière de jugement. Nous sommes appelés à écouter cette déclaration terrible des jugements de Dieu. Jean était sur le point d'écrire, mais une voix du ciel le lui défend. Il ne devait pas communiquer les détails de ce que Dieu allait maintenant faire. Mais l'ange « leva sa main droite vers le ciel et jura par Celui qui est vivant aux siècles des siècles, lequel a créé le ciel... qu'il n'y aurait plus de délai, mais qu'aux jours de la voix du septième ange, quand il sonnera de la trompette, le mystère de Dieu sera aussi terminé, comme il a été déclaré à ses esclaves les prophètes. » (vers. 5-7).

En général, on se fait une idée extrêmement vague de ces mots « qu'il n'y aurait plus de temps. » Beaucoup s'imaginent que cela signifie que le temps serait alors tout près de finir et l'éternité de commencer. Mais ce n'est pas du tout là le sens, et cet exemple montre combien il est important de chercher la lumière auprès de Dieu. Le sens est que Dieu ne laisserait pas davantage le temps couler, avant d'intervenir dans le cours de ce

monde. Ce n'est pas que l'éternité dût tout-à-coup commencer, mais qu'il n'y aurait *plus de laps de temps*, avant les dernières somimations de Dieu au monde et l'introduction d'une dispensation nouvelle, dans laquelle il agira d'une manière ouverte avec les hommes sur la terre. Depuis la réjection et l'ascension du Seigneur Jésus-Christ, les hommes — « ses concitoyens » — ont envoyé après lui une ambassade, disant, au moins dans leurs cœurs : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » Telle a été toujours la voix du monde depuis que Christ s'en est allé dans un pays éloigné. Le désir réel de l'homme est de se débarrasser de Christ, et, en général, l'homme croit qu'il en est débarrassé. Aussi n'est-ce pas étonnant qu'il n'aime pas à entendre parler de son retour en puissance et en gloire ; car l'Écriture déclare expressément, que Christ doit juger l'homme, et l'homme n'aime pas à paraître devant son juge. De là vient qu'il éloigne autant que faire se peut, la pensée de la venue de Christ pour juger le péché et les pécheurs. Le Seigneur donne à entendre ici, que sous peu, un terme sera mis au délai actuel. Tout le temps que Christ est loin, à la droite, il y a suspension de jugement. Mais Dieu sympathise profondément avec son peuple dans la souffrance qu'il endure pendant l'intervalle de la réjection de Christ, et maintenant il ne permettra plus qu'un pareil état

de choses se continue davantage — de sorte qu'il y a des signes et des témoignages évidents que le Seigneur vient pour agir contre ses ennemis. L'ange puissant jure qu'il n'y aurait plus de nouveau délai — non pas avant l'éternité, mais avant le jour du Seigneur. L'espace ou délai, dont il est ici parlé, c'est le jour de l'homme, et quand celui-là finit, le jour du Seigneur commence, jour qui, dans l'Écriture, n'est jamais confondu avec l'éternité parce qu'il a une fin, tandis que, cela va sans dire, l'éternité ne peut jamais finir. La force réelle de l'expression, considérée sous toutes ses faces, est donc « qu'il n'y aurait plus de délai. » Et remarquez les paroles du verset suivant : « Mais qu'*aux jours* de la voix du septième ange, quand il sonnera de la trompette, le mystère de Dieu sera aussi terminé, » etc. Ceci contredirait d'emblée la pensée que l'éternité doit suivre immédiatement après. Au contraire, après ceci, vient en plein le millénium ; après le millénium, une courte période, et ensuite l'éternité. Quelquefois les âmes sont empêchées d'entrer dans la vérité de Dieu, par un seul petit mot, et je crois que tel a été le cas pour ce passage. Souvent, lorsqu'un léger point est éclairci, des monceaux de difficultés disparaissent.

Dieu mettra un terme au délai actuel : « le mystère de Dieu » sera alors terminé. Ceci me

paraît signifier le secret par lequel il a permis à Satan d'avoir sa voie propre, et à l'homme aussi; c'est-à-dire, cette chose étonnante de voir prospérer le mal et fouler aux pieds le bien. Dieu, sans doute, réprime le mal jusqu'à une certaine mesure, en partie par le moyen du gouvernement humain et en partie par ses propres dispensations providentielles. Et, en vérité, c'est une immense grâce qu'un tel frein soit posé à la malice de ce monde; car sans cela, qu'advierait-il là où, au milieu même de répressions providentielles de Dieu, la méchanceté est si souvent triomphante, et la piété si souvent jetée à terre? Toutefois il y a une influence du mal qu'aucun gouvernement ne peut déraciner, et le bien qui existe est contrefait, en sorte qu'il n'y a que peu ou point d'influence. Voilà ce qui nous paraît si mystérieux, lorsque nous connaissons Dieu et savons combien Il hait le mal. Mais cela va bientôt finir. Dieu est près de porter la main contre tout ce qui est contraire à Lui-même, d'introduire tout ce qui a été promis dès le commencement et de mettre le sceau de son approbation sur tout ce qui aura été fait selon Lui. Et cela, Il va le faire par son Fils. Celui que l'homme a méprisé et rejeté, est celui-là même que Dieu enverra pour mettre fin à la confusion actuelle et ranger toutes choses dans un ordre resplendissant de sainteté et d'harmonie.

Il ne faut pas confondre « le mystère de Dieu, » avec le mystère de sa volonté (Eph. 1, 9). Ce dernier est celui qui a toujours été près de son cœur, car il renferme non seulement la gloire de l'Eglise, mais celle de Christ. Il est « selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en Lui-même ; » il n'y a personne qui l'ait suggéré. C'est le fait de sa propre volonté. Et quel est le mystère de sa volonté ? « Qu'en l'administration de la plénitude des temps, il réunit en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieus que celles qui sont sur la terre, en Lui. » Toutes ces choses que Satan a maintenant dispersées, seront réunies en un, sous Christ. Alors la bonté et la vérité se rencontreront, la justice et la paix s'entrebaiseront. Ceci est vrai du croyant dès à présent, pour autant qu'il s'agit de sa réconciliation avec Dieu. Satan insinue bien ceci : Comment serait-ce vrai, en présence de tant de mal au dedans ? C'est là une chose qui pénètre droit à la conscience de l'homme qui doute de Dieu, et même de celui qui craint Dieu, s'il regarde à lui-même. Quand je regarde à moi, de pareils doutes peuvent bien s'élever, mais jamais si je regarde à Christ. Christ seul a titre pour me donner du repos devant Dieu. Christ seul peut dissiper les vagues et les vents. Satan a dressé l'homme contre Dieu en toute manière, même contre la bonté qui

procède de Lui ; mais Dieu ne veut pas permettre que cela dépasse une certaine limite. Quoiqu'il soit permis à Satan, par son opposition, de traverser les plans de Dieu dans le temps actuel, cependant toutes les voies dans lesquelles Dieu a agi sur la terre depuis le commencement, sont destinées à triompher, et à triompher toutes ensemble à la fin (Osée II, 21-23). Ainsi l'homme a été établi en Adam, le gouvernement a été mis entre les mains de Noé, l'appel de Dieu a été donné à Abraham, il y a eu la longue et patiente épreuve de la loi, et finalement, il y a la mission de son Fils et de son Esprit. Toutes ces choses, pour ainsi dire, sont des courants émanés de Dieu et qui ont coulé à travers cette terre. Ils ont été corrompus ou repoussés par l'homme dès le commencement, et par la puissance de l'ennemi, les hommes abuseront de ces dispensations mêmes de Dieu, pour amener la conspiration la plus audacieuse et la plus fatale que le monde ait jamais vue — Satan et l'homme associés contre Dieu, qui permettra à tout ce mal de jaillir et alors y mettra fin par le jugement. C'est là la consommation du mystère.

Mais ce qui est appelé « le mystère de sa volonté, » n'est pas le sujet de la prophétie. Christ sera le chef de toute bénédiction et assemblera toutes choses en bénédiction réunie, sous sa propre primauté, toutes les choses

que Satan se sera efforcé de gâter. Tout ce que Dieu créa originairement était simplement placé dans une condition d'innocence ; mais ce que le Seigneur Jésus-Christ opérera à la fin, la réconciliation de toutes choses, sera ce à quoi Satan ne pourra pas porter atteinte. Toutes choses seront réunies en un , en Christ le Chef. Laissez-moi encore établir un autre point. Dans ce mystère de la volonté de Dieu, nous ne sommes pas seulement appelés à être bénis *sous* Christ, mais afin de posséder en plein le caractère de la bénédiction, nous sommes bénis *avec* Lui ; c'est ce que nous avons dans l'épître aux Ephésiens. Nous ne sommes pas une espèce d'héritage pour Christ, mais nous sommes cohéritiers avec Lui. Dans ce grand mystère de Dieu, en Christ, il y a deux pensées — la primauté universelle de Christ, et l'union de l'Eglise avec Lui. Pour nous, il n'y a rien de pareil à l'idée que nous devons être réunis en un sous la puissance de Christ ; mais *toutes les choses* qui furent jamais, sont destinées à être réunies sous sa primauté, et, pensée merveilleuse ! l'Eglise est appelée à partager toute cette gloire avec Lui. Ce n'est pas ce qui appartient à Christ comme personne divine, mais ce qui lui revient comme prix de la rédemption, et cette œuvre même lui donne le droit de conférer cette gloire à quiconque Dieu veut. L'Eglise est unie comme le corps, et l'épouse de Celui

qui est Seigneur de tout. Elle est l'Eve du second Adam. En Ephés. v, Paul traite particulièrement la dernière partie de ce sujet. Christ doit se la présenter à Lui-même l'Eglise glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. Le grand mystère, ici dévoilé, c'est la proximité, l'amour, l'intimité de la relation d'époux à épouse entre Christ et l'Eglise.

Dans l'épître aux Colossiens, vous avez la même chose rapportée (Col. II, 2) : « Pour la connaissance du mystère de Dieu (et du Père et de Christ) » (vers. ang.). Ces derniers mots ont été insérés sans autorité, et quand on essaie de corriger l'Écriture, on ne fait que l'endommager. Il est parlé en Colossiens, chap. I, (vers. 26), d'un certain grand mystère. Le terme mystère, signifie un *secret*; ce peut ne pas être un secret maintenant, mais ce mot indique que la chose en question en a été un. Où il y a quelque chose qu'on ne comprend pas, on est porté à dire : « c'est un mystère. » Mais dans l'Écriture ce terme désigne une vérité que Dieu a tenue cachée, mais qui ne l'est plus désormais; quelque chose que les saints ne connaissent pas comme hommes, ou comme Juifs, mais que Christ devait leur apprendre comme chrétiens. Ici paraît un autre grand mystère : (vers. 27) « auquel Dieu a voulu donner à connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi

les nations, c'est à savoir Christ en vous, l'espérance de la gloire. » Si nous prenons la prédication qui est faite de Christ dans l'Ancien Testament, c'est une erreur d'appeler cela un mystère, car elle était, certes, bien assez claire. Que proclamaient les prophètes Juifs? La venue d'un Messie qui devait régner sur eux, et qui associerait le salut avec son caractère de « grand Roi. » Ce qu'ils ne comprenaient pas, quoique révélé, c'était son humiliation et sa mort. Il a été pour eux une pierre d'achoppement. Mais le « mystère » est une expression qui n'est jamais appliquée à la mort et à la résurrection de Christ. Cela n'était pas du tout un secret, mais c'est, au contraire, clairement prédit en Esaïe LIII; Ps : XVI, XXII, LXIX, CVI et en beaucoup d'autres passages. Le mystère était que, pendant le rejet de Christ par son peuple et pendant la durée de son exaltation dans le ciel, Dieu le ferait devenir la tête d'un corps céleste, choisi par sa grâce parmi tous — Juifs et Gentils. De cela il n'en est pas traité dans l'ancien Testament. Il y avait certaines choses que nous pouvons maintenant montrer comme en étant des types; mais ces choses n'eussent jamais projeté la moindre lumière sur cette vérité, si le mystère n'avait pas été donné à connaître. Dans ce temps-là, il n'y avait rien, même comme prédiction, qui ressemblât à l'état de choses actuel de Juifs et Gentils, bénis ensem-

ble en un seul corps ; et voilà la raison pourquoi c'est appelé « le mystère qui avait été caché dès les siècles et dès les générations. » C'était un secret caché en Dieu, auquel les prophètes ne touchèrent pas. Lorsque les Juifs auront leur Messie, ce ne sera pas comme étant *l'espérance* de la gloire, mais comme étant celui-là même qui introduit la gloire. Lorsque sera venu le temps de bénédiction qu'ils attendent, il n'y aura pas de doute à avoir là-dessus, car tout sera manifesté, tant pour les amis que pour les ennemis ; ce ne sera pas davantage une espérance, mais la manifestation effective de la gloire au milieu d'eux. Mais maintenant Dieu opère parmi les Gentils une œuvre d'un caractère spécial, tandis que les Juifs sont rejetés. Les Gentils ont Christ actuellement, non pas comme apportant la gloire visible sur la terre, ainsi que ce sera le cas bientôt parmi les Juifs ; mais ils ont Christ en eux, l'espérance de la gloire toute prochaine, et cela dans le ciel.

Il est possible que le terme « le mystère de Dieu » soit employé dans notre chapitre, parce que c'est spécialement pendant le temps de non-intervention à l'égard du monde, que Dieu a produit ce merveilleux secret concernant Christ et l'Eglise. Ici, c'en est fait de ce temps-là. Toutefois ce mystère par lequel il est permis au mal de prospérer, cette passivité de Dieu par laquelle il n'empêche pas

que le mal ait la haute main et que le bien soit foulé aux pieds, se continue pour un certain temps. Ceci prendra fin, comme Il en a déclaré la bonne nouvelle à ses esclaves les prophètes. La voix parle de nouveau et dit : « Va, prends le petit livre ouvert qui est dans la main de l'ange » etc. (vers. 8). En conséquence, Jean prend le livre, et après l'avoir dévoré, le trouve dans sa bouche doux comme du miel, mais lorsqu'il en sonde le contenu et en digère les résultats, combien il est amer au-dedans ! Ainsi en est-il et en sera-t-il. Quand nous voyons comment Dieu accomplira toutes choses, nous devons être peiné en pensant à ce qui est réservé à l'homme, comme nous devons l'être, en effet, quand nous savons avec quelle persévérance il se rebelle contre Dieu, et méprise même la miséricorde dont il est l'objet.

Le Seigneur veuille que ce dont il s'est servi pour débarrasser notre position de tout principe terrestre et pour réveiller un juste sentiment de la parfaite dignité de la place qu'il nous a donnée, soit imprimé sur nos cœurs ! Personne n'est dans une position d'aussi grande responsabilité que ceux qui sont occupés des choses célestes. Et ne supposons pas qu'une position quelconque ou même la vérité, puisse d'elle-même garder une âme : rien ne le peut, sinon l'Esprit de Dieu. Et jamais l'Esprit de Dieu ne gardera une âme, là où

il n'y a pas de dépendance et où le *moi* n'est pas jugé. Il est venu pour glorifier Christ. Que le Seigneur nous accorde de veiller et de prier ! Car, tandis que la vérité a pour but de séparer du monde, cependant où l'on en fait abus, et où elle n'est rien que cette connaissance qui enfle, on est préparé pour les plus mauvais résultats.

Il reste, comme à l'ordinaire, à ajouter quelques mots sur la mesure d'accomplissement que cette vision parenthétique a déjà reçue. Je ne suis pas disposé à mettre en doute qu'elle ait trait, dans son application générale, à cette merveilleuse et divine intervention : la Réformation. L'empire d'Orient avait depuis quelque temps succombé à la furieuse attaque des Turcs. L'Occident n'était pas d'une ombre moins impénitent et moins imbu d'idolâtrie et d'imposture qu'auparavant, lorsque cette subite lumière d'en-haut parut sur l'Europe étonnée. Ce n'est pas que la grâce de Christ ait été profondément réalisée ou réfléchie dans la Réformation. Le témoignage de son principal conducteur, Luther, a plutôt ressemblé aux éclairs et aux tonnerres de Sinaï, et tenu trop souvent de la terre bien plus que du ciel. De fait, c'est ce caractère relativement terrestre qui fait que les auteurs de l'école historique trouvent tant de coïncidences apparentes entre cette grande œuvre et la vision qui est devant nous. C'est justement parce

que Luther s'est si fortement rapproché, *non* de la ligne de ministère de Paul, mais du témoignage prophétique de Jésus, lequel doit être rendu par les témoins du dernier jour, qu'il y a tant de points communs entre le caractère de sa vie et la tendance de ses travaux, et les prédictions de ce que ces témoins doivent enseigner, faire et souffrir ci-après. L'idée de comparer cette vision avec la propagation de l'évangile et la formation de l'Eglise à la Pentecôte, est, je ne puis penser autrement, une erreur fort grossière.

De plus, est-il vrai qu'il n'y ait pas, dans la vision, un détail auquel la Réformation ne réponde exactement? Est-ce que le resplendissement du Soleil de justice implique une nouvelle publication de son *évangile*? Je ne doute pas que la pleine signification de la vision ne renferme un témoignage public à l'arrivée du « jour »; mais pour cette raison même, l'évangile de la grâce est exclu, ainsi que peut le voir toute personne spirituelle qui examine sans préjugé Malachie iv. Car l'essence de l'évangile est que par lui, Dieu justifie *l'impie* et sauve *le perdu*; au lieu que nous lisons: « c'est pour vous (le résidu pieux d'entre les Juifs), que se lèvera le soleil de justice, avec la santé dans ses rayons; vous sortirez et vous prendrez de l'embonpoint, comme de jeunes bœufs que l'on engraisse. Et vous foulerez les méchants, car ils seront

comme de la cendre sous les plantes de vos pieds, au jour que je ferai mon œuvre, a dit l'Éternel des armées. Souvenez-vous de la loi de Moïse, mon serviteur. » Il peut y avoir une certaine ressemblance entre ceci et les motifs et le but, les aspirations, la carrière, le cours des travaux, le genre d'action (pas l'issue toutefois) des Réformateurs les plus belliqueux; mais dans la proportion même de cette ressemblance, c'est l'opposé de l'évangile, ou de la conduite pratique qui en découle et lui est conforme.

En outre, la nuée rappelle la délivrance d'Israël, comme l'arc-en-ciel rappelle l'alliance établie avec la terre, lorsque le gouvernement fut institué; les colonnes de feu représentent la fermeté judiciaire, et la voix forte comme celle d'un lion qui rugit, c'est la frappante et terrible affirmation de ses droits, précédée de l'acte significatif par lequel il y comprend le monde entier, et suivie de l'expression complète de la puissance de Dieu. Toutes ces choses, y compris le petit livre ouvert (lequel semblerait être la prophétie connue relativement à la cité et au temple), sont des figures qui s'accordent pleinement avec la prochaine reprise des relations du Seigneur avec Jérusalem et les Juifs, et le monde en général: mais *pas une seule de ces figures*, dans tout ce qu'elles impliquent, ne me paraît ressembler à l'évangile de la grâce de Dieu. Le ciel et

l'Eglise sont entièrement laissés en dehors de la vision ; il est question d'un peuple terrestre, et partant, de rois et de nations ; c'est la reprise, non pas de l'évangélisation, bien moins encore de l'édification du corps de Christ, mais du témoignage prophétique ici-bas. Le décret est publié. Le roi oint de Jéhovah est sur le point de prendre Sion, la montagne de sa sainteté, oui, les nations mêmes pour son héritage, et les parties les plus éloignées de la terre pour sa possession. Il n'a plus à faire des demandes au Père concernant les fils célestes, mais concernant le monde lui-même. Il n'a plus à mettre à part au moyen de la vérité pour associer avec Lui-même en haut, mais à briser les peuples avec une verge de fer et à les réduire en pièces comme le vaisseau du potier. « Maintenant donc, ô rois, ayez de l'intelligence ; juges de la terre, recevez instruction. » Voilà évidemment à quoi se rapporte la scène qui nous occupe. Tel est l'ordre de faits auquel elle sert de prélude. Si les Réformateurs eussent compris la haute vocation des saints, ou la nature, le caractère, et les conséquences de notre union avec Christ dans les lieux célestes, il y aurait eu, de leur côté, contraste et non analogie. De fait, ce fut, je le répète, l'effet de leur manque d'intelligence spirituelle comme chrétiens et leur ressemblance avec des Juifs pieux, qui imprimèrent à leur œuvre la ressemblance qu'on

y trouve avec la scène que nous examinons.

Enfin, essayer d'établir une complète correspondance entre cette scène et la Réformation, c'est faire violence au sens, et je pourrais presque dire, tomber dans l'absurde. Car dans son empressement à appliquer le principe des allusions, comme on l'a nommé, l'auteur des *Horae Apoc.*, n'aperçoit pas même la connexion des sept tonnerres avec Christ. Ce serait perdre une trop bonne occasion de faire allusion aux foudres du Vatican. Mais ici, chose étrange à dire et en opposition, me paraît-il, avec le principe même qui est invoqué, M. Elliot enlève ces tonnerres à Celui qui est le personnage principal de la vision et les applique exclusivement au Pape ! Le raisonnement sur lequel on appuie la proposition, si monstrueuse pour tout esprit qui n'est pas sous le poids écrasant d'un système, ce raisonnement me paraît manquer absolument de base, tout en n'étant pas indigne de l'adresse bien connue de M. Elliot. La faculté possédée par les tonnerres de faire entendre leur voix, n'est pas sans précédents dans ce livre (Apoc. vi, 1), et de plus, les trompettes sont dites la posséder aussi (chap. viii, 13). Comparez aussi Apoc. xvi, 7, pour l'autel. Le parallèle supposé en Jean xii, 28, n'est certainement pas en faveur des oracles papistes. Le pronom réfléchi implique sans nul doute que les voix

étaient bien proprement les leurs, les sons propres aux tonnerres dont il est parlé ; mais qu'elles fussent en opposition avec le cri de l'ange, semblable au cri d'un lion qui rugit, c'est une induction au plus haut point contre nature. Quoi que l'on pense de la théorie d'une *allusion* à Léon X, même dans ce cas, l'analogie de toutes les autres visions est en faveur de l'idée que cela se rapporte directement à la parfaite expression de la puissance divine, comme le sceau de Dieu sur l'affirmation que l'ange fait de son droit. Il me paraît presque effrayant d'avancer que la proposition « ne les écris pas », implique que les voix n'étaient « pas les véritables paroles de Dieu, mais plutôt une *fausseté* et une *imposture* » (H. A. Vol. II, p. 105). La raison véritable est très-simple. Ce que nous avons ici, c'est le fait général que « la voix de Jéhovah » fait écho aux droits que Christ fait valoir à la possession du monde ; les détails ne doivent pas être écrits. L'apôtre Paul fut ravi dans le Paradis pour entendre des secrets (ἄρρητα ρήματα) qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. Le prophète Jean allait écrire ce que les tonnerres annonçaient, mais la voix du ciel commande que les choses soient scellées, pas écrites — manière de faire des plus extraordinaires, si les paroles des voix sont supposées être les faux décrets de Rome, mais bien en harmonie avec cette conclusion que d'autres

choses seraient révélées encore , avant que la puissance de Dieu fût déployée et que les droits de Christ fussent validés par le jugement ; 4° de là vient que je rejette entièrement , comme un corollaire de l'erreur précédente , l'idée qu'il y ait ici une allusion aux sept collines de Rome. Jusqu'ici , l'emploi du nombre sept dans l'Apocalypse a été entièrement indépendant de ce signe local , qui apparaît seulement au chap. xvii , où le contexte prouve que Rome est en question. Ici , pour la même raison du contexte , les collines romaines sont une intrusion , et l'idée de plénitude est le seul sens naturel ; 5° cette remarque explique aussi la présence de l'article comme dans le cas des sept anges (chap. viii) qui , je le présume , ne sont pas en rapport spécial avec cette ville. Quant à l'opinion que ce n'est qu'aux bulles papales que les sept tonnerres apocalyptiques *aient jamais été appliqués* , elle est naturelle à la région d'où elle vient ; mais quand l'écrivain ajoute : « *ou puissent jamais l'être* , » il dépasse , pensé-je humblement , la limite de la sagesse ou de la modestie. Nul de nous n'est la mesure de la connaissance divine , ni de ce que le Seigneur peut conférer. De plus , je confesse , moi tout le premier , mon incapacité à discerner , aidé même de l'argumentation particulière des *Horæ* , la liaison spéciale du serment de l'ange , avec les con-

victions puissantes des pères de la Réforme ou de leurs enfants protestants. Savonarole et d'autres avant lui, paraissent avoir été occupés de la proximité du royaume de Christ, plus que Luther et ses collaborateurs. Ce qu'attendait le grand réformateur allemand, était plutôt la destruction du royaume du Pape par la *parole* seulement, et cela fondé sur le sens qu'il donnait à Daniel, tout aussi bien que sur saint Paul, c'est-à-dire, me semble-t-il, en contraste avec le livre ouvert et les choses qu'annonce l'ange de la manière la plus solennelle. Mélanchthon n'a pas non plus mieux vu que Luther quand il a appliqué Daniel VII au mahométisme, et Daniel VIII au papisme. Je ne puis davantage admettre que la prophétie, telle qu'elle est adressée à Jean et annoncée par les deux témoins, ou par n'importe quels autres, soit *simplement* l'acte d'exposer les Ecritures et d'exhorter par elles, ainsi que le fait tout fidèle ministre de l'Évangile. En outre, prétendre que dans cette expression : « Va, prends le petit *livre*, » et dans cette autre : « Il faut que tu prophétises encore, » nous devons voir (et cette fois, cela va sans dire, non plus par allusion, mais réellement) une sorte de préfiguration de l'ordination des *diacres* pour annoncer l'évangile ou exercer le ministère chrétien, et la prise en main du Nouveau-Testament pour le traduire en lan-

gue vulgaire ; et plus encore, que saint Jean représentant les ministres fidèles de la Réforme à cette époque, cela indique que ceux-ci se trouveraient dans le fil de la succession apostolique — prétendre, dis-je, et soutenir de telles choses, me fait plutôt l'effet de jouer avec les sentiments que de s'occuper d'une sérieuse exposition de ce chapitre. Essayer d'appliquer les détails au passé, c'est révéler ce qu'il y a de peu satisfaisant dans le système protestant exclusif. J'ai déjà admis, à l'égard de la Réformation, dans l'application de l'Apocalypse à une longue période, une certaine portée assez précise pour faire voir qu'une œuvre pareille n'avait pas été méconnue de Dieu. L'entier accomplissement littéral de toutes les paroles du livre n'aura lieu qu'à la fin du siècle.

---

#### CHAPITRE XI.

Du moment que Dieu commence à agir ouvertement à l'égard de la terre, Israël entre naturellement en première ligne, puis viennent les Gentils en connexion avec lui.

(Deut. xxxii, 8, 9). Nous avons eu les douze tribus dans la dispersion, et un nombre déterminé d'entre elles, scellé ; mais ce sont la Judée et Jérusalem qui forment surtout le premier plan du tableau que nous voyons ici : « Lève-toi, » est-il dit au prophète, « et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent. » Ici, l'autel correspond clairement, je pense, à l'autel d'airain ; car l'autel d'or était compris dans le temple. « Ceux qui adorent » sont des personnes que caractérise une position de proximité avec Dieu. L'autel est l'expression d'un accès véritable auprès de Dieu, et ces personnes ont été approchées de Lui. C'était le lieu de l'holocauste qui marquait l'acceptation de l'individu. Or, ceci nous montre que Dieu reconnaît ici un certain nombre d'entre le peuple sur la terre, comme capable de s'approcher de Lui. « Mesure le temple » etc. indique et détermine, je suppose, la portion que Dieu s'appropriait pour Lui-même. (Vers. 1.)

« Et jette dehors la cour qui est en dehors du temple, et ne la mesure point, car elle a été donnée aux nations, et ils fouleront aux pieds la sainte cité quarante-deux mois. » (Vers. 2.) Les Juifs sont reconnus de Dieu jusqu'à une certaine mesure ; et, comme conséquence, il est parlé de leur ville comme de la sainte cité, et des Gentils

comme de ceux qui la souillaient et la foulaient aux pieds. Mais il est important, avant d'aller plus loin, de rechercher s'il est fait allusion en d'autres portions de l'Écriture, à cette période dénommée ici, période de « quarante-deux mois. » On ne contestera pas qu'il y soit référé en Daniel, le livre de l'Ancien-Testament, qui correspond le plus à l'Apocalypse du Nouveau. Là, nous trouvons mentionnée une période de trois ans et demi, appelée dans un langage mystique : « Un temps, des temps et la moitié d'un temps. » Voyons Dan. vii. Là, nous trouvons les puissances Gentiles représentées par des bêtes sauvages, qui ont partiellement quelque ressemblance de nature. Il y a un lion, un ours, et un léopard portant quatre ailes pour exprimer la rapidité de conquêtes qu'on verrait dans la puissance représentée par cette bête ; et tout le monde sait que dans l'antiquité, jamais empire ne s'étendit par de rapides conquêtes comme l'empire grec sous Alexandre ; et plus que cela, il s'enracina profondément, de telle sorte qu'à ce jour même, on en voit des restes qui, loin d'apparaître comme exhumés, pour ainsi dire, se montrent par des effets vivants. La quatrième bête était d'un caractère composé, différente de tout ce qui a été vu auparavant. Elle avait dix cornes sur sa tête ; et après ces dix cornes — au milieu d'elles — le prophète vit

une autre petite corne qui montait. Cette dernière prend la place de trois autres, et devient le grand objet dont l'Esprit de Dieu est occupé; non pas, sans doute, parce que quelque chose de bon s'y rattache, mais à cause de sa mortelle hostilité contre Dieu et contre son peuple. Daniel voit plus particulièrement cette corne sous son caractère politique, et l'Apocalypse la présente plutôt sous son caractère politico-religieux. C'est avec ce quatrième empire, la bête romaine, et en relation avec les Juifs, qu'est donnée la période de « un temps, des temps et la moitié d'un temps. » Ce n'est pas, semble-t-il, par une légère aberration d'esprit qu'on se refuse à appliquer ces passages à la Judée pour les appliquer à Rome. Mais la cause en est manifeste. Les hommes se sont tellement occupés de controverse entre le protestantisme et le papisme, qu'ils ont naturellement cherché à découvrir dans l'Écriture quelque chose touchant le pape; et voyant qu'il s'y trouvait un personnage plus méchant que tous les autres, (l'Antichrist), ils en ont conclu que l'Antichrist et le pape étaient un seul et même individu. Or, il est vrai que l'un et l'autre font jusqu'à un certain point des choses pareilles. Mais en examinant les Écritures, vous trouvez que l'Antichrist prend place en Judée et en rapport avec le peuple Juif, comme il n'est jamais arrivé au

pape de le faire. Je ne dis pas que le pape ne puisse pas agir ainsi ; mais il est impossible d'appliquer pleinement et exclusivement au pape comme tel ce qui est dit de l'Antichrist. Il est un système à venir d'iniquité, et à la tête de ce système un personnage à venir, qui s'élèvera contre Christ dans sa gloire et ses droits juifs, et unira le pouvoir politique à la prétention religieuse, et cela dans la ville du grand Roi. Il y a beaucoup d'antichrists, il est vrai, et l'on peut avec raison regarder le pape comme l'un d'eux, mais non pas comme l'Antichrist qui doit venir. Celui-ci est réservé pour le temps qui précèdera immédiatement l'apparition du ciel du Seigneur Jésus-Christ. Il essaiera personnellement de contrefaire le Seigneur Jésus et de s'opposer à Lui, et il sera personnellement renversé par Lui. On devrait être préparé à cet événement ; mais on s' imagine, au contraire, que le pape est le dernier antichrist, et qu'il va tellement en décrépissant, qu'il est bien près de descendre dans la tombe. Mais la Bible enseigne clairement que le développement le plus affreux de l'iniquité est encore à venir, et que, lorsqu'il arrivera, il n'entraînera pas seulement les pays papistes, mais aussi les pays protestants, et les Juifs eux-mêmes dans ses fatales déceptions.

En Dan. vii, il est dit de la petite corne

qu'elle proférera de grandes paroles contre le Souverain, « et détruira les saints du Souverain et pensera de pouvoir changer les temps et la loi ; et ils seront livrés en sa main jusqu'à un temps, des temps et une moitié de temps. » Or, il me paraît parfaitement clair que « les temps et la loi » dont il est question ici, sont ceux avec lesquels le prophète Daniel était familier. Les temps étaient liés aux fêtes d'Israël, et les lois (Pluriel — Vers. ang.) avec l'ordre ou le rite juif. Les « saints du Souverain » sont ceux que connaissait le prophète, et auxquels il portait intérêt ; tout comme au chap. XII, ce sont les enfants du peuple auquel appartenait Daniel, qui sont compris dans l'expression : « Les enfants de ton peuple. » Ceci montre qu'il y aura un ennemi particulier du peuple de Dieu en Judée, lequel s'élèvera en ce jour-là. Il se mêle aux Juifs au moment où ils commencent à être jusqu'à un certain point reconnus de Dieu. Le pouvoir inique détruit les saints du Souverain et pense changer les temps et les lois, lesquels seront livrés en sa main. Ce ne sont pas les saints qui sont livrés entre ses mains, car Dieu ne les abandonne jamais à l'ennemi. Il pourra permettre qu'ils soient tourmentés pour un temps, mais Il ne les abandonnera jamais. Ce sont les temps et les lois qui sont ainsi mis à sa disposition pour un temps, parce

que la nation n'est pleinement reconnue que quand le Messie vient, et jusque-là il s'agit seulement d'une reconnaissance partielle de leur culte. Les temps et les lois lui sont donc abandonnés pour « un temps, et des temps et une moitié de temps. » Il s'agit de la même période dans les quarante-deux mois, qui donnent exactement le même laps de temps, si l'on admet que « un *temps* » signifie une année.

En Daniel, chap. ix, vous avez une autre désignation de temps, les fameuses soixante-dix semaines. « Et après ces soixante-dix semaines, le Messie sera retranché et n'aura rien. » (Vers. 26. — Vrai sens de l'original); c'est-à-dire qu'après soixante-neuf des soixante-dix semaines, le Messie est retranché. Alors, pour cause de ce retranchement, une interruption a lieu. Toutes les semaines ne sont pas écoulées. Il en reste une — la dernière — à accomplir, laquelle est tenue séparée, comme un anneau arraché à la chaîne qui précède. Vous remarquerez qu'après la mort du Messie le conducteur, il est fait allusion à un autre conducteur encore à venir, lequel est évidemment un conducteur ennemi, un conducteur de la nation romaine. La grande méprise dans laquelle plusieurs sont tombés, c'est que ce conducteur était Titus, qui vint et prit la ville de Jérusalem : mais il n'en est point ainsi. Le verset n'é-

tablit pas que le conducteur détruirait, etc. ; mais « le peuple du conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, » et c'est ce qu'ils ont fait. Les Romains vinrent sous ce général. Mais lorsqu'il est dit : « Le peuple du conducteur qui viendra, » cela me donne clairement à entendre qu'un certain grand conducteur viendrait après, un conducteur en rapport avec l'empire romain. Son peuple devait venir le premier, ce qu'il a fait sous Titus ; plus tard, le conducteur lui-même vient, ce que je crois être encore futur. Car remarquez bien que la destruction passée de la ville et du sanctuaire, *n'est pas du tout comprise* dans le cours des soixante-dix semaines. Elle a lieu dans l'intervalle qui sépare la soixante-neuvième de la soixante-dixième semaine. Il y a eu, pour ainsi dire, une chaîne de soixante-neuf semaines donnée jusqu'à la mort de Christ ; elle fut rompue alors. Il y avait un anneau important, la soixante-dixième semaine. Que devient cet anneau ? Le dernier verset le reprend, et il en ressort assez clairement que cette soixante-dixième semaine a affaire, non point avec Christ, mais avec l'Antichrist, qui sera manifestement en rapport avec l'empire romain, et aussi avec les Juifs. Observez que, au 26<sup>me</sup> verset, après les soixante-deux semaines ajoutées aux sept qui les précèdent, c'est-à-dire après que le Messie est retran-

ché, il n'est plus fait mention des semaines. Dans ce qui vient ensuite nous n'avons pas de date, jusqu'à ce que nous arrivions au vers. 27; preuve que ce qui survient n'est pas compté comme faisant partie de la suite continue des semaines. « Et la fin en sera avec débordement, et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. » La ville et le sanctuaire ont été depuis longtemps détruits; mais les désolations durent « jusqu'à la fin, » et elles se poursuivent encore.

Jusqu'à ces derniers temps, de tous les peuples de la terre, un Juif avait le plus de difficulté à entrer dans le pays. Il survient un changement dans les dispositions des nations envers Israël; cela je l'admets. Les Gentils en partie semblent oublier que le Juif est sous un jugement spécial de Dieu. Sans doute ce n'est pas une excuse pour traiter ce peuple avec dureté, mais c'est une raison grave pour laquelle les hommes ne devraient pas se mêler politiquement avec lui. Pour le Juif, se mêler ainsi avec les Gentils est une sorte d'apostasie; et pour les Gentils, c'est mépriser le jugement de Dieu et l'attirer éventuellement sur eux. On découvrira que Dieu ne peut pas sanctionner une semblable union. Je crois que lorsque les Gentils auront abandonné toute idée de particularité concernant les Juifs, la main de

Dieu confondra leurs desseins, et qu'Il interviendra pour manifester son peuple distinctement et séparément de tous les autres, par le jugement d'abord et par la bénédiction ensuite. Lorsque tout semblera tranquille et en prospérité, Dieu annulera ce que l'homme croit faire, car Il n'a pas rejeté Israël à toujours. Les Juifs peuvent avoir abandonné Dieu et s'être amalgamés avec les Gentils, mais Dieu n'oublie jamais qu'Il a choisi les pères et qu'Il a fait des promesses pour les enfants. Il est vrai que les Juifs ont pris la responsabilité d'être son peuple et ont misérablement manqué à remplir leur obligation; mais Dieu ne faillira pas à accomplir son dessein. Lorsque les mariniers gentils avaient Jonas dans leur navire, Dieu résolut de l'en faire sortir, et s'ils ne l'eussent pas jeté dans la mer, Dieu aurait brisé leur navire pour en tirer son prophète et l'avoir à Lui-même et à son œuvre. Ainsi en sera-t-il au jour qui approche rapidement. En examinant Esaïe XVIII, nous voyons qu'il doit y avoir une restauration partielle d'Israël par le pouvoir gentil, principalement au moyen d'une certaine puissance maritime « qui envoie par mer des ambassadeurs, etc. » Ils pourront ramener une partie des Juifs dans leur terre, mais les Juifs seront encore en état de rébellion et d'incrédulité. Lorsque tout paraît florissant, soudain il survient une ruine de

la part de Dieu : et, qui plus est, Dieu permettra que l'ancienne inimitié des Gentils contre les Juifs se réveille, ainsi qu'il est écrit : « Les oiseaux de proie seront sur eux tout le long de l'été, et toutes les bêtes du pays y passeront leur hiver, » — c'est-à-dire que toute sorte d'impitoyable haine leur sera montrée. Ils sont le corps mort, et là où est le corps mort, là se rassemblent les aigles. Les Gentils qui auront d'abord paru si bienveillants à leur égard s'en éloigneront de nouveau et s'uniront une fois encore dans le but de les écraser. Et quelle sera la fin de tout cela ? Les Gentils étant revenus à leur vieille haine contre les Juifs, Dieu épousera la cause de son peuple. Dieu s'abstient tandis que l'homme s'en mêle ; mais lorsqu'une immense armée monte contre Israël, en ce temps-là même sera présentée à l'Eternel des armées l'offrande d'un peuple dispersé et pillé, et de la part d'une nation terrible dès son origine. (Vers. ang.) Dieu se fera présent à Lui-même si je puis ainsi parler, de son Israël si longtemps dispersé et persécuté.

Ce qui précède fera voir combien il est naturel que nous ayons dans l'Apocalypse une réorganisation de la constitution et du culte juifs après l'enlèvement de l'Eglise au ciel et avant l'apparition de Christ. Nous y voyons un petit résidu, au milieu de la masse

qui devait être livrée aux Gentils. Pendant quarante-deux mois la sainte cité sera foulée aux pieds. Le Seigneur permet qu'une certaine période aille s'écoulant pour ce qui regarde « les plusieurs ; » mais Il mesure pour Lui-même le temple et l'autel, et ceux qui y adorent. Il se pourrait que ce résidu fût égorgé, mais toutefois Il l'apprécie. A l'époque où une partie des Juifs sont ainsi dans leur propre terre, mais à laquelle Israël comme ensemble n'est pas encore entièrement ramené par Dieu, à cette époque viendra le conducteur Romain prédit, lequel « confirmera (non pas *l'alliance*, mais) une alliance avec les plusieurs pour une semaine. » Je sais que quelques-uns appliquent ceci à Christ ; mais le Seigneur n'a jamais traité d'alliance pour une semaine ou sept ans. Il est impossible d'appliquer légitimement ces mots à une alliance que le Seigneur ait jamais établie, bien moins encore à une alliance établie après sa mort. « L'alliance éternelle » est évidemment le contraste et non l'accomplissement de cette alliance établie pour une semaine. Plusieurs interprètent ainsi le passage de Dan. ix, 27 ; mais ceux qui le font, oublient qu'au verset précédent, Christ a été vu comme « retranché. »

« Au milieu de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation ; puis, à cause de la protection des abominations, il y aura un

désolateur, etc. » Ici nous avons des événements subséquents d'une nature tout-à-fait différente. On demandera : « Quand et comment devons-nous supposer qu'aura lieu cette cessation du sacrifice et de l'oblation ? Qui, et d'où, est ce personnage qui les fait cesser ? Le Messie, le conducteur », et le « conducteur qui viendra, » sont-ils la même personne ou sont-ils deux personnes différentes ? Par rapport au Messie, l'histoire se clot au verset 26. « Le peuple » de ce conducteur qui viendra, était l'ennemi d'Israël, sujet d'une puissance contraire, et non pas le peuple du Messie. Au verset 27 le conducteur, dont l'arrivée est annoncée par le verset 26, est venu lui-même ; et c'est *lui* qui confirme une alliance avec « les plusieurs, » ou la masse des Juifs, pour une semaine ; mais à la moitié de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation, et à cause de la protection des abominations, etc. Le langage peut sembler quelque peu obscur, mais ce qui est bien clair, c'est qu'il doit se trouver après la mort de Christ un certain conducteur — un Prince Romain — dont le peuple vint d'abord causer une désolation depuis longtemps accomplie ; après quoi, *lui-même* survient enfin. Au moment où il paraît sur la scène, commence la dernière semaine de Daniel. Cette interruption entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaines

semblera peut-être étrange, et l'on demandera peut-être : Comment se pourrait-il qu'il y eût une semblable lacune ? Mais le fait n'est pas sans précédent. En principe, la même chose se présente en Luc iv, lorsque le Seigneur lit dans le prophète Esaïe. La portion lue est la description de son ministère personnel, en Esaïe lxi, 1, 2. « L'Esprit du Seigneur est sur moi... Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur froissé... pour publier l'an agréable du Seigneur. » « Et il ploya le livre. » Il n'acheva pas le passage. Pourquoi ? Parce que, si l'on peut ainsi répondre avec révérence, le reste, c'est-à-dire « le jour de la vengeance de notre Dieu, » était l'affaire de la prophétie. Proclamer l'an agréable du Seigneur, est ce que Christ a fait à sa première venue ; mais ce temps-là n'était pas le jour de la vengeance du Seigneur ; — de telle sorte que le Christianisme tout entier et la vocation de l'Eglise ont pris place entre l'an agréable du Seigneur et le jour de la vengeance. Lorsque Christ vint en humiliation et en amour, c'était l'an agréable du Seigneur : c'est pourquoi il ploya le livre ; mais le jour de la vengeance est différé jusqu'à ce que le Seigneur revienne en gloire.

Il en est de même en Daniel : les soixante-neuf semaines courent jusqu'à ce que le Messie soit retranché, puis nous avons

une lacune évidente. La destruction de Jérusalem n'est pas comprise dans le cours des soixante-neuf semaines, et avec non moins d'évidence ne saurait être placée dans le cours de la soixante-dixième. Car, si vous entendez que la dernière semaine commence à la mort du Messie, elle vous donnerait sept ans seulement, au lieu que Jérusalem ne fût prise que quarante ans après la mort de Christ (1). La soixante-dixième semaine n'a rien à faire avec ce siège, et, dé fait, les guerres et les désolations eurent lieu avant que nous arrivions à la soixante-dixième semaine, qui n'est citée qu'au dernier verset.

Dans le dernier ou 27<sup>me</sup> verset, il y a une alliance confirmée. Est-ce que Titus ou tout autre prince romain confirma jamais une alliance avec les Juifs pour une semaine? Et de plus, il est dit : « A la moitié de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation. »

(1) Si, d'après Usher, la mort de Christ doit se placer au milieu de la soixante-dixième semaine, il me semble que la confusion n'en est qu'augmentée; car, en toute justesse d'interprétation, la dernière semaine ne commence pas à s'accomplir avant que la ville et le sanctuaire soient détruits par les Romains, pour ne rien dire d'un temps de désolation subséquente. Ainsi la manière de voir d'Usher, sur le verset 2., place réellement la mort de Christ à trois ans et demi, au moins, plus tard que la destruction de Jérusalem, si le verset 26 est dûment examiné. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la prophétie elle-même, si elle est bien comprise, laisse place pour, et permet de supposer, *une lacune de temps indéfini* après que le Messie est retranché et avant que commence la dernière semaine. Il est certain que l'invasion romaine et les désolations qui s'en suivirent pour les Juifs, à part de l'action du conducteur qui viendra, ne se rattachent pas plus à la soixante-neuvième semaine qu'à la soixante-dixième. Le texte lui-même prouve donc l'existence de ce long intervalle.

Cela montre qu'il y aura un renouvellement de service religieux dans Jérusalem au dernier jour. Le sacrifice et l'oblation auront été rétablis, et ce conducteur, malgré l'alliance traitée avec eux, met fin à tout. Et puis, après ? Les abominations, c'est-à-dire l'idolâtrie, sont publiquement établies et protégées. Elles seront introduites jusque dans le sanctuaire même, ce qui ne fut pas le cas lors de la destruction de Jérusalem. Il y eut alors beaucoup d'effroyable méchanceté, toute sorte d'autres crimes et d'excès, mais pas d'idolâtrie. Ici, au contraire, il est insinué que l'idolâtrie sera ouvertement tolérée jusque dans le temple. Cela ne répond pas à la prise de la ville par Titus, ni à la mort du Seigneur Jésus-Christ; car à ce temps-là l'esprit immonde de l'idolâtrie avait quitté la nation, qui, depuis l'époque de la captivité babylonienne, — à en excepter la profanation d'Antiochus. — s'était gardée pure de telles abominations, et, en ce sens, se trouvait « vide, balayée et ornée. » Mais nous savons que l'esprit immonde doit revenir en plus grande force que jamais. (Matt. XII, 45). La chrétienté et le judaïsme contribueront, chacun de son côté, à produire la dernière forme du mal — l'antichristianisme. Vous vous rappelez que les Pharisiens accusaient le Seigneur, lorsqu'il était sur la terre, de faire ses miracles par la puissance de Satan,

et la signification de la parabole qui leur est ici présentée, est réellement l'histoire d'Israël lui-même. Le vieil esprit immonde s'en était allé; le peuple ou ses conducteurs étaient remplis de zèle pour leurs ordonnances. Et que dit le Seigneur? que le vieil esprit immonde, depuis longtemps parti, reviendrait. Et quand il reviendra, il prendra avec lui sept autres esprits plus méchants que lui-même. Les Juifs tomberont dans l'idolâtrie en s'unissant avec l'antichristianisme, et leur dernier état sera pire que le premier. Comparez aussi Esa. LXV, LXVI.

Mais revenons à l'Apocalypse. Nous avons constaté en Israël cet état de chose, savoir : la nation partiellement reconnue de la part de Dieu, et le culte s'exerçant, bien que la profession extérieure soit livrée à l'oppression des Gentils. Et remarquez que le Seigneur dit : « Et je donnerai puissance à mes deux témoins, et ils prophétiseront mille deux cent soixante jours, revêtus de sacs ». (Vers. 3). Que le Seigneur fasse mention d'eux par le nombre de jours qu'ils passent ici-bas plutôt que par un nombre de quarante-deux mois, — semble indiquer la valeur qu'Il attache à leur témoignage. Il l'apprécie, pour ainsi dire, autant qu'Il le peut. Il n'en donne pas la somme, comme lorsqu'Il parle de la bête (Chap. XIII, 5). Avec une tendre sollicitude, Il parle du temps par les

jours, comme s'Il les comptait tous un par un. « Ils prophétiseront mille deux cent et soixante jours, revêtus de sacs » — un témoignage rendu dans la tribulation. Ce n'est pas le christianisme, ni l'état de choses qui subsistera après l'apparition du Messie en gloire; mais c'est un temps de transition entre l'enlèvement de l'Église et sa venue du ciel avec le Seigneur Jésus-Christ — le temps où l'homme aura ramené Israël dans sa terre, alors que la masse du peuple sera complètement impropre à entrer en relation avec Dieu. Il y a un petit résidu de croyants, il y a un culte, il y a enfin un témoignage prophétique, mais un témoignage prophétique évidemment juif dans son caractère. En Zacharie, bien qu'il soit fait mention de deux oliviers, il n'y a pourtant qu'un chandelier (Zach. iv, 11); ici, il y a deux chandeliers parce qu'il y a deux *témoins*, qui prophétisent touchant la manifestation de la gloire terrestre sans toutefois l'introduire personnellement. Ce qui signifie que ce n'est pas l'ordre régulier de Dieu, mais une preuve que ses yeux sont en bien sur son peuple, avant que soit manifestée la plénitude de la bénédiction.

« Et si quelqu'un veut leur nuire, le feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis; et si quelqu'un veut leur nuire il faut qu'il soit ainsi mis à mort » (vers. 5). Voilà ce

qui montre que ce n'était pas un témoignage proprement chrétien, ni les fruits qui y répondent pratiquement. C'était la chose même que le Fils ne voulut pas faire lorsqu'il était sur la terre (excepté, naturellement, dans le sens figuré de Luc XII, 49) et au sujet de laquelle il censura fortement Jacques et Jean, qui la désiraient (Luc IX, 54, 55). Ici, au contraire, le feu sort de la bouche des témoins, et dévore leurs ennemis — chose parfaitement juste quand Dieu va prendre le caractère de Juge sur la terre. Mais ce n'est pas maintenant que le Seigneur prend ce caractère. Il sauve les pécheurs, ou autrement déploie la plénitude de la grâce; et aussi longtemps qu'Il agit ainsi, Il ne peut demander que son peuple soit le dépositaire d'une puissance terrestre. C'est pourquoi les miracles de ses serviteurs, durant ce temps de la manifestation de sa grâce, n'ont pas un caractère de destruction. Le Seigneur pourrait agir aujourd'hui — dans un cas de péché — comme Il agit envers les saints de Corinthe : je ne vois pas pourquoi Il ne pourrait pas ainsi agir en tout temps. — Mais ce serait une chose étrangère au christianisme et contraire à tout ce qu'il respire, qu'un saint, parce qu'il aurait subi de la part d'un autre une méchante opposition, désirât à celui-ci la mort ou quelque malheur. Le christianisme fait voir que la victoire que la grâce

nous fait remporter, c'est de montrer de l'amour et de la bonté à son ennemi. Ce peut être là amasser des charbons de feu sur sa tête ; mais telle est la manière de faire du Seigneur : surmonter le mal par le bien. Cependant, c'est le Seigneur qui sanctionne ici la puissance de destruction qui accompagne le témoignage de ces témoins juifs ; car il dit : « Je donnerai puissance à mes deux témoins... Et si quelqu'un veut leur nuire, il faut qu'il soit ainsi mis à mort. » Voilà ce qu'il entendait qu'ils fissent — et ce qui, évidemment, était fait selon la pensée de Dieu. Cela indique une condition différente de celle du chrétien, qui est appelé à souffrir sans résister. Il s'agit de la fin du siècle, alors que le Christianisme aura fait son œuvre, et que le Seigneur recommencera d'agir envers les Juifs. De plus, le ministère et les miracles de ces témoins sont de la même nature que le ministère et les miracles accomplis par Moïse et par Elie. C'est ainsi qu'ils ont « pouvoir sur les eaux pour les changer en sang et pour frapper la terre de toutes sortes de plaies, » comme au temps de Moïse ; et qu'ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne pleuve pas durant les jours de leur prophétie, « comme au temps d'Elie. (Vers. 6.) Et effectivement, ce que l'on verra dans ces temps coïncide en plusieurs manières avec ce que l'on a vu aux

temps de Moïse et d'Elie. Il y avait alors de l'idolâtrie en Israël, et un témoignage remarquable de la part d'Elie contre elle. Dieu Lui-même châtiât son peuple — les cieux au-dessus d'eux étaient comme de l'airain. Ainsi en arrivera-t-il de nouveau. Celui qui, dans ce temps-là, tiendra en main les destinées d'Israël sera un apostat qui admettra et renforcera l'idolâtrie. En outre, Israël sera trouvé assujetti à l'autorité gentile, comme il l'était aux jours de Moïse : — néanmoins, il y aura un petit résidu mis à part pour Dieu. Mais quoique ces deux témoins soient gardés pendant un certain temps par des miracles, toutefois dès que les jours sont achevés, il ne leur reste, pour ainsi dire, plus du tout de puissance. La bête qui monte de l'abîme leur fait la guerre, et ils sont tués comme d'autres hommes. « Et leurs corps seront étendus sur la grande place de la ville, qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte, où aussi leur Seigneur a été crucifié ». (Verset 8). Il est de toute évidence que cette ville est Jérusalem. Plusieurs pensent que c'est Rome, parce que, comme je l'ai dit ci-devant, les protestants sont absorbés et influencés par leur controverse avec le papisme. Lorsqu'il est question des droits de Dieu sur la terre, Il attache autant d'intérêt que possible à son peuple d'Israël. Mais pourquoi l'Écriture est-elle si

brève au sujet du Papisme ? Parce que Dieu ne reconnaît jamais son église pour un peuple terrestre. La politique, les aspirations, les intérêts de ce monde font assez bien l'affaire de ceux qui n'ont de portion qu'en la terre et se passent fort bien d'intrus. Mais rivaliser avec les pots de terre est au-dessous de ceux qui sont nés du ciel.

Nous voici maintenant, dans ce chapitre, à Jérusalem, le centre des dispensations et du témoignage de Dieu, et de l'opposition qui monte de l'abîme. Le grand adversaire du peuple d'Israël y est clairement nommé pour la première fois dans l'Apocalypse : « *la Bête* », absolument comme si vous aviez déjà connaissance de toute son histoire. C'est une remarquable puissance, qui ne monte pas simplement de la mer, comme au chap. XIII, mais qui, comme au chap. XVII, est dite « monter de l'abîme ». Cet empire ne monte pas de la terre, symbole d'un gouvernement stable, comme la seconde bête du chap. XIII, 11; ni seulement de la mer, qui figure une condition révolutionnaire incertaine. Dans ce passage est ajouté ce trait caractéristique vraiment extraordinaire et effrayant, qu'elle monte de l'abîme. Satan a directement à faire avec ce dernier empire. Les hommes ont de temps à autre caressé le projet de former un vaste empire universel. Charlemagne en fit l'essai, mais il échoua.

Il ne posséda jamais l'ancien empire romain. Et plusieurs se rappellent un autre personnage qui eut la même chose au cœur, mais qui, lui aussi, échoua et mourut dans un triste exil. Mais le moment se hâte où ce plan même sera réalisé. Dans les autres empires, il y a toujours eu un gouvernement suprême de la providence de Dieu. Dieu était par-dessus tous, réclamant de son peuple soumission envers les autorités qui existent, quels que soient les éléments dont elles sont formées. Le chrétien ne doit pas se mêler de ce qui les regarde, mais il doit les reconnaître et leur payer tribut. Mais il est un empire qui va être formé et qui sera aussi complètement sous le pouvoir immédiat de Satan, que tous les autres empires ont été sous la providence immédiate de Dieu; et Dieu retirera les soins et le frein sous lesquels Il a jusqu'ici gardé les royaumes du monde, et permettra que tout mûrisse pour un chef soumis à Satan. C'est donc bien justement que cet empire est dit monter de l'abîme.

Cela s'accorde avec ce que nous avons en Daniel. Le personnage qui se mêlera des affaires des Juifs d'une façon particulière (chap. vii, 25; ix, 27) est la Bête romaine, le conducteur de ce même empire qu'en son dernier état Dieu ne reconnaît plus. Lorsque Jésus naquit, le quatrième empire ou

l'empire romain, existait, et Dieu prit avantage de ses décrets pour introduire l'héritier de David à Bethléem. C'est cette même « Bête » qui était là. En Apocalypse XVII, il est écrit : « La Bête qui était et n'est pas, et va monter de l'abîme. » (Vers. 8.) Faites attention à ce trait important que Daniel ne donne pas et que Jean fournit. Celui-ci expose *trois* conditions successives de l'empire romain. Cet empire existait au temps de Jean — puis il devait cesser d'exister — et, en dernier lieu, monter de l'abîme, une influence satanique toute particulière se rattachant à sa condition finale. La Bête qui « n'est pas » décrit exactement l'état actuel de non-existence de l'empire. Les Goths et les Vandales se sont jetés sur lui et l'ont amené à sa ruine. Depuis lors, les hommes n'ont pas été capables de le réorganiser, parce que Dieu avait une autre pensée. Dieu a déclaré dans sa Parole qu'il serait réorganisé, non par l'homme, mais par la puissance de Satan. La source de son existence viendra d'en-bas. Combien tout cela n'est-il pas remarquable ! Nous avons eu le déclin et la chute de l'empire romain ; mais il est une chose qu'aucun historien ne pouvait signaler, que la prophétie seule signale et pouvait signaler, savoir : *la restauration de l'empire romain*. Puissions-nous la voir, cette chose, non point comme étant sur la terre,

mais comme regardant du ciel à la terre. Je crois que ceux qui, aujourd'hui, rejettent l'Évangile, seront entraînés, s'ils vivent encore, dans les terribles déceptions de ce jour-là. Ils recevront la marque de la Bête à leur front ou à leur main droite : ils adoreront son image — et il est écrit par Dieu que ceux qui le feront, seront tourmentés dans le feu éternel. Le monde pourra s'imaginer, à cause du surcroît de grandeur, de prospérité et de luxe qui existera alors ou préalablement, que le millénium est arrivé ; mais ce sera le millénium de Satan. Tel est le sort réservé à ces pays-ci : car c'est une partie du juste jugement de Dieu que là ou l'Évangile aura été prêché et où le monde en fait un sujet de raillerie jusqu'à tolérer l'idolâtrie dans un but politique, Dieu retire la lumière et y envoie une énergie d'erreur. Et c'est alors que Satan produira l'homme de péché. Tout cela est d'une importance pratique immense. On peut demander : « A quoi bon pour nous de savoir cela, si, comme chrétiens, nous devons être enlevés auparavant ? » Parler ainsi, c'est dédaigner ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Lorsque Dieu lui annonça d'avance la destruction de Sodome, Abraham ne dit pas : « En quoi cela me regarde-t-il ? » Dieu aime que nos cœurs débordent en louange et en gratitude à cause de sa grâce et de son amour

pour nos âmes ; mais Il nous fait part aussi de la triste destinée qui attend le monde et il réveille l'esprit d'intercession pour les saints infidèles qui peuvent s'y trouver mêlés.

Je ferai cette remarque quant aux deux témoins, qu'il n'y a pas absolument *nécessité* de les considérer comme étant deux personnes ; il se *pourrait* qu'ils fussent deux cent ou plus. Ils sont présentés comme *deux* témoins (que ce soit littéralement ou non), parce que c'est un principe divin que « par la bouche de deux ou de trois témoins toute parole sera établie. » Dieu offrait un témoignage suffisant. « Ceux-ci » soutenaient les droits de Christ relativement à la terre, ils soutenaient qu'il était « le Seigneur de la terre, » et c'est ce qui excitait l'ennemi. La « bête » ne se serait peut-être pas autant souciee d'eux s'ils eussent dit : « le Seigneur du ciel » , mais ils réclamaient la terre, non pour eux-mêmes, mais pour Lui, et c'est ce que les hommes ne supporteront pas. L'incrédulité aime de jouir actuellement, et tout ce qui y met obstacle et produit du malaise dans la conscience, est haï et mal venu. Aussi, lorsque le témoignage est achevé et que les témoins sont renversés, ce n'est pas seulement la bête, mais les deux grandes catégories de l'espèce humaine qui sont affectées de leur chute. « Et ceux d'entre les peuples et les tribus et les langues et les nations voient leurs corps morts durant

trois jours et demi, et ils ne permettent point que leurs corps morts soient mis dans les sépulcres. Et ceux qui habitent sur la terre se réjouissent... et s'enverront etc. (vers. 9 10). Ce n'est pas là la première ni la seule fois que nous trouvons cette distinction établie entre « les peuples, et tribus, et langues, et nations », et « ceux qui habitent sur la terre. » Cette dernière expression ne désigne pas seulement des hommes sur la terre, elle a une portée morale et désigne ceux qui ont essentiellement leurs pensées aux choses de la terre, ceux qui par le cœur et par la vie, ne s'élèvent pas au-dessus de la terre. Les corps morts des témoins sont étendus sur la grande place de la ville, et ceux d'entre les peuples et tribus et nations les y voient trois jours et demi, et ne permettent pas qu'ils soient mis dans des sépulcres. Voilà qui était assez mauvais, comme exprimant la malice de l'homme contre ceux qui rendaient témoignage pour Dieu. Mais « ceux qui habitent sur la terre, vont beaucoup plus loin ; car de leur part il y a des réjouissances positives ; ils s'égaient et s'envoient des présents les uns aux autres. Et pourquoi tout cela ? « Parce que ces deux prophètes, » est-il écrit, « tourmentaient ceux qui habitent sur la terre. »

La distinction que j'établis ici n'est pas purement imaginaire, ou fondée sur un seul passage. Vous trouverez la même chose en

plusieurs autres. Ainsi, chap. xiv, 6, où l'on voit l'inverse de ce que nous avons ici, il est dit : « Et je vis un autre ange volant par le milieu du ciel, ayant l'évangile éternel, afin de l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre et à toute nation et tribu et langue et peuple. » Dans notre passage, nous avons premièrement la masse des peuples Gentils qui manifestent leur méchanceté envers les deux témoins en ne permettant pas que leurs corps morts soient ensevelis. Mais il y a une réjouissance spéciale de la part de ceux qui demeurent sur la terre, ou qui ont leurs pensées aux choses de la terre. Au chapitre xiv, au contraire, Dieu envoie un message solennel, l'évangile éternel. Et par qui commence-t-il ? Par les plus mauvais. « ceux qui demeurent sur la terre » *tous kathéménous* littéralement « qui sont assis, » ce qui me semble plus fort que *tous katoikountas* — ; puis ensuite le message s'étend aux hommes en général. Et après examen vous trouverez la même distinction confirmée par d'autres passages. En d'autres termes, « demeurer sur la terre » n'est pas seulement une vague description de la position extérieure des hommes, c'est aussi l'expression d'une condition morale.

Mais revenons à notre sujet — Dieu intervient. « Et après les trois jours et demi, l'esprit de vie venant de Dieu entra en eux ;

et ils se tinrent sur leurs pieds et une grande crainte s'empara de ceux qui les voyaient. Et ils (1) ouïrent une grande voix qui venait du ciel leur disant : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans la nuée, et leurs ennemis les virent. » (Vers. 11-12), Ce n'est pas simplement « dans *une* nuée, » comme le porte le texte reçu, mais dans *la* nuée. » Je pense qu'il s'agit de la nuée que l'on voit au commencement du chap. x, enveloppant l'ange puissant. Ce fut la nuée — emblème spécial et connu de la présence de Jéhovah — qui reçut les témoins, et démontra ainsi que leur Seigneur, le Seigneur du ciel aussi bien que de la terre, était pour eux. Ils montèrent au ciel à la face même de leurs ennemis. « Et à cette heure-là, il se fit un grand tremblement de terre, et la deuxième partie de la ville tomba et sept mille noms d'hommes furent tués dans le tremblement de terre, et les autres furent épouvantés et donnèrent gloire au Dieu du ciel. » Avant d'aller plus loin, je dirai un mot sur la distinction remarquable qui se rencontre en ce verset même. Les témoins rendaient témoignage au Seigneur

(1) Les deux plus anciens manuscrits en lettres onciales jusqu'ici connus A. C., avec un grand nombre de critiques, confirment le texte reçu, qui me paraît renforcé encore par le fait que dans les autres endroits du livre il y a : *ékousa*. Car sous de telles circonstances, l'idée d'assimilation, soit par accident soit à dessein, est bien plus vraisemblable que l'idée de différence. S'il en est ainsi, le sens est que les témoins ont reçu une publique et glorieuse revendication à la face et aux oreilles de leurs ennemis.

de la terre ; mais ceux qui furent épouvantés en voyant de quelle manière la cause de ses serviteurs martyrs était vengée, donnèrent gloire au Dieu du ciel. Dans ce jour-là, il sera plus facile aux hommes de reconnaître Dieu en haut d'une façon vague, que de le reconnaître Seigneur de la terre, s'occupant Lui-même de ce que les hommes font ici-bas. En reconnaissant Dieu de la première manière, on peut ne le voir que comme un Dieu à distance ; quoique, dans ce sens plus élevé je puisse le connaître comme Celui qui est descendu ici-bas afin de me donner une part avec Lui en haut. Ainsi donc, Dieu dans le ciel est, ou extrêmement près des siens, où à grande distance pour ceux qui ne sont travaillés que par cette terreur passagère. L'homme du monde peut bien supporter la pensée d'un Dieu éloigné de lui ; et c'est précisément ce que nous avons ici. Les hommes étaient alarmés par les choses qui approchaient. Mais le témoignage n'était pas reçu, il n'y avait pas de conversion. C'est devant le Seigneur de la terre que les hommes auraient dû fléchir. Ils donnent gloire au Seigneur du ciel : mais c'est trop tard, ils sont tués dans le tremblement de terre : « sept mille noms d'hommes, » comme on doit le rendre littéralement.

Avant tout nous avons vu le résidu au milieu des Juifs au dernier jour, occupé à rendre

culte à Dieu. Après cela, nous avons les témoins qui sont loin de présenter de la part de Dieu ce qu'Il manifeste aujourd'hui, mais qui soutiennent ses droits par rapport à l'avenir, comme l'implique naturellement la prophétie. Ici, je puis faire une autre remarque. Il se rencontre dans l'Apocalypse une expression qui a été souvent mal comprise : « Le témoignage de Jésus est l'esprit de prophétie. » Cette expression ne veut pas dire que toute la prophétie se rapporte au Seigneur Jésus-Christ (ce qui pourtant est vrai dans un certain sens), mais que le témoignage de Jésus contenu dans ce livre, — ce dont Jésus témoigne dans ce livre — est l'esprit de prophétie. C'est le Saint-Esprit comme il nous est montré tout le long du livre; non pas amenant les âmes en communion actuelle avec le Seigneur Jésus-Christ dans le ciel, mais communiquant ce qu'il doit bientôt faire. Eux, les témoins, soutenaient les droits de Christ par rapport à la terre. Quoi que les hommes en pussent dire, c'est au Seigneur que la terre appartenait, et Il viendrait bientôt ratifier leur témoignage.

La fin du chapitre renferme une troisième chose. Outre une position sacerdotale, et puis un témoignage prophétique, il y a la venue du royaume. La trompette sonne. Et maintenant il ne s'agit plus, comme dans le cas des témoins, d'une proclamation environnée

de puissance miraculeuse ; cela avait pris fin : leur sang avait scellé leur œuvre. Mais s'il semble que la Bête a joué une partie facile en les mettant à mort, Dieu dirige l'attention vers un autre point : « Le septième ange sonna de la trompette, et il y eut dans le ciel de grandes voix » etc. Voilà la proclamation d'un royaume, qui toutefois n'est pas entendue sur la terre, mais dans le ciel ; et aussitôt que cette proclamation a eu lieu, ceux qui ont la pensée de Christ, « les vingt-quatre anciens qui étaient assis devant Dieu sur leurs trônes, tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage à Dieu. » Je désire ajouter un mot sur ce verset 15. La manière dont on l'a rendu, l'a beaucoup affaibli dans sa forme. « Les royaumes de ce monde sont devenus les royaumes de notre Seigneur et de son Christ. » (vers. ang.). En voici la véritable force : « Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu. » A mon avis, cette forme donne au verset une signification bien différente et un poids bien plus grand. C'est le *royaume du monde* ; et pourquoi ? Parce que ce livre, dès le commencement, nous a fait voir qu'il y avait un royaume d'un ordre tout à fait différent. Au chap. 1, Jean parlait de lui comme d'un « frère qui participe avec vous à l'affliction, au règne et à la patience de Jésus-Christ. » Ainsi, là existe le royaume (ou règne) de Christ, et

pourtant il est caractérisé ou du moins accompagné d'affliction et de patience. Mais ici, l'ange introduit le royaume du Seigneur et de son Christ, par rapport à ce monde. Cidavant, il s'agissait d'un royaume connu seulement de la foi et réclamant de la patience — d'une chose que, par conséquent, le monde ne voudrait pas croire. Parlez-lui d'un royaume dont les sujets souffrent, et où Christ permet qu'ils souffrent au lieu de faire valoir ses droits ! Et c'est là, exactement, ce par quoi les enfants de Dieu ont été appelés à passer depuis ce jour jusqu'à présent.

Mais permettez-moi de dire que ceci montre l'extrême erreur dans laquelle sont nombre de personnes pieuses, qui pensent qu'il est tout à fait juste de se servir de la puissance terrestre en cherchant à établir la cause de Christ. Pour ne considérer que le Puritanisme, sans parler du Romanisme, ses partisans ont complètement oublié que le royaume de Christ est actuellement un royaume de patience et non d'autorité. Ils se sont figurés que parce que leur cause était juste, au moins à ce qu'ils croyaient, il ne convenait pas qu'ils souffrissent ; au lieu que la chose même sur laquelle Dieu insiste, est que, parce que le monde a tort et que ses enfants ont raison, il leur faut par conséquent souffrir. De là, Pierre rend ce témoignage : « Si en faisant bien vous souffrez, et que vous l'enduriez,

cela est digne de louange devant Dieu. » Là vous avez évidemment la grande conséquence morale du royaume de Christ dans les choses pratiques : un chrétien fidèle n'est pas « souffleté » parce qu'il fait mal, mais parce qu'il fait bien. Et pourtant il y a, même parmi le peuple de Dieu, quelque chose comme être souffleté pour avoir mal marché. Quelle fut l'épreuve de Lot ? Et quelle fut l'épreuve d'Abraham ? Celle-ci avait pour but de prouver qu'Abraham était fidèle ; mais celle de Lot provenait de ce qu'il était infidèle. Ce n'est pas qu'Abraham ait toujours été fidèle envers Dieu ; mais chez lui l'infidélité était l'exception, au lieu que je crains bien qu'elle ne fût trop souvent la règle chez le pauvre Lot. Lot était sans doute plus heureux dans ses circonstances extérieures. Il était à la porte de la ville, nous est-il rapporté, siégeant là où il n'aurait pas dû, bien que ce soit là où la chair aime à se trouver. Nous ne devons pas supposer pourtant qu'il fut entraîné dans l'impiété du corps politique au milieu duquel il demeurerait. Sans nul doute il pouvait fort bien leur faire des reproches à l'égard du mal qu'ils commettaient, mais pour autant qu'il s'agissait de Dieu, il occupait une place de déshonneur, tout en ne participant pas au péché ouvert, si l'on ne pense qu'à sa conduite morale. Par la miséricorde de Dieu il fut délivré, mais il le fut ignominieusement. Ses

beaux-fils restèrent derrière ; sa femme fut faite un monument durable de sa folie et de son péché. C'est un autre genre d'affliction qu'Abraham expérimenta, l'affliction d'un homme qui connaissait Dieu et qui était sorti à sa Parole. Nous voyons des manquements en Abraham, comme, par exemple, en Gen. XII et XX. Mais cependant quoiqu'il y eut de faux pas, Abraham fut, si nous considérons l'esprit de sa marche dans son ensemble, un homme béni de Dieu au plus haut point, et un modèle de foi pour tous, ainsi que Dieu le place devant nous en Hébr. XI et ailleurs. Il connut l'épreuve, parce qu'il fut fidèle à Dieu et à son appel. Lot connut l'épreuve, parce qu'il voulut saisir quelque jouissance présente, une place dans le monde. Et quelle fut l'issue ? Un ébranlement frappe le monde, et Lot en est atteint : tout ce en quoi il avait placé ses affections est balayé, et ne lui est rendu que par le secours opportun d'Abraham pour être perdu à tout jamais lorsque le jugement vient fondre sur Sodome. En dernier lieu, une sombre tache de honte reste empreinte sur cet homme, et il lui faut apprendre amèrement qu'une voie mondaine est pour le croyant une voie où la peine et les désappointements sont fréquents, une voie qui, si elle assure une affliction présente quand on y persévère, laisse également derrière elle la semence de la misère et les fruits

de la honte. Si nous sommes véritablement des enfants de Dieu, il nous faut passer par l'un ou par l'autre de ces genres de souffrances : ou par la souffrance qui vient sur le monde, si nous sommes infidèles à Dieu; ou par les souffrances de Christ, si nous confessons son nom.

Ainsi donc, le septième ange donne le signal de la fin de cette mystérieuse forme du royaume. Les voix célestes proclament que le royaume de ce monde est devenu celui du Seigneur et de son Christ. Au lieu d'avoir un royaume ouvert seulement à la foi, et que nul n'apprécie sinon le croyant — un royaume dont la portion terrestre est dans la tribulation et l'attente du Seigneur, seule place que puisse maintenant prendre l'espérance — au lieu de cela, nous avons un changement complet. Dieu ne permettra pas que le monde soit plus longtemps le camp, le lieu de parade et de plaisir de Satan. Et lorsque sonne la septième trompette, il est annoncé que ce royaume du monde de notre Seigneur est venu. Si l'on objecte que le Seigneur Lui-même déclare, en Jean XVIII, que son royaume n'est pas de ce monde, je répondrai que ceci dépasse la vérité. Ce monde n'est jamais la *source* du royaume de Christ, mais n'est-il pas destiné à en être la sphère? Le monde n'était pas son royaume alors, mais cela prouve-t-il qu'il ne doit pas être

son royaume en quelque temps à venir où il combattra avec ses serviteurs, mais d'une manière bien différente de celle d'aujourd'hui ? Ici, vous avez cette parole positive de Dieu, que le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu. La souveraineté sur l'univers est transférée au Seigneur Jésus : « Et il régnera aux siècles des siècles. » Sans doute il faut prendre la phrase « aux siècles des siècles » en connexion avec le sujet tout entier. Lorsqu'il est question de l'éternité, il faut la prendre dans son extension pleine et illimitée ; mais ici elle ne peut que signifier : « à toujours », dans le sens de : aussi longtemps que durera le monde. Et je sens, bien que ce ne soit pas la plus brillante pensée dont nos âmes puissent jouir par rapport à l'avenir, que le fait que le Seigneur Jésus doit prendre possession du monde, communique un grand repos au cœur au milieu de la confusion actuelle. Cela élève au-dessus de l'esprit du présent ; parce que si je sais que la place de l'Eglise n'est pas ici-bas, mais que je suis maintenant dans le *règne et la patience* de Jésus-Christ, je n'aurai pas besoin d'honneur ou d'autorité dans ce monde. Une bien meilleure place nous est destinée dans le ciel, et les saints qui se trouveront sur la terre lorsque le Seigneur apparaîtra et que nous apparaîtrons avec Lui en gloire, seront dans une position de sujets.

Mais quelle est la position de ceux qui sont dans le règne et la patience du Christ Jésus? Nous ne serons pas simplement des sujets de Christ lorsqu'il viendra ainsi, mais des rois, régnant avec Lui. Dès maintenant même, ceux qui sont rejetés pour Christ, sont des rois rejetés. Ils ne chantent pas seulement : « A lui qui nous aime, » mais encore : « qui nous a faits rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père. »

Le Seigneur possédera un royaume approprié à la terre, mais les Juifs ne sont pas destinés à être rois. Ils occuperont sur la terre une place très-honorée; mais lors même que la nation sera convertie à Dieu, ils ne jouiront pas de cette proximité qui appartient à toute âme, juive ou gentile, qui croit en Christ maintenant. Notre portion peut paraître à l'incrédulité une portion éprouvante, et en effet elle est éprouvante pour le *temps présent*. Mais le Seigneur Jésus a le premier foulé le sentier et connu la souffrance comme nul autre ne le pouvait. Il l'a traversée tout entière, et quand Il viendra prendre le royaume, Il assignera une place à chacun de ceux qui auront souffert pour Lui. Ils seront comme les compagnons intimes de David lorsqu'il parvint au trône. Il y a David dans la caverne d'Hadullam, et David pourchassé dans les montagnes par Saül; mais dans toutes ces circonstances,

c'était la foi de David, comme moyen, qui avait allumé la flamme dans leurs cœurs. Ils avaient saisi le ton de l'âme de David; et, bien qu'il leur fallût endurer la tribulation pour un temps, et qu'il se trouvât beaucoup de fous dans le genre de Nabal qui accusait David d'être un serviteur débandé d'avec son maître, cependant David, tout susceptible qu'il était et prompt à ceindre son épée à la cuisse, accepte la parole même d'un vase plus faible, et prend une meilleure place, celle de la grâce — la place où le bien se pratique, où l'on peut souffrir pour le bien et endurer patiemment la souffrance. (1 Sam. xxy). Et bientôt après vient le trône. Et puis ensuite? Les pauvres persécutés qui avaient connu le sentier de la souffrance, et qui avaient partagé les tribulations de David au jour de son rejet, allaient maintenant partager ses honneurs. Où était Jonathan en ce jour-là? Il est vrai que son cœur s'était attaché à David, mais sa foi ne fut pas en état de supporter l'épreuve. Et quelle en fut la conséquence? Il tomba en la montagne de Guilboah avec son misérable père; et celui dont le cœur aurait volontiers donné la première place à David, et qui s'était déjà dépouillé pour l'amour de David, maintenant tombe avec le monde avec lequel il était extérieurement resté jusqu'à la fin. C'est ainsi que, quelle que soit notre affection pour

Christ, si nous restons dans une fausse position mondaine, ce ne sera jamais à notre honneur dans le jour de Christ, auquel ceux qui souffrent règneront avec Lui. Puissions-nous attendre ce royaume avec des cœurs exercés par la vérité !

On trouve beaucoup de personnes qui n'aiment pas à entendre parler du royaume de Christ, faisant profession de préférer quelque chose qui touche davantage aux besoins immédiats de l'âme. Mais Dieu ne saurait-il pas ce qui nous fait besoin ? Ce dont nous avons le plus besoin, c'est d'avoir confiance, non pas en nous-mêmes, mais au Dieu vivant. Tout en donnant toujours la première et la dernière place à la croix de Christ, puissions-nous ne pas oublier que son royaume vient ! Si la croix est le seul fondement du repos pour le pécheur, c'est le royaume qui réjouit et encourage le chrétien dans son sentier de foi et de patience. Ceux qui suivaient David dans ses souffrances, étaient bien, où qu'ils allassent, séparés de tout le monde d'alentour. Ils étaient rassemblés de toutes les conditions et de tous les pays ; mais entourer *David* et participer aux pensées et aux desseins de Dieu envers lui, voilà ce qui les soutenait. Bien que Dieu ait oint le Seigneur Jésus-Christ pour cela même, Il n'a cependant pas encore pris possession du royaume dans le sens de ce « royaume

du monde » dont j'ai parlé. Rejeté et crucifié, Il est monté en haut, et nous l'attendons tout en souffrant patiemment. Mais le jour approche rapidement, où ce ne sera plus la tribulation et la patience, mais la puissance et la gloire. Toutes choses seront assujetties à Christ, et il régnera aux siècles des siècles.

Lorsque cette nouvelle est annoncée dans le ciel, les vingt-quatre anciens se lèvent de leurs trônes. (Vers. 16.) Quelle douceur dans cet acte. Auparavant, lorsque la gloire était attribuée à Dieu, ou lorsque l'Agneau paraissait sur la scène, ils se jetaient sur leurs faces devant Lui. Ils étaient prêts pour tout ce qui exaltait la Divinité! S'il s'agit du Créateur (chap. iv), ils se prosternent devant Celui qui est assis sur le trône; ou s'il s'agit de l'Agneau, immolé quand il est sur le point de dévoiler les secrets de l'avenir (chap. v), ils tombent sur leurs faces devant Lui et le proclament digne.

De même ici la dernière trompette sonne, « le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ » est annoncé, et incontinent les vingt-quatre anciens tombent sur leurs faces et rendent grâces de ce qu'il a pris sa grande puissance et est entré dans son règne. Mais ce fait, il est vrai, n'a pas lieu sans beaucoup de douleur pour les hommes coupables, car il faut que l'épée du jugement nettoie le chemin afin que le sceptre de la

justice ait libre cours. « Les nations se sont irritées, et ta colère est venue, etc. » Mais ils savent bien que s'il faut que l'homme tombe avec fracas, il sera toutefois exalté de la seule manière qui soit vraie et durable dans le royaume de notre Seigneur et de son Oint. Et, en conséquence, ils rendent grâces au Seigneur Dieu Tout-Puissant « qui es, et qui étais (et qui viens) » vers. 17. Je demande la permission d'omettre la dernière partie : « et qui viens » — non pas d'après une conjecture (parce que conjecturer sur l'Écriture, c'est de la présomption), mais en vertu de ce que maintiennent les meilleures autorités critiques touchant la Parole de Dieu. Le dernier membre : « et qui viens » a été introduit dans le but de faire concorder la phrase avec d'autres passages où elle se trouve contenue.

Vous pouvez vous rappeler que dans le chapitre premier, la salutation est ainsi conçue : « Grâce et paix vous soient de la part de Celui qui est, qui était, et qui vient. » Chacune de ces trois parties est de Dieu. Elles affirment qu'il est Jéhovah, Celui qui est, qui était et qui vient; en un mot, ces trois titres sont la traduction en grec du nom de Jéhovah — nom qui signifie : Celui qui est toujours le même. La même chose est répétée chap. 1, 8; — seulement, là, ce n'est pas la salutation de Jean aux Églises,

mais la parole directe de Dieu Lui-même : « Moi, je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, qui est, et qui était et qui vient, le Tout-Puissant » — paroles qui désignent l'invariable continuité de son Etre. Au chap. iv se trouve une petite différence avec l'ordre donné dans les passages précédents, et cela tout-à-fait à propos. « Saint, saint, saint, Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui étais, qui es et qui viens. » Ici ce n'est pas : « qui es et qui étais, » mais « qui étais et qui es. » Ce changement peut paraître sans importance, mais il a bien sa signification. Au chap. i, l'emphase repose sur les mots « qui est, » parce que Dieu se présente comme Celui qui existe de toute éternité. L'expression : « qui était » semble venir la première au chap. iv, parce que les animaux (qui avaient été les instruments des jugements de Dieu dans les dispensations passées, comme ils le seront dans les futures,) regardent au passé, et, par conséquent, n'appuient pas sur le « qui es » mais commencent par ce que Dieu a été dans tous les temps antérieurs. En premier lieu, ils se trouvent au jardin d'Eden ; ensuite ils forment une sorte de représentation judiciaire de la puissance de Dieu dans le tabernacle et dans le temple ; puis, finalement, on les voit en action à l'époque où Jérusalem fut balayée et où le jugement de Dieu tombe

sur Israel. En conséquence, dans le passage qui nous occupe, ces animaux, qui avaient été les témoins des voies de Dieu dans tout le passé, commencent par déclarer que Dieu « *était* » pour démontrer la perfection de son Etre, telle, si l'on peut ainsi dire, qu'elle avait été déployée historiquement. Au chap. xi il y a omission des mots : « *et qui viens,* » parce que c'est la venue du royaume du monde de notre Seigneur qui est ici célébrée, de sorte qu'il n'est pas besoin d'y ajouter quelque chose. Avant qu'il entrât dans son règne, ces paroles étaient bien appropriées; mais ici, elles conviendraient difficilement. Comme j'ai trouvé que les meilleures autorités rejettent ces mots, il est parfaitement légitime de montrer comment la meilleure traduction est en harmonie avec la vérité de Dieu dans le passage même.

La signification générale du verset suivant (18) est claire. « Les nations se sont irritées, et ta colère est venue, et le temps des morts pour être jugés, etc., » — toutes choses qui devaient recevoir exécution ci-après. C'est en quelque sorte une vue explicative de ce qui aurait lieu à partir du commencement du royaume, alors que les divers genres de corruption seront jugés, et durant le millenium, jusqu'à « la fin, » où tout jugement se terminera. Les trois grandes pensées de ce chapitre sont donc, ainsi que nous l'avons vu, le culte sacerdotal (vers. 1); puis un

témoignage prophétique (vers. 3-14) ; et enfin, le royaume annoncé dans le ciel comme venu (vers. 15). Le Seigneur veuille que nos cœurs, amenés dans la jouissance de tels privilèges, soient avec Christ, non-seulement à cause de la bénédiction, mais pour l'amour de Lui-même. Christ vaut mieux que toutes les bénédictions qui viennent de Lui ; et nous ne jouirons jamais de ce qu'il donne, que dans la proportion où nous jouirons de *Lui-même*.

Vers. 19. Je crois que l'ouverture du temple dans le ciel marque une nouvelle partie du livre, et que, par conséquent, ce fait est moins en rapport avec ce qui précède qu'avec ce qui suit ; car il est clair que les versets précédents (15 à 18) ont rendu la voix de la dernière trompette, et annoncé les conséquences du fait que Dieu prend sa grande puissance et entre dans son règne — non pas le gouvernement de l'homme seulement, mais la puissance de Dieu se manifestant d'une façon entièrement nouvelle. Il a fourni des exemples de sa puissance, mais pas en rapport avec Christ, au temps où Il combattait avec son peuple et renversait les Cananéens. Mais lorsque cette puissance s'exerçait au milieu d'un Israël coupable et en chute, et n'ayant pas son Messie, souvent Il lui fallait agir contre le peuple lui-même et non contre ses ennemis seulement, parce que

Dieu ne peut jamais traiter alliance avec le péché. Mais maintenant, au temps de la dernière trompette, c'est le royaume de Dieu et de son Christ qui est venu. Or, voilà ce qu'attendent la terre et le Seigneur Lui-même, car Il attend « jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour son marche-pied. » Alors la scène tout entière sera changée ici-bas. Il viendra pour exécuter une colère aussi terrible que sa patience aura été divine, et l'effet en sera que « lorsque tes jugements sont en la terre, les habitants de la terre habitable apprendront la justice. » Il y aura la présence du Seigneur Jésus et l'absence de Satan ; il y aura, non-seulement l'exécution de la colère sur les vivants, mais aussi le jugement des morts à la fin. Et ces choses paraissent devoir être rangées sous la même trompette. Tout est anticipé, du commencement à la fin du royaume, toutes les grandes manifestations de la gloire divine dans l'exercice de la puissance et sur les vivants et sur les morts. Et là se termine, évidemment, ce sujet, car le temple de Dieu ouvert dans le ciel (vers. 19) introduit une autre vision, entièrement différente, qui n'a pas particulièrement rapport avec l'action de Dieu dans son royaume : d'abord et avant tout, c'est le temple qui paraît devant nous.

---

# LE CANTIQUE DE SALOMON.

---

## CHAPITRE IV.

VERS. 4. « *Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle ; tes yeux sont comme ceux des colombes entre tes tresses ; tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres lesquelles on tond lorsqu'elles sont descendues de la montagne de Galaad.* » Dès que la femme eut touché le bord du vêtement du divin Rédempteur, la puissance qui était en lui déploya son efficace en elle. (Marc v). Le doigt de la foi ne toucha pas seulement le bord du vêtement de Christ, il toucha aussi le ressort secret de son cœur que la foi seule pouvait atteindre : et tous les trésors de ce cœur furent ouverts à la foi. L'effet fut *immédiat* et *parfait*. La source de son mal fut tarie, et tous les courants auxquels elle donnait naissance furent emportés. « Elle connut en son corps qu'elle était guérie du fléau. » Elle était néanmoins sans la *paix* ou le *repos* de l'âme, pour ne rien dire de la *joie*. Elle tomba aux pieds de Jésus « *effrayée et toute tremblante.* » Arrête-toi ici un peu ô mon âme, et médite dans la solitude du sanctuaire, sur cette scène pleine d'instruction.

Est-il possible, je le demande, qu'un croyant possède toute la vertu qui se trouve dans le Seigneur et que pourtant il soit étranger à la paix ? Il en fut ainsi de la chère femme qui nous occupe et dont la foi

était grande. Et il en est, ainsi, hélas ! de milliers d'enfants de Dieu en nos jours. Pour beaucoup il y a là-dedans un mystère : comment faut-il l'expliquer ? Dans le cas de la femme la chose est assez claire ; et nous y trouvons aussi l'explication de tous les autres cas. Quoiqu'elle eût éprouvé relativement à son besoin extrême l'efficace de toute la puissance qui était en Christ, *elle était étrangère encore aux pensées de son cœur envers elle*. Elle avait besoin de la révélation de ce cœur à elle-même, pour lui donner parfaite paix en sa présence. Ce qui lui manquait, c'était la connaissance de *ce que le Seigneur pensait à son sujet* : et c'est là ce dont a besoin tout pécheur, aussi bien que la femme. Christ ne refuse rien à la foi. La foi assure tout d'abord à l'âme tout ce qu'il est lui-même, et tout ce qu'il a à donner ; mais le parfait repos de l'âme ne se trouve que dans la connaissance du cœur qui a fait l'abandon de tout afin de nous gagner à lui-même. C'est alors, mais non pas avant, que nous sommes dans le plein repos de son amour. Oh ! quel bonheur de connaître ses propres pensées à notre égard, de connaître son amour pour nous ! « Il m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi ! » C'est bien le chant le plus sublime dont nous ferons jamais retentir les cieux.

Mais un coup d'œil encore, ô mon âme, avant de la quitter sur cette scène bénie. Arrête-toi, ne serait-ce qu'un instant, aux effusions de l'amour du Sauveur pour cette pauvre femme. Qui saurait le comprendre, l'amour qui respire dans ces paroles : « Et il regardait tout autour pour voir celle qui avait fait cela ? » Quel amour ! Son cœur tressaille de joie ! Il a remporté son prix ! De toute éternité ses regards se

portaient en avant sur ce moment bienheureux. Les œuvres de Satan sont détruites, Dieu est glorifié, — la grâce brille et la foi triomphe. Mais il faut que ses yeux s'arrêtent sur elle. « Où est celle qui a fait cela ? » Avec quel intérêt ses yeux la contemplant ! Et maintenant il se révèle lui-même à son cœur, et remplit son âme de la paix et de la joie de son salut. « Ma fille » — expression de la parenté la plus intime et la plus chère — le plus tendre des liens humains, — « ta foi t'a guérie ; va-t-en en paix, et sois guérie de ton fléau. »

Ces réflexions nous ont été suggérées par la méditation des sept premiers versets de ce merveilleux chapitre. Ici, le Bien-Aimé révèle d'une manière remarquable à celle qu'il aime, les pensées de son cœur à son sujet, au sujet de la beauté sans égale dont elle resplendit à ses yeux. Oh ! puissions-nous être réellement circoncis de cœur et d'oreilles pour recevoir et retenir à toujours les paroles que l'Époux a choisies pour exprimer l'admiration que lui inspire son épouse ! Il s'assied, pour ainsi dire, et contemple avec ravissement et délices, chacun des traits de sa belle fiancée. Ensuite il lui dit ouvertement à elle-même son amour et son admiration. « Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse. » De pareilles louanges de la part de l'homme seraient extrêmement pernicieuses, mais sortant des lèvres de Christ, elles ne font que donner plus de profondeur à notre humilité et nous rendre plus semblables à lui. Elles inondent l'âme d'une joie calme et pleine de paix ; elles nous unissent plus étroitement à son cœur, et nous transforment davantage à sa ressemblance. Elles sont le fondement béni de la plus intime communion.

Après avoir, en termes généraux, donné au cœur de l'Épouse l'assurance qu'elle est « belle » à ses yeux, Christ énumère *sept* traits particuliers qu'il a contemplés séparément et minutieusement avec de grandes délices : ses yeux, ses cheveux, ses dents, ses lèvres, ses tempes, son cou, ses mamelles. Chaque trait étant parfait en lui-même, il voit en elle réunies la perfection et la beauté : « Tu es toute belle, ma grande amie, il n'y a *point de tache en toi.* » Le soin minutieux qu'il met à la considérer manifeste l'intérêt et les délices sans bornes qu'il prend en elle. Le nombre sept aussi, suggère l'idée de quelque chose d'accompli, de parfait. Mais devons-nous nous en étonner ? « La beauté de l'Éternel notre Dieu est sur nous. » (Ps. xc, 17, *vers. ang.*) Dans toutes les parties et les proportions, le croyant est parfait dans la perfection de Christ, et d'un aspect tout plein de grâce dans sa grâce à Lui. Christ a ôté tout ce qui était à nous, et nous a donné ce qui est à lui. Aussi sommes-nous exhortés à *dépouiller le vieil homme, et à revêtir le nouvel homme*, qui est créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté. (Eph. iv, 22, 23, 24.) Maintenant considérons rapidement chacun des sept traits à part.

« *Tes yeux sont comme ceux des colombes entre tes tresses.* » Selon la loi cérémonielle, la colombe était un oiseau pur ; c'était le seul de tous les animaux ailés qui fût offert en sacrifice sur l'autel de Dieu (voir la méditation sur le chap. i, 14) ; elle est l'emblème bien connu de l'humilité, de la chasteté et de l'innocence. « *Tes yeux sont comme ceux des colombes.* » L'œil est un terme souvent employé dans l'Écriture pour désigner la lumière et l'intelligence spirituelles.

« Si donc ton œil est simple, tout son corps sera éclairé. » Mais il y a dans les yeux de la colombe une particularité qu'il peut être dans l'intention du Saint-Esprit de faire servir à donner au croyant une leçon bien nécessaire : je veux dire son étonnante faculté pour voir de loin. On suppose qu'elle aperçoit son colombier d'une distance immense. Emportée loin du lieu où il se trouve, on peut la voir, lorsqu'elle a été délivrée de sa cage, s'élever très-haut — se tenir fermement dans l'air, jusqu'à ce qu'elle ait découvert son chemin pour retourner à sa demeure vers laquelle elle prend alors son vol d'une manière aussi directe que rapide. Oh ! que n'avons-nous cette puissance de vision lointaine et céleste, afin de pouvoir oublier les choses qui sont derrière et tendre avec effort vers celles qui sont devant — après avoir vu par la foi Jésus ressuscité. Christ est lui-même, personnellement, le but du chrétien — mais il faut que nous voyions « le but » avant de pouvoir prendre notre essor vers lui. Fixe, d'abord, tes yeux, ô mon âme, sur l'homme ressuscité, exalté en gloire. Ensuite, tends avec effort au but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus » (Phil. III). La comparaison est facile à comprendre — est-elle vraie de toi, ô mon âme ? C'est ici la question, à quoi vises-tu ? Que poursuis-tu dans ta course ? Quelle direction suis-tu ? Remarque-le bien, les beaux yeux, les yeux rayonnants de l'Épouse, regardant à travers ses tresses flottantes, rencontrent les yeux du Bien-Aimé remplis d'admiration, et ravissent son cœur : « tes yeux sont comme ceux des colombes entre tes tresses. » Ses tresses adoucissent leur éclat.

« *Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres qui apparaissent de la montagne de Galaad* » (vers. ang.). Il se peut qu'ici les termes de comparaison soient le poil long et luisant des chèvres qui broutent sur la montagne de Galaad, et la circonstance qu'elles apparaissent comme un troupeau, dans l'unité d'une troupe paissant dans les riches pâturages des lieux élevés. L'effet, pour l'œil, doit avoir été un sentiment de *profusion* dans chacune en particulier, et un sentiment d'*unité* dans l'ensemble. « Une longue chevelure, » nous dit l'apôtre, « est un voile, et une gloire pour la femme. » (1 Cor. xi, 15).

Mais ne pouvons-nous pas voir aussi dans cette comparaison une allusion aux longs cheveux du *Nazaréen*, type de la *puissance dans l'Esprit* ? La grande force de Samson gît dans ses *sept tresses*. Elles étaient le symbole de sa fidélité à son vœu — sa consécration à Dieu. Tout croyant est un Nazaréen pour Dieu, en Christ, et devrait l'être dans la pratique. « Je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu » (Luc. xii, 48). Tel est le vœu de nazaréat de notre bien-aimé Sauveur, et tout croyant, par cela même qu'il est un avec Christ, est placé sous son vœu. C'est là que gît la force du croyant, savoir, dans une sainte séparation conformément à la loi du nazaréat. Tout le temps que les sept tresses de Samson restaient non rasées, l'ennemi ne pouvait gagner aucun avantage sur lui. L'Esprit demeurait en lui avec puissance aussi longtemps qu'il gardait le secret de sa communion avec Dieu. Mais, hélas ! hélas ! qu'il est difficile à un Nazaréen de conserver ses tresses dans le sein de Dalila ! Comment est-il possible, hélas ! que les doigts im-

purs d'une prostituée touchent jamais les tresses d'un Nazaréen de Dieu ! Mets donc tous tes soins, ô mon âme, par la vigilance et la prière, à vivre et à marcher en séparation d'avec le monde, dans la communion avec Christ et dans la *puissance de l'Esprit*, pour que tes tresses ne soient pas rasées, et que tu ne trahisses jamais le secret de ta communion.

« *Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues, qui remontent du lavoir, et qui sont toutes deux à deux, et il n'y en a pas une qui manque.* » Ici, la comparaison est d'une exactitude et d'une appropriation parfaites pour tous les points. Dans les brebis *tondues*, nous voyons la délivrance des entraves du cœur naturel, la régularité, l'égalité : « qui remontent du lavoir » — la pureté, la blancheur. Elles ont été lavées à la source qui ôte toutes les souillures. La rangée supérieure correspond exactement à la rangée inférieure : « elles sont toutes deux à deux. Il n'y en a pas une qui manque. » L'Épouse peut maintenant manger le pain de vie — le vieux blé du pays : elle est dans la force de l'âge, et c'est du Messie ressuscité, exalté, glorifié, et qui vient, que son âme se nourrit. Aux yeux du Seigneur, il y a dans celle qu'il aime *égalité, pureté, fertilité ; rien n'y manque*. Quelle bonté qu'il en soit ainsi, et qu'il daigne nous dire Lui-même qu'il en est ainsi ! « Mon âme, bénis l'Éternel, et que tout ce qui est au-dedans de moi bénisse le nom de sa sainteté. »

« *Tes lèvres sont comme un fil teint en écarlate, et ton parler est gracieux.* » Comme le fleuve de la grâce de Dieu qui coule à travers ce monde est profondément teint du sang de la croix, ainsi devrait l'être la conversation du croyant. « Je n'ai pas jugé bon », dit

Paul, « de savoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié », et encore, « qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Cor. II, 2 ; Gal. VI, 14). Remarque soigneusement, ô mon âme, toute la force de ce trait dans la Sainte-Ecriture, et puisses-tu présenter le cordon de fil d'écarlate profondément empreint dans toute ta conversation ; de cette manière ton « parler sera gracieux » à ton Bien-Aimé.

Rien ne saurait être plus dégoûtant pour l'œil que les lèvres d'un lépreux ; et telles sont pour Dieu les lèvres de l'homme naturel. Sa lèpre est le type de l'état de péché de notre nature. Le lépreux devait « se couvrir la lèvre de dessus, et crier : le Souillé, le Souillé... Il demeurera seul, et sa demeure sera hors du camp » (Lév. XIII). Telle est, hélas ! la représentation fidèle de la triste condition morale de l'homme devant Dieu, quelque embaumées que soient les lèvres, ou gracieux le parler, pour notre commune nature. Mais quel changement lorsque nous sommes lavés dans le sang de l'Agneau ! A la place des lèvres blanches et écailleuses du lépreux, c'est la pure et profonde couleur écarlate du croyant pardonné, guéri et purifié. « Et quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu. » (1 Cor. VI, 11).

Lorsque dans une vision, Esaïe vit la gloire du Seigneur, il fut amené à se voir lui-même moralement comme un lépreux, et il s'écria : « Hélas ! moi, car c'est fait de moi, parce que je suis un homme

souillé de lèvres, et que je demeure parmi un peuple souillé de lèvres ; et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées. Mais l'un des séraphins vola vers moi, tenant en sa main un charbon vif qu'il avait pris de dessus l'autel avec des pincettes ; et il en toucha ma bouche et dit : Voici, ceci a touché tes lèvres, c'est pourquoi ton iniquité sera ôtée, et la propitiation sera faite pour ton péché. » (Es vi).

L'éclatant cordon d'écarlate qui était attaché à la fenêtre de Rahab appelle tes méditations. Il parle avec force et distinctement de l'efficace du sang de Christ ; mais pour le moment nous pouvons le laisser. Plus que jamais, ô mon âme, garde tes lèvres de tout ce qui gâterait leur vive fraîcheur aux yeux de Jésus, et aussi aux yeux des hommes. « Que votre parole », dit l'apôtre, « soit toujours dans un esprit de grâce assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun. » (Col. iv, 6).

« *Ta tempe est comme une pièce de pomme de grenade au-dedans de tes tresses.* » Le cœur de la pomme de grenade est choisi pour représenter les tempes de l'Épouse. C'est « une pièce » ou une partie rompue, « d'une pomme de grenade, » qui constitue l'emblème. On dit que ce fruit est délicieux au goût, et que lorsqu'il est ainsi rompu, il présente l'aspect d'une belle couleur rouge mélangée de blanc. Cette comparaison, je suppose, nous suggère l'idée de la modestie d'un cœur prompt à rougir de timidité et de pudeur. Précieux changement pour la maison de Jacob qui représente l'Épouse ! Il fut un temps où le Seigneur devait dire de son ancien peuple : « J'ai connu que tu étais revêche, et que ton cou était comme une barre de fer, et que ton front était d'airain. » (Es. XLVIII, 4).

Quel changement aujourd'hui ! Qu'est-ce qu'a opéré la grâce ? Aujourd'hui, le Seigneur voit dans celle qu'il aime, la déboussaiereté parfaite et un esprit de grâce plein d'humilité. La rougeur de ses tempes est même cachée par ses tresses flottantes. « Ta tempe est comme une pièce de pomme de grenade *au-dedans de tes tresses.* » Que dis-tu de ce trait, ô mon âme ? Médite-le, et prie pour que ta parure « soit l'homme caché du cœur, dans l'incorruptibilité de la douceur et d'un esprit paisible qui est d'un grand prix devant Dieu. » (1 Pierre III, 3, 4).

« *Ton cou est comme la tour de David bâtie à créneaux, (vers. angl. pour un arsenal), à laquelle pendent mille boucliers, tous les grands boucliers des vaillants hommes.* » L'arsenal de David était orné des trophées de ses victoires. L'Éternel l'avait délivré de la main de tous ses ennemis et de la main de Saül. Il soumit ses ennemis de tous côtés, et prépara le chemin pour le règne de la paix sous Salomon son fils. Mais qu'étaient ces victoires comparées à celles du Messie royal ? Tout le livre de Dieu peut être considéré comme les annales des victoires de Christ. Mais le cou de l'Épouse, pareil à une tour, entouré de nombreux bijoux, symbolise les trophées qu'il a remportés au-dedans du pays de Juda. Il est parlé d'Israël comme d'un peuple de *cou raide* — comme ayant le joug de la transgression entortillé à son cou, et comme marchant avec impudence la gorge découverte. Des figures pareilles représentent un triste état moral. Mais à présent, par la grâce du Seigneur, le changement est complet — parfaits sont les triomphes de son amour. Le joug de la transgression est brisé de *dessus* le cou de la fille de Sion. Au lieu d'être

*revêche, et comme une barre de fer, elle est gracieuse, belle, et imposante comme la tour de David. « Réveille-toi, réveille-toi, Sion ; revêts-toi de ta force, Jérusalem, ville de sainteté ; revêts-toi de tes vêtements magnifiques !... Défait-toi ces liens de ton cou, fille de Sion, captive. »* (Es. LIII, 1, 2). Et maintenant le Seigneur prend plaisir à contempler ce trait si beau de Son Epouse — tout chargé de colliers glorieux — « faits pour le cou de ceux qui partagent le butin. » La sainte liberté et le parfait bonheur de son peuple rappelleront à jamais les victoires de son amour.

« *Tes deux mamelles sont comme deux faons jumeaux d'une chevrette, qui paissent parmi le muguet.* » Ce trait gracieux, le septième, symbolise d'abord le *développement moral* — la formation du cœur pour Christ — l'accroissement de l'amour dont il est l'objet ; et, en second lieu, la *nourriture* fournie aux autres — le moyen par lequel on contribue à leur existence et à leur bénédiction. Le contraste entre l'épouse et « la petite sœur » du chap. VIII, 8, est remarquable et instructif. « Nous avons une petite sœur qui *n'a pas encore de mamelles.* » Quelques-uns pensent que le parfait développement de l'Epouse, et l'absence de ce développement dans « la petite sœur », représentent la condition morale respective de Juda et d'Ephraïm, ou des deux tribus et des dix. La différence sera manifeste, quand les *douze tribus* seront rétablies. Mais les dix tribus n'en jouiront pas moins des résultats bénis de l'œuvre accomplie, quoique Ephraïm doive demeurer étranger aux profonds exercices de cœur par lesquels Juda aura passé en rapport avec le Messie, et aussi, par conséquent, au déve-

loppement moral, fruit de ses expériences. C'est durant l'état de la captivité des dix tribus, que Christ a paru, et a été rejeté et crucifié ; et c'est avant qu'elles soient assemblées de tous les pays et ramenées dans leur terre, qu'il se sera fait connaître à Juda, comme venant de nouveau en puissance et en gloire. Au retour du Messie, le résidu sera composé principalement de membres de la tribu de Juda. Les deux faons jumeaux d'une chevrette représentent l'unité d'esprit et de cœur qui désormais prévaut parmi les Juifs relativement à leur Messie si longtemps attendu. En paissant « parmi le muguet, » ils trouvent maintenant leurs délices là où il trouve les siennes. « Il pait parmi le muguet. » Ce qui attire le cœur, ce qui forme nos affections pour Christ, c'est la manifestation qu'il nous fait de Lui-même par le Saint-Esprit. Oh ! puissions-nous désirer de plus en plus un plus parfait développement de son amour dans nos cœurs !

Ainsi Juda deviendra l'instrument de la nourriture et de la bénédiction, non-seulement pour les dix tribus, mais pour toutes les nations de la terre. « Réjouissez-vous avec Jérusalem, et vous égayer en elle, vous tous qui l'aimez ; vous tous qui meniez deuil sur elle, réjouissez-vous avec elle d'une grande joie, afin que vous soyez allaités, et que vous soyez rassasiés de la mamelle de ses consolations, afin que vous suciez le lait, et que vous jouissiez à plaisir de toutes les sortes de sa gloire. Car, ainsi a dit l'Éternel : Voici, je vais faire couler vers elle la paix comme un fleuve, et la gloire des nations, comme un torrent débordé ; et vous serez allaités, portés sur les côtés, et on vous fera jouer sur les genoux. Je vous

caresserai pour vous apaiser, comme quand une mère caresse son enfant pour l'apaiser ; car vous serez consolés en Jérusalem. » (Es. LXVI, 10-13).

Après avoir contemplé avec de profondes délices la beauté sans tache de son Epouse, l'*Epoux* lui propose de se retirer dans ses lieux de rendez-vous favoris -- la montagne de myrrhe et le coteau d'encens. Il semblerait qu'en cette occasion elle l'accompagne. Mais soit qu'elle aille avec Lui, soit qu'elle reste en arrière, Il laisse tomber dans son cœur cette précieuse parole : « Tu es toute belle, ma grande amie, et il n'y a point de tache en toi. »

« Ton combat est fini. » « Christ est mort ! » Tes péchés, quoique rouges comme l'écarlate ont été couverts de son pardon gratuit et de sa robe plus blanche que la neige ; tes crimes odieux ont été jetés dans les abîmes de l'océan. Ayant le mal en horreur, et fortement attachée au bien, oh ! vraiment, tu es belle ! il n'y a point de tache en toi ! »

VERS. 8. « *Viens du Liban avec moi, mon épouse, viens du Liban avec moi ; regarde du sommet d'Amana, du sommet de Sénir et d'Hermon ; des repaires des lions et des montagnes des léopards.* » Nous pouvons quelquefois, dans nos égarements insensés, nous trouver bien plus près que nous le pensons du « repaire des lions, » et n'avoir pourtant nulle conscience de notre danger. Sous tout ce qui dans l'ordre naturel attire et charme le cœur, peuvent être cachés nos plus mortels ennemis. Le « Liban, » comme type, s'unit en nous à l'idée de l'exaltation terrestre la plus grande. Mais là, ce qui exerce sur l'œil extérieur un tel pouvoir de fascination, ce qui est si enchanteur pour les sens, abrite le lion dévorant et le cruel léo-

pard. La richesse même et la beauté du lieu sont un abri sûr pour l'ennemi. Charmé outre mesure par les scènes magnifiques que déroulent sous ses yeux le *Liban* et *Hermon*, le voyageur peut être tenté de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour gagner la plaine en toute sécurité. Par là son danger serait imminent, à moins qu'il n'eût un guide sûr et fidèle.

Tu feras bien, ô mon âme, de t'arrêter un peu ici. Souviens-toi que les scènes terrestres les plus belles sont infestées d'ennemis plus subtils et plus dangereux que les lions et les léopards du Liban. Balance le chemin de tes pieds. Pourquoi cette disposition à errer, à t'arrêter au milieu des choses visibles ? Apprends à connaître ta propre faiblesse, tes propres penchants. Quelques-uns des saints du Seigneur, tu peux l'avoir observé, sont détournés par la *conformité avec le monde*; d'autres, par la *lecture de livres* qui fascinent l'esprit, mais dessèchent l'âme; et un grand nombre, hélas ! sont pris au piège en suivant leur propre volonté et la voie qui semble droite à leurs yeux. Mais tout cela mène également au « repaire des lions, aux montagnes des léopards, » ou à des expériences et des occupations d'un danger imminent pour l'âme. Il n'y a qu'un œil qui puisse découvrir le piège — qu'une seule voix qui puisse retirer le cœur du lieu du péril : « Du sommet d'Amana, du sommet de Sénir et d'Hermon, » voulait dire l'amour divin, « regarde à moi. » De cette manière, le monde, pour ainsi dire, disparu à tes yeux, sera sous tes pieds. « Amana, » remarque-le, signifie *vérité, intégrité*. Du point de vue de la *vérité*, persévère à attendre le retour du Seigneur.

Rien de plus beau et de plus touchant que la ma-

nière dont le bien-aimé Sauveur cherche ici à appeler l'Épouse loin du théâtre du danger. « Viens avec moi, » tel est son langage d'incomparable tendresse. Il ne dit point : « Va ! dépêche-toi de fuir, le danger est proche, tu es sur le bord du repaire des lions. » Oh ! non, ce n'est pas ainsi qu'il parle. « Viens, » dit-il, « viens du Liban, avec moi, mon épouse, viens du Liban avec moi. » Il cherche à détacher son cœur du Liban, le lieu des joies terrestres, mais du danger spirituel. Quelle grâce ineffable respire dans ce mot, « Viens. » La phrase tout entière exhale les sympathies les plus tendres, la plus profonde sollicitude de son cœur. Comme « Viens » sonne infiniment plus doux à l'oreille que « Va ! » Le premier dit communion, l'autre parlerait de séparation.

« Viens, toi et toute ta maison dans l'arche, » dit l'Éternel à Noé. (*Vers. angl.*) Il ne dit pas, « va, toi, » mais « viens, toi. » Dans sa grâce, le Seigneur, étant entré dans l'arche avant son serviteur, et se trouvant là, il pouvait dire « Viens ! » et de cette manière l'homme de foi était assuré que le Seigneur était avec lui dans l'arche du salut. Quelle consolation de savoir que le Seigneur se trouve avec nous dans la nacelle, quelque battue quelle puisse être par les eaux agitées ! Mais de plus, voici dans quels termes il s'adresse à la maison rebelle d'Israël : « Venez maintenant, dit l'Éternel, et débattons nos droits. » (Es. 1, 18.) Remarquez aussi le ton plein de grâce de son raisonnement. Israël ayant obéi à son invitation de *venir*, il ne les embarrasse point par des arguments, mais leur dit avec douceur : « Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils

seront blanchis comme la laine. » Oh ! l'heureuse manière de raisonner pour un pécheur coupable ! Le Seigneur seul peut discuter ainsi. Béni soit son nom, nous trouvons cette même grâce déployée pour le monde entier dans cette invitation de la portée la plus large : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » Cette parole n'est pas plus tôt l'objet de la foi, que le repos est assuré. « *Moi, je vous donnerai du repos* » — repos du fardeau du péché — repos de vos propres stériles efforts — repos avec moi-même dans le paradis de Dieu. Adorable Sauveur, puisse cette invitation si précieuse « venez » être davantage appréciée par ceux qui sont encore loin ! Mais à toi la gloire et la louange de la grâce. Un mot encore. Qui n'a pas admiré ce qu'a de ravissant le souffle final qu'exhale l'Écriture Sainte avec ses nombreux « Viens ? » « Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens. Et que celui qui a soif, vienne. Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Apoc. xii, 17).

Mais il y a dans le tendre appel de l'Époux *deux* autres *mots* qui peuvent être pour le cœur la source de la joie la plus profonde : « *Avec moi.* » « Viens avec moi. » Pourrait-on trouver deux mots plus propres à éloigner toute crainte et à remplir le cœur de confiance, quelles que soient les circonstances ? Impossible. Si le rugissement du lion a retenti à nos oreilles et que nous sachions qu'il est proche, nous pourrions bien être remplis d'effroi ; car quelle force possédons-nous en nous-mêmes pour lui résister ? Mais ces *trois mots* d'une grâce sans pareille, « Viens avec moi » confirment tout ce dont le cœur a besoin.

*Avec Lui* elle est parfaitement en sûreté, quelque étendue que soit la chaîne de montagnes qu'elle a à franchir, et quel que puisse être le danger. Mais la grâce d'échapper au *repaire des lions*, est la plus petite des bénédictions comprises dans ces *trois mots*. Ils expriment l'extrême plaisir qu'il prend dans sa compagnie. La présence de l'Épouse est Sa joie. Vérité merveilleuse, bénie ! De toutes les pensées, c'est la plus riche : Il prend ses délices en nous, son désir est de nous avoir avec lui-même ! Non, sans doute, qu'Il soit dépendant de la créature, ou qu'Il lui soit redevable, pour sa suprême félicité, car Il est Dieu aussi bien qu'Il est homme et se suffit à Lui-même. Il est le Dieu indépendant, le Dieu éternel, le Dieu vivant ; Il est Jésus Jéhovah. Mais comme Fils de l'Homme, dans sa merveilleuse grâce et son merveilleux amour, Il a voulu que nous fussions nécessaires à la pleine manifestation de sa gloire et à ses éternelles délices. L'Église qui est son corps est sa *plénitude*. (Eph. 1, 22-23). Et pour ce qui est de la fille de Sion, Il lui dit aussi : « Écoute, fille, et considère ; rends-toi attentive, oublie ton peuple et la maison de ton père ; et le Roi mettra son affection en ta beauté ; puisqu'il est ton Seigneur, prosterne-toi dans lui. » (Ps. XLV, 40, 44).

Ce beau passage sera appliqué avec une puissance divine au cœur de l'épouse, — le résidu juif — quand le Seigneur reviendra. Il cherche là à détourner leurs pensées et leurs sympathies de *l'ancien ordre de choses juif*, « la maison du père », afin qu'ils soient entièrement formés pour *le nouvel ordre de choses* sous le Messie dans sa gloire royale. C'est sur la terre dans le pays d'Emmanuel, que la bénédiction d'Israël aura lieu.

L'Esprit de Dieu a pris de tels soins pour la révélation de cette précieuse vérité, « avec Christ, » que tu peux bien, ô mon âme, en faire quelques instants le sujet de tes méditations. Elle a son fondement dans le conseil immuable de Dieu, et court comme un fil d'or à travers toutes les circonstances qui se déroulent. « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui. » (Rom. VIII, 32). Quelle pensée ! « Toutes choses... avec Christ » — en communion avec Lui. Santé ou maladie, — pauvreté ou richesses, dans chacun de ces états, je suis avec Lui ; et je Le possède dans tous ces états. Selon le raisonnement de l'Apôtre, le plus grand renferme le moindre, et le moindre est possédé avec le plus grand.

Le chrétien se trouvât-il tellement réduit à l'étroit par les circonstances, qu'un morceau de pain sec et un verre d'eau froide fussent son plus riche repas, qu'il pourrait encore dire triomphalement, tout pauvre qu'est ce repas : Je l'ai *avec Christ*, et j'ai Christ avec lui. Depuis la plus humble condition sur la terre jusqu'au faite le plus élevé dans la gloire, nous avons tout *avec Christ*, et notre bénédiction la plus riche consiste en ce que nous sommes *un avec Lui*. Notre *unité avec Christ*, tête de l'Eglise, est si merveilleuse, si réelle, si parfaite, que l'Apôtre dit : « Je suis crucifié avec Christ, » et qu'il dit de tous les chrétiens : « Sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui. » Et en diverses parties de l'Ecriture, il parle de cela sous sept aspects distincts, ce qui nous donne l'idée de quelque chose de divinement complet : 1° Nous sommes crucifiés ensemble ;

2° vivifiés ensemble ; 3° ressuscités ensemble ; 4° assis ensemble ; 5° héritiers ensemble ; 6° souffrants ensemble ; 7° glorifiés ensemble. Et cette unité, cette identité de l'Eglise avec Lui-même est tellement précieuse au cœur de Jésus, que, dans tous les endroits où il est parlé dans l'Ecriture de notre état futur, il est précisé comme étant *avec Christ*. « Aujourd'hui tu seras *avec moi* dans le paradis. » « Absent du corps, présent *avec le Seigneur*. » « Ayant le désir de déloger et d'être *avec Christ*, car cela est de beaucoup meilleur. » « Et ainsi nousserons toujours *avec le Seigneur*. » « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit. Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » Amen ! C'est là le repos, le parfait repos pour le cœur à jamais. Rafraîchie, comme si tu t'étais plongée dans l'océan sans rivage de son amour, retourne à tes méditations sur le beau cantique des cantiques, toutefois pour sonder encore attentivement le livre de son cœur, qui seul sait aimer.

« Ton meilleur repos sur la terre est encore interrompu ; des ennemis vigilants, le léopard tacheté, le lion rugissant en quête de sa proie, envahissent et troublent ton « Liban. » Mais viens avec Moi dans des entretiens divins, et je te conduirai en des lieux dont ne peuvent approcher les animaux destructeurs, ni aucun adversaire nuisible ; où Mes rachetés, dans la joie triomphale des cantiques éternels, agitent autour de ton trône, dans une félicité ineffable, leurs palmes victorieuses ; où il n'y a plus ni péché, ni mort, ni vicissitude, ni autre chose que la joie. Mon épouse, toi que

je me suis acquise au prix de mon sang, regarde d'Amana, de Sénir et d'Hermon, regarde au loin ! Fixée sur la base des promesses, contemple toujours ton glorieux repos ! »

VERS. 9-11. — « Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse ; tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux et par l'un des colliers de ton cou. Combien sont belles tes amours, ma sœur, mon épouse ! Combien sont tes amours meilleures que le vin, et l'odeur de tes parfums plus qu'aucune drogue aromatique ! Tes lèvres, mon épouse, distillent des rayons de miel ; le miel et le lait sont sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. » Quelque incomparables que soient les perspectives diverses qui se déploient aux regards du sommet d'Amana, de Sénir et d'Hermon ; — quelque splendides et ravissants pour l'œil que soient ces glorieux sites de la nature ; — tout embaumées des plus suaves parfums que soient ces montagnes si fertiles en aromates, l'œil et le cœur de l'Époux se détournent de tout cela pour être entièrement à l'admiration de l'amie qui est là à côté de lui. Il voit en elle ce qu'il ne peut voir nulle part ailleurs : *les sentiments et les affections de son propre cœur qui se réfléchissent sur lui-même du cœur de l'Épouse.* Les beautés de la scène qui se déroule autour d'eux peuvent symboliser les choses que les hommes du monde estiment comme très précieuses, exquisés et distinguées ; mais c'est dans la beauté et l'amour de l'Épouse que le royal Époux trouve ses délices et sa satisfaction. Il voit en elle les heureux fruits de son propre inextinguible amour, — les fruits du travail de son âme, et *il en est rassasié.* (Es. LIII, 11.) Vérité précieuse pour le cœur de tout croyant !

Un homme peut posséder une fort belle position et l'apprécier beaucoup, mais jamais il ne saurait avoir pour elle les mêmes sentiments qu'il a pour sa femme et ses enfants. Ceux-ci font partie de lui-même, et non pas sa position. Qu'étaient pour le premier Adam tous les plaisirs du paradis auprès des délices qu'il prenait en sa chère et belle compagne ? Elle était une partie de lui-même, et non pas la création. Il avait été plongé dans un profond sommeil, et de son côté ouvert il lui avait été formé une compagne. Lorsqu'il se réveilla de son sommeil et qu'il vit à côté de lui *la beauté* que l'Éternel Dieu dans sa grâce lui avait procurée, il s'écria : « *A cette fois, celle-ci est os de mes os, et chair de ma chair.* » Cette fois la lacune était remplie. Jusqu'à maintenant il n'avait rien vu qui fût approprié à son cœur. La création avec tout son éclat, les beautés d'Eden, n'avaient été, pour ainsi dire, qu'un blanc pour le premier homme jusqu'au moment où il posséda le fruit béni de ses souffrances et de sa mort typiques.

Mais ce qui n'a existé simplement qu'en type dans le premier homme, s'est accompli réellement dans le second homme, — le dernier Adam. Il a été certes plongé dans un profond sommeil, — le sommeil de la mort ; et comme fruit de son côté ouvert, une seconde Ève, pour ainsi dire, a été formée toute belle et sans tache à ses yeux, qui bientôt partagera avec lui les joies et l'empire de la nouvelle création, de la création rachetée, et là, au milieu de ses gloires, réfléchira son amour qui fut plus fort que la mort, et se réchauffera éternellement aux rayons de sa faveur sans nuages. Pouvons-nous donc nous étonner qu'i admire avec transports la ressemblance qu'elle a avec

lui-même ? La toute-puissance pouvait créer un monde ; il n'y a que l'amour divin qui fût capable par les souffrances et la mort, de sauver un pécheur perdu. Qui saurait le comprendre cet amour, — cet amour pour un pauvre vil pécheur ? Mais s'il faisait plus habituellement, ô mon âme, le sujet de tes méditations, tu t'étonnerais moins de ces merveilleuses paroles : « Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse. » Et pourtant, malgré tout ce que tu connais maintenant, ou ce que tu pourras connaître jamais dans la suite, ces paroles seront à jamais *des plus merveilleuses*. « Tu m'as ravi le cœur ; » dans la note marginale (*Bible angl.*), nous lisons : « *Tu as emporté mon cœur.* » Vérité étonnante ! Le cœur de Christ ravi — emporté ! Et par quoi — par qui ? Par les attraits d'un pécheur sauvé par grâce — par quelqu'un qui a été lavé dans son sang précieux, et qu'il a lui-même orné de ses perfections, de ses beautés sans pareilles.

Cette expression de l'amour du Sauveur se trouve au centre du volume sacré, et, sous quelques rapports, elle est la plus remarquable que nous lisions dans l'Écriture. Mais tout le chapitre dont elle fait partie, est, sous quelques rapports, une plus merveilleuse manifestation de son amour qu'aucune de celles que nous présente ailleurs le Livre de Dieu. Pour ce qui regarde les *détails*, il n'y a rien qui ressemble au cantique des cantiques dans quelque autre partie que ce soit de la Bible. « Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse. » Il prend ici la place de *Frère* aussi bien que celle d'*Époux*. « Ma sœur, mon épouse. » Relation bénie ! Heureuse union ! bien connue et fort appréciée par Lui, quoique encore

comparativement peu connue par elle ! Mais ce dont il s'agit surtout là, c'est du cœur, des sentiments, de l'amour du Sauveur, non pas pour les Juifs seulement, mais pour tous ceux qui croient en Lui. Son association avec le résidu dont il parle comme de sa sœur, son épouse, est pour lui l'occasion de déployer pleinement son amour dans tout son éclat. Au milieu de toutes les magnificences, l'épouse seule attire ses regards ; elle fait contraste avec tout ce qu'on peut trouver sur la terre ou parmi les anges du ciel. Nous ne lisons nulle part que les beautés de la création ravissent le cœur du Créateur. Ce mystère des mystères était réservé pour le Rédempteur et les rachetés.

Ici s'élève tout naturellement une question qui en a exercé plusieurs. Comment se fait-il que nous ayons dans les Cantiques une expression de l'amour de Christ pour le résidu, aussi complète et aussi détaillée, en comparaison de ce que nous présentent les Epîtres qui sont adressées à l'Eglise de Dieu, « l'Epouse, la femme de l'Agneau » ?

En premier lieu, on peut considérer les Cantiques comme la révélation du cœur de Christ à *tous les saints* juifs ou chrétiens, terrestres ou célestes. L'amour de Christ est parfait, et toujours parfaitement développé selon la relation dans laquelle nous Le connaissons. C'est sous l'allégorie de l'amour de l'Epouse et de l'Epoux, que les sentiments et les affections de son cœur sont exprimés ici, et dans une harmonie parfaite avec cette position. Le roi Salomon, dans le jour duquel il y eut comme une passagère lueur de la gloire millénaire, est le vaisseau choisi et approprié pour représenter ces réalités bénies. Les

paroles de Christ dans les Cantiques ont une *application morale* qui est ineffablement précieuse au chrétien. Heureux ceux qui sont en état de boire à une pareille source !

Les remarques suivantes de la plume d'un autre peuvent être utiles dans l'étude de ce précieux livre, pour faire comprendre le *caractère* des affections qui y sont développées par les Juifs, comparées avec celles des chrétiens, et aussi la manière dont le Seigneur y exprime son amour :

« Le Cantique des Cantiques prend l'homme dans ses rapports avec Dieu, c'est-à-dire, le Juif, au moins le résidu sous un tout autre point de vue, et montre les affections que le roi sait créer en lui, et par lesquelles il l'attire à soi. Quelle qu'en soit la force, ces affections ne sont pas développées dans la position dans laquelle se forment les affections chrétiennes proprement dites. En voici la différence. Elles n'ont ni le calme, ni la douceur profonde d'une affection découlant d'une relation déjà formée, déjà connue et pleinement appréciée ; d'une affection dont le lien est formé et reconnu, et qui compte sur la pleine et constante reconnaissance de cette relation ; d'une affection dont chaque partie jouit comme d'une chose certaine dans le cœur de l'autre. Le désir de quelqu'un qui aime et qui veut le cœur de celui qui est aimé, n'est pas l'affection parfaite, l'affection douce et formée d'une épouse avec laquelle le mariage a formé un lien indissoluble. Dans l'un des cas, la relation est la conséquence de l'état du cœur ; dans l'autre, l'état du cœur est la conséquence de la relation elle-même. Or, quoique les noces de l'Agneau ne soient pas encore arrivées, néanmoins à

cause de la révélation qui nous a été faite de l'accomplissement de notre salut, ce dernier caractère d'affection est ce qui, grâces et gloire en soient rendues à Dieu, est propre à l'Eglise. Nous savons en qui nous avons cru » (1).

En second lieu, il y a une grande différence entre la position du Juif relativement à Christ dans les cantiques et celle du chrétien dans les Epîtres ; et il est nécessaire de connaître cette différence, ou bien nous manquerons tant dans nos pensées que dans nos affections à ce qui est dû au Seigneur, et nous appliquerons à l'Eglise ce qui se rapporte à Israël, et à Israël ce qui appartient à l'Eglise. Nous connaissons la vérité bénie de notre *unité* avec Christ, comme ressuscité et glorifié. « Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec Lui. » (1 Cor. vi, 17.) L'*union en vie et en position* avec Christ glorifié, va bien au-delà de ce que l'apôtre appelle « la religion des Juifs. » Nous savons même, *maintenant*, aujourd'hui, que nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ ; et quoique ici-bas sur la terre, pauvres, coupables de bien des fautes, manquant en bien des points, nous savons que nous sommes *scellés du Saint-Esprit de la promesse*, qui est les arrhes de notre héritage jusqu'à la rédemption de la possession acquise. (Eph. i.) Mais, ce qui est infiniment plus doux que tout le reste, c'est que nous connaissons la grandeur de son amour, selon le sacrifice par lequel il nous a introduits dans cette position céleste, et dans une association éternelle avec Lui-même. Nous savons, en conséquence, que la ques-

(1) Etudes sur la Parole, tom. II, p. 373.

tion du péché a été complètement réglée, et que nous sommes pleinement et pour toujours pardonnés, — justifiés parfaitement et agréables dans le Bien-Aimé. Christ a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. (Luc VII, 48, Jean V, 24; Act. XIII, 38, 39; Rom. IV, 25.) Notre rédemption est accomplie, notre relation est déjà formée; nous n'attendons plus que la gloire — les noces de l'Agneau. Nous comptons sur sa promesse : « Oui, je viens bientôt. » « Car encore très peu de temps et Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. » Mais tout en attendant sa venue, nous connaissons et nous goûtons, par la puissance du Saint-Esprit, quoique bien faiblement, les affections de son cœur qui appartiennent proprement à cette relation ineffablement bénie, et établie pour l'éternité.

La position d'Israël, telle que l'Esprit de prophétie la révèle dans les cantiques est bien inférieure à celle-là. En tout cas, il n'y est point question de la purification de la conscience; le pardon et la justification n'y sont point touchés : il s'agit davantage du cœur — de créer, de former les affections pour la Personne du Bien-Aimé, et de les faire se produire. Le résidu n'est pas encore entré pleinement dans la connaissance personnelle de Christ, dans la certitude de sa relation avec Lui, et n'en jouit point; or, c'est là précisément ce que le cœur qui aime avec tant d'ardeur désire voir réalisé, c'est de cela qu'il se préoccupe. Naturellement, l'Époux sait dans quelle relation il est avec celle qu'il appelle « ma sœur, mon épouse. » De là cette merveilleuse révélation qu'il lui fait, à elle-même directement, de son cœur,

afin qu'elle puisse connaître les desseins de son amour. Il l'assure, avec insistance, de la beauté, de la valeur, du prix qu'elle possède à ses yeux. Et même après qu'elle a failli, en l'oubliant lui et son amour, il vient à elle avec une affection qui ne saurait être détournée de son objet. De cette manière, le cœur de l'épouse est exercé par la manifestation de l'amour, de la grâce, de la tendresse et de la bonté de Christ; ses affections deviennent par-là plus profondes, et à ses yeux le Bien-Aimé est exalté au-dessus de tous les autres, et apprécié comme le « premier entre dix mille.... tout ce qui est en lui est aimable. » Son cœur est ainsi graduellement formé pour l'Époux lui-même, et cela par la révélation de son cœur à lui. Le psaume quarante-cinquième est la révélation de ce résultat béni. Là, les Juifs — le résidu — sont sauvés comme les « compagnons » du Roi, et Jérusalem comme « la reine parée d'or d'Ophir. » Maintenant les nations lui font honneur avec leurs présents et sollicitent sa faveur : désormais elle est dans la relation la plus intime avec le Roi, et se voit introduite dans les palais d'ivoire.

Mais revenons à notre texte.

« Tu m'as ravi le cœur par *l'un de tes yeux*, et par *l'un des colliers de ton cou*. » Ce peut être difficile de déterminer ce que le Seigneur entend par les mots « l'un de tes yeux, l'un des colliers de ton cou. » Il se peut que se soit une allusion à l'appréciation qu'il fait de chacune des grâces, de chaque ornement spirituel que possède le croyant, ou des délices qu'il prend dans chaque croyant en particulier aussi bien qu'en tout son peuple collectivement. Jamais ni dans

le temps ni dans l'éternité, le moindre de tous les saints ne saurait être inaperçu de lui, ou ne pas être distingué des autres. C'est comme individus que nous sommes aimés, sauvés et glorifiés. Cette vérité est clairement enseignée en Luc xv, et Jean parle beaucoup aussi de notre bénédiction individuelle, la *famille* de Dieu étant son thème principal, comme l'*Eglise* est celui de Paul, et le voyage à travers le désert, celui de Pierre; pourtant c'est Paul qui dit, « qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi. » Paul parle ici comme s'il était le seul que Christ a aimé et pour lequel il est mort. La foi s'approprie ce que la grâce révèle, et ce n'est que de cette manière que le cœur jouit des révélations de la grâce. Comprends-tu cela, ô mon âme? C'est de toute importance, et c'est du ressort de la foi seulement. Quelque grande que soit la bénédiction, la foi en fait une bénédiction personnelle. N'importe ce que la grâce révèle en Christ comme la portion des enfants, la foi dit avec certitude « c'est à moi. »

Mais dans notre heureuse demeure d'en-haut, ce n'est pas seulement du Seigneur que nous serons connus *personnellement* : nous le serons aussi les uns des autres. Pierre ne semble pas avoir eu de difficulté à reconnaître, sur la montagne de la transfiguration, qui était Moïse, et qui était Elie. Ainsi en doit-il être dans l'état de résurrection où tout est parfait. La distinction des personnes sera entière et manifeste. Paul ne sera jamais pris pour Pierre, non plus que Pierre pour Paul, et chacun aura sa propre couronne et sa propre gloire. Pensée bénie et aussi solennelle! chaque saint aura sa propre couronne : tous seront connus là pour ce qu'ils sont dans l'appréciation du

Seigneur. Toutefois, ils seront tous parfaits, tous heureux, dans la pleine joie du Seigneur, et ils brilleront tous avec éclat dans sa glorieuse image, qu'ils porteront tous alors parfaitement.

VERS. 10. — « *Combien sont belles tes amours, ma sœur, mon épouse!* » Si nos méditations sur l'appréciation que fait le Seigneur de notre amour étaient plus profondes, plus sérieuses et plus simples, nos cœurs seraient plus entièrement pour lui. L'amour engendre l'amour. C'est le feu près duquel je suis assis qui me réchauffe. Plus je suis près du cœur de Christ, plus le mien sera ardent et plus sera vive la flamme de mon amour pour Lui. Je ferais tout aussi bien de m'imaginer que je me réchaufferai en sortant au jardin et en regardant la neige, comme de chercher à accroître mon amour pour Christ en regardant à moi, en m'occupant de moi, en m'efforçant de l'aimer davantage. Mais, quoiqu'il en soit, disent plusieurs, je ne fais pas de progrès dans l'amour pour Christ, et dans le sentiment de son amour pour moi, et je désire éprouver plus d'amour pour Lui. A la bonne heure ! mais si c'est le feu auquel je suis assis qui me réchauffe, c'est aussi la nourriture que je mange qui me rassasie : Que ton âme donc *se nourrisse de Christ*. Tu trouveras un riche repas dans ce merveilleux chapitre. Médite-le attentivement, étudie-le parole après parole, et pense au cœur de qui toutes ces paroles découlent. L'incrédulité ne tient pour rien les paroles de Christ, la foi s'en nourrit. Sois ferme, et élève-toi dans tes méditations jusqu'au cœur d'où elles découlent. Etudie toujours ses paroles en communion avec Lui-même ; et garde-toi bien de séparer la parole de la personne de Christ. C'est

ainsi que ton amour pour Lui s'accroîtra, et que ta ressemblance avec Lui s'accroîtra extrêmement. La connaissance de tout le cas qu'il fait de notre amour nous conduirait à la contemplation de ce qui l'entretient et le fortifie. « Combien sont belles tes amours, ma sœur, mon épouse ! Combien sont tes amours meilleures que le vin, et l'odeur de tes parfums plus qu'aucune drogue aromatique. » Si de pareilles révélations de son amour ne nous gagnent pas, qu'est-ce qui nous gagnera ? Il n'y a pas de vin, pas de joie terrestre, qui lui soit agréable comme l'amour de son épouse ; pas de senteur qui lui soit aussi douce que l'odeur de ses parfums. Il lui déclare qu'ils surpassaient *toutes les plantes aromatiques*. Toute l'hospitalité du Juif à propre justice n'était rien pour Lui en comparaison de l'amour de celle qui était prosternée à tes pieds. Mais un tel fruit de l'Esprit ne peut grandir que dans la lumière de sa présence. Les plantes ne croissent jamais bien dans les ténèbres. Elles peuvent bien produire quelques feuilles pâles et malades, mais ce sera tout. Le fruit et le parfum ne se trouveront que sur les plantes qui jouissent de la pleine lumière du ciel. « Je suis la lumière du monde, » dit Christ. « Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit ; car, hors de moi, vous ne pouvez rien faire. » (Jean VIII, 12 ; xv, 5.)

Il faut d'abord que le rayon de miel soit rempli avec une patiente industrie, avant que rien en distille. Le miel doit être recueilli de toutes les fleurs. Telle devrait être l'habitude du chrétien : apprendre quelque chose presque de toute chose. Mais, hélas !

nous ressemblons trop au papillon, et trop peu à l'abeille. On peut voir le premier voltiger un instant sur la fleur, et s'enfuir ensuite sans avoir goûté sa douceur, tandis que la dernière s'attache fortement à elle et en suce le miel. Et de cette manière, son magasin se remplit peu à peu. Il faut étudier soigneusement la parole et bien enrichir le cœur, avant d'avoir facilement sous la langue le mot approprié à l'occasion. Le Seigneur est tout heureux de trouver dans l'Épouse ce fruit de l'Esprit. « Tes lèvres, mon épouse, distillent des rayons de miel ; le miel et le lait sont sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. » Les *gouttes* qui distillent du rayon de miel peuvent suggérer l'idée d'un choix attentif, en contraste avec « la multitude de paroles » dont parlent les Proverbes. Il en est des paroles comme des semences, elles germent et fructifient, que ce soient des paroles piquantes et amères ou de bonnes et salutaires paroles. Si nous semons de l'ivraie, nous ne saurions moissonner du froment ; et si nous semons du froment, nous ne risquerons jamais de moissonner de l'ivraie : « Car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi. » Oh ! puissions-nous distiller toujours des paroles de bonté, de douceur, de débonnairété, de vérité, de foi, d'espérance et de charité ! Qu'y a-t-il de plus pur que le lait ? Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? Quoi de plus nourrissant que l'un ? Quoi de plus salubre que l'autre ? Notre bien-aimé Sauveur nous voit et nous reconnaît dans l'Esprit, et non dans la chair, et il parle ici des fruits précieux de l'Esprit qui lui sont si agréables. C'est sur ses propres lèvres que « la grâce est répandue ; » ce sont tous « ses vêtements

qui sont parfumés de myrrhe, d'aloès et de casse, quand il sort des palais d'ivoire; » et, il trouve, à sa joie suprême, dans son épouse bien aimée, la parfaite réponse à ce qu'il est Lui-même. « Grâce pour grâce » — la grâce répondant à la grâce : cela est infiniment plus doux à son cœur que toutes les productions de la nature. Lorsque les montagnes et les vallées de Canaan, si embaumées du parfum de *toutes les plantes aromatiques* et « découlant de lait et de miel, » auront disparu pour toujours, la Bien-aimée demeurera en la présence du Seigneur, qu'elle réjouira de plus en plus durant toute l'éternité de la vue de sa fraîcheur toujours nouvelle, et de l'odeur toujours plus suave du parfum de son adoration et de son amour.

« Jamais encore n'ont été silencieux dans ton Eglise les cantiques de louange s'unissant dans un même thème aux concerts angéliques, non plus que les vœux ardents pour plus de sainteté, les pleurs d'une humble confession, et les soupirs après ta venue — après toi-même, ô Seigneur. Mais hélas, quelle faiblesse dans nos accents ! Seigneur, magnifie ta grâce, et donne-nous d'être davantage ce que ta miséricorde nous a faits ! Fais-nous trouver plus de douceur à ta parole au fond de nos âmes ! — Ouvre nos lèvres, et qu'elle en distille, pour que tous te connaissent, t'aiment et t'adorent ! Sois comme la rosée à ton Israël. Revêts-le de beaux vêtements, pareils aux tiens propres, tellement parfumés du parfum d'en haut, que nul ne puisse s'approcher, sans reconnaître que tes saints ont été avec toi et ont reçu, de tes palais de cèdre, des odeurs particulières à ces hauteurs sacrées ! »

VERS. 12-14. — « *Ma sœur, mon épouse, tu es un jardin clos, une source close, et une fontaine cachetée. Tes rejetons sont un parc de grenadiers, avec des fruits*

*délicieux de troène avec l'aspic, l'aspic et le safran, la canne odoriférante et le cinnamome, avec tout arbre d'encens; la myrrhe et l'aloès, avec toutes les principales drogues aromatiques.* » Quelques moments de méditation sur la position et la nature *physiques* du pays d'Israël nous aideront extrêmement à comprendre ces belles et instructives comparaisons. On dit que la terre promise est située au centre du monde habitable : lieu d'élite d'une grande beauté et d'une grande fertilité naturelles. Il importe aussi d'observer que c'est en vertu d'un arrangement divin, et par suite de circonstances accidentelles qu'a été déterminé le *lieu* assigné pour pays aux Juifs. Des centaines d'années avant qu'Israël eût une existence nationale quelconque, « le Souverain, » en établissant les limites des diverses nations de la terre, réservait cette place centrale pour son peuple élu.

Le passage qui suit, établit avec clarté ce point important. « Quand le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples selon le nombre des enfants d'Israël. Car la portion d'Israël, c'est son peuple; et Jacob est le lot de son héritage. » (Deut. xxxii, 8, 9.) On peut recueillir beaucoup de lumière de cette intéressante vérité, relativement à la place qu'occupe Israël dans les pensées et les desseins de Dieu. Ce lieu central a été déjà le théâtre d'événements qui surpassent de beaucoup tous les autres par leur importance et leurs résultats; et il sera encore le théâtre d'événements que les cieux et la terre attendent et que toute l'Écriture annonce. La prédiction qui n'apparaît qu'en *germe* en Eden s'*épanouira* pleinement dans toutes ses gloires, dans la terre promise.

A cause de la chute d'Israel, le pays, comme nous le savons, est maintenant dans un état de désolation. Il ne rappelle rien moins que l'idée d'un centre; il est foulé sous le pied des Gentils; mais quoiqu'il ait été longtemps comme un désert et l'ombre de la mort, il ne sera pas toujours ainsi. Le Seigneur du pays est absent, à présent; il s'en est allé dans le « pays éloigné; » mais il reviendra, et prendra possession du sien. (Luc XIX.) « La terre est à moi » dit le Seigneur; et conformément à son intention première, ce pays deviendra, au temps convenable, le centre de toutes les nations, la gloire de tous les pays, la louange de tous les peuples; et Sa Jérusalem bien-aimée sera la métropole de toute la terre et le centre de bénédiction pour tous ceux qui y habitent. La bannière royale flottera alors sur ses remparts, comme le signe certain que l'« Homme noble » est revenu, que le Roi des Nations est là.

Moïse eut le privilège avant de mourir de contempler ce beau pays du sommet de Pisga. L'Eternel lui-même, le montra à son serviteur Moïse. Quelle grâce! quelle condescendance! Quel honneur accordé à Moïse! « Je te l'ai fait voir de tes yeux, mais tu n'y entreras point. » (Deut. xxxiv.) Il lui fut permis, avant de fermer les yeux dans la mort, de considérer la future demeure des rachetés de l'Eternel, de voir ses fertiles vallées, ses belles montagnes et ses plaines bien arrosées partout. Voici dans quels termes, sous la direction du Saint-Esprit, il en fait la description. « Car l'Eternel ton Dieu te va faire entrer dans un beau pays, qui est un pays de torrents d'eaux, de fontaines et d'abîmes qui naissent dans les campagnes et dans les montagnes; un pays de blé, d'orge, de

vignes, de figuiers et de grenadiers ; un pays d'oliviers qui portent de l'huile, et un pays de miel ; un pays où tu ne mangeras point le pain avec disette, et où rien ne te manquera ; un pays dont les pierres sont du fer, et des montagnes duquel tu tailleras l'airain. » Deut. VIII, 7, 8 9.

Ne semble-t-il pas que les comparaisons de notre texte sont empruntées aux productions riches et variées de la terre sainte ? L'épouse du Seigneur est ici comparée à un « jardin », à un « parc », à une « fontaine » ; tant elle est remplie de tout ce qui Lui est agréable, de ce qui fructifie pour Lui ; tant sont variées les grâces du Saint-Esprit en elle : il y a abondance pour le cœur de son Seigneur. « L'aspic et le safran, la canne odoriférante et le cinnamome, avec tout arbre d'encens, la myrrhe et l'aloès avec *toutes les principales drogues aromatiques.* » Quelle vérité pour les méditations, ô mon âme, pèse-la bien ! considère-la dans ses différentes parties. Le « jardin » peut être renommé pour son exquise collection de fleurs, pour ses arbustes aromatiques, pour toutes ses plantes agréables : le « verger » pour toute espèce d'arbres portant des fruits précieux, et la « fontaine », ce qui arrose tout l'ensemble de la scène. Toutes les feuilles sont arrosées et humectées de ce qui provient de la vive fontaine des eaux. Quelles vastes et profondes pensées cela devrait nous donner de ce que le peuple de Dieu doit être pour lui dans ce monde ! Ce qu'est le jardin le plus délicieux, comparé au stérile et « hideux désert », les saints du Seigneur devraient l'être comparés aux hommes du monde. Eh bien, ô mon âme, qu'en est-il de toi ? Y a-t-il en toi fraîcheur, croissance, fertilité, dans

les choses de Dieu ? Le Seigneur peut-il venir dans le jardin de ton cœur, et manger ses fruits délicieux ? Il connaît toutes les pensées et toutes les voies.

Mais, remarque de plus, que le cœur charmé de l'Époux décrit son épouse comme « un jardin clos, — une source close — une fontaine cachetée ». Elle est toute pour lui et pour lui seulement. Ses yeux ne s'égareront point après un autre. Elle est parfaitement satisfaite de sa portion, dans son cher Bien-Aimé. Christ lui suffit. Il est à ses yeux, un abri parfait — la satisfaction parfaite de tout son cœur. Nul regard pour un autre. Le contentement remplit son âme : « Je suis à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est à moi ; il pait parmi le muguet. » La fleur, le parfum, le fruit, sont pour lui, et rien que pour lui. Son jardin est clos contre tous les autres — le sceau royal est apposé sur la fontaine du Roi ; les eaux vives jaillissent pour lui seul. « Sachez que l'Éternel s'est choisi un Bien-Aimé » (Ps. 138, 3). Il n'est permis à aucun étranger de toucher à ce qui porte l'empreinte du sceau du Roi. « Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens ; et : que tout homme qui prononce le nom du Seigneur se retire de l'iniquité. » (2 Tim. 2, 19.) « Mon fils, donne-moi ton cœur, » est une demande solennelle. Oh, prête l'oreille, mon âme, à la voix de la sagesse. Quand nous avons satisfait à cette demande, nous ne pouvons plus avoir de cœur pour le monde. Nul homme ne possède deux cœurs ; quoique hélas ! nous semblions quelquefois en avoir deux. Que je veille contre cela. Si Christ possède mon cœur, je ne puis en avoir un pour le monde. Christ ne peut accepter un cœur partagé. Que je dise

plutôt, en eussé-je deux, il les aurait tous les deux.

Les expressions « clos », « close », « cachetée » suggèrent avec force la pensée de l'entière et nette séparation du croyant d'avec le monde : comme une pièce de terre qui a été recouverte du terrain communal environnant, protégée par une solide clôture bien complantée, bien soignée, et gardée pour l'usage spécial et le plaisir du propriétaire. Quoique *dans* le monde, le chrétien n'est pas *du* monde. Ainsi que Christ le déclare lui-même, « ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. » Il y est comme serviteur de Christ, et devrait apprendre à faire toutes choses pour Lui. « Et quelque chose que vous fassiez en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par Lui à Dieu le Père. » (Col. III, 17.) N'importe ce que c'est, depuis la chose la plus petite jusqu'à la plus grande, il doit tout faire comme *service pour Christ*. Sera-ce là un service pour Christ ? telle est la question à se poser, et non se demander simplement, quel mal y a-t-il à faire ceci ou cela ? et alors, faire notre volonté au lieu de celle du Maître.

L'apôtre Paul pouvait dire : « Pour moi vivre, c'est Christ. » C'était comme s'il eut dit : « Pour moi vivre, c'est avoir Christ comme mon motif, Christ comme mon but, Christ comme ma force, et Christ comme ma récompense. » On serait ainsi séparé du monde, et on ferait pourtant dans le monde le meilleur service possible. Lorsque l'œil est tenu fermement attaché sur la Personne du Bien-Aimé, le cœur continue d'être plein de Lui — la conscience est nette — le jugement sain, et notre service fructueux. Plus nous sommes nous-mêmes

tout près de la source , plus sommes-nous sûrs de devenir pour d'autres des canaux de bénédiction; de même que la source dans le désert, ou le fleuve dans la vallée , qui profite à la contrée environnante. « Si quelqu'un a soif, dit Jésus, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » « Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture , des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or, il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui ; car l'Esprit saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. ») Jean VII, 37, 38. 39.

Le cœur ainsi rempli de Christ par la demeure en lui du Saint-Esprit , rendra un témoignage béni à Jésus ressuscité et glorifié. Il devrait couler comme « des fleuves d'eau vive. » Le croyant est responsable de ce témoignage vis-à-vis de son Seigneur absent. « Celui qui dit qu'il demeure en Lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui a marché. » (1 Jean II, 6.) Nous entrons ici sur le terrain de la *responsabilité* chrétienne. Chrétien, je suis placé sous la responsabilité de marcher en chrétien, non pas, le Seigneur en soit béni ! afin de le devenir, mais parce que je le suis. Quelle grâce ! nous ne sommes pas sous la responsabilité de *gagner* une place dans la faveur divine : cela, notre Jésus l'a accompli ; mais étant d'hors et déjà , par l'efficace de son sang précieux , dans la position d'une faveur parfaite, d'une paix, d'une joie, d'une acceptation parfaites, nous devons marcher selon la position dans laquelle la grâce nous a placés. Etant enfant de Dieu je dois marcher comme un enfant de Dieu, et étant serviteur je dois marcher comme un serviteur.

Notre bien-aimé Sauveur, en mourant pour nous,

a parfaitement satisfait à notre responsabilité comme hommes — comme enfants du premier Adam, et maintenant toute notre responsabilité découle de notre relation avec Christ — le dernier Adam, ressuscité et glorifié. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie. » (Jean xx, 21). Cette commission, remarquez-le, fut donnée par Jésus ressuscité aux *disciples*, et non pas seulement aux *apôtres* : et nous aurons à lui rendre compte de cette mission à la fin. Vérité extrêmement solennelle, mais salutaire à connaître et à conserver dans le cœur ! « Chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu. » (Rom. xiv, 10-12.) Comme nous avons rencontré bien des âmes peu au clair et en perplexité sur ce point, il sera bon peut-être de présenter ici deux ou trois remarques, relativement au *tribunal de Christ*.

En premier lieu, la *personne* du croyant ne peut jamais venir en jugement. « Il est passé de la mort à la vie. » (Jean v, 24.) Il est « justifié de toutes choses. » Christ a été livré pour ses offenses ; et où sont elles ? Elles ont toutes disparu, et disparu pour toujours. Loué soit son nom ! Il a été ressuscité pour sa justification ; et qu'en résulte-t-il ? Etant ressuscité avec Lui, le croyant est associé avec un Christ ressuscité, dans sa vie éternelle et son acceptation devant Dieu. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » (Rom. iv, v, viii.) Le croyant lui-même, ne peut donc jamais être mis en jugement. D'ailleurs, quand il comparaitra devant le tribunal de Christ, il sera dans son corps de gloire ; il sera alors semblable au bien-aimé Sauveur lui-même, « qui trans-

formera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance, par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses. » (Phil. III, 21.) Je n'ai pas besoin de dire combien cette glorieuse vérité rejette au loin, bien loin, toute idée de jugement pour ce qui est de la *personne* du croyant. Il est glorifié avant d'être appelé devant le tribunal, et sait fort bien qu'il est cohéritier avec Christ, et dans une même gloire avec Lui.

Secondement. — *Les péchés et les iniquités* du chrétien ne peuvent jamais être amenés en jugement. Christ a déjà porté leur jugement sur la croix, et les a tous abolis par le sacrifice de lui-même. Il n'y aura pas un *second* jugement des péchés du croyant. C'en est complètement et absolument fini de tous les péchés, confessés par nous, et portés par Jésus. (Héb. IX; 1 Jean I, 9.) « Lequel lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice, et par la meurtrissure duquel vous avez été guéris » (1 Pierre II, 24). L'œuvre de Christ sur la croix, comme le représentant des siens, a été tellement complète, tellement parfaite, qu'il n'est pas resté la plus petite question à résoudre relativement au péché. Toute question fut *close pour toujours*, lorsqu'il s'écria : « *C'est accompli* ». L'amour divin peut rencontrer le premier des pécheurs, dans toutes les richesses de la grâce de Dieu, sur le fondement de cette œuvre si glorieusement accomplie. Cet amour envers le pécheur, qui fait valoir devant Dieu le nom de Jésus et se confie uniquement en son sang précieux est tellement grand, que non-seulement tous

ses péchés et toutes ses iniquités sont *pardonnés*, mais même sont dits être *oubliés*. « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés et de leurs iniquités ; car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. » (Héb. x.) L'efficace, la puissance de l'amour, sur tous nos péchés, est telle qu'ils sont effacés du souvenir de Celui qui aime, et ne peuvent jamais venir en jugement.

Troisièmement. — Mais quoique ni la *personne*, ni les péchés et les iniquités du croyant ne soient sujets au jugement du Seigneur en ce jour-là, ses *œuvres*, comme serviteur du Seigneur, doivent toutes être relevées devant le tribunal de Christ. De là la fidèle parole d'avertissement de l'apôtre : « Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » (1 Cor. xv, 58.) Il s'est arrêté longuement sur la doctrine de la résurrection du corps, maintenant il touche à ce que l'on peut appeler *la résurrection des œuvres*. « L'œuvre de chacun sera rendue manifeste, car le jour la fera connaître, parce qu'il est révélé en feu ; *et le feu éprouvera* (et montrera) *quelle est l'œuvre de chacun*. » (1 Cor. III, iv.) Mais cette épreuve de la *qualité* de nos œuvres, ne doit pas être envisagée comme un sujet d'effroi, mais plutôt comme l'un de nos plus grands privilèges ; car c'est alors que sera accomplie cette précieuse parole : « *Alors je connaîtrai à fond comme aussi j'ai été connu à fond*. »

Dieu est lumière, et Dieu est amour. Il est tout amour — tout lumière pour ses enfants. Mais son amour veut qu'ils soient dans la lumière, comme il

est lui-même. Ce sera la bénédiction parfaite, parce que nous serons alors dans la lumière parfaite de Dieu, aussi bien que dans son amour parfait. « Dieu est lumière, et il n'y a en Lui nulles ténèbres. » Notre nouvelle, notre divine nature aime la lumière — prend son plaisir en elle. Les ténèbres les plus faibles seraient pour elle un fardeau insupportable. Être dans la lumière, c'est être manifesté, car la lumière rend manifeste. Là, rien ne peut être caché. Et, béni soit le nom du Seigneur, nous ne voudrions pas qu'un seul moment de notre histoire avec ses voies à notre égard, si tendres, si miséricordieuses, fût laissé dans l'ombre. Le cœur en repousse même la pensée, nonobstant toute notre faiblesse, et notre méchanceté, « car il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. v, 10). Quand tout le cours de ma vie sera manifesté dans la parfaite lumière de Dieu — de Dieu en Christ, « alors je connaîtrai à fond, comme aussi j'ai été connu à fond. » Mon jugement de tout ce qu'il y avait de bien et de mal, dans cette vie, sera conforme au parfait jugement de Dieu.

Tout ce qui aura été fait pour Christ, comme fruit de sa grâce en nous, sera approuvé et récompensé par Lui. Tout ce qui aura été fait simplement dans l'énergie naturelle, ne saurait être reconnu, mais devra maintenant être consumé comme « du bois, du foin, du chaume. » Tout ce qui aura été produit par l'Esprit de Christ en nous, demeurera à toujours, comme « de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. » (1 Cor. iii, 10-13, iv, 1-5.) Bien des services accom-

plis dans un grand esprit de renoncement — sous la croix, pour les motifs les plus excellents, mais avec des moyens que l'Écriture ne sanctionne pas, seront alors analysés avec une exactitude divine. Tout ce qu'il pourra reconnaître comme bon, sûrement le Seigneur le reconnaîtra et le récompensera abondamment : et bon nombre de saintes pensées du cœur, de pieux desseins qui avaient pour but la gloire du Seigneur, mais qui n'ont jamais été accomplis, seront amenés alors en lumière, et recevront leur pleine récompense. Le plus humble service fait pour Lui sur la terre, ne sera point passé sous silence en ce jour-là. « Car quiconque vous donnera à boire une coupe d'eau en mon nom, parce que vous êtes de Christ, en vérité je vous dis qu'il ne perdra pas sa récompense. » (Marc. ix, 44.) Si A a donné une coupe d'eau froide, et que B en ait donné deux, B aura une récompense double. Il sera aussi manifesté en ce jour ce que c'était qui nous *empêchait* de faire plus de bien, en considérant la lumière que nous possédions, les occasions favorables qui se présentaient, la grâce qui nous était accordée, et les opérations du Saint-Esprit en nous. Néanmoins, chacun possédera la place préparée par Lui de la part du Père. Mais nous ne saurons jamais jusqu'à ce moment là, combien nous sommes redevables à notre Seigneur et Sauveur bien-aimé. Nous ne saurons qu'alors tout ce qu'il a été pour nous, et tout ce qu'il a eu à supporter de notre part. On verra alors, dans la vraie lumière de sa présence, l'amour de ce cœur qui toujours s'éleva au-dessus de toute notre indignité et se manifesta par sa patiente grâce, dans tout son tendre amour, et dans toute son inépuisable

bonté. Et alors aussi on verra ces mille et mille cas dans lesquels nous avons cherché, dans l'orgueil de nos cœurs, à nous complaire à nous-mêmes, à nous exalter nous-mêmes, à nous rendre nous-mêmes quelque chose, au lieu de servir le Seigneur Jésus, de l'exalter, et faire de Lui notre Tout en tout.

Nous connaissons alors et nous comprendrons dans toute leur perfection bénie la longanimité, la patience, la tendresse d'amour avec lesquelles Jésus nous a ainsi supportés durant tant d'années, et les doux souvenirs d'un amour qui surpasse de si loin tous les autres amours en tendresse, rempliront alors nos âmes de l'admiration la plus parfaite, de la plus fervente adoration, et des transports les plus sublimes de la louange pour toute l'éternité.

Et les nombreuses, les miraculeuses interventions de notre Dieu en notre faveur, et ses merveilleuses délivrances durant les jours de notre inconversion, ne seront pas non plus ignorées ou oubliées en ce jour-là. Que de fois, lorsque Satan nous avait amenés par ses séductions et par ses mensonges à deux doigts de l'enfer, et qu'il pensait qu'il suffisait d'une autre impulsion pour nous y précipiter, le puissant, le tendre, l'adorable Jésus jeta autour de nous le bras que nous méprisions — nous sauva — et nous emmena avec bonté loin de son bord glissant ! Oh ! avec quels cœurs, débordant de reconnaissance, d'amour et d'adoration, nous nous retirerons de cette scène privilégiée — *le tribunal de Christ* ! Quelles matières il aura fournies pour les louanges du ciel ! Désormais nous saurons à quoi employer nos harpes d'or, et la source de joie qui nous aura été ouverte là, continuera de couler avec une abondance tou-

jours plus profonde et une fraîcheur toujours nouvelle, à travers toute la longue, la brillante, la bienheureuse éternité.

Il est fait mention dans l'Écriture de deux autres sessions de jugement distinctes, qu'il peut être bon de signaler ici pour prévenir toute confusion : 1<sup>o</sup> le jugement des *nations vivantes* « quand le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire. » (Math. xxv, 31-46.) Celui-ci a lieu au commencement du Millénium ; 2<sup>o</sup> le jugement des *morts* devant le « grand trône blanc, » quand le ciel et la terre s'enfuient. (Apoc. xx, 11-15.) Celui-ci a lieu à la fin du Millénium, et est tout-à-fait distinct du jugement des *nations vivantes*, et du jugement des saints dans le ciel devant le tribunal de Christ. La notion d'un *jugement général* des justes et des méchants n'est aucunement sanctionnée par l'Écriture.

*Maintenant*, en ce temps-ci, nous devrions marcher par la foi, dans la lumière de ce jour à venir. Le triple effet de cette vérité sur l'esprit de l'Apôtre est digne d'une attention toute particulière de notre part. « Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes, mais nous sommes manifestés à Dieu, et j'espère aussi que nous sommes manifestés dans votre conscience. » (2 Cor. v, 11.) 1. Connaissant que l'acte terrible ce doit être pour un pécheur de paraître devant Dieu dans ses péchés, et rien que sous sa propre responsabilité, l'Apôtre est poussé à prêcher l'Évangile avec beaucoup d'ardeur. « Nous persuadons les hommes. » Il cherche à avertir, à convaincre les autres de la pressante et inexprimable importance du salut. Quelle chose redoutable ce doit être pour un incré-

dule de répondre personnellement du rejet qu'il a fait de Christ et du salut ! Qui est-ce qu'une considération pareille ne pénétrerait pas d'une profonde émotion et ne remplirait pas de ferveur dans la prédication de l'Évangile ?

2. L'Apôtre était déjà dans la lumière — déjà manifesté à Dieu. « Mais nous sommes manifestés à Dieu. » La pensée du tribunal ne causait pas de terreur à l'Apôtre. Elle le poussait seulement à un plus grand zèle pour le salut des autres.

3. Marchant ainsi dans la lumière, l'homme de Dieu — le serviteur de Christ, poursuit son œuvre ; sa conscience, en attendant, réfléchissant la lumière et l'amour de Dieu. Il se recommande lui-même aux consciences de ceux parmi lesquels il travaille. « Et j'espère aussi que nous sommes manifestés à vos consciences. » Oh ! que tels puissent être, ô mon âme, pour toi et pour beaucoup d'autres, les résultats bénis, précieux, et pratiques, de tes méditations sur le tribunal de Christ. Et à cette fin puissions-nous faire l'expérience des diverses opérations du Saint-Esprit, signalées par les paroles suivantes du bien aimé Sauveur.

VERS. 46. — « Lève-toi, bise, et viens, vent du Midi, souffle dans mon jardin, afin que les drogues aromatiques distillent. » Le mot « vent » est quelquefois employé dans l'Écriture, en rapport avec le Saint-Esprit ; et ce que nous présente ce verset, c'est comme si le Seigneur priait en vue des différentes opérations de l'Esprit dans les cœurs de son peuple bien-aimé. « Souffle dans mon jardin afin que les drogues aromatiques distillent. » Il y a dans sa vigne des drogues aromatiques — « les principales

drogues aromatiques », mais il leur faut quelque chose pour distiller. Il vient précisément de se promener dans son jardin, de considérer ses délicieuses plantes et de les appeler par leur nom.

Il connaît bien chaque plante de sa vigne — quand elle a été plantée — quels soins elle a reçus, et quels fruits elle devrait porter. Ce sont tous des plants que sa droite a plantés, « tellement qu'on les appellera les chênes de la justice, et la plante de l'Éternel pour s'y glorifier. » (Ps. LXXX, 15 ; Es. LXI, 3).

Mais quelquefois il règne sur toute la plantation un calme de mort qui fait sentir sa pernicieuse influence tant aux vieilles plantes qu'aux jeunes. Les branches balsamiques ne cèdent pas au souffle de l'Esprit, en sorte que le riche parfum n'est point recueilli et emporté sur la brise. « Lève-toi, bise, et viens, vent du Midi ; » tel est le cri que pousse maintenant le patient vigneron : « Souffle dans mon jardin. » Un coup violent, pénétrant du vent du nord, ou les douces brises du midi peuvent servir à réveiller, vivifier les saints du Seigneur, à les faire sortir de leur triste état d'indolence. Mais, oh ! la douce pensée ! Celui à qui appartient le jardin et qui connaît parfaitement toutes les plantes qui s'y trouvent, tient en sa main le souffle qui rafraîchit, et le tourbillon qui balaie ; et c'est avec un soin parfait qu'il dispense à toutes ses tendres et précieuses plantes, dans la proportion convenable, le vent du nord et le vent du midi.

« Encore très-peu de temps », et elles seront toutes transplantées sous le climat plus bienfaisant du paradis d'en-haut. Là, le vent du nord, si perçant, de l'affliction, du châtiment et de la discipline, ne sera

plus nécessaire. Il n'y aura rien dans ces régions sans nuages pour flétrir la feuille, détruire le germe, brûler la fleur, ou étouffer le fruit. Nous avons eu dans ce monde glacé, assez, oh ! bien assez, de cette œuvre si triste, si douloureuse. Viens, viens, salut ! heureux jour, qui nous verras loin du désert où souvent l'épreuve arrive pareille à un coup de vent terrible, comme si elle voulait déraciner la faible plante, et où souvent la souffrance remplit le cœur, et la honte couvre le visage, parce que nous avons été si stériles dans le bien et si féconds dans le mal ! Mais *alors*, c'en sera fini de tout mal ; il n'y aura plus là de chagrin, plus de vers rongeurs. Plantés, enracinés dans le sol pur du ciel, nous désaltérant sans cesse à la rosée de l'éternel amour, nous fleurirons et porterons du fruit à la joie ineffable du cœur de notre Père, — à la gloire de notre Seigneur adoré, par la présence permanente de Dieu le Saint-Esprit avec nous.

Fais, Seigneur, que *désormais* mon cœur s'adonne entièrement à la culture que tu vois être la meilleure ; que mon cœur cède à chaque souffle de ton Esprit, et qu'il y ait dans ma vie des fruits et un parfum de nature à te réjouir. Oh ! que je sois toujours en état de dire, « que mon Bien-Aimé vienne en son jardin, et qu'il mange de ses fruits délicieux. » Ces quelques mots sont les seuls qui sortent des lèvres de l'Épouse dans cet admirable chapitre. Mais ce sont d'heureuses, de précieuses paroles. « Mon Bien-Aimé. » Elle est chez elle, et heureuse en présence de l'Époux. Il est à elle, lui-même : elle le sait ; elle en jouit. Il est son bien-aimé Seigneur et Sauveur. « Mon Bien-Aimé. » Mais lorsqu'elle parle

du jardin, elle l'appelle « Son jardin » ; et du fruit elle dit : « Ses fruits délicieux. » C'est là le véritable terrain, ainsi que nous lisons ailleurs : « Mon Bien-Aimé avait une vigne en un coteau d'un lieu gras. Et il l'environna d'une haie, et en ôta les pierres, et la planta de ceps exquis ; il bâtit aussi une tour au milieu d'elle , et y tailla une cuve. » Il dit encore en parlant de ses soins pour cette vigne qui s'est montrée si stérile pour Lui : « C'est moi, l'Éternel, qui la garde ; je l'arroserai de moment en moment, je la garderai nuit et jour afin que personne ne lui fasse du mal. » (Es. v, xxvi).

Dans le quinzième chapitre de Jean, le Seigneur parle de lui-même comme du « vrai cep », des siens comme des « sarments, » et de son Père comme du « cultivateur » — du vigneron. Quel spectacle merveilleux ! Le Père, regardant du ciel, contemple, sur tout le monde habitable, son propre Fils bien-aimé portant du fruit à sa gloire, par les nombreux sarments de ce cep exquis ! Quel vaste vignoble ! Ce n'est que par les riches sucres qu'ils tirent de la souche mère que les sarments portent du fruit. Quel délicieux spectacle pour l'œil du Père ! Quel objet de constante sollicitude pour le cœur du Père ! Mais aussi quelle joie, quand il voit les sarments ainsi vitalement unis avec son Fils « remplis du fruit de la justice qui est par Jésus-Christ à la gloire et à la louange de Dieu. » (Phil. i, 11.) « En ceci mon Père est glorifié que vous portiez beaucoup de fruit. » Jean xv, 8 (1).

(1) Outre ces réflexions pratiques sur les vents du nord et du midi, remarque aussi, ô mon âme, pour tes méditations ultérieures, la fréquente allusion que font les écrits des prophètes

## LA GRACE DE LA GLOIRE DE DIEU.

Nous voyons, par toute l'Écriture, que le grand but qui y est poursuivi est de rattacher l'âme à Dieu personnellement. Après la chute, c'est la voix de l'Éternel Dieu se promenant dans le jardin qui s'adressa à Adam, et c'est de la présence de l'Éternel Dieu qu'Adam se cacha — et ainsi de suite ; — je n'ai pas besoin de dire dans combien d'exemples est présentée la connexion personnelle de l'âme avec Dieu jusqu'à ce que nous atteignons son point culminant dans l'Évangile de la gloire, confié à Paul :

au « roi du nord » et « au roi du midi. » Ces rois, l'un au nord et l'autre au midi de la Palestine, furent souvent mêlés aux événements de la Terre-Sainte. Aussi l'Esprit de Dieu nous a-t-il donné beaucoup d'intéressants détails de leur histoire passée en rapport avec les Juifs. (Voir Dan. xi). Et touchant l'avenir, il a écrit, vers. 40, 41. « Et au temps de la fin (*vers. angl.*) le roi du midi choquera avec lui de ses cornes (avec le roi sans loi, l'Antichrist, qui règne alors dans le pays) : et le roi de l'aquilon se lèvera contre lui (l'Antichrist) comme une tempête avec des chariots et des gens de cheval, et avec plusieurs navires ; et il (le roi du nord) entrera dans ses terres et les inondera, et passera outre. Et il entrera au pays de noblesse, et plusieurs pays seront ruinés. » Cela, remarque-le, se passera « au temps de la fin » période à laquelle se rapportent surtout les scènes des cantiques, sujet de tes méditations. Un peu auparavant, et la comparaison était empruntée de l'Égypte (chap. i, 9), puis du désert (iii, 6), et maintenant du pays. Alors la longue, ténébreuse, et lugubre nuit de la dispersion d'Israël sera presque finie. Le dernier et puissant roi du nord viendra à sa fin « sur la noble montagne de la sainteté, et personne ne lui donnera du secours. » L'Antichrist et ses alliés seront finalement détruits, Israël pleinement restauré, « et l'Éternel sera seul exalté en ce jour-là. » Jusque-là, quant aux événements extérieurs, nous avons le vent du nord et le vent du midi — l'épreuve et la bénédiction.

« La lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ. » C'est ici seulement que l'âme est véritablement dans le culte. Il y a d'autres vérités et d'autres parties du témoignage pour Dieu : la vérité dispensationnelle, les principes, etc., toutes choses fort importantes à leur place, et précieuses aussi loin qu'elles vont ; mais celle-ci seule fournit toute la carrière, pour ainsi dire, et touche au but.

Je puis éclaircir ce que je veux dire quant à ces deux ordres de vérités et de témoignages, par l'exemple du fils prodigue dans la maison du Père. Pour qu'il ne sentît pas ce qu'il y avait dans son état de peu approprié à la maison, le père appela les serviteurs et leur ordonna de le revêtir d'habits qui fissent connaître sa haute position et lui en donnassent l'assurance : œuvre très-heureuse et très-intéressante pour les serviteurs, et d'un ordre qui en occupe un bon nombre parmi nous aujourd'hui ; mais toute intéressante qu'elle est, elle ne va pas jusqu'au *bout* du dessein du père. Si le prodigue eut été seulement revêtu et enrichi d'ornements, et n'eut pas été ensuite conduit dans la maison de son père, tant le fils que le père eussent été privés du grand but et de la grande jouissance de leur réconciliation.

Pareillement, en Josué v, je trouve tous les préparatifs en vue de la possession du pays ; et un serviteur habile pourrait m'instruire avec ardeur et d'une manière profonde dans chacun des détails, depuis la circoncision, jusqu'au blé du pays ; mais je perdrais la puissance réelle et le droit conscient de l'entrée, si je n'avais pas vu le chef de l'armée de

l'Éternel, et connu, comme un adorateur qui a délié son soulier de ses pieds, que c'est avec Lui que je prends possession. En 2 Cor. iv, 6, l'Apôtre a fait voir comment la réception de l'Évangile nous rattache à Christ dans la gloire, comme il l'avait ainsi rattaché lui-même au commencement lorsque cet Évangile lui fut enseigné, et qu'il lui fut ordonné d'être ministre et témoin *des choses qu'il avait vues*. Or, c'était un Christ glorifié qu'il avait vu; par conséquent, si quelqu'un ne voit pas cette lumière qui est le ministère de la justice, ce n'est pas le salut simplement qu'il rejette — mais « la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face (ou la personne) de Jésus-Christ. »

J'ai souvent senti que, dans la prédication ou l'enseignement, la personne et la présence du Seigneur n'étaient pas le *souverain bien* placé devant l'âme. Pour quelques-uns (les évangéliques) la prédication de l'Évangile consiste dans l'invitation aux pécheurs à présenter Christ à Dieu comme une expiation parfaitement suffisante pour tous leurs péchés; d'autres, plus éclairés, proclament l'amour de Dieu manifesté en son Fils qui donne la vie éternelle à tout croyant. Mais les uns et les autres manquent de présenter Dieu établissant la justice dans son propre Fils, et par Lui, et dans sa vie, et conduisant le prodigue croyant dans sa propre maison, dans une étroite intimité avec lui-même pour toujours, à la pleine et perpétuelle joie *de l'un et de l'autre*. Quoique les deux paraboles qui précèdent celle du fils prodigue insistent largement sur le gain du pécheur, elles n'entrent en aucune manière dans la satisfaction *de Dieu* — son gain, dans sa joie pouvons-nous dire.

Nous comprenons peu l'évangile de la gloire de Christ révélé à Saul de Tarse, qui, *dès-lors*, devient le témoin *des choses qu'il avait vues*. La gloire de Dieu devint le point de départ du pécheur ; comme elle fut aussi le but pour le prix de la haute vocation de Dieu dans le Christ Jésus. Sous la loi, il y avait des sacrifices qui, cependant, ne sauvaient jamais les transgresseurs de la loi des pénalités légales. L'Évangile prêché même de nos jours, est davantage la présentation du sacrifice proclamé, je l'admets, comme parfaitement suffisant et faisant parfaite satisfaction, et les pécheurs sont invités à s'en approcher ; mais ce n'est point là présenter à la foi le salut de Dieu, à cause que le sacrifice est rempli *pour lui* d'une satisfaction infinie ; *sa* satisfaction étant le principal, le grand sujet présenté à la foi. La réception du fils prodigue, quelque grand que fut son rétablissement, ne tire pas sa principale importance de la plénitude de sa sûreté et de la grandeur de sa délivrance, mais de l'accueil si empressé, si tendre du Père, et de son heureuse intimité avec Lui.

Nous avons besoin d'un Évangile qui nous associe avec la présence de Dieu dans sa joie, et nous avons besoin d'être élevés dans sa parole de manière à être associés avec notre Seigneur personnellement comme la copie vivante de la pensée de Dieu.

---

## FRAGMENT.

C'est une chose étrange, comme dans son esprit irréflecti et borné, l'homme s'arrange pour méconnaître la Babel que la chrétienté présente mainte-

nant. Cependant l'église grecque et l'église romaine ne présentent pas pour sûr l'unité. Les églises protestantes ne sont pas non plus une avec l'une ou l'autre des deux que nous venons de nommer, ni une entre elles-mêmes. Je me rappelle un Hébreu converti au christianisme et qui fut égaré par toutes ces divergences, lorsqu'il eut à choisir une église pour lui-même. Combien plus en eût-il été ainsi, s'il eût vu le caractère céleste de l'Eglise et la divine présence du Saint-Esprit avec l'église de la Pentecôte, ainsi que le caractère mondain des églises de l'homme, et les puissances mondaines qui y règnent.

Et il faut que la chrétienté continue ainsi, jusqu'à ce que le Seigneur la mette de côté, après en avoir retiré d'abord tous ceux qui étaient réellement associés avec Lui dans l'Esprit et par la foi. En attendant, puissent-ils lui être fidèles dans la vie pratique ici-bas, et ils trouveront en Lui que l'Unité et la Catholicité du corps des membres spirituels existent, quoique la manifestation, telle qu'elle était au commencement, en soit impossible; — néanmoins puisse-t-on les reconnaître et agir d'après elles par la foi.

---

## QU'AI-JE BESOIN DU MONDE ?

Qu'ai-je besoin du monde et de sa vanité ?

En toi, Seigneur Jésus, est ma félicité ;

C'est sur Toi, sur Toi seul que mon espoir se fonde ;

Tu me donnes la joie et la tranquillité !

*Quel besoin ai-je donc du monde ?*

Le monde ! Il n'offre à l'œil qu'un mirage trompeur ;  
C'est un son fugitif, une ombre, une vapeur.

En Jésus tout subsiste, il n'est rien qui confonde ;  
 Jésus remplit mon âme, Il satisfait mon cœur !  
*Quel besoin ai-je donc du monde ?*

Le monde court après les grandeurs et le bruit ,  
 Mais sa figure passe , et son éclat pâlit.  
 Combien plus douce elle est, la paix dont Christ m'inonde !  
 Combien plus précieux les dons de son Esprit !  
*Quel besoin ai-je donc du monde ?*

Le monde fait de l'or et de l'argent ses dieux ;  
 Un coffre vide ou plein le rend triste ou joyeux.  
 Mon trésor c'est Jésus ; en moi sa grâce abonde ;  
 C'est le bonheur du ciel qu'il met devant mes yeux !  
*Quel besoin ai-je donc du monde ?*

Le monde ! dès qu'il voit, au souffle du malheur,  
 Crouler le piedestal de sa fausse grandeur,  
 Comme il tremble et gémit ! Si la tempête gronde,  
 J'ai mon refuge, moi, dans le sein du Sauveur !  
*Quel besoin ai-je donc du monde ?*

Le monde marche au gré d'un caprice, d'un goût,  
 Et toujours au plaisir succède le dégoût.  
 En peines, en chagrins, que sa vie est féconde !  
 Moi, je m'attache à Christ et je Le suis partout !  
*Quel besoin ai-je donc du monde ?*

Dans ce monde où chaque être, hélas ! n'est que d'un jour,  
 Sur quel objet pourrait se fixer mon amour ?  
 La mort a tout marqué de son empreinte immonde.  
 Une place m'attend dans l'éternel séjour ;  
*Quel besoin ai-je donc du monde ?*

Christ est mon aliment, mon lot, ma portion,  
 Ma force, mon appui, ma consolation.  
 A ses pieds pro-terné, dans une paix profonde  
 Je goûte les douceurs de sa communion !  
*Quel besoin ai-je donc du monde ?*

*Traduction libre de l'Anglais.*

### ERRATA.

Page 482 ligne 23 lisez : 4<sup>o</sup> la faculté.  
 — 482 — 30 — 2<sup>o</sup> le pronom réfléchi.  
 — 483 — 42 — 3<sup>o</sup> il me paraît.

# TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

---

Remarques sur l'Apocalypse, ch. IV, V.....	3
— — — ch. VI, VII, VIII..	445
— — — ch. IX.....	304
— — — ch. X, XI.....	457
Les Captifs de retour à Jérusalem.....	51
Le Cantique de Salomon , ch. II.....	78
— — — ch. III.....	278
— — — ch. IV.....	532
Michée.....	424
Luc IV, V.....	132
Une pensée sur Jésus.....	139
Les Dispersés parmi les Gentils.....	244
Osée.....	288
Cinq paroles.....	296
La Nouvelle Naissance.....	323
Différence entre la <i>Parousia</i> et l' <i>Epiphaneia</i> ... ..	343
Discipline et Unité de l'Assemblée.....	393
La seconde Venue de Christ.....	447
Introduction à Esaïe.....	425
La grâce de la gloire de Dieu.....	584
Fragments et Pensées, 50, 77, 140, 240, 277, 299, 322, 449, 584.	
Poésies et Cantiques.....	443, 455, 585
<i>Erratas</i> .....	300, 586